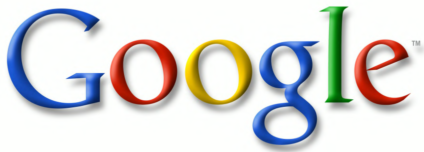


This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

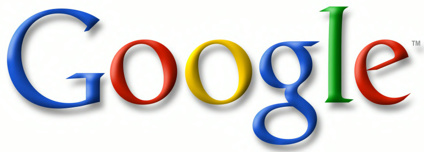
Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`


Stanford University Libraries
3 6105 118 987 226

Lintilhac

542.05
A613



LELAND·STANFORD·JVNIOR·VNIVERSITY

ÉDOUARD NOËL & EDMOND STOULLIG

LES ANNALES
DU
THÉATRE
ET DE LA MUSIQUE

AVEC UNE PRÉFACE
PAR JULES BARBIER

DOUZIÈME ANNÉE

— 1886 —

PARIS
G. CHARPENTIER ET Cie, ÉDITEURS
11, RUE DE GRENELLE, 11

1887

LES ANNALES

DU

THÉATRE

ET DE LA MUSIQUE

OUVRAGES DES MÊMES AUTEURS

DANS LA BIBLIOTHÈQUE CHARPENTIER

à 3 fr. 50 le volume.

Les Annales du Théâtre et de la Musique, avec une préface de M. FRANCISQUE SARCEY. — Première année (1875). . . . . 1 vol.

— Deuxième année (1876), avec une préface de M. VICTORIEN SARDOU, de l'Académie française 1 vol.

— Troisième année (1877), avec une préface de M. EDMOND GOT, de la Comédie-Française 1 vol.

— Quatrième année (1878), avec une préface de M. EMILE ZOLA . . . . 1 vol.

— Cinquième année (1879), avec une préface de M. HENRI DE LAPOMMERAYE . . . . . . 1 vol.

— Sixième année (1880), avec une préface de M. VICTORIN JONCIÈRES . . . . 1 vol.

— Septième année (1881), avec une préface de M. HENRY FOUQUIER. . . . . 1 vol.

— Huitième année (1882), avec une préface de M. EMILE PERRIN, de l'Institut . . . . . 1 vol.

— Neuvième année (1883), avec une préface de M. CHARLES GARNIER, de l'Institut. . . . 1 vol.

— Dixième année (1884), avec une préface de M. H. DE PÈNE . . . . 1 vol.

— Onzième année (1885), avec une préface de M. CHARLES GOUNOD, de l'Institut . . . 1 vol.

(*Publication couronnée par l'Académie française.*)

Paris. — Imp. G. Rougier et Cie, 1, rue Cassette.

ÉDOUARD NOEL ET EDMOND STOULLIG

PUBLICATION COURONNÉE PAR L'ACADÉMIE FRANÇAISE

LES ANNALES
DU
THÉATRE
ET DE LA MUSIQUE

AVEC UNE PRÉFACE

Par M. Jules BARBIER

DOUZIÈME ANNÉE

(1886)

PARIS

G. CHARPENTIER ET Cie, ÉDITEURS

11, RUE DE GRENELLE, 11

1887



302143

LES JEUNES

Oh ! c'est beau d'être jeune et d'avoir l'étendue !

a dit le poète. Mais encore ne faut-il pas que les jeunes commencent par être vieux, ce qui n'est que trop accoutumé aujourd'hui. Car, s'il est regrettable de prolonger indéfiniment sa jeunesse, il l'est plus encore de prendre position, dès le début de la vie, dans une vieillesse prématurée.

Les intérêts peuvent y trouver leur compte, mais ce sont des intérêts à courte échéance qui suppriment volontiers les inspirations du présent et les promesses de l'avenir. Il y a du vieux Shylock dans beaucoup de nos jeunes gens et leurs transactions littéraires, je veux dire commerciales, aboutissent trop souvent à prélever une livre de

chair sur leur ennemi, je veux dire leur collaborateur.

Ces poètes auraient fait de merveilleux avoués, mais on sait que les avoués ne sont jamais jeunes. Le théâtre n'est pas la basoche.

Autrefois...

— Quand un homme de mon âge se hasarde à dire *autrefois*, un sourire légèrement moqueur accueille sa parole et le *laudator temporis acti* vaguement murmuré arrive aussitôt à son oreille. C'est pourtant dans sa propre expérience qu'il peut chercher la confirmation de ses théories, et l'on ne doit pas attribuer à une infatuation d'égoïsme ou de vanité, mais au besoin d'éclairer sa pensée par l'exemple de ses propres sensations ou de ses propres actes ce retour complaisant vers les choses du temps passé. L'homme n'est rien, mais ses espérances, ses ambitions, ses luttes, ses amitiés, ses déceptions sont un enseignement qu'il a le droit d'invoquer à l'appui de sa thèse. Je ne m'inquiète donc pas du sourire et je poursuis :

— Autrefois le mercantilisme, dans les choses d'art et de théâtre, n'en était pas au point où nous le voyons aujourd'hui. On ne prétendait pas à la paternité d'une pièce pour l'avoir regardée ; on demandait et l'on donnait des conseils, sans avoir la crainte ou le désir de les voir se monnayer en droits d'auteur ; on n'écrivait pas la scène de *Valère* et d'*Angélique* sur du papier timbré ; on se

gardait de donner le pas à l'huissier sur le directeur; il y avait beaucoup d'émulations, peu de jalousies, et les premiers arrivés tendaient amicalement la main à ceux qui luttaient encore. Que de noms viendraient sous ma plume, et des plus illustres, si je voulais préciser ces exemples de confraternité littéraire! Mais en vérité il faudrait citer tous ces noms amis, car je n'ai pas connu d'exception à ces patronages désintéressés qui faisaient des protégés de la veille les protecteurs du lendemain.

Aussi quelle bonne et loyale camaraderie, et comme on était vraiment jeune! Je me souviendrai toujours du sourire de *Lucrèce* pour la *Ciguë*, sourire que l'auteur de la *Ciguë* paya en si beaux vers!... Il ne m'est point permis d'oublier que celui-ci, à son tour, ouvrit toutes grandes à des œuvres de moindre envergure les portes de la Comédie-Française; et, par une chaîne ininterrompue de bons procédés, ces poètes de second plan, *poetæ minores*, eurent le bonheur de payer à d'autres leur dette de reconnaissance.

J'ai nommé le *Théâtre-Français*. En ce temps-là, comme en dehors des représentations de Mlle Rachel les recettes avaient cessé d'y être fructueuses, malgré les incomparables talents de la Compagnie, il était devenu le centre de toutes les espérances, de toutes les ambitions, de toutes les jeunesses.

Depuis, les chemins de fer ont diminué sa pro-

duction, j'entends comme quantité, non comme valeur, et ont relevé sa fortune. Que ce soit un bien, surtout sous le rapport de la répartition des bénéfices, je l'accorde, mais, au point de vue des intérêts littéraires, il est permis d'en douter.

Que les directions, ou, pour parler plus correctement, les administrations qui se sont succédé dans la maison de Molière se soient assagies, aient donné davantage au calcul et moins au hasard, aient conduit le comité dans la voie du succès avec des rênes dorées, aient rendu les chutes plus rares en ne voulant jouer qu'à coup sûr, aient donné le pas à la mise en scène sur la poésie dramatique jusqu'à faire pousser de vraies cerises sur de faux cerisiers, ce qui a frappé de stupeur les ombres de *Rodrigue* et de *Britannicus*, qu'il en soit résulté une sorte d'académie à peu près à l'abri des aventures d'autrefois, c'est de l'histoire, et je n'y contredis pas; mais on peut ajouter que le Théâtre-Français y a perdu de sa fécondité et partant de sa jeunesse. Il est difficile de mesurer le mal qu'a pu faire à la littérature dramatique cette sorte d'ostracisme qui a réduit pendant de longues années à une ou deux unités le nombre de ses producteurs. Il n'a pas fermé ses portes parce qu'on cessait d'y frapper; on a cessé d'y frapper parce qu'il ne les ouvrait plus. Je sais que les prudents Fabius évitent les retraites désastreuses, mais la victoire leur préfère encore les Césars.

Me permettra-t-on de dire à quoi j'attribue la profonde révolution survenue dans les habitudes de la Comédie?... A l'exclusion des femmes du comité de la rue Richelieu. A l'époque dont je parle, elles y siégeaient en reines, ou tout au moins en camarades. Quel aréopage! Rachel, Mante, Desmousseaux, Volnys, Plessy, Anaïs, les Brohan, Nathalie, Judith... J'en passe, et des plus spirituelles, des plus charmantes, des plus belles! La grâce et l'esprit avaient élu domicile dans le vieux temple de la Comédie et y avaient apporté un tel ferment de sédition et de discorde que plusieurs administrateurs faillirent y laisser la raison, sinon la vie. C'est même cette cause qui fit probablement éliminer les femmes du comité par des ministres et des directeurs à bout de forces et de volonté. Mais comme elles rachetaient ces désastres particuliers par le souffle de fantaisie et de fécondité qu'elles répandaient autour d'elles!... Elles ont certainement accentué le mouvement littéraire qui se produisit alors à la Comédie-Française, et, si l'on faisait la balance des chutes et des succès, en tenant compte du nombre de pièces représentées, je ne crois pas que la différence serait grande entre la part du présent et celle du passé. La réception d'une pièce n'est pas seulement une affaire de critique, mais de sensation; il y a même des chances pour que la sensation soit moins souvent en défaut que le jugement, et c'est ce qui justifie la présence des femmes dans

un comité : elles sentent plus vivement que nous. La comédienne qui rit et qui pleure est plus près de la vérité que l'aristarque qui juge et qui disserte.

Mais à quoi bon des regrets inutiles? Il faut prendre le temps comme il vient sans prétendre à reconstituer le passé. Aussi bien semble-t-il qu'un vent de rénovation ait soufflé sur le théâtre de Molière, qu'un courant de jeunesse soit venu le vivifier et qu'une ardeur inaccoutumée commence à secouer cette majestueuse torpeur qu'une prolongation de sagesse pontificale eût fini par changer en léthargie.

Nous vivons dans un temps où la part s'est faite à peu près égale entre les jeunes gens et leurs devanciers. Pourtant la poussée a été si vigoureuse que les rangs des anciens ont été rompus sur plus d'un point et qu'ils ont eu grand'peine à se maintenir à peu près dans leurs positions. Je ne parle pas des illustres, fortement retranchés dans d'inexpugnables citadelles et armés de façon à pouvoir lever tribut sur le pays d'alentour : à tout seigneur tout honneur ! Ceux que je veux dire sont les hobereaux de moindre importance, trop souvent obligés de défendre leurs modestes fiefs contre les batteurs d'estrade et les coureurs d'aventure.

Pour sortir de la métaphore, disons que la vie est plus dure aux vétérans qu'aux nouveaux. A ceux-ci l'on fait volontiers crédit; on exige tout de ceux-là. La jeunesse, c'est l'inconnu, avec ses sur-

prises, ses élans, ses épanouissements possibles; la vieillesse, c'est ce qui est ressassé, rebattu, usé jusqu'à la corde. Un souffle révolutionnaire semble vouloir faire table rase de toute expérience qualifiée de routine et l'on prétend imposer comme œuvres d'art des études dont il serait impossible de trouver les modèles, ou des incohérences qui parcourent toute l'échelle de l'insanité, depuis les servilités grossières jusqu'aux fantaisies impalpables! Il est vrai que l'éternel bon sens du public se révolte quelquefois contre ces poétiques nouvelles qui confinent à l'acrobatie, et en fait justice par le rire ou les sifflets. Ces chutes mornes ou retentissantes sont comme la pierre de touche où s'évalue le talent des oubliés ou des disparus. Le public s'avise un jour que la mesure et le goût ne sont pas des mots vides de sens, et ses déceptions ramènent un peu de sa faveur à ceux qu'il avait délaissés.

Je ne prétends pas que ces frasques de certains irréguliers soient la monnaie courante de la littérature dramatique. Grâce au ciel, les principes constitutifs de notre art ont, aujourd'hui comme jadis, de nombreux adeptes; mais les esprits contournés, infatués, dévoyés, qui essayent de refaire la langue à leur image et qui oublient que les grandes originalités sont presque toujours sorties des grandes disciplines, secouent, avec des fiertés de Nemrod, le joug de la grammaire et de la prosodie et annoncent par des chants de triomphe les

puérilités qu'ils croient faire passer pour des traits de génie! Ces audaces-là, issues en réalité du charlatanisme ou de l'impuissance, sont pires que les sénilités! Il ne suffit pas, pour être un grand homme, de couper la queue de son chien; il faut encore être Alcibiade.

Ægra senectus!... dira-t-on; eh bien, non! ce n'est pas la vieillesse chagrine qui parle, car la vieillesse n'est pas de notre côté, mais du côté de ceux qui ont oublié le grand principe du maître, contenu dans ces trois mots : *Savoir, penser, rêver.* La vérité est qu'ils ne rêvent pas, qu'ils ne pensent guère et qu'ils ne savent rien. Ils alignent des mots, des mots, des mots, en tâchant le plus possible de les détourner de leur sens, et des phrases en se donnant pour but de violer la langue et de torturer la syntaxe!... Après quoi ils se regardent complaisamment dans un miroir, et s'éventent!

Alors pourquoi ne pas essayer du Volapük qui se prêterait peut-être merveilleusement aux exigences de la scène?... Mais je plaisante et j'oublie que le Volapük même est dépassé par l'idiome nouveau des Décadents!... car dans ce domaine de la folie il n'est pas d'insensé qui ne trouve bientôt son maître. Cette fois pourtant je crois que la nouvelle école a atteint du premier coup une hauteur qui ne saurait être dépassée. C'est l'apogée de l'art funambulesque!...

La naïveté étonnée avec laquelle les coryphées de cette algèbre grammaticale vous demandent pourquoi vous ne les comprenez pas est d'un co-

mique irrésistible ! Si, par fortune, un théâtre de bonne volonté accueillait jamais une de leurs élucubrations, il y aurait encore de beaux jours pour la gaieté française.

Soyez sûrs qu'ils ne reculeraient pas devant l'épreuve de la scène. Les inconscients n'en connaissent pas le danger qui fait parfois reculer les plus braves. Ceux qui doivent y triompher avec le plus d'éclat sont ceux-là mêmes qui s'en sont d'abord écartés avec le plus de défiance. Je me souviendrai toujours de la réponse que me fit jadis l'auteur de la *Dame aux Camélias*, pressé par moi d'aborder le théâtre. La voici textuellement : « C'est trop difficile ; je n'ose pas. » Cette modestie pourrait servir de leçon à quelques-uns de ceux qui ne trouvent pas cela difficile et qui osent ; seulement ils n'ont pas été, ne sont pas et ne seront jamais Dumas.

Pour revenir aux vrais jeunes, exempts de cette jeunesse *déliquescente* qui prend les allures de la décrépitude, ils se posent volontiers la question de savoir à quel moment commence leur maturité et quelle heure devra sonner leur retraite Beaucoup qui sentent encore bouillonner en eux toutes les ardeurs de la jeunesse et qui ne s'avisent pas que leurs facultés ne sont plus au niveau de leurs ambitions peuvent se tromper dans cette appréciation délicate. Quelques-uns, plus sages, devancent les années et assignent à leurs travaux la limite où ils prétendent

s'arrêter. Ajoutons que cette sagesse est parfois en défaut et qu'ils se montrent assurément plus sévères pour eux-mêmes que ne le serait l'opinion. Mais l'exemple de l'archevêque de Grenade leur travaille le cerveau, et ils s'effarouchent à la pensée que le public pourrait bien venir un jour ou l'autre jouer vis-à-vis d'eux le rôle de Santillane et en user par trop cavalièrement avec leurs homélies. On écoute malaisément les conseils, disent-ils, quand on ne commence pas par se les donner.

Un de mes vieux amis, et des plus illustres, me contait que, se trouvant un jour, au temps de sa jeunesse, dans le cabinet directorial de la Comédie-Française, il entendit l'huissier de service annoncer M. Scribe. — « Ah! » fit vivement l'administrateur d'alors; « dites que je n'y suis pas!... » — Ce sans-façon vis-à-vis d'une des gloires de notre théâtre fit profondément réfléchir le jeune auteur, et il se jura à lui-même qu'il ne se ferait jamais éconduire ainsi par les administrateurs de l'avenir.

Il se tient malheureusement parole, et Dieu sait de combien d'œuvres admirables nous privera cette prudence exagérée qui n'est peut-être que le masque de sa nonchalance. J'accorde que pour les *arrivés* — usons de cet euphémisme pour ne pas employer le mot malsonnant de vieillards — les chutes sont plus dures que pour les arrivants; car l'horizon est proche et ils n'ont pas toujours le

temps de s'en relever, mais encore ne devrait-on pas penser aux chutes possibles quand on n'a jamais eu de défaillances.

Ah ! si l'on était musicien !... notez qu'en parlant des musiciens je ne sors pas de mon sujet, car ils font partie de notre société à titre de compositeurs dramatiques et ce livre est plein de leurs triomphes ; — si l'on était musicien, dis-je, on n'aurait pas à se préoccuper de ces questions délicates. Ni adolescence, ni maturité, ni vieillesse !... Une jeunesse éternelle, l'eau de Jouvence dans la coupe d'Hébé, voilà leur lot !... Pour eux pas de limites, ni en deçà ni au delà ! Ils chantent, donc ils sont ! Et Mozart, léger d'hivers, coudoie Chérubini chargé de printemps, dans cette apothéose de la grâce et du génie ! Qui ne se souvient d'avoir vu le jeune Auber diriger à plus de quatre-vingts ans les répétitions du *Premier jour de bonheur?* Quelle verdeur d'esprit et de corps !.. croit-on vraiment que sans les hontes et les écœurements de la Commune, il se fût jamais décidé à mourir ?.. On lui avait déshonoré son Paris ; c'en était assez pour qu'il fût las de vivre. Et rappelons à ce propos qu'un autre jeune, son glorieux successeur, Ambroise Thomas, avec le courage et la présence d'esprit qui sont la dominante de son caractère, sut l'arracher aux hommages flétrissants du drapeau rouge dont on menaçait ses obsèques et réserver ses funérailles pour le jour qui put rassembler ses amis et ses admirateurs autour de son catafalque, dans Paris

apaisé. Tous les jeunes musiciens de soixante à quatre-vingt-dix ans se trouvaient là pour applaudir à ses nobles et patriotiques paroles qui représentaient le maître Français, inébranlable devant l'invasion des idées étrangères et se distinguant entre tous par l'esprit, l'élégance, la clarté, le mouvement et la vie, le style et le goût; qualités, ajoutait l'orateur, dont l'assemblage harmonieux constitue cette admirable proportion qui semble un des plus précieux apanages de notre génie national.

Quelle voix plus autorisée que celle d'Ambroise Thomas pouvait fixer ainsi l'esthétique d'un art dont il est lui-même la plus large et la plus complète expression? Sa modestie ne s'avisait pas que ces éloges décernés à Auber, en précisant ses admirations, résumaient son propre génie.

C'est à cette funèbre cérémonie assez semblable à une apothéose que j'eus le chagrin de constater les premiers symptômes du mal qui devait, à quelques années de là, emporter le pauvre Victor Massé, ce précurseur méconnu, toujours inspiré, toujours jeune, jusque dans les angoisses d'une longue agonie. Qu'y eut-il jamais de plus frais, de plus vivace, de plus printanier que son esprit, sinon sa musique ?.. Oh! le chantre des *Saisons* et de *Virginie* ne faisait point passer l'amour à travers des alambics et des cornues pour en recueillir la quintessence; il se contentait d'aimer. Aussi s'est-il endormi dans l'inaltérable jeunesse de ceux dont l'œuvre provo-

quera toujours l'émotion naïve des délicats et l'enviable dédain des imbéciles.

Il est certain que la musique conserve... à moins qu'elle ne tue. — Avant de m'accuser de faire des emprunts à M. de la Palice, je prie le lecteur de vouloir bien me permettre de développer ma pensée. — Il y a deux musiques, celle du passé qui est hygiénique et favorable à la santé, et celle improprement dite de l'avenir qui est profondément délétère et peut amener les plus graves accidents.

Ces accidents sont-ils fatalement mortels? La question est pendante et s'agite encore entre les docteurs. On a pu constater que cette musique altère gravement les relations sociales, manifeste ses ravages par une tendance marquée à l'hypocondrie, oblitère les plus nobles facultés et rend promptement maniaques des gens qui paraissaient jouir jusque-là de la plénitude de leur intelligence, pervertit le sentiment de l'équilibre et de la proportion, développe, par la sensation douloureuse du son savamment calculée, les maladies du système nerveux, est en un mot un des agents les plus sûrs et les plus puissants de l'aliénation mentale. D'augustes exemples sont malheureusement là pour donner à mes paroles la confirmation des faits accomplis. On peut même en induire que cet art sauvage n'a pas été étranger à la pensée de certains assassinats ; mais ce qu'on ne peut encore affirmer avec certitude, c'est qu'il abrège nécessai-

rement la vie de ceux qui en sont atteints; on reconnaît bien les traces non équivoques d'une grande secousse physique sur le visage amaigri des pèlerins de Bayreuth, mais la science n'a pas encore précisé les résultats léthifères de cette intoxication, comme pour l'opium et la morphine.

Ce qui peut expliquer jusqu'à un certain point le succès de cette perversion musicale, c'est qu'elle est à la portée de toutes les impuissances. Ses inventeurs y ont remplacé l'inspiration, qui est un don du ciel, par une sorte d'équation algébrique qui ne demande qu'une certaine dose d'attention. En d'autres termes, ces illuminés, ces charlatans et ces naïfs ont trouvé l'unique et véritable formule de la musique sans musique, et, comme il est plus facile de construire une partition avec trois notes cabalistiques, entourées des ingrédients nécessaires, que de créer le finale de *Moïse* ou le quatrième acte des *Huguenots*, ils ont honni les chefs-d'œuvre dont ils ne pouvaient approcher, et érigé en articles de foi ce qui n'était que le témoignage de leur stérilité. — Ce crâne, battu par les orages, semble contenir tout un monde « *de longs espoirs et de vastes pensées* »; on l'ouvre, il est vide!

Et vous vous croyez jeunes, vous qui, séduits par le bon marché de ces sublimités de pacotille, vous jetez à corps perdu dans une école dont le programme ne demande à ses adeptes que l'oubli de toute école; qui ne vous affranchissez des règles éternelles de l'art que parce que votre maigre génie

ne peut s'y assouplir?... Allons! ne calomniez pas la jeunesse qui n'a rien à voir avec vos calculs, qui aime, qui croit, qui chante, sans faire un casse-tête chinois de ses chants, de ses croyances et de ses amours !... non, vous n'êtes pas jeunes! vous ne l'avez jamais été et ne le serez jamais!... Vous êtes simplement les vieux banquiers de la musique !... Et encore !... De vieux banquiers dont il faut se défier, car ils ne rendent pas la monnaie.

Du reste, soyons juste ! à toutes les époques de l'art on voit se renouveler cet antagonisme des audaces téméraires et des prudentes routines. Il s'agit seulement de savoir si ces audaces auront un lendemain et si ces routines n'en doivent plus avoir.

Il est parfois hasardeux de se prononcer doctoralement sur des questions où l'hypothèse ne remplace pas l'expérience et dont la solution appartient à l'avenir.

Certes, je crois fermement qu'on manque à toutes les lois fondamentales de la musique dramatique en rejetant sans discernement les formules qui doivent en être la base et le couronnement, en adoptant ces mélopées sans forme et sans mesure qui ne sont plus que de la parole notée, et en proscrivant avec des sourires de pitié ce que nos pères appelaient misérablement la mélodie. Car, du moment qu'on réduit la déclamation lyrique à la traduction musicale du mot, dépouillée du contour mélodique, autant vaut la déclamation parlée qui n'a pas

besoin, pour être comprise, d'une exégèse instrumentale..... et tudesque.

Mais enfin, on doit s'en souvenir, des protestations analogues ont jadis accueilli l'avènement de Gounod, et cela pourrait donner à réfléchir, si l'on ne savait de longue date qu'on est toujours le Wagner de quelqu'un. Oui, ce génie essentiellement mélodique fut d'abord incompris, nié, bafoué par les Scudo, Azevedo et autres pédants en *do* qui ont plané un moment dans le ciel de la critique et ont laissé derrière eux le sillage lumineux de leurs erreurs et de leurs bévues. Seulement il faut bien comprendre que ce qui déconcertait ces pauvres gens était bien moins la mélodie de Gounod, toujours revêtue d'une forme précise, que la richesse symphonique dont il l'accompagnait. Il développait le rôle de l'orchestre autour de son idée mélodique, mais il ne supprimait pas cette idée même en l'honneur des arabesques ou des profondeurs philosophiques des cuivres ou des chanterelles. Il a pu étonner, mais il n'a rien détruit.

On ne l'en a pas moins rangé d'abord parmi les novateurs dangereux, les révolutionnaires farouches, les iconoclastes sacrilèges. Aujourd'hui la bande Wagnérienne le relègue volontiers parmi les fossiles. On le considère dédaigneusement comme le vestige d'un autre âge, et l'auteur de *Faust* est mis au rang de l'auteur du *Devin du village*... Aussi aime-t-il à déclarer que le *Devin du village* est un chef-d'œuvre et qu'il appelle de tous ses vœux

l'homme de génie capable de donner un pendant à cette bergerie sans recourir à tous les cataclysmes du solfège et de l'instrumentation.

« Le tableau dans son cadre, non hors du cadre; » ainsi pourrait se résumer l'esthétique de Gounod. Il est le produit même de notre esprit national, ne débordant jamais et toujours circonscrit par les limites que lui imposent sa volonté et les règles éternelles de l'art. *Faust*, dégagé des brouillards d'outre-Rhin, est l'expression la plus complète de cette bienfaisante influence du génie français.

Et puisque ce nom de *Faust* se rencontre sous ma plume, permettez-moi de m'y arrêter un moment et de vous dire deux mots de son histoire. C'est un chapitre de la vie des jeunes, et, si l'on veut bien oublier que je n'y suis pas étranger, on prendra peut-être quelque intérêt aux menues aventures qui préparèrent sa glorieuse destinée.

Je me souviendrai toujours de ma première rencontre avec Gounod; c'était chez Augier, alors occupé à lui écrire le poème de *Sapho*. Après les saluts échangés, « Écoute! » me dit Augier; et, sur sa prière, Gounod se mit au piano et nous chanta sa touchante paraphrase du *Vieil habit* de Béranger.

La première fois qu'on entend un musicien, on se tient naturellement sur la défensive, on pressent un danger, on se défie!... Avec Gounod cette défiance instinctive se dissipe dès la seconde

mesure. Je fus émerveillé du chant et du chanteur; car on sait qu'il n'y a pas de chanteur comme lui, même parmi les ténors à sept mille francs par minute. Je m'enivrai dès le premier moment à cette source féconde de mélodies dont on ne devait plus désormais compter les flots innombrables. *Sapho* vint, s'éteignit dans une demi-indifférence, consacra la sottise du public et annonça le génie de l'auteur.

Faust en fut l'éclatante manifestation.

C'est au cours d'une promenade, dans une rencontre fortuite, que je lui en parlai pour la première fois. Ma proposition répondit chez lui à un désir qui, me dit-il, le travaillait depuis nombre d'années ; et la chose fut décidée aussitôt qu'entrevue.

Il semble aujourd'hui qu'il fût tout naturel de songer à mettre en œuvre ce beau sujet et à l'extraire de sa gangue philosophique dont je suis loin de médire, bien entendu, mais qu'il faut laisser aux musiciens de l'avenir, ce qui n'assurera pas l'avenir de ces musiciens. Eh bien, non!... ce parangon des sujets dramatiques, dont l'excellence tient à sa simplicité même et à la vulgarité de son action qui est l'action éternelle, ne laissait pas d'effrayer les gens. Meyerbeer y voyait une arche sainte à laquelle il eût tremblé de toucher ; Roqueplan en faisait la matière de ses plus mordantes railleries ; Royer le repoussait comme dénué *de pompe*. Mon collaborateur lui-même, Michel Carré,

avait peine à voir un opéra dans la comédie de salon qu'il en avait faite pour les dimensions restreintes du Gymnase. Il fallut mon opiniâtreté convaincue et la foi ardente de Gounod pour triompher de ses résistances. Enfin *Faust* se dégagea de tous ces nuages et M. Carvalho osa lui ouvrir les portes du Théâtre-Lyrique.

Eh bien, — ceci étonnera sans doute beaucoup de gens, — le succès fut douteux, contesté. Avec un autre directeur, avec une autre interprète, nous n'aurions certainement pas atteint les cinquante-sept représentations qui précédèrent la retraite de M. Carvalho et la fermeture du Théâtre-Lyrique.

Il fallut plusieurs années pour y ramener cette partition de *Faust* rajeunie par son tour d'Europe et rapportée triomphalement par Mme Carvalho dans un pan de sa robe.

C'est de cette reprise seulement qu'en data le succès; et cela est si vrai que, dans le principe, nous restâmes près d'un mois sans trouver un éditeur qui osât en risquer la publication. Nous allions nous-mêmes en assumer le travail et les frais, quand la foi vive d'un ami, Prosper Pascal, — et c'est pour rendre hommage à sa chère mémoire que je conte jusqu'au bout cette anecdote, — parvint à soulever la montagne qui, sous le nom de Choudens, hésitait bien légitimement à nous donner les dix mille francs dont se composait alors toute son épargne.

Ce fut une grande joie pour nous qu'il n'eût pas à s'en repentir. Voilà déjà quelques années que, dans un affectueux épanchement, l'éditeur de *Faust* m'avouait, non sans fierté, que l'intérêt de ces dix mille francs avait dépassé le deuxième million. Je n'ai pas de nouvelles du troisième, mais je suppose qu'il est en bon chemin. Et je suis heureux de constater ici que, si Choudens en a franchement témoigné sa joie, ç'a été pour Gounod une satisfaction profonde de penser qu'il avait été le premier artisan de cette imposante fortune.

Voilà ce que c'est que la jeunesse !

Aujourd'hui ce « pur âne » ... — oui, Gounod ; c'est ainsi que l'a spirituellement qualifié Théophile Gautier en parlant de lui à MM. de Goncourt ; — ce « pur âne » donc se réjouit un peu moins de faire la fortune d'autrui et songe plus volontiers à arrondir la sienne. Cette impertinente prétention l'a fort compromis dans l'estime des éditeurs et leur a donné à penser qu'il avait vieilli.

Ce que j'ai dit de la musique peut s'appliquer à la littérature, c'est des deux parts la même logomachie opposée à la même rhétorique, la même confusion en face de la même règle, le même abus des couleurs en rivalité avec le même respect de la ligne, la même tour de Babel insultant au même tabernacle.

A Dieu ne plaise que je décourage les jeunes des audaces inhérentes à leur âge ! Ils font bien de s'écarter des vieilles ornières, mais à condition de

se frayer une route et de ne pas jeter leur attelage à travers champs. Encore les folles équipées valent-elles mieux que la vulgaire servilité qui enfermerait les jeunes esprits dans le moule du convenu et le gaufrage de l'imitation. Ce qu'il faut en effet leur demander avant toute chose, c'est de ne pas empiéter sur la vieillesse par l'usage du papier timbré substitué à l'amour des lettres et par le procédé prenant le pas sur l'inspiration.

Ces considérations me ramènent à mes prémisses, et je conclus par où j'ai commencé :

Soyez jeunes ! n'étouffez pas en vous les fécondes exubérances de votre âge ; laissez vivre votre cœur au profit de votre esprit ; n'attendez pas les cheveux blancs du *Marguillier* pour écrire les admirables stances à la *Marquise*... que d'ailleurs vous n'écririez peut-être pas, même dans la verdeur de vos premières années. Il suffit pour amnistier les coquetteries d'une Duparc, qu'elles aient fait jaillir de telles flammes du cerveau d'un Corneille. C'est au cours de cette tendresse passionnée et jalouse que l'auteur du *Cid*, apportant sa collaboration à l'auteur du *Misanthrope*, plaçait dans la bouche d'Eros ces accents si pénétrants et si tendres :

. . . .

L'air même que vous respirez
Avec trop de plaisir passe par votre bouche ;
Votre habit de trop près vous touche,
Et, sitôt que vous soupirez,
Je ne sais quoi qui m'effarouche
Craint parmi vos soupirs des soupirs égarés !

Voilà certes qui est plus jeune que beaucoup de prétendus beaux vers qu'on acclame aujourd'hui. Puisse cette inaltérable jeunesse courir dans vos veines ! Elle n'est mêlée d'aucun poison ; elle a toutes les hardiesses avec tous les respects ; elle tire enfin ses inépuisables forces de ce vieil adage: *Modus in rebus*, qui doit servir de règle à toutes les œuvres de l'esprit : en poésie, la mesure ; en art, la proportion.

Saint-Raphaël, 28 novembre 1886.

P.-J. Barbier.

LES

ANNALES DU THÉATRE

ET DE LA MUSIQUE

ACADÉMIE NATIONALE DE MUSIQUE

Jusqu'à la première représentation de *Patrie* de M. Paladilhe, qui ne viendra qu'à la fin de décembre, le *Cid* et *Sigurd*, qui dataient tous deux de la précédente année, se sont partagé, avec les ouvrages ordinaires du répertoire, les honneurs de l'affiche de l'Opéra pendant la plus grande partie de 1886. L'œuvre de M. Reyer conserve généralement ses premiers interprètes : M. Melchissédec hérite seulement, le 15 janvier, du rôle de Gunther, créé par M. Lassalle. Dans le *Cid*, Mme Rose Caron prenait possession, le 5 février[1] du rôle de Chimène, aux

1. Le lendemain 6 février, avait lieu le premier des quatre bals masqués de la saison. L'orchestre de l'avant-foyer était dirigé par M. Edouard Broustet. Arban était à la tête du grand orchestre de la salle de danse.

lieu et place de Mme Fidès-Devriès, qui venait de faire ses adieux au public de l'Opéra. Sans ressembler à sa devancière, Mme Rose Caron obtenait un véritable succès comme chanteuse et comme tragédienne : cette substitution d'une Chimène à l'autre, qui constituait, pour la partition de M. Massenet, une seconde épreuve, s'accomplissait fort heureusement en face d'un public de jour en jour plus épris de l'ouvrage.

20 JANVIER. — Représentation de gala organisée par le Comité des fêtes du Commerce et de l'Industrie. — *Les Jumeaux de Bergame*, ballet-pantomime en un acte, d'après Florian, par MM. Charles Nuitter et Louis Mérante, musique de M. Théodore de Lajarte [1]. — La première représentation de ce ballet avait eu lieu l'été précédent à Paramé. En passant de la scène d'un casino sur celle de l'Opéra, le ballet de M. Th. de Lajarte s'est nécessairement agrandi, ses personnages se sont multipliés,

1. DISTRIBUTION : Coraline, *Mlle Julia Subra*. — Arlequin aîné, *Mlle Marie Sanlaville*. — Arlequin cadet, *Mlle Alice Biot*. — Isabelle, *Mlle Invernizzi*. — Nérine, *Mlle Ottolini*. — Lélio, *M. Vasquez*. — Pantalon, *M. Mérante*. — Le notaire, *M. Ajas*.

Voici, d'ailleurs, à titre de document exact, le programme complet de cette soirée extraordinaire :

OUVERTURE. — Fanfare antique, par l'orchestre de Sax.

PROLOGUE EN VERS. — *Le Triomphe de Bacchus*, par Théodore de Banville, dit par Coquelin aîné.

THÉATRE GREC. — Scène d'*Agamemnon*, d'Eschyle, traduite en vers par M. Henri de Bornier. — Acteurs : MM. Martel, Albert Lambert, Gravollet et Villain. — Décors de MM. Rubé, Chaperon et Jambon. — Musique grecque reconstituée par M. Charles de Sivry. — Restitution de la tragédie antique, avec masques, accessoires, chœurs, coryphées, joueurs de flûte, captifs, esclaves, toute la figuration et tout l'appareil du temps.

et autour de la bouquetière Coraline, des deux arlequins jumeaux qui la courtisent, sont venus évoluer quatre grisettes, quatre pages, un char à deux chevaux surchargé de masques, des bouquetières, des foules. Coraline, à Paris comme à Paramé, épouse un des arlequins, un seul, et gagne le gros lot de la loterie, représenté par le n° 1669, délicate allusion du sort et des auteurs à l'année de la fondation de l'Opéra. La scène se passe à Bergame, c'est-à-dire sur le pont Neuf, au coin de la place Dauphine, avec la tour Saint-Jacques au fond du tableau, en un mot, dans le décor de *Tabarin*, ce qui a donné à MM. les abonnés l'illusion de croire qu'ils connaissaient Bergame. La musique de M. Lajarte est facile, peu compliquée, suffisamment dansante, sans prétention aucune : un bon petit quatuor avec quelques accords de cuivre plaqués en dessous. Cela suffit, d'ailleurs, pour mettre en relief la danse gracieuse, fine, spirituelle et légère de Mlle Subra, une enfant de la maison,

THÉATRE ROMAIN. — Scène des *Captifs*, de Plaute, arrangée par M. Truffier. — Acteurs : MM. de Féraudy, Pierre Laugier, Berr et Gauthier, prix du Conservatoire. — Décors de Carpezat.

THÉATRE DU MOYEN-AGE (Clos Saint-Laurent). — *La Farce de Maître Pathelin*, adaptée par Edouard Fournier. — Acteurs : MM. Got, Pierre Laugier. — Décor de MM. Rubé, Chaperon et Jambon. — Restitution du théâtre en plein air sur les tréteaux, autour desquels se tient une fête foraine.

THÉATRE DU MARAIS. — Scène du *Cid*, de Corneille. — Acteurs. MM. Maubant, Mounet-Sully, Martel et Villain. — Restitution du Théâtre du Marais avec les chandelles et les seigneurs sur la scène. Costumes de la première représentation du *Cid*.

LA FARCE AU XVIIe SIÈCLE. — *L'Illusion comique*, de Corneille: — Acteurs : M. Got (Le Matamore); Mlle Durand (Isabelle).

COMÉDIE-ITALIENNE. — *Les Jumeaux de Bergame*.

comme on dit à l'Opéra, et une enfant qui fait honneur à la maison. Deux arlequins remplis d'humour et d'élasticité se la disputent. Ce sont Mlles Sanlaville et Alice Biot. Quatre ravissantes grisettes, Mlles Chabot, Désiré, Viollat et Gallait, évoluent au bras de quatre pages Louis XIII, Mlles Keller, Grangé, Marie Biot et Sacré. N'oublions pas la belle Invernizzi et Mlle Ottolini, qui étaient vraiment très décoratives.

Peu s'en fallut qu'on ne fît relâche à l'Opéra le 19 février. On devait jouer ce jour-là *Robert le Diable*. Vers midi, Mlle D'Ervilly fit prévenir ses directeurs qu'elle était enrouée et dans l'impossibilité de jouer Isabelle le soir. On songea aussitôt à la remplacer par Mme Lureau-Escalaïs, qui devait jouer Alice, et à remplacer Mme Lureau par Mlle Dufrane. Mais Mlle Dufrane était encore en congé. On se rabattit sur *Sigurd*. Mais Mme Caron était en permission à Douai, ainsi que M. Duc. On pensa à *Guillaume Tell*, mais Mlle Vidal était souffrante, et faute d'une Hedwige, il fallait renoncer à ce projet. Quoi, alors ? *Faust?* Mais M. Sellier était en permission à Pornichet. *Rigoletto?* M. Ibos était malade. De guerre lasse, on demanda à Mme Lureau-Escalaïs de jouer Alice et Isabelle tout à la fois. La gracieuse artiste accepta de bonne grâce. Et quand Alice et Isabelle se rencontrent ensemble au deuxième acte, on fit chanter Alice par une deuxième dugazon, Mlle Morel. Mme Lureau a été récompensée de cet acte de dévouement par un accueil très chaleureux du public. — Le 26 février, M. Duc chantait pour la première fois Raoul des

Huguenots avec une voix facile, un charme incontestable et une maëstria superbe. Le 27, Mme Bosman se faisait applaudir dans Marguerite de *Faust*. Le 1er mars, on fêtait le cinquantenaire des *Huguenots*, représentés pour la première fois à l'Opéra le 29 février 1836. Le 19 mars, nouvel incident : les *Huguenots* avaient dans la même soirée deux Valentine : l'une petite et boulotte ; l'autre grande et maigre [1]. Mlle Dufrane, affichée, avait prié l'administration de la faire remplacer pour cause d'indisposition dûment constatée. Mais, personne ne se présentant pour prendre le rôle, elle avait dû s'habiller et, quoique fort enrouée, chanter du mieux que cela lui était possible le second acte de l'opéra de Meyerbeer, qui, on le sait, appartient principalement à la reine de Navarre. Mme Rose Caron, qui devait, un jour ou l'autre, se montrer aux Parisiens dans Valentine, où elle avait obtenu de vifs succès à la Monnaie de Bruxelles, ne s'attendait certes pas à prendre ainsi le rôle à l'improviste. Prévenue trop tard, elle n'arrivait au théâtre que pour le troisième acte, où elle remplaçait sa camarade après une annonce fort bien accueillie du public. Si la voix avait paru un

1. C'est la seconde fois que pareil fait se produit. Déjà, en 1868, les *Huguenots* avaient eu dans la même soirée — un vendredi également — deux Nevers : M. Castelmary, qui tenait le rôle, était subitement doublé par M. Caron. L'empereur assistait à la représentation, et comme il n'est pas dans l'usage de faire une annonce en présence du souverain, on juge de l'étonnement du public quand il vit ce grand gaillard de Castelmary tout à coup remplacé par le tout petit Caron. La joie s'empara alors de toute la salle, en proie à un fou rire, qui fut, on le pense, amplement partagé par l'empereur lui-même.

peu faible dans le duo du troisième acte avec Marcel, il est juste de dire que dans le grand duo du quatrième, avec Raoul (M. Duc), la cantatrice se *relevait* en *tombant* d'une façon très dramatique, et pour son jeu vraiment pathétique, la seconde Valentine méritait alors d'être rappelée par la salle entière. Le 22 mars, M. Muratet, sortant de l'Opéra-Comique, où il était entré ceint des lauriers du Conservatoire, faisait ses débuts dans *Faust*. Chez M. Carvalho, cet artiste ne s'était présenté au public que dans *Lalla-Roukh*, où il n'avait obtenu qu'un succès relatif. Trouvera-t-il mieux la faveur du public à notre Académie de musique? C'est une question à laquelle il n'était pas facile de répondre après cette première épreuve. M. Muratet est jeune : le temps lui permettra, sans doute, d'acquérir l'expérience qui lui fait défaut, et, en raison de certaines qualités, il y a lieu de ne pas se montrer trop sévère sur un premier début. La voix du nouveau ténor léger est d'une belle sonorité dans le médium et dans les notes hautes quand il chante de poitrine. Sourde dans le registre grave, elle a peu de son quand le chanteur emploie la voix de tête, et, dans ce cas, il n'en paraît pas absolument maître. Pourra-t-il en outre, supporter la fatigue d'un opéra? Dans le trio du duel, on a pu deviner certaine lassitude. Il faut faire la part de « l'émotion inséparable » qui suffit, la plupart du temps, à expliquer bien des défaillances, et ces réserves faites, il convient de déclarer que M. Muratet a bien chanté le premier tableau : on avait alors bon espoir. L'inexpérience s'est traduite sur

la cavatine, et l'acte du jardin ne lui a pas été aussi favorable. Il faut attendre une seconde épreuve, et se garder de déclarer dès à présent, comme nous l'avons entendu dire ce soir, que M. Muratet a eu tort de quitter l'Opéra-Comique, où, à vue de pays, il aurait pu rendre plus de services, et se faire une place honorable à côté du *leader* de ce théâtre.

5 avril. — Début dans *Sigurd* (rôle du grand prêtre) de M. Martapoura, baryton doué d'une jolie voix, et rentrée de M. Lassalle, dans le rôle de Gunther.

7 avril. — Reprise de l'*Africaine* avec M. Gayarré et Mlle Richard[1]. — L'ouvrage de Meyerbeer n'avait pas été donné depuis le départ de Mme Krauss. Et malgré nous, nous nous rappelions la superbe première posthume de l'*Africaine*, il y a vingt et un ans de cela, avec Mme Marie Sasse, Faure et Naudin, — tous trois couchés sur le testament du maître, — avec Mlle Marie Battu, Obin, Warot, Belval et David. Quel succès pour ces excellents artistes, dont le nom reste gravé d'une manière impérissable parmi les créateurs de l'ouvrage; quel effet, dès le premier acte, pour ce splendide portique de l'œuvre! Quel effet encore, au fameux unisson du cinquième, que la salle entière — et quelle salle! — redemanda à Georges Hainl! Naudin avait un fort accent italien, mais que sa voix était

1. Distribution : Vasco de Gama, *M. Gayarré.* — Nélusko, *M. Lassalle.* — Don Pedro, *M. Gresse.* — Le grand brahmine, *M. Plançon.* — Le grand inquisiteur, *M. Hourdin.* — L'amiral, *M. Bataille.* — Sélika, *Mlle Richard.* — Inès, *Mme Lureau-Escalaïs.*

jolie, et de quelle charmante façon il disait le quatrième acte, l'incomparable chef-d'œuvre de la partition! M. Gayarré, qui est Espagnol, n'a pas autant d'accent que son prédécesseur, qui était de Parme. Mais son organe nasal et parfois guttural est infiniment moins agréable à entendre, et l'action de ce ténor, incontestable sur les spectateurs du Théâtre-Italien, nous a paru plus faible sur ceux de l'Opéra. M. Gayarré n'en est pas moins un chanteur d'une insigne habileté, rompu à tous les *trucs* de l'école, merveilleusement expert à filer un son, à glisser de la voix naturelle à la voix de tête, à passer subitement du *piano* au *forte*, et réciproquement. Il dit avec chaleur et joue avec intelligence. Mais cet Espagnol reste, au premier chef, un virtuose italien. MM. Duc, Escalaïs et Sellier n'ont rien à envier à cet étranger, et le public peut encore venir les entendre dans le répertoire. Si M. Gayarré n'a qu'à demi réussi dans Vasco de Gama, Mlle Richard a complètement échoué dans le rôle de Sélika, écrit infiniment trop haut pour elle. On ne nous fera jamais croire que d'un mezzo-soprano on puisse impunément faire une Falcon. Le succès a été pour Lassalle qui, triomphant d'un enrouement, dont il avait ressenti les atteintes au début de la soirée, a dit de sa plus belle voix : « Fille des rois » et surtout « L'avoir tant adorée », après lequel il a été rappelé d'enthousiasme. M. Gresse, toujours sur la brèche, chantait aussi bien le rôle de Pedro qu'il avait chanté naguère Bertram de *Robert*, Marcel des *Huguenots*, Hagen de *Sigurd*. Voilà un précieux

artiste pour notre première scène lyrique. Nos éloges étaient dus également à Mme Lureau-Escalaïs, qui savait faire admirablement valoir le rôle d'Inès, et à la direction qui, pour la circonstance, avait renouvelé en partie les costumes du ballet. Quelle merveille, encore une fois, que ce quatrième acte de l'*Africaine!*

16 AVRIL. — Le bal des artistes dramatiques a été lugubre.

Le 17 avril, l'Opéra donnait les *Huguenots* pour son avant-dernière représentation avant de fermer durant toute la semaine sainte. Pendant ces quelques jours la salle sera livrée à un corps de *balais,* de têtes de loup et de plumeaux, et, comme les peintures du foyer, elle sortira de sa poussière et de sa fumée de gaz plus resplendissante que jamais. Depuis qu'il est ouvert (il y a onze ans), l'Opéra n'avait pas été nettoyé. Il faut féliciter MM. Ritt et Gailhard d'avoir, comme les bonnes maîtresses de maison, fait, avant Pâques, tout remettre à propre et à neuf. Ah! si l'on pouvait étendre ce petit lessivage à quelques meubles de la figuration, le paysage y gagnerait; mais, hélas! un bon choriste, homme ou femme, est plus long à faire qu'un ténor. — M. Duc est toujours à la mode, et le public en délire applaudit ses *ut* dièzes du septuor et du grand duo du quatrième acte. Si, avec sa superbe voix, M. Duc avait la chaleur de Gayarré, il serait le roi des ténors. Mme Rose Caron prenait officiellement possession, ce soir-là, du rôle de Valentine, qu'elle joue très dramatiquement et qu'elle chante merveilleuse-

ment. Rappelée avec M. Gresse, l'excellent Marcel, après le duo du troisième acte, elle obtenait, en compagnie de M. Duc, un double rappel à l'issue du quatrième acte. Belle et bonne représentation, du reste, où M. Melchissédec (le comte de Nevers), M[lle] d'Ervilly (la reine de Navarre), et M[lle] Hirsch, qui dansait pour la première fois le pas des cartes, avaient leur juste part d'applaudissements. Enfin, comme les *Huguenots* ne peuvent jamais se jouer sans incident, Valentine avait deux pères dans la même soirée! C'est pour les personnes qui n'en ont pas du tout... M. Plançon, qui jouait Saint-Bris aux deux premiers actes, devait, pour cause d'enrouement, laisser son rôle au troisième, et se faire remplacer par M. Bataille, heureusement prévenu en temps utile. Sans l'annonce du brave M. Colleuille, le public n'eût pas été peu surpris de voir, pendant la première partie de la soirée, un Saint-Bris de haute et puissante taille, et pendant la seconde, un Saint-Bris gros et court : un nain à la place d'un géant!

17 MAI. — Reprise de *Henry VIII* [1]. — Nous n'avons pas à porter ici un nouveau jugement sur l'opéra de M. Saint-Saëns que nous appréciâmes dans l'un de nos précédents volumes. Représenté pour la première fois le 5 mars 1883, il avait été joué trente-cinq fois, non sans succès. La direction de l'Opéra pouvait certes faire à un

1. DISTRIBUTION : Henry VIII, *M. Lassalle*. — Don Gomez, *M. Sellier*. — Duc de Norfolk, *M. Plançon*. — Le légat, *M. Hourdin*. — Comte de Surrey, *M. Sapin*. — L'archevêque de Canterbury, *M. Balleroy*. — Catherine d'Aragon, *M[me] Caron*. — Anne de Boleyn, *M[lle] Richard*.

homme du talent de M. Saint-Saëns l'honneur de remettre au répertoire un ouvrage qui, comme *Henry VIII*, est, d'un bout à l'autre, du plus haut mérite musical. Est-il besoin de rappeler des pages de haute valeur, telles que le superbe finale du premier acte, où alternent si ingénieusement le *De Profundis* de Buckingham, le chant d'amour du monarque, le désespoir de la Reine et le chœur des courtisans; au second acte, le superbe duo d'amour entre Anne et le Roi, merveilleusement interprété par M. Lassalle et Mlle Richard; puis, le beau dialogue dramatique entre Anne et Catherine; le charmant ballet, écrit sur des thèmes populaires écossais et dansé en perfection par la spirituelle, vive et gracieuse Mlle Julia Subra, légère comme un papillon et mutine comme une fée; le très aimable menuet, au début du cinquième tableau, chez Anne, et enfin le quatuor tragique, violent d'allure et d'un grand effet vocal, qui sert de finale à l'ouvrage. M. Lassalle et Mlle Richard ont retrouvé le succès qui avait accueilli autrefois leurs belles créations d'Henry VIII et d'Anne de Boleyn. A Mme Rose Caron incombait la tâche de succéder, dans Catherine d'Aragon, à Mme Gabrielle Krauss, qu'elle n'avait, du reste, pu entendre dans *Henry VIII*, puisqu'elle ne connaissait même pas l'ouvrage, avant de se voir choisie par ses directeurs, vraiment prodigues de son talent, si goûté des abonnés. Mme Rose Caron s'est tirée à son honneur de cette rude épreuve; elle a joué et chanté très dramatiquement ce nouveau rôle, où elle a aussi bien réussi à se faire applaudir, après

la Krauss, qu'elle avait réussi dans Chimène du *Cid*, reprise à Mme Fidès-Devriès. Mais nous avouons ne pas bien saisir l'idée des directeurs qui, voyant une artiste aimée et fêtée par le public, la prodiguent, au risque de compromettre sa jolie voix, de surmener ses forces restreintes, et même de blaser ses admirateurs les plus enthousiastes. On lui distribue sans nécessité la *Juive* et *Henry VIII*, on lui fait doubler Mlle Dufrane dans Valentine des *Huguenots ;* mais, en revanche, on ne se presse pas de nous la faire entendre dans Marguerite de *Faust*, et on parle même de lui enlever son adorable création de *Sigurd*, en retirant du répertoire l'ouvrage lui-même...

26 MAI. — L'Opéra célébrait en même temps l'anniversaire de la naissance d'Halévy, né le 27 mai 1799, et la 500e représentation de la *Juive* [1], qui fut donnée le 23 février 1835, interprétée à l'origine par Mlle Falcon et par Mme Dorus-Gras, par Nourrit, Lafont et Levasseur. La *Juive* est regardée comme le chef-d'œuvre d'Halévy. C'est à partir de la première représentation de cet opéra qu'Halévy se place au premier rang des compositeurs dramatiques ; son œuvre capitale a fait le tour du monde : elle a eu presque autant de représentations que les *Huguenots* (793 : on célébrera bientôt la 800e), *Guillaume Tell* (759) et *Robert le Diable* (705) ; car, à l'exemple de Meyerbeer et de Rossini, Halévy possédait au

1. DISTRIBUTION : Eléazar, *M. Duc.* — Brogni, *M. Gresse.* — Léopold, *M. Bertin.* — Ruggiero, *M. Balleroy.* — Rachel, *Mme Rose Caron.* — Eudoxie, *Mme Lureau-Escalaïs.*

plus haut degré le sentiment du drame et l'entente scénique, qualités indispensables pour qu'un opéra réussisse et se maintienne au théâtre. Il ne se laissait point séduire par le côté extérieur d'un sujet, par la couleur locale, par l'effet des masses; il cherchait le côté humain, la passion, la vie. Il savait que les œuvres d'art qui ne frappent que l'imagination sans aller au cœur, sont des œuvres mort-nées. Là était sa force, et c'est par là qu'il survivra à bien des musiciens qui se croient au moins ses égaux, et qui ne lui viennent pas à la cheville. Halévy rend toujours la situation dramatique avec une rare énergie, et si tous les ouvrages sérieux et les ouvrages de genre qu'il a livrés successivement au public n'ont pas la même valeur et n'ont pas eu le même succès, ils n'en contiennent pas moins des beautés de premier ordre, et ont cette qualité essentielle d'intéresser constamment le spectateur. Quand MM. Ritt et Gailhard eurent l'excellente idée de célébrer la 500e de la *Juive,* ils songèrent au compositeur qui écrirait lui-même la musique de circonstance; mais Ernest Guiraud, élève d'Halévy, était absent, et Massenet se récusait comme n'étant point élève du maître. Ils prièrent alors M. Edouard Blau, l'un des auteurs du *Cid*, d'écrire l'*Hommage à Halévy*, que nous avons applaudi ce soir-là et dont les paroles ont été très ingénieusement adaptées par M. Jules Cohen sur la musique de l'auteur de la *Juive*. Les deux premiers actes du célèbre ouvrage avaient été fort bien chantés par Mmes Rose Caron et Lureau-Escalaïs, par MM. Duc et Gresse,

plus en voix que jamais; mais c'est dans l'intermède lyrique que nous venons de dire que résidait l'intérêt de la soirée. La toile se relève donc, après le second entr'acte; au milieu de la scène se dresse le buste du maître, éclairé par la lumière électrique; au fond flottent des bannières sur lesquelles sont inscrits les titres de ses principales œuvres. De chaque côté de la scène sont groupés les artistes, dans les costumes de leurs rôles; à gauche, les basses : Lassalle, Bérardi, Gresse, Edouard de Reszké, Plançon, puis les seconds dessus : Mmes Richard, Bosman, Figuet, Vidal. A droite, les soprani : Mmes Rose Caron, Lureau-Escalaïs, Dufrane, d'Ervilly, Ploux, Morel, et les ténors : MM. Duc, Sellier, Escalaïs, Jean de Reszké, Bertin, Muratet, Ibos, etc. Derrière le buste, les sujets de la danse. Dans toutes les mains, des palmes, des couronnes de laurier et de fleurs. Le coup d'œil est splendide. Les trompettes sonnent la marche de la *Reine de Chypre*, et M. Lassalle, dans le costume de Lusignan, déclame les belles strophes de M. Edouard Blau, que, dans son empressement à prendre la parole, un petit vieillard en habit noir (c'est le grand Duprez) veut interrompre avant la fin. C'est bientôt le tour de l'éminent artiste qui créa l'Infant de *Charles VI*, Guido de *Guido e Ginevra*, Gérard de la *Reine de Chypre*, et, qui, après Nourrit, chanta plus de cent fois Eléazar de la *Juive* :

Jeunes gens, sur vos fronts, c'est l'aube qui se lève;
Un chemin radieux à vos pas est tracé;

L'avenir vous sourit, doré par votre rêve !
Je ne suis pas jaloux ; car, moi, j'ai le passé !
(*Saisissant une couronne.*)
Gloire au génie ! A toi ! Le siècle dont nous sommes
De tes rythmes sacrés demeure inassouvi ;
D'autres, d'autres encor passeront... Mais les hommes
Ne désapprendront plus le grand nom d'Halévy !

Et toute la salle d'applaudir Duprez, plus ému qu'on ne saurait le croire de se retrouver devant une salle bondée de spectateurs, trente-six ans après avoir quitté le théâtre. Puis, viennent ces quatre vers de M. Blau, chantés par tous, sur l'air de *Guido :*

Les fleurs seront fanées,
Le marbre périra ;
Mais bravant les années,
Son œuvre restera !

Les basses entonnent l'andante du célèbre duo de la *Reine de Chypre*, très joliment approprié à ces paroles nouvelles :

Il a passé le temps que rien n'arrête,
Il fuit, il va semant l'oubli ;
Mais il épargne et grandit et complète,
La majesté du grand rêve accompli.
Chaque soir le revêt d'une splendeur nouvelle,
Ajoutant un laurier à ceux des anciens jours.
Maître inspiré, ta gloire est éternelle,
Et dans nos cœurs ton nom vivra toujours.

Très grand a été l'effet du duo chanté par toutes ces belles voix, auxquelles répondent les ténors et les soprani. Enfin, les artistes et les chœurs reprennent l'ensemble, et la toile baisse

sur d'unanimes acclamations. La direction de l'Opéra a décidément bien fait de célébrer Halévy. Nous y avons applaudi un bel hommage rendu à l'illustre compositeur, et gagné une fort bonne représentation de la *Juive*, où n'a pas même manqué un franc instant de gaieté quand, dans le divertissement, nous avons vu apparaître, en haut de la tour enchantée, une sorte de sultan dont les yeux miroitaient à la lumière comme une paire d'escarboucles. Le mime chargé de représenter le pacha en question avait, dans le trouble qui régnait sur la scène de l'Opéra, absolument oublié de retirer ses lunettes. — « Puisque je représente un Persan, disait-il, pour s'excuser, à l'excellent régisseur, M. Mayer, je puis bien avoir des yeux de lynx ! » C'est égal, on a bien ri dans la salle, et nous craignons fort que, du coup, le vieil artiste ne soit à jamais détrôné.

14 JUIN. — Mlle Leslino, de passage à Paris, chante le rôle de Valentine des *Huguenots*, aux lieu et place de Mme Rose Caron, indisposée.

27 AOUT. — Mme Rose Caron dans *Faust*. — La délicieuse Brunehilde de *Sigurd*, la remarquable Chimène du *Cid*, Mme Rose Caron nous a enfin été présentée dans *Faust*, non pas sur sa demande, comme l'ont dit les nouvellistes inexactement renseignés, mais sur l'ordre de ses directeurs, qui vraiment auraient pu se décider un an plus tôt à donner à leur sympathique pensionnaire cette légitime satisfaction. Ne savions-nous pas, nous autres gens du métier, que Marguerite de *Faust* était l'un des meilleurs rôles de l'éminente artiste,

à laquelle il avait valu, au théâtre de la Monnaie de Bruxelles, un succès sans précédent? Elle l'avait chanté là-bas trente-cinq soirs, toujours applaudie, rappelée et fêtée; elle l'a chanté ce soir pour la première fois à l'Opéra, et non sans émotion, car, si la représentation était curieuse pour le public et particulièrement intéressante pour les nombreux admirateurs de Mme Rose Caron, l'épreuve était grave et sérieuse pour l'artiste qui, dans la haute situation qu'elle s'est faite et au point où elle est maintenant arrivée à l'Opéra, ne pouvait se contenter d'un résultat douteux. Elle a paru, dès l'acte de la Kermesse, dans un costume que d'aucuns ont trouvé trop chargé et qui nous a semblé d'une réelle élégance en son exactitude parfaite; elle a fort bien dit sa phrase: « Non, monsieur, je ne suis demoiselle, ni belle... » Mais ce n'était là qu'une phrase, et on l'attendait à l'acte du jardin, où la chanson du Roi de Thulé, l'air des Bijoux, le quatuor et le duo d'amour forment une série de morceaux célèbres et redoutables, après les souvenirs laissés par Mmes Carvalho, Patti, Nilsson et Fidès-Devriès, pour ne citer que ces quatre cantatrices. La nouvelle Marguerite a débité la romance avec un beau sentiment; elle a faibli dans la valse des Bijoux, qui convient mieux à une chanteuse légère, puis elle s'est relevée dans le quatuor et surtout dans le duo final, qu'elle a dit merveilleusement. Mais c'est à la scène de l'église que son succès a été complet et incontesté. Mme Rose Caron ne sait pas sourire; c'est, avant tout, une chanteuse drama-

tique paraissant réellement sentir ce qu'elle dit et le faisant ressentir à ceux qui l'écoutent et qui frémissent avec elle. Il faut donc la voir à l'acte de l'église, qu'elle joue en tragédienne ; il faut la voir à la scène de la mort de Valentin, où le baiser suprême qu'elle donne au cadavre de son frère est une vraie trouvaille ; il faut enfin l'entendre à l'acte de la prison, où, dans le fameux trio : « Anges purs, anges radieux, » elle a « empoigné » la salle entière et soulevé l'auditoire dans un enthousiasme général. Telle est la note de cette soirée, qui comptera parmi les plus intéressantes auxquelles il nous ait été donné d'assister depuis longtemps à l'Académie nationale de musique. Mme Rose Caron, qui imprime à tout ce qu'elle touche un charme étrange et une personnalité bien rare, en un monde comme celui de la scène, où tout paraît banal et déjà vu, Mme Rose Caron, disons-nous, est une Marguerite originale et vibrante. Il y a en elle toute la flamme de la vie et tout le feu de la passion. A combien d'artistes, au théâtre, pourrions-nous adresser le même éloge ? Il faut espérer que les directeurs de l'Opéra nous redonneront souvent le plaisir — qu'ils nous ont fait trop attendre — de voir dans *Faust* leur brillante étoile. Mme Rose Caron jouera encore Marguerite plus d'une fois, mieux entourée — souhaitons-le à M. Gounod, qui assistait à cette représentation — qu'elle ne l'était ce soir. Le début (puisque « début » il y a) de Mme Rose Caron eût été dignement encadré entre les deux frères de Reszké. Ce n'est, sans doute, que partie

remise. M. Plançon s'est fait justement applaudir dans le rôle de Méphistophélès, qu'il chante de sa plus belle voix. Mais quel Faust insuffisant que celui que nous donne M. Muratet, et quelle décadence depuis le jour où il obtenait, dans la classe de M. Archainbaud, le premier prix de chant! D'où viennent ces sons rauques et criards de baryton-ténor? Vite, un autre Faust, et aussi un autre Valentin! M. Martapoura ne s'était pas même donné la peine d'apprendre son rôle : n'est-ce pas là un manque de respect à l'égard du public, absolument impardonnable de la part d'un artiste? Tous nos compliments à Mlle Eva Sarcy, qui, à la place de Mlle Hirsch, en congé, dansait pour la première fois, dans le délicieux ballet de *Faust*, le pas du Miroir, dont elle s'est tirée à son honneur avec infiniment d'esprit, de charme et de légèreté. Voilà une ballerine à « pousser » vers l'emploi des Beaugrand et des Subra.

30 AOUT. — Représentation en l'honneur du centenaire de M. Chevreul. — On joue le 2e acte de *Guillaume Tell*, le 1er tableau du 5e acte de *Faust* et le 4e acte de la *Juive*. M. Sylvain, de la Comédie-Française, dit des stances de M. Armand Silvestre, et la soirée se termine par le ballet des *Jumeaux de Bergame*.

22 SEPTEMBRE. — Début de M. Francisque Delmas, premier prix de chant et d'opéra aux dernier concours du Conservatoire, dans le rôle de Saint-Bris des *Huguenots*. — Ce rôle, à la vérité, ne comporte qu'une grande scène, celle de la Bénédiction des poignards. Jusqu'au quatrième acte,

on ne peut demander à l'artiste que la noblesse dans les attitudes, et, sous ce rapport, M. Delmas n'a rien laissé à désirer : il est parfait d'aisance et de bonne tenue. Quant au chanteur, il a été accueilli avec une faveur méritée. Sans doute, la voix a quelques notes courtes et manque un peu de profondeur et de velouté. Mais ce sont là défauts dont se corrigera le débutant. Cette première soirée a été bonne pour lui. Attendons, pour le juger définitivement. Ce n'est pas le lieu d'entamer une discussion approfondie sur l'interprétation en général. Que de choses il y aurait à dire, hélas ! Que de faiblesses! Que d'inexactitudes ! Que de fautes quelquefois grossières ! Nous savons avec quel soin M. Gailhard s'occupe de la question artistique à l'Opéra. Aussi croyons-nous qu'il n'a pas encore eu le temps de reprendre en détail l'étude des ouvrages du répertoire; sans quoi bien des erreurs commises, ce soir, auraient été évitées. Passons.

2 OCTOBRE. — Début de Mme Sarolta dans les *Huguenots*. — Il serait peut-être hasardeux de juger définitivement la nouvelle pensionnaire de l'Opéra sur une seule audition dans le rôle d'Urbain. On sait que le page des *Huguenots* n'a qu'un seul air au premier acte, et quelques répliques insignifiantes au second acte. Attendons donc Mme Sarolta à une seconde et plus concluante épreuve. S'il faut pourtant donner notre impression sur la soirée du 2 octobre, nous avouerons qu'elle n'est pas absolument favorable. Mme Sarolta nous a paru avoir la voix fatiguée déjà et

de peu d'étendue. Ajoutons qu'elle n'a pas toujours chanté juste et que les vocalises manquent de netteté : la cantatrice a cru devoir intercaler dans certain passage des « cocottes » d'un goût douteux. Enfin, attendons...

18 OCTOBRE. — Première représentation des *Deux Pigeons*, ballet en deux actes et trois tableaux de MM. Henry Regnier et Louis Mérante, musique de M. André Messager [1]. — Vous connaissez (qui ne la connaît?) la très jolie fable de La Fontaine dont s'est inspiré le librettiste :

Deux pigeons s'aimaient d'amour tendre :
L'un d'eux, s'ennuyant au logis,
Fut assez fou pour entreprendre
Un voyage en lointain pays...

Placez la scène... aux confins de la Thessalie, dans un pays voisin de celui où se passait l'action de *Namouna*, et figurez-vous Pépio, représenté par Mlle Sanlaville, pris d'un bel amour de voyages, au moment d'épouser Gourouli, c'est-à-dire Mlle Rosita Mauri. Voici Pépio courant après une bande de Tziganes, dont les czardas l'ont mis en train, et voilà Gourouli, la gentille colombe, se faisant brune, de blonde qu'elle était, pour prendre la place de la gitana qui a tourné la tête à son pigeon. Mais l'horizon se voile et les éclairs

1. DISTRIBUTION : Gourouli, *Mlle Mauri*. — Pepio, *Mlle Sanlaville*. — Gertrude, *Mlle Montaubry*. — Djali, *Mlle Hirsch*. — Reine des Tziganes, *Mlle Monnier*. — Zarifa, *M. Pluque*. — Franca-Trippa, *M. de Soria*. — Un Tzigane, *M. L. Mérante*. — Le capitaine, *M. Ajas*. — Un serviteur, *M. Ponçot*.

sillonnent la nue — on ne s'imagine pas comme l'éclair est bien imité, à l'Opéra, par un rayon de lumière électrique se reflétant sur une glace — la pluie tombe à torrents, et les bohémiens ont subitement disparu. Il faut rentrer au logis et revoir le colombier aux tuiles rouges avec les quatre pigeons blancs qui, plus sages que leurs frères, n'ont pas bougé depuis l'entr'acte. « Un livret sans prétention », nous disait lui-même l'aimable auteur, M. Henry Regnier, qui a trouvé dans la personne de M. André Messager, dédiant à M. Camille Saint-Saëns — témoignage d'admiration et de reconnaissance — la partition des *Deux Pigeons*, un musicien de bonne école en même temps qu'un agréable mélodiste. En vertu du proverbe qui prétend que « tout chemin mène à Rome », ce sont les ballets de *Fleur d'oranger*, des *Vins de France* et d'*Odeurs et Parfums*, représentés aux Folies-Bergère, qui ont mené M. Messager tout droit à l'Académie nationale de musique. Le jeune compositeur a eu le bon esprit de ne pas changer sa manière et de nous donner, à l'Opéra comme à l'établissement de la rue Richer, une partition limpide et disant clairement ce qu'elle veut dire. C'est, au premier acte, un pas de deux, pour Mlles Sanlaville et Mauri, d'un esprit et d'une finesse adorables, puis les czardas, que nous jouaient les orchestres tziganes, très habilement arrangées par le musicien, — et au deuxième acte, intéressant et varié, le divertissement, instrumenté de main d'ouvrier, comprenant une jolie valse pour Mlle Hirsch — M. Messager réussit fort

bien les valses — une délicieuse variation en *pizzicati*, où a triomphé Mlle Mauri, et la danse hongroise, dont l'orchestration, élégante et sonore, fait le plus grand honneur à l'auteur des *Deux Pigeons*. Mlle Rosita Mauri a été le charme de la soirée, et son *écho* — que dis-je? sa *variation* du second acte — est bien capable d'établir d'une façon relativement durable le succès de ce gentil ballet, trop court pour être ennuyeux un seul instant. L'éloge du talent de Mlle Mauri n'est plus à faire : il est impossible de danser avec plus de grâce légère et de crânerie mutine, et c'est vraiment, dans son genre, la perfection même. Ajoutons — ceci est à l'éloge de la direction et de ses excellents chefs de service — que le ballet est joliment monté et très heureusement réglé. L'Eden a eu cela de bon qu'il a forcé l'Opéra à se surveiller et à nous donner des ensembles dont on n'avait pas idée autrefois. Le corps de ballet de l'Académie nationale de musique et de danse a manœuvré, ce soir, d'une façon irréprochable.

22 OCTOBRE. — Reprise du *Freyschütz* [1], pour la continuation des débuts de M. Delmas et de Mme Sarolta. — Il est toujours malaisé de composer le spectacle où doit entrer le ballet, — le ballet réclamé par les abonnés, mais qui ne peut, à lui tout seul, attirer le public à l'Opéra, et l'on ne sait quoi donner, aux lieu et place de l'éternelle

1. DISTRIBUTION : Agathe, *Mme Rose Caron*. — Annette, *Mme Sarolta*. — Max, *M. Sellier*. — Gaspard, *M. Delmas*. — Kouno, *M. Bataille*. — Kilian, *M. Caron*. — Ottokar, *M. Sapin* — Samiel, *M. Crépaux*. — Hermite, *M. Lafitte*.

Favorite, désormais bien usée, et de *Rigoletto*, qui paraît succéder au *Trouvère*, longtemps employé en pareil cas? Pourquoi ne monte-t-on pas de plus courts ouvrages, qui semblent faits pour la circonstance : *Fidelio*, de Beethoven, par exemple, où triomphait jadis Mme Krauss; le *Vaisseau fantôme* de Wagner, où M. Delmas et Mme Rose Caron seraient fort bien placés et dont le décor final ferait certainement sensation; l'*Enlèvement au sérail*, de Mozart; *Euryanthe* ou *Obéron*, de Weber, alternant avec le *Freyschütz*, qui n'avait, du reste, point paru sur l'affiche depuis deux ans, et qu'on nous a rendu, ce soir, pour la continuation des débuts de M. Delmas et de Mme Sarolta. « Le public français comprend et apprécie aujourd'hui, dans son ensemble et ses détails, cette composition, qui, naguère encore, ne lui paraissait qu'une amusante excentricité. Il voit la raison des choses demeurées obscures pour lui jusqu'ici; il reconnaît dans Weber la plus sévère unité de pensée, le sentiment le plus juste de l'expression, des convenances dramatiques, unis à une surabondance d'idées musicales mises en œuvre avec une réserve pleine de sagesse, à une imagination dont les ailes immenses n'emportent cependant jamais l'auteur hors des limites où finit l'idéal, où l'absurde commence. Il est difficile, en effet, en cherchant dans l'ancienne et la nouvelle école, de trouver une partition aussi irréprochable de tout point que celle du *Freyschütz*, aussi constamment intéressante d'un bout à l'autre, dont la mélodie ait plus de fraîcheur, dans les formes diverses

qu'il lui plaît de revêtir; dont les rythmes soient plus saisissants, les inventions harmoniques plus nombreuses, plus saillantes et l'emploi des masses de voix et des instruments plus énergique sans efforts, plus suave sans afféterie. Depuis le début de l'ouverture jusqu'au dernier accord final, il m'est impossible de trouver une mesure dont la suppression ou le changement me paraisse désirable. L'intelligence, l'imagination, le génie brillent de toutes parts avec une force de rayonnement dont les yeux d'aigle pourraient seuls n'être point fatigués. » Ainsi s'exprimait, en 1856, l'auteur des *Troyens*, mêlant à son enthousiaste dithyrambe en l'honneur de Weber une parole de douce flatterie pour ce public, qu'il ménageait si peu d'ordinaire. Le succès du *Freyschütz* avait fléchi cet irréconciliable. Et pourtant que de choses il y aurait à dire sur le livret de Kind, que Weber trouva par pur hasard! — On sait qu'en Allemagne l'offre et la demande des livrets entre auteurs et compositeurs se fait couramment à la quatrième page du journal. — Et s'il nous est encore permis de raisonner froidement sur un chef-d'œuvre tant et si justement admiré, nous pouvons bien avouer que c'est là une simple bergerie — et qui pis est — une bergerie incompréhensible. Qu'est-ce que ce diable de Gaspard, qui n'est pas le diable lui-même, mais qui obéit en sous-ordre à un diable plus puissant que lui? Qu'est-ce que toutes ces diableries-là? Pourquoi Max vend-il son âme à si bon marché, et pourquoi cette âme est-elle rachetée parce que Max a tiré un coup de fu-

sil en l'air; — coup bien singulier, qui blesse et qui tue en même temps deux personnes placées ainsi qu'il suit : Agathe dans la coulisse de gauche, Gaspard dans la coulisse de droite? En sorte que l'arme a envoyé sa charge de tous les côtés à la fois; ce qui ne s'est jamais vu, même avec les progrès de l'arquebuserie moderne... Mais nous plaisantons : ces négligences du librettiste Frédéric Kind sont trop peu de chose pour nuire à la magnificence générale de l'œuvre. Quelque naïf qu'il soit, le *Freyschütz* n'en reste pas moins l'expression d'une civilisation et d'une poésie particulières; il nous a bien trompés pendant quarante ans sur les sentiments de l'Allemagne ; derrière les bergères de la Forêt Noire nous n'avons pas aperçu les uhlans. — Que tous ces gens sont enfiévrés d'idéal ! pensions-nous. Comme ils excellent à cueillir les *vergiss mein nicht*, à regarder les étoiles, à chanter les ballades ! Ils ne font rien autre; ce sont des personnages d'idylle, et ils ignoreraient l'usage de la poudre s'ils n'avaient l'idée de temps en temps de tuer un chamois!... Weber a entretenu l'erreur dans laquelle nous étions à ce sujet. Le monde dans lequel il nous transporte est, d'ailleurs, purement chimérique; c'est l'Allemagne telle qu'elle voudrait être, je suppose, mais non telle qu'elle est en réalité. On n'a jamais vu d'ondines dans le port de Kiel ni de sylphes dans le grand-duché de Nassau Les lutins, les gnomes, les loups-garous, les larves, les chauves-souris, tout le matériel des apparitions et tout l'attirail des fantasmagories se retrouvent dans

l'antiquité aussi bien que dans les temps modernes. L'homme a toujours aimé la peur; et c'est la sensation de la peur que Weber a exploitée en musique... A lui les sombres forêts collées aux flancs des montagnes, à lui les gorges sauvages où mugissent de clairs torrents; à lui l'appel désespéré du cor et le déchaînement des violons! Dans le domaine fantastique, Weber est roi! Il flotte entre le secret amour du merveilleux et nous transporte, d'un coup de son archet, dans les sphères lointaines qu'habite Titania, que visite Obéron, que terrifie le Chasseur noir. Oserons-nous, après tant d'éloges consacrés par deux ou trois générations successives, formuler un petit — bien petit — reproche? Pourquoi pas?... Le maître, comme tous ceux de sa race, s'est plus préoccupé des ressources de l'instrumentation que des forces de l'organe vocal. Il a surmené celui-ci, comme s'il s'était agi d'une simple clarinette. Ainsi, que dire de l'air de Gaspard qui termine le premier acte?... C'est un casse-cou, et l'acteur, obligé de se précipiter dans ce gouffre, y laisse souvent pied ou aile. Quelle voix sauterait aisément du *mi bémol* élevé au *fa dièze* situé à deux octaves — nous allions dire à deux étages — au-dessous? A chaque instant, ce sont des heurts, des cabrioles, des bonds d'un registre à l'autre; il faudrait que le rôle fût tenu par un Gaspard ténorisant, assisté d'un Gaspard enrôlé parmi les basses profondes. Le premier monterait au grenier, le second descendrait à la cave, — suivant les besoins du texte. M. Delmas s'est tiré, à son hon-

neur, d'une tâche qui n'était point facile : le chanteur est habile et le comédien plein d'aisance. Son succès a été au moins égal à celui qu'il avait obtenu dans Saint-Bris, des *Huguenots*. Voilà un artiste destiné à tenir l'un des premiers rangs à l'Opéra. Nous n'en dirons pas autant de Mme Sarolta, et nous ne voyons pas trop quelle nature de services est à même de rendre à notre Académie nationale de musique cette jolie poupée Huret : la voix est agréable, mais insuffisante, et la prononciation continue à être détestable. Mme Rose Caron, à laquelle on fait tout chanter, interprétait pour la première fois le rôle d'Agathe, du *Freyschütz*, qu'elle a dit avec toute son autorité et tout son talent, mais d'une voix légèrement fatiguée ; on le serait à moins, et à mener un pareil métier, il n'y a rien là d'étonnant.

8 NOVEMBRE. — Cinquantième représentation du *Cid*, de M. Massenet.

22 NOVEMBRE. — Début de Mlle Lucie D'Alvar dans Rachel de la *Juive*. — Mlle Lucie D'Alvar, autrefois Mlle Edet, est une ancienne élève du Conservatoire, classe de Monrose. Après avoir concouru sans succès dans *Phèdre*, en 1877, elle obtenait l'année suivante un deuxième accessit de tragédie, qu'elle partageait *ex æquo* avec Mlle Lerou. Elle avait joué la grande scène de jalousie d'Hermione avec Pyrrhus (4e scène, acte IV d'*Andromaque*) en montrant, à vrai dire, beaucoup plus de dispositions pour la comédie que pour l'art tragique. Depuis lors, elle a travaillé le chant avec M. Giraudet, et peut-être engagée à l'Opéra

en vue de Dolorès de *Patrie*, que va créer la Krauss, elle a plus simplement débuté, ce soir, dans Rachel de la *Juive*. Elle s'y est fait remarquer par un emportement qui ne demande qu'à être modéré et réglé, et qui, avouons-le, n'a pas toujours été en rapport avec les résultats obtenus. C'est que la voix de Mlle D'Alvar a trahi quelque peu ses efforts : faible dans les notes graves et le médium, le son qu'elle émet n'est pas toujours sûr dans les notes élevées, qui sont cependant plus éclatantes. On dirait que la voix n'est pas encore assez posée et a besoin d'être assouplie. Lorsque la chanteuse veut bien se modérer, sa voix gagne singulièrement ; on a pu s'en rendre compte au second acte, pendant le trio final. Tout le passage : « Il n'est pas seul coupable » a été bien exécuté par Mlle D'Alvar; ici la voix a été plus homogène et la qualité de son bien meilleure. Il faut citer encore le duo précédent : « Lorsqu'à lui je me suis donnée », qu'elle a rendu avec un excellent style ; mais on ne pourrait en dire autant de l'air : « Il va venir », où la chanteuse a, par contre, manqué de simplicité et de largeur ; tout ce récit a été trop entrecoupé. Telle qu'elle est actuellement, Mlle D'Alvar s'est montrée digne de l'Opéra, et doublant à l'occasion dans le dur emploi des Falcon, Mme Krauss et Mme Rose Caron, elle pourra rendre quelques services à la direction. Nous ne doutons point que le temps — que ne fait-il pas ?.. — ne développe les qualités que la débutante possède à l'état de germe. Nous ne saurions mettre à ces notes musicales le point final sans mentionner, en passant, le vif

succès de M. Duc et de M. Gresse : excellents tous deux dans Eléazar et dans Brogni, ils ont recueilli, tous les applaudissements qu'ils méritaient si bien. Mais M. Muratet dans Léopol?... Hélas!... Heureusement, le public de l'Opéra est bien élevé, sans quoi...

3 DÉCEMBRE. — M. Jean de Reszké prend possession du rôle de Vasco, de l'*Africaine*, qu'il chante avec succès.

16 DÉCEMBRE. — Répétition générale payante de *Patrie* au profit des inondés du Midi, produisant une recette de près de quatre-vingt-quinze mille francs. — La toile se lève sur le bivouac espagnol, près le marché de la Vieille-Boucherie, à Bruxelles, pittoresque décor de M. Poisson. Assez froid pour ce splendide premier acte, le public n'a réellement commencé à s'échauffer qu'à l'acte du ballet, et alors il ne s'est pas fait faute d'applaudir, dans le magnifique décor du palais du duc d'Albe (Robecchi et Amable *pinxerunt*), les ingénieuses entrées des nations débarquant d'un navire traîné par des chevaux marins, et les « renversements » de Mlle Torri, qui représente l'Espagne; il a même fait bisser le délicieux écho (une charmante valse pour clarinette et harpes), que danse si gracieusement Mlle Subra. L'empoignante scène de la dénonciation vaut à la Krauss les bravos que mérite l'admirable tragédienne. Le succès devient foudroyant à l'acte de l'Hôtel de Ville (un chef-d'œuvre signé Lavastre), dont la mise en scène est émouvante au delà du possible. La grande phrase de Rysoor : « C'est ici le

berceau de notre liberté », est superbement dite par Lassalle : on lui redemande son oraison funèbre du sonneur Jonas : « Pauvre martyr obscur », et on le rappelle chaleureusement à la chute du rideau.

20 DÉCEMBRE. — Première représentation de *Patrie*, opéra en cinq actes et six tableaux de MM. Victorien Sardou et Louis Gallet, musique de M. Paladilhe [1].

— « La Patrie, disait Gambetta, pensons-y toujours, mais parlons-en le moins possible... » On en parle beaucoup au théâtre depuis quelque temps. Après *Egmont*, où la question patriotique joue un si grand rôle, voici *Patrie* à l'Opéra, quelques mois seulement après la reprise du drame de Victorien Sardou sur la scène de la Porte-Saint-Martin. On sait quel était le problème posé dans *Patrie* : « Quel est le plus grand sacrifice qu'un homme puisse faire à l'amour de sa patrie? » A cette question, M. Sardou a répondu par la scène où le comte de Rysoor épargne l'amant de sa femme pour ne pas priver la cause de l'indépendance des Pays-Bas du bras d'un de ses plus vaillants chefs, Karloo Van der Nott. C'est la scène capitale de l'ouvrage. L'époux outragé immole son ressentiment; la délivrance de son pays lui est plus chère que sa vengeance particulière. Le cas est beau, l'exemple presque surhumain, et M. Sardou l'a entouré de toutes les circonstances les plus propres à frapper

1. DISTRIBUTION : Le comte de Rysoor, *M. Lassalle*. — Karloo *M. Duc*. — Le duc d'Albe, *M. E. de Reszké*. — La Trémoïlle, *M. Muratet*. — Jonas, *M. Bérardi* — Noircarmes, *M. Dubulle*. — Rincon, *M. Sentein*. — Dolorès, *Mme Krauss*. — Rafaële, *Mme Bosman*.

fortement l'âme du spectateur. Il se dégage de ce mélange d'un revers domestique avec un généreux effort national, une impression de grandeur et de dévouement, qui a marqué la place de *Patrie* fort au-dessus des produits de la fabrication courante même la plus habile. Nous sommes au milieu du seizième siècle : le duc d'Albe gouverne pour Philippe II les Pays-Bas frémissants, et la domination étrangère, avant de succomber, se maintient par la terreur des bûchers, des gibets et des tortures. C'est l'époque et le milieu déjà traités par Gœthe dans son *Egmont*. Mais l'écrivain français n'a rien emprunté au poète allemand. Son drame est bien à lui, et il y révéla au mois de mars 1869 une face inattendue de son talent. Des *Pattes de mouche* à *Patrie* il y avait loin, et l'homme qui avait si bien su continuer et renouveler l'art de Scribe se présentait dès lors comme le restaurateur du drame historique, tombé en désuétude depuis la disparition des grands panoramas de Dumas et de Maquet, auxquels il substituait une peinture plus concentrée et une facture plus serrée, aboutissant à une unité plus tragique. M. Victorien Sardou partage avec Victor Hugo l'insigne honneur d'avoir vu, de son vivant, un de ses drames transformé en opéra. *Patrie* eût inspiré l'auteur de *Rigoletto* et d'*Ernani*. M. Legouvé la revendiqua pour le plus cher de ses protégés, Paladilhe; M. Sardou n'avait rien à refuser à son aimable collègue de l'Académie française, il donna *Patrie*, qu'un habile librettiste, M. Louis Gallet, fut chargé de mettre en vers, d'après un scénario qui ne modifie que très légè-

rement la pièce originale. Il y a dans le *Crocodile*, du théâtre de la Porte Saint-Martin, un personnage appelé Péterberque, insupportable bavard, qui se dit avocat, et qui adresse à Richard Kolt un reproche qu'on ne saurait lui faire à lui-même : — « Que nous veut cet orateur, s'écrie-t-il, qui ne dit que ce qu'il faut dire? » « Dire ce qu'il faut dire » : voilà justement la principale qualité de M. Paladilhe. Le grand mérite du musicien est d'avoir fait une œuvre sincère et vivante, en écrivant pour *Patrie* la musique qui convenait à *Patrie* : rien de plus, rien de moins. Sa partition, un peu « simple » peut-être, au piano, se colle identiquement à la pièce représentée aux feux de la rampe, et comme les tremolos de M. Artus s'appliquaient aux pièces du boulevard, les belles sonorités de l'émouvant accompagnement de M. Paladilhe font ressortir la pièce et doublent l'attrait de l'ensemble du spectacle. Ce n'est certes pas là un drame lyrique dans l'acception nouvelle du mot, mais — le vieux jeu, si vous voulez — un mélodrame musical du plus vif intérêt et de la plus haute puissance.— Nous supposons *Patrie* suffisamment connue de vous par la représentation ou la lecture du drame. Il nous suffira d'indiquer les grandes lignes ou les principaux effets de la pièce donnée à l'Opéra. L'action s'engage devant le marché de la Vieille-Boucherie de Bruxelles, où les Espagnols ont établi leur bivouac. Au fond, une rue et des pignons couverts de neige. Sur le devant de la scène, un grand feu autour duquel boivent des soldats, servis par des ribaudes. Groupe d'officiers jouant aux dés. Tout le désordre

d'une ville occupée militairement. Les soldats, autour du feu, très bruyants, en proie à une ivresse qui s'accentue d'instant en instant. Des patrouilles vont et viennent au fond de la scène. Saisissante est l'impression de ce superbe décor, largement peint par M. Poisson. L'arrivée de Rysoor et du marquis de la Trémoïlle — l'ami du roi Charles de France; — puis, les tambours battant aux champs, et précédée d'une escorte de soldats, celle du grand prévôt Noircarmes et de ses acolytes Vargas et Delrio, qui installent leur tribunal au coin du feu; l'interrogatoire du sonneur Jonas — la chanson du sonneur a valu un *bis* à M. Bérardi, — l'entrée des prisonniers et la scène de violence et de terreur brusquement coupée par la venue, sur une musique douce, de la fille du duc d'Albe, doña Rafaële; l'*Ave Maria* chanté au moment où sonne l'*Angelus;* l'interrogatoire du comte de Rysoor, avec la déposition du capitaine espagnol qui lui sauve la vie, et sans le savoir, lui apprend en même temps son déshonneur; puis la retraite des fifres et des tambours: tous ces épisodes sont magistralement traités par le musicien et font du premier acte, conçu à la Meyerbeer, le meilleur de l'ouvrage avec le quatrième. Qui eût jamais dit que le charmant mélodiste — l'auteur de *Mandolinata*, pour tout dire, et de ce *Purgatoire* avec lequel M. Faure obtient de si vifs succès de concert, — qui eût pensé que M. Paladilhe, un musicien délicat, entre tous, mais un musicien de salon, se fût un jour élevé à une telle hauteur d'inspiration scénique qu'on pût justement le comparer au compositeur des *Huguenots*, l'un des

génies au théâtre ! Le second acte nous introduit chez le comte de Rysoor, dont la maison donne, par une grande baie à verrière, sur la place de l'Hôtel-de-Ville, que l'on voit éclairée par la lune. C'est dans cet intérieur flamand, riche et sévère, qu'apparaît pour la première fois Dolorès, et le public de l'Opéra ne manque pas de faire une entrée — ou, pour mieux dire, une *rentrée* à la Krauss. Il y a de bonnes parties dans ce duo d'amour, dont la « divine extase », fort bien chantée par Mme Krauss, a été surtout applaudie. Mais c'est à l'arrivée de Rysoor : « A toi d'abord, ô ma patrie ! », que commence véritablement l'intérêt de l'acte, et il faut entendre les reproches du comte, que Lassalle a formulés de sa plus belle voix de baryton. Disons, une fois pour toutes, que le rôle de Rysoor ne sera pour l'artiste qu'un triomphe allant *crescendo* jusqu'au superbe quatrième acte.

C'est un Fortuny, plein de chaleur et de couleur, que le tableau du palais du duc d'Albe, où se meut le ballet, si ingénieusement amené par le navire pavoisé des blasons des villes et des nations qui reconnaissent la souveraineté de l'Espagne. Remarquez, en passant, les costumes des pages cuirassés, noir et jaune, contrastant par leur note sombre avec le satin rose et blanc des invités, et au milieu de ballabilles peut-être plus dignes de l'Eden que de l'Opéra, applaudissez la grâce et la légèreté de Mlle Subra dans sa délicieuse valse pour clarinette solo avec contre-temps de harpe, et appréciez ensuite le charmant cachet archaïque donné par le musicien à la pavane, et

au madrigal, qu'a dit avec un goût exquis le ténor Muratet et qu'on aurait voulu entendre deux fois.

Nous sommes au troisième acte, dans le cabinet du duc d'Albe fort bien représenté au point de vue physique par M. Edouard de Reszké, qui, en revanche, ne nous a point paru le chanteur impeccable que nous connaissions. Est-ce la faute du compositeur, ou celle de l'artiste? Toujours est-il que, forçant sa voix pour atteindre les notes élevées, il pousse ses sons d'une façon traînarde et perd ainsi sa distinction habituelle. La scène de la dénonciation n'était certes pas aisée à traiter, et nous étions fort inquiets de savoir comment s'en pourrait tirer M. Paladilhe. Il est sorti en maître de cette tâche difficile, et selon nous cette page est, musicalement parlant, l'une des plus belles de la partition. C'est un tableau vraiment empoignant que celui de Dolorès se débattant aux pieds du duc d'Albe et de ses acolytes, qui lui arrachent les noms des conspirateurs : il y a là une phrase de douleur dont la répétition étreint forcément l'auditeur.

Le quatrième acte — nous l'avons dit plus haut — est le point culminant de l'intéressant ouvrage représenté ce soir sur notre première scène lyrique. C'est dans le splendide décor de M. Lavastre, l'intérieur de l'Hôtel de Ville, que se passent les épisodes émouvants de la conjuration des Flamands et de leur surprise par les troupes espagnoles. Que dire de cet acte, sinon qu'il est beau, admirablement beau d'un bout à l'autre, depuis l'entrée de Rysoor :

C'est ici le berceau de notre liberté...

. . . .

Plus sinistre est la nuit, plus joyeuse est l'aurore!

jusqu'à l'ensemble final. Le sinistre effet des tambours espagnols, dont le son se rapproche et vient interrompre d'une façon si saisissante la joie des conjurés ; le superbe chœur : « Ne sonne pas, Jonas ! » et enfin l'adieu suprême de Rysoor au pauvre sonneur, l'humble martyr de la cause : tout cela est supérieurement réussi et de nature à placer M. Paladilhe à un rang fort élevé parmi ceux de nos musiciens français qui écrivent pour la scène. Si la musique de M. Paladilhe est on ne peut mieux appropriée au sujet en vue duquel elle a été composée, il faut avouer que, pièce et partition, *Patrie* a rencontré dans les artistes de l'Opéra des interprètes dignes d'elle. La voix de Lassalle est plus belle que jamais, et l'éminent baryton a maintenant une ampleur de style et de diction qu'on ne saurait trop louer. Mme Krauss, qui est rentrée à l'Opéra tout exprès pour y créer le rôle de Dolorès, est restée la grande tragédienne que l'on sait. La voix est fatiguée sans doute, mais quelle flamme ! M. Duc (Karloo) est un vaillant ténor donnant généreusement les notes qui enlèvent le public. Mme Bosman a toujours l'adorable voix applaudie dans l'Infante du *Cid*, et les plus petits rôles, ceux de Noircarmes, du capitaine espagnol et de l'officier d'honneur, sont excellemment tenus par MM. Dubulle, Sentein et Balleroy. De magnifiques décors, nous l'avons dit au courant de notre narration, et une mise en scène merveilleuse complè-

tent un spectacle plein de vie et d'intérêt. Il y aura là encore de beaux soirs pour notre Académie nationale de musique.

	Nombre d'actes	Date de la 1re représentation	Nombre de représentations pour l'année.
Le Cid	4 a. 10 t.		45
Rigoletto	4 a.		8
Coppélia	2 a.		2
Guillaume Tell	4 a. 5 t.		10
Sigurd	4 a. 9 t.		15
La Juive	5 a.		6
Faust	5 a. 9 t.		28
* *Les Jumeaux de Bergame*, ballet.	1 a.	27 janvier.	2
Robert le Diable.	5 a. 7 t.		10
La Favorite.	4 a. 5 t.		8
Les Huguenots.	5 a. 6 t.		23
L'Africaine.	5 a. 6 t.		24
Henry VIII.	4 a. 5 t.	17 mai.	5
La Korrigane.	2 a.		2
* *Les Deux Pigeons*, ballet. . .	2 a. 3 t.	18 octobre.	11
Le Freischutz	3 a. 4 t.	22 octobre.	3
* *Patrie*, opéra	5 a. 6 t.	20 décembre.	6

COMÉDIE-FRANÇAISE

Le grand succès d'*Hamlet* avec M. Mounet-Sully, les premières représentations d'*Un Parisien* de M. Edmond Gondinet, de *Chamillac* de M. Octave Feuillet et de *Monsieur Scapin*, de M. Jean Richepin : tels sont les principaux événements qui composent, avec l'incident de Mlle Dudlay, la retraite de M. Delaunay et le départ de M. Coquelin, l'histoire de la Comédie-Française pendant l'année 1886. Mais procédons par ordre chronologique.

15 JANVIER. — 264e anniversaire de la naissance de Molière. — Première représentation de *Molière en prison*, à-propos en vers de M. Ernest d'Hervilly [1]. — L'auteur nous montre Molière, à vingt-trois ans, en prison pour dettes au marchand de chandelles de l'*Illustre théâtre*. Mais Ragueneau, le pâtissier-poète qui fit partie plus tard de la

1. DISTRIBUTION : Molière, *M. Le Bargy*. — Ragueneau, *M. de Féraudy*. — Mascarat, *M. Leloir*. — Lucile, *Mlle Marsy*.

troupe de Molière, a juré de sauver son auteur favori :

S'il faut qu'un pâtissier — pardon du mot — pâtisse,
Ce sera son honneur d'avoir souffert pour toi !

Et le voilà prêtant sa veste blanche à Molière, qui va se sauver au nez de son geôlier Mascarat, endormi par l'ivresse, lorsque tombe de la poche du bonhomme l'ordre de mise en liberté, sous caution, du comédien. Le rideau baissé sur le dernier vers de la comédie, fort bien jouée par MM. Le Bargy, de Féraudy et Leloir, dans les rôles du jeune Molière, du pâtissier Ragueneau et de Mascarat, s'est relevé pour laisser voir sociétaires et pensionnaires groupés autour du buste du Maître, couronné de lauriers d'or resplendissant. Puis une jeune et aimable comédienne, celle-là même (Mlle Durand) qui venait de remplir le rôle de Lucile (la fille du geôlier Mascarat, éprise du jeune Molière), s'est détachée de la foule inclinée avec respect, tenant à la main des roses et des œillets, mêlés de laurier vert, et après avoir salué Molière, a déclamé des stances, dont voici les deux dernières strophes :

O notre Père ! O voix ! que rien n'aura fait taire !...
Oui, puisqu'en toi nos cœurs cruellement dupés,
(Tel ce géant vaincu, touchant du pied la terre)
Se retrempant avec ton rire salutaire,

Nos lauriers, les plus beaux, n'ont pas été coupés !

Non ! tu vis, nous vivrons — car la France meurtrie
Reprend sa force et rit de ton rire indompté !...
Et moi, ton humble enfant, je t'apporte, attendrie,

Au nom de ta Maison, de l'Art, de la Patrie,
Les respects et les fleurs de la Postérité.

On a fort applaudi la pièce et les stances de M. d'Hervilly, et l'on avait pris grand plaisir à la représentation de *l'Avare*, admirablement rendu par les meilleurs artistes du Théâtre-Français. Got est excellent dans Maître Jacques, Delaunay délicieux dans Cléante, Coquelin cadet très plaisant dans La Flèche ; Mmes Barretta et Muller infiniment gracieuses dans Élise et dans Marianne ; Mme Pauline Granger enfin est une Frosine dont le naturel et la franche verve sont au-dessus de tout éloge. Quant à M. Laugier, qui continuait ses débuts dans le rôle d'Harpagon, il a dit d'une façon supérieure la grande scène de la cassette ; il a trouvé là des accents de douleur très vrais et très pathétiques qui ont enlevé la salle.

23 JANVIER. — Première représentatien d'*Un Parisien*, comédie en trois actes de M. Edmond Gondinet [1]. — Brichanteau est un Parisien parisiennant — c'est du moins lui qui nous le dit — ne connaissant que son Paris bien-aimé, et regardant comme une jouissance suprême la vue qu'il a de ce Paris adorable et adoré, du haut de la fenêtre de son appartement donnant sur le boulevard. C'est là, en plein boulevard, qu'il a jadis

1. DISTRIBUTION : Brichanteau, *M. Coquelin*. — Savourette, *M. Thiron* — Gontran, *M. Coquelin cadet*. — Pontaubert, *M. Garraud*. — De Forgerolles, *M. Boucher*. — Geneviève, *Mlle Reichenberg*. — Léonide, *Mlle Muller*. — Embelline, *Mlle Kalb*. — Mme Pontaubert, *Mme Céline Montaland*.

A la fin de février, Mme Montaland était, pour raison de santé, remplacée dans le rôle de Mme Pontaubert par Mlle Lloyd.

recueilli, pour l'installer chez lui, une petite orpheline abandonnée, que son coupé avait failli écraser. Il l'a élevée comme une princesse et en a fait Mlle Geneviève, à laquelle il donne encore quatorze ans, bien qu'elle en ait déjà dix-sept. Geneviève est la maîtresse — en tout bien, tout honneur — de sa maison de célibataire endurci et l'ange de son gentil foyer. — Mais voilà qui est très invraisemblable! allez-vous dire. Comment votre Parisien peut-il garder chez lui une jeune fille pure dont il ternit à plaisir la bonne renommée et qui doit terriblement le gêner? Comment?... Demandez-le à M. Gondinet, qui n'a pas craint de nous présenter cette hypothèse par trop hardie pour être acceptée sans protestation. Ce Parisien, dont le parisianisme consiste surtout à parler de Paris comme en pourrait parler un naïf provincial, et à fumer de délicieux cigares à la fenêtre, ce Parisien « à la Gondinet » est subitement troublé dans sa joie par la demande fort inattendue de son nouveau propriétaire, M. Savourette, qui, profitant de ce qu'il est à fin de bail, lui réclame son charmant appartement du boulevard. Quitter son cher boulevard! Autant vaudrait mourir, et Brichanteau se laisse enterrer tout vif, c'est-à-dire enlever par des cousins de province, les Pontaubert, de Montauban, qui l'emmènent en plein Tarn-et-Garonne. C'est ainsi que le second acte de la comédie de M. Gondinet se passe en la *petite ville* de feu Picard, et que sa pièce entière pourrait prendre ce titre : *Un Parisien... en province.* M. et Mme Pontaubert ont conquis leur cou-

sin Brichanteau (un parent fortuné n'est jamais éloigné), et ne sont pas disposés à le lâcher. Le voilà pris dans leurs filets, le nigaud, et presque obligé d'épouser leur fille Léonide, qu'il a compromise sans le savoir, — les langues marchent vite, en province, — en se faisant innocemment donner, en une belle soirée d'été, une leçon d'astronomie par cette brillante élève du lycée de Toulouse. Mais Léonide, qui n'a d'yeux que pour un jeune savant en *us*, Gustave Planèse, n'aime pas plus Brichanteau que Brichanteau ne l'aime, et tout s'arrange — vous l'avez peut-être deviné! — par le mariage de Geneviève avec son protecteur. Très discrète et très touchante, si vous voulez, mais diablement banale et connue la pointe de sentiment qui termine doucettement cette comédie, que nous avons vu jouer, entre autres titres, sous celui de l'*Amour d'une ingénue*. Ce n'est là ni une comédie d'intrigue ni une comédie de mœurs : M. Gondinet n'a, croyons-nous, pas visé aussi haut qu'on l'avait dit, et c'était lui rendre un fort mauvais service que de trop vanter d'avance une pièce aimable et décousue, aussi gaie que possible, fort amusante, mais dénuée de prétention. Son Parisien n'existe point : il n'a même pas essayé d'en esquisser le caractère. Mais il nous a donné un bien joli type de propriétaire, observé d'après nature, et la figure de M. Savourette restera comme une des meilleures créations de l'auteur et de son admirable interprète, M. Thiron. M. Savourette a, dans son rôle, plus de mots qu'il n'y en a dans tout le reste de l'ouvrage qui

en est pourtant bourré, et il faut voir de quelle superbe façon les débite l'excellent Thiron. Nous avons tous connu ce M. Savourette, qui a fait sa fortune dans les zincs d'art — les bustes politiques en dessus de pendule ont beaucoup donné — et qui prend texte de sa belle carrière de négociant enrichi pour demander à Brichanteau de le faire décorer. — « Vous aussi! » s'écrie Brichanteau, que Mme Savourette occupait déjà au même emploi de solliciteur du temps de son premier mari, probablement aussi digne d'être trompé que le second. Le costume de M. Thiron, la perruque de M. Thiron, les « très bien » de M. Thiron au troisième acte sont épiques. M. Savourette, qui sait se faire respecter par ses inférieurs — par ses inférieurs, il entend ses locataires — a une façon à lui d'expliquer la découverte du portrait de sa femme chez Brichanteau. — « C'est bien simple, répond Brichanteau, c'était pour le montrer au ministre. — Est-ce l'usage? demande Savourette. — Ça dépend des ministres! » C'est encore ce Sganarelle gigantesque qui, prenant un instant la mouche de la jalousie, s'écrie monumentalement : « J'ai été trois fois sur le point de me battre : je suis prêt à recommencer... » M. Coquelin joue le rôle de Brichanteau, que d'aucuns auraient voulu voir donner à M. Febvre, et que, vingt ans auparavant, on eût distribué à ce pauvre Bressant — qui vient, nous le craignons, d'enterrer avec lui cette fleur d'élégance et de distinction plus rare qu'on ne croit au théâtre. M. Coquelin prête au rôle toute sa

verve narquoise, et, entre autres choses, a bien joliment débité, au troisième acte, son petit couplet sur la province, qu'on a fort applaudi. Il joue d'une façon tout à fait divertissante ses scènes à deux personnages avec son valet de chambre Gontran — un domestique invraisemblable, nous en convenons, mais qui ne peut ouvrir la bouche sans dire un mot spirituel : Coquelin cadet y est charmant d'un bout à l'autre, sans aucune réserve, et le public lui a fait un succès du meilleur aloi. — « Je ne suis pas comme Monsieur, dit Gontran. j'aime la province : je m'y sens supérieur. » — « Quand Monsieur me rend justice, dit encore ce Frontin d'aujourd'hui, c'est comme si Monsieur augmentait mes gages ! » J'en passe et des meilleurs...

Que pourrions-nous dire de Mlle Reichenberg dans ce rôle d'ingénue, assurément peu nouveau pour elle, sinon qu'elle y est parfaite, exquise comme toujours, la Geneviève idéale? Mme Montaland nous semble cette fois avoir pris sa place au Théâtre-Français : elle y a joué avec beaucoup d'intelligence et de finesse le rôle de Mme Pontaubert, qui, rendu avec exagération, eût pu facilement tomber dans le grotesque. Sa fille Léonide, Mlle Muller, fait gracieusement parade de sa science acquise en son lycée de jeunes filles et répète d'une manière très amusante les tirades que lui ont apprises ses professeurs sur les maîtresses de nos rois et l'immersion de Vénus par Jupiter. Citons encore comme complétant agréablement l'ensemble : Mlle Kalb, à la-

quelle va si bien le bonnet de Montauban, et M. Garraud, un Pontaubert observé.

3 FÉVRIER. — Reprise de l'*Aventurière*. — Mlle Blanche Pierson jouait Clorinde, qui fut l'un des triomphes de Mme Arnould-Plessy, et M. Got, Annibal, où M. Coquelin est demeuré inimitable. La nouvelle sociétaire et le doyen de la Comédie-Française se montrent fort hésitants ce premier soir, où la représentation de l'œuvre de M. Augier est assez terne.

9 FÉVRIER. — Reprise d'*Au printemps*, comédie en un acte, en vers, de M. Laluyé[1].

L'incident Dudlay remplit tout le mois de février. Le Comité d'administration n'avait pas cru devoir renouveler pour dix ans le sociétariat de Mlle Adeline Dudlay et lui avait offert un engagement de pensionnaire équivalent, pécuniairement, à celui qu'elle avait comme sociétaire. La jeune tragédienne n'accepta pas. Le ministre lui donna gain de cause en notifiant au Comité d'administration l'arrêté qu'on trouvera ci-dessous[2]. Im-

1. DISTRIBUTION : Thomassin, *M. Garraud*. — Frédéric, *M. Boucher*. — Rosine, *Mlle Frémaux*. — Mme d'Estourville, Mme Amel.

2. Le ministre de l'instruction publique et des beaux-arts :

Vu, etc...;

Considérant qu'il importe au maintien des traditions de la Comédie-Française d'assurer les représentations du répertoire tragique;

Que c'est en vue de maintenir ces traditions qu'une subvention est accordée à la Société et que l'Etat s'est réservé le droit d'intervenir dans l'administration de ses affaires;

Considérant qu'il n'existe actuellement à la Comédie-Française aucune autre artiste qui tienne les rôles remplis par Mlle Dudlay dans la tragédie;

Considérant que la Société, en la nommant sociétaire il y a

médiatement MM. Got, Delaunay, Coquelin, Febvre, Worms, Mounet-Sully et Laroche, c'est-à-dire sept membres sur huit, donnaient leur démission de membres du Comité. MM. Delaunay et Coquelin annonçaient, de plus, leur intention de se retirer définitivement de la Comédie-Française. M. Jules Claretie présentait à M. René Goblet une liste de sept autres membres, choisis, bien entendu, parmi les sociétaires. Le ministre approuvait cette nouvelle liste, et l'administration de la Comédie-Française continuait à fonctionner comme par le passé [1].

26 FÉVRIER. — Anniversaire de la naissance de Victor Hugo. — Deuxième acte du *Roi s'amuse;* quatrième et cinquième actes de *Ruy Blas;* première représentation de *1802*, dialogue en prose

trois ans, a reconnu elle-même que Mlle Dudlay avait les qualités qui justifiaient ce titre; qu'il ne paraît pas qu'elle en soit moins digne aujourd'hui;

Arrête :

Article premier. — L'engagement qui lie à la Comédie-Française Mlle Adeline Dudlay en qualité de sociétaire est maintenu dans tous ses effets jusqu'au jour de son expiration, c'est-à-dire jusqu'en 1896.

Art. 2. — L'administrateur général est chargé, en ce qui le concerne, de l'exécution du présent arrêté et de le notifier à qui de droit.

Le 24 février 1886.

Signé : RENÉ GOBLET.

1. Le ministre de l'instruction publique et des beaux-arts signait, dans les premiers jours de mars, les deux arrêtés qui comportaient la reconstitution du comité d'administration et du comité de lecture. « Le comité d'administration se composera de MM. Maubant, qui était membre titulaire; Mounet-Sully, qui était membre suppléant de l'ancien comité, et de MM. Thiron,

de M. Ernest Renan[1]; troisième acte d'*Hernani.* — On avait beaucoup — peut-être un peu trop — parlé du *1802*, de M. Renan. La vérité, c'est que son « triomphe » de ce soir ne peut être regardé comme l'avènement d'un auteur dramatique. Le décor représente le Parc Monceau : ce sont, paraît-il, les Champs Elysées mythologiques, où un petit facteur du M. Granet d'alors apporte les lettres et imprimés de l'an 1802. *Atala, ou les Amours de deux sauvages dans le désert :* c'est le livre à la mode, signé de M. de Chateaubriand. On entend le canon de Marengo. Les défunts — ce sont Corneille, Racine et Boileau — puis Voltaire et Dide-

Barré, Coquelin cadet, Silvain, nouveaux membres, M. Prudhon sera membre suppléant. Dès le lendemain du jour où l'ancien comité envoya, par la lettre que rédigea M. Got, sa démission au ministre, l'administrateur se rendit compte que toutes les démarches qui seraient tentées tant par lui qu'au nom de l'administration auprès de la plupart des démissionnaires seraient inutiles et qu'il devait se préoccuper, par conséquent, de la formation d'un nouveau comité. M. Maubant, qui avait toujours voté pour le maintien de Mlle Dudlay à la Comédie-Française, M. Mounet-Sully, qui avait voté pour la transaction offerte par le ministère, acceptèrent tout de suite, ainsi que M. Thiron, d'en faire partie... Les autres acceptations suivirent de près et le nouveau comité fut formé : l'administrateur général, cependant, guidé par des motifs de convenance sur lesquels il n'est pas besoin d'insister, préféra attendre quelque temps pour le soumettre à l'approbation ministérielle. Les fonctions du nouveau comité dureront jusqu'à la fin de l'exercice, c'est-à-dire jusqu'au 1er janvier 1887. Quant au comité de lecture, il sera, à l'avenir, et selon la lettre des règlements, composé de *tous* les sociétaires hommes. MM. Got, Delaunay, Coquelin, Worms, Febvre, par conséquent, avec leurs autres collègues. »

1. Distribution : Corneille, *M. Got.* — Racine, *M. Delaunay.* — Boileau, *M. Coquelin.* — Diderot, *M. Febvre.* — Voltaire, *M. Worms.* — Un génie, *Mlle Reichenberg.*

rot, qui viennent de traverser le théâtre sans échanger une parole — s'accordent à déclarer que ce siècle doit être extraordinaire et qu'il faudra pour le chanter un poète éminent, un homme de leur valeur enfin, et l'idée de placer ce génie de notre siècle sous l'invocation de ces génies des siècles précédents est assurément piquante. Corneille en voudrait un qui fût grand; Racine, un qui fût tendre; Boileau, un qui fût profond et savant; Voltaire, un qui fût progressif; Diderot est d'avis que quatre poètes pour un siècle, c'est beaucoup. Survient le petit facteur qui leur annonce l'heureuse nouvelle : il est né, le poète de génie dont la lyre aura toutes les cordes, et l'on devine que c'est Victor Hugo : « Ce siècle avait deux ans... » La France, comme le proclame Corneille, qui n'avait encore rien dit, n'est-elle pas une terre généreuse qui ne s'endort jamais? Et la toile du fond, se relevant, nous montre, dans un rayon de lumière électrique, le buste de Victor Hugo autour duquel sont rangés les principaux personnages de ses œuvres. Le public a voulu voir deux fois le tableau, mais il a vainement réclamé la proclamation du nom de l'auteur. M. Renan a eu la modestie de se soustraire à cette ovation.

13 MARS. — Reprise de l'*Ecole des femmes*, pour le troisième début de M. Laugier. — Molière, dans son *Garcie de Navarre*, avait déjà tracé une peinture de la jalousie, mais de la jalousie sérieuse, dont les emportements, malgré la cause insuffisante qui les fait naître, n'ont rien de comique. Il ne tarda pas à comprendre le côté ridi-

cule de cette affreuse frénésie ; jaloux lui-même, il eut toujours quelque sympathie pour ce désordre de l'esprit, et dans le rôle d'Arnolphe, personnage qui ne devait exciter que le rire, il trouva presque le moyen d'attendrir. La pitié vous prend, en vérité, à voir ce malheureux Arnolphe atteint au cœur d'un véritable amour, et se jetant aux pieds d'Agnès en homme désespéré. Il y a, dans ce caractère, quelques traits de profonde tendresse qui font oublier la singularité plaisante du personnage, — un des plus redoutables et des plus difficiles du répertoire. — M. Laugier, qui n'a pas craint de s'attaquer à lui pour son troisième début, y a mis parfois un accent pathétique qui nous fait croire que sa vocation est peut-être plus vers le drame que vers la comédie. Il a rendu tout le rôle d'Arnolphe, sinon avec naturel — son âge ne le comporte pas encore — au moins avec une diction étudiée et correcte qui prouve en faveur de son intelligence. Quand le public a rappelé les artistes à l'issue de la représentation, nous avons vu M. Laugier serrer la main de son maître Delaunay. C'était là un juste témoignage de reconnaissance, en même temps qu'un hommage bien mérité à l'éminent comédien qui, lui faisant apprendre le rôle d'Arnolphe, avait voulu jouer à côté de son élève celui d'Horace. Et de quelle admirable façon! C'est absolument merveilleux, et on ne pouvait trop engager les amateurs à l'y aller voir encore une fois avant qu'il ne quittât définitivement le théâtre. Horace de l'*Ecole des femmes* n'est-il pas, avec le *Menteur* et

Damis de la *Métromanie*, de Piron, un des rôles de l'ancien répertoire où l'éminent comédien restera vraiment inimitable? Si M. Delaunay a maintenu haut et ferme le drapeau de l'ancien comité, M. Silvain a dignement représenté le nouveau, dont il vient d'être nommé membre. Il a dit avec une joyeuse bonhomie le célèbre couplet de Chrysalde sur les plaisirs du « cocuage », qui lui a valu deux salves de bravos.

1[er] AVRIL. — La dernière représentation de M. Delaunay, qui jouait Olivier de Jalin du *Demi-Monde*, avait attiré, ce soir, une affluence énorme. On a fait 8,101 francs de recette, c'est-à-dire un franc de plus que le maximum...

L'assistance, des plus choisies, a souvent rappelé et applaudi le toujours jeune premier, et, à la fin du spectacle, lui a fait une véritable ovation dont il gardera longtemps le souvenir. Ses camarades de la Comédie lui ont également fait fête et lui ont exprimé tous leurs regrets de le voir partir. Il était question, dans le foyer des artistes, de la représentation d'adieu au bénéfice de M. Delaunay, et dans laquelle le grand artiste reparaîtra dans quelques-unes de ses principales créations. L'année 1886 se passera sans que cette représentation ait eu lieu.

9 AVRIL. — Première représentation de *Chamillac*, comédie en cinq actes, en prose, de M. Octave Feuillet[1]. — « Surtout faites court, » nous a dit,

1. DISTRIBUTION : Chamillac, *M. Coquelin*. — Le général La Bartherie, *M. F. Febvre*. — Robert d'Illiers, *M. Laroche*. — La Bartherie, *M. Coquelin cadet*. — Lucien Gaillard, *M. Joliet*. —

cette année, notre aimable éditeur et excellent ami, M. Georges Charpentier, qui prétend que le public n'aime point les gros volumes. Souffrez donc que j'aille au plus pressé, et que, vous disant rapidement le sujet principal de la nouvelle œuvre de l'auteur du *Roman d'un jeune homme pauvre* et du *Roman parisien*, nous accompagnions seulement ce court récit de quelques observations générales. Nous ne serions, du reste, pas le moins du monde embarrassé, s'il nous fallait assigner un rang à la comédie de M. Octave Feuillet, comparée à ses œuvres anciennes. Et de même que *Chamillac* est la dernière venue du dramaturge auquel nous devons *Dalila* et *Montjoye*, nous dirions nettement que c'est aussi la plus médiocre. L'exposition est longue, au point de durer deux actes entiers; les caractères, à commencer par celui de Chamillac, y sont mal dessinés; l'action y est languissante, et ne commençant, à dire vrai, qu'au milieu du troisième acte, ne devient réellement saisissante qu'au cinquième, où le mot de l'énigme nous est enfin donné. Nous ajouterons encore que l'auteur a abusé d'un procédé qui consiste « trois fois de suite », aux trois derniers actes, à faire dire par un troisième personnage le secret que le premier des trois pourrait nous révéler. Si maintenant on cherche l'idée que l'au-

Chanteloup, *M. Roger*. — Hugonnet, *M. de Féraudy*. — Maurice, *M. H. Samary*. — Carville, *M. Gravollet*. — Sophie Ledieu, *Mme J. Samary*. — Jeanne de Tryas, *Mlle Bartet*. — Clotilde, *Mlle Tholer*. — Baronne d'Aliper, *Mlle Martin*. — Comtesse de Vadres, *Mlle Persoons*.

M. Hamel, Mlle Perviani.

teur a voulu développer, il est bien difficile de la trouver. Nous voyons bien une succession de faits plus ou moins intéressants, plus ou moins invraisemblables, mais nous n'en devinons pas la signification. Mme de Tryas devait-elle épouser Chamillac, qui jadis a commis une infamie? Chamillac devait-il continuer l'œuvre de réhabilitation qu'il s'est imposée en épousant Sophie Ledieu; Mystère et confusion ! Nous aimons mieux prendre la pièce pour ce qu'elle est, c'est-à-dire pour un roman à l'usage de la jeunesse, pour un chapitre de la Morale en actions, destiné à figurer avec avantage dans un compte rendu des prix Montyon, lu par M. Feuillet à ses collègues de l'Académie — et non pour une œuvre de théâtre digne de la grande scène de la Comédie-Française.

Chamillac donc est la coqueluche du faubourg Saint-Germain : toutes ces dames se le disputent — en tout bien tout honneur jusqu'à présent, — et c'est un grand jour pour le comité de la « Société d'assistance des pauvres honnêtes », que celui où Chamillac — M. de Chamillac, comme on dit dans le monde — est admis dans son sein. C'est le soir même de ce jour solennel qu'il se passe dans la famille La Bartherie un événement de nature à modifier bien des projets. Le jeune Maurice est à la veille d'être *affiché* à son cercle, et, par conséquent, déshonoré, pour une dette de jeu dont il ne s'est pas acquitté. Il lui faut payer le lendemain, à midi, 40,000 francs qu'il doit à Chamillac et les 30,000 francs qu'il doit à un autre membre du cercle. Or 70,000 francs ne se trouvent

pas, comme on dit, dans le pas d'un cheval. Maurice dit tout à sa sœur, une jeune et charmante veuve, Mme de Tryas, sur le point de se remarier avec le commandant Robert d'Illiers. Mme de Tryas jure de sauver son frère; au lieu de se rendre au bal où elle est invitée, elle court à minuit chez Chamillac. Elle n'a, d'ailleurs, pas besoin de l'implorer longtemps. Chamillac a simplement voulu donner au jeune fou une leçon dont il se souviendra et qui le guérira à tout jamais de la funeste passion du jeu. Il a déjà remboursé lui-même l'autre créancier et se déclare prêt à accorder, en ce qui le concerne, tous les délais dont on aura besoin. Mme de Tryas, désormais rassurée, s'apprête à se retirer, quand survient le commandant Robert d'Illiers, demandant à sa fiancée l'explication de sa présence à cette heure de nuit chez Chamillac. Celui-ci se refuse à livrer un secret qui ne lui appartient pas, et se contente, pour toute réponse, d'avouer qu'il adore, platoniquement, la vertueuse Mme de Tryas. Un duel est inévitable... Il met Chamillac à deux doigts de la mort. Mme de Tryas a donné son congé définitif au fiancé qui n'a pas eu confiance en elle; elle est prête à épouser, guéri et devenu libre, Chamillac, qui a toutes ses sympathies. Mais son père s'y oppose. Il y a, dit le général La Bartherie, un obstacle insurmontable à ce mariage. Chamillac aura le courage d'avouer lui-même à Mme de Tryas qu'étant jeune lieutenant sur la terre d'Afrique, il a jadis volé, pour payer une dette de jeu : le général lui a épargné la honte de passer en con-

seil de guerre, et personne que lui ne sait la faute commise, et amplement réparée depuis par Chamillac, usant au profit des malheureux coupables de la fortune qu'il a héritée de ses parents. Le général a pardonné ; Mme de Tryas en fait autant. Elle sera Mme Chamillac. Telle est, dépouillée des incidents et des personnages inutiles, l'action principale de la comédie « romanesque » de M. Octave Feuillet. Y avait-il, dans *Chamillac*, un sujet de pièce prêtant à une puissante étude psychologique? En ce cas, il fallait un main plus jeune que celle de M. Feuillet, un tempérament d'écrivain de forte trempe et un audacieux. L'auteur de *M. de Camors* a jadis été cet écrivain, et personne ne l'oublie moins que nous ; mais il nous sera bien permis de dire ici que ce dernier ouvrage ne répondait pas aux espérances qu'on en avait conçues ; qu'il était peu spirituel, peu attachant, que le style en était de faible qualité et ne relevait guère cette trame invraisemblable et amphigourique. A part une charmante scène de marivaudage, fort bien jouée, au second acte, par Mlle Tholer, — oh ! la jolie vipère ! — et par M. Laroche, et qui, pour employer l'expression même de M. Feuillet, a causé, dans la salle, un véritable frémissement de plaisir, où est, dans cette pièce, le côté « Comédie-Française »? Et que signifie, dans ce grand roman, le petit roman de Sophie Ledieu, l'ex-danseuse de l'Opéra « lâchée » par son protecteur, et devenant la femme légitime du peintre Hugonnet pour permettre à Chamillac, qui lui avait promis le mariage, d'é-

pouser la grande dame de ses rêves? Les deux ménages se fréquenteront certainement, car Mme de Tryas n'a pas de meilleure amie que l'ancienne fille entretenue... Nous aimions assez le premier acte, où, dans l'atelier du peintre subitement envahi par les visites importunes — il y a là un amusant trait d'observation — l'auteur avait saisi le prétexte de nous présenter la plupart de ses personnages. Mais la séance d'administration de la Société de bienfaisance n'a pas produit l'effet sur lequel tout le monde comptait, au théâtre, jusqu'au jour de la répétition générale. Nous avons trouvé long et pénible le défilé des mendiants, du reste, assez bien vêtus, qui viennent à l'appel du comité. Mais si nous glissons sur l'inutilité des scènes accessoires, nous ne devons pas dissimuler le gros défaut de la pièce : le peu de clarté du principal personnage. Quel est ce Chamillac qui fait la pluie et le beau temps au noble faubourg? Et pourquoi l'auteur a-t-il tant tardé à éclairer les spectateurs à son endroit? En le voyant si dur à l'égard de son jeune débiteur, on se prend à le détester, et c'est un tort. Nous comprenons que l'auteur ait fait du récit du cinquième acte le gros, — très gros — intérêt de sa pièce, *Chamillac*, ou le *Secret du général;* — mais ce que nous n'admettons pas, c'est que, négligeant de mettre le public dans la confidence, il lui soit permis de se méprendre sur le caractère du personnage. Trois sociétaires, paraît-il, s'étaient pourtant disputé le rôle de Chamillac, auquel ils eussent prêté l'inappréciable concours de

leurs qualités personnelles. Febvre, qui a su nous offrir un nouveau type de général tout à fait différent de celui d'*Antoinette Rigaud*, eût imprimé à M. de Chamillac une élégance et une distinction à la Bressant. Worms, dont la voix pénétrante eût tiré les larmes de toutes les spectatrices au récit du cinquième acte, a fait, avec une abnégation moins rare qu'on ne pense chez les artistes de cette haute valeur, répéter la pièce et le rôle qu'il aurait pu jouer lui-même. Il était échu à Coquelin, auquel il convenait peut-être moins bien — physiquement surtout — qu'à ses deux éminents camarades, et l'intelligent et brillant comédien l'avait composé et joué avec un art infini, à tel point qu'il pouvait être regardé comme une de ses plus vaillantes créations. Que dire de Mlle Bartet, sinon qu'elle était la perfection même, dans le rôle de Jeanne de Tryas : la distinction, la mesure, la sobriété, le charme et l'esprit, elle avait, réunies en elle, toutes ces qualités, qui en faisaient une de nos premières comédiennes de Paris. Le rôle de Sophie Ledieu, presque tout en drame, ne seyait guère à Mme Jeanne Samary, la gaieté même. Et la preuve, c'est qu'elle n'a eu de véritable succès que dans sa dernière scène, où elle vient annoncer son mariage avec Hugonnet à son ex-fiancé Chamillac. M. Féraudy, qui lui donnait la réplique, jouait avec beaucoup de naturel le rôle du peintre. M. Henri Samary a paru beaucoup moins bien placé dans celui du jeune Maurice, dont il a exagéré le côté dramatique : à lui comme à sa sœur convient la gaieté, innée dans

la famille. Il y a de l'Henri Monnier et du Balzac dans le personnage du député La Bartherie : M. Coquelin cadet lui a donné, avec la chevelure, les favoris et le pince-nez de M. Floquet, le faux-col de Garnier-Pagès. Son entrée a été saluée d'une longue ovation ; ses discours emphatiques et prudhommesques ont soulevé d'universels éclats de rire. C'est là de la fine et spirituelle caricature.

20 AVRIL. — Remise au répertoire des *Fourchambault*, de M. Emile Augier.

7 MAI. — Reprise de la *Coupe enchantée*, comédie en un acte, en prose, de La Fontaine et Champmeslé[1]. — M. Gustave Worms dans le *Misanthrope*. — La *Coupe enchantée* est la seule comédie de La Fontaine qui soit restée au répertoire, et encore ne l'avions-nous pas vue depuis douze ou quatorze ans au moins. Nous nous souvenons, entre autres représentations, d'une interprétation dans laquelle figuraient : Monrose pour le rôle de Josselin, Barré pour celui de Bertrand, Eugène Provost dans Thibaut, Mlle Bonval dans Perrette, Mlle Tordeus dans Lélie, qu'a joué Delaunay lui-même et ensuite Mlle Lloyd ; enfin Mlle Ponsin dans Lucinde, où nous avons vu plus tard Mlle Tholer. Vous connaissez le sujet de la comédie. C'est une coupe, dit Josselin, qui est entre les mains du seigneur de ce château : quand elle est pleine de

1. DISTRIBUTION : Thibaut, *M. Coquelin cadet.* — Tobie, *M. Joliet.* — Griffon, *M. Villain.* — Josselin, *M. Leloir.* — Anselme, *M. Clerh.* — Bertrand, *M. Laugier.* — Lélie, *Mlle Durand.* — Perrette, *Mlle Kalb.* — Lucinde, *Mlle Muller.*

vin, si la femme de celui qui y boit lui est fidèle, il n'en perd pas une goutte; mais si elle est infidèle, tout le vin se répand à terre. » Et la coupe verse chaque fois qu'on y boit... Seul, le paysan Thibaut, plus sage que les autres, refuse prudemment de tenter l'épreuve ; aussi sa femme l'en félicite-t-elle : « La coupe n'aurait rien dit... mais tu as bien fait! » A cette bonne gauloiserie se mêle l'histoire romanesque du jeune homme que son père prétend élever dans l'ignorance du beau sexe. Le jouvenceau rencontre une jeune fille et dame nature l'instruit à l'instant de ce qu'on voulait lui cacher. La grivoise comédie de La Fontaine et Champmeslé a fait, ce soir, beaucoup d'effet, un effet tel qu'au beau milieu de la pièce on a vu plusieurs groupes de familles se diriger vers les portes : on rentrait les jeunes filles. On a vu même — chose plus étrange — un grand jeune homme blond, sans doute élevé dans les austères principes du père de Lélie, se voiler d'abord le visage de son journal, puis se lever et quitter le parterre, le rouge sur la figure... Ce qui s'est passé ce soir nous prouve que l'éducation littéraire du public a besoin d'être complétée. On était venu pour le *Misanthrope*, et nombre de spectateurs ignoraient absolument la *Coupe enchantée* de La Fontaine ! Coquelin cadet a obtenu dans le bout de rôle du paysan Thibaut l'un des plus grands succès de sa carrière. Le fait est qu'il est impossible de le jouer avec un naturel plus parfait et un comique plus exquis. Les autres personnages sont fort bien interprétés, surtout par M. Leloir, ad-

mirablement grimé dans Josselin; par Mlle Durand, toute charmante sous la perruque blonde de Lélie, et par Mlle Kalb, qui a dit avec beaucoup de verve les répliques de Perrette. Il faut féliciter la Comédie de la remise au répertoire de ce curieux badinage du dix-septième siècle. On n'emmènera pas les demoiselles, mais on viendra voir la *Coupe enchantée*; la pièce en valait la peine.

M. Worms avait, depuis longtemps, le désir de s'essayer dans Alceste. Il a discrètement attendu que M. Delaunay fût parti pour s'offrir et nous offrir ce plaisir. Mais voyez la malechance! Il était pris, ce soir, d'un enrouement qui lui enlevait une partie de ses moyens. Il a pourtant joué sans annonce — Worms est ennemi de toute réclame et a horreur de faire parler de lui. Il s'était montré fort remarquable dans le premier acte, et, en dépit de sa fatigue, il mena courageusement le rôle jusqu'au bout. Il nous a semblé qu'il le poussait au drame à la façon de Lafontaine et de Geffroy; il nous a paru aussi qu'il n'avait pu se départir, à cette première épreuve, de quelque imitation de M. Delaunay, son éminent prédécesseur. — Pour Dieu! mon cher Worms, restez vous-même : c'est le meilleur conseil que puissent vous donner vos amis les critiques. En dehors de Mlle Marsy, qui avait encore besoin d'apprendre à « articuler », nous croyons inutile d'insister ici sur un entourage qui nous semblait bien insuffisant, et sur une représentation du chef-d'œuvre de Molière qui était restée fort médiocre.

22 mai. — Matinée gratuite en l'honneur de

l'anniversaire de la mort de Victor Hugo, où sont lus des fragments inédits de la *Fin de Satan*, poème inédit de Victor Hugo.

24 MAI. — Reprise du *Fruit défendu*, comédie en trois actes, en vers, de M. Camille Doucet[1]. — En reprenant, à près de trente ans de distance, l'une des plus jolies pièces de M. Camille Doucet, M. Jules Claretie a remis sa carte à l'affable secrétaire perpétuel de l'Académie française. Tout a une fin en ce monde : quand M. Claretie se sera démis de ses délicates fonctions d'administrateur général de la Comédie-Française, il entrera tout droit à l'Académie. Ce n'est certes pas nous qui le blâmerons de commencer dès aujourd'hui ses visites de rigueur. — Le *Fruit défendu !* Nous voilà, de par M. Doucet, transportés au paradis terrestre. La pièce ne ment pas au titre : aussitôt le rideau levé, trois Eves, trois sœurs, apparaissent aux regards éblouis du public : Claire, Marguerite et Jeanne, vues de dos. Toutes trois sont vêtues à la dernière mode des paradis parisiens : robes de neige, fleurettes d'oranger dans les cheveux, fleurettes d'innocence sur les joues, petits souliers de satin trottant sur le parquet comme des souris blanches. Les deux premières se marient le jour même : Marguerite épouse un campagnard qui troque son château de Brunoy contre un hôtel en plein Paris.

1. DISTRIBUTION : Desrosiers, *M. Coquelin cadet.* — De Varenne, *M. Baillet.* — Jalabert, *M. de Féraudy.* — Léon Desrosiers, *M. Le Bargy.* — Jeanne, *Mlle Reichenberg.* — Claire, *Mlle Marsy.* — Marguerite, *Mlle Durand.* — Fanny, *Mlle Kalb.* — Marianne, *Mme Jamaux.*

Claire abandonne sa main à un joli viveur, qui l'emmène aux champs. Partie carrée, comme on voit. Reste une troisième Ève, mignonne et fluette; à celle-ci on se contente de désigner dans l'horizon un petit cousin qui est, lui assure-t-on, du bois excellent dont on fait les maris. Le second acte nous montre les deux jeunes couples occupés à contempler le disque de leur lune de miel, qui à travers les arbres d'un parc, qui à travers les lustres d'un bal. A ce moment, le public voit reparaître la silhouette du cousin indiqué dans le premier acte, cousin cosmopolite qui déjeune à Paris et dîne à Brunoy, cousin « perfide », baisant la main de Marguerite et apportant des roses à Claire. L' « infâme » s'appelle Léon; il n'a que vingt ans; il n'a pas encore passé sa thèse; les maris — tous les mêmes — n'en font aucun cas. Pourtant ce Léon est la cheville ouvrière de la pièce. Il tourne autour de ses cousines avec tant de madrigaux sur les lèvres que le campagnard et l'ancien viveur s'aviseront d'en prendre ombrage, — l'un pour l'autre. — Retournons à Paris, dit à Claire M. de Varenne, le joli viveur. — Reprenons le chemin de Brunoy, dit à Marguerite Jalabert, l'homme des champs. Mais les femmes, qu'on n'a pas consultées lors de leur premier déplacement, s'insurgent, se trouvent bien où elles sont, et hissent leur volonté à la hauteur de celle de leurs maris. Ce sera le point culminant, la situation principale de la comédie. Le petit cousin n'aime Claire, le petit cousin n'adore Marguerite que parce que Marguerite et Claire sont mariées.

Elles représentent à ses yeux le fruit défendu. — La nature humaine est ainsi faite que, pour beaucoup d'amoureux, le principal attrait d'une femme c'est son mari. — C'est alors que, pour éloigner le danger imminent qui menace ses deux gendres et ses deux nièces, un oncle surgit, produisant ou plutôt reproduisant Jeanne, blonde, elle aussi, comme une marmelade d'abricots. Cet oncle, serpent bienfaisant, annonce au Léon tentateur qu'un obstacle éternel, qu'un abîme infranchissable s'opposent à son union avec Jeanne. Quel est cet obstacle? Quel est cet abîme? Ce sont, bien entendu, les mots sur lesquels s'est abaissé le rideau du second acte. Nous vous dirions qu'au troisième et dernier acte, on s'assassine, on s'égorge, on se mange le nez, que vous ne nous croiriez pas, et vous auriez raison. L'oncle, qui n'a que le tort de ressembler un tantinet aux oncles de Bouilly et de Berquin, simule une petite comédie dans la comédie de M. Camille Doucet; il dit à son coquin de neveu : — Tu n'auras pas Jeanne ! afin que le coquin de neveu réplique naturellement : — J'aurai Jeanne ! Et il a Jeanne. Le mariage s'opère alors, au grand contentement des maris de Claire et de Marguerite, qui étaient dans leurs très petites bottes depuis la découverte du « sentiment » de Léon pour leurs femmes. Ne badinons pas ! Cette comédie, toute brodée d'esprit et d'observations fines, a cette légèreté de trame que demandent les pièces contemporaines en vers. Une idée délicate, exprimée en langage choisi, ne doit pas être bousculée par un tumulte d'événements qui entrent et sor-

tent sans crier gare. Il eût été facile, avec le thème du *Fruit défendu*, de composer un drame violent ou une comédie d'un sarcasme amer. M. Camille Doucet a préféré faire une pièce aimable, claire et tendre de ton, écrite avec goût, en vers d'une familiarité élégante qui marchent, mais qui pourraient voler, s'ils le voulaient, malgré l'embarras que cause au vers l'habit noir moderne. — Le *Fruit défendu* était interprété par la jeune troupe. Coquelin cadet se montrait excellent de bonhomie narquoise dans l'oncle Desrosiers, créé par Provost. MM. de Féraudy et Baillet jouaient les deux maris (Régnier et Bressant en 1857) avec la légère nuance de comique que comporte la situation, mais sans trop la marquer. Quant à M. Le Bargy, il nous apprenait à tous — et nous étions bien heureux de le savoir — que M. Delaunay n'avait pas, comme le bruit en avait couru, quitté sa chère Comédie-Française. Il était jeune, vif, amoureux, plein de chaleur et de distinction : son jeu avait déjà de l'ampleur, sa mise seule restait un peu étriquée. M[lles] Reichenberg, Durand et Marsy faisaient assaut de grâce, comme si elles voulaient justifier « le Petit Léon » de son triple amour. Pour nous, nous ne regrettons point que la Comédie-Française ait songé, une fois par hasard, à faire plaisir à un aimable académicien, qui, lui, a su faire plaisir à tant de monde, tout en n'étant point banal, même dans la banalité. La représentation de ce *Fruit défendu*, qu'auraient pu signer Andrieux et Colin d'Harleville, Demoustiers et Alexandre Duval, les honnêtes prédécesseurs de

M. Camille Doucet, établit aujourd'hui un contraste des plus curieux avec les pièces réalistes actuellement à la mode.

6 JUIN. — 280e anniversaire de la naissance de Corneille. — *Visite à Corneille*, poème de M. Emile Blémont; troisième acte de *Psyché*. — Le Théâtre-Français n'était généralement pas embarrassé pour célébrer l'anniversaire de Corneille. A une de ses tragédies : le *Cid*, *Horace* ou *Cinna*, il joignait le *Menteur*. La retraite de M. Delaunay l'obligeait, cette année, à changer ses douces habitudes. Après le *Cid*, qui a valu de sincères applaudissements à M. Mounet-Sully et à Mlle Dudlay, à MM. Silvain et Maubant, la toile s'est relevée, et tandis que les interprètes de Corneille, qui n'avaient point encore quitté leurs costumes, étaient groupés autour du buste du célèbre tragique, une jeune femme « vêtue à la mode du dernier printemps », Mlle Bartet, s'est avancée sur la scène et a demandé, elle aussi, la Parisienne de nos jours, à couronner le maître. L'*Epître* de M. Emile Blémont a été dite d'une façon très fine par la charmante Mme de Tryas de *Chamillac;* mais ce n'est pas là son seul mérite. Les vers de M. Emile Blémont valent d'être cités, et nous regrettons de ne pouvoir vous en donner ici quelques passages : la péroraison surtout, que Mlle Bartet a fait applaudir de la nombreuse assemblée réunie pour la circonstance au premier Théâtre-Français. Toujours pour remplacer le *Menteur*, auquel il manquait... le Menteur, M. Claretie a eu l'idée de faire jouer le troisième acte de *Psyché*, en attendant la reprise de la pièce tout entière.

Elle a déjà eu lieu, il y a plus d'une vingtaine d'années, cette restauration projetée, et en dépit d'un grand déploiement de mise en scène, elle n'a obtenu qu'un médiocre succès. Outre l'ouverture et les entr'actes de Lulli, M. Jules Cohen avait écrit des chœurs nouveaux, chantés par les élèves du Conservatoire; un divertissement, également inédit, était dansé par les artistes de l'Opéra. M. Maubant faisait alors le roi, M. Worms Cléomène, Mlle Fix l'Amour, et Mlle Favart Psyché. — On sait que l'auteur de *Cinna* écrivit à l'âge de soixante-cinq ans cette déclaration de Psyché à l'Amour, qui passe encore pour un des morceaux les plus tendres et les plus naturels qui soient au théâtre. Elle était dite admirablement, ce soir-là, par Mlle Reichenberg, répondant à Mlle Durand.

22 JUIN. — Reprise de *Zaïre* [1] et première représentation de la *Sortie de Saint-Cyr*, comédie en un acte, en prose, de M. Eugène Verconsin [2]. — M. Mounet-Sully, admirablement costumé, est superbe de prestance et vraiment inspiré, par moments, dans Orosmane. Il a puissamment rugi le cinquième acte, qui lui a valu de sincères applaudissements. Il serait excellent dans Othello. Mlle Gabrielle Tholer recueillait pour la circonstance l'héritage de Sarah Bernhardt, car on n'avait

1. DISTRIBUTION : Lusignan, *M. Maubant*. — Orosmane, *M. Mounet-Sully*. — Nérestan, *M. Laroche*. — Chatillon, *M. Martel*. — Corasmin, *M. Villain*. — Un esclave, *M. Falconnier*. — Mélidor. *M. Hamel*. — Zaïre, *Mlle Tholer*. — Fatime, *Mlle Martin*.

2. DISTRIBUTION. — Claude, *M. Got*. — Le colonel Montlouis, *M. Martel*. — Pierre, *M. Roger*. — George, *M. H. Samary*. — D'Auberive, *M. Gravollet*. — Renée, *Mlle Reichenberg*.

pas joué *Zaïre* au Théâtre-Français depuis la fugue célèbre de la grande artiste. Elle y est gracieuse et jolie au possible, mais maniérée comme une coquette et parlant si bas, si bas qu'on ne l'entendait plus. Citons Maubant, un Lusignan plein de conviction, et nommons M. Martel, qui a fort bien dit le fameux récit de Châtillon. La célèbre tragédie de Voltaire était suivie de la première représentation d'une petite comédie d'été : *La Sortie de Saint-Cyr*, longtemps répétée sous le titre de la *Leçon d'armes*, et dont l'auteur est M. Eugène Verconsin. Qui ne connaît M. Verconsin, l'écrivain d'*A la porte* et d'*En wagon*, des *Rêves de Marguerite* et des *Curiosités de Jeanne?* M. Verconsin n'a-t-il pas donné son nom à un genre de pièces qu'on appelle des « verconsinades » : saynètes de paravent à deux ou plusieurs personnages, petites comédies de ville et de campagne, « faciles à jouer en voyage », et habituées, de longue date déjà, à faire le bonheur des châteaux et des salons, avant d'être, comme cette fois, destinées à illustrer (?) le riche répertoire du Théâtre-Français. Il s'agit, dans cette *Sortie de Saint-Cyr*, d'un jeune sous-lieutenant qui, le lendemain du jour où il a quitté l'Ecole, doit se battre en duel, pour un motif puéril, avec son meilleur ami. Ajoutez à cela que Georges a une petite sœur, et que cette petite sœur a un faible pour l'adversaire de son frérot, dont elle a fait connaissance au bal du général. La pièce roule sur les angoisses d'un brave domestique de famille, cousin du Noël de la *Joie fait peur* — le

brosseur du colonel — qui, mis dans le secret par M. Georges, se tient à quatre pour ne rien dire à Mlle Renée, — jusqu'au moment où tout s'arrange (en avez-vous douté, ô lecteurs des contes pour les enfants de Mme Guizot et de Mme Ulliac-Trémadeur?), et où tout se termine par une embrassade générale. — On vous donnera ça en prix, jeunes élèves, si vous êtes bien sages. M. Verconsin n'a pas à se plaindre de son interprétation : le rôle de Renée est confié aux mains de Mlle Reichenberg, dont le tact rare et l'adresse infinie sont passés en proverbe au Théâtre-Français : n'est-ce pas toujours l'idéale ingénue de seize ans? Quant au personnage de Claude, le vieux troupier, il est admirablement joué par M. Got. Ravi de voir Mlle Reichenberg croiser le fer avec M. Got, et, sauf votre respect, « boutonner et reboutonner » son doyen, le public a fait le meilleur accueil à l'aimable bluette, qui nous montre les deux saint-cyriens en pantalon rouge à bande bleue sous les jeunes traits de MM. Henri Samary et Gravollet, le colonel Montlouis sous les traits plus accentués de l'honnête M. Martel, et le Théâtre Français sous un jour bénin, bénin, comme celui d'un joli petit théâtre de société.

30 JUIN. — Reprise des *Fâcheux*, comédie en trois actes, en vers, de Molière [1], et début de Mlle Kesly

1. DISTRIBUTION : Dorante, *M. Coquelin*. — Alcippe, *M. Prudhon*. — Eraste, *M. Boucher*. — Lisandre, *M. Truffier*. — Caritidès, *M. Leloir*. — La Montagne, *M. de Féraudy*. — Ormin, *M. Clerh*. — La Rivière, *M. Falconnier*. — Alcandre, *M. Hamel*. — Philinte, *M. Gravollet*. — Damis, *M. P. Laugier*. — Orante, *Mlle E. Broisat*. — Orphise, *Mlle Frémaux*. — Climène, *Mlle Marsy*.

dans le *Malade imaginaire.* — Les *Fâcheux* n'avaient pas été donnés depuis une vingtaine d'années. Dans l'avertissement mis en tête de la première édition de cette comédie-ballet jouée à Vaux en 1661, Molière assure que la pièce a été « conçue, faite, apprise et représentée en quinze jours », et il rejette adroitement les fautes qui peuvent s'y trouver sur le peu de temps qu'on lui accorda pour cette composition, l'ouvrage ayant été commandé par le roi à l'occasion des superbes fêtes que le surintendant Fouquet donna à Louis XIV, la veille de sa disgrâce, dans son château de Vaux. Molière, à ce qu'il paraît, n'était pas de l'avis d'Alceste, qui prétend que « le temps ne fait rien à l'affaire ». Cet avertissement est curieux en ce qu'il annonce l'intention qu'avait le poète de faire imprimer des remarques sur ses pièces. Quel malheur que nous ayons été privés de ce cours théâtral, qui aurait mieux valu à coup sûr que les préceptes d'Aristote ! Il faut regretter aussi que l'auteur des chefs-d'œuvre de notre scène comique n'ait pas eu le temps de mieux arranger un sujet aussi bien trouvé que celui des *Fâcheux* et de composer, ainsi qu'il le disait lui-même, une « comédie en cinq actes bien fournis ». Louis XIV, en cette circonstance, nous semble le premier fâcheux. Cette comédie appartient au genre des pièces qu'on appelle à tiroirs, c'est-à-dire pièces à scènes détachées qu'un nœud léger a réunies. Il s'agit pour Eraste, tout simplement, de ne pas manquer au rendez-vous que lui a assigné sa maîtresse, et il se trouve assassiné de fâcheux qui le retardent et

de Molière? Par bonheur, il nous restait Thiron, qui est un merveilleux Argan ; MM. Barré et Truffier, fort amusants dans Diafoirus père et fils ; Mme Barretta, une bien gracieuse Angélique ; Mlle Fayolle, qui, à défaut de Mme Jouassain, s'est fort adroitement tirée du rôle de Béline, et la petite Walter, qui a trouvé le moyen de se faire rappeler pour l'étonnante façon dont elle a joué le rôlet de Louison.

6 JUILLET. — On reprend les *Deux Ménages*.

30 JUILLET. — Reprise du *Mari à la Campagne*, comédie en trois actes de Bayard et Jules de Wailly. — Tartufe était trop passionné, trop ardent, pour n'avoir pas laissé de postérité ; il vit dans ses enfants bien nombreux ; mais les races dégénèrent. Les petits Tartufes modernes ne travaillent pas tous avec l'audace de leur aïeul. Il en est qui s'emparent doucettement de l'esprit des Pernelle et n'osent plus s'attaquer aux Orgon; ils ne convoitent plus les femmes mariées; seulement ils demandent en légitime mariage, pour leurs fils ou leurs neveux, les jeunes filles des maisons riches. Ainsi agit ce bon M. Mathieu, marguillier de Saint-Sulpice, personnage important du *Mari à la Campagne*, comédie de Bayard et de Wailly, qui portait à la première représentation (3 juin 1844) ce titre plus exact, mais moins gai : *Le Mari d'une Dévote*. Nous remercions le Théâtre-Français d'avoir ramené sous nos yeux ce pauvre Colombet et de nous l'avoir montré dans sa maison où règne Mme d'Aigueperse, sa bigote belle-mère, et où gouverne M. Mathieu, saint homme qui bannit du logis

les plaisirs les plus innocents. Si Colombet s'ennuie à mourir, c'est qu'on lui donne pour spectacle unique les pompes de l'Eglise, et pour toute musique, l'orgue et le plain-chant; si, jeune mari, il ne se tient point éveillé, à quatre pas de sa jolie compagne, c'est la faute de leur entourage. Pauvre Colombet ! lui, la franchise même, on le fait tourner au tartufe, et les grandes gaietés dont son cœur est plein, il va les déverser secrètement dans les salons d'une jeune veuve, à laquelle il cache son état social. Il faut le voir, pendant que sa famille le croit à la campagne, jeter le froc aux orties et reprendre sa vie de garçon ! Folie entraînante, troublée bientôt par l'apparition de Mme d'Aigueperse et d'Ursule, venant quêter pour l'*œuvre* chez Mme de Nohan ! Vous savez ce que fait, dit-on, le diable dans un bénitier : ainsi se démène, au milieu de la fête, la vieille bigote qui s'échappe en entraînant Ursule, tout émue d'un bon mouvement qu'elle vient d'avoir, et dont le résultat a été de pallier la vive escapade de son mari. César, l'ami de Colombet, a donné ce bon conseil à la jeune femme, et César, qui jusqu'ici a suivi les événements, va les diriger. « Voulez-vous, dit-il à Ursule, que votre mari ne parte plus pour cette campagne *intrà muros*, où vous l'avez trouvé au milieu des fleurs artificielles ? Couvrez-en votre front, caché aujourd'hui sous une coiffe de béguine, et faites de sa maison si triste un gracieux séjour; parez-vous décemment, mais sans bégueulisme, comme l'était hier Mme de Nohan; dansez... Mme de Nohan danse... Le saint roi David dansait bien de-

vant l'arche. Ursule est fille d'Ève. Elle écoute le serpent aimable, et elle se présente bientôt à son mari plus belle de tout ce que l'art peut ajouter à une nature exquise. Les lustres brillent; un orchestre improvisé va se faire entendre. Colombet sera joyeux, content entre sa femme et sa sœur, parée aussi, et qu'il rendra au jeune Edmond, son petit amoureux. — Mais Mme d'Aigueperse? Mais M. Mathieu? Ils tombent au milieu de ces préparatifs de bal, ils s'indignent, se courroucent: vaines fureurs! Sur un conseil suprême de son ami, Colombet, brave comme César, donne congé au Tartufe et articule à sa belle-mère un sévère ultimatum, qui rend heureux tout le monde, excepté les deux démons du logis. Cette comédie, revue ce soir avec un grand plaisir, obtint dans sa nouveauté — dame! il y a de cela plus de quarante ans! — un succès de très bon aloi. Elle est, a-t-on dit, bougeoisement écrite. Faut-il donc faire parler les bourgeois du Paris d'alors comme écrivent les fantaisistes de 1886? Si vous disiez que le langage y manque de correction, nous souscririons à cet arrêt; mais l'esprit de dialogue abonde dans ce tableau vivant que Scribe ou Picard n'eussent pas désavoué; le trait vivifie les situations qui se déroulent, les scènes qui s'enchassent l'une dans l'autre avec une habileté extrême; les détails amusants, les tirades bien faites sont pris dans le sujet même, et non posés en placage, comme dans la plupart de nos pièces modernes. Une comédie qui est une étude de mœurs et qui fait rire, n'est vraiment pas chose

commune. Le *Mari à la campagne* fut représenté jadis avec un grand ensemble de talents; contentons-nous de citer Regnier et Provost, les créateurs de Colombet et de M. Mathieu. Le souvenir du passé ne devrait que prêter des forces aux artistes d'aujourd'hui. M. Féraudy a repris des mains de Coquelin aîné — on est en train de se partager l'héritage d'Alexandre — le rôle de Colombet, que Coquelin jouait avec beaucoup de gaieté et de succès. Il s'y montre bon comédien, et n'aurait pas besoin de semer le dialogue d'éclats de rire à la Réval — Réval de l'Alcazar d'été — pour arriver à des effets amusants. Sa gaieté manque peut-être de naturel, mais ses ahurissements ne tournent jamais à la charge, et son émotion, en vue de sa chère dévote convertie, ne le fait pas sortir du caractère comique de son personnage. Il a surtout bien dit le couplet final, qui lui a valu une salve d'applaudissements fort méritée.

19 AOUT. — Reprise du *Luthier de Crémone*, de M. François Coppée.

13 SEPTEMBRE [1]. — *Andromaque* et les *Plaideurs*;

1. La « question Coquelin » est l'unique préoccupation du moment. On sait qu'après vingt ans de services, les sociétaires peuvent donner leur démission et faire valoir leurs droits à la retraite. Outre cette retraite, les sociétaires qui, sur la répartition annuelle des bénéfices, laissent une certaine part, placée au Mont-de-Piété, reprennent ce capital, dit fonds social, en se retirant. M. Coquelin aurait de la sorte droit à une retraite de 6,200 francs et à un capital de 200,000 francs. Mais les précautions prises par le décret de Moscou pour qu'une demande de retraite soit mûrement réfléchie n'indiquent-elles pas qu'on a voulu conserver les sociétaires le plus longtemps possible, et que les conditions de leur part ont été réglées pour le seul cas

débuts de Mlle Hadamard et de M. Berr. — Mlle Hadamard, la comédienne consciencieuse et patiente qui, depuis six ans, a conquis, degré par degré, tous ses grades dans le bataillon artistique, a paru, ce soir, sur notre premier théâtre dramatique. Mlle Hadamard n'a sans doute pas le masque tragique, ni les grandes attitudes, ni les hautes envolées, ni la voix robuste, ni cet ensemble de qualités naturelles qui attire tout de suite les sympathies des masses. Elle n'en est pas moins exquise dans *Andromaque*. Ce n'est point seule-

où ils se retireraient définitivement du théâtre? Or, M. Coquelin, qui a observé les formes prescrites et accompli ses vingt ans, et se juge en règle avec la lettre du décret, est-il d'accord avec l'esprit qui l'a dicté? L'administration ne le pense pas. Au point de vue de la lettre même des règlements, il nous semble intéressant de reproduire ici les textes suivants :

C'est d'abord l'article 12 de l'acte de société même de la Comédie, passé devant Me Hua, le 27 germinal an IX; il est ainsi conçu : « Après vingt ans de services seulement, tout sociétaire prendra sa retraite, à moins que le gouvernement et le comité d'administration n'en décident autrement. » C'est ensuite l'article 12 du décret de 1812, connu sous le nom de décret de Moscou : « Tout sociétaire qui sera reçu contractera l'engagement de jouer pendant vingt ans, et, après vingt ans de services non interrompus, il pourra prendre sa retraite, à moins que le surintendant ne juge à propos de le retenir. — Les vingt ans dateront du jour des débuts, lorsqu'ils auront été immédiatement suivis de l'admission à l'essai et ensuite dans la société. » Le « surintendant » est aujourd'hui M. Goblet, ministre des beaux-arts. L'intention publiquement avouée de M. Coquelin d'aller sur d'autres scènes, françaises ou étrangères, se concilie-t-elle avec ces textes et lui conserve-t-elle ses droits à la pension? Faut-il admettre qu'un acteur engagé aux Français à sa sortie du Conservatoire pourrait, aux environs de la quarantaine, bénéficiant de l'éducation reçue, des traditions recueillies, de l'expérience acquise à la Comédie-Française, de la gloire qui s'attache au titre de sociétaire, aller porter sur d'autres scènes des parcelles de cette gloire; en d'autres termes,

ment, comme on l'a dit, parce qu'elle a mis au service du rôle sa grande expérience, et, jusqu'à un certain point, une autorité incontestable. C'est surtout parce qu'elle a établi le personnage simplement, naturellement, sans se soucier outre mesure des traditions d'école, en oubliant ce qu'imposent les professeurs pour ne se souvenir que de ce que donne l'éducation théâtrale. Elle a détaillé les scènes touchantes d'Andromaque avec une telle sûreté de diction et un tel charme, qu'elle a mérité d'être rappelée par la salle après le troi-

établir une concurrence au Théâtre-Français, tout en profitant des avantages exceptionnels que cette scène accorde à ses artistes? C'est ce que ne pense pas l'administration. Elle s'est souvenue qu'il y a quelques années, ce sont des raisons analogues qui ont déterminé M. Got à rester au théâtre. Elle a sous les yeux l'exemple de M. Delaunay, qui ne songe pas à jouer sur d'autres scènes, et, finalement, elle estime que le départ de M. Coquelin ne pourrait avoir lieu qu'à la condition qu'il abandonnât retraite et capital. Tel était l'état de cette question, restait celle du congé de quatre mois que M. Coquelin avait la ferme intention de prendre alors et qui n'allait pas non plus sans contestations. M. Coquelin s'appuie sur ce qu'il a, plusieurs années de suite, laissé s'accumuler ses congés, mais on lui répond par le paragraphe 11 de l'article 2 du décret du 30 avril 1850, ainsi conçu : « L'administrateur du Théâtre-Français est chargé de donner des congés en se conformant, pour leur répartition, aux dispositions du règlement et sans pouvoir en accorder « plus de six mois » à l'avance, ni pour des époques périodiques. » D'où il résulterait pour un artiste l'impossibilité de se faire « reporter » à un ou deux ans, ce qui rend caduque la théorie de l'accumulation. — Telles sont, en résumé, les objections formulées par l'administration aux diverses demandes de M. Coquelin.

Voici maintenant, les répliques de M. Coquelin interviewé :

« Je quitterai la Comédie-Française le 1er décembre. J'en ai le droit; j'ai vingt-six ans de services. J'ai accompli les formalités imposées dans les délais voulus. Personne ne peut m'empêcher de mettre ce projet à exécution.

sième acte. Les deux derniers, qui appartiennent à Hermione, ont été, pour Mlle Dudlay, l'objet d'un succès des plus flatteurs. Nous ne jurerions pas que nous ayons parfaitement entendu tout ce qu'a dit, ce soir la farouche fiancée de Pyrrhus, mais nous trouverions injuste de ne pas constater le triomphe que lui a valu la rare énergie avec laquelle elle a enlevé la fin de ce terrible rôle. M. Dupont-Vernon succédait à M. Mounet-Sully dans

« L'administration dit qu'elle ne peut me liquider ma retraite parce que je suis en pleine santé d'une part, et que, de l'autre, j'ai annoncé l'intention de jouer sur d'autres scènes parisiennes.

« Ce dernier fait, je le nie formellement. Je mets l'administration au défi de me montrer un engagement que j'aie signé avec l'un des directeurs parisiens.

« Quant à jouer à l'étranger, les règlements de la Comédie Française me le permettent, attendu qu'ils ne portent d'interdiction que pour un rayon de trente lieues.

« J'attends donc très patiemment la notification des mesures administratives, car je suis persuadé que, si l'affaire est soumise à un tribunal de commerce, comme cela ne peut manquer d'arriver, j'obtiendrai gain de cause.

« On me reproche de vouloir porter sur d'autres scènes la notoriété que je tiens de ma situation de sociétaire du Théâtre-Français. Mais n'ai-je pas moi-même contribué à l'éclat de cette dernière scène?

« Qu'on se rappelle que Mme Sarah Bernhardt a quitté la Comédie-Française après neuf ans de services seulement, laissant le théâtre en désarroi, et on ne l'a condamnée qu'à 100,000 francs de dommages-intérêts. Et moi qui ai vingt-six ans de services non interrompus, l'administration voudrait m'enlever mon fonds social, 200,000 francs, ma retraite de 6,000 et quelques centaines de francs, ou 150,000 francs de capital, soit en tout 350,000 francs. C'est inadmissible.

« Encore une fois, j'attends les résolutions de la Comédie-Française et de l'administration sans m'en préoccuper autrement. Je quitterai la Comédie-Française le 1er décembre. Voilà le seul et unique fait à retenir jusqu'à présent. »

Oreste : il ne nous a pas paru trop faiblir sous cette lourde tâche. Quant à M. Silvain, qui jouait Pyrrhus, en *raisonneur* (l'habitude est une seconde nature), nous permettra-t-il de lui faire observer que son personnage prend une part directe à l'action? Le sujet de la tragédie de Racine est bien moins le péril d'Astyanax que l'amour de Pyrrhus pour Andromaque et son incertitude entre Andromaque et Hermione. Qui l'emportera d'Andromaque ou d'Hermione? Voilà où est l'intérêt principal de la pièce. Il est vrai que nous entendons souvent parler d'Astyanax et d'Hector; mais l'amour de Pyrrhus, cet amour tantôt suppliant et tantôt impérieux, plein de colères qu'un coup d'œil apaise, et de résolutions qu'un mot change, cet amour est le fond de la pièce et il en fait toutes les péripéties. M. Silvain n'avait pas l'air de s'en douter, et paraissait songer à tout autre chose...

L'épreuve des derniers concours du Conservatoire, où il remportait, d'ailleurs, le premier prix de comédie, ne nous avait que superficiellement renseigné sur les mérites propres de M. Berr : il avait joliment enlevé la réplique de Scapin dans les *Fourberies de Nérine*, et la fantaisie de Banville l'avait servi à souhait ; mais dans sa plaidoirie de l'Intimé des *Plaideurs*, il avait serré de si près le jeu de Got, qu'il nous semblait voir le maître concourir par l'organe de l'élève. Or, nous nous méfions toujours de ces aptitudes au décalque, et plus elles atteignent le but, plus elles confirment nos scrupules de conscience. Nous nous demandions si nous n'étions pas là en face d'une victoire

à la Galipaux. Le début de ce soir n'est pas fait encore pour nous tirer de notre embarras. Disons pourtant que M. Berr, qui a joué sans grand éclat le rôle de l'Intimé, possède une voix d'un excellent timbre; son jeu est très correct, son comique est de bon aloi. La personnalité viendra sans doute plus tard : attendons. Le gros succès de l'interprétation des *Plaideurs* n'a pas été à l'élève, mais au maître, M. Got, qui, vu la circonstance, jouait, pour la première fois, dit-on, le rôle de Perrin Dandin. Il s'est montré d'une fantaisie étincelante et charmante ; M. Barré est d'un naturel exquis dans Chicaneau; Petit-Jean reste un des bons rôles M. Coquelin cadet, et Mlle Reichenberg est toujours une délicieuse Isabelle. Quant au rôle de la comtesse, il n'a pas gagné de passer des mains de Mlle Jouassain dans celles de Mlle Fayolle. La nouvelle Pimbesche manque d'autorité et n'est point comique le moins du monde. Il ne sera décidément pas facile de remplacer la première.

22 SEPTEMBRE. — Début de Mlle Du Minil dans *Denise*. — Aux derniers concours du Conservatoire, Mlle Du Minil avait obtenu un second prix de tragédie et le premier prix de comédie. Consultons nos notes : « Mlle Du Minil est une petite personne blonde, très jeune encore (elle n'a pas dix-huit ans), élève de Delaunay, point jolie, mais à la physionomie intelligente, qui, après avoir donné beaucoup de répliques, a joué pour son propre compte, en tragédie, plusieurs scènes d'*Andromaque*, non certes sans passion, mais avec une voix encore mal formée à l'expression dra-

matique, et en comédie, la grande scène de l'*Etrangère*, qui ouvrait le concours, et lui a valu un énorme succès. Elle dit juste, et a bien le sentiment exact des situations où elle se trouve placée. Sous les traits de la duchesse de Septmonts, elle a merveilleusement traduit l'indignation que lui inspire le triste personnage au sort duquel l'a liée l'imprudente vanité de papa Moriceau, Mlle Du Minil est déjà une élève faite. Sera-ce une comédienne d'avenir? Peut-être... » Le rôle de Denise est difficile, écrasant, surtout pour une débutante. La grâce langoureuse et sévère, la diction si juste et si large de Mlle Bartet convenaient à merveille au personnage. Elle y mettait toute son âme, comme tout son art. Le désespoir, l'indignation, les alternatives d'attendrissement et de révolte par où passe Denise, dans la grande scène du troisième acte, étaient rendus par Mlle Bartet avec la plus forte et la plus poignante vérité. Son succès fut triomphal. C'était bien là la Denise idéale et irrésistible qu'il fallait à l'auteur pour donner raison à sa thèse. Le véhément amour du comte André de Bardannes pour Mlle Brissot se comprend moins avec Mlle Du Minil, qui n'a pas la distinction, le « je ne sais quoi » de la devancière, et qui, défauts plus graves, manque de tendresse et de charme. Mlle Du Minil a de l'expérience et même déjà de l'autorité; mais elle est sèche et froide, sans aucune émotion communicative, et ne peut revendiquer qu'une bien faible partie des larmes que *Denise* a fait couler ce soir comme au premier jour. L'interprétation de la belle pièce de M. Alexan-

dre Dumas est restée absolument remarquable. M. Got et Mme Pauline Granger sont, l'un et l'autre, excellents dans les rôles du père et de la mère de Denise. M. Coquelin joue Thouvenin avec sa verve habituelle, et dit avec un art étonnant sa formidable tirade du dernier acte. Sans lui, ce personnage pérorant pourrait agacer; avec lui, tout passe et rien ne lasse... Le personnage le plus discutable de la pièce, c'est celui du comte. Il n'est pas exempt de reproches. Il a eu tort de laisser son ancienne maîtresse voir sa sœur; il a tort de sacrifier celle-ci au désir de connaître le secret de Denise... L'auteur l'a si bien compris, qu'il lui fait adresser tous ces reproches par l'ami Thouvenin. Mais le rôle est des plus ardus. M. Worms en triomphe à force de sincérité, de chaleur et de vérité. Par sa jolie tournure, son élégance et sa bonne tenue, M. Baillet excuserait, si elle pouvait l'être, la faute de Denise. M. Leloir a hérité du rôle épisodique de M. de Pontferrand, dont Coquelin cadet avait fait une caricature amusante, et qu'il joue, lui, de façon plus sérieuse, mais avec une simplicité qui ne nous a pas déplu. Mlle Pierson sauve par sa grâce légère le personnage scabreux de Mme de Thauzette, qui l'a faite sociétaire. Mlle Muller joue Marthe, l'insupportable Marthe. Elle trouve moyen d'y être délicieuse. Arrangez cela.

28 septembre. — Première représentation de *Hamlet, prince de Danemark* (*Shakespeare's Hamlet, prince of Denmark*), drame en vers en cinq actes et treize tableaux, d'Alexandre Dumas et

M. Paul Meurice [1]. — Le Théâtre-Français a fait une grande joie aux lettrés — et au public un vrai plaisir — en reprenant l'*Hamlet* de Shakespeare, dans la belle et poétique traduction de M. Paul Meurice et d'Alexandre Dumas. L'effet a été immense et le succès de première incontestable. Que dire encore sur *Hamlet* qui n'ait point été dit déjà et bien dit? Il nous semble qu'un écrivain théâtral qui se respecte ne saurait, sans être exposé à se couvrir de ridicule, entreprendre de discussion sur l'œuvre de Shakespeare. Nous avons assez souvent, pour notre part, —plus loin encore, à propos de la représentation, sur la scène de la Porte-Saint-Martin, du drame de MM. Samson et Cressonnois — fait nos réflexions sur *Hamlet*, pour n'y plus revenir ici, et nous ne nous occuperons, si vous le voulez bien, que de la manière dont il est rendu au Théâtre-Français. Gœthe, dans *Wilhem Meister*, a fait de ce caractère complexe une analyse savante que tous les auteurs doivent lire et méditer, et le jeu de M. Mounet-Sully nous prouve qu'il s'est pénétré de ces pages d'une si haute critique. Hamlet est un jeune prince à qui tout souriait, une belle âme ouverte à

1. Distribution : Polonius, *M. Got*. — Le Spectre, *M. Maubant*. — Hamlet, *M. Mounet-Sully*. — 1er Fossoyeur, *M. Coquelin cadet*. — Le Roi, *M. Silvain*. — Francisco, *M. Joliet*. — Un Comédien, *M. Dupont-Vernon*. — 2me Fossoyeur, *M. Roger*. — Guildenstern, *M. Villain*. — Osric, *M. Truffier*. — Horatio, *M. Baillet*. — Rosencrantz, *M. Leloir*. — Laerte, *M. Raphaël Duflos*. — Lucianus, *M. Falconnier*. — Bernardo, *M. Hamel*. — Marcellus, *M. Gravollet*. — Un Prêtre, *M. Pierre Laugier*. — Ophélie, *Mlle Reichenberg*. — Le Prologue, *Mlle Martin*. — La Reine, *Mme Agar*. — Baptista, *Mlle Hadamard*.

tous les beaux sentiments, une nature poétique et tendre qu'effraye l'action. Et tout à coup un spectre — le spectre de son père — lui impose une responsabilité terrible. Il doit venger ce noble roi traîtreusement assassiné, tuer l'usurpateur Claudius, dont sa mère est complice, reconquérir son trône, et, en attendant l'occasion favorable, cacher ses projets, défendre sa vie, qu'on ne respecterait pas plus que celle de son père. A partir de ce moment, il ne s'appartient plus, il donne congé à l'amour, il repousse Ophélie. Dévoué à une hécatombe, juge et bourreau, il n'a plus le droit d'enchaîner une femme à son sort. Peu à peu, la folie qu'il jouait d'abord devient parfois réelle. Ce n'est qu'à grand'peine qu'il rentre en possession de son bon sens. Une anxiété terrible l'agite. Ce spectre armé vient-il du ciel ou de l'enfer? N'est-ce pas le démon qui le tente et pousse sa mélancolie au meurtre? Avant d'agir, il essaye une épreuve suprême. Il veut faire avouer son crime au meurtrier en le lui présentant sous la forme d'une tragédie. A la suite de cette scène, où l'assassin effaré, sentant l'ombre de l'enfer l'envelopper, s'écrie en s'enfuyant: « Des flambeaux! des flambeaux? » sa conviction est faite. Mais combien d'irrésolutions encore! comme il lui en coûte de passer de la pensée à l'action! Au cimetière, avec son ami Horatio, il écoute les lazzi des fossoyeurs, il philosophe sur le crâne du pauvre Yorick, il se collette, au bord de la fosse d'Ophélie, avec l'emphatique douleur de Laërte, et sa vengeance, si longtemps méditée, n'arrive que par

hasard dans l'assaut d'armes où le frère d'Ophélie le blesse d'un fleuret empoisonné qu'il lui arrache à son tour pour le plonger au cœur de Claudius. Quant à la reine, elle meurt pour avoir bu par mégarde la coupe préparée pour son fils, au cas où Laërte aurait manqué son coup. L'ombre du vieux roi doit être satisfaite. Le théâtre est jonché de cadavres comme un champ de bataille. Cette vengeance incertaine, que la volonté ne dirige pas, a fait en chemin bien des victimes : Polonius, piqué comme un rat derrière la tapisserie; la pauvre Ophélie, folle et noyée; Laërte, la reine, et Hamlet lui-même, — avant d'arriver à Claudius! Hamlet, un Oreste dans le brouillard, éclairé à demi par un rayon de lune. Combien le héros grec est plus direct que le prince danois: c'est que l'un est dirigé par la fatalité antique, et l'autre par la conscience moderne, avec ses hésitations et ses troubles.

Depuis la première représentation au Théâtre-Historique — en 1847 — de l'*Hamlet* traduit par Alexandre Dumas et M. Paul Meurice, le public a fait des progrès, et l'on a pu risquer au Théâtre-Français plusieurs scènes qui, jadis, eussent soulevé d'inintelligents murmures. Les traducteurs, on leur doit cette justice, n'ont jamais trahi ni altéré le style de Shakespeare. Ils n'ont pas substitué leur pensée à la pensée du maître, mais ils avaient été obligés à des suppressions, à des lacunes; quelques détails scabreux ou violemment bizarres avaient dû disparaître. Tout n'est pas rétabli, sans doute, mais on ne saurait, dans

une version destinée à la scène, pousser plus loin l'exactitude. Les vers ne sentent en aucune manière la gêne de la traduction. Ils sont pleins, fermes, bien rimés, lyriques dans les tirades, souples et familiers dans le dialogue, excellents de tout point. Le dénouement primitif, qu'on avait modifié d'abord, a été restitué avec l'horreur vertigineuse de sa tuerie au hasard, et Fortinbras de Norvège, pour s'asseoir sur le trône vide que lui lègue Hamlet, sera forcé d'enjamber quatre cadavres étalés sur la scène.

Ce rôle terrible d'Hamlet, ce pauvre Rouvière y a laissé sa vie. Il allait le jouer en province, dans de petites villes et des bourgades perdues, où des granges servaient de théâtre, avec une demi-douzaine de figurants dont il tirait les ficelles, comme un directeur de marionnettes, tout en récitant son propre rôle, devant deux ou trois toiles qu'il avait barbouillées lui-même, à la lueur d'une rangée de chandelles fumeuses, au grand ébahissement d'un public naïf, plus apte peut-être à comprendre ces beautés sublimes que ne l'a été longtemps le moqueur public parisien. Rouvière racontait qu'un soir, au moment où il débitait le célèbre monologue : *Être ou ne pas être*, des grenouilles éveillées par le bruit se mirent à coasser sous les planches du tréteau, donnant au drame de Shakespeare l'accompagnement d'une comédie d'Aristophane, et chantant le chœur : *Brékékékex, coax, coax,* avec une obstination sans pareille. Mais le sérieux d'Hamlet n'en fut pas dérangé, et Rouvière continua imperturbablement ses médita-

tions sur le néant de la vie, dans une pose dessinée d'après Delacroix. Des représentations pareilles durent avoir lieu du temps de Shakespeare, lorsque des troupes ambulantes allaient jouer dans les comtés d'Angleterre les pièces du grand poète. Il n'en va pas de même à Paris, et la Comédie-Française a su donner à Shakespeare des interprètes et un cadre dignes de lui.

Après Rouvière, de regrettable mémoire, Mlle Judith voulut, un jour, interpréter, sur la scène de la Gaîté, le personnage d'Hamlet. On la loua pour la hardiesse de ses efforts et comme il convient de louer toute comédienne qui cherche à s'élever. Mais l'idée d'un Hamlet travesti n'était pas heureuse. Hamlet n'a rien de féminin : sa folie, feinte ou réelle, a des réveils de lion et des colères d'ouragan. Son irrésolution même est virile : c'est le scepticisme d'un philosophe, et non la mollesse d'une femmelette. L'ironie profonde, le désespoir réfléchi, la rudesse du ton, toutes les notes mâles du rôle prenaient un accent équivoque en passant par une voix d'actrice. Malgré son talent très réel, Mlle Judith n'avait donc pu nous montrer un Hamlet sérieux. La tentative de M. Mounet-Sully était autrement heureuse, et ce fut pour lui un triomphe égal à celui qu'il remporta le soir où il joua l'*Œdipe-Roi*, de M. Jules Lacroix : Shakespeare, comme Sophocle, a porté bonheur à l'éminent tragédien, qui s'est montré cette fois comédien consommé, car il n'a pas moins bien réussi — ceci est à noter — les parties ironiques et railleuses que les parties vio-

lentes du rôle. Un rôle écrasant s'il en fut jamais, à tel point qu'il semble dépasser les forces humaines. Nous le louerons, nous, non seulement de l'avoir tenu sans broncher, du commencement à la fin, mais de l'avoir pour ainsi dire « clarifié ». Dans les diverses manières d'interpréter le personnage, M. Mounet-Sully a pris parti, et nous montre bien Hamlet simulant la folie. On voit avec lui ce qu'il veut faire ; on comprend Hamlet, aussi clairement expliqué que possible, et ce n'est pas un mince mérite pour l'acteur que de nous avoir fait admirablement saisir la pensée du héros shakespearien. Ajoutons que M. Mounet-Sully a été remarquable d'un bout à l'autre de cette soirée si fatigante pour lui. Dans la rencontre avec le spectre sur la plate-forme du château d'Elseneur, sa pantomime avait exprimé merveilleusement l'effroi des choses surnaturelles dompté par le courage. Il a dit à merveille le fameux monologue, et joué en grand artiste la scène où Hamlet, pendant la représentation du *Meurtre de Gonzague*, traverse le théâtre en rampant, l'éventail d'Ophélie à la main, et se relève d'un bond devant Claudius, qui pâlit. On l'a applaudi *con furore*, et rappelé d'acte en acte comme il méritait d'être applaudi et rappelé. — M. Raphaël Duflos, qui jouera peut-être un jour le rôle d'Hamlet, dans lequel il espérait débuter au Théâtre-Français, a joué, ce soir, Laërte avec le feu et la violence qui conviennent à ce tempérament mis pour contraste par le poète au caractère rêveur du prince danois. Laërte agit sans penser, Hamlet pense sans agir.

Mme Agar est une superbe reine Gertrude; elle donne grand air à cette Clytemnestre du Nord, qui a pour Egisthe Claudius. Mlle Reichenberg, blonde comme les blés, prête à Ophélie sa grâce mélancolique et son ingénuité idéale. M. Got rend d'une façon très curieuse la physionomie penaude et stupide de Polonius, ce Machiavel jocrisse, victime de ses ruses. M. Maubant est un spectre superbe, mais M. Silvain a encore une fois manqué sa création de Claudius, comme il avait déjà manqué dernièrement le Pyrrhus de Racine : c'est à croire qu'il ne doit pas sortir de l'emploi des raisonneurs. M. Laugier, au contraire, jouera la tragédie un jour ou l'autre, et la jouera fort bien : on l'a vu à la façon dont il a dit les quelques vers du prêtre à l'enterrement d'Ophélie. M. Coquelin cadet doit être satisfait de sa soirée : il est parvenu à faire rire dans le rôle sinistre du fossoyeur, auquel il a donné une tête qu'il faut voir, et il a ajouté à la musique d'Ambroise Thomas, comme aux intentions de Shakespeare, en risquant une note de tête — en tyrolienne — que nous n'attendions guère au refrain d'un de ses couplets. Les autres : MM. Truffier (Osric), Baillet (Horatio), Leloir (Rosencrantz), Mlle Hadamard et M. Dupont-Vernon, à l'acte du théâtre, ont fait de leur mieux. Ce mieux n'est pas l'ennemi du bien; au contraire. Les costumes dessinés par M. Bianchini, et les décors de Lavastre sont superbes ou charmants. La mise en scène est admirablement réussie. D'aucuns pensaient cependant — peut-être avec raison — que le cercueil d'Ophélie gagnerait à passer du premier

plan, où la vue de cette morte glace le spectateur, au fond de la scène, où il produirait une impression tout aussi poétique, en étant moins pénible.

27 octobre. — Premières représentations de *Monsieur Scapin*, comédie en trois actes, en vers, de M. Jean Richepin [1], et des *Honnêtes Femmes*, comédie en un acte, en prose, de M. Henry Becque [2]. — Pastiche — le mot vient de l'italien *pasticcio* — de la farce classique de Molière, allant au besoin jusqu'à la pantalonnade et à la parade de la foire. Le premier acte est un pur bijou; il y a de bien jolies choses, entre autres une délicieuse scène d'amour, au second acte; le troisième est languissant et ennuyeux; il y a toujours danger à prolonger ces pièces sans intrigue qui ne valent que par la facture, lors même que cette facture est d'une richesse éblouissante. Au demeurant, *Monsieur Scapin* est un régal littéraire, bon pour les gourmets, digne d'être dédié au maître Théodore de Banville, mais peu accessible au gros public. L'essentiel est que M. Richepin ait, avec cette bluette de jeunesse et telle qu'en font au collège les rhétoriciens très forts, déposé sa carte au Théâtre-Français, afin d'y pouvoir donner l'un des grands drames qu'il a là tout prêts à voir le

1. Distribution : Monsieur Scapin, *M. Coquelin*. — Tristan, *M. Coquelin cadet*. — Maître Barnabé, *M. Truffier*. — Florisel, *M. Le Bargy*. — Un clerc, *M. Falconnier*. — Antoine, *M. Gravollet*. — Esplandias, *M. P. Laugier*. — Rafa, *Mme J. Samary*. — Mme Barnabé, *Mlle Fayolle*. — Suzette, *Mlle Muller*. — Mme Scapin, *Mme Céline Montaland*.

2. Distribution : Lambert, *M. Baillet*. — Mme Chevalier, *Mlle Pierson*. — Geneviève, *Mlle Durand*. — Louise, *Mme Jamaux*.

feu de la rampe. M. Richepin est désormais admis : il est de la maison — de la grande maison, s'il vous plaît, et sans vouloir attacher plus d'importance qu'il ne faut au présent prélude, nous comptons sur l'auteur de *Nana-Sahib* comme sur l'un de ceux qui doivent honorer le glorieux Théâtre-Français.

A Bologne, vingt-cinq ans après les *Fourberies de Scapin :* telle est l'époque à laquelle se passe l'action de *Monsieur Scapin.* Scapin est retiré des affaires, devenu bourgeois, Géronte à son tour, celui qui donnait à Géronte, enveloppé dans son sac, la célèbre volée que vous savez. Cette idée de la vieillesse des valets de comédie, qui fait le fond du sujet de *Monsieur Scapin.* n'est assurément pas nouvelle, et nous la trouvons dans un petit acte en vers, de M. Louis Gallet, *Crispin battu,* représenté une seule fois à Paris, sur la scène du Cercle international, avec une distribution qui vaut la peine d'être rappelée : Coquelin aîné, Coquelin cadet, Davrigny, Mmes Hortense Damain et Volsy. Du reste, pas d'autre ressemblance entre le *Crispin battu* d'il y a sept ans, et le *Monsieur Scapin* de ce soir. Mettez, en revanche, toutes les allusions que vous voudrez à ce petit discours que fait l'ancien valet de Léandre à Dorine, devenue, elle aussi, Mme Scapin. Que de Scapins de 1886 pourraient en dire autant à leur Dorine !

.... Nous avons (Mon Dieu ! par quel moyen?
C'est notre affaire) acquis de l'argent et du bien.
Sachons donc nous montrer dignes de la fortune,
Oublier du vieux temps la mémoire importune,

Tous ces jours hasardeux au lendemain peu sûr,
Et Naples, dont j'ai trop connu les flots d'azur.
Nous sommes à Bologne, ayant pignon sur rue,
Et bonne renommée. Or, pour qu'elle soit crue,
Prends toi-même le pli d'y croire. Est-ce compris?
Hausse jusques à moi tes vulgaires esprits!
Je ne suis plus valet, et tu n'es plus suivante
Dis-moi donc comme il sied, de façon triomphante:
Monsieur Scapin! Oui, gros comme le bras entier,
Avec tous les égards que mérite un rentier.

A quoi Dorine répond :

Eh bien! monsieur Scapin, veux-tu que je te dise?
Ton appétit d'honneur tourne à la gourmandise,
Et je crains fort pour toi quelque indigestion
A trop prendre de la considération.
. . . .
Ah! que je t'aimais mieux jouant ton ancien rôle,
Aventureux et pauvre, et maigre comme un clou,
Mais plus fin qu'un renard et plus hardi qu'un loup,
Quand tu m'apparaissais le bonnet sur l'oreille,
Et drapé fièrement dans ta cape, pareille
Au ciel rayé de feu par le soleil couchant!

— Peste! quel souvenir? s'écrie Scapin :

.... L'argument est touchant.
Et cependant, ma mie, il ne me touche guère.
Bah! Tout cela, vois-tu, c'était parfait naguère.
Etre vêtu d'azur et d'or comme un lézard,
Vivre à la belle étoile et manger par hasard.
C'était donc le bon temps? Oui, dans notre jeunesse.
Dieu me garde aujourd'hui que ce bon temps renaisse!
Il me faut désormais par jour mes trois repas,
Et, quand je suis devant, qu'on ne me trouble pas.
Le bon temps, c'est celui des digestions calmes.
J'ai su me faire un lit de lauriers et de palmes,

Dis-tu. Laisse-moi donc y dormir. C'est si bon!
Je ne veux point finir, aventurier barbon,
A tendre mon vieux casque ainsi qu'un Bélisaire,
Et puisque j'ai vaincu la faim et la misère,
Je n'ai plus qu'à vieillir, tranquille, gras et doux,
Comme Cincinnatus quand il plantait ses choux.

Scapin a une fille, Suzette, que, dans sa manie de bourgeoisie et dans son orgueil de rentier, il veut marier à Antoine, fils du notaire Barnabé. Suzette n'aime pas plus Antoine Barnabé que l'Angélique de Molière n'aime Thomas Diafoirus; elle a donné son cœur à Léandre, c'est-à-dire au jeune et beau musicien Florisel, qui, parlant à Mme Dorine, s'exprime on ne peut mieux :

Qu'importent maintenant les anciens maux soufferts,
Et les hasards, et la misère, et tant d'alarmes,
Mon enfance orpheline, et ma jeunesse en larmes?
Ah! tous ces mauvais jours à jamais révolus,
En ce jour radieux je ne m'en souviens plus.
Se souvient-on des flots soulevés par l'orage,
Quand on arrive au port échappé du naufrage,
Et qu'on y voit sa nef pavoisée à l'abri?
Se souvient-on du ciel par l'hiver assombri,
Quand la brise d'avril au ciel est revenue,
Et que le gai soleil va redorer la nue,
Réveiller les oiseaux dans les fleurs du buisson,
Et vous remplir le cœur de sa jeune chanson?

Florisel a fort heureusement pour valet un futur Scapin, que les lauriers du grand Scapin empêchent de dormir, et qui, poussé par la force des circonstances, se voit forcé de déclarer la guerre à celui qu'il révère :

... Je sais, monsieur, quel homme surhumain
J'ai l'honneur d'attaquer, et pour cette bataille
Je tâche à me hausser jusques à votre taille.
Oui, monsieur, oui, je sais que vous êtes celui
Sur qui l'apothéose aux rayons d'or a lui,
Le maître incomparable, impérissable, immense.
En qui la fourberie et finit et commence;
Et je tremble en pensant que moi, vil galopin,
J'appelle sur le pré Scapin, le grand Scapin!

SCAPIN, se rengorgeant.

Quoi ! maraud...

TRISTAN

Songez donc! Pour moi, quelle épouvante
D'affronter en ce jour, face à face et vivante,
Cette figure auguste aux éclairs radieux,
Que nous imaginons déjà parmi les Dieux!
Oui, les Dieux ! Car j'entrais ici comme en un temple!
Et demeure étonné, lorsque je vous contemple,
A vous trouver de chair et non pas de métal,
Moi qui vous vois en bronze et sur un piédestal,

SCAPIN, très orgueilleux.

Comment! Tu connais donc...?

TRISTAN

Toutes vos aventures.
Je suis le premier-né de ces races futures
Pour qui l'on vous chanta comme un héros vainqueur;
Et vos exploits, monsieur, je les apprends par cœur.
Le livre peut brûler! J'en suis un exemplaire.
Vous plairait-il d'ouïr le Turc et la galère,
Ou Sylvestre, ou le sac et les coups de bâton..?

SCAPIN, se rengorgeant de plus en plus.

Tais-toi!

TRISTAN

Mais savez-vous que moi, pauvre avorton,
Je n'ai qu'une espérance, un rêve dans ma vie :
C'est de vous imiter!... Oh! de loin. Mon envie

Ne va point jusqu'à vous égaler, vous, non pas!
Mais baiser seulement la trace de vos pas,
Et de ce fulgurant éclat qui vous décore
Être un reflet, un clair de lune, moins encore!
Rappeler votre gloire, un peu, très peu, si peu,
Juste assez pour qu'un jour, quand Tristan sera feu,
On lui grave sur son monument funéraire,
Qu'il vous ressemblait comme un frère..., un petit frère.

Coquelin cadet parlant ainsi à Coquelin aîné : l'allusion était transparente et vous pouvez penser si elle fut saisie au vol et vivement applaudie. Bornons là nos citations : elles suffiront à vous donner l'idée de cette langue pittoresque et vigoureuse qui a fait la joie des spectateurs de cette première représentation. Malheureusement, les vers bien frappés ne constituent pas une pièce de théâtre, et nous avons déjà dit que les deux derniers actes ne valaient pas le premier, qui faisait présager un très grand succès. La lutte s'engage entre le jeune et le vieux Scapin. Barnabé a fait un faux, lequel est entre les mains de la courtisane Rafa, flanquée de son frère le spadassin Esplandias, comme dans l'*Aventurière*, dona Clorinde est escortée de don Annibal. Scapin se déguise en commissaire et met en fuite Esplandias et Rafa. Tristan vient à son tour et, travesti en commissaire, fait signer à Scapin le contrat de Florisel et de Suzette, comme, dans les *Plaideurs*, Chicaneau a signé par surprise un consentement au mariage de sa fille Isabelle avec son amoureux Léandre.

— Patron, dit Tristan, c'est vous qui m'avez enseigné :

L'élève à vos conseils n'a fait que se soumettre.
C'est vous qui triomphez de vous-même, ô grand maître!

SCAPIN

Non, non, rengaine tes compliments superflus.
Je ne triomphe pas du tout. Mais toi non plus.
Il n'est ni patron, va, ni grand maître qui tienne,
Ce qui faisait ma force, et ce qui fait la tienne,
(Montrant Suzette et Florisel.)
C'est ça, c'est d'être avec le printemps, la beauté.
En mettant de pareils atouts de son côté,
Le dernier des Scapins bat le roi des Gérontes.
Nos bons tours, mon génie et ma gloire, des contes!
Les vrais triomphateurs, mon ami, les voici.
Et tant que durera le monde, c'est ainsi;
Car on perd à coup sûr, si bien qu'on s'y connaisse,
Quand on a contre soi l'amour et la jeunesse.

Le fond n'est rien, comme vous voyez, dans *Monsieur Scapin*, mais la forme est tout.

Quant à l'interprétation, elle était simplement merveilleuse, et nous aurons tout dit quand nous aurons constaté que les deux Coquelin, le cadet comme l'aîné, étaient parfaits chacun dans leur rôle; que M. Delaunay n'a jamais été plus charmant que ne le fut M. Le Bargy dans Florisel; que Mlle Muller a fait à juste titre la conquête du public séduit par la grâce spirituelle et la malice de la délicieuse Suzette; que Mme Montaland nous a donné une superbe Mme Dorine et que M. Truffier, admirablement grimé, a été un Barnabé très réussi. Moins bien partagés, Mmes Jeanne Samary et Fayolle, MM. Laugier et Gravollet, s'étaient acquittés avec talent de leurs bouts de rôle et avaient

contribué à la perfection d'un ensemble bien digne de la Comédie-Française.

N'osant jouer la *Parisienne*, ladite Comédie avait emprunté à l'œuvre de M. Henry Becque une pièce en un acte, les *Honnêtes Femmes*, primitivement jouée au Gymnase, où elle fut donnée pour contraster avec la *Navette*, et reprise ensuite à la Renaissance, où elle faisait précisément affiche avec cette œuvre de haute valeur qui s'appelle la *Parisienne*. Les *Honnêtes Femmes* ne sont qu'une aimable bluette, un petit acte tout ce qu'il y a de plus vertueux. Un monsieur vient faire une visite à une dame, sa voisine de campagne. Il est célibataire, elle est mariée : il risque une déclaration ! L'honnête femme, bonne mère de famille et bonne ménagère, remet vivement à sa place l'impertinent et le congédie. Puis elle se ravise, le rappelle. Pourquoi ? C'est qu'une jeune fille vient d'arriver qui doit passer quelque temps auprès de M[me] Chevalier. Celle-ci démontre à son adorateur que ce qui l'a séduit en elle, c'est son honnêteté, la placidité et la régularité de sa vie, le ménage, les bébés, et que tous ces bonheurs, il les connaîtrait en épousant la jeune fille qui est là. Le célibataire se laisse convaincre, et il épouse. Il y a là une bonne et saine langue, d'excellents traits d'observation, de jolis mots : « Je vous ai peut-être vu dans votre ménage, mais jamais dans le mien... » dit l'honnête femme à celui qui voulait être son amant. Très finement traitée aussi la scène de la jeune fille. — « Comment trouves-tu ce monsieur? » lui demande M[me] Chevalier. — « Il est marié ? » interroge Geneviève.

— « Oui. » — « Je le trouve ordinaire. » — « Non, je t'ai trompée, regarde-le mieux : il est garçon. » — « Je le trouve très bien. » Mlle Pierson, Mlle Durand et M. Baillet ont rendu avec talent les trois personnages de la petite comédie de M. Becque, qu'on croyait insignifiante, et qui, ainsi interprétée, a porté comme elle le méritait. La voilà en attendant mieux — car la *Parisienne* y arrivera tôt ou tard — entrée au répertoire du Théâtre-Français.

Pendant qu'*Hamlet* continue à faire de superbes recettes (entre 7 et 8,000 francs), les dernières représentations de M. Coquelin attirent au théâtre une foule énorme, à tel point qu'on ne peut trouver une seule place chaque fois que le nom de l'éminent transfuge est sur l'affiche.

2 DÉCEMBRE. — M. Coquelin joue pour la dernière fois *Monsieur Scapin* et les *Précieuses ridicules*. Inutile de dire qu'il est fort applaudi.

6 DÉCEMBRE. — M. de Féraudy reprend le rôle de Coquelin aîné dans *Monsieur Scapin*.

10 DÉCEMBRE. — Dans le *Gendre de M. Poirier*, M. Worms joue pour la première fois, non sans succès, le rôle du marquis de Presles, tenu en dernier lieu par Delaunay.

21 DÉCEMBRE. — 241e anniversaire de la naissance de Racine. On joue *Andromaque* et les *Plaideurs*. Mlle Lerou dit les *Larmes de Racine*, de Sainte-Beuve, et Mme Agar : *A Racine*, poésie de M. Fabié.

Le 30 décembre, les sociétaires de la Comédie-Française s'étaient réunis pour entendre le rapport soumis par l'administrateur général au ministre de l'Instruction publique. Ce rapport est un

véritable bilan très étudié de la situation de notre première scène littéraire à la fin de l'année 1886 [1]. Les bénéfices de la Comédie-Française auront, cette année-là, dépassé 410,000 francs, sur lesquels l'administrateur général, d'accord avec le Comité, a décidé de faire, au profit de la réserve, une retenue de 10 pour cent. C'est donc 367,000 francs que se partageront les sociétaires, soit 20,000 francs par sociétaire à part entière. En 1884, le partage avait été de 20,000 francs, mais on n'avait rien mis à la réserve, pas plus qu'en 1885.

1. La part pour chaque sociétaire à part entière s'élèvera, en 1886 comme en 1884, à 20,000 francs, avec cette différence que M. Jules Claretie a fait voter par le comité qu'on retiendrait tous les ans, à l'avenir, ce qu'on n'avait fait ni en 1885 ni en 1884, 10 0/0 sur les bénéfices, c'est-à-dire que cette année, avant de faire le partage, l'administrateur a tenu à mettre en réserve ces 10 0/0, plus 10,000 francs pour annuités de réparations d'immeubles, soit 51,000 francs. Cette somme ira grossir le fonds de réserve.

Il est nécessaire, en effet, d'assurer l'avenir, et l'on peut prévoir le temps où cinq sociétaires seulement, en prenant leur retraite, emporteront plus de 900,000 francs de fonds sociaux. Avec les pensions qu'on aura à leur servir, la Comédie aura 70,000 livres de rente de moins à son actif.

L'administrateur appelle l'attention du ministre et du comité sur cette question des pensions, sur le nombre des pensionnaires, dont le chapitre grossit chaque année au budget. Ce budget des pensionnaires, qui n'était que de 130,000 francs en 1878, dépasse 200,000 francs aujourd'hui. C'est une différence de 80,000 francs. Il est trop élevé.

Les décors et costumes d'*Hamlet*, et surtout les frais mensuels d'une pièce que le théâtre n'a pu donner que trois fois par semaine, ont également grossi le total des dépenses. Mais c'est là une œuvre qui fait honneur à la Comédie.

Au total, le capital du théâtre a grossi de 50,000 francs, et les sociétaires se partagent, après une année particulièrement laborieuse, la même somme qu'en 1884.

	Nombre d'actes.	Date de la 1re représentation ou de la reprise.	Nombre de représentations pend. l'année.

RÉPERTOIRE MODERNE

La Pluie et le beau Temps, comédie	1		2
Mademoiselle de Belle-Isle, comédie	5		5
L'Héritière, comédie.	1		28
Socrate et sa femme, comédie en vers.	1		30
Antoinette Rigaud, comédie. .	3		23
Le Supplice d'une femme, drame.	3		6
Le Gendre de M. Poirier, comédie	4		8
Jean Baudry, comédie	4		2
Il ne faut jurer de rien, comédie.	3		12
Molière en prison, comédie. .	1	15 janvier.	5
Denise, comédie.	4		13
Le Pour et le Contre, comédie.	1		3
Hernani, drame en vers. . . .	5		5
Chez l'Avocat, comédie. . . .	1		3
* *Un Parisien,* comédie. . .	3	23 janvier.	61
L'Étincelle, comédie.	1		2
Le Bougeoir, comédie. . . .	1		3
Le Demi-Monde, comédie. . .	5		5
L'Ami Fritz, comédie. . . .	3		4
Il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée, comédie. .	1		18
L'Été de la Saint-Martin, comédie	1		3
Volte-face, comédie en vers. .	1		4
On ne badine pas avec l'amour, drame	3		1
Une Rupture, comédie	1		14
L'Aventurière, comédie en vers.	4	3 février.	15
Le Post-Scriptum, comédie. .	1		13.
Les Ouvriers, comédie en vers.	1		9
Au Printemps, comédie en vers.	1	9 février.	12
Les Caprices de Marianne, drame	3		3
Le Mariage de Victorine, comédie	3		6
La Cigale chez les Fourmis, comédie	1		9
Le Village, comédie.	1		3
* *1802,* dialogue en prose. .		26 février.	2

	Nombre d'actes.	Date de la 1re représentation ou de la reprise.	Nombre de représentations pour l'année.
Le Testament de César Girodot, comédie.	3		4
Le Dernier Quartier, comédie en vers	2		13
Le Monde où l'on s'ennuie, comédie	3		20
* *Chamillac*, comédie	5	9 avril.	52
Mademoiselle de la Seiglière, comédie	4		10
Les Fourchambault, comédie.	5		4
Ruy-Blas, drame en vers. . .	5		8
* *Le Fruit défendu*, comédie en vers	3	24 mai.	15
Le Feu au couvent, comédie.	1		1
Visite à Corneille, à-propos en vers		6 juin.	1
* *La Sortie de Saint-Cyr*, comédie	1	24 juin.	15
Les deux Ménages, comédie. .	2	6 juillet.	9
Bataille de dames, comédie. .	3		5
Le Chandelier, comédie. . .	3		4
Le Mari à la campagne, comédie	3	30 juillet.	10
Le Luthier de Crémone, comédie en vers	1	19 août.	5
La joie fait peur, comédie. .	1		1
Gringoire, comédie en vers. .	1		5
* *Hamlet*, drame en vers. . .	5	28 septembre.	42
* *Les Honnêtes Femmes*, comédie.	1	27 octobre.	20
* *Monsieur Scapin*, comédie en vers	3	27 octobre.	18
* *Les Larmes de Racine*, poésie.		21 décembre.	2
A Racine, poésie.		21 décembre.	2
Un Mari qui pleure, comédie.	1	28 décembre.	3

Le 26 février, on a joué le deuxième acte du *Roi s'amuse*, le quatrième et le cinquième acte de *Ruy Blas* et le troisième acte d'*Hernani*.

Zaïre et la *Coupe enchantée* faisaient les frais de la matinée gratuite du 14 Juillet.

RÉPERTOIRE CLASSIQUE

	Nombre d'actes	Date de la 1re représentation ou de la reprise.	Nombre de représentations pour l'année.
Les Femmes savantes, comédie.	5		3
Le Malade imaginaire, comédie.	3		9
Le Mariage forcé, comédie. .	1		9
Tartufe, comédie.	5		7
Les Précieuses ridicules, comédie	1		9
Le Menteur, comédie.	5		8
Le Dépit amoureux, comédie.	2		7
L'Avare, comédie.	5		11
Le Mariage de Figaro, comédie.	5		2
Le Cid, tragédie.	5		2
Britannicus, tragédie.	5		1
Sganarelle, comédie.	3		4
Le Jeu de l'amour et du hasard, comédie.	3		9
L'Ecole des femmes, comédie.	5		9
Polyeucte, tragédie	5		3
Le Misanthrope, comédie. . .	5		5
* *La Coupe enchantée*, comédie.	1	7 mai.	8
Phèdre, tragédie.	5		2
* *Zaïre*, tragédie	5	24 juin.	4
* *Les Fâcheux*, comédie. . .	3	30 juin.	5
Cinna, tragédie.	5		1
Le Légataire universel, comédie.	5		6
Horace, tragédie.	5		4
Andromaque, tragédie	5	13 septembre.	11
Les Plaideurs, comédie. . . .	3		10

Le 6 juin on a donné le troisième acte de *Psyché*.

THÉATRE NATIONAL DE L'OPÉRA-COMIQUE

L'année 1886 s'ouvre, comme la précédente, par le succès de *Roméo et Juliette*, alors chanté par M. Talazac et Mlle Heilbron. Pauvre Heilbron, dont nous trouverons le nom inscrit, hélas! à la liste nécrologique du présent volume! Les *Contes d'Hoffmann*, avec Mlle Isaac et le ténor Lubert, servent de lendemain à la belle partition de M. Gounod.

19 JANVIER. — Reprise de *Zampa*, opéra-comique en trois actes de Mélesville, musique d'Hérold[1]. — On n'avait pas joué l'ouvrage depuis trois ans. La dernière reprise date du 28 janvier 1883. Stéphane, qui vient de mourir, rentrait alors à la salle Favart par le rôle de Zampa, aujourd'hui confié à M. Maurel: on sait qu'il peut être chanté

1. DISTRIBUTION : Zampa, *M. Victor Maurel*. — Alphonse, *M. Mouliérat*. — Daniel, *M. Grivot*. — Dandolo, *M. Barnolt*. — Un corsaire, *M. Troy*. — Camille, *Mlle Emma Calvé*. — Rita, *Mlle Esther Chevalier*.

par un ténor ou par un baryton. Ce *Zampa*, dont quelques parties ont singulièrement vieilli, n'en restera pas moins parmi les monuments de l'école française. On y retrouve de ces effets puissants, imprévus, solennels, de ces riches combinaisons des voix et de l'orchestre qui sentent le grand maître — et cependant le genre est maintenu, les conditions de l'opéra-comique ne sont jamais outrepassées. A côté de la mélancolique ballade de Camille, de l'admirable duo de la fin, du chœur d'orgie du premier acte, d'une verve et d'un entrain tout rossiniens, viennent se placer comme contraste, l'entrée si bouffe de Dandolo, la scène si amusante des deux époux qui se rencontrent, l'air de Zampa et tant de chansons originales, d'heureux motifs qu'on aimera toujours. Nous avons, jadis, entendu regretter qu'Hérold n'eût pas conçu son œuvre dans les dimensions du grand opéra. Nous croyons, au contraire, qu'il devait procéder comme il l'a fait. En grandissant ses personnages, en s'efforçant de naviguer à pleines voiles vers le sublime, il entrait dans les eaux de Mozart, il appelait le parallèle avec *Don Juan*, écueil terrible du sujet et qu'il a su tourner avec esprit. Qu'on ne s'y trompe pas, l'effet de sa partition repose tout entier dans les limites restreintes qu'il s'est choisies. Il laisse don Juan dans son enfer et le commandeur sur son piédestal de granit pour animer des figures moins épiques et de moins sublimes passions. Sa statue est une femme et ne dépasse guère la grandeur ordinaire, ce qui n'empêche pas que la phrase de trombones,

par laquelle il évoque le fantôme d'Alice aux moments tragiques de l'ouvrage, n'ait de la puissance et de la solennité. Étrange chose! tout le monde admire *Zampa*, et cependant jamais l'œuvre d'Hérold n'a eu chez nous un de ces succès qui marquent. A cette partition si riche, si variée, si complète, encore qu'un peu démodée par endroits — nous l'avons dit — le public de l'Opéra-Comique a toujours préféré le *Pré aux Clercs* et sa délicieuse musique. En Allemagne, c'est le *Pré aux Clercs* qu'on néglige, et *Zampa* qu'on ne se lasse jamais d'applaudir et qu'on remonte partout à côté de *Joseph*, de Méhul, et de tant d'autres chefs-d'œuvre de notre belle école française, parfaitement dédaignés ici, et dont la génération nouvelle a besoin d'aller apprendre l'existence à l'étranger. C'est ainsi que *Carmen*, qui n'avait pu s'implanter au répertoire de l'Opéra-Comique, nous est revenue d'Allemagne, d'Angleterre et de Belgique. — De l'avis général, M. Maurel a, cette fois, pris sa revanche de l'*Étoile du Nord*, le rôle de baryton-Martin lui convenant mieux, à tous égards, que celui de basse chantante. Ce n'est point à dire que le nouveau Zampa n'ait point obligé l'orchestre à de nombreuses transpositions et à des *ralentando* souvent exagérés. Mais, s'il nous a donné, au premier acte, une *Vague écumante* un peu bien calme, il s'est noblement relevé au second, où il a détaillé avec une rare perfection le fameux air : « Il faut céder à mes lois », et dit les couplets : « Douce jouvencelle » d'une façon charmante. Mlle Emma Calvé a pour elle sa jolie voix et sa

délicieuse beauté. Il lui restait à se départir de cette froideur qui glaçait le public : si ses efforts de ce soir-là ne réussissaient pas à le dégeler complètement, ils n'en étaient pas moins dignes d'être signalés et encouragés par la critique. A part les rôles de Zampa et de Camille, l'interprétation est restée la même qu'à la dernière reprise, et nous avons retrouvé M. Mouliérat, très sympathique dans le rôle d'Alphonse ; Mlle Chevalier, excellente comédienne et très habile vocaliste dans Rita ; MM. Grivot et Barnolt, tout à fait amusants dans les rôles de Daniel et de Dandolo.

4 FÉVRIER. — Première représentation du *Mari d'un jour*, opéra-comique en trois actes, paroles de MM. Adolphe d'Ennery et Armand Silvestre, musique de M. Arthur Coquard [1]. — L'action de cette pièce se passe sous Louis XV. Hector de la Gardette en tient pour Mlle Armande Bernard, qui le tient, lui, pour un niais. — « Après tout, ce n'est pas ma faute, lui dit la jeune fille romanesque, je n'aime que les héros. » — N'est-ce que cela ! fait Hector : avant une heure, je passerai pour tel, et la forcerai bien de reconnaître ma bravoure. Et il imagine un guet-apens, dont il la tirera au bon moment. Le coup réussit en effet.

1. DISTRIBUTION : Raoul, *M. Degenne*. — Hector, *M. Fugère*. — De la Gardette, *M. Isnardon*. — Jean, *M. Barnolt*. — Baptiste, *M. Davoust*. — Armande, *Mlle Simonnet*. — Claire, *Mme Degrandi*. — Mme Bernard, *Mlle Pierron*. — Marthe, *Mlle Perret*. — Un mousse, *Mlle Balanqué*.
Partition éditée par L. Grus.

Mlle Armande est sauvée — mais par un autre : le jeune Raoul de La Roche-Ferté, à qui elle a juste le temps de dire sa reconnaissance. Voilà celui qu'elle aimerait! Malheureusement, il part à l'instant pour la Louisiane, rejoindre un oncle à héritage, et quand on est ruiné, comme il l'est, c'est le cas ou jamais d'avoir un oncle en Amérique. Pas veinard, d'ailleurs, le jeune marquis de La Roche-Ferté : son oncle est mort en léguant toute sa fortune à un de ses anciens amis, De la Gardette, père d'Hector. Raoul, qui a fait le voyage « pour des prunes », revient en France plus pauvre que Job, et bien décidé à en finir avec la vie. Une seule chose le chagrine, c'est qu'il n'a pas payé ses dettes : on est gentilhomme ou on ne l'est pas. Un hasard — tout est hasard, au théâtre comme comme dans la vie! — fait qu'il se rencontre avec Hector, dégoûté de l'existence, lui aussi, parce que M. de La Gardette, son père, qui trouvait naguère Mlle Bernard assez riche pour redorer son blason, la trouve maintenant trop roturière pour son fils dix fois millionnaire. « Arrangeons-nous, dit Hector, je paye vos dettes et vous vous mariez, *pour un jour*, avec celle qu'on me refuse. Vous vous tuerez après la noce, et j'épouserai, cette fois sans déroger, la marquise votre veuve. » Marché conclu! La présentation se fait sur-le-champ et le mariage suit. Ah! M. d'Ennery mène rondement les choses... Mais — c'est ici l'*ingéniosité* du dénouement — dans son mari improvisé, Mlle Armande a reconnu son sauveur et ne dissimule point la joie qu'elle éprouve. — « Vous l'ai-

mez donc? » s'écrie Hector fort étonné d'avoir si bien travaillé. « Oui, certes, puisque je suis sa femme! » — « Ce n'est pas toujours une raison. » Et c'est au moment où Raoul, parti pour « se faire périr », doit traverser, au-dessus d'un torrent, un petit pont vermoulu, qu'Hector fait cette belle découverte. A jocrisse, jocrisse et demi! Il court à la fenêtre : le marquis passe... il est passé... Le pont avait été réparé!

Écrit dans le vieux moule, ce livret a paru plus que naïf et tout à fait suranné. La musique est signée d'un nom nouveau au théâtre : M. Arthur Coquard, l'auteur de l'*Epée du Roi*, que nous sommes allé entendre à Angers. Il semble qu'en écrivant, dans une gamme uniformément sombre, ses mélodies un peu tristes, le compositeur n'ait pas eu complète connaissance du livret, gai d'intentions, que lui donnaient ses collaborateurs. D'où un contraste fâcheux entre le poème, drôlatique et bouffon, et la partition toute en grisaille. Cette dernière est l'œuvre d'un symphoniste de réel talent — un symphoniste qui sait pourtant ne pas mettre la statue dans l'orchestre, et faire en sorte que les voix ne soient jamais couvertes par les instruments. Il y a là d'aimables romances, doucement mélancoliques, un joli rondeau pour le ténor, un trio bouffe et un quintette fort habilement traités. La partition — à laquelle manque, hélas! la personnalité — vaut surtout par les morceaux d'ensemble et par l'orchestre; l'ouverture et la gavotte qui précède le lever du rideau du troisième acte sont d'excellentes pages musicales. Il

serait absolument injuste de dire que l'ouvrage n'a pas été défendu par ses interprètes. M. Fugère, notamment, s'est donné une peine infinie pour faire valoir un rôle qui touche au grotesque et pour faire applaudir le seul et unique morceau vocal que le compositeur ait donné à ce charmant baryton, M. Degenne, un peu mieux partagé que son camarade, a fait applaudir le rondeau dont nous avons parlé plus haut et les couplets du dernier acte : « Dans ce monde où mon rêve aspire! » Il aurait fallu plus de talent et d'autorité que n'en a Mlle Simonnet pour imposer au public le personnage d'Armande. Dans un rôle, inutile d'ailleurs, Mme Degrandi a, du moins, l'occasion de montrer au public son joli minois et de faire applaudir quelques trilles correctement battus. Dans la poétique romance du mousse, qui ouvre la partition et reste l'une de ses plus charmantes pages, Mlle Balanqué — la fille du célèbre Méphisto de la création de *Faust* — nous a fait entendre une jolie voix de soprano qui ne demande qu'à être exercée.

Le spectacle avait commencé par le *Nouveau Seigneur du village*. La pièce était lestement enlevée par Mlle Chevalier (Babet) qui disait avec beaucoup d'esprit et de charme les couplets : « Ah ! vous avez des droits superbes ! » — par M. Soulacroix (Frontin), par M. Grivot, très drôle en bailli, par M. Barnolt, excellent trial dans Blaise. C'était là un vif succès — le seul de la soirée — pour le délicieux opéra-comique de Boieldieu et pour ses interprètes.

Les ouvrages du répertoire défilent régulièrement

chaque samedi devant le brillant public des abonnés : *Roméo et Juliette; Carmen*; *Lakmé*, précédée de *Joli Gilles; Zampa;* le *Barbier de Séville*, accompagné du *Nouveau Seigneur*, ont fait successivement les frais des cinq premiers jours d'abonnement de l'année 1886.

Le 6 février, le *Mari d'un jour* (deuxième et *avant-dernière* représentation) est suivi de la reprise de *Richard Cœur de Lion*. — Il semble qu'il faille arriver à notre époque pour trouver une appréciation équitable de ce bel ouvrage par un des plus chauds défenseurs de Wagner, M. Ed. Schuré. « Si nous écoutons *Richard Cœur de Lion* après certains opéras modernes, nous éprouvons, dit M. Schuré, la sensation soulageante d'un homme qui se verrait transporté subitement d'un de nos vulgaires et bruyants jardins publics dans la vraie campagne aux collines ondulées, aux brises rafraîchissantes. La poitrine se dilate, l'œil se repose, l'âme se retrouve. Dans cette musique, rien de faux ni de prétentieux, tout est naturel et sain. Au point de vue du drame, sans doute, les formes sont conventionnelles, et nous ne sortons pas de la stricte chanson ; mais au moins les situations sont-elles toujours intéressantes, l'accentuation toujours juste, et la mélodie candide s'accorde parfaitement avec les vers. Jamais les mots ne sont tordus et hachés par le rythme musical, comme on se le permettra plus tard. Le rythme de la mélodie suit toujours le rythme de la langue. Enfin, dans la scène de reconnaissance entre Blondel et le roi, quand celui-ci, du fond de son cachot, entend la voix de

son ménestrel sur l'air : *Une fièvre brûlante*, et qu'il l'entonne à son tour, la grande émotion nous saisit ; car ici le chant devient action et la musique rend pleinement une situation palpitante. » L'ouvrage de Grétry était, ce soir-là, littéralement acclamé. Il était, d'ailleurs, chanté par de vrais artistes. M. Bouvet a fait admirablement valoir le fameux air « O Richard, ô mon roi » qui contient la plus belle faute de français qui se puisse rencontrer : « L'univers t'abandonne.. Sur la terre, il n'est que moi qui *s'intéresse* à ta personne. » Ne vous en déplaise, ô Sedaine ! il faudrait ici « qui *m'intéresse* ». Si M. Bouvet est un Blondel absolument complet, M. Talazac est un superbe Richard, et il enlève l'air du second acte, dans le style du morceau, de sa magnifique voix de ténor. Après Talazac et Bouvet, nous citerons Mlle Patoret, qui dit le rôle de Laurette avec une voix charmante et supérieurement juste.

Le Roi l'a dit, de MM. Gondinet et Léo Delibes, fort bien interprété par MM. Fugère, Grivot, Barnolt, Isnardon, Gourdon, MM^mes Chevalier, Degrandi, Pierron, Patoret (succédant à Mlle Merguiller), Félix (aux lieu et place de Mme Molé-Truffier) ; *Philémon et Baucis ; Joseph*, avec M. Talazac et Mlle Simonnet ; *Roméo et Juliette* (cette fois avec Mlle Isaac ; *Haydée*, précédé du *Portrait :* tels sont les divers spectacles de l'abonnement en février et en mars.

26 mars. — Reprise du *Domino noir :* Mlle Adèle Isaac rechante le rôle d'Angèle, qui lui vaut un très vif succès ; on applaudit, à côté d'elle, la gen-

tille Mme Degrandi (Brigitte), MM. Degenne (Horace de Massarena) et Herbert (Juliano).

31 mars. — Première représentation de *Plutus*, opéra comique en trois actes, paroles de MM. Albert Millaud et Gaston Jollivet, musique de M. Charles Lecocq [1]. — Au Vaudeville, la pièce n'avait que deux actes; à l'Opéra-comique, elle en a trois. — Elle prélude par un petit morceau d'idylle amoureuse qui, d'ailleurs, n'est pas dans Aristophane. Xinthias et Myrrha s'aiment tous les deux ; mais si l'Amour est le fils de la Pauvreté, comme disait Platon, il en est rarement le gendre. Xinthias est pauvre, Myrrha est sans dot et son père veut la marier au parvenu Xénon. Les plaintes et les reproches des deux amoureux forment, en s'alternant, un petit duo élégiaque plein de fraîcheur et de sentiment. Un couple grotesque succède au couple charmant. Ce n'est plus un « jeune homme » comme dans Aristophane, c'est Carion, l'esclave de Chrémyle, qui est obsédé par l'amour haletant et décrépit de Praxagora. Mais la vieille est riche, Carion est gourmand : elle l'abreuve de vins de Samos, le farcit de figues, le bourre de galettes, et ses petits cadeaux font que l'esclave se résigne à ces caresses, plus affreuses que les morsures des Harpies. Cependant voici venir Chrémyle, ra-

1. Distribution : Plutus, *M. Fugère*. — Xinthias, *M. Mouliérat*. — Carion, *M. Soulacroix*. — Chrémyle, *M. Belhomme*. — Xénon, *M. Grivot*. — Blepsidème, *M. Balanqué*. — Aristype, *M. Mauguière*. — Lycas, *M. Sujol*. — Cléomène, *M. Troy*. — Myrrha, *Mlle Patoret*. — La Pauvreté, *Mlle Deschamps*. — Praxagora, *Mlle Pierron*. — Chléo, *Mme Degrandi*. — Pausanias, *Mlle Dupont*.
Partition éditée chez Brandus, à Paris.

menant, d'après l'oracle d'Apollon auquel il a demandé la fortune, le premier aveugle qu'il a rencontré en chemin. D'où sort-il si sale ?

De chez un vieux coquin qui, depuis qu'il est né,
N'a pas changé de linge et ne s'est pas baigné !

Cet aveugle cache sous son manteau troué la divinité éblouissante qui fascine les dieux et les hommes. C'est Plutus, le dieu de la richesse, ou plutôt la Richesse elle-même, comme son nom l'indique. Ce n'est pas la faute de Plutus s'il gaspille si sottement ses dons. Il était né clairvoyant et bien résolu à ne les distribuer qu'aux bons et aux sages ; mais Jupiter, par jalousie des gens de bien, l'a frappé de cécité. Au lieu d'être une Providence, Plutus n'est plus qu'un Hasard. Aussi Chrémyle et Carion, et tous les amis de Chrémyle accourus au bruit du dieu sonore devenu son hôte, proposent-ils à Plutus de lui rendre la vue et lui démontrent-ils en chœur qu'il est le roi des dieux et des hommes. Cependant la Pauvreté survient, grave et triste, dans sa robe de bure, et elle rappelle tous ces insensés qui la maudissent au joug du travail. La dure pauvreté rend les hommes robustes, plus heureux et meilleurs. — Ne me repoussez pas, dit-elle, car c'est moi qui vous livre le secret enchanté de vivre content de peu, content de soi. — Tais-toi, répond le chœur, va-t'en, sorcière ! Reprends ton chemin, emporte avec toi ta misère, nous serons tous riches demain... Le second acte nous mène au palais de Chrémyle. Le dieu, conduit dans le temple d'Esculape, a recou-

10.

vré la vue, et il a comblé de trésors ses amis terrestres. Mais ses bienfaits ne font que des ingrats ou des malheureux. Le bon Chrémyle, généreux et confiant la veille, voit maintenant des voleurs partout et ne rêve plus que grilles et verrous. Carion est jaloux des six cents mines octroyées à son camarade Sosias, tandis qu'il n'en a reçu que quatre cents pour sa part. Son châtiment commence. La vieille qu'il a insolemment répudiée depuis sa fortune, le pousse partout avec des griffes de Gorgone et des soupirs de Parque en chaleur. C'est Atropos tout entière à sa proie attachée. Myrrha ne veut plus épouser Xinthias, craignant qu'il ne l'accuse de ne l'aimer que pour sa richesse. Ce que voyant, Chrémyle, touché de la douleur de son fils, rend à Plutus son or, — comme le savetier de La Fontaine rend ses cent écus au gentilhomme, — reprend, comme lui, son sommeil et ses chansons et marie à la jeune fille Xinthias, qui, pauvre, comme devant, ne peut plus désormais douter de son cœur. Et pendant que Plutus s'éloigne les yeux bandés pour ne pas voir le spectacle des maux dont son or est la source, Carion s'avance sur le devant de la scène et s'adressant au public :

> Grecs, que pensez-vous du problème?
> Qu'est-ce que l'or?... Un préjugé?...
> Est-ce le bien?... Le mal suprême?
> Moi, je me suis interrogé,
>   Et tout bas j'insinue
> Sans me poser en sermonneur
>   Tout bas j'insinue,
> Que l'or ne fait pas le bonheur...
> Mais qu'en somme il y contribue.

Cette trame antique, ingénieusement rafraîchie, est toute brodée de vers alertes. Reste à savoir si c'était bien là le poème qui convenait au compositeur de la *Fille de Mme Angot* et de *Giroflée-Girofla*. Ah ! combien nous eussions préféré pour lui un livret à la Scribe, quelque chose comme *Giralda*, ou seulement comme la *Petite Mariée* ! Sans rechercher le mode dorien et vouloir composer de la musique grecque — l'archaïsme, en cet art, ne peut guère remonter au delà de la gavotte ou du menuet — cet excellent musicien, qui, lorsqu'il le veut, écrit, dans le style de Wagner, des morceaux capables de tromper les wagnériens eux-mêmes — n'a malheureusement pas laissé deviner sa science en cette partition légèrement surannée. Débutant quinze ans trop tard au théâtre de l'Opéra-Comique, M. Lecocq a tenté d'élever sa muse ; nous regrettons d'avoir à constater qu'il n'y a qu'imparfaitement réussi. A part le très joli quatuor d'hommes, du second acte, suivi d'un trio heureusement inspiré, ce ne sont guère que couplets d'opérette. Ajoutons que, si M. Lecocq n'a pas la note tendre — témoin les duos de Xinthias et de Myrrha — il se relève dans la partie gaie, généralement bien traitée. Nous citerons, par exemple, les deux duos comiques entre Carion et Praxagora. L'orchestration nous a paru un peu lourde ; mentionnons pourtant l'entrée de Xénon, sur un motif de flûte traversé par les cymbales, qui est d'une jolie couleur. Le compositeur de *Plutus* n'a du moins pas à se plaindre des interprètes que lui a donnés

M. Carvalho. MM. Fugère, Mouliérat et Belhomme ont rivalisé de zèle et de talent. Le public a même redemandé les couplets : « A nous les vins, les roses ! » à M. Fugère, bien étonné, mais ravi sans doute de conduire une charmante troupe de bacchantes. Mlle Pierron, faisant, avec une rare conscience d'artiste, abdication complète de cette coquetterie si chère aux femmes, nous a donné une exquise caricature de Praxagora aux prises avec les fureurs de l'amour. Nous comprenons, du reste, la passion enthousiaste de cette vieille femme pour le jeune esclave grec représenté par M. Soulacroix, inconnu hier et reconnu aujourd'hui comme un comédien de bonne race, diseur intelligent, vrai chanteur d'opéra-comique, à la voix de baryton légère et facile. M. Soulacroix a trouvé le moyen de faire bisser tous ses couplets et a été le véritable héros de la soirée. Jamais peut-être la révélation d'un artiste ne fut plus inattendue et plus spontanée. La vieille et solide réputation de l'orchestre s'est affirmée une fois de plus, et M. Vaillard, son distingué chef, a prouvé par son autorité et sa sûreté artistique que la regrettable maladie de M. Danbé n'entravait en rien la marche du service. — *Plutus* était donné le 3 avril aux abonnés du samedi. Venaient ensuite la *Flûte enchantée* et le *Pré aux Clercs*.

10 AVRIL. — Reprise de la *Flûte enchantée* avec MM. Talazac, Fugère, Fournets, Mmes Merguillier, Calvé et Deschamps.

17 AVRIL. — 1400e représentation du *Pré aux Clercs*.

19 AVRIL. — Reprise du *Songe d'une nuit d'été*, opéra-comique en trois actes de Rosier et de Leuven, musique de M. Ambroise Thomas [1]. — Le poème, qu'il est de mode de tourner en ridicule, a du moins le mérite de n'être pas jeté dans le moule banal des livrets d'opéra-comique. A quoi bon s'étonner de ce mélange de fantaisie et d'histoire, de personnages réels et de créations imaginaires, de quelques confusions de dates et de quelques anachronismes de dialogue? — Qu'importe, après tout, le plus ou moins de vraisemblance dans un ouvrage de ce genre, pourvu que le compositeur y trouve un cadre approprié à son talent et des situations musicales dont il puisse faire son profit ! Le *Songe d'une nuit d'été* est resté, à trente-six ans de date, une des meilleures partitions de l'auteur d'*Hamlet* et de *Mignon*. L'œuvre charmante de M. Ambroise Thomas n'avait peut-être jamais rencontré une interprétation de premier ordre aussi complète. M. Maurel est un Shakespeare idéal et nous sommes heureux de déclarer ici qu'il trouve enfin son premier grand succès. Le voilà donc débarrassé de ses exagérations de gestes, qu'il avait prises à l'étranger, et qui n'étaient point de mise sur une scène parisienne. L'acteur est devenu sobre et distingué. Quant au chanteur, il a été simplement exquis. Dans un rôle autrement

1. DISTRIBUTION : William Shakespeare, *M. Maurel*. — Sir John Falstaff, *M. Taskin* — Lord Latimer, *M. Mouliérat*. — Jérémy, *M. Dulin*. — Elisabeth, *Mlle Adèle Isaac*. — Miss Olivia, *Mlle Castagné*.— Nelly, *Mlle Esposito*.
Partition nouvelle éditée par M. Heugel.

mieux écrit pour lui que n'étaient ceux de Peters et de Zampa, il a pu faire valoir une voix bien reposée et un style vraiment artistique. Que dire de son éminente partenaire, Mlle Isaac, sinon qu'elle est la perfection même : vocaliste admirable, cantatrice de la grande école, et, pour couronner le tout, comédienne excellente? M. Taskin possède au premier degré l'art de se grimer : il était méconnaissable en Falstaff barbu et ventru. Ajoutons qu'il s'est tiré du rôle, écrit un peu bas pour lui, avec infiniment d'adresse et en bon musicien qu'il est. Il y a obtenu un très franc succès. M. Mouliérat, comme toujours, a donné à son directeur une nouvelle preuve de son dévouement : il a appris en deux jours le rôle de Latimer, assez ingrat, du reste, et l'a chanté de façon à nous causer un réel plaisir. Sa voix fraîche et joliment timbrée a fait merveille dans la romance du premier acte, qu'on lui a redemandée à l'unanimité. Plus ardue encore était la tâche de Mlle Castagné, dont le rôle d'Olivia s'est trouvé réduit à sa plus simple expression. Elle a eu sa part de succès dans le duo et le trio à vocalises du premier acte, qu'on ne pouvait naturellement pas couper. Triomphe sur toute la ligne : tel était le bilan de la soirée.

6 MAI. — Première représentation de *Maître Ambros*, drame lyrique en quatre actes et cinq tableaux, paroles de MM. François Coppée et Auguste Dorchain, musique de M. Charles Widor [1].

1. DISTRIBUTION : Maître Ambros, *M. Bouvet.* — Hendrick, *M. Lubert.*— Anton, *M. Fournets.* — Le bourgmestre, *M. Dulin.*

— Le « drame » se passe en Hollande, au temps de Guillaume d'Orange, qui assiège Amsterdam. Sous les ordres d'Ambros, ancien corsaire, les habitants résistent au stathouder, et jurent de supporter jusqu'au bout le siège de leur ville. Mais vous pensez bien que, sur cette action guerrière, se greffe un épisode d'amour. Ambros a recueilli Nella, la fille de son amiral, mort au champ d'honneur, et c'est seulement quand le capitaine Hendrick vient lui demander sa main, qu'il s'aperçoit qu'il l'aime... L'amour ne se reconnaît pas autrement au théâtre. Hendrick lui rappelle qu'il lui a jadis sauvé la vie en lui payant ses dettes de jeu : Ambros se sacrifiera, et pour que Nella renonce d'elle-même à lui, il se remet à boire, comme autrefois. Quand Nella viendra, avant le combat, pour recevoir l'anneau nuptial de la main de son fiancé, elle trouvera Ambros ivre-mort, et comme un malheur n'arrive jamais seul, elle apprend de la bouche du mousse Adrian que les patriotes sont trahis. Désespérant de rien tirer d'Ambros et voulant à tout prix sauver son pays, Nella n'a pas d'autre ressource que d'aller trouver Hendrick. Elle jure d'épouser celui qui délivrera la ville. Le dieu des ivrognes est aussi, paraît-il, celui des amoureux, car, au moyen de son orgie simulée, Ambros a découvert le complot, et, prévenant les traîtres, il a pu donner à temps le signal des inondations. Amsterdam est délivré : Nella sera sa

— Un soldat, *M. Cambot*. — Un officier, *M. Teste*. — Nella, *Mme Salla*.— Adrian, *Mlle Castagné*.
Partition éditée par M. Heugel.

femme. Au rebours de ce qui se passe ordinairement, le baryton triomphe en la personne de M. Bouvet, et l'emporte sur M. Lubert, le ténor amoureux. Tel est le livret de cet opéra sans dialogue (il est convenu qu'à l'Opéra-Comique, on ne fait plus d'opéra-comique) qui rappelle à la fois les *Jacobites*, du même M. Coppée, et *Patrie*, de Sardou C'est le second ouvrage théâtral de M. Charles Widor, le spirituel auteur de la *Korrigane*. On y retrouve les qualités de facture déjà remarquées dans ce ballet breton si gracieusement dansé à l'Opéra par Mlle Rosita Mauri. Mais est-ce le genre dramatique qui ne convient pas à M. Widor ? Toujours est-il que sa musique est, cette fois, beaucoup moins réussie. Toutes nos sympathies étaient pour M. Widor, et nous tenions en haute estime son sérieux talent de compositeur, formé à la bonne école. Il nous en coûte d'autant plus de constater ici qu'il a échoué dans la tâche qu'il s'était imposée : se tenir à égale distance du vieux jeu et des procédés wagnériens. L'idée mélodique se dégage péniblement de ses cantilènes, et ses personnages ont beau crier très fort, il leur manque le souffle de la vie. Sa recherche constante d'originalité et de personnalité l'a conduit sur la pente fatale de la musique hiéroglyphique et monotone. Ses tonalités bizarres ne produisent le plus souvent que des discordances qui choquent l'oreille au lieu de la charmer. Dans le retour des effets et dans l'association des timbres, on trouve les jeux caractéristiques familiers à l'organiste, et sur une orchestration qui manque d'éclat et reste sourde,

se détachent, bien difficilement, les parties chantées, vraiment ardues pour leurs interprètes. On aurait tort de conclure de cette appréciation générale un peu sévère, qu'il n'y ait pas dans cette partition plus d'une page délicate et intéressante. Nous citerons, entre autres, la jolie ballade que chante Nella au premier acte; l'air d'Ambros : « Nos yeux se sont ouverts »; la Ronde de nuit, et le chœur de la Révolte, qui ont paru, ce premier soir, les parties les plus saillantes de l'ouvrage. Les artistes ont mis tout leur talent à défendre la pièce, qui, disons-le, avait bon besoin d'être défendue. Mme Caroline Salla, la Françoise de Rimini de M. Ambroise Thomas, a fait une excellente rentrée au théâtre, et la salle entière lui a redemandé l'air du second acte : « J'ai deux amoureux », qu'elle a chanté avec autant de finesse que de sentiment lyrique. M. Bouvet est un excellent maître Ambros, jouant et chantant admirablement; M. Lubert, qui n'a pas encore suffisamment appris à assouplir son charmant organe de ténor, tire ce qu'il peut du rôle d'Hendrick, et Mlle Castagné dit, de sa très jolie voix de mezzo-soprano, une agréable chanson de mousse au second acte. MM. Fournets et Dulin tiennent très convenablement les rôles du traître Anton et du bourgmestre. Enfin, l'ouvrage a été on ne peut mieux monté et mis en scène par M. Carvalho. Beaux décors de Hollande, signés Lavastre et Carpezat; ingénieux groupements de personnages, rappelant les célèbres tableaux du *Banquet des gardes civiques*, de Van der Helst, et de la *Ronde de nuit*, de Rembrandt, et

délicieux costumes frisons, portés par les danseuses de la Kermesse, — la seule note gaie et claire de cette sombre pièce. *Maître Ambros* n'aura que quelques représentations. L'ouvrage était donné le 8 mai aux abonnés du samedi. Le 15, on leur offrait la primeur de la reprise du *Médecin malgré lui*. Comme ce public d'élite, M. Gounod se montre ravi de ses nouveaux interprètes : MM. Fugère, qui, pour Sganarelle, a pris les conseils de M. Got et chante les fameux « glouglous » avec autant de verve que de virtuosité; Mouliérat, qui soupire agréablement les couplets de l'Oiseau; Mlle Deschamps, une appétissante nourrice; Mlle Chevalier, chanteuse et comédienne sous les traits de Martine; Mme Molé-Truffier, ingénue et fine dans le personnage de Lucinde. Le 22 mai on donnait le *Songe d'une nuit d'été*, et le 29, pour le dernier samedi de l'abonnement, on reprenait les *Noces de Figaro* de Mozart avec Mmes Isaac, Emma Calvé et Simonnet dans les rôles de Suzanne, de comtesse et de Chérubin.

28 MAI. — *Carmen*, avec Mlle Blanche Deschamps dans le rôle de Carmen et M. Lubert dans celui de Don José.

12 JUIN. — Première représentation de la *Traviata*, opéra en quatre actes d'Edouard Duprez, musique de Verdi [1]. — Que dire encore de la *Tra-*

1. Les abonnés des élégants samedis de l'Opéra-Comique avaient reçu de M. Carvalho une invitation à assister à la répétition générale de la *Traviata*. Tout le Paris des grandes soirées s'était empressé de répondre à ce gracieux appel, et s'était fait une joie d'être initié à l'intimité d'une répétition

viata ? Combien de fois ne l'avons-nous pas entendue, chantée par la Patti, puis, sous le nom de *Violetta,* par Mlle Nilsson ! Mlle Heilbron eût établi le rôle à l'Opéra-Comique. Il échoit aujourd'hui à Mme Salla, et puisque nous n'avons plus de Théâtre-Lyrique, ce n'est pas nous qui blâmerons M. Carvalho de mettre à son répertoire l'émouvant ouvrage de Verdi. La partition, tout italienne, de la *Traviata* a retrouvé à l'Opéra-Comique le succès qui l'avait toujours accueillie. M. Talazac a rencontré dans cette partition de demi-caractère l'occasion de placer ces effets de demi-teinte auxquels il sait assouplir sa puissante voix de ténor. Mme Salla, qui avait fait applaudir dans *Maître Ambros* des qualités lyriques de premier ordre, a, de nouveau, enthousiasmé les auditeurs par la fougue de son jeu et la richesse de son organe. En effet, Mme Salla est une artiste qui se livre tout entière sans compter, et à laquelle il faudrait plutôt conseiller de se ménager. Elle a été l'objet de nombreux rappels qui ne sont point d'usage à l'Opéra-Comique, et qui s'expliquent cependant par la sincérité de son beau talent. M. Bouvet, dont la partie est moins importante par l'étendue, s'est fait bisser dans le second air du deuxième acte, qu'il a dit avec infiniment d'âme et de style. Enfin,

générale. Cela n'avait pas empêché les grandes toilettes de s'étaler comme aux représentations d'abonnement. Jamais, au contraire, la salle n'avait été plus brillante et les toilettes si admirées. Et c'est devant un public étincelant qu'était donnée pour la première fois à l'Opéra-Comique la célèbre partition de Verdi.

il n'est pas jusqu'à l'orchestre qui n'ait eu sa part de bravos avec le prélude symphonique du dernier acte, — le plus émouvant à coup sûr de tout l'ouvrage. Le succès de la *Traviata* — dont les lendemains sont généralement faits par les *Noces de Figaro* et *Carmen* — remplit fructueusement le mois de juin et termine heureusement la saison. Les premiers mois avaient été occupés, fort inutilement du reste, par les répétitions de *Lohengrin,* qu'en fin de compte n'avait pas osé risquer la direction de l'Opéra-Comique. Qui oserait dire que, dans la circonstance, elle ait eu tort ?

Après sa fermeture habituelle de deux mois, le théâtre rouvre ses portes le 1er septembre avec le *Barbier de Séville*, pour la rentrée de Mlle Cécile Mézeray, retour de Belgique, et les débuts de M. Delaquerrière, un jeune ténor qui vient aussi du théâtre de la Monnaie de Bruxelles, où nous l'avions remarqué dans les *Maîtres Chanteurs*. La voix est facile, et à défaut d'autres qualités, M. Delaquerrière a montré du moins qu'il était bon musicien.

L'Opéra-Comique possède un brillant répertoire qui nous permet de patiemment attendre les nouveautés de la saison. Au lendemain de *Carmen* avec Mlle Deschamps et de *Mignon* avec Mlle Simonnet, et à la veille de *Roméo et Juliette*, pour la rentrée de Mlle Isaac et de M. Talazac, on nous rendait le 28 septembre le *Pardon de Ploërmel*, qui, de toute la précédente année, n'avait point paru sur l'affiche. Mlle Merguillier vocalise merveilleusement la Valse de l'Ombre. Le rôle d'Hoël est écrit trop bas pour M. Bouvet, un baryton qui monte et ne

descend pas. Il le chante du moins avec goût et le joue avec intelligence. M. Bertin est heureusement revenu de l'Opéra, où il aurait bien fait peut-être de ne pas aller, pour tenir à l'Opéra-Comique un emploi demeuré vacant. Il a repris avec succès son Corentin le cornemuseux. M. Mouliérat a fort bien dit les couplets du faucheur, et M. Fournets a hérité de ceux du chasseur : *Le jour est levé*, où il n'a point fait oublier son prédécesseur. M. Belhomme chantait avec style, phrasant sa mélodie et l'accentuant correctement : une correction professorale ; sa voix, admirablement timbrée, sonnait comme le grand cor à la Dampierre, au milieu duquel disparaissait sa petite personne. Les honneurs de la soirée ont été pour l'orchestre de M. Danbé, excellent pendant les trois actes de l'ouvrage, et pour Mlle Blanche Deschamps, qui a donné de l'accent et de la chaleur au bout de rôle de Janic. La belle voix de la cantatrice, — une des plus belles voix qui existent, — a obtenu les honneurs du *bis* dans cet air italien, assez plat, qui doit appartenir à la jeunesse de Meyerbeer, mais que le compositeur, — qui savait toujours admirablement ce qu'il faisait, — se fût bien gardé d'introduire aussi brutalement dans sa partition.

8 OCTOBRE. — L'affiche annonçait *Mignon*, avec Mlle Simonnet dans le rôle de Mignon. Mais, Mlle Simonnet ayant fait prévenir dans l'après-midi l'administration qu'elle était souffrante et ne pourrait chanter le soir, Mlle Chevalier a bravement accepté de remplacer au pied levé sa camarade. Mlle Chevalier n'avait chanté qu'une seule fois, à

Dieppe, l'été précédent, ce rôle qui lui avait rapporté beaucoup de succès. Ce succès, elle l'a retrouvé tout entier ce soir. Elle a, en effet, accompli un véritable tour de force artistique et dont le public l'a largement récompensée. Elle compose avec art ce personnage si touchant et si poétique de Mignon, et lui donne une physionomie très personnelle. Elle a, en un mot, chanté tout le rôle, long et difficile, avec une rare habileté et l'a joué en comédienne consommée. Rappelée après chaque acte, elle a partagé le succès de la soirée avec ses camarades : Mlle Mézeray, MM. Mouliérat, Taskin, Soulacroix et Barnolt, qui nous ont donné une très remarquable exécution du chef-d'œuvre d'Ambroise Thomas.

25 octobre. — Début de Mlle Salambiani dans la *Fille du Régiment*. — Mlle Salambiani est cette gentille élève du Conservatoire (classes de MM. Bax et Mocker) qui, après avoir obtenu, en 1884, un premier accessit d'opéra-comique, avec le rôle de Mignon, remporta l'année suivante, concurremment avec Mlle Moore, le premier prix de chant, que lui valurent la finesse spirituelle et la sûreté vocale du meilleur aloi qu'elle montra dans l'exécution de l'air du *Concert à la Cour*. Nous avons retrouvé ce soir la jeune lauréate avec ses précieuses qualités d'il y a deux ans. Mlle Salambiani est une brune sympathique; l'œil noir est charmant, la bouche un peu grande; mais la physionomie reste agréable et intelligente. La comédienne n'a point paru embarrassée, ce qui est assez peu commun chez une débutante, et la cantatrice, fort habile

déjà dans son art, a fait applaudir une voix joliment timbrée, heureusement flexible dans les vocalises, d'une tendresse ravissante dans les parties sentimentales, et qui, peu étendue encore, se développera certainement à la scène. Elle a dit avec beaucoup d'entrain et même de gaieté le rôle de Marie de la *Fille du Régiment* — une des meilleures que nous ayons vues depuis longtemps. La scène de la leçon du second acte lui a valu notamment une ovation des plus flatteuses. Il est juste d'ajouter que Mlle Salambiani avait le rare bonheur d'être admirablement entourée, que dis-je, soutenue par des artistes de véritable talent, et quand on a pour partenaire un Sulpice comme celui que nous a représenté M. Taskin, dont la bonne humeur se communiquait à toute la salle, il est impossible de ne point s'animer et de ne pas prendre flamme à un tel foyer. M. Taskin a conquis du premier coup ses galons de vieux sergent. Quant à Mlle Pierron et à M. Mouliérat, on sait qu'ils se sont tout à fait incarnés dans les rôles de la marquise et de Tonio : la marquise est toujours des plus séduisantes, en dépit du grand âge auquel elle voudrait nous faire croire, et M. Mouliérat se fait constamment bisser la romance du second acte qu'il dit avec infiniment de charme et de goût.

3 novembre. — Début de Mlle Warnots dans le *Barbier de Séville*. — Les débuts se succèdent à l'Opéra-Comique. Après la prise de possession, par Mlle Salambiani, du rôle de Marie de la *Fille du Régiment*, voici l'apparition, moins heureuse, de Mlle Warnots dans Rosine du *Barbier de Séville*.

Mlle Elly Warnots, qui n'est plus toute jeune, est la fille d'un excellent professeur de chant de Belgique, ayant lui-même appartenu à l'Opéra-Comique. Elle a rempli l'emploi de chanteuse légère à la Monnaie de Bruxelles et à la Pergola de Florence. Nous l'avions entendue, l'hiver dernier, dans la *Symphonie avec chœurs*, au Concert Lamoureux, et nous la tenions pour une bonne musicienne en même temps que pour une virtuose exercée. Est-ce l'émotion d'un début à la salle Favart, devant la critique et devant le public parisien? Toujours est-il que la chanteuse a laissé autant à désirer que la comédienne. Celle-ci n'a pas l'entrain nécessité par le rôle; celle-là manque absolument de charme : la voix est sèche et la vocalise est loin d'être parfaite. Mlle Warnots nous a fait vivement regretter Mlle Merguillier et Mlle Mézeray, qui interprètent si joliment le rôle de Rosine. Rien à dire du ténor Delaquerrière, qui zézaye de plus en plus, et dont la voix de fausset est vraiment bien singulière. Heureusement, M. Fugère, délicieux dans Bartholo, M. Bouvet, un Figaro plein de verve, M. Fournets, excellent dans Basile, ont été fort goûtés du public, et ont dignement soutenu l'honneur du drapeau.

17 NOVEMBRE. — Premières représentations de *Juge et Partie*[1], opéra-comique de M. Jules Adenis, musique de M. Edmond Missa, et du *Signal*, opéra-

1. DISTRIBUTION : Bernadille, *M. Fugère*. — Ottavio, *M. Caisso*. — Julia, *Mlle Chevalier*, — Frasquita, *Mlle Perret*. — Inès, *Mlle E. Mary*.
Partition éditée par M. Alph. Leduc.

comique en un acte, d'Ernest Dubreuil et M. William Busnach, musique de M. Paul Puget[1]. — *Juge et partie* — ou mieux, *La femme juge et partie*, de Montfleury — fut donnée il y a quelques années, à l'Athénée, dans une soirée extraordinaire, réduite en deux actes par Gustave Bertrand et présentée au public par une conférence intéressante de M. Francisque Sarcey. La *Femme juge et partie* est de 1669. Il y a vraiment des années heureuses entre toutes. Songez que, dans cette même année, on donnait, le 5 février, *Tartuffe* au Palais-Royal; le 2 mars, la *Femme juge et partie* à l'Hôtel de Bourgogne; le 15 novembre, *M. de Pourceaugnac* au Palais-Royal, et dans le même mois, à l'Hôtel de Bourgogne, une version nouvelle du *Festin de Pierre*, légende dont le succès était prodigieux en ce temps-là; une tragédie de Thomas Corneille, la *Mort d'Annibal*, et enfin, le 15 décembre, *Britannicus*. Songez que l'année précédente (1668) avait vu les premières représentations d'*Amphitryon* de *George Dandin*, de l'*Avare*, au théâtre de Molière; des *Plaideurs* de Racine, sur la scène des grands comédiens, sans parler des pièces oubliées aujourd'hui, mais qui furent très goûtées à l'époque : *Laodicée*, de Corneille; une tragédie de Quinault et des pièces de Raymond Poisson, de Hauteroche, de Rosincourt. La chose paraîtra sans doute peu croyable : le succès de la *Femme juge et partie* balança celui de *Tartuffe*. Le nombre

1. DISTRIBUTION : Zadid, *M. Herbert.*— Pamphilio, *M. Soulacroix.* — Célia, *Mlle Simonnet.*

des représentations fut le même des deux côtés, et le même aussi l'empressement du public. Il faut croire que l'œuvre de Montfleury souleva des discussions passionnées, puisque l'auteur crut devoir faire pour elle ce que Molière avait fait jadis pour l'*Ecole des femmes*, une apologie de sa pièce, sous forme de conversation, en un acte. Le 15 juillet parut le *Procès de la Femme juge et partie*. Ce Montfleury avait évidemment reçu le don : il était, comme on dit, enfant de la balle. Son père, un gentilhomme de la province d'Anjou, s'était fait artiste dramatique par vocation. Montfleury fils avait fait de bonnes études, et s'était exercé de bonne heure au métier d'avocat. L'instinct fut plus fort que l'éducation. Il quitta le barreau pour entrer au théâtre, pour y prendre l'emploi des rois de tragédie. Molière s'est moqué de l'emphiase de son jeu dans l'*Impromptu de Versailles*. Mais, outre qu'il ne faut croire qu'à demi Molière, quand il tourne ses rivaux en ridicule, Montfleury disait la tragédie comme c'était l'habitude de la réciter à cette époque. Les plaisanteries de Molière tombaient sur le genre bien plus que sur l'homme.

La comédie de Montfleury contenait des situations extraordinairement amusantes, noyées en *cinq* actes, la coupe ordinaire du temps. Dès le dix-huitième siècle, on s'aperçut que la *Femme juge et partie* traînait en longueur. C'est alors qu'Onésyme Leroy s'avisa de réduire la pièce en trois actes, et elle fut longtemps représentée sous cette forme. C'est la comédie d'Onésyme Leroy que joua M[lle] Mars avec Cartigny pour partenaire, et plus

tard Augustine Brohan en compagnie de Samson. Autrefois Julia avait eu pour interprètes : Mlle Dennebaut, puis Mme Quinault, puis Mlle Dangeville. Bernadille avait été rendu par Raymond Poisson, Préville et plus tard par Dugazon, dont c'était un des meilleurs rôles. La réduction d'Onésyme Leroy. était pourtant une chose manquée, et après celle de Gustave Bertrand, que l'on trouva faite avec beaucoup de goût, l'adaptation de M. Jules Adenis est fort heureuse. La musique de M. Missa (mention honorable au concours du prix de Rome) est franche et sonore, pleine de gaieté et d'entrain, sans pourtant verser dans la vulgarité. Outre le petit entr'acte symphonique, qui a été redemandé, les couplets de Julia, ceux de Bernadille, la quintette et la scène du jugement sont tous morceaux vifs, alertes, admirablement scéniques. Il est vrai de dire que l'interprétation est de premier ordre. M. Fugère et Mlle Chevalier y font assaut de verve comique et de talent original. Nous tenions depuis longtemps M. Fugère pour un artiste hors ligne, et nous affirmons que Mlle Chevalier est actuellement la première comédienne de l'Opéra-Comique, la seule qui ait été capable d'en lever avec cette fantaisie et ce brio le rôle de Julia, qui restera l'une de ses plus charmantes créations. Enfin, voilà donc une œuvre couronnée au concours Cressent qui va demeurer au répertoire de la salle Favart. Nous avons le regret de ne pouvoir en dire autant du *Signal*, dont la première représentation précédait, sur l'affiche, celle de *Juge et partie*. Livret obscur et musique redondante. —

« Pourquoi tant de bruit? » demande le seigneur Pamphilio. Et le public n'a pu maîtriser son rire, car, à ce moment-là même, l'orchestre faisait rage et tapage, sans lui permettre de rien entendre ni comprendre au milieu de cet inutile fatras des instruments. Nous attendions mieux de M. Paul Puget (prix de Rome de 1873), dont nous connaissons un délicieux recueil de mélodies, et nous mettons sur le compte du livret le manque d'inspiration du compositeur. Une agréable barcarolle au début et une jolie cantilène : « Calme des nuits », accompagnée par le cor (M. Puget affectionne cet instrument dangereux), et fort bien chantée par M. Soulacroix : c'est tout ce que nous avons retenu de ce malencontreux ouvrage. Nous savons maintenant pourquoi M. Carvalho le laissait, depuis une dizaine d'années, dormir dans ses cartons.

5 DÉCEMBRE. — Reprise des samedis de l'abonnement avec *Zampa*, pour les dernières représentations de M. Maurel, avant son départ pour Milan, où il doit créer *Otello*, de Verdi.

6 DÉCEMBRE. — Première représentation d'*Egmont*, drame lyrique en quatre actes de MM. Albert Wolff et Albert Millaud, musique de M. Gaston Salvayre (1). — Lamoral, comte d'Egmont, prince de Gavre, baron de Tiennes, etc., fut, on le sait, le héros des batailles de Saint-Quentin et de Gravelines. Lors des troubles qui éclatèrent dans les

1. DISTRIBUTION : Le comte d'Egmont, *M. Talazac.* — Brackembourg, *M. Taskin.* — Le duc d'Albe, *M. Fournets.* — Ferdinand d'Albe, *M. Soulacroix.* — Mendez, capitaine espagnol, *M. Bus-*

Pays-Bas pour secouer le joug des Espagnols, Egmont voulut contribuer à l'affranchissement de sa patrie. Le duc d'Albe, ennemi personnel du comte, abusant des pouvoirs extraordinaires dont Philippe II l'avait investi, emprisonna d'Egmont, et au mépris de sollicitations pressantes des chevaliers de la Toison d'Or, des Etats de Brabant, de l'empereur Maximilien, des villes libres de l'Allemagne, de la duchesse de Parme elle-même, gouvernante des Pays-Bas, lui fit trancher la tête à Bruxelles en 1568, après une détention de neuf mois. Sa mort fut suivie d'une révolte générale et de trente années de guerre, qui ravirent pour jamais les sept Provinces-Unies à la maison d'Autriche. Rappelons ici, en passant, que la conduite du noble chef des *gueux de terre*, durant les troubles des Pays-Bas, a été diversement jugée. Les suppliques récemment découvertes qu'il adressa, pour sauver ses jours, au roi Philippe II, l'oppresseur de son pays — entre autres celle qu'il écrivit le 5 juin 1568, le lendemain du jour où il fut condamné à « être exécuté par l'épée, et sa tête mise en lieu public et haut afin qu'elle soit vue de tous » — montrent malheureusement peu de dignité, et sembleraient indiquer qu'il n'était guère à la hauteur du beau rôle de libérateur de sa patrie. Quoi qu'il en soit, la mort du comte d'Eg-

sac. — Vansen, artiste flamand, *M. Cambot.* — Jetter, *M. Michard.* — Un héraut, *M. Balanqué.* — Un inquisiteur, *M. Troy.* — Un moine, *M. Teste.* — Claire, *Mlle Adèle Isaac.* — Marguerite de Parme, *Mlle Deschamps.* — Un page, *Mlle Nardi.*
Partition éditée chez Grus.

mont a fourni à Gœthe le sujet d'une tragédie en cinq actes qui ne se joue guère, en Allemagne, que remaniée par Schiller. On y trouve non seulement Egmont, mais Guillaume d'Orange, et Brackenbourg n'est pas le père, mais le fiancé, l'amoureux éconduit de Claire, la maîtresse d'Egmont. Nous y voyons un certain Machiavel donner de fort bons conseils à Marguerite de Parme, et Ferdinand, le fils naturel du duc d'Albe, l'un des plus jolis rôles de la pièce, déclarer à Egmont emprisonné son admiration et son amitié profondes, et recevoir de lui la mission d'aller consoler sa bien-aimée Claire — Claire, qui apparaît à Egmont endormi (le rêve d'Egmont est célèbre) comme personnifiant la divine liberté. C'est comme une étoile dans l'orage que Gœthe fait reluire la figure de Claire au milieu des sombres terreurs qui remplissent le drame du *Comte d'Egmont*. Comme Marguerite, Claire n'est qu'une fille du peuple, une grisette aimante et naïve qui s'est éprise du comte d'Egmont parce qu'il a bon air à cheval et qu'on parle de lui partout. L'intérieur au milieu duquel elle se montre est vulgaire comme un tableau hollandais. Sa vieille mère garde un faux air d'entremetteuse ; jusque dans ses larmes, son amoureux transi, le bon Brackenbourg, auquel elle fait dévider son fil, n'a d'intéressant que son honnêteté. Comme on l'aime pourtant, et à première vue, cette simple et bonne fille ! Tout est en elle souplesse, effusion, ondulation caressante. Elle s'insinue doucement dans le cœur pour n'en plus sortir. Les moralistes sévères pourront sans doute lui reprocher de s'être

laissé trop facilement séduire et de n'avoir aucun remords de sa faute. Mais cette faute est pour elle une félicité et une gloire ; elle n'en a pas la moindre conscience; elle est déshonorée et candide. Lorsque sa mère, qui n'a pas su la garder, lui dit, prise d'un remords tardif : « N'est-ce pas assez de douleur pour moi que mon unique enfant soit une fille perdue ? » Claire se redresse et s'écrie : « Perdue ! l'amante d'Egmont, une fille perdue ?... » Quelle princesse n'envierait pas à la pauvre Claire la place qu'elle a dans son cœur ! Oh ! ma mère, ma mère, autrefois vous ne parliez pas ainsi ! Chère maman, soyez bonne ! Le peuple, et ce qu'il pense, les voisines, et ce qu'elles murmurent !... Cette chambre, cette petite maison, est le paradis terrestre depuis que l'amour d'Egmont y demeure. » — Ne vous récriez pas, la passion, en art, n'est pas tenue d'être morale, il suffit qu'elle soit sympathique et franche. Ici la sincérité vous pénètre ; on se sent en présence d'une âme toute nue, qui se montre dans sa grâce et dans sa faiblesse. Coupable ou irresponsable, Claire est avant tout vraie, et il y a plus de joie dans le monde poétique pour une petite pécheresse souillée mais vivante que pour mille héroïnes sans tache qui n'ont jamais existé. Dans la pièce qu'on nous a jouée, ce soir, à l'Opéra-Comique, Claire ne connaît pas plus Egmont, qu'elle appelle « Henri » tout court, que Rachel, dans la *Juive*, ne connaît le prince Léopold, que Gilda dans *Rigoletto* ne connaît le duc de Mantoue. L'arrivée du père, Brackenbourg, surprenant sa fille en tête à tête avec son amou-

reux, est d'ailleurs imitée de l'opéra de Scribe et d'Halévy, comme la scène du troisième acte rappelle celle des *Huguenots*, où Valentine essaye de retenir Raoul; comme le chant des *Litanies* de la dernière scène, où Egmont et Claire semblent s'inspirer de l'*Abbesse de Jouarre*, rappelle le *Miserere* du *Trouvère*. Depuis le bois de Laeken, où mariés et conspirateurs, hérauts et amoureux se donnent rendez-vous, jusqu'à la prison de Manrique ou d'Egmont, la pièce de MM. Wolff et Millaud manque non seulement d'originalité, mais d'intérêt. Leur Claire — la Claire de Gœthe! — est banale; leur Egmont est quelconque. Brackenbourg, le Rysoor de *Patrie*, disparaît au second acte. Le rôle sympathique de Ferdinand d'Albe n'est guère plus développé que ceux du duc d'Albe, un fantoche, ou de Marguerite de Parme, qui vient, on ne sait trop pourquoi, nous avouer son faible pour Egmont. — « Elle a une petite moustache sur la lèvre supérieure et parfois une attaque de goutte; d'ailleurs vraie amazone. » Telle est, dans le drame de Gœthe, l'opinion d'Egmont sur la gouvernante des Pays-Bas. Si de maigres, de trop maigres bravos ont accueilli la proclamation des noms des librettistes, des applaudissements plus nourris ont salué le nom du compositeur. M. Salvayre, à qui nous reprochions à propos du *Bravo* (voir notre volume des *Annales*, année 1877, page 221), de rester systématiquement en arrière, a tenté cette fois de marcher en avant du côté de l'Allemagne, sans se départir des procédés italiens,

sans oublier surtout de prendre à chaque école ce qu'elle a de bon. En somme, la partition d'*Egmont* est l'indice de remarquables efforts. L'imagination : voilà ce qui manque encore à ce musicien de tempérament dramatique. N'est-il pas curieux et pénible en même temps de remarquer que le gros effet d'une soirée consacrée à une œuvre de cette importance consiste dans une pavane en sourdine, écrite au pied levé, pour distraire un peu l'attention des auditeurs en éclairant le troisième acte d'une pièce uniformément sombre? Le petit ballet adorablement mis en scène, a été bissé à l'unanimité. Il est, d'ailleurs, juste de constater que l'ouvrage, abandonné par l'Opéra et recueilli par l'Opéra-Comique, a été monté par M. Carvalho avec un goût des plus purs et interprété par sa troupe avec une conscience admirable et un talent d'ordre supérieur. Ne sont-ce pas, en effet, tous des *étoiles* que M. Talazac, qui, entre autres morceaux, a si délicieusement interprété sa cantilène du dernier acte ; que Mlle Isaac, — un vrai Memling — dont la voix n'a jamais été plus pure et plus tendre ; que M. Taskin, qui a su donner tant d'ampleur au personnage effacé du père ; que M. Soulacroix, qui a fort bien dit sa phrase d'honneur du troisième acte ; que Mlle Deschamps, qui prête à Marguerite de Parme sa belle voix de mezzo, — l'une des plus belles que nous connaissions ; — que M. Fournets, enfin, aussi terrible qu'il peut l'être en duc d'Albe?

9 Décembre. — Inauguration des jeudis d'abonnement. M. Maurel chante pour la dernière fois

Zampa. Le samedi 11 décembre, on donnait aux abonnés la seconde représentation d'*Egmont* devant une salle comble. La *Fille du Régiment* et le *Barbier de Séville; Juge et Partie* et la *Traviata* composaient le spectacle du 23 et du 25 décembre, jeudi et samedi de l'abonnement.

L'année musicale du théâtre national de l'Opéra-Comique se trouve réunie dans le tableau qui suit :

	Nombre d'actes.	Date de la 1re représentation ou de la reprise.	Nombre de représentations pend. l'année.
Les Contes d'Hoffmann, opéra fantastique	4		15
Roméo et Juliette, drame lyrique.	5		23
Lalla-Roukh, opéra-comique. .	3		6
Le Barbier de Séville, op.-c.	4		26
Carmen, opéra-comique . . .	4		41
La Fille du Régiment, op.-c.	2		19
Joli-Gilles, opéra-comique. . .	2		10
La Dame Blanche, opéra-com.	3		7
Lakmé, opéra-comique. . . .	3		13
Le Pré aux Clercs, op.-comique.	3		17
Les Noces de Jeannette, op.-c.	1		12
Zampa, opéra-comique. . . .	3	19 janvier.	42
Le Nouveau Seigneur du village, opéra-comique. . . .	1	24 janvier.	44
* *Le Mari d'un Jour*, op.-com.	3	4 février.	3
Richard Cœur de Lion, op.-c.	3		24
Haydée, opéra-comique. . . .	3		9
Le Roi l'a dit, opéra-comique.	3		5
Fra Diavolo, opéra-comique.	3		7
Philemon et Baucis, opéro-c.	2		5
Joseph, opéra-comique. . . .	3	27 février.	5
Le Maître de Chapelle, op.-c.	1		7
Les Rendez-vous bourgeois, op.-c.	1		4
L'Amour médecin, opéra-com.	3		11
Les Diamants de la Couronne, opéra-comique.	3		3
Le Portrait, opéra-comique. .	2		1
Le Domino noir, opéra-comique.	3		7
* *Plutus*, opéra-comique. . .	3	31 mars.	8
La Flûte enchantée, op.-com.	4		7

	Nombre d'actes.	Date de la 1re représentation ou de la reprise	Nombre de représentations pend. l'année.
Le Sourd ou l'Auberge pleine, opéra-comique	3	19 avril. 10 avril.	3
Le Songe d'une nuit d'été, op.-c.	3		29
Les Dragons de Villars, op.-c.	3		1
* *Maître Ambros,* opéra-com.	3	6 mai.	6
Le Médecin malgré lui, op.-c.	3	15 mai.	5
Les Noces de Figaro, op.-com.	4	29 mai.	5
* *La Traviata,* opéra.	4	12 juin.	15
Mignon, opéra-comique. . . .	3		26
Le Pardon de Ploërmel, op.-c.	3	28 septembre.	5
Le Postillon de Lonjumeau, opéra-comique.	3		6
Le Chalet, opéra-comique. . .	1		6
* *Juge et Partie,* opéra-com.	2	17 novembre.	10
* *Le Signal,* opéra-comique. .	1	17 novembre.	3
* *Egmont,* drame lyrique. . .	4	6 décembre.	10

C'est *La Dame Blanche* qui faisait les frais de la matinée gratuite du 14 Juillet.

THÉATRE NATIONAL DE L'ODÉON

(SECOND THÉATRE-FRANÇAIS)

Les *Jacobites* de M. Coppée remplissent le mois de janvier. Le 15, à propos du 264e anniversaire de la naissance de Molière, MM. Adolphe Aderer et Armand Ephraïm débutent au Second Théâtre-Français sous l'invocation de notre grand auteur comique par un acte écrit en bonne et saine prose, la *Première du Misanthrope* [1]. Molière est marié, et sa femme, qui vient d'obtenir un grand succès dans le rôle de Célimène, est très fort courtisée par les comtes de Guiche et de Richelieu. Molière-Alceste ne rit pas, car il ne peut se guérir de son amour pour l'infidèle. Chapelle tente de réconcilier le mari et la femme. Autant vaudrait marier le

1. Distribution : Molière, *M. Albert Lambert.* — Le comte de Guiche, *M. Amaury.* — Chapelle, *M. Rebel.* — La Fontaine, *M. Boudier.* — Le duc de Richelieu, *M. Rameau.* — Boileau-Despréaux, *M. Jahan.* — La Thorillière, *M. Duparc.* — Mlle Molière, *Mlle Nancy Martel.*

Grand Turc et la République de Venise ! Il trouve pourtant le moyen d'éconduire l'un par l'autre Guiche et Richelieu, en leur prouvant que la coquette se moque à la fois de chacun d'eux. Armande, dédaignée par les jeunes seigneurs, revient pour une fois à son mari, qui l'adore plus que jamais : Alceste soupe chez Célimène. Tel est le dénouement inattendu de cette petite comédie très favorablement accueillie du public. Dans son double rôle d'Alceste et de Molière, M. Albert Lambert, un maître diseur, a été justement applaudi. On avait commencé par jouer le *Misanthrope,* à la suite duquel venait tout naturellement la première représentation de l'à-propos de MM. Aderer et Ephraïm. Le spectacle se terminait par le *Malade imaginaire* et la *Cérémonie,* dans laquelle paraissaient tous les artistes du Second Théâtre-Français.

2 FÉVRIER. — Reprise d'*Un Fils de famille*, comédie en trois actes de Bayard et Biéville [1]. — *Un Fils de famille,* qui était alors une « comédie-vaudeville » en trois actes, fut représenté pour la première fois sur le théâtre du Gymnase-Dramatique, le 26 novembre 1852, avec cette distribution textuelle : Armand d'Alber de Boisse, engagé volontaire dans un régiment de lanciers, Bressant;

1. DISTRIBUTION : Le colonel Deshayes, *M. Lafontaine.* — Armand, *M. Duményy.* — Frédéric, *M. Rameau.* — Kirchet, *M. Colombey.* — Canard, *M. Duard.* — Francois, *M. Boudier.* — Laridon, *M. Duparc.* — Emmeline, *Mlle Léonide Leblanc.* — Mme Laroche, *Mme Crosnier.* — Pampone, *Mlle R. Boyer.* — Marianne, *Mlle Lynnès.*

Alphonse Deshayes, colonel de ce régiment (35 à 40 ans), Lafontaine; Kirchet, maréchal des logis, Lesueur; Canard, trompette, Priston; Laridon, lancier, Thiébaud; Frédéric, ami d'Armand, Landrol; François, domestique, Blondel; Emmeline, jeune femme, Mme Rose Chéri; Mme Laroche, sœur d'Alphonse, Mme Mélanie; Marianne, jardinière, Mlle Ramelly; Pomponne, cabaretière, Mme Lesueur. La pièce, qui date de trente-quatre ans, n'a pas trop vieilli. Ce petit roman, la lance au poing et le sabre au côté, est conduit avec une grande habileté; les détails en sont vifs et ingénieux. Il y a là deux personnages qui, seuls, auraient suffi au grand succès de la pièce : l'un, Kirchet, maréchal des logis; l'autre, M. le colonel des lanciers. — Kirchet, le type excellent du troupier naïf, bon diable, solide au poste, peu grammatical, sensible aux beaux yeux de la cantinière, volontiers accessible à Bacchus, droit comme un pieu devant la consigne, passant avec douceur la main sur sa formidable moustache dans les situations difficiles et ne connaissant que son drapeau et les amis. M. le colonel des lanciers, démentant la réputation consacrée des colonels à l'eau de rose autrefois tant aimés au Gymnase, a le cœur chaud, l'œil prompt et le sang vif, la parole brève, la pointe de son épée au bout de sa parole, l'impatience du commandement et l'âme généreuse, quoique rude en apparence. De la brillante interprétation d'autrefois, Lafontaine reste seul. Et c'est avec le plus vif plaisir que le public d'aujourd'hui a vu reparaître l'excellent artiste dans une de ses meil-

leures créations. Le *Fils de famille* ne se conçoit pas plus sans M. Lafontaine dans le colonel que le *Courrier de Lyon* sans Paulin-Ménier dans Chopart. Le fait est que M. Lafontaine y est parfait d'autorité, joignant la bonté à la raideur et réalisant au naturel le type des auteurs. Nous avons vu Lesueur dans Kirchet : cela ne nous a pas empêché de nous amuser beaucoup de l'interprétation de M. Colombey, excellent dans le célèbre sous-off. Il avait été question de distribuer à M. Amaury le rôle d'Armand. M. Lafontaine l'a trouvé trop petit pour être militaire... à côté de lui, et l'on a choisi M. Dumény, qui a, en effet, la taille réglementaire et s'emboîtant bien avec celle de son colonel. Il y est suffisamment amoureux, vraiment élégant et distingué. C'est une séduisante veuve que Mlle Léonide Leblanc, tout à fait charmante à voir et agréable à entendre. Mlle Rachel Boyer met sa verve entraînante et sa belle mine, ouverte et joyeuse, au service de Pomponne. Il nous a semblé que Mme Crosnier avait, cette fois, légèrement glissé dans la caricature. Elle a fait rire quand même, et a porté, comme d'habitude, sur un public bienveillamment disposé. La vieille pièce et la nouvelle interprétation lui ont beaucoup plu.

8 FÉVRIER. —*Andromaque*, pour le second début de Mlle Weber. — Ce n'était point pour la tragédie de Racine qu'on était venu en masse, ce soir, à l'Odéon, c'était pour voir dans Hermione cette Mlle Weber, dont on avait tant et peut-être un peu trop parlé à propos de son premier début dans les

Jacobites. Le public l'attendait, prêt à la dévorer; elle ne devait pas compter sur ses bons petits camarades pour se mettre en travers : ne s'agissait-il pas de lui faire payer son premier succès — facile, disait-on — et la grosse, la trop grosse réclame qu'avait suscitée la revendication du Théâtre-Français, alléché par la vogue de la jeune lauréate? Mlle Weber a paru, et n'a point, cette fois, vaincu du premier coup. Elle a toujours son beau masque tragique, à la Rachel; mais a-t-elle trop hâtivement préparé ce rôle d'Hermione, ou les vers de Racine lui ont-ils été moins favorables que ceux de M. François Coppée? Toujours est-il que, sans avoir absolument échoué, elle n'a pas complètement réussi non plus. C'est le travail d'une bonne élève bien stylée, — on dirait même que Mlle Rousseil a passé par là — enguirlandant ses périodes et prenant des temps. Elle a récité correctement, ainsi qu'on le fait au Conservatoire, une leçon bien apprise, mais elle n'est pas une seule fois sortie de l'ordinaire tradition, à tel point qu'on pût dire : « Il y a là une grande tragédienne ! » Elle n'a rien gâté, mais — style d'argot théâtral — elle n'a rien cassé non plus. Mlle Hadamard s'est fait vivement applaudir dans Andromaque, et a magnifiquement dit, entre autres passages, la fameuse tirade du troisième acte :

Figure-toi Pyrrhus, les yeux étincelants....

Mais le grand succès a été pour M. Paul Mounet, qui a su tirer la couverture, — le peplum — à lui et relever le sexe fort, en cette soirée donnée

en l'honneur de deux tragédiennes. Il a merveilleusement rendu le rôle d'Oreste, et a joué notamment le cinquième acte d'une façon tout à fait remarquable. Il a non seulement mérité d'être rappelé par le jeune public de l'Odéon, il s'est fait apprécier par les connaisseurs. « Bravo, Mounet ! » tel est le cri d'enthousiasme qui résume fort justement cette soirée d'*Andromaque*.

26 février. — Anniversaire de la naissance de Victor Hugo. — Première représentation de *1802*, à-propos en un acte, en vers, de Mlle Simone Arnaud. — L'Odéon, comme la Comédie-Française, avait tenu à honneur de célébrer le quatre-vingt-quatrième anniversaire de notre grand poète. L'à-propos de Mlle Simone Arnaud — dont M. Emile Perrin avait si joliment monté le premier acte en vers, *Mademoiselle du Vigean* — se présente sous la forme d'un dialogue entre la Poésie et la Victoire : le théâtre est une colline au haut de laquelle les deux déesses se rencontrent. La Victoire s'écrie : « Fais place ! la route est à moi ! » et la Poésie répond : « Ma sœur immortelle, c'est toi ! » La première raconte à l'autre d'où elle vient :

Je viens de conduire une armée
Combattant pour la Liberté !
La phalange républicaine
Avec son jeune capitaine,
Attaque le monde éperdu ! —
Mais tu n'as donc rien entendu ? —

. . . .

Depuis que l'on a vu, dans Rome, redescendre
Depuis le temps d'Achille et d'Alexandre,

Les aigles de César, ivres de ses combats,
Je n'ai pas devant moi mené de tels soldats!
— Ils sont jeunes! parfois leur jeunesse épouvante ;
Ils ignorent! pour eux la Fortune est savante!

Tout cet enthousiasme de la déesse donne bien la mesure de la poésie de Mlle Simone Arnaud : du mouvement, une certaine flamme qui précipite les mots et les images dans une couleur pourprée et vive, mais point de lyrisme et une poésie souvent défectueuse. Enfin, ajoute la Victoire :

C'est la légende des épées,
C'est le récit des épopées,
Que la guerre, au rouge fuseau,
Dévide autour de son berceau!
Et de l'effrayante phalange,
Devant qui l'on crie et se range,
Les figures vont le hanter!

La Poésie n'a pas le temps de s'étonner, car sa compagne lui explique pourquoi et comment elle sera hantée : un poète, en effet, va naître qui chantera ce siècle deux fois grand : « Hugo, voilà le nom dont le destin te nomme, voilà celui qui sera plus qu'un homme! » — Écoute! dit la Poésie à son tour, écoute : ce poète que tu m'annonces sera plus grand encore que « le siècle deux fois grand »; écoute sa voix qui chante les mondes, les murmures des flots et des torrents, les ruisseaux, les blés, la palpitation des gouffres, les ramures et les cieux étoilés, le chaos sombre, l'homme ignorant et sublime! (Pourquoi sublime?) Ce poète est un redresseur d'abus, un affranchisseur d'âmes,

un *ramasseur* de droits! (Pourquoi un ramasseur?) Et la Poésie et la Victoire se séparent en s'adressant de mutuels compliments :

— Adieu, toi qui m'inspires!
— Adieu, toi qui me chantes!

Ce qui fait un vers faux, n'en déplaise à Mme Arnaud, un vers de treize syllabes. Mais peut-être est-ce là un rythme « décadent ». — Tu guides les héros! reprend la Victoire. — Et toi, tu les enfantes! dit la Poésie. Et les deux sœurs s'éloignent en jetant ce quatrain :

— Avant de nous quitter, ma sœur, donne ta main.
Saluons-le, celui qui va naître demain : —
Hugo! chantre géant d'un siècle surhumain,
Nous abaissons vers toi nos palmes triomphantes!

Ce qui ne veut rien dire du tout, car on ne sait pas pourquoi la Poésie demande la main à la Victoire, pourquoi le siècle, deux fois grand tout à l'heure, est surhumain à présent, pourquoi il y a là trois rimes masculines et pourquoi les palmes s'abaissent vers Hugo au lieu de s'élever jusqu'à lui. Mais l'intention y est, et cela suffit. Mlle Rousseil est une Victoire superbe, à la fois grave et pure, et Mlle Weber une Poésie qui ne sait pas encore bien ce que c'est qu'un vers.

1er MARS. — Première représentation de *David Téniers*, comédie en un acte, en vers, de MM. Edouard Noël et Lucien Paté [1], et reprise du

1. DISTRIBUTION : David Téniers, *M. Rebel.* — Samuel, *M. Boudier.* — Van Beverninck, *M. Sujol.* — Le Baron, *M. P. Rameau.*

Beau Léandre, comédie en un acte, en vers, de M. Théodore de Banville et de Siraudin [1]. — On rapporte que Téniers, voulant profiter de son vivant de la plus-value que les œuvres de tout artiste célèbre acquièrent au lendemain de son décès, se fit passer pour mort, et que la vente publique, organisée par sa veuve, dépassa toutes leurs espérances. Les auteurs de *David Téniers* ont attribué l'idée du stratagème, non à Téniers lui-même, mais à Mme Téniers n° 2, une jeune et jolie femme, qui aime à la fois son mari et la toilette, et qui veut sortir de la misère, tout en vengeant le grand peintre du dédain de ses compatriotes. Téniers a disparu, et l'on a fait courir le bruit de sa mort dans un naufrage. Mais le malheureux, qui a le tort d'être jaloux, a lu à Amsterdam, où il se cachait, un article d'une gazette d'Anvers qui lui fait croire que Mme Téniers n° 2 le trompe avec un certain baron français. Il accourt sous un déguisement, résolu à se venger. Sa femme le reconnaît, excite un moment sa jalousie pour s'en venger, et finalement se moque du baron, — qui a cru un moment triompher de sa vertu, — du juif Samuel, leur créancier, — à qui elle fait acheter fort cher un lot de kermesses, du bourgmestre Van Beverninck, dont le fils, Cornélis, élève et admirateur de Téniers, va épouser Henriette, la fille de son maître,

— Le Crieur public, *M. Fréville*. — Jérôme, *M. Duard*. — Cornélis, *M. Monvel*, — Mme Téniers, *Mme Régis*. — Henriette, *Mlle Réal*.

1. Distribution : Léandre, *M. Amaury*. — Orgon, *M. Cornaglia*. — Colombine, *Mlle Cerny*.

aussi bien que de son mari, qui lui pardonnera d'autant plus volontiers que la vente a confondu ses détracteurs et assuré sa réputation. *David Téniers* est alertement interprété par la troupe du Second Théâtre-Français. M. Rebel joue avec autorité le rôle difficile du grand peintre; M. Paul Rameau représente fort bien, dans celui du baron, la distinction et la galanterie françaises au siècle de Louis XIV; Mme Régis-Téniers a tout à fait l'air d'une de ces belles Flamandes comme on en voit dans certains tableaux du maître; M. Sujol est un bourgmestre fort amusant, et les autres rôles sont très bien tenus par Mlle Marie Réal, MM. Boudier et Monvel. — Tout le monde connaît le *Beau Léandre*, cette ravissante comédie de Théodore de Banville et de Siraudin, jouée pour la première fois à l'ancien Vaudeville le 27 septembre 1856, par Amédine Luther, Geoffroy (aucun rapport avec l'ex-Geoffroy du Palais-Royal) et Chaumont. Elle retrouve ce soir avec Mlle Cerny de Choudens, MM. Amaury et Cornaglia son succès d'antan. Les rimes en sont toujours richissimes :

Antibe est une ville étrange et surannée
Que baigne en son azur la Méditerranée.

. . . .

Ils prendront, où l'on fait un commerce qu'empêche
La police, des vins faits de bois de campêche!

. . . .

Le dialogue est toujours étincelant et le fou-rire devient, comme autrefois, irrésistible lorsqu'au dénouement Orgon, Léandre et Colombine

se réclament les uns aux autres les mêmes cent écus que Léandre a promis à Orgon, qu'Orgon a promis à Colombine, que Colombine a promis à Léandre, et sur lesquels ces trois fourbes ont eu la naïveté de faire fond. Mlle Cerny de Choudens est ravissante sous son costume bleu et blanc : Cornaglia pue comme il convient l'avarice et la sordidité dans son vieux pourpoint en ruines, et Amaury n'a qu'un défaut, celui d'avaler la moitié des vers de l'incomparable rimeur Théodore de Banville... Repas de millionnaire, s'il en fut !

22 MARS. — Première représentation du *Modèle*, comédie en un acte, en vers, de M. Pierre Barbier [1], et reprise de *Zaïre*. — Le Second Théâtre-Français a bien fait de remonter *Zaïre*, puisque le premier ne l'a pas donnée depuis le départ de Sarah Bernhardt. Cette reprise a valu un succès des plus vifs et des plus mérités à M. Paul Mounet, plein de feu et de passion dans le rôle d'Orosmane. Mlle Caristie Martel a de la grâce et du charme sous les traits de Zaïre : un peu plus de force et de conviction, et tout ira pour le mieux. M. Pierre Barbier met en scène le célèbre sculpteur Puget, le protégé de Fouquet. Pas plus que David Téniers, dont nous parlions plus haut, Pierre Puget ne roule sur l'or, et sa femme est contrainte de vendre ses bijoux pour permettre à l'artiste de payer le marbre de sa statue : une Vénus d'après nature, nous voulons dire d'après une

1. DISTRIBUTION : Pierre Puget, *M. A. Lambert*. — Le duc, *M. Monvel*. — Louise, *Mlle Hadamard*. — Julia, *Mlle Nancy Martel*

belle comtesse Julia, qui paraît écouter les déclarations de son statuaire et « le fait poser » à son tour. Certain duc, amoureux de Julia, n'en prend pas moins ombrage des visites de la comtesse, et vient humilier Puget, qui, pouvant le faire flanquer à la porte, se contente de déclarer qu'il est aussi noble que lui, et digne de croiser le fer avec son prétendu rival. Or, c'est au moment où la belle Julia paraît disposée à écouter le sculpteur que celui-ci envoie promener Vénus et son modèle, et se déclare prêt à faire, d'après sa femme, une statue représentant une mère allaitant son enfant. A la place de Julia, je réclamerais au moins le prix de mes séances... Telle est la petite comédie, on ne peut plus morale, que le public a fort bien accueillie, en dépit de quelques vers un peu rudes et d'une interprétation assez faible de la part de Mlle Nancy Martel. M. Albert Lambert est fort bien, comme toujours, dans Puget, et Mlle Hadamard rend avec beaucoup de sentiment le rôle de la femme, un instant délaissée.

Les lundis classiques (représentations populaires à prix réduits) obtiennent toujours le même succès que par le passé. Le *Barbier de Séville* et le *Fausse Agnès*; les *Folies amoureuses*; l'*Ecole des Bourgeois*; le *Célibataire et l'Homme marié*; le *Mariage de Figaro*; les *Ménechmes*; le *Voyage à Dieppe*; *Tartuffe* (avec M. Chelles), défilent tour à tour devant les habitués du Second Théâtre-Français.

14 AVRIL. — Première représentation du *Songe d'une nuit d'été*, féerie en trois actes et huit ta-

bleaux d'après Shakespeare, adaptée par M. Paul Meurice, musique de Mendelssohn [1]. — Qu'est-ce, dans l'œuvre immense de Shakespeare, que la *Tempête*, *Troïlus et Crescida*, les *Gentilhommes de Vérone*, les *Joyeuses Commères de Windsor*, le *Conte d'hiver* et le *Songe d'une nuit d'été*? C'est la fantaisie, ou, comme l'a dit Victor Hugo, l'arabesque. Du reste, ajoute l'auteur de *William Shakespeare*, il ne faut pas laisser envahir le drame par l'arabesque. C'est précisément le défaut du *Songe d'une nuit d'été*, où le drame n'est rien, où « l'arabesque » est tout. Ce sont là de ces œuvres exquises à lire, auxquelles les planches n'ajoutent rien — au contraire. Pourquoi vouloir transporter à la scène le divin *Spectacle dans un fauteuil ?* Nous comprenons que l'entreprise ait tenté un lettré et un admirateur de Shakespeare, comme est M. Paul Meurice, l'excellent traducteur d'*Hamlet* (en préparation alors au Théâtre-Français); nous ne sommes point surpris qu'il ait rencontré dans M. Porel un directeur artiste, disposé à monter luxueusement la fantaisie shakespearienne. Mais

1. Distribution : Obéron, roi des génies, *M. Paul Mounet.* — Titania, reine des fées, *Mlle Weber.* — Puck, lutin, *Mlle Cerny.*— Première fée, *Mlle Leclercq.* — Deuxième fée, *Mlle Levasseur.* — Thésée, duc d'Athènes, *M. Rebel.* — Hippolyte, reine des Amazones, *Mlle Nancy Martel.* — Egée, *M. Cornaglia.* — Hermia, sa fille, *Mlle Antonia Laurent.* —Hélène, *Mlle Lainé.* — Lysandre *M. Amaury.* — Démétrius, *M. Monvel.* — Bottom, tisserand, *M. Saint-Germain.* — Lecoing, charpentier, *M. Sujol.* — Groin, chaudronnier, *M. Fréville.* — Etriqué, menuisier, *M. Boudier.* — Lafamine, tailleur, *M. Vandenne.* — Flute, raccomodeur de soufflets, *M. Duard.* — Le Clair de lune, *M. Taldy.* — Le Mur, *M. Lalanne.*

nous sommes encore moins étonné que le dramaturge, qui a exécuté avec infiniment de goût son travail délicat et que l'impresario, qui a si joliment encadré le tableau poétique du grand peintre anglais, aient échoué tous deux dans leur noble projet. Nous ne connaissons point la traduction du *Songe d'une nuit d'été* par Wieland, qu'on joue en Allemagne; mais nous nous rappelons qu'à l'instar de Charles Kean, qui, au Princesse-Theatre de Londres, tournait la chose au gros comique, Offenbach avait eu l'idée de monter à la Gaîté, transformé en féerie, le *Songe d'une nuit d'été* de Shakespeare et Mendelssohn : le long succès d'*Orphée aux enfers* l'en empêcha, fort heureusement peut-être. La tentative de ce soir est de nature à prouver que, sérieusement traité du moins, ce *Songe d'une nuit d'été*, dont Théophile Gautier ne manquait pas de parler en chacun de ses feuilletons, n'est pas fait pour la scène : l'idéal disparaît, le comique seul résiste. Grâces soient rendues à Saint-Germain, qui a composé d'une façon si intelligente le rôle du tisserand nommé Bottom — *shocking* — dont s'éprend, par la malice de Puck, la fée Titania. Il rend bien finement la scène du comédien qui veut jouer tous les rôles, et manœuvre d'une façon tout à fait divertissante la délicieuse tête d'âne que lui a donnée le gentil page d'Obéron, fort joliment figuré par Mlle Cerny — un adorable Grévin quant au costume — dont les attitudes sont si gracieuses et la diction si juste. Elle seule représente le rêve au milieu d'une interprétation généralement terre à terre et lour-

dement prosaïque. C'est ainsi que le rôle du nain Obéron ne convient nullement à la forte taille du tragédien Paul Mounet, et que, sous la perruque blonde de Titania, Mlle Weber n'a pas retrouvé son succès des *Jacobites*. Que dire de Mlle Antonia Laurent, sinon qu'elle s'est acquittée le mieux possible du rôle si ingrat de la belle Hermia! Que dire de Mlle Nancy Martel, si ce n'est qu'elle n'a guère pu tirer qu'un effet de jambe de son personnage de la reine des Amazones, joliment costumé par Eugène Lacoste! Reste la musique, que nous savons tous par cœur, nous autres habitués des grands concerts symphoniques. Mendelssohn la composa pour la traduction allemande du drame de Shakespeare (*Ein Summernachtstraum*); l'ouverture inspirée par ce sujet était écrite dès 1829; mais le reste de la partition ne fut terminé que longtemps après, pendant le séjour de Mendelssohn à Berlin, comme directeur général de la chapelle du roi de Prusse. Tout est bien dans cet ouvrage : les pièces instrumentales des entr'actes, la partie mélodramatique des scènes, la chanson avec le chœur des femmes, la marche, tout est plein de verve, de fantaisie et d'élégance, et pour notre part, nous avons été ravi de voir, pour une fois, l'adjonction de la pièce à la musique que nous connaissions si bien. M. Guiraud a même orchestré, pour la circonstance, deux romances sans paroles : la *Fileuse* et la *Chanson du Printemps*, qui ont servi d'airs de danse; car l'Odéon a, pour la circonstance, un corps de ballet! Sous la direction habile et convaincue de M. Colonne, le

célèbre *scherzo*, exécuté devant le frais décor de la *Clairière des Fées*, l'admirable *allegro appassionato* et la brillante *Marche nuptiale* ont obtenu leur succès habituel. — Le *Songe d'une nuit d'été* n'aura que trente représentations. Ce n'était pas assez pour dédommager la direction de l'Odéon des frais qu'elle avait dû faire pour monter l'ouvrage. — La représentation du lundi 10 mai était particulièrement intéressante. On donnait *Phèdre*, avec Mlle Rousseil, et le *Menteur*, avec M. Saint-Germain. Mlle Rousseil, qui n'avait pas joué depuis plusieurs années le rôle de Phèdre, a trouvé le moyen de s'y tailler un gros succès. Il fallait un excellent diseur comme M. Albert Lambert pour faire écouter, par une chaleur accablante, le fameux récit de Théramène : nos compliments à M. Lambert. M. Saint-Germain abordait Cliton, qui est resté, comme on sait, l'un des meilleurs rôles de M. Got, l'éminent doyen de la Comédie-Française. Celui-ci le jouait « en dehors ; » M. Saint-Germain, au contraire, le joue « en dedans », en y mettant plus de finesse que d'éclat. Les deux interprétations, si différentes, mériteraient une étude approfondie, dont nous n'avons pas ici la place. Dans Dorante, M. Amaury s'est fait vivement applaudir par les spectateurs qui n'y ont pas vu Delaunay.

Le dimanche 16 mai, reprise de la *Vie de Bohème*, au bénéfice de Mme Crosnier. — On a pleuré avec Mlle Hadamard, une bien touchante Mimi, et ri avec Mlle Cerny, qui a joué Musette avec toute la grâce et toute la gaîté de ses vingt ans. Les autres inter-

prètes de la *Vie de Bohème* sont tous pleins de bonne volonté, sans aucun doute, mais manquant de conviction pour rendre ces types d'un autre âge. MM. Dumény et Amaury ont fait de leur mieux dans Rodolphe et Marcel : ce mieux est parfois très convenable. M. Colombey, que nous avons vu jouer Marcel au Vaudeville, a pris cette fois, non sans succès, le rôle de Schaunard, que réclamait Saint-Germain, alors que son directeur et ami Porel lui proposait le rôle de Baptiste, définitivement échu à M. Boudier. Citons encore Mlle Nancy-Martel, une fort élégante Mme de Rouvre, et constatons que cette reprise de la *Vie de Bohème* obtenait le succès qu'elle méritait — avant la clôture annuelle du théâtre.

Le 6 juin, l'Odéon célébrait, comme c'était son droit et aussi son devoir, le 280e anniversaire de la naissance de Corneille. On pourrait se demander, avec une apparence de raison, pourquoi l'on s'adresse à de jeunes écrivains, généralement remplis de bonne volonté, mais aussi d'inexpérience, le jour où il s'agit d'honorer la mémoire de nos génies dramatiques. Et comme le pour et le contre sont également défendables, on pourrait répondre à la question que l'on poserait de la sorte, que c'est à l'honneur des lettres françaises de mettre sous l'égide de Corneille, de Molière et de Racine des renommées à peine naissantes. Par malheur, nous ne croyons pas que quelque auteur ait jamais fait sa trouée en écrivant des « à-propos », — quelqu'ingénieux que soient ces opuscules toujours éphémères. La *Lettre du Cardinal*,

de MM. G. Bertal et R. Lafon[1], nous donnera peut-être un démenti, mais ce sera évidemment quand ces messieurs auront employé leur talent à composer une véritable pièce, et quand ils n'auront plus la préoccupation de faire dialoguer Corneille (sous les espèces de M. Rebel), et Rotrou (sous celles de M. Lambert), — ce qui nous paraît une chose malaisée et intimidante. Ce n'est pas que les vers de MM. Bertal et Lafon ne tiennent pas sur leurs pieds, mais c'est que leurs pieds sont en argile, tandis que les bonshommes qu'ils supportent sont en airain. Ces observations n'ont rien de morose, si l'on veut bien remarquer qu'elles visent un genre plutôt que l'aimable à-propos, que M. Porel avait cru bon d'encadrer avec *Horace* et l'*Illusion comique*[2] et qui disons-le, a été fort bien accueilli par le public de l'Odéon. De la représentation d'*Horace*, nous aurons peu de chose à dire, encore que nous voulions louer Mlle Antonia Laurent des progrès constants qu'elle fait dans la déclamation tragique : l'Odéon possède là une bien belle Camille dont il dépend de lui de faire une remarquable tragédienne. Le rôle d'Horace était confié à M. Monvel, un artiste inégal, qui ne manque pas de talent, mais qui a encore bien des

1. Distribution : Corneille, *M. Rebel.* — Rotrou, *M. Alb. Lambert.* — De Lamperière, *M. Cornaglia.* — Un domestique, *M. Dalier.* — Marie, *Mlle Miette.*

2. Distribution : Clindor, *M. Amaury.* — Adraste, *M. Rebel.* Matamore, *M. Keraval.* — Alcandre, *M. Colin.* — Dorante, *M. Jahan,* — Pridamant, *M. Duparc.* — Géronte, *M. Vandenne.* — Lyse, *Mlle Rachel Boyer.* — Isabelle, *Mlle Lainé.* — Un page, *Mlle Noémie.*

choses à apprendre; M. Monvel devra particulièrement surveiller sa diction embrouillée à force d'être précipitée. L'intérêt de la soirée était dans la reprise de l'*Illusion comique*, dont Corneille a dit lui-même dans une de ces étranges dédicaces : « Voici un étrange monstre que je vous dédie. « Le premier acte n'est qu'un prologue, les trois « suivants font une comédie imparfaite, le der- « nier est une tragédie; et tout cela cousu ensem- « ble, fait une comédie. » Il est certain que l'*Illusion* est une pièce bizarre, et que le personnage de Matamore « capitaine gascon », put seul la conserver au théâtre : il y a là-dedans trois hommes amoureux de la fille de Géronte, et l'auteur en tue un et met l'autre en péril de mort pour le simple amusement de sa propre fantaisie, si bien que l'on a pu écrire que l'*Illusion* pouvait être regardée comme un sommeil de l'auteur après la tragédie de Médée. L'excuse de Corneille, c'est la pièce qui succéda triomphalement à l'*Illusion comique* : le *Cid*. Il y a, dans ce « monstre » des vers qui produisirent un grand effet en 1636, et qui sont bien caractéristiques encore aujourd'hui :

A présent, le théâtre
Est en un point si haut que chacun l'idolâtre;
Et ce que votre temps voyait avec mépris
Est aujourd'hui l'amour de tous les beaux esprits.

La tirade comprend une trentaine de vers dont quelques-uns ne sont pas assez connus et dont nous voulons retenir ceux-ci :

Le théâtre est un fief dont les rentes sont bonnes.
Si tu veux leur salut, femme, tu peux l'avoir :

La pièce a été remontée avec soin par l'habile directeur de l'Odéon, et MM. Amaury et Rebel, Mmes Rachel Boyer et Lainé méritent une mention. Matamore, c'est M. Kéraval, dont le comique est pâteux. Alcandre, à qui est confiée la tirade sur le théâtre, c'est M. Colin, un jeune homme qui ne manque point de talent et qui dit juste.

L'Odéon avait fermé ses portes le 15 juin avec la *Vie de Bohême*. Il les rouvrait le 30 août avec *Charles VII chez ses grands vassaux*, d'Alexandre Dumas[1]. Quelques débuts avaient lieu le 6 septembre dans *Don Juan ou le Festin de Pierre*, de Molière. Le premier est celui de M. Calmettes, dont on attendait beaucoup aux derniers concours du Conservatoire, et qui avait eu le tort de s'essayer dans la scène de la déclaration de Tartufe à Elmire : elle est excessivement dangereuse et, ainsi détachée de l'ensemble, elle a toujours trahi son homme. M. Calmettes avait pourtant donné des répliques assez sûres, et généralement joué avec une certaine expérience de la scène. Il s'est tiré avec adresse du rôle de Don Juan, le damné séducteur, qui, lui aussi, n'est pas facile à rendre pour un simple débutant. Dès le Conservatoire, où elle obtenait, au mois de juillet dernier, l'un des

1. Ce soir-là, M. Albert Lambert, entouré de toute la troupe de l'Odéon récitait des strophes de M. Guiard en l'honneur du Centenaire de M. Chevreul.

quatre seconds prix de comédie, nous avions la meilleure opinion de Mlle Suzanne Bertrand, qui avait montré, dans la Nérine de Banville, de la malice et de l'espièglerie. Elle a joué Charlotte d'une façon charmante. Il y a évidemment des qualités de finesse et de naturel en cette jeune comédienne, que M. Porel a fort bien fait d'engager. Mlle Antonia Laurent, une délicieuse Elvire, M. Paul Mounet, très pathétique dans le rôle du Pauvre, et le brave Talien qui, pour sa rentrée à ce théâtre, représentait le père de Don Juan, complétaient un ensemble dont le directeur de l'Odéon méritait d'être félicité. Le 8 septembre, débuts de MM. Degeorge, Laroche, Gerval, dans *Horace* et dans la *Fausse Agnès* de Destouches. Le 10, autres débuts : Mlles Lhéritier, Leturc, Nory et M. Laroche dans les *Femmes savantes* et dans la *Partie de chasse de Henri IV* de Collé. Le 12, *Louis XI*, pour la rentrée de M. Talien et les débuts de Mlle Leturc. Le 14, le *Jeu de l'amour et du hasard* et *Britannicus*, puis les débuts de Mlle Panot, de Mme Dorlia, et de MM. Degeorge, Laroche et Médony. Le 15, l'*Honneur et l'Argent* de Ponsard, pour les débuts de Mlle Panot et de M. Laroche. Le 20, l'*Épreuve* de Marivaux, avec Mlle Suzanne Bertrand. Le 26 septembre, enfin, la *Vie de Bohême*. Les interprètes sont demeurés ceux de la dernière reprise, dont nous avons parlé plus haut. Le vaudeville (car c'est un vrai vaudeville) est joué, comme il doit l'être, à la bonne franquette et sans prétention. La partie gaie produit toujours énormément d'effet sur le public, et celui de ce soir dimanche

s'amusait follement. Seule, la partie sentimentale a vieilli, et les amours de Rodolphe et de Mimi portent leur date : trente-sept ans, croyons-nous. M. Duményy est toujours fort bien dans Rodolphe. Mimi, c'est aujourd'hui Mlle Alice Panot, sortie cette année du Conservatoire (classe de M. Got) avec un second prix de comédie. Nous avions vu naguère cette charmante enfant, pensionnaire de M. Brasseur, et jouant innocemment les coryphées au petit théâtre des Nouveautés. Elle s'est mise à travailler, elle a appris son métier, et nous nous sommes même aperçu, au mois de juillet dernier, qu'elle commençait à le savoir tout de bon. Elle nous a séduit alors par les grâces touchantes dont la *Valérie* de Scribe veut être entourée et par une décence naturelle dont les ingénues du Conservatoire sont rarement pourvues. M. Porel engagea, sans plus attendre, Mlle Panot, et promit de nous rendre cette *Valérie*, qu'elle avait si gentiment jouée. Il l'a essayée auparavant dans Junie de *Britannicus*, à côté de M. Albert Lambert, un maître en l'art de dire, et de son jeune camarade Laroche ; puis dans l'*Honneur et l'Argent,* où elle se retrouvait face à face avec M. Laroche, débutant dans le rôle de Georges, chargée pour son propre compte de la difficile partie de Laure, dont elle s'est acquittée à merveille. Elle ne s'est pas montrée moins remarquable dans la Mimi de Murger. Tout d'abord jolie — ce qui ne gâte rien — elle rend délicieusement le touchant personnage de la grisette, avec une grâce et une sincérité qui lui ont gagné tous les cœurs. Elle sait déjà bien le

rôle. Elle se l'est incorporé. Elle l'a dans toute sa personne. Elle l'a mis dans sa voix, avec les inflexions les plus délicates, les plus naturelles et les plus vraies. Elle a mérité d'être rappelée après sa grande scène avec Mme de Rouvres : « Je veux mon amant ! » qu'elle a rendue de façon fort énergique. La mort de Mimi, comme celle de Marguerite Gautier, n'a jamais cessé de faire couler les larmes. Mlle Panot s'est promis d'en rouvrir la source, et de se tailler un succès dans un rôle qui semblait la propriété exclusive de Mlle Hadamard. Elle s'est tenu parole, et l'épreuve dont nous parlons nous prouve que la jeune débutante est une actrice de sang — un sang qui ne mentira pas, nous l'espérons.

14 OCTOBRE. — Première représentation des *Fils de Jahel,* drame en cinq actes et en vers, dont un prologue, de Mlle Simone Arnaud[1]. — Mathathias est ce chef juif, le premier de la race des Asmonéens, qui fit en mourant reconnaître par ses fils, Jean, Simon, Eléazar et Jonathas, leur frère Judas comme général des troupes. Judas battit à plusieurs reprises et avec des forces très inégales Apollonius, Nicanor, Gorgias et Lysias, généraux d'An-

1. DISTRIBUTION : Antiochus, *M. Paul Mounet.* — Lysias, *M. Albert Lambert.* — Judas, *M. Rebel.* — Ruben, *M. Jahan.* — Un messager, *M. Duparc.* — Simon, *M. Taldy.* — Jonathas, *M. Monvel.* — Un statuaire, *M. Degeorge.* — Jean, *M. Laroche.* — Eurysthé, *M. Calmettes.* — Eléazar, *M. Gerval.* — Un officier, *M. Médony.* — Un garde. *M. Dalier.* — Jahel, *Mme Favart.* — Myrrha, *Mlle Barély.* — Eryx, *Mlle Leturc.*

Chant : Mmes *Levasseur, Bertrand, Elieze, Garnier, Mélodia Mercédès.*

tiochus-Epiphane, roi de Syrie, chassa les ennemis de Jérusalem, rentra en triomphe dans la ville sainte et en purifia le temple l'an 164 avant Jésus-Christ. Antiochus, irrité, marchait lui-même avec une armée immense contre Judas, lorsqu'il fut enlevé par une cruelle maladie. Antiochus Eupator, son successeur, fut obligé d'accorder à Judas une paix honorable; mais ce prince ayant été détrôné par Démétrius-Soter, la guerre recommença. Judas, après avoir encore remporté plusieurs avantages, périt enfin dans un combat, accablé par le nombre. Simon, son frère, lui succéda dans le commandement des troupes israélites. Raynouard a composé sur ce sujet un poème intitulé *Machabée*. Antoine Houdar de Lamotte, au XVIII[e] siècle, et plus récemment, Alexandre Guiraud mirent les *Machabées* en pièce. La tragédie de Lamotte Houdar fut jouée au Théâtre-Français, où elle n'obtint aucun succès. Celle d'Alexandre Guiraud, les *Machabées* ou le *Martyre*, fut donnée à l'Odéon en 1822. Le succès, un peu contesté au commencement de la soirée, fut très grand aux derniers actes; M[lles] Georges et Anaïs furent applaudies avec transport. Enfin, nous n'avons pas oublié le drame de MM. Léon et Frantz Beauvallet que, sous le nom d'*Israël*, représentèrent en 1879, les artistes-sociétaires du théâtre du Château-d'Eau. Tels sont les prédécesseurs de M[lle] Simone Arnaud qui — les femmes sont audacieuses — n'a pas craint de s'attaquer à ce sujet biblique et patriotique; elle a bravement embouché la trompette guerrière et n'a point manqué de souffle :

quel plus bel éloge peut-on faire de son œuvre! La donnée du drame — je passe les épisodes — peut tenir en ces quelques lignes : Antiochus, roi de Syrie, se déclare prêt à pardonner à la race asmonéenne. « Le sort de tes cinq enfants est en ton pouvoir, fait-il dire à Jahel :

Fais de tes fils, au roi, des serviteurs fidèles.

— « J'en ferai des soldats! répond la veuve de Mathathias. S'il se peut, des héros! S'il le faut, des martyrs! » Et la toile se relève devant Jérusalem : Antiochus est vainqueur des Hébreux, mais sa fille Myrrha aime Jean, l'un des fils de Jahel et l'ennemi-né de son père. Et, pour la sauver (car si Jean meurt, elle mourra), le souverain est prêt à la donner à Jean, comme femme, en même temps que le royaume de Judée. Jean est placé entre son amour et son devoir — c'est là une question aussi vieille que le monde. Sans sa mère, il serait bien près de sacrifier le devoir à l'amour, mais sa mère est là qui l'inspire : il marche au supplice et Myrrha s'empoisonne. Ce double sacrifice s'accomplit au moment où, sous la conduite de Judas, le dernier survivant des fils de Jahel, les Hébreux secouent encore une fois le joug de leurs oppresseurs. — Nous ne voulons chicaner l'auteur des *Fils de Jahel* ni sur la longueur de tirades parfaitement inutiles — nous eussions pratiqué par-ci par-là plus d'une coupe salutaire, — ni sur la faiblesse ordinaire de sa rime ; ni sur ses fins d'acte, qui ne sont généralement pas heureuses; ni sur la ressemblance de plusieurs de ses situa-

tions avec celles des *Huguenots* et du *Prophète*, sur la similitude du caractère de Myrrha, la fille du terrible Antiochus, et de Raphaëla, l'enfant du farouche duc d'Albe, de *Patrie*. Mais nous féliciterons Mlle Simone Arnaud pour ses aspirations toujours élevées, pour la simplicité de son action et pour les grandes et belles choses que contient son drame : un drame qui n'a rien de banal. Comme pour la tragédie de Guiraud, l'effet des *Fils de Jahel* est allé grandissant, à tel point que le quatrième acte — le plus humain de tous, où nous voyons Antiochus, si bien représenté par M. Paul Mounet, trembler pour les jours de sa fille bien-aimée — a été unanimement applaudi, et qu'après un dernier acte incontestablement plus faible — cette Jahel est décidément une féroce marâtre — le nom de l'auteur a été acclamé par toute la salle. Mme Favart, l'ex-sociétaire du Théâtre-Français, — où elle n'a pas encore été remplacée — a composé avec un talent supérieur le rôle de Jahel fanatique, mais antipathique. M. Paul Mounet, un superbe Antiochus, a soulevé au quatrième acte des applaudissements justement enthousiastes. M. Albert Lambert s'est tiré avec infiniment d'intelligence et d'habileté d'un rôle ingrat et difficile, celui du politique Lysias, gouverneur de Jérusalem. Le personnage de Jean est un peu bien lourd pour les jeunes épaules de M. Laroche, qui vient à peine de quitter les bancs de l'école : le costume et le physique ne sont pas avantageux, et la diction est celle d'un gentil élève de comédie. Mlle Barély, les cheveux noirs

déroulés sur ses épaules, est une belle et séduisante Orientale, dont le charme est indéniable. Quel dommage que le ramage ne réponde pas au plumage et que la voix de cette artiste de bonne volonté soit toujours si désagréable! La pièce est richement et artistiquement mise en scène. Les costumes sont beaux, et le décor du second acte devant Jérusalem, avec son lever de soleil, est une véritable merveille. On connaît la superbe partition que *Judas Machabée* inspira jadis à Haendel. M. Bourgault-Ducoudray a écrit pour les *Fils de Jahel* une scène musicale absolument réussie. — Première littéraire intéressante, mais succès nul. Les *Fils de Jahel* n'auront que quinze représentations et céderont la place, dès le 30 octobre, à l'*Arlésienne,* avec Mme Favart, dans le rôle de Rose Mamaï, et l'orchestre et les chœurs de M. Colonne.

18 NOVEMBRE. — Premières représentations de *Renée Mauperin,* pièce en trois actes tirée du roman de MM. de Goncourt par M. Henry Céard([1]), et de *Maître Corbeau,* comédie en deux actes de MM. Hippolyte Raymond et Maurice Ordonneau ([2]). — Elle est exquise, la Renée du roman,

1. DISTRIBUTION : M. Mauperin, *M. Cornaglia.* — Denoizel, *M. Dumény.* — Docteur Barousse, *M. Jahan.* — Henri Mauperin, *M. Laroche.* — Villacourt, *M. Calmettes.* — Un domestique, *M. Dalier.* — Mme Mauperin, *Mme Samary.* — Mme Courjot, *Mlle A. Laurent.* — Renée Mauperin, *Mlle Cerny.* — Noémie Bourjot, *M. Lainé.*

2. DISTRIBUTION : Robert Martinel, *M. Amaury.* — Giraudier, *M. Colombey.* — Primard, *M. Fréville.* — Désormeaux, *M. Randal.* — Pierre, *M. Lalanne.* — Lucile, *Mlle A. Leturc.* — Suzanne, *Mlle Lhéritier.* — Mme Gantois, *Mlle Nory.*

avec ses allures cavalières, ses cheveux blonds ébouriffés, sa liberté à l'américaine et sa noblesse innée, sa franchise absolue, ses délicatesses de prime-saut. Il est trop exact, hélas! cet Henri Mauperin, jeune homme « moderne », très grave, très froid, très compassé, très calculateur, versé dans l'économie politique, flattant les académiciens, se faisant un piédestal de ses relations et rêvant d'un beau mariage. Parfait est le contraste du frère et de la sœur. Et que de charmants détails, que de pages délicieuses en ce livre de maître! Mais, encore qu'il soit bien difficile de transformer en pièce de théâtre un roman d'analyse, et que, pas plus que les études de Balzac et de Flaubert, celles des Goncourt ne soient faites pour la scène, nous comprenons qu'on ait vu dans *Renée Mauperin* une action de nature à intéresser le gros public. Henri Mauperin, qui n'a pas craint de séduire une mère afin d'épouser sa fille, est tué en duel pour avoir vaniteusement usurpé, sans le savoir, le nom d'un gentilhomme vivant, en ne croyant s'attribuer qu'un nom de terre, et Renée meurt subitement de la rupture d'un anévrisme en apprenant qu'elle est la cause de ce duel meurtrier; car « en faisant follement une chose sérieuse », elle a envoyé audit gentilhomme dont elle a, par hasard, appris l'adresse, le journal qui l'a prévenu, mais trop tard, du vol de son nom. Un simple coup de théâtre, au lieu de l'agonie sublime qui tient le tiers du volume, et qui, selon nous, fait le charme principal du roman des Goncourt, aussi adroitement « adapté » que possible par M. Henry

Céard. Son premier acte, rempli de mots — les mots du livre, d'ailleurs — est une exposition très habile. Le second, aussi « réduit » que possible à l'issue de la répétition générale, nous a moins plu. Le troisième, au contraire, est, théâtralement parlant, fort bien fait, et s'il n'est pas absolument neuf, il a produit une bonne impression devant un public de première admirablement disposé d'ailleurs. Le gros — trop gros — changement de M. Céard est d'avoir fait Renée amoureuse *in extremis* de Denoisel, le Desgenais de l'histoire, qui, dans le livre, reste un pur camarade. L'ami Denoisel est donc rajeuni pour les besoins de la cause, et Renée, mourant dans les bras de Denoisel en lui disant qu'elle l'aimait, est peut-être plus sympathique, mais elle est assurément plus banale. Mlle Cerny meurt vite et bien : c'est un fait. Elle a du charme et de l'intelligence évidemment. Mais ce n'est pas tout que d'avoir beaucoup d'amis dans la salle et de savoir répéter correctement la leçon apprise par le professeur (et il n'en est certes pas de meilleur, en la circonstance, que M. Porel), il faut encore avoir de la voix et une ombre de sentiment. Mlle Cerny n'a pas de naturel et la force lui manque, quand la situation l'exige. Elle nous a joué Renée Mauperin « en levant la jambe », comme elle avait joué Musette de la *Vie de Bohème* et Puck du *Songe d'une nuit d'Été*. Ce n'est pas là ce qu'on appelle « composer un rôle ». M. Dumény a consciencieusement travaillé celui de Denoisel, et s'en est tiré à son honneur, en le jouant avec beaucoup de discrétion et de gaîté — une gaîté

triste, s'accordant bien avec la « mélancolique tintamarresque », que nous représente Renée. M. Cornaglia et Mme Marie Samary font, avec une certaine vérité, les pauvres parents Mauperin, perdant du même coup leurs deux enfants. Mlle Antonia Laurent (Mme Bourjot) n'a, pour ainsi dire, qu'une figuration, et M. Laroche, qui est, paraît-il, assez joli garçon « à la ville », s'est plu, pour la seconde fois, à nous donner à la scène la physionomie d'un affreux repris de justice : il est horrible de toute façon, cet Henri Mauperin, bon pour la cour d'assises. — La soirée avait commencé par la représentation d'une comédie sans prétention, signée H. Raymond et M. Ordonneau, et intitulée *Maître Corbeau*. C'est la mise en action de la célèbre fable de La Fontaine. Tout le livre y passera : les *Deux Pigeons*, la *Cigale et la Fourmi*, le *Renard et le Corbeau*... « Maître Corbeau sur un arbre perché », c'est M. Giraudier, riche manufacturier, bourgeois ambitieux, cousin du Pontérisson du *Panache*, briguant la députation à laquelle il n'a, du reste, d'autre titre que sa bêtise incarnée, et tenant « en son bec un fromage », c'est-à-dire une belle et bonne dot qu'il donne à chacune de ses charmantes filles. « Maître Renard par l'odeur alléché » n'est autre qu'un certain Robert Martinel, sachant, par l'expérience qu'il en a faite lui-même, combien il est inutile et maladroit de dire aux gens leurs dures vérités. Du sucre, encore du sucre et toujours du sucre : telle est sa devise ; tel est le système dont il se trouve bien, jusqu'au moment où il finit par avoir sur les bras trois

femmes auxquelles il est accusé d'avoir fait la cour à la fois. Le fin renard se tire de ce mauvais pas et épouse Lucile, à qui son papa donne cinquante mille francs de plus qu'il n'avait dit tout d'abord. « Apprenez que tout flatteur vit aux dépens de celui qui l'écoute. » Cette leçon vaut bien un acte sans doute : les spectateurs de l'Odéon en ont, sans trop se plaindre, supporté deux ; mais c'eût été folie de vouloir leur en faire avaler trois. Avec le tact qui le caractérise et la connaissance qu'il a du public, M. Porel a donc bien fait de réduire à une plus simple expression l'honnête et morale comédie des deux vaudevillistes admis à l'insigne honneur d'écrire pour le Second Théâtre-Français.

10 DÉCEMBRE. — Première représentation de *La Bourse et la Vie*[1], comédie en un acte de M. François Mons. — M. Adolphe Dupuis dans *Tartufe*. — On racontait que M. le directeur de l'Odéon s'était fait légèrement tirer l'oreille pour donner à la fin de la saison précédente la petite comédie de M. Mons, qu'il voulait jouer, sans convocation de la critique, un soir de représentation populaire à prix réduits. M. Mons se rebiffa : il désirait, lui, la présence de la critique et nous avons vu le moment où le procès allait être porté devant la commission des auteurs dramatiques — ces auteurs dramatiques dont M. Mons défend si brave-

1. DISTRIBUTION : Enguerrand, *M. Rebel*. — Piétro, *M. Kéraval*. — Latranche, *M. Matrat*. — L'Exempt, *M. Jahan*. — Valério, *M. Calmettes*. — Dame Aurore, *Mme Raucourt*. — Simiane, *Mlle Leturc*.

ment les droits aux Etats-Unis. Le différend se termina, comme cela devait être, à l'amiable : la pièce fut remise à la saison suivante, et nous l'avons vue ce soir dans une représentation obligeant toute la critique à passer les ponts. Enguerrand — l'action se passe sous Louis XIII et du temps de Concini — Enguerrand (M. Rebel), qui croit Simiane infidèle, conclut avec le spadassin Pietro (M. Kéraval) un pacte des plus bizarres :

Avant qu'il soit demain, je veux coûte que coûte,
Etre mort ; mais je veux en même temps mourir
Sans voir d'où vient le coup et surtout sans souffrir ;
En face du danger, je pourrais me défendre,
Malgré moi ; tu dois donc me suivre ou me surprendre,
Dans la rue, au spectacle, au jeu si tu m'y vois...
De l'heure et du moyen je te laisse le choix.
Pour moi, je vais sortir ainsi que d'habitude.
Sans plus d'empressement, mais sans inquiétude,
Je t'appartiens ; tu peux te presser ou surseoir
A ta guise, — pourvu que je sois mort ce soir.

Voilà une idée bien... américaine, et frisant un peu son Sardou, M. Mons eût trouvé l'idée de sa pièce au-delà des mers que cela ne nous étonnerait pas le moins du monde. Vous vous imaginez, d'ailleurs, qu'après avoir si facilement donné sa bourse, et s'être vu, pendant une demi-heure, en proie aux terreurs d'un homme qui a promis sa vie, Enguerrand, bien convaincu que Simiane ne l'a jamais trompé, se résigne à vivre pour épouser : Mlle Leturc est bien assez jolie pour cela. Cette bluette, écrite en vers bien troussés, a été sympathiquement accueillie, et M. Mons n'a plus eu à se

plaindre de personne — pas même de la critique. — Le gros attrait de la soirée du 10 décembre était dans la tentative de M. Adolphe Dupuis (du Vaudeville), se montrant pour la première fois à Paris dans le rôle de Tartufe, qu'il a sans doute joué souvent à Saint-Pétersbourg. M. Dupuis s'y prend évidemment un peu tard pour débuter dans le répertoire classique et ce ne peut être là qu'un essai, une preuve curieuse donnée par l'excellent comédien. Nous devons avouer ici que l'essai n'a pas été fort heureux et que la preuve n'a point été des plus concluantes. Pourtant, sans « chercher midi à quatorze heures », M. Dupuis a apporté dans l'interprétation du personnage ses grandes qualités, qui sont, comme on sait, le naturel et la vérité. Après Leroux, Geffroy, Lafontaine, Bressant, Febvre, Dupont-Vernon, Dumaine, Chelles, etc., que nous avons vus dans Tartufe (nous y verrons un jour Coquelin), M. Dupuis a joué le rôle simplement, avec beaucoup de tact et de goût. Il a très clairement exposé son cas et fort nettement présenté le personnage sous ses trois aspects différents, montrant on ne peut mieux, dans la première scène, la concupiscence et l'ardent désir de posséder une aussi belle femme qu'Elmire :

Que fait là votre main ?
— Je tâte votre habit : l'étoffe en est moelleuse...

se démasquant admirablement avec le vers qu'il a merveilleusement dit :

Mais comment consentir à ce que vous voulez,
Sans offenser le ciel, dont toujours vous parlez?
— Si ce n'est que le ciel qu'à mes vœux on oppose...

et faisant valoir ses droits, non pas en traître de mélodrame, mais en homme sûr de son fait :

— La maison m'appartient, je le ferai connaître...

En même temps que s'essayait, un peu trop tard, M. Adolphe Dupuis, une jeune et belle élève du Conservatoire, Mlle Dheurs débutait dans Elmire, où elle a fort bien réussi : la voix est bonne et la diction très intelligente. M. Cornaglia, qui se tire à merveille du très difficile rôle d'Orgon, M. Albert Lambert, qui a fort bien dit le « couplet » de Cléante, et Mme Raucourt, une excellente « commère Dorine », se sont fait justement applaudir.

15 DÉCEMBRE [1]. — Reprise de ***Michel Pauper***, drame en cinq actes, de M. Henry Becque. — La première représentation du ***Michel Pauper***, de M. Becque, fut, pendant l'été de 1870, un procès porté en cour d'appel devant le public. L'Odéon (alors dirigé par M. de Chilly) avait refusé sa pièce; M. Becque ne se tint pas pour battu. Il croyait son œuvre viable, il voulut la faire vivre, et elle vécut... quelques semaines seulement, car la guerre éclata, la France et Paris eurent, hélas! à s'occuper d'autre chose que de théâtre. Avec un courage et une persévérance qui l'honoraient, l'auteur avait

1. DISTRIBUTION : Michel Pauper, *M. Paul Mounet*. — De la Roseraye, *M. Albert Lambert*. — Comte de Rivailles, *M. Duméni*. — Baron von der Kolweck, *M. Talien*. — Un conseiller municipal, *M. Fréville*. — Un ouvrier, *M. Jahan*. — Un médecin, *M. Duparc*. — Joseph, *M. Vandenne*. — 2e ouvrier, *M. Dalier*. — Un apprenti, *M. Lalanne*. — Mme de la Roseraye, *Mme Favart*. — Hélène, *Mlle Weber*. — Une femme du peuple, *Mlle Derigny*. — Adèle, *Mlle S. Bertrand*.

loué une salle, improvisé une troupe, monté son drame et surveillé les répétitions à lui seul. On devait applaudir à cet acte de « self-government » dramatique. M. Becque avait la foi; avec cette foi, il avait soulevé une montagne de difficultés et d'obstacles. Il méritait de réussir, rien que pour avoir tenté un si grand effort. « L'arrêt du public « est rendu, écrivait alors Paul de Saint-Victor; il « est favorable à l'auteur, mais il ne condamne « pas le théâtre qui l'a repoussé. L'Odéon était « rigoureusement dans son droit en refusant de « jouer cette pièce mal faite, heurtée, rocailleuse « où de grosses fautes d'écoliers s'épatent au mi- « lieu de scènes excellentes. Elle serait tombée « peut-être sur une scène régulière, malgré tout « le talent qu'elle révèle; elle a réussi sur un « théâtre rouvert au milieu de sa fermeture, avec « effraction de hardiesse et de volonté. Son para- « chute a été l'audace de l'aéronaute, la lançant « intrépidement au hasard sans direction et sans « point d'appui. Quoi qu'il en soit, M. Becque a « gagné sa cause; son nom est sorti de l'obscurité; « il a fait un pas vers la renommée. Avant de re- « fuser ses pièces, les directeurs désormais regar- « deront à deux fois... »

Si, après avoir fait jouer *Michel Pauper* à la Porte-Saint-Martin, dans les conditions que nous venons de rappeler, l'auteur de *Sardanapale* (Théâtre-Lyrique, 1867) et de l'*Enfant prodigue* (Vaudeville, 1868) fut en effet un peu plus connu qu'auparavant, les directeurs ne se gênèrent pourtant pas pour lui refuser ses pièces. Aucun d'eux

ne voulait des *Corbeaux,* et c'est après avoir été successivement, mais inutilement, présentée au Vaudeville et à la Comédie-Française que la *Parisienne* trouvait asile à la Renaissance. Elle est pourtant exquise, cette comédie toute de finesse d'observation et d'ironie que le Théâtre-Français jouera tôt ou tard, comme il reprendra les *Corbeaux*, cette œuvre sobre et vraie, une des pièces contemporaines les plus fortes que nous ayons; et l'Odéon reprenait aujourd'hui au bout de seize ans, un drame de jeunesse de l'auteur de la *Navette* et des *Honnêtes femmes.* Drame bizarre, disparate au point d'en être difforme, et où les défauts et les qualités s'entreheurtent de manière à former une sorte de charivari dramatique. L'énergie s'y arrête parfois à la grossièreté, la fumée y étouffe la flamme ; des caractères correctement dessinés se mettent à grimacer subitement ; l'action verse trop souvent dans de fastidieux épisodes; des mots incongrus, et qui font bondir, partent au milieu d'un dialogue émouvant et vrai. On écoute avec plaisir un morceau bien fait, une scène qui s'accorde et marche en mesure, et voilà qu'un des personnages pousse tout d'un coup un affreux *couac...* Le charme est rompu.

L'impression qui ressort de cet amalgame n'en est pas moins celle d'un talent encore inculte. — M. Becque était jeune alors — mais singulièrement vigoureux. Il y a du souffle et de la sève dans ce sauvageon. Mûri par l'expérience, greffé par le travail, il a pu porter des fruits excellents : la *Parisienne* et les *Corbeaux* l'on amplement prouvé.

La pièce est très bien jouée. La verve fiévreuse et romantique de Paul Mounet sied merveilleusement au rôle de Michel Pauper, jadis créé par Taillade : il a eu des fureurs superbes, des élans qui ont enlevé la salle. Et quel accent pénétrant et doux il donne à l'épithalame de sa nuit de noces ! On lui eût redemandé cette mélodie amoureuse comme on redemandait, aux Italiens d'autrefois, la sérénade du ténor. M. Duméņy a fort intelligemment composé le rôle si antipathique et si difficile de M. de Rivailles : c'est bien là la physionomie hâlée de l'homme de cheval, la tenue et le ton bourru de l'ancien officier d'Afrique. Il est excellent en tout point. M Talien a de l'autorité et détaille avec un fini scrupuleux la physionomie d'alchimiste du baron Holwech. C'est un portrait hollandais prenant souffle et vie. Mlle Weber, qui disait pour la première fois de la prose ne s'est pas suffisamment défaite de l'habitude tragique ; tous les côtés vigoureux du rôle sont bien rendus, et le quatrième acte lui a notamment valu des applaudissements. Il lui faudra soigner sa voix, qui paraît malade, et acquérir la tendresse qui manque encore à son talent trop anguleux. Mme Favart est parfaite de douleur et de dignité maternelle dans le rôle de la mère d'Hélène, et M. Albert Lambert interprète avec un véritable talent le personnage fort ingrat de M. de la Roseraye.

21 DÉCEMBRE. — Première représentation de *Chez de Champmeslé*[1], à propos en un acte, en vers, de

1. DISTRIBUTION : Racine, *M. Rebel.* — La Fontaine, *M. Keraval.* — Champmeslé, *M. Calmetten.*

Mme Galeron et de M. Ernest de Calonne. M. Paul Mounet joue pour la première fois, dans *Britannicus*, le rôle de Néron; Mme Paul Mounet débute dans le rôle d'Agrippine.

31 DÉCEMBRE. — Reprise du *Lion amoureux*[1], comédie en cinq actes, en vers, de François Ponsard. — Le bon, l'honnête, le modéré Ponsard, avait tenu à mettre en regard la bravoure chevaleresque des gentilhommes de Fontenoy et la vertu patriotique des héros de Fleurus et de Jemmapes : le jeune vicomte de Vaugris, émigrés pris les armes à la main, ne peut échapper à la mort, et pendant qu'on l'emmène pour le fusiller, il fait entendre un dernier cri de : « Vive le roi! » Il adresse à la marquise, pour adieux, de gracienses galanteries, tandis que Hoche, le suivant des yeux, exprime ainsi la moralité de la pièce :

Toujours légers ! la mort ne peut les rendre graves.
N'importe : ils meurent bien ; ce sont aussi des braves.
Quand pourrons-nous, cherchant de moins tristes succès,
Sous les mêmes drapeaux ranger tous les Français.

M. de La Palisse ne parlerait pas autrement. Sans être un chef-d'œuvre — ah! non! par exem-

1. DISTRIBUTION : Humbert, *M. P. Mounet*. — Vicomte de Vaugris, *M. Amaury*. — Général Hoche, *M. Rebel*. — Comte d'Ars, *M. Cornaglia*. — Aristide, *M. Colombey*. — Epictète, *M. Matrat*. — Barras, *M. Calmettes*. — Général Bonaparte, *M. Laroche*. — 1er soldat, *M. Jahan*. — 2e soldat, *M. Duparc*. — Un muscadin, *M. Duard*. — M. Guillaume, *M. Vandenne*. — Mikel, *M. Randal*. — Marquise de Maupas, *Mme Panot*. — Mme Talien, *Mlle N. Martel*. — Cérès, *Mlle R. Royer*. — Une jeune femme, *Mlle Dheurs*. — Yvonne, *Mlle A. Leturc*. — Margait, *Mlle S. Bertrand*.

ple! — le drame d'il y a vtngt ans eût pu produire encore aujourd'hui un bel effet; mais, comme les morts de la ballade, les pièces « vont vite » à l'Odéon: il a fallu monter le *Lion amoureux* en dix jours, et le présenter à la critique et au public de première alors que, loin d'être prêt, il n'était même pas su. Surmené, épuisé, fourbu par les répétitions qui se poursuivaient en même temps que les représentations de *Michel Pauper*, M. Paul Mounet, toujours sur la brèche, s'est tiré aussi bien qu'il le pouvait, en des conditions aussi défavorables, du rôle de Humbert, brillamment créé jadis par Bressant. Il y a mis de la chaleur, de la conviction, de l'emportement, et quand la voix, comme la mémoire, ne lui faisait pas défaut, on a pu lui adresser le compliment de Shakespeare : « Bien rugi, lion! » Trop jeune sans doute pour représenter une veuve (quel joli défaut!), Mlle Alice Panot a paru charmante dans le personnage de la marquise qui, certes, n'est pas sans difficulté. Elle y est d'une décence absolue et d'une grâce exquise en sa simplicité; elle dit tout le rôle avec une rare justesse et joue avec infiniment d'intelligence et de sensibilité. Bref, elle a obtenu le véritable succès de la soirée; nous sommes ravis, pour notre part, qu'elle n'ait point trahi, dans une tache aussi ardue, les espérances que nous avions mises en son talent plein de promesses. M. Amaury a laissé tomber le rôle de Vaugris, où triomphait Delaunay, et le Hoche de M. Rebel n'est qu'un fantoche. M. Duard dans le petit couplet de « l'incoyable », et Mlle Rachel Boyer, avec son cri de « Vive la

nation! », sont les seuls qui soient parvenus à tirer une minute le public de sa torpeur glaciale; car le thermomètre marquait certainement plusieurs degrés au-dessous de zéro le premier soir. Rien ne s'opposera, d'ailleurs, à ce que la pièce puisse se relever de cet échec, et réaliser, pendant les premiers jours de l'année 1887, quelques unes de ces recettes dont l'Odéon avait si grand besoin.

	Nombre d'actes.	Date de la 1re représentation ou de la reprise.	Nombre de représentations pour l'année.
Les Jacobites, drame en vers. .	5		31
Le Barbier de Séville, comédie.	5		3
La Fausse Agnès, comédie. . .	3		3
Cinna, tragédie.	5		3
Le Voyage à Dieppe, comédie.	3		2
Le Misanthrope, comédie en vers	5		2
* *La Première du Misanthrope*, comédie.	1	15 janvier.	16 2
Le Malade imaginaire, comédie.	3		6
Tartuffe, comédie en vers. . .	5		2
Les Folies amoureuses, comédie en vers.	3		2
Venceslas, tragédie.	5		1
Le Dépit amoureux, comédie en vers.	2		27
Un Fils de Famille, comédie-vaudeville.	3	2 février.	70
Andromaque, tragédie.	5		5
L'Ecole des Bourgeois, comédie.	3		4
Le Médecin malgré lui, comédie.	3		11
* *David Teniers*, comédie en vers	1	1er mars	25
* *Le Beau Léandre*, comédie en vers	1	1er mars.	37
Le Célibataire et l'Homme marié, comédie.		1er mars.	2 4
1802		3 mars.	2
Le Mariage de Figaro, comédie.	5		2
Les Menechmes, comédie en vers	5		2
Zaïre, tragédie.	5	22 mars.	1
Le Modèle, comédie en vers. .	1	22 mars.	12
* *Le Songe d'une nuit d'été*, féerie, prose et vers. . . .	3a. 8t.	14 avril.	30
Horace, tragédie.	5		5
Les Fourberies de Scapin, com.	3		3
Sganarelle, comédie en vers. .	1		2
L'Epreuve, comédie.	1		1
Les Fausses Confidences, com.	3		2
Phèdre, tragédie	5		2
Le Menteur, comédie.	5		2
La Vie de Bohème, pièce. . .	5	16 mai.	42
L'Arlésienne, pièce	5		14
Louis XI, tragédie	5		4
La Lettre du Cardinal, à-propos,	1	6 juin.	9

…NASE DRAMATIQUE

…commence avec la quinzième re… *Sapho* [1] qui se jouera jusqu'au …placée le lendemain par le *Roman …me pauvre* [2], la pièce de MM. Al… et Adolphe Belot reparaît sur l'af…s et cède la place, quelques jours …s), à une reprise de *Fromont jeune* …des mêmes auteurs [3]. — Au moment

…miers jours de février, Mme Jane Hading avait …ment le rôle de Sapho à Mlle Jeanne Malvau.
… : Laroque, *M. Landrol.* — Maxime Odiot, … Laubepin, *M. Lagrange.* — De Bévallan, *M. De…* … de Lussac, *M. Bertal.* — Vauberger, *M. Libert.* … *Mlle Jeanne Malvau.* — Mme Aubry, *Mlle Grivot.* …que, *Mlle Antonelli* (début). — Christine, *Mme Darlaud.* …in, *Mlle Derigny.* — Mme Vauberger, *Mlle Gennetier.*
…tion : Frantz Risler, *M. Damala.* — Risler, *M. Lan…* …ges Fromont, *M. Romain.* — Planus, *M. Raynard.* — … *Lagrange.* — M. Chèbe, *M. Libert.* — Firmin, … — Sidonie, *Mlle Rosa Bruck.* — Claire, *Mlle J. Malvau* …be, *Mme Grivot.* — Désirée, *Mlle Lainé.* — T… — Miss Dobson, *Mlle Rose Lion.*

	Nombre d'actes.	Date de la 1re représentation ou de la reprise.	Nombre de représentations pour l'année.
L'Illusion comique, comédie en vers	3	6 juin.	2
Polyeucte, tragédie	5		1
Charles VII chez ses grands vassaux, tragédie.	5		9
Strophes à M. Chevreul. . . .		30 août.	
Don Juan, comédie.	5		5
Les Femmes savantes, comédie en vers.	5		4
La Partie de chasse de Henri IV, comédie.	5	10 septembre.	10
Britannicus, tragédie.	5		4
Le jeu de l'Amour et du Hasard, comédie.	3		2
L'Honneur et l'Argent, comédie en vers.	5	15 septembre.	20
Les Fils de Jaël, drame en vers.	5	14 octobre.	16
L'École des Femmes, comédie en vers	5		1
La Critique de l'École des Femmes, comédie	1		1
* *Maître Corbeau*, comédie. .	2	18 novembre.	18
* *Renée Mauperin*, pièce. . .	3	18 novembre.	20
Valérie, comédie.	3		4
* *La Bourse ou la Vie*, com. en vers	1	10 décembre.	2
* *Michel Pauper*, drame. . .	5	15 décembre.	18
Les Plaideurs, com. en vers. .	3		1
* *Chez la Champmeslé*, à-propos.	1	21 décembre.	1
* *Le Lion amoureux*, drame en vers.	5	31 décembre.	1

GYMNASE DRAMATIQUE

L'année 1886 commence avec la quinzième représentation de *Sapho* [1] qui se jouera jusqu'au 24 février. Remplacée le lendemain par le *Roman d'un jeune homme pauvre* [2], la pièce de MM. Alphonse Daudet et Adolphe Belot reparaît sur l'affiche le 6 mars et cède la place, quelques jours après (11 mars), à une reprise de *Fromont jeune et Risler aîné*, des mêmes auteurs [3]. — Au moment

1. Dans les premiers jours de février, Mme Jane Hading avait cédé momentanément le rôle de Sapho à Mlle Jeanne Malvau.

2. Distribution : Laroque, *M. Landrol.* — Maxime Odiot, *M. Duquesne.* — Laubepin, *M. Lagrange.* — De Bévallan, *M. Demey.* — Gaston de Lussac, *M. Bertal.* — Vanberger, *M. Libert.* — Marguerite, *Mlle Jeanne Malvau.* — Mme Aubry, *Mlle Grivot.* — Mme Laroque, *Mlle Antonelli* (début). — Christine, *Mme Darlaud.* — Mlle Hélouin, *Mlle Derigny.* — Mme Vauberger, *Mlle Gennetier.*

3. Distribution : Frantz Risler, *M. Damala.* — Risler, *M. Landrol.* — Georges Fromont, *M. Romain.* — Planus, *M. Raynard.* — Delobelle, *M. Lagrange.* — M. Chèbe, *M. Libert.* — Firmin, *M. Martin.* — Sidonie, *Mlle Rosa Bruck.* — Claire, *Mlle J. Malvau.* — Mme Chèbe, *Mme Grivot.* — Désirée, *Mlle Laine.* — Toby, *Mlle Netty.* — Miss Dobson, *Mlle Rose Lion.*

où fut représentée pour la première fois au Vaudeville la pièce de MM. Daudet et Belot, « Fromont jeune et Risler aîné » étaient déjà de vieilles connaissances. Qui n'avait lu ce délicieux roman d'Alphonse Daudet, où l'observation fine et pénétrante et l'exquise sensibilité d'un Dickens s'allient avec une délicatesse d'analyse et une sobriété de pinceau que n'a pas toujours connues le conteur anglais ? Quelle vérité et quelle vie dans tout ce petit monde, pauvre ou riche, qui gravite autour des cheminées fumantes de la grande fabrique du Marais ! Comment le théâtre pouvait-il essayer de faire tenir dans le cadre étroit de ses cinq actes réglementaires tous les développements de cette navrante histoire qui nous avait arraché tour à tour de si bons sourires, de si franches larmes ? Allait-on retrouver sur la scène, telle qu'on l'avait rêvée, cette petite Chèbe, aux traits chiffonnés, coquette et sournoise, devenue, de par la grâce d'un amour aussi touchant que ridicule, la belle Mme Risler aîné? Et cette pauvre petite Désirée, si aimante et si vaillante, cette boiteuse qui est le charme et la poésie du livre, étions-nous appelés de nouveau à frémir de son muet désespoir, à maudire malgré nous l'impitoyable romancier qui la fait si tristement mourir? *Fromont jeune et Risler aîné*, au théâtre, est un de ces drames intimes et bourgeois, où le comique se mêle au pathétique, et qui doit « bien finir », sous peine de condamner les spectateurs, et surtout les spectatrices sensibles aux regrets les plus douloureux. L'action se compose de cinq péripéties, que l'on

pourrait énumérer comme suit : Sidonie épouse Risler aîné et, du même coup, Fromont jeune : toute la raison sociale. — Fromont jeune et Risler aîné donnent à Sidonie une maison de campagne. — Sidonie se moque de Risler jeune. — Sidonie est chassée. — Vengeance manquée de Sidonie. — Comme on le voit, Sidonie envahit et remplit tout le drame. C'est la froide perversité de cette femme débauchée sans passion, de cette petite bourgeoise à l'âme de cabotine, avide des fanfreluches et des cliquetis du luxe, plus que de la richesse même, méchante d'instinct, rendue plus méchante encore par l'éducation et par les circonstances; c'est l'impudeur capricieuse et presque inexpliquée, si elle n'était purement vénale, de cette damnée petite ouvrière transformée en cocodette du haut commerce, qui prépare les situations terribles des deux derniers actes, et met en pleine lumière l'héroïsme admirable des deux êtres dont elle a causé le malheur et la honte. Les derniers actes sont, en effet, d'une rare puissance dramatique. La force de la situation suffit à soutenir tout l'édifice, dont la solidité semblait un peu douteuse; l'œuvre a trouvé ses véritables bases, et nous sommes ici dans le réel le plus saisissant, dans l'irréprochable vérité. Le mouvement de Risler, enfin éclairé sur la conduite de sa femme, se précipitant sur elle et lui arrachant ses bracelets, ses diamants, ses parures, et s'écriant : « Nous sommes des voleurs ! Restituons ! restituons ! » est certainement de la plus grande beauté et du meilleur aloi. Le spectre de la faillite, en effet,

s'est dressé tout à coup au milieu de cette prospérité apparente, et ce sont les désordres causés par Mme Risler qui l'ont appelé. Risler est grand, d'une grandeur épique, lorsque, l'exécution accomplie, la misérable Sidonie chassée, il reprend son sang-froid et ne songe plus qu'à sauver l'honneur de la maison en faisant face aux terribles exigences de la situation. Là est le grand drame, et c'est là que se trouve la grande moralité de l'œuvre. Et le dénouement ? Les *Pattes de mouche* de M. Sardou y sont bien pour quelque chose. On se rappelle les voyages infinis de ce fameux petit papier, cause de tant d'inquiétudes. La lettre d'amour extorquée au pauvre Franz voyage aussi ; elle arrive à Risler dans une enveloppe parfumée ; c'est la vengeance de Sidonie. Lira-t-il ? Ne lira-t-il pas? Un nouveau désastre moral va-t-il fondre encore sur l'infortuné ? Après la trahison de la femme, va-t-il apprendre la trahison du frère ? C'est Désirée qui joue ici le rôle providentiel. Au moment où Risler a décacheté le billet, quand tout le monde éperdu attend que la bombe éclate : « Mais c'est ma lettre, s'écrie la boiteuse, c'est la lettre que Frantz m'a écrite ! » Et pour preuve, elle la récite d'un bout à l'autre sans en passer un mot. Voilà pourquoi la petite Désirée sera Mme Risler jeune, et pourquoi Risler aîné aura encore des jours heureux. Mais ceux qui voudront connaître la vraie fin de l'histoire, l'issue fatale du drame, iront la chercher dans le roman. En dépit d'une terminaison médiocre, les deux derniers actes ont autrefois tout sauvé, tout conquis, et c'est sur eux

que repose encore le succès de cette reprise. Le personnage odieux de Sidonie Chèbe, qui rappelle Mme Marneffe de Balzac, Mme Bovary de Flaubert, fut créé au Vaudeville par Mlle Pierson. — (Nous l'avons vu, *Annales* 1876, page 424.) Il est échu, cette fois, à une brune excitante, Mlle Rosa Bruck, qui nous vient du Conservatoire en passant par le Théâtre-Français. La jeune artiste en a esquissé la silhouette d'un dessin très juste : c'est bien ainsi qu'on se figure la fille du peuple, ambitieuse, envieuse et perverse. Elle a commencé par travailler dans les perles fausses et est devenue perle fausse elle-même. Elle est d'un assez bel « orient », mais sertie dans du chrysocale et agrémentée d'enjolivures « canaille ». Mlle Lainé, encore une échappée du Conservatoire et de l'Odéon, s'est fait applaudir sous les traits douloureux et fins de la petite Désirée. Mlle Jeanne Malvau dit avec goût et distinction ; mais Claire Fromont n'a que des bouts de scène ; elle est sacrifiée dans la pièce comme dans son ménage. Mme Grivot est d'un naturel parfait dans Mme Chèbe. Le bon et naïf Risler aîné, qui, devenu le mari de Sidonie, ne s'aperçoit pas des trahisons, des coquineries de sa femme, ne se doute pas des dépenses que son associé Fromont jeune fait pour elle, rappelle l'honnête et aveugle mari des *Lionnes pauvres*. On s'attend à son désespoir, à sa fureur quand la vérité lui sera révélée. Sans y mettre la bonhomie et le naturel de feu Parade, M. Landrol a joué avec sa conscience et son autorité habituelles ce rôle assez malaisé qui lui a valu de sincères bravos. M. Raynard a su

faire une figure du vieux Planus, le terre-neuve fidèle et bourru attaché à la caisse de la maison Fromont, et M. Lagrange n'a pas mal saisi le côté caricatural du personnage de Delobelle, assez peu nécessaire à l'action d'ailleurs, mais qui est un chef-d'œuvre d'observation morale. Il y a tant de Delobelle, non pas seulement au théâtre, mais dans tous les mondes!

30 MARS. — Reprise de *Serge Panine*, pièce en cinq actes de M. Georges Ohnet[1]. — *Serge Panine* fut le premier grand succès de « l'heureux auteur » du *Maître de Forges*. C'est l'histoire d'une mère. Le sujet est ancien. On pouvait le croire épuisé. M. Georges Ohnet, dans son livre, le traita de telle sorte qu'il sut le rajeunir. Mme Desvarennes n'est point une femme ordinaire. Elle a travaillé dur dans sa jeunesse : elle avait épousé un simple garçon boulanger. Devenue veuve — par son intelligence, par son activité infatigable, elle est arrivée à fonder peu à peu une des premières maisons de commerçants en farines en France. L'ancienne boulangère a des écus, beaucoup d'écus. Elle donne plusieurs millions de dot à Micheline, sa fille unique. Comment cette maîtresse femme, qui, d'ailleurs, méprise et hait la noblesse, consent-elle à accorder la main de cette enfant chérie à

1. DISTRIBUTION : Serge Panine, *M. Damala*. — Cayrol, *M. Landrol*. — Pierre Delarue, *M. Romain*. — Herzog, *M. Lagrange*. — Savinien, *M. Pierre Achard*. — Maréchal, *M. Demey*. — La Brède, *M. Sirdey*. — Mme Desvarennes, *Mme Pasca*. — Jeanne, *Mlle Rosa Bruck*. — Micheline, *Mlle Jeanne Malvau*. — Suzanne, *Mlle Pierval*.

un prince polonais du nom de Serge Panine? Le roman, avec ses développements complets, nous le faisait admirablement comprendre; l'action précipitée du drame nous en donne forcément une explication insuffisante. Mme Desvarennes aime sa fille; elle a pour elle cette faiblesse extrême qui est le propre des âmes fortes, lorsque leur cuirasse est entamée. Son idée, à elle, esprit raisonnable, aurait été de la donner à Pierre Delarue, fils de ses œuvres, homme de conduite et de devoir; les jeunes gens, élevés ensemble, n'ont-ils pas été fiancés dès l'enfance? Mais Micheline s'est laissé séduire par les dehors brillants du gentilhomme slave. Pour ne pas lui causer de chagrin, la mère consent à faire sciemment une sottise; Pierre Delarue consent également à se sacrifier; il rend à celle qu'il aime la promesse qu'il en a reçue et la met lui-même entre les bras du Polonais. L'obtention de ce double consentement comportait, dans le livre, de jolis détails. A la scène, cela paraît brusque. Voilà Micheline devenue princesse Panine. Elle ne tarde pas à s'en repentir. Le prince la ruine et, ce qui est pire, il la trompe avec Jeanne de Cernay, que Mme Desvarennes avait adoptée avant la naissance de sa propre fille, et qui a épousé, par raison, le banquier Cayrol. Alors la mère se retrouve femme de combat; elle lutte contre son gendre avec l'énergie de sa nature. Elle commence par dénoncer à Cayrol l'intrigue de sa femme, espérant qu'il tuera les deux coupables. Le mari, moins farouche que la belle-mère, recule au moment de frapper l'épouse qu'il

aime encore malgré sa faute. Mme Desvarennes se fera donc justice elle-même. Pour se procurer de l'argent, le prince a fait un faux. On vient l'arrêter, il va fuir; Mme Desvarennes se met devant lui en lui offrant un pistolet : « Dans le commerce, lui dit-elle, nous ne survivons pas au déshonneur; voyons si vous avez le même cœur dans la noblesse! » Serge hésite. Alors, elle prend un pistolet et l'étend raide mort à ses pieds au moment où entre le commissaire de police. On croit que le prince s'est suicidé.

C'est le coup de pistolet du *Mariage d'Olympe* retourné : le beau-père tuait l'aventurière ; la belle-mère tue l'aventurier. La grosse nouveauté de la pièce était dans ce rôle de belle-mère qui sort du type convenu, et que son amour maternel ne rend ni ridicule, ni odieuse, mais tragique et sublime. Le succès de cette conception n'était point douteux. Chaque fois que le théâtre se prend aux entrailles mêmes de la réalité, à une situation vivante, où crie la nature, on peut être sûr que le spectateur sera empoigné, à moins que l'auteur ne force la note et ne tombe dans le mauvais par désir du mieux. Il faut rendre à M. Georges Ohnet cette justice qu'il a su donner cet *ut* dramatique sans se casser la voix dans un couac. Une fois admis son genre de peinture en grisaille, ses personnages paraissent vivre suffisamment. Par bonheur, M. Georges Ohnet n'avait point usé de ficelles, ce dont il fallait le louer très sincèrement. Il avait suivi sans malice la logique même de ses caractères et de ses situations. Cela était assez, sans

autre qualité plus brillante, pour donner un corps même à des ombres chinoises. Puis, et par-dessus tout, l'auteur avait profité d'une excellente interprétation, qui poussait au relief ce que lui-même s'était contenté d'esquisser seulement. Plus sèche est l'interprétation d'aujourd'hui. De là vient, sans doute, la froideur du public pour la reprise de ce soir. Nous avons bien retrouvé Mme Pasca, qui a composé d'une façon tout à fait supérieure le rôle de Mme Desvarennes, une de ses créations les plus complètes et les plus originales, et M. Landrol, qui avait su se tailler un beau succès dans le rôle de l'honnête Cayrol; nous apprécions aussi Mlle Malvau, une touchante Micheline; M. Damala et Mlle Rosa Bruck nous ont, au contraire, fait regretter les premiers interprètes des rôles de Serge Panine et de Jeanne Cayrol, M. Marais et Mlle Léonide Leblanc, qui jouaient si bien la scène d'amour à laquelle Micheline assiste cachée derrière un rideau, à peu près comme au dernier acte d'*On ne badine pas avec l'amour*. Soirée grise; reprise assez terne.

20 avril. — Première représentation du *Bonheur conjugal*, comédie en trois actes de M. Albin Valabrègue[1]. — Les Bonneval ont déjà marié deux de leurs filles : Jeanne à M. André Taverny, il y a

1. Distribution : Julien Bertaud, *M. Noblet*. — Bonneval, *M. Landrol*. — André Taverny, *M. Romain*. — Jean, *M. Numès*, —Henri Chauvel, *M. Pierre Achard*.—Jeanne Taverny, *Mlle Marie Magnier*. — Mme Bonneval, *Mme Grivot*. — Lucy Bertaud, *Mlle Darlaud*. —Irma, *Mlle Netty*. — Thérèse, *Mlle Pierval*. — Marthe, *Mlle Cheirel*. — Clara, *Mlle Davenay*.

sept ans; Lucy, la seconde, à M. Julien Bertaud, il y a quelques mois. Marthe, la plus jeune, est fiancée à un jeune médecin, M. Henri Chauvel, et l'on va fixer la date de la cérémonie, quand survient Jeanne l'aînée des filles Bonneval, annonçant la résolution qu'elle a prise de quitter son mari, un vrai tyran, d'un caractère insupportable, d'une jalousie intolérable. Ne veut-il pas l'empêcher d'aller au bal; et quand il daigne l'y conduire, n'a-t-il pas la prétention de l'emmener à six heures du matin! — « J'aime le monde! » lui dit-elle. — « Je n'aime que toi! » lui répond André. — « C'est à peine si nous allons au théâtre une fois tous les deux ans... » — « Pour les bonnes pièces! » ajoute le mari, sévère, mais juste. La même scène, en sens inverse, se reproduit pour la cadette des filles Bonneval. Julien Bertaud ramène sa femme : « Je vous la rends, j'en ai assez, décidément; reprenez-la, j'aime mieux ça; n'insistez pas, vous me désobligeriez... » Vous voyez d'ici la stupéfaction des beaux-parents. — « C'est ta faute! » dit Mme Bonneval. — « C'est la tienne, maman; n'as-tu pas toujours conduit papa par le bout du nez? » — « Sans en avoir l'air, répond la mère, en lui laissant croire qu'il ne faisait que ce qu'il voulait : là est le secret du bonheur conjugal. » C'est pour ne l'avoir pas compris, paraît-il, que les deux ménages sont désunis, et comme Marthe n'est pas encouragée par l'exemple de ses sœurs, elle rend sa parole à son fiancé. Infortunés Bonneval! Du même coup, leurs trois filles leur restent pour compte. Le second acte — chez Taverny

— s'ouvre sur une séparation qui date de trois semaines. André et Julien font tout ce qu'ils peuvent pour se distraire : ils sont allés, la veille, au Bal des Artistes, et chantent « Ugène, où y a de l'hygiène... » mais ils ne trouvent à leur vie nouvelle aucun plaisir, et s'ennuyant horriblement, ils se déclarent heureux comme ça et se refusent obstinément à reprendre leurs femmes. — « Je consentirais volontiers à habiter avec vous, disent-ils, l'un après l'autre, à Mme Bonneval — n'est-ce pas le plus bel éloge qu'on puisse faire d'une belle-mère?... Mais habiter avec ma femme, jamais! » Chacun des époux cherche un moyen de divorce. André propose un flagrant délit dans lequel sa femme le surprendrait en compagnie d'une cocotte. — « Il serait plus convenable d'avoir insulté ma mère, » dit Jeanne, encore jalouse et par conséquent toujours amoureuse. Aussi Julien s'est-il promis de la réconcilier avec son mari en lui faisant croire qu'il a réellement un rendez-vous avec une maîtresse : Mme d'Entrechaut, 38 *bis*, rue Vivienne, pendant qu'il persuade à André que sa femme a un rendez-vous avec M. d'Entrechaut, 38 *bis*, rue Vivienne. Les deux époux s'expliqueront et se raccommoderont. Le troisième acte se passe donc à l'appartement de la rue Vivienne. Julien explique à une bonne, qui ne le connaît que sous le nom de M. d'Entrechaut, que des gens vont venir, qu'elle doit les laisser faire tout ce qu'ils voudront. Poursuite insensée de tous les personnages, qui veulent se surprendre mutuellement; finalement, personne n'y comprend

rien, quand la bonne annonce M. et Mme d'Entrechaut. C'est Julien qui entre. Étonnement de tous. Julien explique qu'il a voulu raccommoder un ménage qui s'adorait. Tous s'embrassent, et Henri épousera la petite Marthe, qui avait juré de ne pas se marier tant que ses sœurs seraient séparées. Tel est, en quelques mots, le scénario du *Bonheur conjugal*, qui se serait appelé les *Maris garçons*, s'il n'y avait pas déjà, sous ce titre, une pièce connue, — ou les *Ménages parisiens*, si cette dernière appellation n'eût pas rappelé de trop près les *Ménages de Paris*, qui se jouent au théâtre des Nations. Peu importe le titre, du reste : la pièce est gaie, spirituelle, amusante d'un bout à l'autre, depuis le premier acte aux allures un peu vieillottes, jusqu'au dernier, d'une folie inénarrable dans le genre d'Hennequin, et qui, par son franc comique, a décidé le grand succès de la soirée. Le *Bonheur conjugal* est, selon nous, le meilleur ouvrage de M. Albin Valabrègue, l'un de nos jeunes auteurs dramatiques sur lesquels on doit vraiment compter. Un peu plus de style et quelques traits d'observation par-ci par-là : tout sera parfait. Cette désopilante comédie est jouée avec beaucoup de verve et d'entrain par M. Noblet et Mlle Darlaud (le ménage Julien Bertaud); Mlle Magnier et M. Romain (le ménage Taverny); M. Landrol et Mme Grivot (le ménage des beaux-parents Bonneval); M. Numès et Mlle Pierval (le ménage des domestiques, Jean et Thérèse, bien gênés par la situation de leurs maîtres); Mlle Leriche et M. Pierre Achard (le futur ménage Henri Chauvel), — sans

oublier la délicieuse ahurie qui s'appelle Mlle Netty. Une bonne, une très bonne soirée.

Le Gymnase avait terminé sa saison dans les premiers jours du mois de juin avec le *Bonheur conjugal*. Il inaugurait la suivante, le 26 août, par la première représentation d'une pièce en un acte, la *Miniature* de MM. Ernest Depré et Charles Clairville, qu'avaient déjà applaudie, deux ans auparavant, les membres et les invités du cercle Volney, où les deux jeunes vaudevillistes faisaient leurs premières armes. Le grand public nous a paru confirmer le jugement porté jadis par les amis : la *Miniature* est ce qu'on appelle une aimable bluette, dont l'intrigue tient en quelques mots. Il s'agit d'un jeune homme coupable de refuser, sur le vu d'un portrait peu réussi, la main d'une veuve, qu'il croit légèrement âgée. La dame, vexée, jure de se venger, et, voyez où la coquetterie l'amène, elle réussit à se faire passer pour sa propre fille, une fille qui n'a jamais existé, et voilà comment, en s'imaginant épouser la fille, le jeune homme, puni, épouse la mère. Mais la pénitence est douce : c'est le cas de le dire, en regardant Mlle Depoix, charmante en son costume Directoire. Mlle Depoix, la Esméralda de naguère au théâtre des Nations, n'est pas seulement jolie à voir habillée à la mode d'autrefois, elle se montre fort bonne comédienne dans le double rôle de la mère et de la fille, et nous devons à la vérité d'ajouter qu'elle est secondée avec beaucoup d'intelligence par MM. Pierre Achard et Montbars, l'ancien Montbars du *Petit Ludovic*. Déjà bien disposé par le gentil badinage

à la Scribe (c'est là un éloge, et non certes une critique), que nous offraient MM. Ernest Depré et Charles Clairville, le nombreux public réuni le 26 août au Gymnase a fait fête à la reprise du *Bonheur conjugal*, une des pièces les plus gaies, les plus franchement amusantes que, depuis bien longtemps, il nous ait été donné d'applaudir, — une pluie joyeuse de mots drôles sur des situations inénarrables. C'est là vraiment de la bonne, de l'excellente comédie, et du coup M. Albin Valabrègue s'est placé à un rang fort élevé parmi nos auteurs dramatiques. En écrivant le *Bonheur conjugal*, M. Valabrègue n'a pas seulement travaillé pour notre joie, à tous; il a donné le droit à la critique d'exiger désormais beaucoup de lui, car il n'est plus le premier venu, parmi ceux qui travaillent pour le théâtre : il est quelqu'un. Il va sans dire que les infortunes des deux ménages des deux filles de M. Bonneval continuaient à amener au Gymnase tous ceux qui aimaient à rire, et le *Bonheur conjugal* commençait une nouvelle série de fructueuses représentations. Mais il fallait que la pièce bouffonne fût jouée avec toute la bouffonnerie désirable, et la troupe du Gymnase, retour de Dieppe, manquait légèrement d'entrain le premier soir : les fatigues du voyage, sans doute... Nous ne savons pas ce qu'a pu être M. Noblet, à Londres, dans le rôle de Don César de Bazan de *Ruy Blas*, mais nous pouvons dire que, dans M. Julien Bertaut, le mari soumis et philosophe du *Bonheur conjugal*, il est d'une fantaisie exquise et d'un comique irrésistible. M. Noblet jouerait

très bien nombre de pièces de Duvert et Lauzanne, dont le style n'est pas sans rapport avec celui de M. Valabrègue, et si nous étions le directeur du Gymnase, nous lui ferions reprendre, entre temps, quelques-uns des rôles du joyeux répertoire d'Arnal. — Emporté par la vérité de la situation, M. Romain, lui-même, dégèle quelque peu, au milieu de toute cette gaieté, dans l'emploi du mari exaspéré. Mlle Magnier a toujours sa verve un peu commune, mais absolument de mise en la circonstance, et Mlle Netty, la gentille femme de chambre ahurie du petit appartement de la rue Vivienne, est encore bien amusante. MM. Landrol et Mme Grivot sont restés les excellents comédiens que l'on sait, et ont contribué, pour leur part, au succès très franc de cette reprise.

7 OCTOBRE. — Reprise de *Froufrou*, pièce en cinq actes de MM. Henry Meilhac et Ludovic Halévy [1]. — La dernière reprise de *Froufrou* date de trois ans. Elle eut lieu au théâtre de la Porte-Saint-Martin, avec Mme Sarah Bernhardt, dans le rôle de Froufrou, M. Marais, dans celui de M. de Sartorys, M. Lafontaine, dans Brigard, etc. Mme Jane Hading, qui avait joué *Froufrou* en tournée, tant en province qu'à l'étranger, a

1. DISTRIBUTION : Henri de Sartorys, *M. Damala.* — Brigard, *M. Lagrange.* — Baron de Cambri, *M Landrol.* — De Valréas, *M. Romain.* — Pitou, *M. Numès.* — Un valet, *M. Bourgeotte.* — Froufrou, *Mme Jane Hading.* — Baronne de Cambri, *Mlle Marie Magnier.* — Louise, *Mlle Rosa Bruck.* — Pauline, *Mlle Pierval.* — Zanetto, *Mlle Cheirel.* — Georges, *Petite Desmet.* — La gouvernante, *Mlle Gennetier.*

désiré, elle aussi, se montrer aux Parisiens dans l'inimitable création de Desclée, et le directeur du Gymnase, qui n'a rien à refuser à Mme Koning, a repris *Froufrou*. Nous n'avons point à raconter ici une pièce que tout le monde connaît. Les auteurs ont incarné dans ce rôle, ou plutôt dans cette étude, la Parisienne d'il y a vingt ans, avec ses frivolités et sa nervosité. A vrai dire, « Froufrou » est ce que nous appelons un paquet de nerfs. La vie fiévreuse de Paris, du Paris des dernières années de l'Empire, le tourbillon dans lequel on vit, les émotions du turf, les nuits passées dans le monde, les entraînements de la vie du dehors, l'absence d'une éducation qui prépare une jeune fille à la vie de famille, tout cela a fait de la Parisienne une femme exceptionnelle, qui n'a plus le temps de réfléchir; un être sans raison, une créature constamment surmenée et qui parvient à une telle irritation du système nerveux qu'elle n'agit plus que par les nerfs. On a récemment inventé pour cet état maladif le terme scientifique de névrose, qui dit tout. Froufrou, c'est l'étude de la névrose chez la femme mondaine, coureuse de courses, actrice de salon, pour qui le mariage n'est, en somme, que la conquête de la liberté, et pour qui la famille n'est qu'un point de repos entre deux fêtes, quand on est à bout de forces et qu'il devient impossible de passer une soirée au coin du feu; c'est l'étude de la Parisienne surmenée, enfiévrée, et qui, dans le milieu exact, perd à peu près la notion des choses jusqu'à ce qu'elle perde elle-même l'équilibre. Chez ces femmes, le

siège de la volonté n'est pas dans la cervelle, comme la science l'indique, mais dans les nerfs. Si la névrose dont elles souffrent les abandonne un instant, elles se retrouvent ; si la névrose les envahit, elles sont capables de tout. Dans *Froufrou,* l'adultère, trop rebattu dans le théâtre contemporain, se présentait sous une forme nouvelle : Froufrou ne se donne ni par curiosité, ni par caprice, ni par une de ces passions profondes qui font déserter le foyer malgré la *respectability* de l'époux et la tendresse de l'enfant. Froufrou sera fidèle au mari tant qu'elle aura sa raison ; elle n'est pas vicieuse du tout ; Froufrou n'est pas davantage une mauvaise mère dans le sens strict du mot ; elle élève son enfant comme elle a été élevée elle-même, quand les plaisirs mondains lui laissent le temps de se retrouver. Les auteurs n'ont pas eu besoin de nous imposer de longues tirades sur cette éducation moderne de la Parisienne ; on la devine par le père de Froufrou, par le mondain Brigard, qui n'a pas plus une notion exacte de l'austérité du chef de famille que sa fille ne se doute, à proprement parler, des devoirs réels de la mère. Brigard est père de loin en loin, quand il n'a pas autre chose à faire, et Froufrou redevient épouse quand le monde lui en laisse le temps. On a beaucoup discuté *Froufrou.* Il y a deux pièces bien distinctes dans cette œuvre ; la première, en trois actes, qui parut, en son temps, étonnante de verve, d'acuité, de désinvolture, de grâce parisienne et moderne ; l'autre, larmoyante et banale. C'est peut-être cette partie mélodrama-

tique qui a fait le long succès de la pièce : j'ai rarement vu une spectatrice ne point pleurer à la mort de Froufrou, et, cette fois encore, bien des gens ont tiré leur mouchoir au dénoûment. Elle est pourtant peu digne de tant d'émotion, cette femme qui brise son bonheur, compromet son honneur et force deux hommes à s'entre-tuer, simplement parce qu'elle a une crise de nerfs et se croit malheureuse. Mais elle est vraie et vivante. Ces trois premiers actes ont l'intensité de l'existence parisienne d'hier, avec je ne sais quoi de fin et de tout particulier. La rivalité des deux sœurs est étudiée et analysée avec une rare délicatesse de main. Les trois premiers actes sont vraiment jolis, le second surtout. Et comme, sans avoir l'air d'y toucher, ils enfoncent le scalpel dans le membre gangrené ! Nos mœurs faciles sont là ironiquement peintes : l'ironie est une arme terrible. Un jour, raconte-t-on, c'était vers 1848, le directeur d'un journal socialiste demanda à Léon Gozlan un roman où fussent traités les problèmes qu'on agitait alors — et qu'on agite encore aujourd'hui. — « Le voulez-vous sérieux ou gai ? » dit Gozlan. — « A votre aise ! » Gozlan le fit terriblement gai. Il écrivit ce petit chef-d'œuvre qui s'appelle *Aristide Froissart*, où, tout en plaisantant, il montre la décomposition sociale, et traite la question du mariage indissoluble, du divorce et de la famille. On pourrait dire que MM. Meilhac et Halévy, dans *Froufrou*, ont fait comme Léon Gozlan. Quelle attaque plus terrible contre la famille, telle que nous l'ont faite les

mœurs, que ce portrait du vieux viveur, si bien joué jadis par Ravel ? Point de dignité, partant, point de respect, — « Je m'en vais en Bohême ! » dit-il à sa fille. Et la fille, qui songe à la vie dissipée de ce père prodigue, fait un jeu de mots et se met à rire. Le père accompagne à Prague une danseuse sifflée à Paris. Il revient pour faire répéter *Indiana et Charlemagne* à sa fille, qui jouera en débardeur. Avec quel art toutes ces scènes, cruelles au fond, ont été traitées, enlevées par les auteurs de *Froufrou!* Aimée Desclée, à peu près inconnue la veille et devenue *étoile* le lendemain de la première soirée de *Froufrou*, déploya, dans Gilberte, un talent souple, gracieux, dramatique, passionné. Elle était l'esprit et la grâce mêmes. On ne pouvait être à la fois ni plus artiste ni plus femme. Elle ne jouait point la comédie, elle la *vivait*. La diction était charmante; tout était simple en elle (c'était aussi une de ses qualités), simple et vrai. A cette séduction se joignait l'énergie, à cet esprit s'ajoutait la vaillance. Dans la scène entre les deux sœurs, Mlle Desclée avait un superbe : *Garde tout !* qui est resté célèbre. Mme Jane Hading, qui nous a déjà donné plus d'une preuve d'un véritable talent, n'avait certes pas besoin pour asseoir sa réputation de nous jouer *Froufrou* après Desclée et après Sarah Bernhardt. Elle nous a paru manquer essentiellement des qualités nécessaires pour interpréter toute la première partie du rôle. Elle n'a pas de gaîté, pas de souplesse, elle n'est pas réellement évaporée, pas assez joyeuse. On sent l'effort sous son rire qui ne

sonne ni clair ni juste, et ses allures fantasqu n'ont aucun rapport avec le personnage. Nous nions pas les grandes difficultés qu'elle a eu vaincre pour plier sa nature aux nécessités d'u rôle qui n'a pas été écrit pour elle ; mais si elle l bien compris, — c'est, avant tout, une femme fo intelligente, — elle n'a pu bien le rendre. Ce n'e point que, de temps à autre, elle n'ait trouvé u intention vraie, mais ce n'était qu'un éclair, Froufrou redevenait bien vite Sapho. Donc, pe dant les trois premiers actes, les meilleurs l'ouvrage, nous n'avons pas trouvé que Mme H ding ait eu raison de lutter avec la mémoire Desclée et avec le souvenir plus récent de Sara Bernhardt. Nous l'attendions au quatrième act Là, nous devons le dire, elle s'est retrouvée et reconquis du même coup les sympathies de so public et elle a eu, dans la partie mélodramatiq du rôle, de superbes moments qui l'ont fait just ment applaudir et rappeler à l'issue du quatrièm acte. Le dernier a produit moins d'effet peut-êtr c'est celui que nous préférons. Mme Jane Hadin l'a joué avec une simplicité tout à fait rema quable. Il est impossible de mourir d'une maniè plus touchante. M. Damala était chargé du rô de Sartorys que Pujol — qui se souvient enco de Pujol ? — créa jadis sur cette même scène Gymnase, avec beaucoup de distinction et d'aut rité. Pujol, dans les trois premiers actes, avai bien plus que M. Damala, l'air d'un diploma sérieux, compassé et grave, qui cache sous d dehors réservés et froids la passion ardente do

il est animé. M. Damala est un amoureux. Pujol était un grand premier rôle. Mais, au quatrième acte, le jeune artiste reprend ses avantages. Son entrée, très bien faite, a été saluée d'une belle salve d'applaudissements, et il a joué avec une mâle énergie la scène dramatique du mari venant à Venise venger l'honneur de son nom sur l'amant de Froufrou. Celui-ci était très correctement représenté par M. Romain. — Le 31 octobre avait lieu la Première représentation de *Pieux Mensonges*, comédie en un acte de M. Julien Berr de Turique, jouée par M[lles] Josset et Marguerite Achard, MM. Rey, Borel et Torin, et fort bien accueillie du public.

15 novembre. — Reprise du *Panache*, comédie en trois actes de M. Edmond Gondinet[1]. — Le théâtre du Palais-Royal a représenté, comme un grand succès, il y a de cela onze ans, et a longtemps gardé à son répertoire, cette comédie restée d'une actualité palpitante. Le *Panache* est une vive et mordante satire dont les modèles se sont multipliés et sont devenus légion. Le héros, Pontérisson, qui aspire à la préfecture, est maintenant un type banal. Ce sera un honneur pour M. Gondinet de l'avoir prévu, deviné et dépeint, sans que la moindre retouche soit jugée nécessaire à ce portrait frappant. C'est une amusante parodie des pro-

1. Distribution : Oscar de Villecresne, *M. Noblet*. — Pontérisson, *M. Landrol*. — Alaric de Fauquemberghes, *M. Lagrange*. — Borromée, *M. Numès*. — Birochet, *M. Montbars*. — Lucrèce, *M[lle] M. Magnier*. — Aménaïde, *M[me] Desclauzas*. — Cadissette, *M[lle] Depoix*. — Mélie, *M[lle] Darlaud*. — Manda, *M[lle] Josset*. — Fanchette, *M[lle] A. Pastelot*.

jets et des enivrements d'un nouveau préfet, des flatteries et des ovations dont il est l'objet. Mais comment traiter un pareil sujet avec la censure d'alors qui ne laissait mettre en scène aucun fonctionnaire, à moins que ce ne fût pour en faire une espèce de *deus ex machina?* M. Gondinet s'en tira avec beaucoup d'esprit et d'adresse, en imaginant un personnage qui, par un quiproquo assez plausible, se croit préfet, ou du moins à la veille de l'être, et qui ne l'est pas. Dès lors, son ardeur de néophyte, ses vastes projets d'amélioration, sa recherche de la popularité, ses complaisances à écouter les compliments et les adulations, ses faciles promesses, son ivresse au milieu des manifestations qui fêtent son avènement, n'avaient plus rien qui pût choquer les censeurs, et devenaient doublement comiques. Le comique s'accroît encore si, à côté de ce personnage, est celui qui a toute raison de se croire le futur préfet, qui enrage de se voir compromis, et qu'une raison majeure empêche pourtant de désabuser l'individu qui prend sa place. C'est là toute la pièce. Elle est animée et gaie, pleine d'observation et de mots spirituels. C'est de la comédie de mœurs, comme on en pouvait faire au Palais-Royal. Si les plaisanteries du premier acte ont paru éventées, le second acte est demeuré fort amusant et a enlevé le succès de cette reprise — légèrement compromis jusque-là. Rien de plus plaisant que Pontérisson, faisant son entrée à Montbrison, dans la salle du *Cadran vert,* gonflé de suffisance, bouffi d'importance, jouant au potentat déguisé avec une bonho-

mie majestueuse, se tenant à quatre pour ne pas découvrir son incognito. Borromée le suit, flambant neuf dans la livrée de ses rêves : il était domestique d'un simple rentier; le voilà laquais d'un gros fonctionnaire! Aussi ne peut-il garder le secret de sa promotion : « C'est le nouveau préfet! » chuchote-t-il à l'oreille de l'hôtesse ahurie, et voilà toute l'auberge en l'air pour fêter M. le préfet : le bruit de son arrivée se répand dans la ville; les lampions s'allument, les orphéons se rassemblent, les pompiers se mettent sous les armes, les jeunes filles vêtues de blanc lui offrent des bouquets, la fanfare fait rage... Pontérisson rayonne. Puis, se gonflant de plus en plus, il s'intéresse au sort de chacun, prend bonne note des réclamations qui sont faites, songe à déterrer un grand homme dans le passé du département pour fêter son centenaire, et adresse à ses administrés les questions d'usage de tout fonctionnaire en tournée. Tout cela est vif, gai, léger de ton, d'allures; la satire est tempérée par la belle humeur; les traits ne visent qu'à coup sûr; les allusions éclatent sans blesser personne. On rit du meilleur des rires. Geoffroy était épique dans le rôle de ce brave homme qui s'imagine qu'on l'a nommé préfet de Montbrison, et qui devance l'arrêté ministériel pour se rendre compte des besoins de son département : il avait des gestes, des intonations, des costumes, des réflexions ineffables. Pour succéder à Geoffroy, admirable de bonhomie et de suffisance, il aurait fallu un Thiron, tout au moins un Daubray. Nous n'avons eu que Landrol, qui est

un estimable artiste, mais qui n'a rien de ce qu'il faut pour faire le bourgeois bourgeoisant de M. Gondinet. Dans le rôle d'Oscar de Villecresne, M. Noblet est fort drôle. Très élégante et en beauté, ce soir, Mlle Marie Magnier a repris avec succès le personnage de Lucrèce, qu'elle a créé il y a onze ans et qu'elle joue toujours avec beaucoup d'entrain. Mlle Desclauzas met sa verve comique au service du rôle d'Aménaïde Birochet, la joyeuse hôtelière du *Cadran vert*, — un décor très joliment brossé, entre parenthèses, que celui de la salle d'auberge du second acte, où Mlles Depoix et Darlaud sont assurément très agréables à regarder. M. Numès a joué du mieux qu'il a pu le rôle de Borromée, où Brasseur était si grotesquement plaisant. Mais M. Lagrange, qui a donné, nous ne savons pourquoi, à l'agent matrimonial Alaric de Fauquembergues, la tête et même l'accent de « l'illusioniste » M. Buatier de Kolta, a failli tout gâter : il a été l'étonnement et l'agacement de la soirée.

29 NOVEMBRE. — Reprise de la *Doctoresse*[1]. — L'étude de mœurs de MM. Ferrier et Bocage est amusante au possible : le premier acte pose bien le personnage nouveau de la femme-médecin, qui

1. DISTRIBUTION : Alfred Frontignan, *M. Noblet*. — Serquigny, *M. Lagrange*. — Edmond, *M. Numès*. — Gaston, *M. Dubroca*. — Montargis, *M. Seiglet*. — Des Cerceaux, *M. P. Borel*. — Betting, *M. Charton*. — Premier Client, *M. Libert*. — Angèle, *Mlle M. Magnier*. — Arabelle, *Mlle Desclauzas*. — Lovely, *Mlle Darlaud*. — Julie, *M. Bari*. — Gertrude, *Mlle Josset*. — Bertzy, *Mlle M. Achard*. — Berthe Montargis, *Mlle A. Pastelot*.

a le droit de mettre sur sa porte et sur ses cartes les trois lettres fatidiques D. M. P., et le second, d'une fantaisie charmante, conduit le public aux péripéties les plus folles, aux intérieurs les moins explorés, aux traits de mœurs les plus bizarres qui soient au monde. La famille Betting — tous acrobates, écuyers ou dompteurs — avec son puritanisme anglican, est certainement une des créations les plus drôles du théâtre contemporain, et elle permet aux auteurs d'exercer leur verve satirique aux dépens de bonshommes croqués sur le vif, tels que Serquigny, l'homme du monde, Serquigny, l'amateur qui a la rage de composer de la musique, qui fait la symphonie des clowns : « Miousic! Miousic! » et qui glisse sur le piano des jeunes filles sa célèbre polka *Ours à la neige!* A côté de Serquigny, il y a le domestique pincé, gourmé, qui sert de factotum aux illustrations médicales, et qui, non content des profits que sa charge lui procure, s'avise encore de donner, dans l'antichambre, des consultations au rabais. On a dit que le substantif de la « Doctoresse » avait été créé par Jean-Jacques Rousseau : c'est possible; mais le type de la femme qui a passé les examens, qui a conquis le diplôme et qui veille avec sollicitude et orgueil sur l'humanité souffrante est absolument contemporain, et il a été saisi avec infiniment de verve par les auteurs; c'est ce qui fait l'originalité de leur œuvre, et c'est ce qui affirme sa viabilité et son succès. L'interprétation est presque la même qu'à la création : nous avons retrouvé Mlle Magnier, doctoresse jusque dans les plis

de son costume et dans la pose de sa toque ; M. Noblet, l'époux qui coquette, qui flirte, qui fait les comptes avec la cuisinière et courtise les dompteuses du cirque; Mmes Desclauzas et Darlaud, si charmantes en acrobates vertueuses; MM. Lagrange et Numès, si exacts et si cocasses à la fois. Seul, le personnage de Julie, la soubrette-gavroche si habilement esquissée par Mlle Netty, a changé de titulaire, c'est une jeune fille que nous n'avons fait qu'apercevoir aux derniers concours du Conservatoire, Mlle de Beerska (Bari, sur l'affiche), à qui on l'a confié. Il serait malséant de juger Mlle Bari sur un début peut-être mal préparé; dès à présent, on peut croire qu'elle se tirera d'affaire, grâce à une pétulance et à une minauderie qui, pour être juvéniles, ne sont point déplaisantes.

Le 8 décembre, à la *Doctoresse* succède une nouvelle reprise du *Bonheur conjugal*, qui lui-même cédera la place, le 24 décembre, à l'éternel *Maître de Forges*, où Mlle Rosa Bruck jouera pour la première fois le rôle d'Athénaïs.

	Nombre d'actes.	Date de la 1re représentation ou de la reprise.	Nombre de représentations pour l'année.
Bigoudis, comédie.	1		26
Sapho, pièce.	5		69
* *Entre amis*, comédie. . . .	1	17 janvier.	147
Le Roman d'un jeune homme pauvre, pièce	5		10
Fromont jeune et Risler aîné, pièce.	5	11 mars.	20
Serge Panine, comédie. . . .	5	30 mars.	21
* *Le Bonheur conjugal,* coméd.	3	20 avril.	111
Les Deux Veuves, comédie. . .	1		28
* *La Miniature*, comédie. . .	1	26 août.	88
Froufrou, pièce.	5	7 octobre.	44
* *Les Pieux Mensonges,* comédie.	1	31 octobre.	69
Le Panache, comédie.	3	15 novembre.	16
La Doctoresse, comédie	3		10
Le Maître de Forges, comédie .	5		9

VAUDEVILLE

La dernière représentation de *Georgette*, de M. Victorien Sardou, avait eu lieu le 31 janvier. Le 1er février, on joue pour la première fois (au Vaudeville) le *Voyage de M. Perrichon*, de M. Eugène Labiche et d'Edouard Martin[1]. — C'est la troisième étape — la quatrième sera le Théâtre-Français — de la comédie créée au Gymnase par Geoffroy, il y a vingt-cinq ans, et reprise à l'Odéon, il y a quelques années, par Montbars et par Pradeau. Le public ne se doute guère assurément — et il ne peut guère se douter, en effet — quand on lui sert une pièce de théâtre, des transformations

1. DISTRIBUTION : Perrichon, *M. Jolly*. — Majorin, *M. Boisselot*. — Commandant Mathieu, *M. A. Michel*. — Daniel, *M. Corbin*. — Armand, *M. Garraud fils*. — Jean, *M. Roche*. — Joseph, *M. Peutat*. — L'aubergiste, *M. Moisson*. — Madame Perrichon, *Mme D. Grassot*. — Henriette, *Mlle Vrignault*.

Le spectacle commençait par les *Deux Timides*, joués par *MM. Mayer* et *Peutat*, *Mlles Dharcourt* et *Micali*.

sans nombre qu'elle a subies avant d'arriver jusqu'à lui. Car bien souvent ces transformations sont le résultat du hasard, d'un rien; et telle idée qui en est la base et le point de départ évident n'est qu'un simple accessoire qui, peu à peu, est devenu le principal. Ainsi, pour une pièce dont la donnée est aussi nette que celle du *Voyage de M. Perrichon*, il est presque impossible de ne pas se figurer que les auteurs sont partis de cet axiome si carré et si profondément humain : « On aime les gens pour les services qu'on leur rend, et on les exècre pour les services qu'on leur doit. » Il est presque impossible de ne pas s'imaginer que là était la base d'opération, que là était le poisson, et que le reste n'a été que la sauce à laquelle ils l'ont accommodé. Eh bien! c'est précisément le contraire qui a eu lieu. Dans le principe, le poisson, c'était, paraît-il, le voyage d'un bourgeois de Paris dans les Alpes, les aventures qui lui arrivent en route, les tribulations qui lui surviennent, et particulièrement cette phrase malsonnante que Perrichon écrit sur un livre d'auberge et qu'il est ensuite forcé d'aller effacer de sa main. Un collaborateur de M. Labiche nous a conté l'histoire du *Voyage de M. Perrichon*. En cherchant des aventures, ou plutôt des mésaventures, les auteurs trouvent un jour l'incident de Perrichon tombant dans un glacier, et sauvé par un jeune homme auquel il est d'abord très reconnaissant du service qu'il lui a rendu, mais qu'il prend bientôt en grippe à cause même dudit service, dont le souvenir finit par l'humilier, par l'irriter, par l'exaspérer. —

« Bonne situation! a dû s'écrier Edouard Martin, pleine de comique et de vérité. Piquant condiment qui va joliment relever notre sauce! » Mais avec un auteur qui possède le théâtre comme Labiche, qui a le talent, le *vis comica*, dont le ciel l'a doué — si heureusement pour nous — les choses ne pouvaient en rester là. En effet, le théâtre, le bon, le vrai, le seul, c'est : la situation. Et la situation, c'est : l'opposition, le contraste, la contre-partie. Or, la scène de Perrichon, sauvé — et horripilé peu à peu par son sauveur, — devait nécessairement, fatalement, amener, par contre, la situation de Perrichon sauvant quelqu'un à son tour, se prenant à adorer son sauvé, de tout le prestige que ce sauvetage répand sur sa glorieuse personne; et, alors, la sauce allait infailliblement devenir le poisson. C'est ce qui est arrivé. Et voilà comment le *Voyage de M. Perrichon* qui, dans l'origine, ne devait fournir qu'une série d'aventures, plus ou moins réjouissantes, qui ne devait être qu'un bon et joyeux vaudeville de plus, est devenu une des comédies les plus vraies, les plus fortes que nous possédions. Il ne faudrait pourtant pas conclure de cette histoire que le hasard ait tout fait dans cette occasion. D'abord, les hasards de ce genre ne luisent pas pour tout le monde. Puis les Labiche seuls ou ses pareils — et ils sont rares — sont capables de les saisir au vol et d'en tirer pareil parti. Donnez le plus beau lièvre à un cuisinier ignorant, cela vous avancera bien si ce marmiton ne sait pas le faire cuire à point et l'assaisonner comme il faut. Le succès de cette reprise a été

complet. La pièce n'a pas vieilli. C'est que le théâtre de M. Labiche, quelque *contemporain* qu'il soit, n'est pas du théâtre d'actualité. Presque toujours, chez lui, les observations de détails, piquantes et vives, les traits de caractère, observés autour de lui, sont reliés et dominés par une observation générale sur le cœur humain qui n'a pas de date. Jolly ne vaut pas Geoffroy — Geoffroy, c'était Perrichon des pieds à la tête — mais s'il n'a pas la rondeur, la bonhomie, le ventre, la sottise et la solennité de M. Prudhomme, il n'en est pas moins excellent par des qualités de finesse, de malice et de naïveté, tout ensemble, qui portent admirablement sur le public. M. Jolly a compris son personnage avec un talent qui le met au premier rang des acteurs comiques, qui, presque partout, se bornent à être bouffons. Au premier acte, son agitation a quelque chose d'affecté, d'apprêté, où l'on sent l'acquis du comédien, et il a joué le dernier avec un art achevé. M. Boisselot nous a ravis dans son interprétation de Majorin, l'ami envieux et grincheux, auquel il a donné un gilet épique et un toupet à la Daumier tout à fait réussi. Le reste de l'interprétation est un peu pâle, mais la pièce est si jolie!

3 AVRIL. — Reprise du *Club*, comédie en trois actes de MM. Edmond Gondinet et Félix Cohen [1], précédé

1. DISTRIBUTION : Le baron de Morannes, *M. A. Dupuis*. — Abel de Born, *M. Dieudonné*. — De Pibrac, *M. Jolly*. — La Grézette, *M. Boisselot*. — De Mauves, *M. Montigny*. — Le marquis de Lubersac, *M. A. Michel*. — Maxime Chambois, *M. Peutat*. — Gervasson, *M. Corbin*. — Auberoche, *M. Garraud fils*. — Le doc-

de la première représentation à ce théâtre des *Grandes Demoiselles*, comédie en un acte de M. Edmond Gondinet[1]. — On a revu le *Club* avec infiniment de plaisir : cette comédie n'a pas vieilli depuis le jour de la première représentation. Il y a pourtant huit ans déjà que, sur un canevas de M. Félix Cohen, M. Gondinet broda ces trois actes d'un esprit si alerte et si fin. La pièce, en tant qu'« intrigue », n'est presque rien, mais qu'importe? Ce temps-ci a inventé une chose inconnue aux siècles passés : le « théâtre ». Il n'est pas rare d'entendre dire, en parlant d'une comédie ou d'un drame : « Cela est fort bien, soit, mais *ce n'est pas du théâtre !* » A ce compte-là, le répertoire de Bouchardy serait du « théâtre », et les comédies de Molière n'en seraient pas. Molière cherchait surtout à peindre des caractères, et se moquait bien de la « pièce » qui n'était que le prétexte et non le but. Le « drame » imaginé par MM. Gondinet et Cohen, dans le *Club*, n'est aussi qu'un prétexte. Le but était de peindre les mœurs d'un cercle et de noter

teur, *M. Garnier*. — Charly, *M. Mayer*. — Wilfrid, *M. Mangin*. — Joseph, *M. Roche*. — Baptiste, *M. Moisson*. — Jeanne de Mauves, *Mlle Legault*. — Agathe de Pibrac, *Mlle Réjane*. — Mme de Morannes, *Mlle J. de Cléry*. — Geneviève, *Mlle Dharcourt*. — Berthe, *Mlle M. Caron*. — Adrienne, *Mlle Vrignault*. — Miss Addah, *Mlle Mica*. — Lydie, *Mlle Diany*. — Alice, *Mlle Aimé*.

1. Distribution : Labayen, *M. A. Michel*. — Hugues de Mérindol, *M. Corbin*. — Martial, *M. Roche*. — Béatrix, *Mme Grassot*. — Mlle Aubry, *Mlle de Cléry*. — Rose, *Mlle Dharcourt*. — Berthe, *Mlle Vrignault*. — Henriette, *Mlle Mica*. — Diane, *Mlle Marcelle Jullien*. — Valentine, *Mlle Arnault*. — Claire, *Mlle Kerda*. — Charlotte, *Mlle Hilaire*. — Franchette, *Mlle Cécile Caron*. — Jeannette, *Mlle Scellier*. — Max, *Mlle Marg. Caron*. — Urbain, *Mlle Lacroix*.

au passage les ridicules qui s'y agitent. C'est par là que la comédie du Vaudeville a réussi, et méritait de réussir. M. Gondinet nous introduit dans un « club », un véritable club, avec les fauteuils, les canapés, les bustes, les tables de whist et d'écarté, la fameuse table de baccarat, les journaux, les valets en livrée, le garçon de jeux, tout l'attirail et tout le personnel d'un cercle. Et que d'esprit dépensé dans la peinture de ce milieu bizarre que, le soir de la première représentation, on appela jadis « l'*Assommoir* du grand monde »! Que de mots fins et mordants! Que de portraits tracés d'un coup de plume et comme d'un coup d'ongle! Voici le jeune gandin qui trouve très *chic* qu'on ne se batte point « pour sa femme », et qui ne joue plus dès qu'il aperçoit son père, parce que son père « lui porte la *guigne* ». Voici le médecin qui défend aux autres de fumer et qui laisse ses malades agoniser tout en faisant une partie de billard — *mais une seule*, ou une partie d'écarté — *mais une seule*. — Voici la mouche du coche du club, M. de la Grézette, qui va, vient, jabote, « potine » maladroitement et ferait battre des montagnes. Voici un désœuvré dont la profession est d'être « sous-préfet de temps à autre ». Nous ne nous arrêterons pas à compter tous les types que MM. Gondinet et Cohen font s'agiter dans leur œuvre.

On s'est de nouveau fort amusé au *Club*. Il y a toujours la vente de charité du troisième acte, d'une curiosité tout à fait plaisante; et jamais pièce parisienne ne fut plus élégamment mise en scène. Mlle Legault est charmante, Mlle Réjane,

encore un peu jeune pour son rôle de femme jalouse est très comique et pleine de verve. M. Jolly est fort drôle, Dieudonné n'a jamais eu plus d'esprit et de belle humeur que dans son rôle de Desgenais, non sans le savoir, mais sans le montrer. Il faut voir Boisselot en homme affairé, la mine fureteuse, le sourire éternel, partout courant ; il a fait un type du vieux La Grézette, et Michel a donné une physionomie très vraie à un autre viveur en cheveux blancs. Adolphe Dupuis est tout simplement parfait dans le personnage d'un mari trompé qui porte haut la trahison de sa femme et n'en prend point le deuil. C'est Mlle de Cléry qui représente cette déclassée. Le rôle est difficile; elle a su le sauver. Bref, tout le monde a contribué au succès de cette reprise, qui n'a pas été douteux un seul instant le premier soir, et a fourni au théâtre une quarantaine de bonnes représentations.

11 mai. — Premières représentations de *Allo! Allo!* comédie en un acte de M. Louis Valdagne [1], et de la *Veuve de Damoclès*, comédie en trois actes de MM. Victor Bernard et Paul Bilhaud [2]. — Elle est d'un raide... qui rappelle — moins l'esprit — la *Visite de Noces*, de M. Alexandre Dumas fils, et,

1. Distribution : Gontran Desrieux, *M. Dieudonné*. — Roger de Frémicourt, *M. Montigny*. — Blanche de Frémicourt, *Mlle Réjane*.

2. Distribution : Patinot, *M. Jolly*. — Montignac, *M. Michel*. — Gaston, *M. Corbin*. — Le docteur, *M. Mayer*. — Amédée, *M. Peutat*. — Pierre, *M. Pellerin*. — Hélène Parisot, *Mlle M Legault*. — Louise, *Mlle Vrignault*. — Julie, *Mlle Hilaire*. — Justine, *Mlle Lacroix*.

— moins ses mots à l'emporte-pièce, — la *Navette* de M. Henry Becque, la comédie *Allo! Allo!* qu'un débutant, le jeune secrétaire de notre ami l'éditeur Paul Ollendorff a donnée ce soir sous le pseudonyme de Louis Valdagne. C'est, si vous voulez, un article de la *Vie Parisienne*, une scène de mœurs, de mauvaises mœurs, s'entend, — croquée d'après nature. Roger, honteux d'avoir quitté sa femme au bout de quelques mois de mariage, est parti pour l'Amérique en donnant à son meilleur ami Gontran, la « mission délicate » de veiller sur elle. Gontran remplit sa mission en conscience, il console Blanche autant qu'il le peut, et devient son amant. Roger revient d'Amérique au beau milieu de cette liaison qu'il ne connaît pas, bien entendu. Il en a assez de la petite fête : il aime toujours sa femme, et supplie Gontran de le réconcilier avec elle. « Drin, drin, drin! » c'est le téléphone. — « Allo! Allo! » C'est Blanche qui demande son petit homme. Vous jugez de l'embarras de Gontran qui a justement près de lui le mari de sa maîtresse. — « Chut! taisez-vous, malheureuse! lui téléphone-t-il: votre mari est là! » Et Blanche accourt pour savoir ce que cela veut dire. Gontran croit devoir lui conter toute la vérité : son mari l'aime toujours et demande son pardon. Blanche est charmée; voilà bien le cœur des femmes... en supposant qu'elles aient un cœur! — « Drin! drin! drin! » c'est encore le téléphone! — « Allo! allo! » c'est le mari qui, de la cabine publique de la rue Lafayette demande des nouvelles de sa femme. Et voilà que Blanche lui répond

elle-même par le téléphone, et que dans le téléphone, s'opère très drôlement, ma foi ! la réconciliation du mari et de la femme. Gontran, — un cynique, celui-là, renvoie lui-même à son mari cette Blanche qui fut sa maîtresse, et qui, vous l'avouerez, est une simple horizontale du grand monde. Quel monde que celui de M. Valdagne! Le monde de Dumas tout au plus. N'importe. La donnée est choquante, mais vraie, et si la pièce est des plus risquées, elle est en tout cas fort délicatement faite et fort ingénieusement tirée de l'actualité : tout ce qui se dit dans le téléphone est réellement amusant. Et *Allo! Allo!* est délicieusement joué par Mlle Réjane, — oh ! l'intelligente comédienne ! — fort bien secondée par M. Dieudonné, qui donne à Gontran une bonne allure de sceptique. — Le premier acte de la *Veuve de Damoclès* nous avait aussi beaucoup divertis. Le titre indique suffisamment le sujet de la comédie de MM. Victor Bernard et Paul Bilhaud. Gaston, l'ami de Patinot, est du dernier bien avec Mme Patinot, — c'est toujours la même pièce et cette similitude n'a pas laissé de faire du tort à la seconde. Mme Patinot mettra tout en œuvre pour faire manquer à Gaston le mariage qu'on projette pour lui. N'a-t-il pas promis de l'épouser si jamais elle devenait veuve ?... L'intention me suffit ! » dit la jeune femme. — A moi aussi ! » répond-il. Mais voilà que, justement, traîne sur la table du salon une ordonnance où Gaston croit lire, pour Patinot, l'indice d'une maladie grave. Gaston n'en dort pas : Patinot peut mourir. Bigre! il ne faut pas

qu'il meure... Au second acte, nous sommes à Eudoxie-les-Bains avec M. et Mme Patinot et l'ami Gaston. Celui-ci soigne le mari avec acharnement, l'empêchant de commettre la moindre imprudence, de prendre le plus petit plaisir, l'assommant en un mot, si bien que, pour éviter que son mari ne se frappe réellement, Mme Patinot prie le docteur de le déclarer guéri. Gaston se croit alors sauvé, quand survient un autre incident. Patinot a un duel — un duel pour une femme! — avec l'oncle de la jeune fille que Gaston a demandée en mariage. Montignac lui a envoyé son gant à la figure. — « Si c'est pour cela que vous mettez des gants! » s'écrie Patinot. — « Mais, fait justement observer Gaston, si vous êtes tué, votre femme sera veuve... » — C'est vrai; je n'y pensais pas... » répond le mari. Il faut à tout prix empêcher cette rencontre. Et c'est au moment où l'affaire est arrangée que le malheureux Gontran, trompé par les larmes de Mme Patinot, la croit veuve. « Partez, partez vite! vous reviendrez dans dix mois », dit-elle à Gaston, qu'elle empêche ainsi de conclure le mariage désiré. Le troisième acte se passe, en effet, *dix mois* après le second, Patinot a lâché sa danseuse, il est devenu aimable avec sa femme, que l'absence de Gaston a rendue plus aimable avec son mari. Mme Patinot a une idée : elle veut marier à un autre la fiancée de Gaston. Celui-ci revient, prêt à tenir sa promesse en épousant celle qu'il croit veuve. Quelle n'est pas sa joie de voir Patinot vivant! Mais aussi, quel n'est pas son étonnement de savoir qu'on travaille à lui enlever définiti-

vement la jeune fille dont il avait demandé la main! Tout s'arrangera cependant pour le mieux, grâce à l'autre fiancé, Amédée, qui arrive fort à point pour qu'on lui mette tout sur le dos. Quand la toile se baissera, on pourrait croire Gaston enfin délivré de sa « veuve de Damoclès ». Il y a des longueurs et des invraisemblances à remuer à la pelle dans ce vaudeville un peu vieillot; trop de monologues aussi : nous en avons compté jusqu'à *cinq*, rien que dans le premier acte. Mais les mots heureux abondent et la gaieté ne manque pas; l'épisode de la ceinture, au premier acte, — décidément le plus réussi des trois, — celui des corbeilles de mariage, au dernier, sont infiniment drôles. La pièce est fort bien jouée par Jolly, un Patinot des plus comiques; par Mlle Legault, une charmante Mme Patinot, ainsi que par MM. Corbin et Michel. Telle quelle, elle a encore bien des motifs pour faire rire les honnêtes gens. Il ne s'agit que de les faire venir... La direction y renonce, et remplace, quelques jours après (18 mai) la *Veuve de Damoclès* par *Clara Soleil*. C'était alors la 145e représentation de la comédie de M. Gondinet et de Pierre de Civrac. *Clara Soleil* cède elle-même bientôt la place au *Voyage de M. Perrichon*, avec lequel se fermeront, le 15 juin, les portes du théâtre.

2 SEPTEMBRE. — Représentations de la troupe américaine de M. Augustin Daly : *A woman's won't* (Le « *Je ne veux pas* » *d'une femme*), pièce en un acte; *Love on crutches* (L'*Amour boiteux*), comédie en trois actes de M. Augustin Daly. —

Au point de vue pécuniaire, la « spéculation » est excellente : pas une place à vendre au bureau, nous dit, ce soir, M. Ricquier, l'excellent administrateur du Vaudeville, et la salle est comble! Il va sans dire que la majorité des spectateurs se trouve formée par un public anglais et américain : les femmes en toilette claire, et les hommes en habit noir, — eux qui viennent à l'orchestre de l'Opéra en bonne tenue de fariniers : complet gris et chapeau mou, s'étonneront sans doute que, pour leur faire honneur, nous n'ayons point aujourd'hui arboré la cravate blanche! Eh bien! disons la vérité : il n'y avait pas de quoi, et quel que soit notre désir de rester poli envers des étrangers, nous devons dire que la première des trois représentations offertes aux Parisiens par la troupe du Daly's Theatre de New-York, n'offrait qu'un intérêt des plus médiocres. C'est d'abord l'*adaptation* (soyons toujours poli!) sous le titre de *A woman's won't* et sans nom d'auteur (parbleu!) d'une petite comédie de Léon Gozlan que nous connaissons tous et qui s'appelle *Dieu merci! le couvert est mis*. La pièce, imitée du russe, fut représentée pour la première fois au Palais-Royal le 14 octobre 1851, et créée sur cette scène par MM. Pellerin, Valaire et Schey, Mmes Thierret, Lucile Durand et Dupuis. Un de nos amis se souvenait de l'avoir revue plus tard... aux Folies-Marigny. Il s'agit d'une querelle entre valet et femme de chambre, puis entre nouveaux mariés, puis entre beau-père et belle-mère à propos de cette phrase : « Dieu merci! le couvert est mis » que

refusent successivement de répéter la femme de chambre, la jeune mariée et la belle-mère. C'est puéril, mais amusant, et la piècette a été fort lestement enlevée par M. James Lewis, le Thiron de la troupe; par M[me] Gilbert, qui nous a rappelé l'excellente M[me] Alexis; par les deux jeunes époux : M. Otis Skinner et M[lle] Virgina Dreher; et les deux domestiques : M. William Gilbert et M[lle] May Irwin. Nous avons été beaucoup moins satisfaits de la seconde pièce, *Love on crutches* (l'Amour boiteux), pièce en trois actes de M. Daly, audacieusement tirée, nous dit-on, d'une comédie allemande de M. Henrich Strobitzer, intitulée : *Ihre. Ideale*, qui n'est pas sans analogie avec le *Chemin le plus court*, de notre Alphonse Karr. M. Sydney Austin, « homme de lettres à ses moments perdus, » a publié, sous le pseudonyme de Marius, un roman intitulé *Tinsel* (*Clinquant*). Le livre a eu l'heur de passionner une femme du monde qui signe Diana, et correspond avec Marius, par l'intermédiaire du docteur Epenetus Quattles, que le personnage appelle « messager d'amour ». Or, Diana et M[me] Austin ne font qu'une seule et même personne : les deux époux, assez mal ensemble, s'écrivent sans le savoir, se donnent rendez-vous et, s'apercevant enfin de leur méprise, finissent par se réconcilier. Vous avez touché du doigt la pauvreté de l'intrigue, que ne rachètent guère les détails absolument enfantins. M. John Drew, qui joue le rôle de Sydney Austin, et miss Ada Rehan, la Sarah Bernhardt de la troupe, qui joue le rôle de M[me] Austin, « l'idéal de la femme

incomprise, » ne nous ont pas enlevé le moins du monde. Nous persistons à croire que les acteurs qu'on nous a présentés ce soir sont moins bons dans le sérieux que dans le comique. La *Daly's company* est-elle, d'ailleurs la meilleure troupe d'artistes dramatiques américains? En tout cas, elle est la première qui vienne nous visiter, non sans être passée par l'Angleterre et par l'Allemagne. Si au théâtre *Wallner* de Berlin, comme au *Strand théâtre* de Londres, on s'est contenté de pièces de la valeur de *Love on crutches*, cela prouve que les étrangers ne sont pas fort difficiles en art dramatique. Le 3 septembre, *A woman's won't* (le « Je ne veux pas » d'une femme) était accompagné de *Night Off* (Une soirée de première). Le 4 septembre, on donnait *Nancy and company* (Nancy et Cie) et *The country Gierl* (La villageoise).

20 SEPTEMBRE. — Réouverture : première représentation de *Gerfaut*, pièce en quatre actes de M. Émile Moreau [1]. — *Gerfaut* passe pour le plus célèbre roman de Charles de Bernard. C'est une étude passionnelle, écrite dans un style assez terne, l'histoire d'un amour longtemps platonique, qui, au moment où il va cesser de l'être, se dénoue par une catastrophe. Les personnages de

1. DISTRIBUTION : Gerfaut, *M. P. Berton.* — Mertens, *M. Dieudonné.* — Travertin, *M. Boisselot.* — Le comte d'Arnheim, *M. Montigny.* — L'abbé Renaud, *M. Courtès.* — Le docteur Duhommet, *M. Mayer.* — Rastelet, *M. Roche.* — Mirbelles, *M. Mangin.* — Puce, *M. Moisson.* — Germain, *M. Vaillant.* — Suzanne d'Arnheim, *Mlle Brandès.* — Denise, *Mlle Dinelli.* — La marquise, *Mlle Marni.* — Geneviève, *Mlle Vrignault.* — Annette, *Mlle Scellier.*

premier plan sont les trois personnages chers à Charles de Bernard, ainsi qu'à bien d'autres romanciers : le mari, la femme et l'amant. L'intrigue en a été fort bien résumée par M. Gramont : « Octave de Gerfaut est un littérateur célèbre, homme du monde en même temps. Il s'est épris d'une jeune femme, la baronne Clémence de Bergenheim, rencontrée en Suisse, puis revue à Paris. Clémence ne tarde pas à disparaître pour échapper aux assiduités de Gerfaut. Le gentilhomme de lettres, très féru d'elle, la cherche et la retrouve dans les Vosges, où Clémence s'est réfugiée auprès de son mari. A peine arrivé, Gerfaut sauve la vie de Mlle Aline de Bergenheim, sœur du baron. Grâce à cette aventure providen-*tielle*, le brillant littérateur et un sien ami, le rapin Marillac, son caudataire habituel, deviennent, en dépit de Clémence, les hôtes du château. Une fois l'écrivain installé dans la place, la lutte s'engage entre lui, qui veut être aimé, et Clémence, qui n'aime point son mari, mais qui ne veut pas faillir. Tous deux recourent aux ruses diverses, aux marches et contremarches habituelles de la stratégie amoureuse. Gerfaut provoque Mme de Bergenheim de toutes les façons possibles : quand il voit l'insuccès des déclarations brûlantes, il joue vis-à-vis d'elle l'indifférence, la froideur, et se met en frais d'amabilité pour Aline, l'espiègle sœur du baron. Clémence ne tarde pas à s'abandonner à son amour pour Gerfaut. Elle lui offre une passion mystique, une tendresse dégagée des terrestres fanges. Gerfaut s'y résigne provisoire-

ment — mais non pour longtemps. Il n'est pas homme à se contenter de si peu. Il finit par s'introduire nuitamment dans l'appartement de Clémence. Une scène d'amour s'engage, fort chaude. Elle est interrompue par la brusque arrivée du mari. La jalousie de M. de Bergenheim a été mise en éveil par les dénonciations d'un ouvrier congédié, puis par des indiscrétions échappées dans un souper à Marillac ivre; le baron a fait le vieux coup du faux voyage, et il revient au milieu du coupable duo. Une rencontre est inévitable entre Bergenheim et son hôte. Le baron dicte naturellement ses conditions à Gerfaut. Afin que les apparences soient fausses, M. de Bergenheim exige que le duel puisse être interprété comme un accident. Les deux hommes, dans une chasse au sanglier, se postent chacun à un bout d'une allée, et à un signal convenu font feu l'un sur l'autre. C'est le mari qui est tué. On le rapporte chez lui agonisant. Au moment où il exhale le dernier soupir, Clémence, affolée, se jette par la fenêtre, et tombe dans une rivière qui longe le château de Bergenheim... » C'est, dit-on, à l'instigation de M. Raimond Deslandes que M. Émile Moreau a taillé une pièce dans *Gerfaut*. Il y a longtemps, en effet, que cette idée hantait le directeur du Vaudeville. Elle a été exécutée avec beaucoup de tact et même de talent par M. Émile Moreau, qui avait donné, il y a deux ans, sur cette même scène du Vaudeville, et avec la collaboration de M. Georges André (au Palais, Me Loustaunau), cette pièce de valeur qui s'appelait *Un divorce*.

M. Émile Moreau a, depuis lors, publié deux œuvres, *Manfred* et *Matapan*, qui, dans un genre différent, sont celles d'un véritable lettré, dont les idées sont neuves et la forme souvent exquise. Il va sans dire que le jeune dramaturge a considérablement modifié le roman de Charles de Bernard pour le transporter au théâtre. Avec des romans excellents on a souvent fait d'assez misérables pièces. Rien ne s'oppose à ce qu'on tire un drame poignant d'un livre où les défauts abondent. Ce bonheur est-il arrivé à l'adaptateur de *Gerfaut?* C'est ce que nous avons mission de vous dire à cette place. L'exposition n'est point mal faite, et l'arrivée de Gerfaut chez le comte d'Arnheim est habilement présentée. On y voit Suzanne se trahir par le cri qu'elle jette au moment où son mari, sans penser à mal, lève son fusil sur Gerfaut. Le bavardage de l'ami Mertens en état d'ivresse achève de convaincre le comte, qui surprend Gerfaut en tête-à-tête nocturne avec sa femme, juste au moment où, congédié par elle, le littérateur jurait de la respecter et de la fuir. C'est, entre parenthèses, une vraie trouvaille que l'entrée du mari courant d'abord au balcon pour faire croire à son garde qu'il vient de tirer sur lui : « Tu voulais donc me tuer, animal ? c'était moi qui sortais de la chambre de ma femme... » Simplement traitée, la scène des deux hommes est superbe, et vraiment poignant le départ pour la chasse au sanglier qui sera le prétexte d'un duel à mort. Dans le roman, c'est le mari — une vraie brute — qui est tué. Dans la pièce, c'est Gerfaut

— et le dramaturge en a fait un odieux personnage — qui reçoit en plein front la balle du mari, devenu subitement très sympathique à sa femme. Celle-ci s'est aperçue que Gerfaut n'était point sincère et ne cherchait en elle qu'une étude de caractère; elle s'est alors rejetée dans l'amour de son mari, et tout porte à croire que, selon la formule consacrée, M. et M[me] d'Arnheim auront, cette fois, beaucoup d'enfants. M. Émile Moreau a cru donner satisfaction à la morale et renvoyer le public satisfait par la mort de ce misérable Gerfaut. A mon humble avis, il s'est trompé; point n'était besoin de donner une figure si piteuse au disciple de Schopenhauer, et quand bien même il aurait fait Gerfaut encore plus déplaisant, la punition de la femme eût été cruelle, mais la morale autrement plus forte en tuant le mari, qui, en somme, a le beau rôle en toute cette histoire. Ce rôle a fort bien servi M. Montigny : il l'a composé avec art et nerveusement joué, comme il était écrit. M. Pierre Berton, infiniment plus mal partagé, a moins bien réussi dans Gerfaut. A côté de la monotonie de la leçon apprise, M[lle] Brandès a parfois d'heureux mouvements. Elle a été fort bien secondée au dernier acte — celui qui a produit le plus d'effet — par l'excellent Courtès, débutant au Vaudeville dans la charmante création du curé de campagne. Ce curé appartient en propre à M. Émile Moreau, comme aussi le notaire Travertin, que joue fort drôlement M. Boisselot. M. Dieudonné a du naturel et de l'entrain dans le rôle du rapin Mertens (le Marillac du roman), et du côté

des femmes, Mmes Dinelli, Marni, Vrignault, Scellier, tiennent mieux que convenablement les rôles secondaires de la pièce de réouverture : une pièce assurément intéressante et une réouverture assez heureuse.

9 NOVEMBRE. — Première représentation d'*Un Conseil judiciaire*, comédie en trois actes de MM. Jules Moinaux et Alexandre Bisson [1]. — Enfoncés, les faiseurs de théories, qui prétendent que, pour avoir un succès au théâtre, il faut, surtout et avant tout, une pièce ! Il n'y a pas l'ombre de pièce dans *Un Conseil judiciaire*, et ces trois actes sont pourtant bien amusants : on a donc ri toute la soirée au Vaudeville; on y rira longtemps. Une pochade, diraient les peintres, mais une pochade bien réussie. La toile se lève sur une salle du Palais de Justice, un jour d'audience du tribunal civil : voilà les magistrats, le greffier, le ministère public, les avocats en robe, les huissiers, les gardes municipaux, tout y est fort exactement reproduit; nous avons même reconnu Me Laguerre venant demander la remise à huitaine d'une des causes inscrites au rôle du jour. Parmi les affaires qui vont être retenues pour être plaidées à l'au-

1. DISTRIBUTION : Pagevin, *M. Jolly.* — Boisrobin, *M. Dieudonné.* — Courvalois, *M. Boisselot.* — Olivier, *M. Corbin.* — Tubeuf, *M. Courtès.* — Raoul, *M. Garraud.* — Le président du tribunal, *M. Mayer.* — Mathieu, *M. Peutat.* — Grimblot, *M. Roche.* — Basoche, *M. Mangin.* — Le greffier, *M. Pellerin.* — Un garçon de bureau, *M. Vaillant.* — Le substitut, *M. Dion.* — Un garde, *M. Petit.* — Premier juge, *M. Cottet.* — Deuxième juge, *M. Aimé.* — Pauline, *Mme Jane May.* — Madame Pagevin, *Mme D. Grassot.* — Madame de Strade, *Mlle Darly.* — Une dame, *Mlle Hilaire.* — Julie, *Mlle Bonnaud.*

20

dience, se trouve celle de M. Thomery contre Mme Thomery : un mari qui adore sa jeune femme et qui, par prudence, demande qu'on lui nomme un conseil judiciaire, afin d'arrêter ses folles dépenses; en moins de deux ans, la petite prodigue a dévoré quatre cent vingt-sept mille francs : il est temps d'arrêter les frais. — « Ne m'éreintez pas trop ! » dit le mari à Me Boisrobin. — « Comme avocat, c'est un devoir ; comme ami, c'est un plaisir ! » lui répond le jeune membre du barreau, dont la doctrine consiste à chercher le bonheur dans le ménage — des autres, bien différent de son confrère Pagevin, marié à une femme qui a dix ans de plus que lui et qui passe pour très rigide, et pour cause, sur l'article de la morale conjugale. Le plaidoyer de Me Pagevin est un chef-d'œuvre de gaîté prudhommesque : il faut l'entendre citer un écrivain du siècle dernier que ses travaux ont rendu notoire : Voltaire; il faut l'entendre conter l'histoire des huit cents petits poissons rouges, pour lesquels Mme Thomery a fait construire un bassin de marbre d'une vingtaine de mille francs. — « On ne pouvait pourtant pas les mettre dans un bocal ! » fait le père de Mme Thomery, qui, tout à l'heure, va se faire expulser par le président pour ses interruptions. — Il faut ouïr Me Pagevin dans son histoire du perroquet de quarante francs acheté par Mme Thomery et à la personne duquel on a attaché, pour lui apprendre à parler les langues étrangères, un professeur spécial aux appointements de quinze cents francs. De là les dettes de la petite prodigue... — « Mais si l'on

payait ses dettes, ça ne serait pas la peine d'en faire », répond Me Boisrobin, dont la réplique est si molle, que sa cliente est condamnée et légalement pourvue d'un conseil judiciaire. C'est Me Pagevin qui est nommé ! Le premier acte, où le procès est si joliment mis en scène, n'est, pour ainsi dire, pas une charge de l'audience ; il en est la photographie d'après nature. « Comme c'est ça ! » disaient les habitués du Palais. *C'était ça,* en effet, et cela prouve le juste esprit d'observation de l'auteur des *Tribunaux comiques*, M. Jules Moinaux, qui connaît mieux que personne le sujet dont il parle et qui a *vu* maintes fois les scènes qu'il a représentées, copiées sur le vif. La part de M. Bisson nous semble plus large au second acte, tout rempli de traits spirituels et de mots de situation qui ont, plus d'une fois, emporté les bravos des spectateurs légitimement divertis. Ce second acte nous représente l'étude de Me Pagevin, auquel son domestique vient dire ingénument : « Monsieur, il y a là trois de vos *noceurs !* » — « Dis au moins *prodigues !* » répond Me Pagevin. Pas si innocent que cela, d'ailleurs, le valet de chambre en question, payé trente francs par mois par la jalouse Mme Pagevin pour filer et surveiller son maître. — « Madame m'a promis de me doubler, si j'arrive à pincer Monsieur. » — « Je t'en donne cinquante ! » — « Pour faire pincer Madame ? » — « Pour ne rien dire. » — « Faudra-t-il continuer à recevoir les trente francs de Madame ? » — « Interroge ta conscience et fais ce qu'elle t'ordonnera de faire. » — « Je l'ai interrogée : je les recevrai ! » Pagevin

a juré de mater la petite dépensière, et c'est le contraire qui arrive. Pauline n'a pas de peine à tourner la tête à son avoué, qui, marié à une femme âgée et revêche, et n'ayant pas eu de jeunesse, devient bientôt follement amoureux de la charmante Mme Thomery. Au lieu de se rendre à Veulette, la petite plage bourgeoise et tranquille, où l'attend sa ménagère, le voilà conduisant Pauline à Royat où l'on mène la grande vie, Mme Thomery tenant elle-même les guides de la voiture qu'avec mille autres caprices également satisfaits, elle a fini par se faire donner. Le mari revient à temps pour mettre un frein à de pareilles économies, délivrer Pauline de son conseil judiciaire et la débarrasser d'un amoureux qui va retomber en la puissance de sa femme. « Il s'agit maintenant de marcher droit, ou gare à vous ! Je vous fais nommer un conseil judiciaire... » s'écrie la sévère Mme Pagevin. — « Voilà l'expiation qui commence », fait le bonhomme, l'oreille basse. Pagevin, c'est Jolly, c'est-à-dire la joie de cette pièce essentiellement gaie. « Il est avoué des pieds à la tête, — nous disait notre spirituel ami, Me Milliot, l'avoué parisien par excellence — je n'aurais pas mieux joué le rôle ! » Jolly peut se contenter de cette fine appréciation. Mme Jane May est toute charmante et toute gracieuse dans le rôle de Mme Thomery, et Mme D. Grassot absolument désopilante dans celui de la jalouse Mme Pagevin. Boisselot rend plaisamment la physionomie du vieux viveur « qui sera blond jusqu'à la fin de ses jours », et Courtès donne la

silhouette qui convient au major Tubeuf, dont la modeste pension — il a aussi un conseil judiciaire — ne suffit guère à sés dépenses de première nécessité. — « Ma maîtresse me coûte, à elle seule, 300 francs par mois. — « Prenez-en une de 150 ! » lui répond Pagevin, qui est évidemment un homme d'un autre temps. Citons encore M. Dieudonné, cette fois assez mal partagé, et M. Peutat qui fait drôlement le domestique payé des deux côtés. La pièce est gaiement enlevée. — Encore un coup, c'est un succès mérité de tout point, qui terminera fort heureusement l'année, au théâtre de la Chaussée d'Antin.

	Nombre d'actes.	Date de la 1re représentation ou de la reprise	Nombre de représentations pour l'année.
Georgette, comédie.	4		36
Les Deux Timides, comédie. .	1	1er février.	68
Le Voyage de M. Perrichon, com.	4	1er février.	90
Au pied du mur, comédie. . .	1		1
Les Grandes Demoiselles, com.	1	3 avril.	40
Le Club, comédie.	3	3 avril.	40
Un Mari malgré lui, comédie.	1	10 mai.	42
* *Allo! Allo!* comédie. . . .	1	10 mai.	36
* *La Veuve de Damoclès*, com.	3	10 mai.	10
Clara Soleil, comédie.	3	21 mai.	5
* *Gerfaut*, comédie.	4	20 septembre.	51
Une Fille d'Eve, comédie . . .	1	9 novembre.	26
* *Un Conseil judiciaire*, com.	3	9 novembre.	61
Un Maître en service, comédie.	1	23 novembre.	11
* *Au bord du précipice*, com.	1	6 décembre.	10
* *Le Bracelet*, comédie. . . .	1	13 décembre.	7

PALAIS-ROYAL

Au *Train de plaisir*, qui fait les frais des premiers jours de l'an, succède un spectacle coupé, composé de la *Veuve au Camélia*, de *Prête-moi ta femme* et de la *Fille à Georgette* [1]. Nous constatons que la grande critique, assez indulgente en général pour la *Georgette* de M. Sardou, s'est montré sévère — sévère, mais injuste — pour la parodie qu'on nous a donnée, le 6 janvier, sous la signature de Valbidor : Valabrègue, Billault et d'Orgeval. Pour nous, la plaisanterie nous a paru de bonne guerre, et nous devons dire que la *Fille à Georgette* a franchement diverti le public, comme une joyeuse farce qu'elle est. Que peut-on demander de plus à une parodie ? On se souvient

1. Distribution : Le commandant, *M. Milher*. — Le régisseur, *M. René Luquet*. — Lord Carlington, *M. Hyacinthe*. — Le vicomte, *M. Raimond*. — Le docteur, *M. Pellerin*. — La comtesse, *Mlle Descorval*. — Georgette, *Mme Mathilde*. — Paula, *Mlle Lavigne*. — La bonne, *Mlle Derville*.

qu'à l'inverse de Mme Benoiton, qui était toujours sortie, lord Carlington, le mari gâteux de Georgette, ne sort jamais : il reste à la cantonade, c'est-à-dire à l'étage au-dessus, jouant avec des soldats de plomb comme un enfant qu'il est redevenu, et taquinant la bonne, après avoir, toute sa vie, taquiné la dame de pique. M. Sardou nous avait caché le lord et *pair* (pas de Paula, disent les parodistes) ; M. Valbidor nous le montre en la personne d'Hyacinthe, coiffé et affublé d'une blouse de bébé. On a ri de l'idée, qui n'est, en somme, pas plus mauvaise qu'une autre, et on a fait un succès au vieux gaga représenté par Hyacinthe. Mme Mathilde s'est chargée de nous rappeler Mlle Tessandier, l'excitante Bordelaise, plaçant à tout propos ses refrains de café-concert (c'est Jojotte qui reparaît), et aussi drôle que possible dans son duo de la *Grâce de Dieu* avec Mlle Lavigne, qui, elle, nous donne une imitation très réussie de la mimique — nous allions dire de la gymnastique — de Mlle Brandès. Dans le major Chaud-dans-l'œil, interprété par Milher, nous retrouvons Clavel, qui dit tout, par la raison qu'il a juré de ne rien dire, et qui se tire d'embarras en donnant raison à l'un et à l'autre de ses interlocuteurs : le canotier Raimond et la comtesse Descorval. En dépit des lettres de M. Sardou et de ses corrections à l'usage de la province, la pièce du Vaudeville manquait de dénouement. La parodie du Palais-Royal en a trois : un pour Paris, un pour la province et un pour l'étranger. Georgette se retire à Asnières, et la comtesse part pour l'Angleterre :

rien n'empêche plus désormais le vicomte d'épouser sa Paula... Ah! ah! ah! chante-t-on sur l'air connu. Encore une fois, tout cela est très gai, et on a beaucoup ri : c'est assurément tout ce que voulaient les auteurs de la *Fille à Georgette*.

27 JANVIER. — Première représentation de *Trop de vertu!* comédie en trois actes de MM. Alfred et Maurice Hennequin [1]. — Céleste Simonot a épousé Edgar Pastouret, marchand d'huiles. Mari terre-à-terre, femme poétique : celle-ci est toujours dans les nuages; celui-là le nez fourré dans ses livres de commerce. D'où, la crise — la crise de *Divorçons*, si vous voulez. Car la Céleste de MM. Hennequin père et fils a plus d'un trait de ressemblance avec la Cyprienne de MM. Sardou et de Najac. Des Charmettes, le premier commis de Pastouret, n'est guère plus avancé qu'Adhémar, l'amant de Mme des Prunelles : il n'en est encore qu'à lire à la patronne le *Vallon* de Lamartine et les *Stances à la Malibran* d'Alfred de Musset. « Prouvez-moi que mon mari est infidèle... comme les autres, lui dit Céleste, et je suis à vous! » Cette alléchante promesse met la puce à l'oreille de Des Charmettes. Le marchand d'huiles est trop vertueux — cela ne lui semble pas naturel — il le file, et découvre qu'au lieu de se rendre tous les jours, comme il le dit, à la Bourse de commerce, Pastouret va tout simplement passer ses après-midi rue de Turin,

1. DISTRIBUTION : Pastouret, *M. Daubray*. — Molinvaux, *M. Calvin*. — Simonot, *M. Pellerin*. — Des Charmettes, *M. Maudru*. — Céleste, *Mlle Lavigne*. — Athénaïs, *Mme Mathilde*. — Clarisse, *Mlle Descorval*. — Catherine, *Mlle Verley*.

chez une horizontale de haute marque, répondant aux vocables de Clarisse Plumant. Chez Clarisse, Pastouret est forcé de se cacher dans un placard pour échapper à la vengeance de Molinvaux, l'amant en titre de Mlle Plumant. Alors qu'il était sous-préfet de Bayeux, ce Molinvaux fut justement — il y a quinze ans de cela — l'idéal d'Athénaïs Simonot, la propre belle-mère d'Edgar. D'où la complication qui produit les drôleries du second acte, et fait ressembler un instant l'intérieur des Pastouret à une véritable maison de fous. De toutes ces folies, on n'a ri que du bout des lèvres. Le duel — projeté — d'Edgar Pastouret et de Maximilien Pastouret amène la fin de la crise. Céleste n'aimait pas son mari quand elle le croyait vertueux; elle se prend à l'aimer dès qu'elle le sait coupable. Tel est le cœur des femmes. En apprenant les amours de Mme Pastouret et de Lucien des Charmettes, Edgar, de son côté, regarde sa femme avec plus d'attention, et se déclare prêt à tout faire pour obtenir son pardon. Les hommes sont ainsi faits. Quelques mots — pas beaucoup — et un certain nombre de gaillardises n'ont pas suffi à éclairer une pièce grise, que MM. Daubray, Calvin, Pellerin, Mmes Mathilde et Descorval ont interprétée aussi gaiement que cela leur était possible. Les grimaces de Mlle Lavigne chargée, bien malgré elle, d'un rôle qui ne lui convenait pas, ne nous ont pas semblé porter comme de coutume, et le public, qui se lasse de tout, semblait lui dire : « Fini, nous deux ! » — Déjà !

A *Trop de vertu!* on ajoute tout d'abord les *Petites Voisines;* puis ce spectacle fait place à une reprise de la *Boule* [1] qui, mieux encore qu'une nouveauté mal venue, réussit tant bien que mal à tenir l'affiche pendant le mois de février.

3 MARS. — Première représentation de *Bigame*, comédie-vaudeville en trois actes de MM. Paul Bilhaud et Albert Barré [2]. — La légende rapporte qu'irrités par une longue suite d'insuccès — était-ce donc la faute du public s'ils avaient, dans leur choix ou dans leurs distributions, la main aussi malheureuse? — les « aimables et intelligents » directeurs du Palais-Royal étaient devenus grincheux — au point de se mettre aussi mal avec la presse qu'avec leurs propres artistes, et de rebuter par de grosses impolitesses les journalistes les plus bienveillants; affolés et maladroits — au point de vouloir donner les pièces, alors qu'elles n'étaient point sues, et au risque de les faire tomber à plat. C'est ainsi que *Bigame* aurait passé huit jours trop tôt, sous le vain prétexte que la *Boule*, qui,

1. DISTRIBUTION : Paturel, *M. Milher*. — Martineau, *M. Pellerin*. — Camusot, *M. Luguet*. — La Musardière, *M. Calvin*. — Cornillon, *M. Maudru*. — Prosper, *M. Hurteaux*. — Modeste, *M. Raimond*. — Régisseur, *M. Monval*. — Broquin, *M. Garon*. — Piétro, *M. Bouchet*. — Facteur, *M. Sanson*. — Concierge, *M. Barlet*. — Domestique, *M. Ferdinand*. — Mariette, *Mlle Davray*. — Albertine, *Mlle Bergé*. — Ursule, *Mlle Elven*. — Rosalie, *Mlle Verley*. — Pichard, *Mlle Augier*. — Auguste, *Mlle Yvonne*. — Nina, *Mlle J. Simon*.

2. DISTRIBUTION : Colardin, *M. Daubray*. — Fernand, *M. Calvin*. — Grinchon, *M. Pellerin*. — Saturnin, *M. Raimond*. — Raidillon, *M. Luguet*. — Marcel, *M. Maudru*. — Papillon, *M. Monval*. — Sophie, *Mme Mathilde*. — Julia, *Mlle Dinelli*. — Léonie, *Mlle Berthou*. — Javotte, *Mlle Elven*.

Dieu merci, avait roulé autant qu'elle le pouvait, était désormais impuissante à faire plus longtemps recette... Nous ne croyons pas aux légendes, et nous n'avons pas, fort heureusement, à nous occuper ici de ces questions de boutique et de ces querelles d'arrière-boutique. L'annaliste sérieux n'ajoute foi à aucun « potin » d'aucune sorte, et se réserve seulement le plaisir de constater que si, revenant encore une fois au Palais-Royal, les spectateurs « avaient de la méfiance », ils ont été, ce soir, fort étonnés d'y trouver un imbroglio comique, écrit de verve par deux jeunes auteurs, et dont le dialogue, plein de bonne humeur et de gaieté, a enlevé, surtout au second acte, les rires de toute la salle. — Ne vous est-il pas maintes fois arrivé, en voyage ou aux bains de mer, de rencontrer des couples *douteux?* Mari et femme, amant et maîtresse : vous ne saviez au juste, et vous n'en saurez peut-être jamais rien... Pour s'épargner les ennuis que suscitent toujours ces situations irrégulières, Fernand Girardot présente Julia comme Mme Girardot à un certain Colardin, qu'il rencontre sur la plage de Cabourg. Deux ans après, Fernand retrouve Colardin, qui, naturellement, lui demande comment va sa femme. — « Elle est morte! » répond Fernand, désirant couper court à toute explication; puis, passant pour veuf aux yeux de Mme et de Mlle Léonie Colardin, il devient amoureux de la jeune fille, demande sa main et l'obtient. Le mariage se célèbre. Julia survient! Colardin l'aperçoit et s'écrie : « La première femme de mon gendre vivante! Alors il

est bigame!... » Puis il met Sophie et son neveu Saturnin au courant de la situation, et tous trois s'ingénient à chercher un moyen d'empêcher Fernand de partir avec Léonie. Le mari, agacé, réclame sa femme. — « Votre femme? la voilà! » répond Colardin, qui lui amène Julia. Le malheureux comprend tout et veut donner des éclaircissements : on refuse de le croire. Julia se tait, car elle s'est mariée — pour de bon — à Grinchon, un cousin de Colardin. Son mutisme confirme Colardin dans ses idées : Fernand est bigame! Et comme on propose au mari récidiviste de s'empoisonner, pour arranger tout, entre Raidillon, juge de paix suppléant, qui vient l'arrêter sur la plainte de Saturnin, le cousin de Léonie. Tous défilent, au troisième acte, chez le juge de paix, qui n'y comprend rien. « Amène-moi ma femme ! » a écrit Fernand à un de ses amis. Il lui amène Léonie, et pendant qu'elle est avec son mari, Julia avoue à Colardin qu'elle n'était pas la femme de Fernand, mais sa maîtresse... Grinchon lui-même est persuadé que la demoiselle de Cabourg n'était pas Julia, mais sa sœur! Voilà, *grosso modo*, la donnée, un peu menue, de la pièce de MM. Paul Bilhaud et Albert Barré. Elle n'est certes pas aussi amusante que la simple cause de Lecouty, le célèbre bigame d'Alfortville, qui a réjoui Paris en l'an 1886. Quel sublime vaudeville vaudrait, en effet, cette désopilante page arrachée à la *Gazette des Tribunaux!* Mais si le bigame du Palais-Royal n'est qu'un faux bigame, et si l'aventure de Fernand Girardot est un peu banale pour être mise

à la scène et y remplir trois actes, la représentation n'en est pas moins pleine de drôleries, et nous avons raison de faire fond sur l'avenir théâtral de M. Paul Bilhaud et de son collaborateur Albert Barré, les deux auteurs de *J'attends Ernest*. Ils savent écrire pour la scène et « font gai ». Nous les retrouverons plus tard triomphant complètement avec une donnée plus corsée, et nous estimons que c'est assez pour cette fois qu'ils aient fait rire et même beaucoup rire un public généralement défiant, et pour cause. Il y a des trouvailles de mots du meilleur comique. Entre autres, celui de la belle-mère, qui n'est encore au courant de rien. — « Mes enfants, s'écrie Colardin, il nous arrive quelque chose d'épouvantable! » — « Je suis trop décolletée? » demande pudiquement M[me] Colardin. Très bouffonne est la scène des quatre hommes : « Fais-toi justice toi-même! » et très cocasses aussi les explications que viennent, au troisième acte, donner tous les personnages, les uns après les autres, au suppléant du juge de paix, qui ne sait pas le premier mot de l'affaire et ne songe qu'à repasser le solo de basson qu'il doit jouer le soir chez le percepteur. Daubray était particulièrement bien amusant dans le récit extravagant de ses angoisses, et nous félicitons le charmant comédien d'avoir enfin trouvé un rôle de ganache bien dans ses cordes. Il était simplement exquis dans ses ahurissements et dans ses emportements. Pellerin nous donnait un excellent type de campagnard pris sur nature. Calvin et Raymond étaient fort comiques dans les rôles du mari et de Saturnin, le

traditionnel cousin navré de voir sa cousine en épouser un autre. Luguet, remplaçant Hyacinthe au dernier moment, était aussi ahuri qu'il le fallait en son rôle de juge de paix. Mlle Berthou était une bien jolie mariée; Mlle Dinelli une fine et élégante Julia, et Mme Mathilde se montrait fort plaisante dans le bout de rôle de la belle-mère. C'était un succès, somme toute, et un succès de jeunes auteurs, auquel nous applaudissions de grand cœur. *Bigame*, escorté de la *Dame aux Giroflées* et d'*Une Femme, un Melon et un Horloger*, tiendra l'affiche pendant cinquante et quelques jours.

22 AVRIL. — Première représentation de la *Perche*, comédie-vaudeville en trois actes, de MM. Jules Prével et Gaston Marot[1]. — Disons, en quelques mots, le sujet de la pièce. Trois amis de collège, Barentin, Paimpol et Coffinot, — Daubray, Calvin et Pellerin, — ont signé entre eux un pacte d'après lequel ils s'engagent, quelle que soit la situation critique dans laquelle ils puissent se trouver, à se tendre mutuellement la perche. Or, voici d'une part Coffinot qui, dans une discussion, se laisse aller à gifler un certain marquis de Rio-Tinto (représenté par M. Milher), consul de la Grenadine du Nord (Amérique du Sud), un homme influent, le seul qui puisse lui faire obtenir une concession

1. DISTRIBUTION : Barentin, *M. Daubray*. — Paimpol, *M. Calvin*. — Coffinot, *M. Pellerin*. — Rio-Tinto, *M. Milher*. — Jack Sterling, *M. Hurteaux*. — Georges de Pontournant, *M. Samson*. — Baptiste, *M. Renard*. — Rebecca Burnett, *Mlle Lavigne*. — Baronne de Sainte-Veloutine, *Mlle Davray*. — Mme Barentin, *Mlle Dunoyer*. — Louisette, *Mlle Elven*. — Lucile, *Mlle Debray*. — Julie, *Mlle Verlen*

de mines qu'il sollicite depuis longtemps. D'autre part, voici la femme de Barentin qui soupçonne son mari d'entretenir de coupables relations avec une baronne Hermosa de Sainte-Veloutine (Mlle Davray), professeur de piano, spécialité pour hommes... Que fait Paimpol, le troisième signataire du pacte?... Il tend la perche à ses deux amis en se faisant passer aux yeux de Rio-Tinto pour l'homme qui l'a giflé et aux yeux de Mme Barentin pour le comte de Pontournant, l'amant, les jours pairs, de Sainte-Veloutine ; mais tandis qu'il est en train de se sacrifier ainsi, au nom de la sainte amitié, Miss Rebecca (Mlle Lavigne), jeune Américaine à laquelle il est fiancé, arrive à Paris, flanquée d'un Yankee, son cousin Jack, et entre dans une indicible fureur en apprenant que son prétendu a giflé M. de Rio-Tinto, le meilleur ami de son père, et qu'il est lui-même l'amant de Mme de Sainte-Veloutine. Barentin et Coffinot veulent à leur tour sauver Paimpol ; mais, en essayant de débrouiller les choses, ils ne font que les compliquer davantage, jusqu'au moment où tout s'arrange : Barentin prouve à sa femme qu'il est innocent, Coffinot obtient sa concession, Paimpol épouse miss Rebecca, et de Rio-Tinto offre sa fortune et sa main à Mme de Sainte-Veloutine. L'idée de la comédie est ingénieuse, et nous comprenons qu'elle ait tenté plusieurs auteurs, et souri aux directeurs du Palais-Royal. Les développements en sont fort amusants. La pièce — on l'a vu par le court récit que nous venons d'en faire — se compose d'une série de quiproquos qui se croisent et

s'entremêlent de façon à former un imbroglio très compliqué, — trop compliqué, disaient quelques-uns. Il n'en est pas moins vrai qu'en dépit d'un second acte un peu lourd, et malgré la fatigue que pouvait éprouver le spectateur à débrouiller cet écheveau si bien emmêlé, on a ri d'un bout à l'autre de la soirée. L'acte d'exposition est excellent, et le troisième, qui semble ne pas tenir à la pièce, est d'une bonne gaîté. Mlle Alice Lavigne y chantait bien drôlement une chanson anglaise qu'on lui redemandait. Sa création de miss Rebecca était une jolie revanche de sa mésaventure de *Trop de vertu* ! où on l'avait maladroitement obligée à jouer « un rôle de pièce », qui ne lui convenait aucunement. En comédienne intelligente, Mlle Lavigne — dont on commençait à trouver le comique monotone — a su, ce soir, renouveler sa manière et nous donner une Américaine vraiment étudiée d'après nature ; le costume et l'accent, tout y est. La grosse charge a, cette fois, fait place à la vérité la mieux observée. Elle a eu, et c'était justice, le succès de la soirée. Moins bien partagés qu'elle, M. Daubray, toujours drôle ; M. Milher, qui nous donnait un type amusant, sinon nouveau, du marquis exotique de Rio-Tinto ; MM. Calvin et Pellerin, ont, eux aussi, été applaudis comme d'excellents artistes qu'ils sont. Mlle Davray ne fait pas mentir son nom d'Hermosa : elle est belle comme le jour. Mlle Dunoyer a toujours sa superbe voix de soubrette, mais elle se trompe de *voie* en persistant à jouer les duègnes comiques, qui appartiennent en propre à Mlle Ma-

thilde. — C'est avec la *Perche* que le Palais-Royal terminera sa saison le 31 mai.

7 SEPTEMBRE. — Première représentation de la *Brigue Dondaine*, revue en cinq actes, dont un prologue, de MM. Paul Ferrier, Gaston Jollivet, Charles Clairville et Ernest Depré[1]. — Une revue en septembre, au début de la saison théâtrale, voilà qui est assurément du nouveau, ou tout au moins du « renouveau » : le cas s'était déjà présenté, il y a quelques années, à ce même théâtre du Palais-Royal. La *Brigue Dondaine* est la réunion de deux revues jouées avec succès, l'hiver dernier, au Cercle des Mirlitons et au Cercle Volney. La vogue de *Pêle-Mêle Gazette*, venant après celle d'*Au clair de la lune*, aux Menus-Plaisirs, a-

1. DISTRIBUTION : Baron Bonnichon, *M. Dailly*. — Un monsieur, *M. Calvin*. — Un spectateur, *M. Milher*. — L'agent, *M. Pellerin*. — Le régisseur, *M. Luguet*. — Riffard, *M. Hyacinthe*. — Guy, *M. Numa*. — Le dragon, *M. Garon*. — Premier marchand, *M. Victorin*. — Gaston, *M. Maudru*. — Le bigame, *M. Hurteaux*. — Ramonois, *M. Monval*. — Moutonnet, *M. Bouchet*. — Roger de Morey, *M. Florval*. — Un jeune étudiant, *M. de Berg*. — Un employé, *M. Renard*. — Gontran, *M. Sanson*. — Justin, *M. Ferdinand*. — Flanchat, *M. Greffier*. — Le douanier, *M. Armand*. — Un électricien, *M. Adrien*. — Krao, *Mlle Alice Lavigne*. — Liline, *Mlle Mathilde*. — La Brigue Dondaine, *Mlle Dezoder*. — Victoire, *Mlle Bergé*. — La doctoresse, *Mlle Berthou*. — Les lampions, *Mlle Descorval*. — Le volapük, *Mlle Elven*. — Le banc d'huîtres, *Mlle Marie Leroux*. — La première bonne, *Mlle Behr*. — Les pommes de terre, *Mlle Darville*. — Anaïs (des Variétés), *Mlle E. Andrée*. — Toto, *Mlle Sagnier*. — Mme Canard, *Mlle Augier*. — La Tour Eiffel, *Mlle Charlotte Bié*. — La poudre-coton, *Mlle L. Gaudet*. — Gugusse, *Mlle Debray*. — Deuxième bonne, *Mlle Darcey*. — Polyte, *Mlle Renaud*. — Mimile, *Mlle Clem*. — L'abbaye de Thélème, *Mlle Jane Simon*. — Quatrième bonne, *Mlle Vilder*. — Dodolphe, *Mlle Elise Derieux*. — Totole, *Mlle Francine Derieux*. — Ernestine, *Mlle Blanche Gerny*.

t-elle tourné la tête aux directeurs parisiens, qui, tous maintenant, voudraient jouer des revues, — ou les cartons du Palais-Royal se trouveraient-ils, en réalité, fort dépourvus de pièces jouables? Peu importe le motif pour lequel on nous a donné le spectacle de ce soir... L'essentiel était qu'il fût amusant. Il l'est. Grâce à des actrices de verve et de ressource, comme M[mes] Mathilde et Lavigne, et conduite par le joyeux Dailly, un compère idéal, peu gêné pour s'entretenir avec le public et fort habile à lui communiquer son gros rire, la *Brigue Dondaine*, allégée de quelques inutilités, agrémentée au contraire, au jour le jour, de quelques nouveautés de date plus récente, la *Brigue Dondaine* avait, en somme, tout ce qu'il fallait pour tenir assez longtemps l'affiche du Palais-Royal. Et, maintenant que nous avons constaté le succès, bornons-nous à piquer, dans ces notes, les passages qui ont obtenu, ce soir, les applaudissements les mieux nourris. C'est d'abord la scène de la tour Eiffel, représentée par une jeune élève de Maubant, que nous avions remarquée aux derniers concours du Conservatoire dans Bélise des *Femmes savantes*, M[lle] Charlotte Bié, qui a de la physionomie et de la voix. — « J'ai six cents mètres! » dit la tour du Champ-de-Mars. — « Six cents maîtres! fait Dailly; la France les a et n'en est pas plus fière pour ça!... » Très amusante aussi la scène de Mathilde, en bébé gras médaillé au concours, emportant à bras tendus sa petite nourrice représentée par M[lle] Bergé. Celle-ci est tellement gentille que, partout où elle va, on l'embrasse. —

« Enfin, dit-elle, je suis allée chez le ministre de l'intérieur. » — « Vous a-t-il aussi embrassée, celui-là? » — « Il n'a pas eu le temps; il s'en allait... » Voilà pour la satire politique. Pas méchante, n'est-ce pas? Comment, dans une revue de l'année, n'a-t-il pas été une seule fois question de Celui dont tout le monde parle en 1886, du général Boulanger, sur lequel il y avait tant à dire, pas plus que du prince Alexandre de Battenberg et de la curieuse révolution d'opérette qui l'a fait descendre du trône de Bulgarie?... La censure aurait-elle passé par là?... Bien inutilement, à notre avis. Venons aux gros effets, et citons tout d'abord la chanson de café-concert, genre Bonnaire, écrite par M. Serpette, et dite d'une si drôle de façon par Mlle Lavigne. On lui a fait trisser *Bastill'-Madeleine;* nous avons rarement vu quelque chose de plus idiot et de plus amusant. Ce succès colossal a été partagé par le boléro de M. Raoul Pugno, chanté avec infiniment d'esprit par l'étonnante Mathilde, et suivi de son ébouriffant pas espagnol. Après avoir triomphé séparément, Mmes Mathilde (Carmen) et Lavigne (Krao) ont triomphé ensemble avec le duo tyrolien de la *Laïque*, qu'elles chantaient dans la salle même, l'une en face de l'autre, au balcon. C'est là de la belle et bonne bouffonnerie. Le Faucolta, spirituellement rendu par Milher; la parodie de *Martyre* et celle de *Patrie* venant à l'Opéra; l'imitation (un peu connue, n'est-il pas vrai?) de Mme Chaumont par Mlle Ellen-Andrée; le joli rappel à la Doctoresse, si joliment figurée par Mlle Berthou, et, par-dessus tout, nous

l'avons dit, la verve de Dailly, très suffisamment secondé par Mlle Dezoder, une commère qui chantait juste : voilà plus qu'il n'en fallait pour dérider le public, que ne gênera plus la proverbiale chaleur de la salle : la lumière électrique, nouvellement installée, a paru tout à fait charmante à l'œil et n'a pas peu contribué au succès général de cette aimable soirée de réouverture.

Le 15 octobre, les auteurs de la *Brigue Dondaine* introduisent dans leur revue la parodie d'*Adam et Ève*. Ève, c'est Mlle Berthou, aussi jolie et aussi déshabillée que possible ; Adam, c'est M. Sanson ; Satan est représenté par M. Bouchet, et tous trois imitent fort drôlement MM. Brasseur père et fils et Mme Théo. Cette addition à l'acte du théâtre a produit le meilleur effet. Mme Mathilde, indisposée, avait dû céder son rôle à Mlle Dunoyer; Mlle Descorval avait repassé son *Chat noir* à une très jolie femme, Mlle Desrieux, et obtenu dans le pas et le boléro de la Carmencita un succès mérité. La *Brigue Dondaine* est suivie de quelques représentations de la *Cagnotte* (18 novembre-1er décembre).

2 DÉCEMBRE. — Première représentation de *Gotte*, comédie en quatre actes de M. Henri Meilhac[1]. — Gotte — disons tout de suite que c'est Mlle Lavigne

1. DISTRIBUTION : Courtebec, *M. Daubray*. — Lahirel, *M. Pellerin*. — Alfred des Esquimaux, *M. Numa*. — Verduron, *M. Victorin*. — Gaston, *M. Sanson*. — Un facteur, *M. Renard*. — Un garçon épicier, *M. Rocher*. — Marceline, *Mlle Raphaelle Sisos*. — Sophie, *Mme Mathilde*. — Gotte, *Mlle Lavigne*. — Léonie, *Mlle Marie Leroux*. — Armande, *Mlle Clem*. — Henriette, *Mlle A. Renaud*. — Clarisse, *Mlle Gaudet*. — Petit porteur, *Mlle Derieux*. — Une Normande, *Mlle Hortense*.

— est le nom d'une bonne qui aime son maître : on voit souvent des maîtres qui aiment leur servante, pourquoi une fois ne verrait-on pas une domestique amoureuse de son bourgeois? Celui-ci — c'est Courtebec, joué par Daubray — demeure d'ailleurs bien indifférent à la folle passion qu'il a inspirée à sa cuisinière; il reste fidèle à sa femme à sa « bonne vieille », comme il l'appelle, avec laquelle il vit, depuis vingt ans, en excellente intelligence et lui passant son incorrigible travers : celui d'être joueuse comme les cartes et de rêver d'une grande fortune qui lui viendrait par le baccarat. — « Jouer, dit Mme Courtebec (Mathilde), c'est, à nous autres honnêtes femmes, notre seul moyen de gagner de l'argent... » Courtebec est plus modeste en ses ambitions : « Bonne humeur quand même, bonne nourriture! » Voilà sa devise. La grosse somme, après laquelle courent tant de ménages, la grosse somme arrive, mais elle est pour Gotte, qui n'en sait rien, et les Courtebec, qui apprennent la nouvelle par une lettre de notaire, adressée à leur cuisinière, trouvent que les dix-huit millions dont elle hérite seraient bien mieux en leurs mains que dans celle de Gotte. — « Comment feraient des honnêtes gens en présence d'une telle situation? » se demandent M. et Mme Courtebec, et voilà ces braves bourgeois subitement hallucinés — Courtebec écoutant sa femme, comme le prince écossais prêtait l'oreille aux suggestions de lady Macbeth — les voilà cherchant une façon « honnête » de s'emparer de la fortune de leur cuisinière, indigne, selon eux, d'un

tel bonheur. Les Courtebec cherchent, et ne se coucheront pas avant d'avoir trouvé. En attendant, ils accablent leur bonne de prévenances — sans aller trop loin pourtant, de peur qu'elle s'aperçoive de quelque chose — ils la saluent quand elle leur apporte le potage, la reconduisent lorsqu'elle retourne à sa cuisine. — Nous inaugurons une nouvelle manière, dit Mme Courtebec, nous trouvons qu'on n'est pas assez poli avec les domestiques. » — « Pas possible ! Ils ont un grain ! » s'écrie Gotte, qui se laisse faire et s'asseoit à la table de ses maîtres, servie par eux. Elle ne se doute pas, la malheureuse, des infâmes machinations tramées contre elle. Un instant — un instant seulement — M. et Mme Courtebec ont eu l'idée de se débarrasser d'elle, après lui avoir fait signer sous couleur de réciprocité, une donation complète de tout ce qu'elle possède. Puis renonçant bientôt à ce moyen comme trop dangereux, Courtebec, afin d'avoir un prétexte d'avantager la future héritière, songe à se jeter à l'eau et à se faire sauver la vie par sa domestique. — « Mais si on ne me ramène pas ? » fait-il. — « Eh bien ! je serai veuve, dit Mme Courtebec, et je l'adopterai. » Courtebec trouve l'invention mauvaise. — « Ma femme est une brave femme, pense-t-il, et ne me refusera pas la première chose que je lui demande depuis que nous sommes mariés ; je divorce donc, et j'épouse Gotte. J'aurai comme cela les dix-huit millions, et ferai à ma bonne vieille une pension aussi petite qu'elle voudra. » C'est sur cette étonnante résolution, ins-

pirée, d'ailleurs, par une bonne bouteille de chambertin, que se termine le troisième acte. Quand la toile se relève sur le quatrième, tout le monde est dégrisé : revirement complet. Courtebec demande pardon à sa femme d'avoir voulu divorcer ; Mme Courtebec demande pardon à son mari de lui avoir conseillé une infamie ; Gotte, elle-même, demande pardon d'avoir aimé son maître. Ce dernier revirement est de trop et nous semble bien inutile. Quoi qu'il en soit, les Courtebec apprennent à Gotte le formidable héritage qu'elle vient de faire. — « Deux mille francs à manger par jour ! s'écrie-t-elle. Quelle noce ! » Et la voilà rendant immédiatement son tablier et courant le village — nous sommes à Truc-sur-Mer — pour acheter tout ce qu'elle peut au compte de M. et Mme Courtebec, qui payeront en attendant qu'elle touche ses dix-huit millions. Mais elle ne touchera rien du tout : le notaire s'est trompé en mettant sous l'enveloppe de la cuisinière la nouvelle de l'héritage. — « Je n'ai pas de parents ! » avoue Gotte, — et sous l'enveloppe de Mme Lahirel, décachetée par son mari, une lettre d'amour adressée à la bonne. Qu'est-ce que Mme Lahirel ? Une charmante jeune femme de vingt ans, mariée à un homme de cinquante abominablement jaloux, et repoussant quand même les avances de tous ses adorateurs. Il faut entendre la délicieuse façon dont Mme Lahirel explique sa morale à M. Alfred des Esquimaux, plus entreprenant que les autres. Il faut voir comment, sur le point de succomber, un jour que son mari était devenu plus insupportable que jamais, elle

résiste à l'homme qui — preuve d'amour — vient de lui montrer les horreurs de l'adultère. Très amusant et très vrai, le mari, qui se croyait si bien trompé, et qui, désabusé, ne saurait ajouter foi à son bonheur : — « Non, dit-il, je ne puis pas m'y faire. » Il est bien joli, le rôle de ce mari jaloux, et bien finement esquissé, le personnage de l'honnête femme délicieusement rendu par Mlle Raphaelle Sisos. Mais toute cette partie est trop délicate et trop fine pour se greffer sur la plus grosse et la plus forte trame des Courtebec songeant — comiquement, il est vrai — à dépouiller leur bonne. Il est possible que cela fasse contraste ; mais cela fait aussi disparate, et même incohérence. Tel est, selon nous, le principal défaut de cette comédie bourrée d'esprit (jamais M. Meilhac n'en eut de meilleur et de plus franc) et remplie d'une observation psychologique curieuse et profonde, sur un sujet qui, comme celui du *Prix Martin*, de MM. Augier et Labiche, était pénible, voire même odieux. Pour jouer une si difficile partie, M. Meilhac avait fort heureusement un trio comique de premier ordre : l'excellent Daubray, qui a rendu dans la perfection la scène d'ivresse de Courtebec mettant un pied dans le crime ; l'étourdissante Mathilde, qui lui donne si joyeusement la réplique, et la désopilante Lavigne : il faut voir Gotte faire de l'œil à son maître, lui donner des coups de pied sous la table et lui dire en rendant ses comptes : « Ah ! monsieur ! j'y mettrais plutôt du mien ! » Pour les raisons que nous venons d'énumérer, cette comédie aura-t-elle

le succès que nous souhaitons tous à M. Meilhac et au Palais-Royal ? — Nous ne vous le dirons que dans notre prochain volume de 1887; — mais nous donnerions beaucoup pour l'avoir écrite.

	Nombre d'actes.	Date de la 1re représentation ou de la reprise.	Nombre de représentations pour l'année.
Le Train de Plaisir, vaudeville,	4		24
Mal aux cheveux, comédie....	1		20
La Veuve au Camélia, vaudev.	1		2
* *La Fille à Georgette*, parodie.	1	6 janvier.	23
Prête-moi ta Femme, comédie.	2		2
Le Baudet perdu, vaudeville.	1		16
J'attends Ernest, comédie....	1		8
* *Trop de Vertu !* comédie....	3	27 janvier.	8
Les Petites Voisines, comédie..	3		4
Le Propriétaire à la porte, vaudeville	1		26
La Boule, comédie.	4	4 février.	27
* *Bigame*, vaudeville.	3	3 mars.	56
La Famille Guignol, vaudeville.	1	3 mars.	13
Un jour de première, vaudeville.	1	6 mars.	3
Le Bouillon de la Mariée, vaud.	1		3
Un Hercule et une jolie Femme, vaudeville	1		3
La Dame aux Giroflées, vaudev.	1		34
Une Femme, un Melon et un Horloger, vaudeville . . .	1		24
* *La Perche*, comédie-vaudev.	3	22 avril.	39
Mon Collègue, vaudeville. . .	1		37
Bobinette, comédie.	1		2
* *La Brigue Dondaine*, revue.	5	7 septembre.	77
Le Bibelot, vaudeville. . . .	1		75
La Cagnotte, vaudeville. . .	5		26
Le Fétiche, vaudeville. . . .	1		45
* *Gotte*, comédie	4	2 décembre.	33

THÉATRE DES VARIÉTÉS

Le succès des *Brigands*, crânement interprétés par Dupuis, Baron, Léonce et Mlle Blanche Monthy, avait bien commencé l'année. Le 30 janvier, la toile se levait sur la première représentation des *Demoiselles Clochart*, comédie-vaudeville en trois actes de M. Henri Meilhac[1]. — Au dire de Clochart, — un marchand de charbon en gros, qui se croit de l'envergure et s'estime supérieur à la plupart de ses semblables, — les hommes se divisent en deux catégories : ceux qui rampent (c'est le plus grand nombre) et ceux qui planent... Aux premiers, une seule existence suffit amplement. Les

1. Distribution : Clochart, *M. Dupuis*. — Baladier, *M. Léonce*. — Pluribus, *M. Baron*. — Paul, *M. Lassouche*. — Hippolyte, *M. Numa*. — Edouard du Grapin, *M. E. Didier*. — Dominique, *M. Ed. Georges*. — 1er employé, *M. Angely*. — Un agent, *M. Dumesnil*. — Un voyageur, *M. Herissie*. — 2e employé, *M. Thiéry*. — Le secrétaire, *M. Justin*. — Le député, *M. Lamy*. — Un monsieur, *M. Florent*. — Gabrielle, Claquette, *Mlle Réjane*. — La comtesse, *Mme Jane May*. — Marietta, Mlle *R. Maurel*. — Mme Simpson, *Mlle Chassaing*.

autres, au contraire, étouffent dans leur peau et ne sauraient mieux faire que d'en changer le plus souvent possible. C'est ainsi que lui, Clochart, se vante d'avoir trois incarnations : Clochart, père de la petite comtesse, qui représente ses côtés aristocratiques; Plumeau, parrain (pour ne pas dire père) de Mlle Gabrielle, la téléphoniste, qui représente ses côtés industriels; Tonetti, enfin, tuteur (de la même sorte) de Claquette, sorte de petite Gavroche, qui a, dit-il, ses côtés gamins. Supposez maintenant — ce qui est, d'ailleurs, assez vraisemblable, au milieu de ce fouillis d'invraisemblances — que Claquette et Gabrielle, les deux filles de la main gauche dudit Clochart, ne se connaissent pas plus entre elles qu'elles ne connaissent toutes deux la fille et le fils — légitimes — dudit Clochart, et lancez-les dans l'imbroglio compliqué où va se débrouiller, du mieux qu'il pourra, le père de ces demoiselles, accompagné de son ami Pluribus, qui a formé le projet de se désennuyer, — et vous aurez la pièce sans queue ni tête que nous donnait ce soir-là M. Meilhac. Vous raconterons-nous l'histoire du veston bourré de lettres compromettantes que la petite comtesse prend pour le veston de son mari? Celle des amours de M. Paul, qui se trouve par deux fois demander la main d'une de ses sœurs; celle des expansions de Pluribus — Mitou, dans les loges de concierge — à l'égard d'un jeune dompteur à la mèche blanche qu'il prend pour son fils, — le fruit d'une liaison de quinze jours avec une petite enlumineuse, qu'il n'a d'ailleurs jamais revue... Non; nous ai-

mons mieux vous dire que le premier acte avait paru charmant, et qu'il y avait encore, dans les deux autres actes de cette pièce impossible et inénarrable, plus d'une scène amusante et des mots comiques, comme s'il en pleuvait. Nous citerons, entre autres parties plaisantes, la conversation de Clochart et de sa fille se plaignant des infidélités du comte à son père, qui lui répond simplement : « Je parlerai à ton mari... je lui dirai de prendre ses précautions. » Puis la réception de Mlle Gabrielle par l'ami Pluribus, qui, fort troublé à l'idée de passer pour Clochart, commet impairs sur impairs et demande à rester cinq minutes dans les généralités... Les mots abondent, nous l'avons dit, et cela ne vous étonnera point, la pièce étant signée du nom de Meilhac. Clochart est sur le point de marier une de ses filles et doit se rendre à la présentation. — « Le parrain du fiancé ne peut bouger, » dit-il. — « Il a la goutte? » demande Pluribus. — « Non : il est concierge ! » Quelques silhouettes de revue par-ci par-là : telle, la physionomie du propriétaire embêté par le conseil municipal, qui finit par le ruiner complètement à force de grever son immeuble de nouveaux impôts; celle du commissaire « vivant à une époque de grande indulgence » qui se contente de saluer poliment, en lui souhaitant « bien du plaisir », le monsieur qu'il devait arrêter comme complice d'adultère. Très amusante encore la scène de l'acheteur, à l'étalage de librairie de la gare du chemin de fer, qui demande le roman nouveau : *Pourriture*. Quel dommage que tout cela soit si

décousu, et que cette pièce des *Demoiselles Clochart* ne se tienne pas mieux que ne se tenait, au Gymnase, la spirituelle *Ronde du Commissaire*, du même auteur, en collaboration, avouée cette fois, avec M. Philippe Gille. M. Baron est bien cocasse dans l'ami Pluribus. M. Dupuis parlait trop bas, ce premier soir, et ne savait pas assez bien son rôle. Mlle Réjane jouait avec infiniment d'intelligence le double rôle de la téléphoniste, raide et concentrée, et de Claquette, la gamine tout en dehors. Mme Jane May était fine et charmante dans le personnage de la petite comtesse, malheureusement indigne de son vrai talent de comédienne. Léonce se montrait plaisant, comme d'habitude, dans celui du concierge de grande maison qui a des domestiques; Lassouche, du dernier *bécarre* dans le rôle du fils qui renonce définitivement à la haute noce. Numa, le jeune dompteur à la mèche; Didier (le marquis Edouard du Gratin) et Mlle Chassaing, une fort adroite et fort jolie Mme Simpson, dont les traits et le rire rappelaient Mme Judic, complétaient, selon le cliché traditionnel, un bon ensemble.

23 FÉVRIER. — Première représentation du *Fiacre 117*, comédie-vaudeville en trois actes de MM. Emile de Najac et Albert Millaud [1]. — La donnée de l'amusante comédie représentée ce soir re-

1. DISTRIBUTION : Vaucresson, *M. Baron.* — Jean, *M. Lassouche.* — Trousselet, *M. Montrouge.* — Arthur de Vlansec, *M. E. Didier.* — De Portenville, *M. Barral.* — Benjamin, *M. Ed. Georges.* — Oscar, *M. Justin.* — Coquet, *M. Thierry.* — Un municipal, *M. Lamy.* — Anaïs, *Mme Cécile Chaumont.* — Adèle, *Mlle Crouzet.* — Cécile, *Mlle Buisson.*

pose sur une pure fantaisie. Le fiacre 117 est machiné de telle sorte, qu'au moyen d'un truc avertisseur, le cocher est minutieusement informé de tout ce qui se passe d'anormal à l'intérieur de sa boîte roulante. Croyez-vous sérieusement qu'il faille tant de fils et de sonneries électriques, et que messieurs les cochers ne sachent pas exactement, sans qu'ils aient besoin d'y regarder, ce qui se fait derrière les glaces de leurs voitures? — Et puis les stores n'ont-ils pas été précisément inventés pour être baissés, si l'envie vous prend de vous garantir contre les rayons du soleil ou les regards plus gênants encore des passants indiscrets, — et dès lors que vous avez loué une voiture à l'heure, n'êtes-vous pas *chez vous*, libre d'y faire ce que bon vous semble, aussi bien que dans une chambre d'hôtel qui n'est pas davantage sur la voie publique?... Mais le préfet de police ne raisonne point ainsi, paraît-il — les mœurs sont bien changées depuis ce matin — il vient de donner, à propos de cette sorte de délits prévus par la loi, de très sévères instructions à ses commissaires. Entrant à merveille dans les vues de la dernière circulaire de M. le préfet, Lassouche, le parfait cocher, a juré de pincer dans son Urbaine le plus grand nombre possible de couples trop pressés de jouir des douceurs du tête-à-tête... Et le voici amenant au commissaire (l'excellent Montrouge) une petite dame qu'il a surprise en train de flirter trop amoureusement avec son compagnon de voiture. Les agents ont cru mettre la main sur une cocotte de profession : c'est une femme du

meilleur monde (elle le dit du moins) qui vient répondre au bienveillant interrogatoire du magistrat. C'est Mme Anaïs Vaucresson, à la veille de divorcer avec son mari, dont elle est, de fait, séparée depuis trois ans. Et quel n'est pas l'étonnement du brave commissaire, apprenant que le monsieur surpris en flagrant délit n'est autre que le mari, M. Vaucresson lui-même. — « Mes sincères compliments, monsieur, ne peut-il s'empêcher de dire au délinquant dont il serre la main, il y a vingt-cinq ans que je constate des outrages aux mœurs : c'est la première fois que pareil cas se présente. Mes compliments... » Puisque les contraventions se succèdent toutes les demi-heures dans le fiacre 117, le magistrat éclairé a bien pu se tromper de coupable : il a laissé échapper le jeune diplomate Arthur de Vlansec, faisant à la sémillante Mme Vaucresson une cour des plus assidues, et a retenu à sa place l'irrésistible Vaucresson (c'est Baron, et c'est tout dire) serrant de très près une des bonnes amies de sa femme. Les deux époux ont chacun, en partie fine différente, été pris dans le fiacre 117. L'erreur, dans le procès-verbal du commissaire de police, les fait assigner comme ayant été pris tous deux ensemble dans le même fiacre. Adieu dès lors l'instance en divorce, dont ils sont pourtant aussi friands l'un que l'autre! Portenville-Sganarelle est l'avocat des Vaucresson, c'est donc lui, tout naturellement, qui devra plaider, à la huitième chambre, la cause extraordinaire du mari surpris avec sa femme. S'il se doutait que c'est avec la sienne!... Mais rassurez-vous : il ne le

saura jamais. Plutôt que de laisser condamner son amie qui lui a révélé les charmes d'un mari qu'elle méconnaissait, et au risque de se réconcilier avec l'homme qui, jusqu'alors, la faisait rire même dans les moments les plus intimes, Anaïs veut bien confirmer, avec preuves à l'appui (elle substitue son porte-cartes à celui d'Adèle), les termes mêmes du procès-verbal dressé par l'officier de police judiciaire. C'était bien avec elle que se trouvait M. Vaucresson, à l'instant où les agents ont eu l'audace d'ouvrir la portière du fiacre 117, dans lequel ils remontent ensemble en quittant l'audience. Méfiez-vous : ça sonne! — Tel est le sujet, égrillard sans doute, mais fort divertissant, d'une exhilarante comédie, qui n'est pas sans ressemblance avec *Divorçons* — et à laquelle il était déjà permis de prédire un aussi long succès. L'entrée de Baron, au premier acte, avait eu le don de mettre la salle en joie. Il fallait le voir ouvrant les bras et s'écriant avec fierté au moment où les agents vont l'enfermer dans le petit local où il attendra l'heure de comparaître devant le commissaire de police : « Ma conscience est calme; j'ai fait mon devoir d'homme! » Très amusant encore en son : « Contez-moi ça, » ou quand il supplie sa femme au second acte : « Remettons-nous ensemble... Anaïs... voyons... » Impayable enfin dans son récit du dernier acte : « C'était un soir de printemps : elle lisait du Zola... » Nul comédien à Paris n'a, en ce moment, autant que Baron l'oreille du public. La pièce est bien faite, et le public est parti de rire quand il a compris que le mari allait être pris pour

le complice de sa femme. Ajoutons qu'outre les mots salés dont elle est bondée (jamais censure n'a été plus indulgente), elle contient plus d'un trait de bonne comédie. Tel celui-ci : « Si je n'étais pas votre mari! — Vous voudriez l'être? — Mais je le suis! » Telle encore la scène où les quatre délinquants apparaissent tous quatre le nez dans le Code, où ils lisent avec stupeur les pénalités de l'article 330. Charmant aussi le mot du mari voulant à toute force que Vaucresson lui dise le nom de sa maîtresse : « Je le lui demanderai comme un service personnel. » Et l'exclamation du même Portenville, avocat de Mme Vaucresson, qui vient encore une fois de gifler son mari : « Ces gens-là ne s'entendent donc qu'en fiacre! » Mentionnons encore la façon dont le commissaire de police rédige le procès-verbal du délit, constaté par l'un au parc Monceau, par l'autre au rond-point des Champs-Elysées : « Je mets : faubourg Saint-Honoré. C'est entre les deux! » Mme Céline Chaumont joue Mme Vaucresson comme elle jouait Cyprienne de *Divorçons*, avec tous ses défauts et toutes ses qualités, celles-ci, du reste, l'emportant de beaucoup sur ceux-là; maniérée sans doute et parfois exagérée dans ses intonations, plus cocotte que femme du monde, mais toujours fine, lançant le mot, ou le sous-entendant, avec un vrai talent de comédienne. A Montrouge et à Lassouche, que nous avons déjà cités avec éloges dans le commissaire de police et dans le cocher du fameux fiacre, ajoutons les noms de M. Barral, qui a très comiquement caricaturé l'avocat Portenville, et de la jolie Mlle Crouzet,

qui a bien dit les quelques mots du rôle d'Adèle.

La clôture de la saison s'était effectuée le 31 mai avec le *Fiacre 117*, dont la 100e représentation avait eu lieu deux jours auparavant [1]. La réouverture du théâtre, que sa toilette d'été venait de faire tout frais et pimpant, a lieu, le 30 août, devant une salle où la chaleur a, comme de juste piqué de nombreux vides. Il est vrai d'ajouter que chacun des spectateurs présents paraissait, à lui tout seul, s'amuser comme quatre. Le *Fiacre 117* avait obtenu l'un des plus grands succès — et on les comptait — de la dernière saison théâtrale. La reprise de ce soir produit énormément d'effet. Le principal rôle de femme, qui est aussi le principal rôle de la pièce, celui d'Anaïs, créé l'hiver précédent par Mme Céline Chaumont, est repris aujourd'hui par Mlle Marcelle Lender, qui nous revient de Russie après avoir passé par le Gymnase, où elle fut assez peu remarquée. Mlle Lender est une fort jolie femme, dont le visage ressemble à Mlle Gabrielle Châlon, de la Scala, et dont la voix, parlée, rappelle celle d'une charmante cantatrice, Mlle Hélène Chevrier, qui se fit, il y a quelques années, applaudir à l'Opéra-Comique. Ses progrès, comme comédienne, nous ont paru évidents; de plus, elle a eu pour elle, du premier coup, tous ceux qu'agace le jeu nerveux et maniéré de

1. Le spectacle est ce soir-là offert gratuitement à une « délégation » en tenue des cochers de l'Urbaine, qui assistent au spectacle, habillés tout exprès de neuf par la Compagnie, et font, comme de juste, un vif succès à Lassouche, leur collègue du 117.

Mme Chaumont — dont elle ne possède certainement pas la finesse et le talent. Celle-ci sous-entendait et jouait en dedans : Mlle Lender souligne et joue tout en dehors, sans l'ombre de malice ni semblant de personnalité, avec une verve un peu grosse et un peu lourde, un zèle assez mal ordonné et une exubérance de gestes et de paroles qui sentent les départements, ou tout au moins la banlieue. Bien qu'elle se montrât pour la première fois sur la scène du boulevard Montmartre, Mlle Lender semblait en être restée aux Bouffes-du-Nord .. Souhaitons-lui de se « déprovincialiser » un peu, en constatant du reste que sa personne a paru des plus sympathiques, et que son début a été très favorablement accueilli par un public que nous ne vous donnons pas encore comme la fine fleur du tout Paris des premières. M. Baron, dont la claque a bruyamment applaudi la rentrée artistique et « directoriale » (il est devenu l'associé de M. Bertrand), est toujours prodigieux en homme du monde. Il entre, on pouffe; il ouvre la bouche, on se tord. Toujours amusant, — jamais commun. — Au *Fiacre 117*, on joint, le 30 septembre, le *Chapeau de paille d'Italie*, qui se joue trois fois.

2 OCTOBRE. — Reprise de *Lili*, pour la rentrée de Mme Judic. — On se rappelle qu'au sortir du Palais-Royal, où elle n'avait pas été précisément heureuse, et avant de partir pour l'Amérique, où elle espérait recueillir autant de dollars que de lauriers, Mme Judic avait, au printemps de l'année précédente, successivement reparu aux Variétés

dans ses rôles à succès. L'idée n'était pas mauvaise, et pendant quelques semaines le théâtre ne désemplit point. Pourquoi n'en serait-il pas de même aujourd'hui surtout, où l'élément étranger et provincial fait la majorité des salles de spectacle? Mme Judic est revenue, « bien revenue » du nouveau monde, très contente de retrouver son bien-aimé Paris et son cher théâtre. Le public a paru fort satisfait, lui aussi, de revoir son étoile favorite, à laquelle il a fait fête. Ce n'est pas encore, bien entendu, le monde des premières, mais c'est un public qui paie comptant, en bravos comme en argent.

Les représentations de Mme Judic se continuent le 15 octobre avec *Niniche*. Déjà reprise au mois de mars de la précédente année, la pièce de MM. Albert Millaud et Alfred Hennequin (M. Emile de Najac est toujours resté dans la coulisse) a valu ce soir une ovation triomphale au trio Dupuis-Baron-Lassouche — et des applaudissements sincères à l'étoile rentrante. Viennent ensuite la *Femme à Papa* (26 octobre) et *Mam'zelle Nitouche* (5 novembre).

20 NOVEMBRE. — Reprise de la *Belle Hélène*, opéra-bouffe en trois actes de MM. Henri Meilhac et Ludovic Halévy, musique de Jacques Offenbach [1].

1. DISTRIBUTION : Pâris, *M. Dupuis*. — Agamemnon, *M. Christian*. — Ménélas, *M. Léonce*. — Calchas, *M. Baron*. — Achille, *M. A. Guyon*. — Ajax Ier, *M. Daniel-Bac*. — Ajax II, *M. Germain*. — Eutyclès, *M. Lamy*. — Philocôme, *M. Thiéry*. — Un esclave, *M. Millaux*. — Hélène, *Mme Judic*. — Oreste, *Mlle Ribe*. — Lœna, *Mlle Declères*. — Parthœnis, *Mlle Crouzet*. — Bacchis, *Mlle Folleville*.

— Après un silence de dix ans, voici que reparaît sur l'affiche cette bouffonnerie épique qui fut le premier grand succès d'Offenbach après *Orphée aux Enfers,* et qui donna à l'opérette un essor inattendu. Si grande prise qu'ait le temps sur ces sortes de pièces, celle-ci n'a pas trop perdu, grâce à l'esprit des auteurs qui perce sous leur parodie ultra-burlesque des dieux et des héros de l'antiquité, grâce aussi à la partition qui peut compter parmi les meilleures du genre et qui renferme aussi de charmants morceaux dans la gamme tempérée. Le succès de l'ouvrage a été très vif. Mais on n'était pas sans inquiétude sur l'accueil que ferait un public nouveau à l'interprétation nouvelle. Où sont, en effet, les célèbres cascadeurs qui semblaient devoir emporter avec eux toute la jeunesse et toute la verdeur de cette œuvre façonnée à leur taille et coulée dans le moule de leurs qualités et de leurs défauts? Où est Grenier, le Calchas inimitable? Où est Couder, l'immortel Agamemnon? Où est Kopp, le Ménélas rêvé? — Tous trois, hélas! sont morts depuis longtemps... Où est la voix fraîche, perlée et prestigieuse de Dupuis?... Le public a répondu sans réplique à ces points d'interrogation inquiétants. Il a reconnu Baron, Christian, Léonce pour les héritiers légitimes de Grenier, de Couder et de Kopp. Il a fait un énorme succès au trio du dernier acte, où les excellents bouffons n'ont pas craint de pousser la folie jusqu'à ses dernières limites. Quant à Dupuis, qui ne fait plus guère aujourd'hui qu'esquisser les morceaux qu'il chantait autrefois, le public, tou-

jours bienveillant, a jugé qu'il rachetait par une mimique étonnante, par un art exquis et par des habiletés sans pareilles, les défaillances d'une voix quelque peu compromise... au champ d'honneur. Si Mme Judic n'a pas la verve de Schneider et ne tient pas la scène comme faisait l'illustre créatrice du personnage, elle détaille certaines parties, interprète certains couplets avec une finesse, avec une retenue qui a bien son prix. Elle a apporté dans ce rôle d'Hélène sa grâce caressante et mignarde, l'attrait de ses beaux yeux, le charme de sa jolie petite voix et l'art avec lequel elle la manie. Elle n'a pas sans doute la « canaillerie » élégante et spirituelle d'Hortense Schneider, mais elle a de ces petits airs friponneaux qui lui vont si bien, et de ces petites réticences contournées où se cache, en se laissant voir, nous ne savons quelle pointe de volupté. C'était tout autre chose, ce n'était pas mieux. — Bonne reprise, qui termine dignement l'année 1886.

	Nombre d'actes.	Date de la 1[re] représentation ou de la reprise.	Nombre de représentations pour l'année.
Tout pour les Dames, comédie.	1		28
Les Brigands, opéra-bouffe. .	3		38
Le Copiste, comédie.	1		24
* *Les Demoiselles Clochart,* comédie-vaudeville.	8	80 janvier.	24
Châlet à vendre, vaudeville . .	1		129
* *Le Fiacre 117,* comédie. . .	8	23 février.	150
C'est la faute au Ministère, comédie.	1		183
On demande un secrétaire, com.	1	27 mai.	5
Le Chapeau de paille d'Italie, comédie-vaudeville.	5		65
Le Renard bleu, comédie. . .	1		82
Lili, comédie mêlée de chant.	8		18
Niniche, com. mêlée de chant.	8		17
La Femme à Papa, comédie mêlée de chant	3		7
Mam'zelle Nitouche, comédie mêlée de chant.	4		15
La Belle Hélène, operette. . .		20 novembre.	42
Quelle émotion! vaudeville. . .	1		1
Les Saltimbanques, vaudeville .	8		9

PORTE-SAINT-MARTIN

Hamlet et *Fédora*, pour Mme Sarah Bernhardt, *Patrie!* et la *Tour de Nesle*, pour Mlle Tessandier, sont, avec le *Crocodile*, les cinq ouvrages — dont trois de M. Victorien Sardou — qui remplissent l'année 1886[1]. *Marion De Lorme*, qui date de l'année précédente, s'était donnée jusqu'au 21 février [2].

27 FÉVRIER. — Première représentation d'*Hamlet*, adaptation nouvelle en vers du drame de Shakespeare, en cinq actes et onze tableaux, par MM. Lucien Cressonnois et Charles Samson [3]. — « Ce

1. Le théâtre n'a pas fermé ses portes pendant l'été, où l'on a continué à jouer *Patrie !* et il n'y a pas eu d'autre clôture que les relâches nécessitées par les répétitions générales de chacune de ces pièces.

2. Dans les derniers jours de janvier, Mme Sarah Bernhardt, indisposée, est remplacée, dans le rôle de Marion De Lorme, par Mlle Barety. La jolie pensionnaire de l'Odéon se tire à son honneur de la lourde tâche qui lui incombe.

3. DISTRIBUTION : Hamlet, *M. Philippe Garnier.* — Laërte, *M. Volny.* — Le spectre, *M. Henri Luguet.* — Polonius, *M. Léon Noël.* — Le roi, *M. Cosset.* — Guildenstern, *M. Angélo.* —

« drame est sévère, dit Victor Hugo, Le vrai y « doute. Le sincère y ment. Rien de plus vaste, « rien de plus subtil. L'homme y est monde, le « monde y est zéro. Hamlet, même en pleine vie, « n'est pas sûr d'être. Dans cette tragédie, qui est « en même temps une philosophie, tout flotte, « hésite, atermoie, chancelle, se décompose, se « disperse et se dissipe; la pensée est nuage, la « volonté est vapeur, la résolution est crépuscule; « l'action souffle à chaque instant en sens inverse, « la rose des vents gouverne l'homme. Œuvre « troublante et vertigineuse où de toute chose on « voit le fond, où il n'existe pour la pensée d'autre « va-et-vient que du roi tué à Yorick enterré, et « où, ce qu'il y a de plus réel, c'est la royauté re- « présentée par un fantôme et la gaieté représen- « tée par une tête de mort. — Hamlet est le chef- « d'œuvre de la tragédie-rêve. » — L'originalité du caractère d'Hamlet est tellement puissante que plusieurs critiques ont prétendu que Shakespeare lui-même n'avait pas eu conscience de son admirable création. Les incertitudes de ce rêveur mis comme malgré lui aux prises avec une grande action dont l'énergie fait reculer sa faiblesse, leur ont paru l'œuvre d'une fantaisie qui ne savait ni

Horatio, *M. Rosny*. — 1er comédien, *M. Bouyer*. — 2e comédien, *M. Piron*. — Rosenkrantz, *M. Joliet*. — Marcellus, *M. Théfer*. — Bernardo, *M. Watrin*. — 1er fossoyeur, *M. Lacroix*. — 2e fossoyeur, *M. Riva*. — Un prêtre, *M. Faille*. — Reynaldo, *M. Jégu*. — Cornélis, *M. Delisle*. — Un messager, *M. Mallet*. — Voltimaud, *M. Cartereau*. — Un gentilhomme, *M. Beson*. — 3e comédien, *M. Gaspard*. — Ophélie, *Mme Sarah Bernhardt*. — La reine, *Mlle Antonia Laurent*. — Une comédienne, *Mlle Jeanne Delorme*.

se connaître ni se gouverner. La lecture attentive du drame, que nous avons faite ce soir avant de voir jouer l'adaptation nouvelle de MM. Samson et Cressonnois, inspire une opinion tout opposée. L'auteur d'*Hamlet* a bien une idée nette et claire de son héros; il a bien voulu représenter une de ces natures rêveuses et spéculatives en qui le développement intellectuel affaiblit la volonté. L'action n'est pas seulement paralysée, chez lui, par la tendance au rêve, mais aussi par la sensibilité excessive d'une nature aimable et douce. Destiné au trône qu'il doit occuper sans secousse et sans lutte, le jeune Hamlet, au retour de Wittenberg, où ses premières années ont été consumées dans de nobles études, apprend la mort imprévue d'un père pour qui son adoration ne connaît pas de bornes; il voit avec une peine profonde le second mariage de sa mère, dont l'union avec un autre que son père lui paraît un sacrilège, et c'est à cette âme profondément troublée que le destin impose, par la voix des morts, un fardeau devant lequel hésiterait le caractère le plus énergique et le mieux trempé pour l'action. Tous les sentiments doux et sacrés sont flétris dans son cœur par les révélations de la tombe. Sa mère n'est plus qu'un assassin; l'amour qu'il nourrissait pour le bonheur de sa vie entière devient un obstacle à son funèbre devoir, et le père même de celle qu'il aimait doit expier l'appui que sa basse complaisance prête au fratricide. Le noble prince, type de franchise et de loyauté, doit s'entourer de feintes et de mensonges. Il lui faut affecter la folie pour dissimuler sa vengeance,

et cette folie finit par le troubler lui-même au point qu'il cherche à se soustraire par le suicide au rôle que lui commande le crime de son oncle et de sa mère. Combien la situation au milieu de laquelle il se trouve placé nous paraît plus terrible encore que celle d'Oreste ! Oreste a sa voie clairement tracée. Il n'a point à hésiter devant le parricide; dès son enfance, il se prépare à l'œuvre de sang; une sœur aimée le soutient dans ses défaillances et relève son courage chancelant. Tout ce qui l'entoure s'offre à devenir l'instrument de son terrible projet. Hamlet est seul et comme éperdu, sans autre secours que celui d'un ami, dont le dévouement, plus actif, il est vrai, que celui de Pylade, n'est pourtant pas assez fort pour l'aider activement dans une tâche au bout de laquelle Oreste lui-même a senti sa raison s'obscurcir. Nul n'a mieux compris ni mieux exprimé cette situation tragique que le grand poète allemand, dont le génie était capable aussi de l'imaginer : « Il est évident pour moi, dit Gœthe dans *Wilhem Meister*, que Shakespeare a voulu peindre une âme qui n'était point faite pour agir, chargée d'une action terrible. Cette idée, selon moi, domine toute la pièce. Un chêne est planté dans un vase précieux qui ne devait recevoir que d'aimables fleurs; les racines de l'arbre s'étendent, et le vase est brisé. » A chaque instant, Hamlet cherche des raisons pour ne point agir. Il se trompe lui-même quand il ne veut pas tuer son oncle en prières. Il s'exagère sa propre cruauté et la nécessité de venger par la peine du talion ce père envoyé dans l'autre monde avant

d'avoir purifié son âme. Ici, c'est surtout encore à son insu la faiblesse et la bonté de sa nature qui l'emportent, et non pas le calcul du meurtrier méditant le coup dont sa victime doit le plus souffrir. On pourrait craindre qu'un caractère si finement analysé — qu'il semble plutôt une étude philosophique qu'un être réel — n'eût qu'une existence d'abstraction; il n'en est rien. Telle est la puissance de Shakespeare que le rêveur et fantastique Hamlet n'a pas moins de vie que tous les autres grands personnages créés par le poète, et M. Villemain a eu raison de dire qu' « il devient sous sa plume un être réel dont l'empreinte ne s'efface plus ». C'est en 1769 que Ducis fit représenter la tragédie d'*Hamlet* qui a longtemps joui de la faveur publique. Mais les beaux vers de Ducis (car il y en a dans sa pièce) ne peuvent à nos yeux excuser l'imitateur français d'avoir détruit, dans le drame de Shakespeare, la couleur historique, l'intérêt national, la portée philosophique, l'originalité et la vie. Louable est le travail de MM. Samson et Cressonnois. Leur nouvelle traduction en vers, généralement faciles et coulants, souvent même très joliment frappés, respecte du mieux qu'elle peut l'œuvre de Shakespeare, qu'elle suit, scène par scène, jusqu'à la fin du drame anglais avec la mort de Laërte (après celle de Polonius et d'Ophélie), du Roi, de la Reine et d'Hamlet. En tout : six cadavres. C'est à cette dernière scène que la moralité du drame éclate dans toute son horreur. Hamlet étant décidément incapable d'accomplir sa tâche, la Fatalité s'en charge et l'exécute à sa place.

Elle lui bande les yeux et le précipite dans de sanglants quipropos. N'ayant pas été justicier, il sera bourreau. Un carnage confus et inique remplacera le sacrifice expiatoire que demandait le Fantôme. « La Némésis qui le possède a pris sa démence, dit Paul de Saint-Victor, elle entre dans l'action, comme s'enfonçait dans la mêlée ce vieux roi de Bohême aveugle du moyen âge qui frappait de sa masse d'armes à droite et à gauche, devant et derrière, assommant également amis et ennemis. Les fleurets s'échangent comme d'eux-mêmes, les coupes de poison s'égarent en chemin, interceptées par une main invisible. On dirait que la Mort joue au colin-maillard dans la salle, elle foudroie par zigzags, elle frappe par déviations. Hamlet se mêle au massacre sans le diriger; il châtie sans préméditation et sans réflexion. C'est presque par hasard que le coupable se trouve compris dans l'hécatombe qu'il immole à tâtons sur le tombeau de son père. » M. Philippe Garnier, blond comme le créateur du rôle, le fameux Burbage, a supporté sans faiblir ce personnage écrasant. On lui a reproché de parler souvent trop bas et surtout trop vite; mais le rôle est si long, qu'on ne saurait lui en vouloir de « déblayer » un peu. Ce qui est plus grave, c'est que sa voix devient rauque, quand il l'élève. Il n'en est pas moins vrai qu'il a produit un grand effet dans la scène avec sa mère, traversée par le fantôme du roi et après laquelle il a mérité d'être rappelé deux fois avec sa partenaire, Mlle Antonia Laurent, fort belle dans le rôle de la reine. Mme Sarah Bernhardt a fait preuve d'abné-

gation en décidant M. Duquesnel à monter, avant son départ pour l'Amérique, un ouvrage où, le rôle principal appartenant à Hamlet, elle n'a, elle-même, qu'une partie effacée. Elle a dit de sa « voix d'or », heureusement revenue, les romances de la « Saint-Valentin » et du « Petit oiseau du bon Dieu », qui, dans la version de MM. Cressonnois et Samson, remplacent les chansons érotiques d'Ophélie, à la fameuse scène de la folie. M. Léon Noël est plein de naturel en Polonius, et M. Volny plein de chaleur en Laërte. MM. Henri Luguet et Cosset tiennent très correctement leurs rôles de roi mort et vivant. Les costumes du quatorzième siècle et les décors étaient très beaux; la mise en scène fort soignée, et le tableau du cimetière, avec l'enterrement d'Ophélie, méritait réellement d'être vu.

29 MARS. — Reprise de *Fédora*, drame en quatre actes de M. Victorien Sardou [1]. — Au moment où le public sortait ce soir de la Porte-Saint-Martin, une dame cherchait dans une baignoire son éventail qu'elle avait laissé tomber. « Que vous êtes longue ! lui disait-on, vous n'en finissez pas. » — « Je ne sais pas ce que je fais, dit-elle : j'ai mal aux nerfs. » Combien de spectateurs de *Fédora* auraient pu répondre de même ! C'est, en effet,

1. DISTRIBUTION : Loris, *M. Pierre Berton*. — Syriex, *M. Angelo*. — Gretch, *M. Léon Noël*. — Ronvel, *M. Paul Reney*. — Boroff, *M. Rosny*. — Tchileff, *M. Gardel*. — Désiré, *M. Joliet*. — Loreck, *M. Faille*. — Le Portier, *M. Piron*. — Cyrille, *M. Albin*. — Basile, *M. Delisle*. — Fédora, *Mme Sarah Bernhardt*. — Olga, *Mlle Mary Vallier*. — Dimitri, *Mlle Durand*. — Baronne Okar, *Mlle Jeanne Delorme*. — De Tournis, *Mlle Blanche Boulanger*.

sur le système nerveux qu'agissent et la pièce et sa principale interprète.

On a fait autrefois plusieurs reproches à cette *Fédora*. On a prétendu que Sardou avait copié le *Drame de la rue de la Paix*, parce que, dans les deux pièces, à un certain moment, on trouve une situation analogue. A ce compte, il n'y aurait jamais rien de nouveau. Toutes les fois qu'une femme tromperait son mari, il faudrait rappeler l'histoire de Vénus et de Vulcain, et si deux frères ne s'aiment pas, dire que cela est pris dans la Bible. On a dit également que la pièce n'était pas littéraire. Sans doute, on entend par là qu'elle ne contient pas de longues tirades construites selon les règles connues de la rhétorique. Ce n'est point, en effet, la méthode de M. Sardou, qui s'efforce, avant tout, de donner l'illusion de la vie réelle. Non seulement il ne procède pas par monologues, à la façon de Racine ou de Victor Hugo, mais, de propos délibéré, il met un certain désordre, un désordre savant dans le développement de ses scènes ou de ses conversations. *Fédora* en contient de nombreux exemples, parmi lesquels nous citerons, au commencement et à la fin, l'enquête faite par l'officier de police Gretch et l'aveu de la princesse. Un classique ou un romantique d'ancienne école n'aurait pas manqué d'écrire cette confession sous forme de récit gradué, à peine interrompu trois ou quatre fois. M. Sardou la conduit par phrases hachées, sans plan apparent. Mais il parvient ainsi bien plus aisément à nous faire croire que nous assistons à une scène vraie. La plus longue tirade

de M. Sardou a sept lignes, et neuf fois des points suspensifs l'entrecoupent. Pas littéraire, si l'on veut, puisque ce n'est pas fait pour être lu, mais théâtral incontestablement, et produisant de l'autre côté de la rampe un effet saisissant. — *Fédora*, fort applaudie, ce soir, avec sa merveilleuse interprète, est une œuvre pathétique, habile, amusante, curieuse, entraînante, mais non, comme on a osé le dire, « un chef-d'œuvre » dans le sens absolu du terme. Ce n'est pas davantage ce que M. Sardou a fait de mieux ; espérons que le spirituel académicien ne nous en voudra pas si nous cherchons des termes de comparaison dans son propre bagage littéraire. Oui, nous le savons bien, les auteurs ont toujours une faiblesse quelconque pour leurs derniers nés ; ils vont répétant partout : « Je n'ai rien fait de mieux ! » Mais la critique a été inventée précisément pour atténuer et pour rabattre ces sortes de prétentions-là ; elle n'a aucune mission ici-bas, si ce n'est de remettre les choses en leurs lieu et place, de se défier des engouements irréfléchis et des bavardages de coulisse, de calmer les panégyristes bruyants, de venir en aide au talent méconnu et de représenter la modération au milieu des louanges trop excessives et des blâmes trop amers. Voilà bien des attributions que nous donnons à la critique, penserez-vous, sans doute, mais si elle ne les remplit point, elle ne sert plus à rien, il faut la détruire. Quel est le devoir de la critique ? C'est de dire à M. Sardou : — « *Fédora* n'est pas votre plus beau titre de gloire. Vous avez fait une meilleure comédie le jour où vous avez écrit *Nos Intimes;*

vous avez fait un meilleur drame le jour où vous avez écrit *Patrie!* » Et ce que nous soutenons en ce moment est si vrai, que *Patrie!* et *Nos Intimes* sont incontestablement les pièces de Sardou qui ont le mieux résisté à l'action du temps. Comme elles n'ont pas cherché l'actualité, elles demeurent plus que jamais actuelles ; il y aura toujours des maris trompés qui soupçonneront leurs femmes; il y aura toujours aussi des peuples opprimés qui se révolteront contre leurs oppresseurs ; voilà pourquoi les deux pièces en question seront d'une actualité, pour ainsi dire, éternelle. Quant à *Fédora*, si nous mettons cette pièce au-dessous de celles que nous venons de nommer, nous la plaçons en revanche, au point de vue du mouvement, de l'intérêt, de la structure et de la charpente, très au-dessus de *Georgette* et de *Théodora*, dans l'entre-deux, comme on voit.

Si nous consentions, comme l'ont fait certains amis maladroits, à rabaisser M. Sardou au rôle d'amuseur, nous avouerions qu'il ne nous a jamais amusés davantage, quoique son sujet soit bien terrible. Mais M. Sardou, n'en déplaise aux détestables flatteurs, dont les pavés sont toujours gros, a prouvé qu'il valait mieux qu'un simple montreur de lanterne magique, et qu'il savait s'élever jusqu'à la philosophie. Dans *Fédora*, la philosophie manque ; il reste l'amusement, qui grandit d'heure en heure, et qui se transforme en émotion, grâce à la perfection obtenue dans les détails et grâce à l'inattendu des péripéties qui se succèdent sans se ressembler. On sait que l'inter-

prétation repose presque exclusivement sur les deux principaux interprètes. C'est dommage que l'organe merveilleux, que « la voix d'or » de Mme Sarah Bernhardt — admirablement revenue aujourd'hui — n'ait point, dans *Fédora*, l'occasion de se développer. De la première à la dernière scène, la princesse Romazoff est dans un état perpétuel de fièvre qui ne prête guère aux modulations de sirène. Les paroles d'amour elles-mêmes sont mêlées d'agitation fébrile. C'est par l'expression et par le geste qu'elle s'empare du public, le domine, l'émeut et le tient palpitant. Son jeu muet est plus admirable encore que son jeu parlé. Toutes les impressions se peignent sur son visage, elle a des frissons et des tremblements nerveux d'un réalisme saisissant. En un mot, elle *vit* son rôle. Elle ne semble pas s'apercevoir qu'un public la regarde, et celui-ci peut oublier qu'il est en présence d'une actrice; il croit voir une femme ressentant vraiment les sentiments qu'elle exprime. Jamais Mme Sarah Bernhardt n'a mieux joué; mais aussi jamais elle n'a trouvé un rôle qui fût autant dans son diapason. Elle tient de Dorval plus que de Rachel, et l'on sait que Mme Dorval fut, elle aussi, une grande artiste. Elle a eu, à de certains moments, des intonations que nous n'hésitons pas à qualifier d'admirables, par exemple, lorsque, écoutant le récit du meurtre de Wladimir, elle dit à Loris, exaspérée et jalouse : — « Oui, c'est cela... tue-les... tue-les! » Elle croit vraiment assister à l'assassinat; nous le croyons avec elle. Il était à craindre que le public lassé, trou-

vant que les frasques de la capricieuse artiste commençaient à dépasser la mesure, se montrât froid pour elle. Il n'en a rien été. Mme Sarah Bernhardt, sérieuse cette fois, a trouvé pour l'applaudir un public aussi sérieux qu'elle, et, à partir du second acte, elle était complètement rentrée en grâce. La réconciliation, que tout le monde désirait, s'est opérée tout d'un coup, et s'est terminée par une ovation superbe. Tout est bien qui finit bien. C'est sur un grand succès que Mme Sarah Bernhardt nous quittera pour l'Amérique. Les qualités de M. Berton sont toujours la jeunesse, l'émotion franche et sincère. Si, dans l'origine, la pièce avait été jouée au Théâtre-Français, au lieu d'être donnée au Vaudeville, le rôle aurait sans doute été confié à M. Worms ; il s'y serait montré plus amer ; mais moins communicatif, moins en dehors et, par cela même, moins touchant. M. Berton donne à Loris sa vraie physionomie de jeune homme au cœur droit et simple, qui n'était point fait pour les épouvantables malheurs dont il était successivement atteint. Il est excellent, et nous ne connaissons pas à Paris d'autre artiste capable de jouer le même rôle de la même façon. Ni M. Angelo, ni Mlle Mary Vallier ne valent M. Vois et Mlle de Cléry, qui établirent, au Vaudeville, les rôles de M. de Syriex et d'Olga, MM. Léon Noël et Paul Reney sont, au contraire, fort bien dans ceux de l'officier de police et de Rouvel. Nous avons regretté Mlle Depoix, si charmante, au premier acte, sous les traits du petit Dimitri. Purs détails, du reste ; la pièce n'est qu'un duo, mais quel duo ! — C'est le 13 avril qu'avait

lieu la dernière représentation de Mme Sarah Bernhardt dans *Fédora*.

21 AVRIL. — Reprise de *Patrie!* drame en cinq actes et huit tableaux de M. Victorien Sardou[1]. — Avant la fin de la précédente année, nous devions avoir à l'Opéra (voir plus haut) la *Patrie!* de MM. Sardou et Paladilhe. Pour terminer dignement la saison (le succès la prolongera jusque par delà l'été) nous avons eu, ce soir, sur le théâtre où il fut primitivement créé, une éclatante reprise du célèbre drame du maître. *Patrie!* a marqué un pas considérable dans la carrière de M. Sardou. Le futur auteur de la *Haine* n'avait encore jamais rien fait, rien conçu de plus élevé; jamais il n'avait encore atteint cette hauteur de l'art. Dans *Patrie!* M. Sardou a presque négligé d'être adroit, et l'on sait s'il peut l'être avec facilité; il n'a regardé que les grands côtés et les grandes lignes de la chose; il a obéi avec fermeté à la logique des caractères; il a eu la conviction et la sincérité; il a tiré ses plus vigoureux effets des entrailles mêmes du sujet et a poussé l'action jusqu'à ses plus extrêmes conséquences, sans recourir à ces moyens factices que lui eût indiqués sans peine l'habileté de son

1. DISTRIBUTION: Comte de Rysoor, *M. Dumaine.* — Karloo Van der Nott, *M. Marais.* — La Trémouille, *M. Volny.* — Duc d'Albe, *M. Cosset.* — Jonas, *M. Léon Noël.* — Noircarmes, *M. Bouyer.* — Vargas, *M. Riva.* — Miguel, *M. Rosny.* — Rincon, *M. Gardel.* — Maître Alberti, *M. Faille.* — Galena, *M. Emile Petit.* — Del Rio, *M. Herbert.* — Prince d'Orange, *M. Perrier.* — Dolorès, *Mlle Tessandier.*—Rafaële, *Mlle Réal.* — Sarah Mathisoon, *Mlle Schmidt.* — Gudule, *Mlle Marie Durand.* — Une Ribaude, *Mlle Boulanger.* — Joshua, *Mlle Fortin.*

expérience; il a ainsi rencontré un triomphe qui le dégageait et mettait en une place plus élevée l'ingénieux auteur des *Pattes de mouche*.

Pour bien comprendre *Patrie!* et le sentiment qui l'anime, comme un sang généreux anime et fait vivre un corps plein de jeunesse, il faut se transporter en idée dans le pays et à l'époque où se passe le drame. C'est l'heure terrible où les Pays-Bas ont couru aux armes pour sauver ce qui restait de leurs villes et de leurs campagnes. C'est l'époque de toutes les violences, de toutes les cruautés, de toutes les menaces, de toutes les rancunes. On se hait et on se tue; massacres et pillages vont de compagnie. Dans les villes et dans les plaines marchent des bandes d'Italiens, d'Allemands, d'Espagnols, qui, enseignes au vent, clairons en tête, promènent la hache et l'arquebuse du Hainaut à la Zélande. Dans les bois, sur les canaux, parmi les bruyères et les ravins, à l'ombre des villages dévastés, sous les ruines que chaque jour amoncelle, rampe, se glisse et s'éparpille l'insurrection. Le fer et le feu l'extirpent, elle renaît; le sang qu'on verse la nourrit; sans cesse on croit qu'elle est morte, et toujours on la retrouve vivante; elle a un chef, elle a une nation, elle est une et elle est multiple; elle est celui-ci et celui-là, elle est tout le monde. Cependant, le bras qui frappe est à Bruxelles, la pensée qui dirige, à Madrid. Si le duc d'Albe était le glaive de l'Espagne, Philippe II en était le cœur. Quand le drame commence, le comte de Horn et le comte d'Egmont — d'Aiguemont, disent les dépêches de

l'ambassadeur de France — ont perdu la tête sur l'échafaud; le prince d'Orange, mieux avisé, s'est réfugié dans les provinces soulevées de la Hollande; il est l'espoir et l'idole du peuple. Dans les campagnes, on guerroie; dans les villes, on conspire. On est en 1570. Nous voyons la vieille halle des bouchers transformée en lieu de campement par les lansquenets et les reîtres. Trois membres du Conseil des Troubles se sont assis autour d'une table, en plein vent, près du feu : Vargas, le secrétaire du duc, Delrio et Noircarmes, qui portent le casque et l'épée. Ils ont devant eux la liste des prisonniers ramassés dans la ville, et ils expédient les jugements. Un mot les résume tous : la mort. Autour d'eux, la troupe des soudards et de leurs familles applaudit. Le conseil est pressé d'aller souper et il fait vite. Le vieillard va à l'échafaud, l'enfant à la potence, la femme au bûcher. Rien ne trouve grâce devant sa férocité, ni la misère du pauvre, ni les sanglots de l'adolescent, ni les imprécations de la mère qui vient d'assister au massacre et au déshonneur de sa couvée. Parmi les prisonniers qu'on amène devant ces délégués du Conseil des Troubles, il y a deux hommes, le comte de Rysoor et le marquis de la Trémouille, un Flamand et un Français. L'un est accusé d'avoir quitté nuitamment la ville au mépris des lois; l'autre a été pris dans un combat. Pour le comte de Rysoor, il y va de la tête; pour le marquis, d'une rançon de cent mille écus d'or. Tous deux, d'ailleurs, sont calvinistes. Mais on n'envoie pas à l'échafaud un homme dont la vie représente une

si grosse somme. Quant au Flamand, et contre son attente, la déposition d'un témoin le tire des griffes du tribunal. Ce témoin, un capitaine espagnol qui demeure en son logis, l'a vu, cette nuit même, dans l'escalier de sa maison, à l'heure où il sortait de l'appartement de sa femme, et il en est d'autant plus sûr, qu'étant quelque peu gris, il a tiré l'épée dans l'ombre, et que M. de Rysoor s'est coupé la main en la saisissant pour l'écarter de sa poitrine et repousser son agresseur chancelant. Tandis que le comte de Rysoor conspirait avec les amis du Taciturne, quel est donc cet inconnu qui s'échappait de chez sa femme? Il offrait tout son sang en holocauste à la patrie, et on volait son honneur!... Il jure de se venger. Tout le premier acte — que nous avons revu ce soir avec le plus vif plaisir — a une couleur, une physionomie, un mouvement, une franchise qu'on ne saurait trop louer. Il est d'une allure leste et vive et d'un accent original et vrai qui vous font d'un élan pénétrer dans les Flandres du seizième siècle ; c'est comme un coup de sonde dans l'histoire de ce passé d'où la Réforme est sortie. Rentré chez lui, le comte de Rysoor interroge sa femme. Pressée dans son mensonge, elle éclate. Oui, elle aime; oui, elle est coupable, et s'en vante ! Un autre a son cœur et sa vie ; lui M. de Rysoor, a son dédain et sa haine ! Voilà de quelle reconnaissance elle paie celui qui l'a tirée de la pauvreté, et l'a prise dans l'isolement et la nuit d'un faubourg ! Cependant, malgré la fougue amère et l'emportement de ses aveux, elle n'ira

pas plus loin. Le nom de cet amant qu'elle adore, le comte ne le saura pas. Mais, si elle reste muette, M. de Rysoor cherchera cet homme, et quand il l'aura découvert, il le tuera. Ce mot est comme un coup de fouet qui frappe un cheval sauvage. Tout à l'heure, il était là, cet amant pour lequel Dolorès est enflammée d'un amour impérissable ; c'est Karloo van der Noot, l'ami (il en est encore et il en sera toujours ainsi), le compagnon de M. de Rysoor ; elle le tenait dans ses bras, elle pressait contre ses lèvres cette tête adorée, et il mourrait, lui ! Non, non, mille fois non ! Et soudain Dolorès s'élance sur les pas de M. de Rysoor, que la cloche de minuit appelle au prêche ; elle le suit, pénètre son secret, et se hâte de courir chez le duc d'Albe, dont elle force la porte, et qu'elle instruit du plan de bataille des conjurés qu'elle a surpris dans les fossés de la porte de Louvain, en armes, et ayant à leur tête Guillaume de Nassau. Elle croit que c'est tout ; mais il faut encore qu'elle parle et livre aux vengeances du duc d'Albe les noms des conspirateurs. Effarée, toute tremblante et renversée sous les mains du terrible gouverneur, elle en confesse trois ou quatre, les principaux, et parmi eux le nom de son mari ! Le quatrième acte est resté le plus émouvant, le plus beau, ce nous semble, de ce drame puissant. Les conjurés sont réunis dans la grande salle de l'Hôtel de Ville, le comte de Rysoor est à leur tête avec Karloo, et les chefs des métiers, brasseurs et tanneurs, les drapiers et les tisserands sont à leur poste. Karloo a obtenu, en

sa qualité de capitaine des arquebusiers, que les chaînes qui fermaient les rues fussent abattues pour qu'il pût passer outre avec les armes dont sa compagnie a reçu ordre de se dépouiller. Des charrettes en sont pleines. De ce côté-là point d'obstacle. La ville dort, et Guillaume veille en dehors des murailles avec six mille hommes. Il faut donner le signal; les conjurés se dispersent dans toutes les directions. Le comte de Rysoor est seul avec Karloo, qui a dû laisser son épée chez le duc d'Albe. M. de Rysoor lui en présente une, et c'est alors que, dans la main tendue du jeune homme, il découvre la cicatrice rouge laissée par le tranchant de l'épée du capitaine espagnol. Ainsi, celui qui le trahissait, le voilà; c'est son ami, presqu'un fils. Il lève le fer, et Karloo ouvrant les bras, à genoux, lui montre sa poitrine. Après ce qu'il a fait, il a soif de la mort. — Qu'il eût été facile alors de tomber dans la chose banale! Mais non! le drame rebondit. — Derrière le mari, il y a l'homme qui a voué sa vie à la délivrance de sa patrie. Tout pour le salut des Flandres! Karloo l'a trompé, mais Karloo est un fidèle et brave soldat, on touche à l'heure suprême où la délivrance peut être conquise; la patrie n'a pas trop de tous ses enfants; le comte ne frappe donc point l'ami parjure, mais il lui crie : « Prends ce fer et combats! » Le mot est « cornélien », a-t-on dit jadis. Hélas! ce superbe dévouement ne peut rien contre la trahison de Dolorès. Les troupes espagnoles entourent l'Hôtel de Ville, y pénètrent par toutes les issues et fondent sur les conjurés. Les

arquebuses font leur œuvre; taillés en pièces, ils succombent; leurs chefs sont pris! Mais ce n'est pas encore assez pour le duc d'Albe; il a les goujons, il veut le saumon. Un signal peut lui livrer le prince d'Orange; le carillonneur est là, parmi les prisonniers; qu'il tire donc la corde et qu'il sonne!... M. de Rysoor et Karloo le supplient, mais, pressé par la pointe des épées, pâle, effaré, le pauvre homme monte les degrés du beffroi. Soudain on entend le son des cloches. O bonheur! ce n'est pas le carillon qui devait appeler Guillaume, c'est le glas funèbre qui doit lui crier : Va, fuis, sauve-toi, tout est fini, tout est perdu! Dix balles punissent le brave carillonneur de son héroïque fidélité, et ceux qui lui survivent se découvrent devant le cadavre sanglant de l'humble serviteur qui a fait don de sa vie au pays. — Tout cela est sobrement dit, énergiquement fait, et tout cela par la grandeur du sentiment et la pureté idéale des régions où le drame entraîne les esprits, produit toujours un immense effet. Le comte de Rysoor et Karloo ont été pris les armes à la main; tous deux sont condamnés; mais Dolorès, qui, dans une scène saisissante, s'aperçoit qu'en voulant sauver celui qu'elle aime, elle l'a poussé vers la mort, fait si bien que, grâce à l'intervention de la fille du duc d'Albe, qu'elle intéresse à sa cause, un sauf-conduit est accordé à Karloo. Vainement celui-ci veut-il mourir. Le comte, qui lui a pardonné, lui impose l'obligation de vivre pour punir le traître inconnu qui les a vendus et a rejeté la patrie dans l'esclavage. Le

reste se devine. Tout entière à son amour, et ne rêvant plus que bonheur et liberté, Dolorès accueille son amant avec des transports de joie. Rien ne les séparera plus ; elle est à lui pour la vie. C'est en vain qu'il lui rappelle cette noble victime qui a scellé sa croyance de son sang ; elle est toute à sa passion. Mais un hasard tout à coup, un mot, un cri révèlent à Karloo l'épouvantable secret : celle qui les a perdus, celle par qui tant de bûchers s'allument, elle est là, devant lui, et un instant il avait eu la pensée de l'emporter dans ses bras ! Des cris retentissent, des flammes luisent, le glas des agonies sonne ; par la fenêtre ouverte, il voit ses amis qui vont mourir et l'appellent Judas ; il frappe Dolorès du même poignard avec lequel le comte de Rysoor s'est tué, et s'élance parmi les bourreaux pour avoir sa part des bûchers où ses frères expirent. On a applaudi comme au premier jour ce beau drame, qu'échauffe et que fait palpiter un souffle puissant de vie. C'est l'œuvre par laquelle M. Victorien Sardou s'est rapproché le plus du grand art et celle qui a le mieux mérité son réel succès. Un mot sacré a porté bonheur à M. Sardou. *Patrie!* a été pour lui cette terre d'où le lutteur antique tirait de nouvelles forces aussitôt qu'il l'avait touchée, et comme on l'a pu dire d'un autre, dans d'autres circonstances :

Et pour l'avoir aimée, il en devient plus grand

Il faut rendre à M. Raphaël Félix cette justice posthume qu'il avait fort bien monté *Patrie!* à

l'origine. La mise en scène et l'interprétation sont, cette fois encore, à la hauteur de l'œuvre. Le superbe drame de M. Sardou a été présenté à la génération actuelle avec un soin intelligent, une vérité de couleur et d'ajustements, une habileté de détails, une variété et une richesse de décors, qui font le plus grand honneur au goût de M. Duquesnel et aux peintres chargés de faire revivre aujourd'hui le Bruxelles de 1570. Quelle passion, quelle véhémence, quelle colère, quels cris soudains chez Mlle Tessandier, qui, au risque de changer désavantageusement sa physionomie, s'est faite Espagnole des pieds à la tête, avec tous les délires et toutes les amertumes de l'amour! Comme elle est sauvage dans sa dénonciation, implacable et hautaine dans sa lutte avec le duc d'Albe! Et qu'elle sait bien mourir de la main de celui qu'elle aime!... Si émue d'abord que sa voix ne sortait pas de sa gorge desséchée, elle s'est heureusement remise et a joué avec tant de vérité et d'énergie dramatique que, pour bien lui prouver son enthousiaste admiration, la salle l'a rappelée trois fois après le troisième acte. On sait que Dumaine a fait un personnage vivant du comte de Rysoor, une sorte d'incarnation. Il lui a donné un caractère de fierté, une ampleur magistrale, une autorité, qui lui ont valu son grand succès d'autrefois. Il a la hauteur superbe du devoir fait homme, toute la flamme de l'exaltation patriotique, tout l'enthousiasme du martyr. Ce calviniste flamand, d'une physionomie à la fois austère et passionnée, reste, à notre sens, la plus belle création de l'ar-

tiste, dont la voix, seule, s'est légèrement empâtée. Celle de M. Marais, au contraire, éclate vibrante comme une fanfare, et devient, dans la douleur, douce et pathétique. Toutes ses qualités de tendresse et de force, il les a eues avec des accents d'amour et de dédain, de désespoir et de colère, qui ont vivement ému le public. Nous avons apprécié le grand air et la diction très nette de M. Volny, sous les vêtements de soie du marquis de la Trémouille, dont Charles Lemaître avait dessiné, avec plus de désinvolture, la physionomie tout ensemble railleuse et chevaleresque. Nous nous rappelons encore le gros Laurent, dans le sonneur Jonas, où, moins naturellement comique que son prédécesseur, M. Léon Noël sait être encore fort touchant. Citons encore M. Cosset, un beau duc d'Albe, et Mlle Réal, une gracieuse Rafaëla. Les autres rôles sont bien tenus, et tout concourt au succès de cette brillante reprise, qui traversera l'été. *Patrie !* sera jouée jusqu'au 5 octobre. — A la fin du mois de juin, M. Marais cédera le rôle de Karloo à M. Volny, qui sera lui-même remplacé par M. Paul Reney dans le rôle de la Trémouille. Le 28 septembre, Mlle Tessandier cédera le rôle de Dolorès à Mlle Renée Lemercier.

8 OCTOBRE. — Reprise de la *Tour de Nesle*, drame en cinq actes et neuf tableaux de MM. Frédéric Gail-

1. DISTRIBUTION : Buridan, *M. Dumaine.* — Gaultier d'Aulnay, *M. Volny.* — Philippe d'Aulnay, *M. Rosny.* — Landry, *M. Léon Noël.* — Louis X, *M. Cosset.* — Orsini, *M. Bouyer.* — Savoisy, *M. Herbert.* — Enguerrand de Marigny, *M. Faille.* — Dé Pier-

lardet et Alexandre Dumas. C'est comme un besoin de Paris d'entendre encore, tous les quatre ou cinq ans, la *Tour de Nesle*. On a, sous divers noms, bien des fois refait la *Tour de Nesle;* on la refera sans doute bien des fois encore. Elle restera pourtant, en dépit de tous les imitateurs, le modèle, qu'on n'égalera pas, du parfait mélodrame. Quand, au vingtième siècle, on voudra donner à nos arrière-petits-neveux l'idée de ce que fut le drame romantique, ce sera encore à la *Tour de Nesle* qu'il faudra revenir. C'est, en effet, une œuvre maîtresse que cette *Tour de Nesle*. Le jour où Frédéric Gaillardet en trouva le sujet, il mit, comme on dit, la main sur une idée superbe. Une sorte de fatalité, égale à celle des tragédies antiques, plane sur ce drame ténébreux. Buridan et Marguerite punis dans leur enfant, châtiés dans leur fils, n'est-ce pas terrible? On n'analyse pas de telles pièces, on les subit. Elles s'imposent par une violence qui n'est pas apaisée. La passion y gronde, la colère y hurle, le sang y coule. Les couleurs en sont brutales, mais rien n'est plus saisissant. Ce drame farouche, légendaire comme les *Quatre fils Aymon*, comme l'histoire de Cartouche ou comme Geneviève de Brabant, peut encore étonner et dompter toute une génération qui ira l'écouter pour « blaguer », comme elle dit, et qui s'en retournera étonnée de tant de puissance.

refonds, *M. Delisle*. — Sire Raoul, *M. Deschamps*. — Richard, *M. Jégu*. — Simon, *M. Mallet*. — Jehan, *M. Besson*. — Marguerite de Bourgogne, *Mlle Tessandier*. — Une dame voilée, — *Mlle Lemercier*. — Olivier, *Mlle Durand*. — Charlotte *Mlle Boulanger*.

Il est, croyons-nous, inutile de démontrer aujourd'hui que la vérité historique fait complètement défaut à la *Tour de Nesle*. Tout établit que la sombre héroïne de la légende était, non la femme de Louis X le Hutin, mais sa mère Jeanne de Navarre; Louis X fit, en effet, étrangler sa femme, Marguerite de Bourgogne, mais à seule fin de pouvoir se remarier avec sa cousine, Clémentine de Hongrie. Mais si Jeanne de Navarre est le point de départ de la légende, cela veut-il dire que la tour de Nesle ait été le lupanar que prétend la tradition? Rien de moins certain. Brantôme en parle en ces termes: « La reine faisait le guet aux passants (dans la « tour de Nesle), et ceux qui lui plaisaient et « agréaient le plus, de quelque sorte de gens que « ce fussent, les faisait appeler et venir à elle, et « après en avoir tiré ce qu'elle en voulait, les fai- « sait précipiter, du haut de la tour en bas, dans « l'eau... Je ne peux pas dire que cela soit vrai, « mais la plupart de Paris l'affirment, et il n'y a « personne qui ne le dise en montrant la tour. » On le voit, rien de positif : du temps du patron des « honnestes dames », c'était déjà une légende, et Brantôme l'avoue franchement, en honnête chroniqueur qu'il est. De la légende en question, Frédéric Gaillardet, aidé de Dumas, a fait le drame que vous savez. La *Tour de Nesle* fut jouée pour la première fois le 29 mai 1832; elle est, par conséquent, dans sa cinquante-quatrième année d'âge. Les quolibets ne lui ont pas été épargnés depuis sa naissance; à côté des atteintes du temps, elle a eu à supporter les railleries des beaux esprits de tous

les ordres, beaux esprits dignes du nom, et imbéciles s'en parant sans titres; on l'a représentée sur les grandes scènes parisiennes, dans les théâtres les plus intimes de la province et jusque sur les tréteaux de la foire; quelques artistes éminents, au milieu d'une armée de mauvais cabotins, aussi dépourvus de talent que de ressources matérielles, lui ont servi d'interprètes; certaines de ses phrases sont restées dans la mémoire des hommes comme des modèles de cocasserie et d'emphase; jamais pièce ne fut plus maltraitée, écorchée, honnie et vilipendée; elle est vieille, elle a des rides, elle est usée — et pourtant la vie court encore dans ses veines et à la chasse au public, aux applaudissements et aux recettes, elle est en état de laisser loin derrière elle beaucoup de productions d'hier, anémiées dès le berceau par le scepticisme de leurs auteurs. Ce qui fait la puissance de ce vieux drame, c'est la bonne foi avec lequel il est écrit. Les auteurs y ont apporté une conviction qu'on chercherait en vain chez leurs successeurs. Pour entraîner la foule, les écrivains modernes ne croient pas assez eux-mêmes à l'émotion produite par les grandes phrases et les grands sentiments. Qui doute de soi ne saurait se faire suivre. Combien, en ce moment, existe-t-il de dramaturges, en dehors de M. d'Ennery, qui, au fond du cœur, ne trouvent pas le drame ridicule? Ils craignent de faire rire, et cette crainte les empêche de faire pleurer. Il faut croire que « c'est arrivé » pour oser se lancer à corps perdu comme ont fait Dumas et Gaillardet, jeunes alors, dans un pareil entraînement d'invraisemblances.

Et puis, en nous donnant de l'invraisemblance, ils n'ont pas eu la prétention d'y joindre du réalisme. Ils n'ont pas tenté ce mariage impossible. Dès la première scène, ils nous introduisent dans un monde de convention, où nous pouvons les suivre, comme s'il s'agissait d'une féerie, sans nous embarrasser des exigences de la réalité. Ils ne nous disent pas : « Voici ce que vous pourrez voir demain autour de vous, » ainsi que font les adeptes de la jeune école; ils s'élancent du premier bond dans des régions étranges où vivent des personnages légendaires parlant un langage inconnu et se mouvant au milieu de scènes d'un autre monde. Les scènes sont bien charpentées, le langage se tient d'un bout à l'autre, les personnages sont dessinés nettement, le milieu où tout cela se passe est éclairé d'une façon égale par un jour fantastique mais homogène : il n'en faut pas davantage pour que le public se laisse empoigner sans protestation et avec plaisir. Il ne manquera même pas de spectateurs pour nous affirmer, le lendemain, que tout cela est une histoire vraie, que Louis le Hutin était un mari débonnaire, que Marguerite de Bourgogne, étranglée par son ordre à vingt-cinq ans, avait des relations incestueuses avec un fils aussi âgé qu'elle, et que la Tour de Nesle, enfin, servait de théâtre à ces honteuses orgies ! Les mérites de l'interprétation sont pour beaucoup dans le succès de cette reprise. M. Dumaine, vraiment gai pour un homme qui a assassiné un vieillard, est bien un peu marqué pour l'emploi de brave capitaine d'aventure. Il n'a pas non plus le mordant de Mélingue,

qui savait si bien persifler et qui apportait tant de désinvolture dans la façon dont il acceptait les défaites ; mais il a beaucoup d'énergie et d'habileté. Les passages dangereux ont été traversés par lui de manière à ne pas provoquer de mouvement dans la salle : « Orsini, tavernier du diable ! — Dix manants contre un gentilhomme ! — Bien joué, Marguerite ! — La Bourgogne était heureuse. — Ah ! c'était une noble tête de vieillard !... » Toutes ces phrases, trop célèbres, ont été dites sans que le public, qui les attendait, pût en prendre prétexte à lazzis. M. Dumaine s'est particulièrement fait applaudir, et avec justice, au moment de son arrestation, lorsqu'il reproche à Gaultier d'Aulnay son manque de parole, et, dans l'avant-dernier tableau, lorsqu'il apprend que ces deux jeunes gens sont ses fils. Mlle Tessandier, au masque si expressif, est bien « l'ange doublé d'un démon » dont parle Buridan, et nous donne une très séduisante et très belle Marguerite de Bourgogne. Elle a rendu admirablement ses duos d'amour avec Gaultier, et a eu de superbes mouvements dans les passages dramatiques. L'acte de la prison, notamment, a été joué par elle d'une façon saisissante. Nous n'avons jamais vu le personnage de Gaultier d'Aulnay, plus élégamment interprété que par M. Volny. Les autres rôles sont aussi congrûment tenus. M. Léon Noël est excellent dans Landry. — Le 25 octobre, Mlle Tessandier cède le rôle de Marguerite de Bourgogne à Mlle Renée Lemercier.

12 DÉCEMBRE. — Première représentation du *Crocodile,* pièce en cinq actes et neuf tableaux de

M. Victorien Sardou; musique de scène de M. Massenet [1]. — *Nihil novi sub sole,* dit le proverbe : rien n'est nouveau en ce monde. C'est ainsi que l'idée du *Crocodile* se trouve dans une comédie en trois actes qui fut longtemps jouée en Angleterre et dont l'auteur n'était autre que feu Tom Taylor, l'ancien critique du *Times* et l'adaptateur, lui aussi, de nombreuses pièces de toute provenance. Celle-ci avait pour titre *The Overland Route*, et fut donnée pour la première fois à Londres en 1860. Les deux premiers actes se passent à bord d'un steamer, le *Simoun,* qui fait naufrage à la fin du second acte. Au troisième, tous les personnages sont réunis sur une île déserte. C'est une comédie, avec des quiproquos et des personnages comiques. Le héros de la pièce est un jeune médecin pauvre, mais intelligent, courageux et adroit, qui confond les fâcheux et sauve la vie à la jeune première, qu'il épouse à la fin. — Ce

1. DISTRIBUTION : Richard Kolt, *M. Marais.* — Jemmy, *M. Pierre Berton.* — Chevrillac, *M. Cooper.* — Péterbecque, *M. Francès.* — Soubraka, *M. Léon Noël.* — Bertholin, *M. Rosny.* — Risdaël, *M. Paul Reney.* — Coppernick, *M. Bertall.* — Boghart, *M. Cosset.* — Gouverneur de Batavia, *M. Bouyer.* — Roubion, *M. Gardel.* — Montès, *M. Riva.* — Strapoulos, *M. Herbert.* — Boulton, *M. Perrier.* — Absalon, *M. Deschamps.* — Stirler, *M. Trousseau.* — Sullivan, *M. Boudier.* — Caprioni, *M. Mallet.* — Sida, *M. Jégu.* — Maître d'hôtel, *M. Gaspart.* — Aide de camp, *M. Delisle.* — Intendant du bord, *M. Besson.* — Un premier maître, *M. Samson.* — Ti-Ki-Li, *M. Camus.* — Niko, nègre, *X...* — Liliane, *Mlle Maria Legault.* — Olivia, *Mlle Barety.* — Miss Chipsick, *Mlle A. Leriche.* — Mme Jordaëns, *Mlle Claudia.* — Gabrielle, *Mlle Jeanne Delorme.* — Nono-Miki, Mlle *Lacroix.* — Susannah, Mlle *Cheirel.* — Mira, Mlle *Marie Durand.* — Mme Stirler, Mlle *Boulanger.*

n'est pas ici le lieu de rechercher si l'œuvre nouvelle ne présente pas des analogies plus complètes avec la pièce anglaise. Peu importe, d'ailleurs : il va sans dire que si, comme c'est probable, M. Sardou a connu *The Overland Route,* il n'a pas manqué d'en faire une pièce tout autre, et nous n'avons à nous occuper ici que de celle qu'on nous a jouée à la Porte-Saint-Martin, sous ce titre : *Le Crocodile*. Pièce bizarre, multiple et amphibie, qui ne comporte pas moins d'une trentaine de personnages, qui tous ont un rôle plus ou moins développé, plus ou moins comique; un drame-vaudeville, ou un vaudeville féerique — sans fées, bien entendu — une sorte de *Tour du Monde en 80 jours,* qui rappelle l'*Oncle Sam* et fait à la fois songer à *Chamillac* et aux *Cent Vierges*. Le *Crocodile* est un bateau à vapeur qui prend feu en pleine mer et fait naufrage à la hauteur des îles Nicobar. Ses trente-deux passagers, réunis dans un canot de sauvetage, débarquent dans une île déserte, l'île de Robinson, où ils fondent une industrieuse colonie, élisant un gouverneur, que les anarchistes s'empressent, d'ailleurs, de renverser aussitôt qu'ils le peuvent. Bref, c'est à la suite de cruels incidents politiques que leur souverain déchu, Richard Kolt, demeure tout seul avec la fiancée de ses rêves dans l'île envahie par des pirates malais. D'inoffensifs pirates, du reste, dont sont bientôt délivrés les ex-passagers du *Crocodile*, se retrouvant tous, ou à peu près tous, à Batavia, y compris Paul et Virginie, c'est-à-dire Liliane et Richard, — de son vrai nom Georges Morgan, qui, comme le Chamil-

lac de M. Octave Feuillet, a commis jadis la faute de s'emparer d'une somme d'argent qui ne lui appartenait point, et s'en voit récompensé, au dénouement, par un superbe héritage, aussi invraisemblable qu'imprévu. La pièce, qui n'est rien par elle-même, réside tout entière dans les incidents plus ou moins neufs et dans les plaisanteries plus ou moins spirituelles dont est émaillé ce vaudeville hétéroclite, signé, s'il vous plaît, Victorien Sardou, de l'Académie française, et monté par le prodigue directeur de la Porte-Saint-Martin avec un luxe de décors, de costumes, de mise en scène et d'interprétation qu'il refuserait certainement à tout autre qu'à l'auteur de *Théodora*. — Holà! Que faudra-t-il donc pour payer de pareilles folies? Deux cents représentations pour le moins... Nous les souhaitions tous de grand cœur à M. Duquesnel, mais personne ne croyait que le *Crocodile* ajoutât quoi que ce soit à la gloire de l'auteur de *Patrie!* Après une habile exposition où, sur le pont du *Crocodile*, les personnages se présentent eux-mêmes au public en se présentant — ou pour mieux dire en se *représentant* — les uns aux autres, la toile se relève sur une admirable pleine mer, où le canot de sauvetage navigue de façon à donner le mal de cœur à ceux des spectateurs qui n'auraient pas été suffisamment aguerris par le radeau de la *Méduse* et le vaisseau du *Fils de la Nuit*. L'île des Palétuviers est un superbe décor de forêt, où M. Lemeunier, l'un des meilleurs élèves de Chéret, s'est montré digne du maître dont on se rappelle la forêt vierge des *Pirates de la Savane*.

et les bois de la Saudraye, de *Quatre-Vingt-Treize*, qui fut sa dernière toile. Ce décor n'est pas seulement, à notre avis, le plus joli de l'ouvrage : le tableau, précédé d'une langoureuse symphonie de M. Massenet, a paru le plus amusant, sinon le meilleur de la pièce. Il est curieux de retrouver dans l'île de Rabagas les passagers du *Crocodile* avec leurs qualités, leurs défauts et leurs ridicules : le héros Richard Kolt, toujours aussi mystérieux (il doit pourtant se croire désormais à l'abri de la police qui le recherche), mais brave et débrouillard; le docteur Jemmy, toujours aussi sympathique; le Parisien (type connu, n'est-ce pas?) qui fait des mots dans les circonstances les plus difficiles; Peterbecque « le grand orateur », selon l'appellation qu'il veut bien se décerner à lui-même, et qui, pour avoir perdu sa perruque dans le naufrage, n'en continue pas moins à « raser » tout le monde. Nous retrouvons également miss Chipsick, l'Anglaise égoïste et ridicule, qui a égaré son strapontin — *aoh shoking!* — et qui proteste contre l'usurpation de l'île déserte : « Toutes les îles, dit-elle, qui *ne avaient* pas de propriétaire appartiennent de droit à l'Angleterre » — et même celles qui en ont. — C'est à miss Chipsick que le docteur vend *mille francs* le morceau de savon qu'elle demandait en « loquéchonne » : — « Voilà, dit-il, la manière de faire les traités de commerce avec l'Angleterre! » La scène de l'élection avec des coquilles (un gouvernement fait *aux moules*, ne manque pas d'ajouter le Parisien) est amusante. — « Votez pour moi, dit Péterbecque, je distri-

buerai toute l'eau-de-vie! » — Assez plaisante aussi la façon dont le même « diplomate » est envoyé en ambassade auprès des singes qui, en échange de ses cailloux, doivent lui renvoyer des noix de coco. — « Quelle séance! » s'écrie l'enragé partisan du régime parlementaire, qui cherche à se venger du mépris qu'on a pour son talent : « Si je pouvais fonder un journal! » fait-il pensif et rêveur. Tout cela est d'une drôlerie d'opérette, qui amène quand même le rire. On sait que M. Sardou est un auteur soigneux, qui ne laisse jamais rien traîner. Il semble qu'en ce temps de revues, il ait voulu ramasser toutes les plaisanteries qui ont eu cours un peu partout dans l'année, et qu'il se soit ingénié à nous les servir en pot pourri. Cet « arlequin » ne manque, d'ailleurs, pas de saveur. Mais le tableau suivant, le Village des Banyans, où les mêmes scènes se répètent et font longueur, a paru infiniment moins réussi. Les costumes soi-disant fabriqués dans l'île sont d'une invention charmante, mais ils sont faits pour le seul plaisir des yeux, et l'on regrette que leur originalité ne se reflète pas dans la pièce, qui reste banale et quelconque. Comment M. Sardou n'a-t-il pas sacrifié, à l'issue de la répétition générale, toute la scène du jugement provoqué par le vol du miroir, où la plaidoirie de Francès est loin de produire l'effet de celle de Joly dans le *Conseil judiciaire?* Comment ne s'est-il surtout pas aperçu — nous brûlons des des tableaux... qui se brûlent d'eux-mêmes — que ce n'est pas lorsqu'il se trouve abandonné dans une forêt vierge, seul à seul avec Mlle Liliane de Witt,

sa bien-aimée, que Richard Kolt, ou Georges Morgan, — qui vient par miracle d'échapper à la pendaison, — doit prendre le temps de lui raconter son histoire. Et quelle histoire à dormir debout! C'est à partir de cet endroit qu'une partie de la salle a paru perdre un peu patience. Nous avons compris cette lassitude, surtout quand, au dernier tableau, les personnages ont recommencé leurs présentations du premier... C'était trop de redites, en vérité. N'imitons pas un semblable exemple, et hâtons-nous de constater ici que cette pièce médiocre était supérieurement jouée. M. Marais, sur qui sont tombés, le premier soir, les *oh!* et les *ah!* du public énervé et ennuyé, s'acquittait avec beaucoup d'adresse d'un rôle long et fatigant; — sa tirade du quatrième acte est à elle seule un casse-cou. — Il se faisait rappeler par toute la salle après la scène de pantomime où, pieds et poings liés, il se traînait sur les genoux jusqu'à la hache avec laquelle il allait pouvoir couper ses cordes et reconquérir la liberté. Mlle Legault était une délicieuse Liliane qui lui donnait la réplique d'une façon charmante et spirituelle. M. Pierre Berton était fort bien dans le docteur Jemmy. M. Cooper avait de l'entrain et de la gaieté dans le traditionnel Parisien; Mlle Leriche et M. Francès rendaient d'une façon aussi comique que possible les caricatures de l'Anglaise et du « grand orateur » néerlandais. MM. Herbert, Paul Reney et Léon Noël se tiraient à leur honneur des rôles du traître Strapoulos, du reporter Risdaël et de Soubraka, le précepteur arriéré d'un jeune roi de Siam, sin-

gulièrement avancé pour un Oriental. Mlle Barély prêtait sa beauté brune au personnage de Miss Olivia, et Mlle Claudia mettait une verve de bon aloi au service de la baronne Jordaëns. M. Sardou, confrère peu galant, avait cru devoir mettre dans la bouche d'un de ses personnages une ou deux pointes à l'adresse de M. Jules Verne. Les auteurs de *Michel Strogoff* et du *Tour du Monde* sont désormais vengés : l'auteur du *Crocodile* aurait pu leur demander quelques précieux conseils en vue de ce genre de littérature innomée. Heureusement, il y avait dans le *Crocodile* la délicieuse musique de M. Massenet. — Oh! la jolie valse, élégante, entraînante et originale, qui ouvrait le premier et le dernier acte, et qui, éditée par Hartmann, allait faire tout l'hiver les délices des salons! Oh! le charmant andante qu'en dépit de la longueur du spectacle on faisait bisser avant le septième tableau, c'est-à-dire après minuit! La petite partition de M. Massenet était exquise et pouvait faire dire aux connaisseurs que, si *Patrie!* avait, la veille, triomphé à l'Opéra, de par le livret de M. Sardou, les charmants entr'actes du musicien choisi par M. Duquesnel n'avaient pas peu contribué, à la Porte-Saint-Martin, à la demi-réussite du *Crocodile*. M. Victorien Sardou a bien trop de talent pour ne pas savoir bientôt prendre sa revanche, et bien assez d'esprit pour souffrir qu'on lui dise la vérité. Si pourtant il trouvait un peu dur notre jugement d'une féerie philosophico-satirique, où le vaudeville est vulgaire et le drame enfantin, nous ne répondrions à l'éminent maître que par un

mot : « Qu'il nous donne le pendant de *Patrie!* » Et il nous verra alors aussi élogieux que nous l'étions plus haut à propos de la magnifique pièce dont s'est emparé l'Opéra en ce même mois de décembre de l'année 1886.

	Nombre d'actes.	Date de la 1re représentation ou de la reprise.	Nombre de représentations pour l'année.
Marion de Lorme, drame en v.	5		61
* *Hamlet*, drame en vers. . .	5 a. 11 t.	27 février.	23
Fédora, drame.	4	29 mars.	16
Patrie! drame.	5 a. 8 t.	21 avril.	179
La Tour de Nesles, drame. . .	5 a. 9 t.	8 octobre.	67
* *Le Crocodile*, pièce.	5 a. 9 t.	21 décembre.	13

THÉATRE DE LA GAITÉ

L'histoire de la Gaîté ne sera pas longue à faire en l'an 1886. On y a joué en tout trois pièces, dont une nouvelle : la *Cigale et la Fourmi.* — Le *Petit Poucet*, qui datait de l'année précédente et dont la 100e représentation s'était donnée le 11 janvier et la 200e le 4 avril, faisait place, dès les premiers jours du mois de mai, à la reprise du *Grand Mogol*[1], qui fut le grand succès de l'année 1885. Agrémentée des joyeuses cascades de MM. Raiter, Alexandre et Scipion, la pièce de MM. Chivot et Duru a paru fort amusante encore et la musique de M. Audran plus amusante que jamais. Est-il besoin d'ajouter que Mme Thuillier-Leloir a dû bisser, ce jour-là, la chanson du *Serpent* et le *Joli petit vin de Suresnes*, et que le célèbre duo du *Palais de Delhi* a été trissé comme d'habitude? N'est-ce pas là une tra-

1. Distribution : Joquelet, *M. Alexandre.* — Crakson, *M. Scipion.* — Nicobar, *M. Raiter.* — Irma, *Mme Thuillier-Leloir.* — Mignapour, *Mlle Jane Caylus.* — Bengaline, *Mlle Lully.*

dition consacrée par deux cent soixante-six représentations? L'intérêt de cette reprise résidait dans la prise de possession, par Mlle Jane Caylus, du rôle du prince Mignapour, autrefois créé par M. Cooper et déjà repris, au mois de septembre précédent, par Mme Mary-Albert. La débutante a réussi; bonne comédienne et bonne chanteuse, elle a paru charmante en travesti et a fait, retour du Brésil, une excellente rentrée à Paris. Moins heureuse a semblé la nouvelle Bengaline, Mlle Lully, aussi monumentale qu'était mignonne Mlle Conchita Gélabert, et s'acharnant, nous ne savons pourquoi, à chanter trop bas. — Entre le deuxième et le troisième acte du *Grand Mogol*, était placée l'audition des Chanteurs russes de M. Dimitri Slaviansky d'Agréneff. Faisons observer, en passant, que Slaviansky, qui veut dire Slave (l'adjectif du mot), est le nom de guerre du chef de la bande: Agréneff. Ledit Agréneff, simple chantre à Saint-Pétersbourg, fut chargé par un seigneur, de former un chœur; le seigneur ayant renoncé à son projet, il eut l'idée d'employer, pour son propre compte, les gens engagés et stylés pour autrui; il parcourut ainsi, avec sa troupe, d'abord toute la Russie, puis la Turquie, l'Italie, et même l'Amérique, où il obtint un vif succès. Les échos de ce succès vinrent tout naturellement jusqu'en France : aussi avons-nous eu, le 3 mai 1886, à Paris, la « première » du Chœur russe. Le monsieur (Agréneff *lui-même*), la dame et les deux enfants qui, dans cette curieuse exhibition, occupent le premier plan, portent des costumes de boyards du

seizième siècle. — Les grandes dames de Russie en ont encore de semblables aux bals de la cour. C'est ainsi que naguère, lors d'une fête donnée par le grand-duc Wladimir, tous les invités, hommes et femmes, portaient le costume des anciens boyards, courtisans et guerriers. Les souliers de l'impératrice coûtaient, seuls, vingt-huit mille roubles, ou soixante-dix mille francs : on peut juger par là du prix du costume tout entier ! — Placés derrière les quatre personnages que nous venons de dire, les choristes de la Gaîté avaient endossé l'ancien costume russe de la maison des boyards. On remarque un vieux à barbe blanche : c'est le *starosta* (doyen) qui, au village, représente le maire, et qui, dans la circonstance présente, est apparemment le chef administratif du chœur pour la conduite intérieure. Vous voyez que nous nageons en pleine couleur locale. Entre autres airs populaires, les choristes de M. Agréneff nous ont fait entendre la légende de Dobrinia Nikititch, héros national du huitième siècle ; la chanson du Mariage, ou félicitations à l'épouse avant l'instant du sacrifice, commençant par ces mots : « J'ai bien caché mon anneau ; » la chanson des Travailleurs, que (n'en déplaise à M. le Chef des orphéonistes en voyage) le chœur rythmait à contre-sens. Il est regrettable qu'on ait choisi un répertoire aussi monotone et qu'on n'ait pas songé à terminer la séance par des danses de caractère, ainsi que cela se pratique *toujours* en Russie. Une romance dansée (plascavaya) aurait égayé le public, qui, — généralement endormi par les *pianissimi* de ces

gens vissés à leur chaise et ne remuant pas plus les lèvres que ne le ferait une troupe de ventriloques — avait bien besoin d'être réveillé et ragaillardi. Pourquoi, par exemple, n'a-t-on par chanté *le Volga*, cette jolie chanson, si typique, que nous avons entendu chanter par une jolie cantatrice retour de Russie ? Voilà qui aurait eu un bien autre succès que ces morceaux de plain-chant, conduits comme à l'église, par le pope Agréneff? Ce chef de chœur ambulant a mieux aimé officier sur son socle : il a eu tort. Les Parisiens n'aiment pas les pontifes. — Aussi la direction de la Gaîté renonce-t-elle bientôt à cet intermède exotique pour donner tout seul le *Grand Mogol*, qui terminera la saison le 30 juin.

En dépit des chaleurs tardives de l'année 1886, la Gaîté reprend, le 3 septembre, pour la joie des enfants et la tranquillité des parents, sa splendide féerie du *Petit Poucet*, dont le succès n'est pas encore près de finir. Nous en avons, une fois de plus, admiré les merveilles et considéré, dans le rôle du vertueux Truffentruffe, et sous le nom de Raiter, l'exacte copie de Baron — c'est à s'y tromper. — L'imitation si parfaite de l'illustre Baron n'était, d'ailleurs, pas l'unique surprise de cette soirée de réouverture. Dans le personnage de l'Ogre, créé par Christian, le calembour fait homme, débutait — qui l'eût jamais prédit à M. Ambroise Thomas? — un ancien élève du Conservatoire, M. Chalmin, second prix d'opéra-comique en 1881, chanteur de bonne école et très intelligent comédien. Excellent début et fort heureux

recommencement d'une nouvelle série de représentations pour ledit *Petit Poucet*.

30 OCTOBRE. — Première représentation de la *Cigale et la Fourmi,* opéra-comique à grand spectacle en trois actes et dix tableaux de MM. Alfred Duru et Henri Chivot, musique de M. Edmond Audran[1]. — La Fontaine est à la mode en 1886 : après les *Deux Pigeons* qui venaient de servir de thème au nouveau ballet de l'Opéra, c'était ici la *Cigale et la Fourmi*. L'idée est à la portée de tout le monde : il s'agit de savoir si elle est bien traitée. Disons la fable inventée par MM. Duru et Chivot. Le bonhomme Mathias, propriétaire du *Faisan d'Or*, à Bruges, a deux nièces : Charlotte est la Fourmi; Thérèse est la Cigale. C'est dire que l'une se contente d'épouser le fermier Guillaume et de lui faire beaucoup d'enfants, tandis que l'autre, plus ambitieuse, rêve d'aller voir l'Opéra de Bruges — l'Opéra de Bruges est un comble! — et d'en devenir la prima dona. Elle met son rêve à exécution, et Thérèse, connue sous le nom de la Rosaline, est aimée du chevalier Franz de Bernheim, prêt à rompre pour elle la chaîne qui l'attachait à une grande dame, la femme du duc de Fayensberg, surintendant des Menus-Plaisirs de Bruges—voyez-vous à Bruges ce surintendant des Menus-Plaisirs?... — Rivalité de la chanteuse et de la du-

1. DISTRIBUTION : Le chevalier Frantz, *M. Mauguière.* — Vincent, *M. Alexandre.* — Duc de Fayensberg, *M. Raiter.* — Guillaume, *M. E. Petit.* — Mathias, *M. Scipion.* — Le mendiant, *M. Gobereau.* — Thérèse, *Mlle Jeanne Granier.* — Charlotte, *Mme Thuillier-Leloir.* — La duchesse, *Mlle Fassy.* — Catherine, *Mme Baudu.* — La Frivolini, *Mlle Paulin.*

chesse, déjà traitée dans *Adrienne Lecouvreur*. Comme dans la pièce de M. Legouvé, Adrienne Lecouvreur récitait la fable des *Deux Pigeons* chez la duchesse de Bouillon, la Rosaline chante la *Cigale et la Fourmi* chez la duchesse de Fayensberg, et la pièce tourne positivement au drame. La *Grâce de Dieu*, après *Adrienne Lecouvreur*. Thérèse revient à la ferme, bien heureuse de changer ses haillons pour ses habits du dimanche, que lui a précieusement conservés Charlotte, la parcimonieuse fourmi, et bien contente d'épouser le prince, qui vient la relancer jusque dans son village. Nous lui aurions volontiers donné pour mari Vincent, le fils du maître d'école, qui l'a suivie dans toutes ses pérégrinations; les librettistes ont préféré l'unir au grand benêt qui a plus d'une fois excité l'hilarité du public : c'est leur affaire, et non la nôtre. Mais c'est aussi notre devoir d'annaliste de dire que MM. Chivot et Duru ont été souvent mieux inspirés : rien de moins original et de moins spirituel, de plus puéril et de moins divertissant que le livret enfantin qu'ils ont remis, cette fois, à M. Audran. Le musicien du moins a fort habilement tiré son épingle du jeu, et a trouvé le moyen d'écrire sur ce livret banal une partition toute pleine d'heureuses trouvailles et d'agréables mélodies. Il est vrai de dire qu'il était admirablement servi par une interprète de premier ordre : Mlle Jeanne Granier nous semble arrivée à l'apogée de son talent si souple et si varié. Elle n'a jamais eu plus de voix ni plus de charme, plus de gentillesse et plus d'esprit. Il fallait l'entendre dans la

parodie de l'opéra et du ballet : « Je veux cette rose. — Non, tu ne l'auras pas » et surtout dans la gavotte du second acte : « Ma mère, j'entends les violons. » Impossible d'être plus séduisante et plus *artiste*. Chanteuse sympathique et comédienne consommée, elle a sauvé plus d'une situation et fait en définitive le succès de la pièce. Citons, à côté d'elle, M[me] Thuillier-Leloir, qui se sert toujours avec beaucoup de goût du filet de voix que lui a départi la nature, et M. Alexandre qui a fait bisser le duetto du premier acte : « Allons, parlez, je vous écoute, » revenant plus tard comme un des motifs caractéristiques de la partition. La pièce a été luxueusement montée par M. Debruyère, qui nous a offert, au second acte, un somptueux ballet, le Jugement de Pâris, où la belle Carmen, sous le déshabillé de Vénus, méritait bien de conquérir la pomme. La *Cigale*, si richement encadrée et si joliment interprétée par M[lle] Jeanne Granier, a-t-elle chanté tout l'hiver à la Gaîté ? C'est ce que nous saurons seulement en 1887.

	Nombre d'actes.	Date de la 1[re] représentation ou de la reprise.	Nombre de représentations pour l'année.
Le Petit Poucet, féerie. . . .	4 a. 32 t.		204
Le Grand Mogol, opéra-bouffe.	4	3 mai.	59
* *La Cigale et la Fourmi*, op.-c.	3 a. 10 t.	30 octobre.	66

THÉATRE DU CHATELET

Quatre pièces: la *Guerre*, qui date de la précédente année; l'*Assommoir* et le *Tour du Monde*, deux reprises, et les *Aventures de Monsieur de Crac*, comme unique nouveauté, composent le bilan du théâtre du Châtelet en l'année 1886.

La *Guerre*, de MM. Erckmann-Chatrian, s'était donnée jusqu'au 7 février. Le 9, on reprend l'*Assommoir*, de M. William Busnach et d'Octave Gastineau, d'après le roman de M. Émile Zola [1]. — Il n'est pas plus permis aujourd'hui de parler de l'*Assommoir* que du *Courrier de Lyon*. La dernière reprise du drame naturaliste est, d'ailleurs, trop récente sur cette même scène du Châtelet pour

1. DISTRIBUTION : Coupeau, *M. Deshayes.* — Mes-Bottes, *M. Dailly.* — Lantier, *M. Rosambeau.* — Gouget, *M. Perrier.* — Bec-salé, *M. Herbert.*— Bibi-la-Grillade, M. *Jacquier.* — Poisson, *M. Verino.* — Bazouge, *M. Doubleau.* — Lorilleux, *M. Leriche.* — Le père Colombe, *M. Pontalais.* — Gervaise, *Mlle Melcy.* — Virginie, *Mlle Defresnes.* — Mme Boche, *Mlle C. Villa.* — Mme Lorilleux, *Mme Derouet.* — Mme Gouget, *Mme Marty.*

qu'il soit utile de récrire aujourd'hui un chapitre qu'on a pu lire dans un de nos précédents volumes. Qu'il nous suffise de dire que la pièce a intéressé, ce soir, et amusé comme au premier jour, et qu'elle a été généralement bien jouée par tous: par ses nouveaux comme par ses anciens interprètes. Mlle Melcy — dont la voix et la taille nous ont rappelé Mlle Magnier — est bien un peu grande dans Gervaise à côté de Mlle Defresnes, plus petite qu'elle dans Virginie, et peut-être tout le monde eût-il gagné, auteurs et public, à ce qu'on intervertît les rôles. Mais, en dépit de ce coup de pied donné à la tradition, il est juste de reconnaître les qualités de l'une et de l'autre comédiennes. La nouvelle Gervaise a joué d'une façon très dramatique la scène du dénuement (ne pas lire dénouement), et Mlle Marie Defresnes est une Virginie aussi terrible et aussi féroce que l'exige le rôle. Nous nous imaginons même qu'elle a dû forcer sa nature pour arriver à se montrer à un tel degré méchante et antipathique. M. Paul Deshayes, qui jouait pour la première fois Coupeau, est bien « peuple » par le costume et par la diction. Il a composé son rôle avec beaucoup de talent et a mérité d'être rappelé par toute la salle après l'épouvantable agonie du *delirium tremens*. M. Dailly a repris son étonnante création de Mes-Bottes, et ce n'a été avec lui qu'un éclat de rire d'un bout à l'autre de la soirée. Nous avons encore retrouvé les excellents Lorilleux d'autrefois : M. Leriche et Mme Derouet, Mlle Clémentine Villa, très amusante en Mme Boche, et nous félicitons en bloc MM. Rosam-

beau, dans Lantier, Herbert (Bec-Salé), Jacquier (Bibi-la-Grillade), Verino (Poisson, le sergent de ville) et Mlle Charpentier, une Nana qui promet. Tous ont contribué au succès de cette reprise au tarif réduit, qui tiendra l'affiche jusqu'au 1er avril.

19 Avril. — Première représentation des *Aventures de Monsieur de Crac*, féerie nouvelle en quatre actes et vingt-cinq tableaux de MM. Ernest Blum et Raoul Toché [1]. — Ce sont deux hommes d'esprit — et du plus fin — auxquels le directeur du Châtelet s'est adressé cette fois pour avoir un conte magnifique et susceptible de distraire les enfants de tous âges. Il y a beau jeu que la critique a épuisé son encre au sujet des féeries, et l'on a tort d'exiger du nouveau en pareille matière. Qu'importe que la pièce soit toujours la même ; que les trente décors (c'est le chiffre normal) aient déjà été brossés plusieurs fois ; que les changements à vue, plus ou moins surprenants, datent de l'an quarante ; que les couplets et les calembredaines soient débités par Paimpondor ou par Pamphile, puisque les générations se succèdent et que les spectateurs changent ! Les quatre saisons, le printemps, l'été, l'automne et l'hiver ; les mer-

1. Distribution : Pamphile, *M. Dailly*. — M. de Crac, *M. Deshayes*. — Munchausen, *M. Leriche*. — Dimitrof, *M. Crambade*. — Le Radjah, *M. Danjou*. — Le Major, *M. Pontalais*. — Mikadour, *M. Doubleau*. — Jasmin, *M. Cerisé*. — Vicomte de l'Arbalètre, *M. Saint-Armand*. — Anita, Mme *Grisier-Montbazon*. — Jolio, *Mlle Mary Albert*. — Isaure, *Mlle Miarka*. — La Princesse, *Mlle Barnold*. — L'Abeille, *Mlle Léo*. — La fée des Oliviers, *Mlle Lætitia*. — La Perruche, *Mlle Lavandal*.

veilles de la nature, une forêt machinée ou un lac enchanté, à moins que ce ne soit une montagne de diamant, quelques animaux étranges, girafes, éléphants et moutons, voilà les principaux actes et les éternels acteurs d'un bon faiseur de féerie. Comme l'a dit un poète : « Cela est bien usé, mais tous les jours, il naît des êtres qui n'ont pas encore assisté à l'opéra du Soleil et au mélodrame de la Lune. » Une bonne féerie a surtout besoin d'un caissier intelligent ; d'un homme qui ait beaucoup d'argent à dépenser, qui sache le dépenser, et qui l'empoche de rechef pour le jeter encore par les fenêtres à la prochaine bonne occasion. MM. Blum et Toché ont cependant cherché du neuf et avec un courage exemplaire et une ténacité digne d'un meilleur sort. La parole évangélique qui dit que l'on trouve quand on cherche est parfois illusoire. Mais après tout leur pièce repose sur la dualité du bien et du mal. Oromaze et Arimane, Dieu et le Diable, la bonne et la méchante fée, antiques traditions manichéennes, travestissements, ficelles et trucs, tables qui se multiplient, chandeliers qui grandissent on ignore pourquoi, cheminées ou armoires qui dansent la polka, inventions burlesques qu'illuminent les feux de Bengale, et apothéoses de soleils qui tournent en sens contraire. Cela suffit. — Nous serions bien embarrassés de dire l'étymologie du mot *Crac,* et nous n'avons pas besoin de vous présenter le héros qui porte ce nom. M. de Crac est Gascon, c'est le *diou* de la hâblerie. Au siècle dernier, Collin d'Harleville écrivit une petite pièce de carnaval

intitulée *M. de Crac en son petit castel*, où le penchant inné des habitants des bords de la Garonne, pour la... fiction, était retracé d'une manière aussi vive que plaisante. Du reste, ce travers est loin d'être le monopole de la Gascogne, et il y avait longtemps que La Fontaine avait satirisé le mensonge hyperbolique dans la fable du *Dépositaire infidèle*, quand la diète de Moncrabeau s'avisa de siéger en Lot-et-Garonne. Seulement, ce qu'il y a de bizarre, c'est que nul grammairien n'a osé résoudre ce problème, à savoir : si le mot *crac* (ou craque) vient de la pièce de Collin d'Harleville, ou si ladite pièce a été faite en l'honneur du mot. M. de Crac, au théâtre qui nous occupe, est représenté par M. Paul Deshayes ; et, bien que vous ayez assez l'expérience de ces sortes de choses pour qu'il soit inutile de vous raconter l'intrigue de la féerie, nous croyons nécessaire de vous dire qu'à la suite d'une demande en mariage respectueusement faite au baron de Munchausen, M. de Crac part en voyage avec le fidèle Pamphile, à peu près comme Don Quichotte va courir les grands chemins avec Sancho Pança. Ce départ donne, dès la fin du premier acte, un effet amusant en perspective. Pamphile (c'est M. Dailly) et M. de Crac apparaissent au premier plan ; puis ils s'éloignent, et on les revoit, à un plan ; plus éloigné, représentés cette fois par des figurants costumés et grimés avec soin. Ces figurants sont seulement de plus petite taille que les deux artistes. Même apparition à un plan encore plus éloigné avec d'autres figurants, toujours costumés et grimés

avec soin, et toujours de plus en plus petits. L'effet recommence plus loin encore avec la même supercherie, et le public éclate en bravos. Nous parlions tout à l'heure des quatre saisons; et de fait, nous avons eu à la fin du second acte un décor de glaces avec la Débâcle, et un décor de printemps avec la Bataille des Fleurs. L'acte suivant nous a donné la sensation d'un été torride, car il nous a conduits chez les Abeilles et dans les Indes; et, voyez l'enchaînement des choses, au dernier, nous nous sommes trouvés chez les Oiseaux. Que faire chez les Oiseaux, à moins que l'on ne retombe? *Hic et nunc :* la pleine mer. De la pleine mer dans le ventre de la baleine, il n'y a que l'espace d'un gosier plus ou moins vaste. Et toutes ces aventures à travers les saisons et en compagnie d'animaux qui comprennent le chien, le canard et le cochon (sauf votre respect) se sont égrenées avec forces ritournelles de toutes les époques. Mais nous vous entendons déjà nous demander : « *Et le clou?* » — *Les clous*, voulez-vous dire : car nous vous citerons le tableau de la *Fête indienne*, qui a la magnificence d'un décor de l'Opéra, et le Monde des Oiseaux, dont les costumes de peluche sont de pures merveilles : M. Floury s'est révélé cette fois directeur prodigue. Il y a surtout Dailly, avec sa mine épanouie et son rire si communicatif qui met la salle en belle humeur dès qu'il paraît, — et les malins auteurs l'ont fait apparaître à tout instant ; il y a Mme Grisier-Montbazon, avec son esprit et son diable-au-corps (il faut l'entendre, elle et Dailly, interpréter

gaiement, sur de nouvelles paroles, le célèbre duo de la *Mascotte* et la fameuse habanera de *Carmen*); il y a Paul Deshayes, avec son adresse de bon comédien, fort au-dessus d'un rôle que les auteurs eussent pu développer peut-être au moyen d'une ancienne et charmante comédie de Scribe qui s'appelle le *Menteur véridique;* il y a enfin Mme Mary-Albert, si gracieuse sous le travesti de Jolio. Comment voulez-vous qu'avec tout cela la foule n'accoure voir dans son grand castelet *M. de Crac*, la joie des enfants et la tranquillité des parents? Les uns et les autres devaient sans doute y trouver un certain plaisir, puisque ce *Monsieur de Crac* poursuivait jusqu'au 5 juillet ses plaisantes pérégrinations et servait, le 8 septembre, de spectacle de réouverture. Le public faisait, ce soir-là, le meilleur accueil à ses aventures. Un nouveau succès lui était assuré, grâce à la fraîcheur des costumes, alors presque tous renouvelés, et à la pantomime d'une troupe anglaise, intercalée au troisième acte. On a beaucoup ri des farces de ces clowns, et beaucoup applaudi, à l'acte du monde des Oiseaux, leur merveilleuse agilité. L'escamotage de la femme, renouvelé de M. Buatier de Kolta, était aussi une heureuse invention. Mmes Mary-Albert et Berthe Legrand étaient fort goûtées, et tout contribuait à maintenir deux mois encore sur l'affiche du théâtre la féerie de MM. Blum et Toché, dont la 100e représentation avait eu lieu le 21 septembre.

20 NOVEMBRE. — Le théâtre du Châtelet a repris très solennellement la pièce, plusieurs fois cen-

tenaire, qui fit la fortune du théâtre de la Porte-Saint-Martin, le *Tour du Monde en 80 jours*, de MM. Adolphe d'Ennery et Jules Verne [1]. On l'a recommencé bien souvent, ce *Tour du Monde*, mais jamais avec le succès de la première manière; c'est aussi que cette féerie qui se promène de Suez aux Indes et des Indes à San Francisco est amusante pour les yeux et pour l'esprit, qu'elle contient de fort jolies scènes et que les défilés auxquels elle prête sont variés et pittoresques au possible. Il n'y a pas moyen de s'ennuyer avec ces gens moins excentriques que bons, — en dépit de leurs affirmations réitérées, — de ces gens qui passent leur temps à mériter toutes les médailles de sauvetage de la terre, de ces gens qui se dévouent sans arrière-pensée, qui sont honnêtes, qui courent les aventures les plus étranges et qui s'aiment et s'attachent les uns aux autres un peu plus, à chacune de leurs nombreuses étapes. C'est le chef-d'œuvre du genre, enfin. La nouvelle direction du Châtelet l'a repris solennellement, avons-nous dit, et, en effet, elle a prodigué, avec un goût dont nous avait déshabitués la précédente, les décors et les cos-

1. DISTRIBUTION : Philéas, *M. Brémont.* — Corsican, *M. Laray.* — Fix, *M. Plet.* — Passe-Partout, *M. Lévy.* — Chef des Pawnies, *M. Giron* — Streart, *M. Gillio.* — Le magistrat, *M. Leriche.* — Gouverneur de Suez, *M. Boëja.* — Cromarty, *M. Vivier.* — Chef des Brahmanes, *M. Crombade.* — 2e chef des Pawnies, *M. Doubleau.* — Le contremaître, *M. Cerisé.* — Chef de train, *M. Portalais.* — Sulivan, *M. Herold.* — Rolf, *M. Rouvenat.* — Flanagan, *M. Jusset.* — Un garçon, *M. Auguste.* — Aouda. *Mlle A. Moreau.* — Néméa, *Mlle Méa.* — Margaret, *Mlle B. Miroir.* — Nakaira, *Mlle Marietti.* — Une Malaise, *Mlle Richard.* — *Mme Mariquita* et *Mlle Stichel*, premières danseuses.

tumes : c'est surtout de l'ordonnance des couleurs qu'il faut la louer. Dès le premier cortège, on s'est aperçu qu'un homme intelligent et habile avait présidé à tout cela : M. Clèves (le nouvel associé de M. Floury) a composé, pour la mort du radjah, un tableau qui lui fait honneur. Nous signalerons particulièrement les prêtres aux couleurs bleu et argent, revêtus d'une étoffe à gros grains d'un effet merveilleux, et les servantes de Brahma, dont les longues et ondoyantes robes blanches plissées ont été justement applaudies comme une trouvaille. La note est harmonieuse, et nous ne savons pas une faute à relever dans toute cette partie de la pièce. L'interprétation nouvelle est suffisante : M. Laray est toujours l'Archibald Corsican plein de naturel que nous avons déjà vu ; bien à son aise dans ce rôle, il a entraîné ses camarades et les a peu à peu réchauffés. M. Brémont est un Philéas Fogg plus jeune et plus séduisant que l'excellent artiste qui a créé le personnage; mais il n'en a pas tiré tout le parti du créateur. Quant aux femmes, elles ont paru bien ternes. Serait-il vrai qu'il n'y eût plus d'actrices? Le ballet, par exemple, a réconcilié la salle avec le sexe faible : Mlle Stichel a dansé avec grâce et énergie tout ensemble, un pas hérissé de difficultés, et on lui a fait une véritable ovation : des fanatiques ont même voulu lui faire bisser cette variation hardie et neuve, sans égard pour la fatigue de la charmante ballerine. Tel quel, voilà Philéas Fogg et Corsican partis pour un nouveau voyage qui sera de longue et fructueuse durée : la sacoche de

Passe-Partout s'est peut-être vidée ce soir en accumulant les munificences devant nous, mais nous serions bien étonnés si le public n'accourait pas pour la remplir au centuple. Nous retrouverons, au mois de janvier de l'année suivante, le *Tour du Monde en 80 jours* sur l'affiche de ce théâtre.

	Nombre d'actes.	Date de la 1re représentation ou de la reprise.	Nombre de représentations pour l'année.
La Guerre, drame militaire..	5 a. 9 t.		41
L'Assommoir, pièce	9 t.	9 février.	52
* *Les Aventures de M. de Crac*, féerie.	4 a. 25 t.	19 avril.	156
Le Tour du Monde en 80 jours, drame	5 a. 15 t.	20 novembre.	41

AMBIGU-COMIQUE

L'année 1886 sera en réalité l'année de *Martyre!* et du *Fils de Porthos*. Mais procédons chronologiquement. Le *Roi de l'Argent*, de M. Paul Milliet, dont nous avons dit, dans notre précédent volume, le bien que nous pensions, se jouera jusqu'au 14 janvier. Le surlendemain 16, a lieu la première représentation de la *Banque de l'Univers*, pièce en cinq actes de M. Grenet-Dancourt [1]. — Nous sommes, en 1886, en pleine crise financière, et les *affaires* ne sont pas meilleures au théâtre qu'à la Bourse. Il est à remarquer, du reste, que les agio-

1. DISTRIBUTION : Marquis de Rouvray, *M. Laray*. — Robert Dumont, *M. Brémont*. — Faverny, *M. Montal*. — Mathurin Chignolles, *M. Courtès*. — Maurice Dangerville, M. *Decori*. — (bientôt remplacé par M. Walter). — Baron de Saint-Flasque, *M. Petit*. — Ronchon, *M. Pericaud*. — Jean Duret, *M. Walter*. — Auguste Morin, *M. Dermez*. — Isaac Booz, *M. Livry*. — Baderneau, *M. Fleury*. — Don Banco, *M. Gédéon*. — Le commissaire, *M. Duchesne*. — Vicomte de Flageolle, *M. Pougaud*. — François, *M. Ploton*. — Antoine, *M. Paulin*. — Jules, *M. Perini*. — Prosper, *M. Franck*. — Amédée, *M. Dorléac*. — Un secrétaire,

teurs ont rarement réussi à intéresser le public : ni le *Turcaret* de Lesage, ni le *Mercadet* de Balzac, ne sont jamais parvenus à se maintenir au répertoire de la Comédie-Française. M. Grenet-Dancourt n'avait évidemment pas des prétentions si élevées, et sans viser, en la matière, à la gloire de Balzac ou d'Augier et vouloir nous donner une œuvre littéraire, il a écrit pour l'Ambigu — ne pouvant écrire pour le Gymnase ou pour le Vaudeville — une pièce hybride et bâtarde, où la partie comique est amusante et spirituelle, mais où l'intrigue sérieuse a paru si faible et si banale qu'elle a entraîné l'ouvrage tout entier et l'a fait définitivement verser, hélas ! de l'autre côté du succès. Les jaloux — il y en a toujours — ont-ils, d'ailleurs, voulu faire payer à M. Grenet-Dancourt l'inépuisable vogue de *Trois Femmes pour un Mari ?* Toujours est-il que le public nous a semblé peu bienveillant pour l'auteur et vraiment sévère pour le pauvre artiste fourvoyé dans le rôle du jeune comte d'Argenville. Un chevalier d'industrie, Faverny, induit en haute « filouterie » M. Robert Dumont, le mari d'une jeune femme coquette, à la dépense de laquelle il ne saurait suffire. Guidé par ledit Faverny, Robert Dumont fonde la *Banque de l'Univers*, qui appelle les *gogos* en grand nombre.

M. Walleret. — 1er gardien de la paix, *M. Sauveton*, etc. — Jeanne Dumont, *Mlle Henriot* (de l'Odéon). — Hortense de Grandpré, *Mlle Berthe Gilbert.* — Geneviève Dumont, *Mlle Aline Guyon.* — Marquise de Mondori, *Mlle G. Doria.* — Vicomtesse de Solanges, *Mlle Géraudon.* — Comtesse de Nancy, *Mlle Gautier.* — Bibi, *Mlle Lacroix.* — Zoé Baudrichon, *Mlle Bernold.* — Mme Moutonnet, *Mlle Morin.* — Joseph, *Mlle J. Prady.*

Grâce à une réclame habilement montée, au simulacre de l'effraction d'un coffre-fort contenant un million de valeurs (dont il n'y a pas le premier louis), le public afflue aux guichets et vient de confiance verser son argent à la souscription des Mines d'or de la Savane. Le tableau du *hall* d'une maison de banque est, avec le lever du rideau sur la grande soirée des Dumont, l'un des clous de la pièce, dont l'intrigue, par trop simple, réside dans l'amour de Maurice d'Angerville pour Geneviève Dumont, l'innocente sœur du financier à deux doigts de sa ruine et de la banqueroute frauduleuse. L'oncle de Maurice arrive à temps pour empêcher Dumont de se faire sauter la cervelle. Un prompt sauvetage est opéré par le vieux marquis de Rouvray, et la *Banque de l'Univers* échappe à la juridiction des tribunaux. Maurice épouse Geneviève ; tout le monde est payé, et, sans être plus puni que bien d'autres filous de son espèce, Faverny lâche Dumont, qui, dit-il, n'était décidément pas né pour les affaires, et s'en va faire d'autres dupes... Telle est la donnée toute nue. M. Grenet-Dancourt a fort adroitement dessiné quelques physionomies observées d'après nature comme celles des administrateurs de la Banque interlope. L'un, don Banco Las Escroquas, baragouine le français d'au delà des Pyrénées. — « Vous êtes Espagnol ? » lui demande-t-on. — « Pas le moins du monde : je suis de Montmartre. » — « Mais vous avez l'accent... » — « *Io* l'ai appris. . » répond le rastaquouère. Et cet autre, à qui on demande ses titres et qualités. — « Mettez : sans profession. » — « Avocat, alors? »

— « Je préférerais : architecte. » On a ri du petit groom, Bibi, annonçant les *sergos*. « Déjà ! » s'écrie le caissier qui en est à sa sixième maison de banque de pareille espèce. C'est le même Bibi qui regimbe et dit à son chef : « Vous, vous savez, je vous défends de me taper, ou j'écrirai à Rochefort que vous battez les enfants du peuple. » Et l'on s'est retourné en riant vers la loge de M. Rochefort, enchanté de sa popularité. Très drôle aussi la caricature du commissaire « qui a l'habitude » et qui, voyant une porte défoncée, découvre immédiatement que c'est par cette porte qu'ont dû s'évader les malfaiteurs, et celle de l'inconnu qui vient examiner le coffre-fort brisé, dresse procès-verbal de l'effraction et prend force notes comme un policier ou comme un reporter de profession — à seule fin de glisser dans les journaux une honnête réclame à la maison Batenfert et Cie, dont il est le représentant. On s'est fort amusé, à l'acte de la soirée, de l'annonce d'un monologue dit par notre ami... de la Comédie-Française. — « Le cadet? » — « L'aîné n'est pas à Paris, il est en tournée. » En une pièce qui tient plus du genre revue que du drame, il eût été original — et nous sommes étonnés que M. Rochard n'y ait point songé — de faire faire, dans la coulisse par un imitateur habile — nous en connaissons qui l'eussent réussie merveilleusement — la charge de Coquelin cadet, qu'on eût entendue de la salle. — La *Banque de l'Univers* avait cela de particulier qu'elle était montée avec beaucoup de goût, et jouée avec infiniment d'intelligence par MM. Brémont et Montal — les deux

associés véreux ; M. Laray (le marquis de Rouvray) ; Mlle Aline Guyon, une très intéressante Geneviève, sans oublier le chef de bureau Ronchon (M. Péricaud) et les plaisantes silhouettes de paysan et de grelotteux que dessinent avec beaucoup d'entrain et de gaieté MM. Courtès et Petit. Mais le public « ne mordant pas », M. Rochard se hâte de retirer la pièce de l'affiche au bout de six représentations (l'exécution nous a semblé bien sévère) et de la remplacer par le *Roi de l'Argent* au tarif réduit, bientôt suivi d'une reprise du *Sonneur de Saint-Paul* de Bouchardy [1], qui se joue tant bien que mal pendant tout le mois de février.

4 MARS. — Première représentation de *Martyre !* drame en cinq actes de MM. Adolphe d'Ennery et Edmond Tarbé [2]. — On a pleuré tant et plus, ce soir, à l'Ambigu. Que disons-nous ! on y a sangloté d'un bout à l'autre de la soirée, et par ce déluge de larmes, on juge du gros succès de M. d'Ennery, qui, depuis les *Deux Orphelines* n'avait jamais trempé autant de mouchoirs. Une spectatrice trop sensible (espérons pour son mari qu'il n'y a pas d'autre corrélation avec les malheurs de l'adultère)

1. Le rôle du sonneur est rempli par *M. Laray;* celui de Bedfort par *M. Montal;* Ludlow, *M. Péricaud;* lady Bedfort, *Mlle Gilbert*.

2. DISTRIBUTION : Sir Elie Drack, *M. Saint-Germain.* — Roger de Moray, *M. Duquesne.* — L'amiral Firmin de la Marche, *M. Lacressonnière.* — Robert Burel, *M. Montal.* — Maltar, *M. Courtès.* — François, *M. Petit.* — Palmiéri, *M. Rohdé.* — M. Muller, *M. Fleury* — Mme Firmin de la Marche, *Mme Marie Laurent.* — Paulette de Moray, *Mme Jane May.* — Laurence de Moray, *Mlle Mary Jullien.* — Duchesse de San-Lucca, *Mlle Berthe Gilbert*.

a dû, le visage ruisselant et tuméfié, quitter sa baignoire inondée, où elle « râlait » de façon à attirer sur elle l'attention d'une partie de la salle. Quel triomphe pour les auteurs que ce départ insolite !... Le triomphe du drame antinaturaliste, dont les ficelles, grosses comme des câbles, ne sont, paraît-il, pas près d'être usées, et dont les situations pathétiques, toujours les mêmes depuis cinquante ans, produisent encore leur effet irrésistible sur la masse du bon public. Ce n'est point là l'art nouveau ; c'est le vieux et peut-être le bon théâtre pour les natures honnêtes qui ne cherchent pas midi à quatorze heures, et pour ceux qui vont au spectacle sans autre but que de s'y laisser émouvoir n'importe par quel moyen. Il faudrait plusieurs pages de ce livre pour vous raconter les péripéties de l'ouvrage représenté ce soir à l'Ambigu et d'après lequel a été écrit le roman paru chez l'éditeur Jules Rouff. Nous n'essayerons donc pas d'entrer dans le détail, et nous dirons seulement que la donnée de la pièce, très dramatique à coup sûr, est celle d'une honnête femme, aussi bonne épouse que bonne mère, qui, par dévouement filial, se laisse injustement accuser d'adultère et divorcer, par suite, d'avec son mari, afin d'innocenter sa propre mère, qui est la vraie coupable. Mme Laurence de Moray apprend donc, un beau jour, qu'elle a un frère naturel, et comme elle est bonne sœur, en même temps que fille dévouée, sans en rien dire à Mme Firmin de la Marche, sa mère, dont le mari ne badinerait pas sur l'article, elle veut tirer de ses embarras d'argent ce frère, que M. de Moray prend

pour un amant, et qu'il tue. Mme de Moray a tout avoué — *tout :* elle n'a commis aucune faute. — M. de Moray divorce pour épouser certaine duchesse de San-Lucca, qu'il croit « bon teint » et qui n'est qu'une vile aventurière, la Gorgone, flanquée d'un chenapan de son espèce, répondant au nom de Palmiéri. L'injustice et la « canaillerie » sont bien près de triompher; mais il est tout de même un Dieu pour les honnêtes gens et un d'Ennery — le seul, le vrai d'Ennery de cinquante autres drames de même acabit — pour les naïfs spectateurs de l'Ambigu. M. et Mme de Moray ont une fille, Paulette, qui revient de Pondichéry, accompagnée d'un brave terre-neuve du nom de sir Elie Drack, juste à temps pour remettre son père avec sa mère en lui dessillant les yeux. L'ex-duchesse de San-Lucca et son frère Palmiéri ne sont que de misérables voleurs d'héritages; Mme de Moray n'a jamais trompé son mari : son « martyre » est fini, et la petite Paulette pourra épouser « celui qu'elle aime ». Ainsi disséqué en quelques lignes, ce drame, où M. d'Ennery a évidemment voulu nous montrer les inconvénients du divorce, est insignifiant et banal. Interprété par des artistes de la valeur de MM. Duquesne et Saint-Germain, de Mmes Marie Laurent, Jane May et Mary Jullien, il devait, à la scène, produire le grand effet qu'on attendait. La situation primordiale est invraisemblable au premier chef : Mme de Moray n'aurait qu'un mot à dire pour se justifier, et l'on ne comprend point qu'elle ne le dise pas tout de suite et se laisse ainsi injustement condamner par son mari. La scène n'en est

pas moins belle et extrêmement bien faite : jamais d'Ennery, ce maître en l'art du drame, ne s'est montré plus adroit et plus habile. C'est une merveille de sentiment que le retour de Paulette, cherchant sa mère dans la maison transformée, et répondant à son père, qui lui annonce sa séparation: « De quoi vous accusait-elle donc ? » Et plus loin: « Elle n'est plus votre femme : elle est toujours ma mère ! » Mme Jane May avait joué d'une façon bien remarquable cette délicate partie, et certes elle a enlevé tous les cœurs quand elle s'est écriée: « Ma mère... qui est ma mère enfin ! » Mlle Mary Jullien a rendu avec beaucoup de talent le rôle de Mme de Moray et fort bien dit les « Va, si tu me hais tant, c'est que tu m'aimes toujours !... Oui, tu m'aimes... Et moi, je t'adore ! », que M. d'Ennery ne peut certainement pas nous offrir pour du nouveau. M. Saint-Germain s'est chargé de donner la note comique avec le personnage de sir Elie Drack, l'égoïste bienfaisant malgré lui, que le maître nous avait déjà servi dans le *Médecin des Enfants,* et le charmant comédien n'a pas eu de peine à exciter l'hilarité avec ses : « Ça ne me regarde pas » et son « J'ai bien l'honneur de vous saluer », qui sont les seuls mots d'esprit de son rôle. Ajoutons que celui du dénouement n'est pas exact : le mariage de la Gorgone et de M. de Moray est déclaré nul, non pas parce qu'il y a eu là erreur de la personne — *error in personâ,* en droit romain — ce qui supposerait une erreur physique, mais bien erreur dans l'état civil et substitution par faux. M. Duquesne, qui passa presque inaperçu au Gymnase, où il avait

fort bien joué Maxime Odiot, dans le *Roman d'un jeune homme pauvre,* mériterait d'avoir, au boulevard Bonne-Nouvelle, la place usurpée par M. Damala. M. Koning n'aurait jamais consenti à prêter cet artiste, qui eût peut-être fait un ridicule M. de Moray; M. Duquesne a rendu le rôle avec infiniment de tact et d'adresse. Lacressonnière personnifie l'amiral, et Mme Marie Laurent tient avec une rare distinction le rôle de Mme Firmin de la Marche. On voit quelle est la superbe tête de distribution du drame de *Martyre,* où les autres rôles sont encore fort bien interprétés par MM. Montal, Courtès, Petit, Rohdé et Mlle Berthe Gilbert. — Succès de pièce et d'artistes, de larmes et d'argent... Ce dernier moins considérable qu'on ne l'eût imaginé, au lendemain de l'effet produit par la première, et à la lecture des comptes rendus des journaux, tous fort élogieux à l'égard du nouveau drame joué le 12 mai pour la dernière fois de la « saison d'hiver ».

15 MAI. — Reprise du *Naufrage de la Méduse,* « drame maritime » en cinq actes et neuf tableaux de Charles Desnoyers et de M. Adolphe d'Ennery [1]. — Tout le monde connaît la tragique aventure de l'année 1816, qui nous valut un des plus beaux tableaux qu'ait jamais produits l'école française, le célèbre *Naufrage de la Méduse*. On sait qu'après la

1. DISTRIBUTION : Pierre Bénard, *M. Laray.* — Mathieu Louchard, *M. Montal.* — Le Parisien, *M. Péricaud.* — Le Champenois, *M. Fugère.* — M. de Marsay, *M. Walter.* — André, *M. Livry.* — L'émigré, *M. Fleury.* — Le commandant de la *Méduse, M. Dermez,* — Marie, *Mlle Aline Guyon.* — Geneviève. *Mme Bilhaut.* — Grain de Sel, *Mlle P. Moreau.*

perte d'une frégate de ce nom sur les côtes du Sénégal, l'équipage essaya de se sauver sur un radeau fait des débris du bâtiment, et qu'à peine une quinzaine d'hommes, nourris de la chair des morts et abreuvés de leur sang, survécurent aux horreurs des révoltes, des combats, des coups de mer, de la soif et de la faim. C'est le moment qui précède leur délivrance, le moment où une voile paraît à l'horizon, qu'après plusieurs tâtonnements et variantes, Géricault a choisi pour son sujet. Quelques jours encore, et le radeau n'aurait plus porté que des cadavres. Le 17 juillet, le ciel était pur. Un capitaine d'infanterie jeta un cri : il venait d'apercevoir un brick à l'horizon !... On monta au haut du mât, et l'on y agita des mouchoirs de différentes couleurs. Pendant une demi-heure, on espéra voir le brick s'approcher ; mais il disparut... Du délire de la joie, on retomba dans celui du désespoir. Il fut résolu que l'on tracerait avec une pointe sur une planche quelques lignes du récit et qu'on les signerait. On dressa une petite tente avec le grand catacois de la frégate, afin de se prémunir contre le froid, et les quinze survivants — des cent cinquante-deux malheureux qui étaient sur le radeau — vinrent se coucher sous cet abri. Deux heures après, le maître canonnier se leva : il avait à peine avancé la tête hors de la tente qu'il cria en étendant les bras vers la mer : « Sauvés ! voilà le brick qui est sur nous ! » On juge de l'effet... A une demi-lieue, le brick l'*Argus*, toutes voiles dehors, gouvernait réellement vers le radeau. A deux portées de fusil, il cargua ses voiles, et on

descendit à la mer une embarcation. Les quinze naufragés, presque nus, incapables de marcher, furent transportés avec une grande précaution sur le navire. On leur donna un peu de bouillon, on calma le délire de plusieurs d'entre eux, et l'on parvint à soutenir leur existence. Le 19 juillet, ils étaient débarqués à Saint-Louis. Cinq moururent quelques jours après. Parmi les dix qui survécurent, deux sont surtout connus, MM. A. Corréard, ingénieur géographe, et H. Savigny, chirurgien de marine. Revenus en France, MM. Corréard et Savigny publièrent une relation du naufrage, qui, comme on pense, fut lue avec avidité; elle inspira à Géricault le tableau du *Radeau de la Méduse,* dont la rude énergie étonna d'abord, mais qui est aujourd'hui considéré comme un des chefs-d'œuvre du Louvre. C'est au retour d'un voyage en Italie que Géricault fut en relation, à Paris, avec M. Corréard, dont la vie avait été si cruellement exposée sur le radeau de la *Méduse*. Emu par le récit de ce célèbre naufrage, il conçut le plan de son chef-d'œuvre. Il s'y prépara par un nombre considérable d'esquisses peintes. On ne saurait se faire une idée de la quantité de cadavres qui entrèrent à cette époque dans son atelier du faubourg du Roule. L'hospice Beaujon était à peu de distance, et lui envoyait tous ses « macchabées ». Le tableau fut exécuté en six mois. Exposé au Salon de 1819, mais mal placé, froidement accueilli, ou plutôt dédaigneusement critiqué, il ne trouva pas plus d'acquéreurs que n'en avaient trouvé auparavant son *Chasseur*. et son *Cuirassier*. Si le Louvre pos-

sède aujourd'hui le *Naufrage de la Méduse*, il faut en rendre grâce à un ami intime de Géricault, M. Dedreux-Dorcy, qui, ayant acheté cette magnifique toile 6,000 francs, la céda pour le même prix à l'administration du Musée, après avoir rejeté l'offre de 25,000 francs que lui avait faite un amateur anglais. Le *Naufrage de la Méduse* prêtait au drame — au drame « maritime » suivant l'affiche de l'Ambigu. Charles Desnoyer en fit une pièce, à laquelle, plus tard, vint collaborer d'Ennery. Lors de sa première représentation, en 1838, la pièce était interprétée par Mmes Lambquin et Fierville, et par Saint-Ernest, Albert, Roger, Boutin, Charles Perey et Delaunay. Ce dernier remplissait le rôle du commandant de la *Méduse*. L'Angleterre avait restitué à la France, par les traités de 1814 et 1815, le territoire qui s'étend sur la côte occidentale de l'Afrique, depuis le cap Blanc jusqu'à l'embouchure du fleuve de Gambie. Le 17 juin 1816, une expédition partit de la rade de l'île d'Aix, pour aller prendre possession de ce territoire et le coloniser; elle se composait de quatre bâtiments : la frégate la *Méduse*, de 44 canons; la corvette l'*Echo*; la flûte la *Loire* et le brick l'*Argus*. Le commandant en chef de cette expédition, dite « du Sénégal », était un M. Hugues Duroys de Chaumareys, né à Vars, dans la Corrèze, chevalier de Saint-Louis, âgé de cinquante ans. Il avait été lieutenant de vaisseau avant 1793; mais, ayant émigré, il avait cessé depuis plus de vingt-cinq ans d'exercer sa profession. De plus, il était un homme d'un esprit léger, insouciant, et, par-dessus tout, très égoïste.

Ce fut lui qui perdit la *Méduse* par son impéritie ; ce fut lui encore qui, lors de l'abandon du navire, au lieu de rester le dernier à son bord, comme l'honneur le lui commandait, s'embarqua dans son canot par une des manœuvres de l'avant, alors qu'il y avait encore sur la frégate une soixantaine d'hommes. Dans leur indignation, quelques-uns de ces hommes voulurent faire feu sur lui. Quand la nouvelle du naufrage parvint en France, M. de Chaumareys fut rappelé. Le 3 mars 1817, il comparut devant un conseil de guerre maritime, à bord du vaisseau-amiral, à Rochefort. Déclaré coupable de l'échouage de la frégate la *Méduse* par incapacité, il fut rayé de la liste des officiers de la marine, frappé de l'interdiction de tout service et condamné à trois ans de prison militaire. Ce n'était pas trop. — A l'Ambigu, on le tue d'un coup de hauban. Faut-il vous conter (non, n'est-ce pas ?) le drame greffé sur le tableau à sensation : l'histoire des deux ennemis, frères sans le savoir, Pierre Bénard et Arthur de Marsay, MM. Laray et Walter, se disputant avec une différence d'âge de vingt ans au moins l'amour de Marie, la fille de l'émigré (Mlle Aline Guyon) ; les tours pendables du traître Mathieu Louchard, dignement représenté par Montal, et la partie comique gaiement interprétée par MM. Péricaud et Fugère, le Parisien et le Champenois, les deux loustics de l'équipage ? Faut-il vous dire l'importance de la partition et les efforts de la mise en scène ? C'est par une reprise de l'hiver que M. Rochard a inauguré sa saison d'été ; on gelait dans les couloirs, et pour un peu on

eût demandé que la salle fût chauffée. Rien à dire de ce drame presque centenaire sinon que l'Ambigu nous montrait, dans le radeau ballotté par les flots, la reproduction, aussi vivante qu'on peut le faire au théâtre, du célèbre tableau d'un maître enlevé à trente-trois ans. « N'est-il pas triste, disait Géricault, de mourir à cet âge avec le regret de n'avoir encore rien fait de ce que l'on a senti ! »

18 JUIN. — Reprise de ***Pierre le Noir ou les Chauffeurs***, drame en cinq actes et six tableaux de Dinaux et Eugène Sue [1]. — Vous n'êtes pas sans savoir qu'on donne le nom de « chauffeurs » ou de « garrotteurs » à une espèce de brigands, qui se montrèrent dès le commencement de notre Révolution, et qui se recrutèrent parmi les hommes de sang de l'époque. Le lieu de leurs premières réunions fut la forêt d'Orgères, à quelque distance de Chartres. Leur nom vient de ce qu'ils garrottaient ceux qu'ils supposaient avoir caché leur argent, et qu'ils leur chauffaient et brûlaient les pieds jusqu'à ce qu'ils eussent confessé l'endroit qui recélait cet argent : c'était le rétablissement de la torture au profit du crime. Des bandes s'étaient organisées dans diverses parties de la France, sous différents chefs, parmi lesquels se distingua l'infâme Schinderhannes ou Jean l'Ecorcheur, ancien

1. DISTRIBUTION : Le curé Franval, *M. Laray*. — Pierre le Noir, *M. Montal*. — Gaufré, *M. Péricaud*. — Oculi, *M. Fugère*. — André, *M. Walter*. — Brindavoine, *M. Livry*. — Pierre, *M. Fleury*. — Roland, *M. Dermez*. — Max, *M. Gedéon*. — Lendormi, *Mlle Jalabert*. — Marianne, *Mlle A. Leblanc*. — Madame Dumoutier, *Mme Bilhaut*.

valet de bourreau. Dans leurs expéditions chez les propriétaires et chez les fermiers des campagnes, les chauffeurs avaient le visage couvert d'un crêpe noir ou barbouillé de suie, et si leurs victimes ne voulaient ou ne pouvaient rien leur donner, elles voyaient briser leurs meubles et parfois brûler leurs maisons. Ces crimes épouvantèrent les deux rives du Rhin, les départements du Midi et de l'Ouest, ceux de l'Ain et de Seine-et-Oise. Le Directoire ne put venir à bout des chauffeurs ; mais, sous le gouvernement du premier consul Bonaparte, les derniers de ces brigands disparurent en 1803. C'est en 1842 seulement que Dinaux et Eugène Sue firent représenter au théâtre de la Gaîté leur drame des *Chauffeurs*, interprété par Saint-Marc, Deshayes, Delaistre, Neuville, Francisque jeune, Mmes Gauthier (la sœur de Bouffé) et Rougemont. Eugène Sue semblait traiter exclusivement la monographie du genre « voleur ». Il avait déjà passé en revue, dans ses fameux *Mystères*, plusieurs catégories plus ou moins curieuses de ces intéressants bimanes. Il abordait, cette fois, l'espèce « chauffeur ». Un orphelin qui fait l'idiot, jusqu'à ce qu'il ait vengé par la mort de treize chauffeurs le trépas de son père, — un brave curé, ancien dragon, qui défend ses ouailles à coups de fusil et supporte avec un admirable courage le supplice du feu que lui infligent les chauffeurs ; un niais fort comique, un brigand fort original ; un traître à deux ou trois visages ; une amoureuse éplorée, tourmentée et asphyxiée ; — des coups de fusil, des trappes, une chapelle, une forêt ; —

en un mot tous les éléments du vieux et amusant mélodrame, maniés par des mains habiles; un dialogue vif, pressé, ferme ou jovial, et, Dieu merci! sans aucune prétention littéraire : voilà ce qui valut à cet ouvrage un succès bruyant, éclatant et durable. Car il y a là un intérêt puissant, soutenu : le public écoute, haletant, jusqu'à la chute du rideau sur le juste châtiment de la bande conduite par Pierre le Noir. Pierre le Noir, c'est Montal, et c'est tout dire; le bon curé Franval est dignement représenté par Laray, indisposé le premier soir au point de... ne plus savoir son rôle; Péricaud est fort bien dans le paysan normand Gaufré, une canaille de la pire espèce; Walter est un amoureux des plus convenables; le jeune Fugère joue bien gaîment le rôle du trembleur Oculi, et Mme Jalabert, que nous avions déjà vue plus haut dans le *Naufrage de la Méduse*, rend d'une façon fort intelligente le rôle de l'idiot, ce faux « endormi » qui sauve tout, — jusqu'à la pièce. Elle aurait produit un effet beaucoup plus grand, si la mise en scène — et en particulier la fameuse *Attaque du moulin* — n'en avait pas été si mal réglée.

11 JUILLET. — Reprise du *Vieux Caporal*, drame en cinq actes de Dumanoir et de M. d'Ennery [1]. —

1. DISTRIBUTION : Simon, *M. Gravier*. — Frochard, *M. Péricaud*. — Potichon, *M. Fugère*. — Général Roquebert, *M. Walter*. — Lucien, *M. Rueff*. — Taverny, *M. Dermez*. — Picard, *M. Livry*. — Officier d'ordonnance, *M. Gédéon*. — Pigache, *M. Prika*. — Cermont, *M. Fleury*. — Nina de Ransberg, *Mlle Pauline Patry*. — Mariotte, *Mme Mozart*. — Catherine, *Mlle Alice Brunet*. — Emeline, *Petite Breton*, *Mlle Marie Patry*.

M. Gravier nous a joué, ce soir, avec un grand et légitime succès, le rôle d'Antoine Simon, créé, il y a trente-trois ans, par Frédérick Lemaître, dans le drame de Dumanoir et d'Ennery, intitulé le *Vieux Caporal ou la Bataille d'Ulm*. Une fois qu'on est muet, il faut bien se taire : le caporal Simon est précisément devenu muet au moment où il serait le plus important qu'il parlât. Accusé de vol devant tout son village, le vieux caporal ouvre la bouche pour se nommer et réduire en poudre la fâcheuse accusation. Son nom suffirait pour l'absoudre. Mais les auteurs du *Vieux Caporal*, ne consultant que l'intérêt de leurs cinq actes, plus chers, à leurs yeux, que l'honneur et le bonheur d'un soldat, ont trouvé ce moyen ingénieux de rendre Antoine Simon subitement muet, — pour l'empêcher de parler. L'indignation et la douleur réduisent le pauvre homme à cet état déplorable : il fait de vains efforts; le gosier est rebelle, la voix s'arrête et ne transmet plus la parole. En voilà pour trois actes, que Gravier joue d'ailleurs admirablement. Savez-vous maintenant, amis lecteurs, comment nos dramaturges restituent à Antoine Simon « la faculté d'être indiscret » ? En lui tirant un coup de pistolet à bout portant. Voici la recette et la manière de s'en servir. Dans un moment de désespoir, le fils de cet excellent caporal veut se tuer. L'arme est levée et menaçante. Antoine Simon arrive à temps pour empêcher le suicide. Il s'élance et détourne le pistolet ; le coup part... Le jeune homme est sain et sauf. Mais l'émotion de cette scène terrible, la peur de perdre son fils, ont

causé au vieux brave un tel trouble que la parole lui revient... Antoine Simon est maintenant en état de prononcer un discours de trois heures, sans boire un verre d'eau sucrée. O puissance d'un coup de pistolet ! La première représentation du *Vieux Caporal* remonte au 9 mai 1853. Après une excursion aux Variétés, Frédérick Lemaître revenait alors à ses premières amours pour jouer, au théâtre de la Porte-Saint-Martin, témoin et complice de ses plus anciens et de ses plus bruyants succès, le rôle du vieux brave couvert de vertus, de chevrons et d'infortunes. Frédérick Lemaître n'avait pas accepté sans raison ce rôle de muet. Il l'avait pris par une sorte de ruse et de coquetterie. La voix de Frédérick Lemaître, qui avait toujours été un instrument un peu sourd et défectueux, s'était singulièrement affaiblie avec l'âge et avec le temps. Elle n'avait pas même conservé ces éclats qui, résonnant à travers les notes voilées ou sans sonorité, exprimaient l'ironie ou la passion avec une puissance supérieure. Il avait déjà à peu près perdu tous les tons de sa gamme dramatique, et il lui était devenu difficile de soutenir la fatigue d'un long rôle parlé. Le grand et habile acteur dénouait la difficulté en se résignant à se taire, ou peu s'en fallait. S'il parlait dans les deux premiers actes du *Vieux Caporal*, c'était sur le ton d'un vieux soldat qui donnait la réplique à un enfant, ou qui racontait d'une voix éteinte l'histoire de ses malheurs et de sa captivité. L'instrument était donc ici d'accord avec la situation, et pourtant il semblait faible et insuffisant. Mais une fois la parole suppri-

mée, Frédérick Lemaître prit la plus complète revanche. Sa physionomie, son regard, son geste donnaient à son silence l'accent et l'expression. Le muet émouvait et intéressait par son intelligence, les fiertés, les indignations, les attendrissements de sa pantomime. Un vif succès couronna cette résolution d'être muet qu'avait prise le grand Frédérick, suivant une formule parlementaire souvent employée par les orateurs fatigués ou pris au dépourvu : « Je renonce à la parole ! » Il y avait, dans cette éclatante victoire mimique, un véritable rajeunissement pour l'éminent comédien. M. Gravier, nous l'avons dit, a repris avec un incontestable talent le personnage du caporal Simon, créé par Frédérick en 1853. Lucie Mabire jouait alors le rôle de Nina de Rantzberg, la fille naturelle du général Roquebert, et Mlle Lia Félix, celui de Geneviève, la fille du vieux caporal. Avec des qualités variées, Mmes Pauline et Marie Patry, Madeleine Mozart et Alice Brunet, MM. Péricaud et Fugère nous offraient aujourd'hui ce qu'il est convenu d'appeler un excellent ensemble.

28 AOUT. — Reprise de *Martyre !* Nous avons vu plus haut combien fut profonde, au mois de mars de cette année, l'impression produite par la pièce, admirablement jouée par une superbe réunion de rares talents. Le public pleura : la critique fut désarmée. Grand effet de première et magnifique succès de presse. D'où vient que *Martyre* ne réalisa pas alors les grosses et durables recettes qu'on espérait et qu'on était en droit d'attendre de ces cinq actes magistralement ourdis ? Ce sont là mystères

de théâtre qu'il serait bien difficile d'expliquer. Ne nous mettons point martel en tête en cherchant le pourquoi des choses, et contentons-nous de relater ici le beau résultat de la reprise de ce soir. La pièce, dont les défauts sont gros, dont les invraisemblances sont fortes, a suffisamment intéressé le public, un peu abasourdi par la chaleur; par moments même, elle a si violemment empoigné les spectateurs, qu'on n'entendait plus que le bruit des trompettes nasales. On s'est, encore une fois, beaucoup mouché à l'Ambigu, et l'on a ri aussi avec Saint-Germain, toujours d'un naturel parfait, d'une exquise finesse et d'une spirituelle bonhomie dans le personnage sympathique de l'ancien consul sir Elie Drack. Les honneurs de la soirée nous semblent avoir été pour lui et pour Mme Jane May, qui joue Paulette d'une façon supérieure. Elle s'y montre d'un charme et d'une vérité que, seules, les artistes consommés savent rencontrer. Elle rend avec une étonnante sensibilité l'une des plus jolies scènes de la pièce, celle où Paulette, cherchant sa mère dans la maison transformée, ne trouve plus rien des choses et des personnes familières vers lesquelles elle tendait les bras et se heurte à l'horreur de spectres inconnus. Mme Marie Laurent est toujours une amirale de la Marche superbe de dignité et de mélancolie. Mais plusieurs autres rôles, nous devons le dire, n'ont pas gagné à passer dans de nouvelles mains. M. Chelles, qui vient de l'Odéon où, entre autres bonnes créations, il a laissé dans *Jack*, de M. Alphonse Daudet, des souvenirs qu'on n'a pas oubliés, M. Chelles, disons-

nous, pas plus que Mlle Deschamps, ne font oublier M. Duquesne et Mlle Mary Jullien, qui créèrent les rôles du comte et de la comtesse de Moray. Nous regrettons même dans celui de la San Lucca la beauté étrange et un peu dure de Mlle Gilbert, qu'on a cru devoir remplacer par Mme Antonelli. Mais il n'est pas plus juste d'accabler les artistes nouveaux sous les souvenirs de leurs devanciers que de faire fi de ceux-ci pour vanter ceux-là. L'important est que la reprise de *Martyre* attire le public pendant plus de deux mois encore, jusqu'au 7 novembre. La 100e représentation de *Martyre* a eu lieu le 12 septembre. Le 25, Mlle Cassan a pris possession, dans le drame de M. d'Ennery, du rôle de *la Gorgone*. Le 3 novembre, Mlle Deschamps est remplacée par Mme d'Angé-d'Orsay ; M. Fabrègues succède à M. Chelles, dans le rôle de *Roger de Moray*.

12 NOVEMBRE. — Première représentation du *Fils de Porthos*, drame en cinq actes et quatorze tableaux de M. Emile Blavet [1]. — Connaissez-vous le roman ? Il parut, chez Tresse, en deux volumes : le premier intitulé : *A la recherche d'un père ;* le second, le *Mari de la Favorite :* il vaut vraiment la peine d'être lu. S'il n'était signé Paul Mahalin, il pourrait être attribué au grand Dumas. C'est un

1. DISTRIBUTION : Joël, *M. Chelles.* — Aramis, *M. Montal.* — Petit Renaud, *M. Gravier.* — Louis XIV, *M. Fabrègues.* — Asdrubal, *M. Péricaud.* — Bonlarron, *M. Bartel.* — Bistoquet, *M. Puger.* — De Créqui, *M. Meigneu.* — Pierre Lestage, *M. Livry.* — Françoise d'Aubigné, *Mlle Deschamps.* — Aurore de la Tremblaye, *Mlle Vrignault.* — Madame de Maintenon, *Mlle Danglars.* — Marie Chérissi, *Mlle O. Farna.*

très curieux pastiche de la manière du maître, une fort intéressante et fort amusante suite de la suite des *Trois Mousquetaires*. De cet excellent roman, M. Emile Blavet — *unus ex multis* — a fort habilement tiré une pièce mouvementée, qui nous a retenus, ce soir, à l'Ambigu, passé minuit, et qui, montée comme elle l'est, nous semble bien capable d'attirer au théâtre de M. Rochard tous les amateurs du drame de cape et d'épée. L'action du *Fils de Porthos* se passe, comme celle du roman qu'il suit pas à pas, au milieu de l'an de grâce 1678, au moment où Louis, quatorzième du nom, régnait sur la France à Saint-Germain, où Françoise-Athénaïse de Rochechouart de Mortemart, marquise de Montespan, était censée régner à son tour sur le cœur du roi. C'est alors qu'arrive à la cour, par le coche de Nantes, un jeune cadet de Bretagne — d'Artagnan était un cadet de Gascogne — nommé Joël, et fils naturel de Porthos, dont il a la force colossale lui permettant d'étrangler à demi le capitaine d'une bande de voleurs qui attaquaient deux voyageuses sans défense. La première n'est autre que Françoise d'Aubigné, veuve Scarron, celle qui sera Mme de Maintenon ; la seconde est une jeune orpheline, Mlle Aurore de la Tremblaye, dont un homme noir, qu'on voit rôder par là, a déjà résolu de faire la remplaçante de Mlle de Fontanges, la favorite du roi. Mais en même temps qu'il l'a sauvée des bandits, Joël est tombé follement amoureux de la gentille Aurore, à laquelle il jure une tendresse éternelle. Pauvre Joël : un incident fatal va peut-être enrayer ses beaux projets : il tue en duel

un officier des mousquetaires du roi, et, enfermé pour ce fait à la Bastille, il se voit déjà condamné à être pendu haut et court... quand — heureux Joël! — il est subitement tiré de son cachot, habillé, équipé, marié sous le nom du chevalier de Loc-Maria, avec sa bien-aimée Aurore, et, enrôlé comme enseigne dans une compagnie de bombardiers, expédié, le soir même de ses noces, devant Fribourg où l'on se bat. Joël ne connaît que sa consigne : il ne se demande pas d'où lui vient toute cette fortune — l'homme noir a passé par là ! — il part pour l'armée, et, moitié par ruse... il a l'honneur de prendre Fribourg, et d'en porter la nouvelle au roi. Il arrive à temps : Louis XIV, décidément enragé sur l'article, va s'offrir Mme de Loc-Maria, dûment préparée à cet honneur par un narcotique. — « Ce n'est pas tout ça ! je veux ma femme ! » s'écrie Joël, qui fait, dans l'antichambre, un potin de tous les diables. L'homme noir lui barre le passage : — « Tu vas mourir : à moi le coup de Porthos ! » — « Porthos ! mon père ! » s'écrie Joël. — « Porthos ! ton père ! riposte l'homme noir. Dans mes bras, jeune homme, je suis Aramis ! » C'était la « scène à faire » attendue depuis quatre heures de spectacle. C'est aussi le dénouement de la pièce : plus de traître, partant plus de drame. Aramis, aidé de Mme Scarron, fait comprendre au roi galant qu'il ne serait point délicat de cocufier l'homme qui a pris Fribourg. Louis le Grand se laisse persuader et rend sa femme à Joël : les deux époux feront bien d'aller couler loin de la cour les beaux jours de leur lune de miel. La pièce est finie : elle est lan-

guissante au début, amusante à la fin — et si l'on veut admettre un Louis XIV légèrement fantaisiste comme diplomate et comme homme de guerre, une Mme de Montespan devenue empoisonneuse de profession, et Aramis — notre charmant Aramis des *Mousquetaires* — réduit à l'état peu honorable de « procureur » en chef des plaisirs du roi, on passe avec le *Fils de Porthos* une soirée fort agréable. La mise en scène est superbe : l'entrée à Fribourg, avec ses défilés au son des tambours et des fifres et sa fanfare de cavalerie — renouvelée de *Michel Strogoff* — est un véritable tour de force sur la petite scène de l'Ambigu. Ajoutez à cela, que les costumes sont magnifiques, que Mlle Deschamps est un vrai portrait des grandes dames du temps de Louis XIV, que M. Chelles est un jeune Porthos très sympathique au public, que M. Montal a fort bien composé la figure du vieil Aramis, traître par ambition, que M. Gravier a de la verve et de la gaieté dans son rôle de Gascon, M. Péricaud de l'allure, à la Don César de Bazan, dans le personnage du capitaine Asdrubal, et qu'enfin MM. Fugère et Bartel, Mmes Vrignault (Aurore) et Gardenal (la cantinière Paquette) complètent excellemment l'ensemble. Nous retrouverons le *Fils de Porthos* sur l'affiche de l'Ambigu au mois de janvier 1887.

	Nombre d'actes.	Date de la 1re représentation ou de la reprise.	Nombre de représentations pour l'année.
Le Roi de l'Argent, pièce. . .	3 pies 12 t.		25
* *La Banque de l'Univers*, pièce.	5	16 janvier.	6
Le Sonneur de Saint-Paul, drame maritime	5	31 janvier.	34
* *Martyre*, drame.	5	4 mars.	160
Le Naufrage de la Méduse, dr.	5 a. 9 t.	15 mai.	29
Pierre le Noir ou les Chauffeurs, drame	5 a. 6 t.	18 juin.	17
Le Vieux Caporal, drame . .	5	11 juillet.	8
* *Le Fils de Porthos, drame*.	5 a. 14 t.	12 novembre.	56

THÉATRE DE PARIS

(ANCIEN THÉATRE DES NATIONS)

Le théâtre municipal dont il s'agit ici est encore dirigé jusqu'au mois de mai par M. Ballande. C'est de son règne qu'il faut dater la fin des représentations de *Notre-Dame de Paris*, dont la 100e se donne le 13 février; la reprise des *Nuits du Boulevard*, de MM. Pierre Zaccone et Théodore Henry [1], qui, le 17 février, étaient jouées pour la 125e fois, et la première représentation (1er avril)

1. DISTRIBUTION : Beverley, *M. Charpentier*. — Le général de Graçay-Chambrun, *M. Montbars*. — Lubiroff-Lombard, *M. Mondet*. — Dalbane, *M. Richard*. — Henri Cardinet, *M. Decori*. — Gontran d'Epernon, *M. Laverne*. — Martial, *M. Willac*. — Petit-Jean, *M. Liesse*. — Benoît, *M. Cerizé*. — Précourt, *M. Prika*. — Sosthène, *M. Fabrice*. — Saint-Clair, *M. Pruvost*. — Emile, *M. Stebler*. — Désiré, *M. Demay*. — Le commissaire, *M. Baret*. — Réjane, *Mlle Guyon*. — Ninoche, *Mlle Mary Gillet*. — Brin-de-Tulle, *Mlle C. de Savenay*. — Herminie Dalbane, *Mlle Lévy-Leclerc*. — Peau-d'Ane, *Mlle Stellini*. — Bebelle, *Mlle Marsa*. — Titine, *Mlle Dargantel*. — Laurette, *Mlle A. Sagnier*. — Hortense, *Mlle Hortense*.

des *Ménages de Paris*, pièce en cinq actes et six tableaux de MM. Hippolyte Raymond, Paul Burani et Maxime Boucheron [1]. — Au dire de ces trois « vaudevillistes », les *Ménages de Paris* sont autant de faux ménages; nous en avons compté jusqu'à quatre dans leur « drame » populaire. Sans parler du gardien de la paix Monistrol, que son brigadier remplace auprès de sa légitime ; de M. Coconnier, le propriétaire aux mœurs austères — en apparence du moins — cherchant à séduire la petite apprentie Félicie, déjà pourrie dès l'enfance, nous sommes en plein faux ménage avec Chambardas comme avec Poulot : le premier a lâché sa femme, qui est une vertu ; le second a été lâché par la sienne, qui est une... sauteuse. Chambardas vit avec la sauteuse, devenue sa maîtresse; Poulot, en tout bien tout honneur, fait ménage avec Mme Chambardas, qui s'est établie crémière sous le nom de Mme Antoine. Il s'agit de ramener chez lui Chambardas, photographe inventeur d'un procédé de photopeinture que nous ne vous expliquerons point par la bonne raison qu'il a lui-même négligé de le faire. Poulot, un ami terre-neuve comme il s'en trouve surtout au théâtre, s'intéresse au sort de la femme abandonnée, et jure de lui rendre son mari. Cette tâche lui sera d'autant plus facile, qu'Aurélie, la sau-

1. Distribution : Chambardas, *M. Georges Richard.* — Poulot, *M. Chameroy.* — M. Coconnier, *M. Galabert.* — Robert, *M. Paul Jorge.* — Monistrol, *M. Jacquier.* — Bolbec, *M. Deroy.* — Flock, *M. Chevalier.* — Emile, *M. Villac.* — Mme Antoine, *Mme Dorlia.* — Amélie, *Mlle Savenay.* — Mme Coconnier, *Mme Duchêne.* — Félicie, *Mlle Sagnier.* — Adrienne, *Mlle Leclère.*

teuse, n'est autre que sa propre femme émancipée. Pour l'obliger à lâcher prise, l'ami Poulot lui a laissé croire qu'il allait la reprendre. Mais pas si bête ! Le divorce n'est pas fait pour les chiens ! Tel est, *grosso modo*, ce drame-vaudeville, qui semble écrit, sans prétention, sur le modèle de ceux qu'on représentait aux anciennes Folies-Dramatiques du temps de feu Mourier. Sur l'action principale se greffent quelques scènes épisodiques qui ne sont pas les plus mal venues de cette pièce bon enfant. Les *Ménages de Paris* étaient généralement bien joués. M. Chameroy surtout s'était fait applaudir dans le personnage de Poulot et ce succès lui donnera sans doute l'idée de quitter définitivement le Gymnase pour les théâtres de drame populaire. Dans le type réaliste, hélas ! de la petite apprentie canaille, on a fort remarqué une quasi-débutante, Mlle Sagnier, qui avait de l'œil et du geste. Mme Duchêne était suffisamment comique dans le rôle de Mme Coconnier, et M. Georges Richard jouait avec une intelligence qui n'était pas toujours servie par ses moyens physiques, celui de Chambardas, l'inventeur un instant compromis par les escroqueries de ses coassociés. Moralité : Ne signez jamais sans le lire un acte d'association, et quand vous l'aurez lu, prenez garde encore qu'on vous mette dedans. — C'est par quelques représentations de *Notre-Dame de Paris* que M. Ballande clôt sa direction dans les premiers jours du mois de mai 1886. MM. Georges Richard et Alfred Etiévant n'ayant pu s'entendre non seulement avec le Conseil mu-

nicipal, propriétaire de l'immeuble, mais encore l'un avec l'autre, au sujet de la fondation d'un théâtre de drame populaire, c'est, après bien des pourparlers de toute sorte, une société d'honorables artistes, subventionnés par la Ville, qui prendra en mains le Théâtre des Nations, sous la dénomination de THÉATRE DE PARIS, et inaugurera son administration, le 29 octobre, par la première représentation de *Jacques Bonhomme*, drame en cinq actes et six tableaux de M. A. Maujan [1]. — M. Maujan avait débuté dans la carrière dramatique, sous le pseudonyme de Jean Malus, par une pièce intitulée *Léa* qu'il fit jouer à ses frais au théâtre des Menus-Plaisirs. C'était moins un drame qu'une suite de tableaux, dans lesquels l'auteur avait dessiné quelques types d' « inutiles », et quelques personnages dont M. Zola pouvait hautement revendiquer la paternité. Mais on s'accorda à reconnaître, dans cette étude toute moderne, un tempérament théâtral, qu'on a peine à retrouver sous la bour-

1. DISTRIBUTION : Jacques Bonhomme, *M. Taillade*. — Le baron de Saint-Leu, *M. Lacressonnière*. — Gerber, M. *Villeray*. — Guillaume Bonhomme, *M. Masset*. — Dom Parfait, *M. Alexandre*. — Le Lépreux, *M. Esquier*. — Jean de Brenneville, *M. Edmond Barbe*. — Le Sire de Roquetaille, *M. Chameroy*. — Pierre Picot, *M. H. Luguet*. — Chevalier de Maurio, *M. Hattier*. — Joss le Fou, *M. Tousé*. — Poil-Bourru, *M. Em. Raymond*. — Chantoiseau, *M. Garaudet*. — Le Sénéchal, *M. Gavoret*. — Taille-Boudin, *M. Donato*. — Le crieur, *M. Danjou*. — Crespin Bellehure, *M. Guimier*. — Oggéra, *Mme Marie Laurent*. — Jeanne, *Mme Lacressonnière*. — Blanche de Saint-Leu, *Mlle Caristie-Martel*. — Guillemette, *Mlle Mercédès*. — Claudine, *Mlle Balletta*. — Jean, *La petite Desmets*.

souflure et l'exagération déclamatoire de cette pièce tirée de l'histoire de la *Jacquerie*, et qui. malheureusement pour l'auteur, nous a fait souvenir du beau livre écrit sur le même sujet par Mérimée. M. Maujan nous ramène à 1358, sous le règne de Jean le Bon, au lendemain de la « dolente » bataille de Poitiers, et nous montre, plus malheureux que nature, les serfs de la seigneurie de Saint-Leu, en Beauvoisis. Le chevalier de Maurio passe son temps à fouetter ses gens, quand il ne les fait pas pendre : à ce compte-là, il ne lui en restera bientôt plus un seul pour cultiver ses terres... Cette fois, il trouve bon de violer la femme de Guillaume, et nous voyons Jeanne rentrant, morte de honte, au domicile conjugal : c'est Blanche sortant de la chambre du roi, dans le *Roi s'amuse*. Pas d'autre ressemblance, du reste, entre l'admirable drame du maître et le tissu d'horreurs accumulées par M. Maujan. Guillaume perd du même coup sa femme, qui s'est noyée de désespoir, et son jeune enfant qu'ont maltraité les soudards. Ces derniers crimes appellent une vengeance : les vilains se soulèvent et mettent à leur tête le frère de Guillaume, Jacques Bonhomme : d'où les noms de *Jacques* et de *Jacquerie*, plus tard adoptés par l'histoire. Le Jacques Bonhomme de M. Maujan est aussi juste, aussi bienfaisant, aussi bon, en un mot, que les seigneurs sont cruels et infâmes. C'est ainsi que sa clémence lui portera malheur et que, pour avoir épargné Blanche de Saint-Leu, la fille de son seigneur et maître tué par les révoltés, il sera d'abord condamné par les

siens, puis trahi par Gerbert, le moine ambitieux, auquel il a jadis sauvé la vie, et branché, ainsi que son frère, à un chêne de la forêt. Voilà, en quelques mots, le drame noir, bien noir, « plus noir que ça, » que les sociétaires du Théâtre de Paris ont reçu tel qu'il avait été écrit, et joué tel qu'ils l'avaient reçu, sans le moindre changement, sans la plus petite coupure, et l'on sait pourtant s'il y avait à élaguer dans ces sombres taillis. Certes, nous ne venons pas prétendre ici que les paysans avaient beaucoup d'agrément au temps du roi Jean ; mais nous affirmons que, pour grossir ses effets, M. Maujan a rendu les seigneurs plus méchants qu'ils ne l'étaient et ne devaient l'être au seul point de vue de leur intérêt, et nous pensons que de pareils spectacles ne sont pas sains pour le peuple. « Non, nous disait M. Henry Maret — un républicain bon teint, n'est-ce pas? — nous ne sommes pas si malheureux que ça... » — Nous souffrons depuis dix siècles ! s'écrie Jacques Bonhomme, et, dans une seule soirée, M. Maujan a cru devoir entasser les souffrances de l'humanité pendant ces dix siècles. Nous avons le droit de dire qu' « il en a trop mis ». A part ce grave défaut d'exagération, il est juste de reconnaître que son travail est certainement consciencieux et que son drame n'est pas dénué de tout mérite. On a eu raison d'applaudir l'émouvante scène de l'interrogatoire, la mort du respectable baron de Saint-Leu, et à l'avant-dernier tableau, la dispute des deux frères : de l'un qui veut se venger en égorgeant la fille du seigneur et de l'autre qui veut

pardonner. Ah ! si seulement tout cela était écourté et éclairci ! Et puis, pourquoi ces tentatives de langage en vieux français et ces archaïsmes inattendus qui ne servent qu'à rendre banal un style généralement littéraire ? *Jacques Bonhomme* est supérieurement monté au point de vue de la mise en scène, qui est fort belle, comme sous le rapport de la distribution, qui réunit sur la même affiche les noms glorieux de Taillade, de Lacressonnière, de Mme Marie Laurent, et ceux d'artistes de talent comme Charles Masset, Villeray, P. Esquier, Barbe, Alexandre et Mlle Caristie-Martel. « Ah ! c'est rien rupin ! » disait, sur la place du Châtelet, un titi sortant du Théâtre de Paris. Nous n'adressions qu'un reproche à ces interprètes *di primo cartello:* ils devaient tous savoir leur rôle ; pourquoi dès lors ce débit lent et solennel allongeant inutilement une soirée déjà suffisamment remplie?

18 DÉCEMBRE. — Première représentation des *Cinq Doigts de Birouk*, drame en cinq actes et sept tableaux, tiré d'un roman de M. Louis Ulbach par M. Pierre Decourcelle [1]. — Les cinq doigts de Birouk sont la marque terrible qu'un ivrogne croate laisse au cou de ses victimes, car le Croate

1. DISTRIBUTION : Birouk, *M. Taillade.*—Pierre Darras *M. Lacressonnière.* — Etienne Darras, *M. Masset.* — Le comte de Lensfeld, *M. Paul Esquier.* — Robert, *M. Barbe.* — Patrice, *M. Chameroy.* — Sylvain, *M. Prika.* — Lichmann, *M. Tousé.* — Caperon, *M. Aubert.* — Jolibois, *M. Guimier.* — Le docteur Simon, *M. Danjon.* — Jeanne Didier, *Mme Marie Laurent.* — Savine, *Mlle Tessandier.* — Madeleine, *Mlle Prevost.* — Mme Giraud, *Mlle Farna.* — *Mme* Martin, *Mlle Bauché.* — Nanette, *Mlle Mercédès.* — Ursule, *Mlle Regnault.*

en question n'est pas seulement un ivrogne, c'est encore un voleur et un assassin : or, il arrive que Birouk, venu à la suite du général Lansfeld et de l'armée d'envahisseurs que Dumouriez battit à Valmy, sert pour un peu d'or et beaucoup de cognac la vengeance d'une femme nommée Savine Darras, et c'est là le nœud du drame tiré du roman de M. Ulbach et représenté aujourd'hui sur la scène municipale du Théâtre de Paris. Mme Darras, épouse adultère et mère faible au point d'en être coupable, a demandé à son beau-père une somme considérable qui doit faire le bonheur de son fils Robert Darras : le vieillard a refusé d'accéder à ce désir, et comme Robert se lamente et que Mme Darras est convaincue que le seul moyen de rendre son fils heureux, c'est de le faire riche (cette dot lui permettra de rendre l'honneur à Magdeleine Patrice), elle arme le bras de Birouk et le conduit elle-même au crime. Mais Birouk peut parler, Birouk peut, de complice, devenir un délateur, et pour faire taire Birouk, Mme Darras court au camp croate, enivre la brute aux poignets de fer, puis dénonce le meurtrier. Le général Lansfeld n'est point long à faire justice ; il tue son brosseur comme on fait d'un chien enragé. Morte la bête, morte la délation. Mme Darras respire et se croit à l'abri même du soupçon. Par malheur, le vieillard, dont l'héritage a excité sa convoitise, avait une femme de charge fidèle comme un terre-neuve, Jeanne Didier, et celle-ci a fait le serment de retrouver les assassins de son maître. Jeanne Didier concentre toutes ses facultés vers ce but,

et, avec une sagacité et un flair qui rendraient jaloux bien des limiers de police, elle entasse les uns sur les autres des témoignages irrécusables contre Mme Darras ; elle va même jusqu'à rendre la vie à Birouk, qui, en dernier ressort, livre sa complice aux magistrats. Bien des incidents dramatiques se rattachent à cette histoire un peu sombre, tantôt l'éclairant, tantôt mettant en relief les personnages du drame. La pièce a été habilement coupée par M. Pierre Decourcelle, et le style en est d'une fermeté peu commune ; il faut dire aussi que les artistes du Théâtre de Paris composent maintenant une troupe de tous points remarquable, et qu'ils ont leur grande part dans la réussite de l'ouvrage. M. Taillade, dont le rôle se compose de fragments de dialogue, a dessiné largement le farouche Birouk, autour duquel pivote l'action, et Mlle Tessandier, si radieusement belle avec ses cheveux déroulés à la madame Roland, rend avec vérité et autorité le rôle de Savine, qui convient fort bien à son talent énergique et sauvage. Mme Marie Laurent et M. Lacressonnière ont joué avec une émotion communicative les deux vieillards, et des personnages secondaires ont été remplis consciencieusement par des artistes de valeur comme MM. Masset, Paul Esquier, Chameroy et Mmes Prévost, Farna et Regnault. Il n'y avait, enfin, que des éloges à donner au metteur en scène et à la direction qui avait fait brosser pour le drame des décors fort réussis : ce sont là des éléments de succès qu'il ne faut pas négliger et qui contribuent aujourd'hui à attirer et à

retenir la foule. Les artistes sociétaires du Théâtre de Paris ne seront d'ailleurs pas pris au dépourvu: à peine ont-ils donné les *Cinq Doigts de Birouk* qu'ils préparent un drame tiré du *Ventre de Paris*, de M. Zola, que nous verrons représenter dans les remières semaines de l'année 1887.

	Nombre d actes.	Date de la 1re représentation ou de la reprise.	Nombre de représentations pour l'année.
Notre-Dame de Paris, drame. .	5 a. 12 t.		61
Les Nuits du Boulevard. . . .		17 février.	44
* *Les Ménages de Paris*, pièce.	5 a. 6 t.	1er avril.	31
* *Jacques Bonhomme*, drame. .	5 a. 6 t.	29 octobre.	54
* *Les Cinq Doigts de Birouk*, pièce	5. a 6 t.	18 décembre.	17

THÉATRE DE LA RENAISSANCE

Après avoir donné pendant les premiers jours de l'année un spectacle composé de la *Parisienne* et du *Procès Vauradieux*, réunissant ainsi sur la même affiche le naturalisme et la fantaisie poussée jusqu'à la charge, la direction de la Renaissance nous conviait, le 8 janvier, à la première représentation d'*Une Mission délicate*, comédie en trois actes de M. Alexandre Bisson [1]. — Un dialogue charmant, une gaieté continue, un esprit des plus vifs : telles sont les qualités de la nouvelle pièce de M. Alexandre Bisson, l'auteur d'*Un Lycée de Jeunes Filles* et de *115, rue Pigalle,* qui donna au Vaudeville, avec M. Gondinet, l'étincelant *Voyage d'Agrément*, et seul, au Théâtre-Français, cet amu-

1. Distribution : Labarède, *M. Saint-Germain.* — Pessonnois, *M. Delannoy.* — Picardon, *M. E. Vois.* — César, *M. Galipaux.* — Hector, *M. Regnard.* — Un agent, *M. Bellot.* — Laurent, *M. Bonnet.* — Camusot, *M. Lejeune.* — Delphine, *Mlle Dunoyer.* — Cécile, *Mlle Boulanger* (*début*). — Tony, *Mlle Aubry* (*début*). — Nanette, *Mlle Gorius.* — Julie, *Mlle Louise.*

sant *Député de Bombignac*, dont on a tant et si injustement médit. Il y a bien de la fantaisie, infiniment de drôlerie, et une grande fertilité d'inventions plaisantes dans cette *Mission délicate*. Ce qui lui manque, c'est la netteté et la clarté ; la pièce, bourrée de détails souvent inutiles, en devient diffuse et confuse : c'est là son gros défaut. Malice ou naïveté, le capitaine Picardon a confié sa maîtresse à deux de ses amis : l'un marié, Labarède, et l'autre, Pessonnois, vieux, très vieux garçon. Chargés de veiller jour et nuit sur Angélina et de la distraire de leur mieux, Pessonnois et Labarède comprennent toute l'importance de leur mission... délicate : ils lui font une cour assidue : c'est dans l'ordre. Confiez votre maîtresse à votre ami : vous êtes sûr qu'il vous la prend. C'est triste, mais si humain ! Pessonnois est repoussé avec les honneurs dus à son grand âge. Labarède, plus entreprenant quoique marié, ou parce qu'il est marié, est vite récompensé des folies qu'il fait pour la belle. Il est « agréé », et sous prétexte de cercle — les cercles ont toujours bon dos au théâtre comme dans la vie — il passe toutes ses nuits au 75 de la rue de Moscou. Mais voici qu'une de ces nuits d'amour est troublée par le retour imprévu de Picardon. Labarède n'a que le temps de se sauver par l'escalier de service, où il perd son chapeau « haut de forme » en bousculant le concierge qui crie : Au voleur ! Le voilà rentré chez lui avec un duel sur les bras, lui qui, au contraire de sa femme, n'a aucun goût pour l'escrime, et chargeant Pessonnois d'aller réclamer son chapeau. Pesson-

nois est immédiatement pris à la souricière organisée par la police sur la demande du concierge : il arrive chez Labarède flanqué d'un agent de police, qui ne le lâchera que pour prendre à sa place Labarède lui-même, arrêté en pleine soirée du contrat de sa fille et au moment où le petit César embrasse sa femme, et va, bien malgré lui, triompher d'une résistance assez molle. C'est, en effet, pour obéir aux ordres de son oncle Picardon, voulant se venger de l'infidélité de son ami, que le jeune César fait la cour à Mme Labarède. Il n'a, en réalité qu'un but : celui d'épouser Mlle Cécile. Sachant par lui-même comment les amis s'acquittent de ces missions délicates et voulant se débarrasser une fois pour toutes d'Angélina, la cause de ses tourments, Labarède a chargé Pessonnois d'aller la rassurer et la consoler. Le truc réussit à merveille : Pessonnois devient à son tour l'amant d'Angélina et c'est lui maintenant qui surprend Picardon en tête-à-tête égrillard avec Angélina. La situation est drôle, et le dénouement se fait à la diable. Labarède, relâché, jure à sa femme de ne plus aller à son cercle ; celle-ci consent au mariage de Cécile avec le petit César, doté par son oncle Picardon, et Pessonnois, chef de bureau au ministère, où il ne va jamais, en est quitte pour une mise à pied de trois mois : car, dit sa lettre de suspension, un fonctionnaire public ne doit pas être traîné dans les rues de Paris entre deux sergents de ville. Labarède, c'est Saint-Germain, toujours fin et amusant, paraissant cette fois à côté de son ancien camarade Delannoy, — le Pé-

ponet des *Faux Bonshommes,* — qui fait une excellente caricature du rôle de Pessonnois. M. Vois joue avec beaucoup d'entrain le rôle de Picardon, et M. Galipaux, avec une naïveté comique fort appréciée du public, le rôle du petit César. N'oublions pas M. Regnard, qui, dans le personnage d'Hector de Coursensac, est la vivante photographie de nos jeunes gens d'aujourd'hui, blasés sur toutes choses. Nous n'affirmerons pas qu'il ait lu Schopenhauer, mais nous pouvons vous certifier que son flegme apathique est des plus « nature ». Dans le rôle de Mme Labarède, que nous voyons, au début de la pièce, tirer le fleuret et rappeler le temps où elle boutonnait son père, l'illustre professeur d'escrime, nous avons apprécié la voix bien sonnante, la diction nette et la verve franche de Mlle Dunoyer.

La cinquantième représentation d'*Une Mission délicate* se donnait le 20 février, et le 28 avait lieu le changement de distribution de deux des principaux rôles du très amusant vaudeville de M. Alexandre Bisson. M. Noblet reprenait le rôle de Labarède, laissé par Saint-Germain, et Mme Desclauzas *créait* de nouveau celui de Mme Labarède. Ce rôle permettait à la spirituelle actrice de déployer toute sa verve, sa bonne humeur, sa fantaisie, qui ne tombe jamais dans le grotesque, et c'était une véritable bonne fortune pour l'auteur et pour le théâtre que cette nouvelle interprétation : on retournait à la Renaissance rien que pour y voir Desclauzas. Quant à Noblet, on ne peut dire qu'il ait fait oublier Saint-Germain. Il nous a donné un

autre Labarède, ce qui était prévu, et il n'y a pas lieu de se plaindre du changement. Il a tiré du rôle les mêmes effets, avec des moyens différents, mais tous ont porté également. Comme à la première, du reste, le premier et le second acte ont enlevé la salle. Le dernier même, quoique moins bien venu, renvoie le public sur une bonne impression. Ajoutons que les interprètes tiennent leurs rôles avec conscience et même avec éclat. Il faut citer, notamment, Galipaux, qui est étourdissant dans le rôle du jeune homme faisant la cour à sa belle-mère. — Le 3 avril, à l'occasion de la 100e représentation, une partie de la salle avait été gratuitement mise à la disposition du public, qui trouvait excellente l'idée de la direction et désopilante la pièce de M. Bisson.

8 AVRIL. — Reprise des *Dominos roses*, comédie en trois actes de MM. Delacour et Hennequin [1]. — Il y aura dix ans dans dix jours que les *Dominos roses* ont fait leur apparition sur le théâtre du Vaudeville; ils y eurent cent trente représentations — matinées comprises — et furent une des bonnes affaires de la direction Deslandes-Bertrand. M. Albert Carré, l'associé actuel de M. Deslandes, n'était alors que son pensionnaire, et il créait le rôle d'Henri, tenu par M. Galipaux. La pièce ne peut avoir, à la Renaissance, la longue et fructueuse

1. DISTRIBUTION : Beaubuisson, *M. Delannoy*. — Georges Duménil, *M. E. Vois*. — Henri, *M. Galipaux*. — Paul Aubier, *M. Régnard*. — Philippe, *M. Bonnet*. — Germain, *M. Damon*. — Marguerite *Mlle Antonine*. — Angèle, *Mlle Vrignault*. — *Mme* Beaubuisson, Mlle *Virginie Rolland*. — Hortense, *Mlle Mary Gillet*. — Fédora, *Mlle d'Angel*.

carrière qu'elle a eue dans le principe; mais les éclats de rire qu'elle a réveillés nous permettent d'enregistrer une bonne reprise au compte de ce théâtre. Il est certain que ces sortes d'ouvrages suscitent la gaieté par des moyens peu relevés, dont la surprise est de tous le meilleur; le rire jaillit surtout du tour inopiné que prend l'action, et le plus joyeux quiproquo est incontestablement le moins attendu. Or, les *Dominos roses* ont reparu maintes fois sur l'affiche, et leur intrigue égrillarde n'a plus rien de caché pour nous : le jeu, le fameux jeu des portes où s'engouffrent tour à tour les personnages de la pièce, et qui, entre nous, ne date pas d'hier, puisque l'amusante folie musicale de Nicolo, les *Rendez-Vous bourgeois*, repose entièrement sur ce passe-passe de loquets et de cabinets, ce jeu-là ne nous cause plus la moindre émotion. Ce qui plaît encore dans la farce en question, c'est l'enchaînement des méprises, fort habilement conçu et plus habilement encore rendu. Le ménage Duménil fait un bon contraste avec le ménage Aubier, et la situation primordiale, celle d'où va sortir un imbroglio extraordinaire, n'a rien que de simple et de naturel. Certes, on peut faire crédit aux auteurs dramatiques, et passer pardessus des prémisses impossibles pour arriver à un bel effet scénique; mais il faut louer ceux qui ne heurtent pas le public par des *postulata* incohérents. Et ces derniers ont un avantage réel, celui de ne pas effaroucher leurs auditeurs, de ne pas les faire se cabrer, et de les mener tout doucement, innocemment, dans tous les labyrinthes où il leur

plaît de les conduire. En deux mots, nous rappellerons la marche de la pièce : deux jeunes femmes, Marguerite et Angèle, se proposent de donner rendez-vous à leurs maris au bal de l'Opéra. Ce complot leur permettra de s'assurer de la fidélité conjugale de leurs époux. Les maris ne se doutent de rien, car c'est une femme de chambre qui a écrit les deux billets, leur assignant un rendez-vous avec deux charmants dominos roses. Ils prétextent donc une affaire importante — un voyage — et les voilà partis. Ce sont leurs propres femmes qu'ils rencontrent, naturellement. Mais, un chassé-croisé s'opère : Mme Duménil reconnaît M. Aubier, et Mme Aubier M. Duménil, dans les cabinets particuliers du restaurant, où ces personnages vont souper. Chaque mari se croit trompé, chaque femme même se croit coupable. Ajoutez à cela que la femme de chambre erre dans ces parages, affublée aussi d'un domino rose, et accompagné d'un cousin des Aubier; et qu'un oncle de province, un ahuri, bien connu dans le répertoire des anciens vaudevilles, promène cette nuit-là une femme de théâtre répondant au nom de Fédora; vous reverrez alors par la pensée cette pochade bien construite, rondement conduite, et dialoguée avec entrain. Sans établir un sot parallèle entre la nouvelle interprétation et l'ancienne, il est bien permis de dire que M. Samuel n'a pas dans sa troupe les équivalents de Mmes Réjane et Alexis, de MM. Berton et Dieudonné. Delannoy non plus ne vaut pas Parade dont l'œil rond et la diction pâteuse (nous allions écrire gâteuse) obte-

naient des effets d'un irrésistible comique. Delannoy a l'air misanthrope. Il n'a rien de bon enfant. Par exemple, M. Galipaux n'a pas laissé regretter son devancier, et il a été bien amusant dans le rôle du petit cousin qui débauche la femme de chambre. De même, Mlle Antonine se montre charmante de tous points, et nous devons encore une mention à Mlle Mary Gillet, qui fait envier le bonheur passager du petit cousin. — Le 16 avril, les *Dominos roses* étaient accompagnés d'une comédie en un acte de M. Maurice Hennequin, intitulée *Monsieur Irma,* et le 6 mai, *Une Mission délicate* reprenait, pour quelques jours, possession de l'affiche : la clôture annuelle du théâtre a lieu le 10.

8 SEPTEMBRE. — Réouverture : reprise de *Nos Députés en robe de chambre,* comédie en trois actes de M. Paul Ferrier [1]. — Ces *Députés en robe de chambre* ont déjà été joués au Vaudeville. (Voir l'année 1880 de nos *Annales*, page 342.) Les types, plus ou moins croqués d'après nature, sont ceux du docteur Lecouvreux, le député radical, repris par Delannoy; du baron de Castel-Meillan, une assez jolie silhouette de légitimiste « gâteux » dessinée par Mesmaker; de Montescourt,

1. DISTRIBUTION : Lecouvreux, *M. Delannoy.* — Montescourt, *M. Raimond.* — Castel-Meillan, *M. Mesmacker.* — Camusart, *M. Galipaux.* — Cyrille, *M. Bonnet.* — Chamoisel, *M. Bellot.* — Lespinois, *M. Régnard.* — Boisramé, *M. Corbière.* — Goutran, *M. Thiéry.* — Mme Chamoisel, *Mlle Antonine.* — Mme Blanchard, *Mme Irma Aubrys.* — Mme Lecouvreux, *Mlle Jane Debay.* — Charlotte, *Mlle Andrée Kerda.* — Paquita, *Mlle Mignon.* — La baronne, *Mlle d'Angel.* — L'hôtelière, *Mlle Mary Gillet.* — Alice, *Mlle Boulanger.* — Justine, *Mlle Gorius.*

le député galant (M. Raimond) du Palais-Royal méritait des compliments particuliers pour le naturel et l'aisance avec lesquels il a représenté « Don Juan de Montvallon » ; de Chamoisel (Bellot), le pharmacien rendu ambitieux par sa femme, etc. On sait que M. Paul Ferrier cultive l'actualité au premier chef. Il a su renouveler sa comédie, tout en l'amputant d'un acte, et nous avons retrouvé, tout comme dans une revue : la continuation de la *Brigue Dondaine*, par exemple, des mots sur l'expulsion, sur le coup de pistolet du général Boulanger, sur l'affaire de Sombreuil, etc., qui, saisis au vol, ont généralement amusé l'auditoire. Nous venons de citer quelques-uns des artistes qui s'agitent dans le vide de cette pièce sans action. Mentionnons encore M. Bonnet qui a fait un excellent type du paysan Cyrille s'invitant chez son député et le saignant à blanc. Si Lecouvreux garde sa montre, c'est que ce « bon villageois » y met vraiment de la discrétion. M. Galipaux est moins bien partagé. Dans deux rôles fondus en un seul, il fait un journaliste, Camusard, qui rédige à Montvallon deux journaux d'opinion diamétralement opposée : avouez que c'est un peu *roide !* Mlle Antonine se montre bonne comédienne dans le rôle de la pharmacienne, Mme Chamoisel ; Mlle Jeanne Debay est une charmante Mme Lecouvreux, vraiment trop jeune pour son mari, et Mme Irma Aubrys est une plaisante Mme Blanchard.

Bref, comme tout le monde y a mis du sien, y compris le public, on s'est encore amusé —

surtout au troisième acte, qui est vraiment le plus gai des trois.

9 OCTOBRE. — Première représentation des *Trois Noces*, vaudeville en trois actes de MM. Emile et Edouard Clerc [1]. — Ces *Trois Noces* ont une histoire. Nous recevions, le matin de la première représentation, une brochure précédée d'une préface intitulée : « Avant la première, » où les frères Clerc se plaignaient vivement du directeur de la Renaissance, qui, contre leur gré, aurait introduit dans leur œuvre un troisième auteur, M. Alexandre Bisson. M. Bisson avait accepté la « mission délicate » de revoir la pièce et d'en refaire le troisième acte. Prenant pour juges la critique et le public, MM. Clerc protestaient en publiant par avance la version primitive de leur ouvrage. Le cas était, pour le moins, assez curieux. Nous avons lu la pièce, et nous l'avons vu jouer. En toute sincérité, nous avouerons que, si les deux premiers actes (le premier surtout) nous ont amusé, le dernier — celui de M. Bisson — nous a paru banal et ennuyeux. Il nous semble que le troisième acte des frères Clerc, un peu bien risqué, convenons-en, valait mieux que celui que nous a joué l'excellente troupe de la Renaissance. En quelques mots, voici le sujet de la bouffonnerie. Oscar Beaugency,

1. DISTRIBUTION : Oscar Beaugency, *M. Raimond*. — Mijonnet, *M. Mesmacker*. — Sosthènes, *M. Galipaux*. — Deloche, *M. Bonnet*. — Maître Galand, *M. Bellot*. — Chaparoux, *M. Regnard*. — Charbotel, *M. Corbière*. — Mme Sabourault, *Mme Irma Aubrys*. — Herminie, *Mlle Virginie Rolland*. — Constance, *Mlle Mignon*. — Mme Alphonse, *Mlle Mary Gillet*. — Albine, *Mlle Paroly*. — Eulalie, *Mlle Gorius*. — Joseph, *M. Dumesnil*.

qui se marie le lendemain, tombe à Vincennes, — dans le restaurant où il vient commander son repas — sur deux noces, où on l'invite ; ici pour faire un quatorzième; là pour faire honneur au marié qu'il connaît. Embarras d'Oscar qui, voulant être agréable aux uns et aux autres, essaye de se partager entre les deux noces qui se le disputent et se l'arrachent, à un tel point qu'on en vient aux coups et que les sergents de ville — introuvables quand il s'agit d'arrêter les malfaiteurs — surgissent huit ou dix pour mettre la main sur les gens des deux noces et conduire tout le monde au violon. Oscar demeure tout seul avec les deux mariées entre ses bras, et la toile tombe sur un des actes les plus gais (de la grosse gaieté, s'entend) que nous ayons vus depuis longtemps. Elle se relève sur le salon d'Oscar, où ont dormi, dans des fauteuils, les deux mariées en robes blanches et leur fleur d'oranger au corsage, et voilà qu'au moment où il va les renvoyer chacune chez elle, les maris interviennent, lui demandant compte de son double enlèvement. Les belles-mères s'en mêlent, et vous voyez d'ici le grabuge et l'embargo sur sa propre noce, à lui, qui doit avoir lieu le matin même. Tout s'arrange naturellement au troisième acte. A la représentation (*Invenit* Bisson) c'est au moyen d'un conseil de famille; dans la pièce imprimée (les frères Clerc *scripserunt*) c'est à l'aide d'un examen de rosière, par devant huissier, assez leste, mais amusant. MM. Clerc (seuls nommés, du reste, sur l'affiche) peuvent dire que leur pièce n'a pas gagné au change. Pourquoi M. Bisson, qui est un

de nos vaudevillistes de vrai talent, ne se contente-t-il pas de ses propres succès ? Mais s'il peut exister des doutes sur la meilleure des deux versions, il ne saurait y avoir qu'une voix sur l'interprétation qui est parfaite. MM. Raimond, dans le rôle d'Oscar Beaugency; Galipaux, dans celui du domestique Sosthènes; Regnard, dans l'artilleur Chaparoux (il n'y a pas de bonne noce sans un militaire) et ces deux duègnes exquises qui s'appellent Mmes Virginie Rolland et Irma Aubrys, ont enlevé les *Trois Noces* avec un entrain de tous les diables. On a beaucoup ri, surtout au début.

13 NOVEMBRE. — Reprise de *Gavaut, Minard et Cie*, comédie en trois actes de M. Edmond Gondinet [1]. Après la série de Labiche, voici venir la série de Gondinet. Le Gymnase nous promettait pour le lendemain la reprise du *Panache ;* la Renaissance nous a rendu ce soir *Gavaut, Minard et Cie*, qui fut le brillant début de M. Gondinet au Palais-Royal, en l'année 1869. Cette charmante comédie n'a rien perdu de son esprit ni de sa gaieté; c'est une plaisanterie qui dure trois actes et demeure de bon goût et de bon ton, même avec une intrigue risquée. Vous vous rappelez ces deux associés qui se croient, chacun à part soi, le père d'un enfant prodige, d'abord choyé et dorloté, et tout à coup soupçonné d'assassinat. Ils lui ont

1. DISTRIBUTION : Gavaut, *M. Saint-Germain.* — Minard, *M. Delannoy.* — Théodore, *M. Raimond.* — Térence, *M. Galipaux.* — Un gendarme, *M. Dumesnil.* — Elvire, *Mlle Berthe Legrand.* — Toinette, *Mlle Mary Gillet.* — Céleste, *Mlle Arnault.* — Colombe, *Mlle Boulanger.* — Angèle, *Mlle Patry.*

1

tendu les bras; ils le chassent ignominieusement. Ils se disputaient l'honneur de lui avoir donné le jour; ils s'accusent réciproquement de l'avoir fait naître. Quelle verve incessante! Quelle inépuisable fusée de traits comiques! Et comme Geoffroy et Lhéritier savaient autrefois tirer parti de la situation, parfaits tous deux dans les rôles de Gavaut et de Minard, les mots : « et Cie » n'ayant été ajoutés que pour arrondir la phrase. Il fallait les entendre dire successivement l'un de l'autre : « C'est mon associé; je prends toujours son avis... mais je ne le suis jamais. Car, entre nous, il n'est pas fort, mon associé! » Ces deux types n'étaient-ils pas observés d'après nature? N'auraient-ils pas fait à eux seuls, et sans intrigue, le succès de cette jolie comédie, si distinguée et si mordante sous son aimable enjouement? Saint-Germain et Delannoy, deux comédiens eux aussi, héritent aujourd'hui des rôles de Gavaut et Minard, ces deux associés dans les cotons, dont la raison sociale consiste à se chamailler quand ils sont d'accord. Mlle Berthe Legrand fait la vaporeuse Elvire (spirituellement jouée jadis par l'excellente Alphonsine) — autrement dit Mme Minard, femme sensible et nerveuse, prenant l'ahuri Théodore pour un assassin en vogue dont elle possède la photographie. Mais le gros succès d'interprétation est pour M. Raimond, vraiment drôle dans ledit Théodore ou l'enfant du mystère (créé par Priston), qui se trouve être la victime bien portante de cette cause célèbre. M. Galipaux tire tout ce qu'il peut du rôle de Térence Plumault, le commis modèle

reconnu auteur du baby illicite. Mlle Mary Gillet est amusante dans la bonne normande fortement éprise d'un gendarme qu'elle fourre dans toutes les chambres, et dont le tricorne passe par toutes les armoires. Et parmi les trois filles de Gavaut, nous avons remarqué le minois gentiment futé de Mlle Boulanger, qui fait Colombe, la plus jeune des trois ingénues, refusant avec ensemble, comme mari, le premier commis de la maison, qu'on leur fait tirer à la courte-paille, épousant finalement les trois hussards qui sont restés en garnison à la cantonade.

17 DÉCEMBRE. — Première représentation de *Tailleur pour Dames*, comédie en trois actes de M. Georges Feydeau [1]. — On avait commencé par nous rendre un des plus jolis actes de Labiche et Delacour (pourquoi l'affiche ne nommait-elle pas Delacour?) le *Choix d'un Gendre* [2], qui fut représenté pour la première fois au Vaudeville et joué par Delannoy, Arnal, Saint-Omer et Mlle Bianca. La pièce est simplement un petit chef-d'œuvre, et, joyeusement interprétée par Delannoy, dans son rôle d'autrefois, par Raimond, dans celui d'Arnal, par Regnard et Mlle Léontine Mignon, elle nous avait tous fait rire jusqu'aux larmes. Qu'allait deve-

1. DISTRIBUTION : Bassinet, *M. Saint-Germain.* — Moulinot, *M. Galipaux.* — Aubin, *M. Bellot.* — Etienne, *M. Gildès.* — Mme d'Aigreville, *Mme I. Aubrys.* — Rosa, *Mlle Debay.* — Suzanne, *Mlle Boulanger.* — Yvonne, *Mlle Patry.* — Mme Derblay, *Mlle Cantin.* — Pomponette, *Mlle Remy.*

2. DISTRIBUTION : François, *M. Delannoy.* — Bidonneau, *M. Raimond.* — Montmeillan, *M. Regnard.* — Mendolina, *Mlle Mignon.*

nir, après elle, la comédie en trois actes qui servait de début à un jeune homme de vingt et quelques années, M. Georges Feydeau, le fils du célèbre romancier Ernest Feydeau et le beau-fils de notre excellent confrère M. Henry Fouquier? Il nous semblait à tous que, contrairement aux usages, le dessert nous avait été servi le premier, et gare au rôti, s'il n'était cuit à point, et assaisonné d'une sauce suffisamment relevée... Eh bien ! pour continuer cette comparaison culinaire, qui en vaut une autre, si le rôti est un peu faible, la sauce est délicieuse : il n'y a, pour ainsi dire, pas de pièce dans *Tailleur pour Dames*, mais quelle gaieté dans le dialogue, que de bonne humeur, que de mots plaisants, que de drôleries dans cette gaminerie, que d'imprévu dans cette folie, que d'inventions comiques en cet imbroglio qui a obtenu le succès le plus franc qu'on puisse souhaiter à un débutant! Le « patron » de ce *Tailleur pour Dames* est un modèle tout fait, celui du *Procès Vauradieux*, qui a servi, depuis une dizaine d'années, à tant de pièces connues. Nous ne nous risquerons pas à vous décrire les innombrables et inénarrables quiproquos dont se compose celle de M. Georges Feydeau. Qu'il vous suffise de savoir que Moulinot est un jeune médecin qui, à peine marié depuis six mois, a découché : il avait donné rendez-vous, au bal de l'Opéra, à une de ses jolies clientes, qui n'est pas venue, il est vrai ; mais, ayant perdu sa clef, il s'est vu forcé de passer la nuit sur les marches de l'escalier, et le voilà rentrant chez lui tout « vanné », en butte aux reproches tout natu-

rels de sa femme et de sa belle-mère, Mme d'Aigreville, et la proie d'un insupportable raseur, Bassinet de son vrai nom, mais propriétaire de son état, auquel il loue, pour faire ses farces, un petit entresol de la rue de Milan tout meublé et précédemment habité par une couturière qui a déménagé sans payer. — « Figurez-vous que la couturière... » commence Bassinet. — « Non, demain; demain vous raconterez votre histoire... » répond Moulinot, qui n'a qu'un désir, celui d'entrer immédiatement en jouissance de sa garçonnière, et nous le retrouvons au second acte, au milieu des mannequins et des modèles de la précédente locataire, surpris par le mari au moment où il avait dans ses mains la taille de sa femme. — « Je prends mesure... » — « Monsieur Machin, mon couturier », dit la femme. — « Machin, fait le mari, je connais ce nom-là... » — « Oh ! oui, nous sommes beaucoup de Machin... » Vous voyez tout de suite, par cet échantillon du dialogue, à quel genre de folie on a affaire. Autre présentation : celle de la jeune femme : — « Madame Aubin, *Suzanne Aubin...* » — « Et voici sans doute les deux vieillards ? » demande Mme d'Aigreville, qui, elle-même, un instant après, va passer pour la reine du Groënland!... Inutile d'insister, n'est-ce pas, sur le récit burlesque d'aventures aussi déraisonnables que désopilantes, de tenter l'analyse ou de faire l'énumération des situations les plus cocasses les unes que les autres, où sont successivement placés Moulinot qu'on prend pour Bassinet, Bassinet qui passe pour le docteur, Aubin dont la maîtresse se trouve

être la femme de Bassinet, etc... Oh ! ma tête, ma pauvre tête !... Je vous en ai dit assez, je pense, pour que vous ne doutiez pas que tout cela est excessivement drôle et excessivement gai, d'une gaieté et d'une drôlerie continues, jusqu'au moment où cela deviendrait excessivement fatigant à la longue... Tout le monde s'embrasse à la fin, et personne ne s'en veut. — « Ayez une seule chambre, dit la belle-mère, c'est là meilleure garantie d'un bon ménage. » Le médecin ne découchera plus ; le petit entresol retourne à son propriétaire ; celui-ci reprend sa femme ; Aubin lâche sa maîtresse... Vous voyez que, comme toutes les bonnes farces, celle-ci se termine à la satisfaction générale de la morale, et nous avons au répertoire de la Renaissance une très amusante charge d'atelier de plus. Charge enlevée de verve par Galipaux, qui joue d'une exquise façon le principal rôle de la pièce, celui du jeune médecin Moulinot ; par Saint-Germain, bien fin et bien nature dans le raseur Bassinet ; par Bellot, suffisamment abruti dans le personnage d'Aubin ; par un M. Gildès, qui ne manque pas d'une certaine naïveté comique dans le rôle du domestique Etienne ; par Mme I. Aubrys, excellente dans la belle-mère, et par Mmes Jeanne Debay et Boulanger, celle-là fort élégante et celle-ci fort gentille dans les rôles de Rosa et de Suzanne.

	Nombre d'actes.	Date de la 1re représentation ou de la reprise.	Nombre de représentations pour l'année.
Un Début, comédie.	1		22
La Parisienne, comédie. . . .	8		7
Le Procès Vauradieux, com.	3		7
L'Oncle rêvé, comédie. . . .	1		6
Le Chevalier Baptiste, comédie.	1		53
* *Une Mission délicate*, com.	8	8 janvier.	118
L'Homme et la Bête, comédie.	1	2 mars.	61
Les Dominos roses, comédie. .	8	8 avril.	32
* *Monsieur Irma*, comédie. . .	1	16 avril.	12
La Partie d'échecs, comédie. .	1	8 septembre.	63
Nos Députés en robe de chambre, comédie.	8	8 septembre.	28
* *Les trois Noces*, comédie . .	8		37
Le Tunnel, comédie.	1	18 novembre.	39
Gavaud, Minard et Cie, com.	8	18 novembre.	39
Le Choix d'un Gendre, com. .	1	17 décembre.	18
* *Tailleur pour Dames*, vaud. .	8	17 décembre.	18

BOUFFES-PARISIENS

L'année 1886 sera l'année de *Joséphine vendue par ses sœurs;* mais avant de mettre le cap sur ce gros succès, Mme Ugalde a « louvoyé » comme disent les marins, et nous devons enregistrer quelques autres faits de l'histoire des Bouffes-Parisiens. La *Béarnaise* de MM. Leterrier, Vanloo et Messager s'était donnée, avec Mlle Jeanne Garnier, jusqu'au 9 février. Le 13, avait lieu la première représentation des *Noces improvisées*, opéra-comique en trois actes de MM. Armand Liorat et Albert Fonteny, musique de M. Francis Chassaigne [1]. — Le titre aussi a été improvisé, car jusqu'à la veille de la représentation la pièce s'appelait *La Mariée d'un jour*. Malheureusement, ce titre — ou à peu

1. Distribution : Rakoczy, *M. Alexandre.* — Bobinnrumkorff, *M. Maugé.* — Rosenberg, *M. Paravicini.* — Fagaras, *M. Legrand.* — Ladislas, *M. Durieu.* — Pétermann, *M. Dubosc.* — Nadgy, *Mlle Jeanne Thibault.* — Mimosa, *Mlle Mily-Meyer.* — Angélina, *Mlle Tassilly.* — Niklos, *Mlle Ducourel.* — Conrad, *Mlle Paravicini.* — Johanna, *Mlle Feljas.*

près — n'avait pas porté chance à un autre opéra-comique donné dans un théâtre beaucoup plus subventionné. Peut-être était-ce la pièce qui n'avait pas porté chance au titre. Quoi qu'il en soit, Mme Ugalde a eu peur. Sans avoir mis la main sur un grand succès — ils sont rares par le temps qui court — l'intelligente directrice des Bouffes avait pourtant devant elle un nombre suffisant de représentations pour préparer son prochain spectacle. Dans quel pays nous transportera-t-on alors? Tous les points du globe ont été occupés par les faiseurs de libretti, les plus infatigables explorateurs du monde. Dans le nouvel opéra-comique des Bouffes, MM. Liorat et Fonteny nous conduisent en Hongrie. L'idée n'est pas mauvaise. La Hongrie est assez à la mode en ce moment. Ceux d'entre nous qui ont fait partie de la députation de l'été précédent ont encore dans les oreilles le son des *Eljen* enthousiastes, et cela les dispose à l'indulgence. Et puis, la Hongrie, c'est Rakoczy, et pour les Parisiens ce nom est magique ; il évoque immédiatement le souvenir d'une marche qui leur ferait faire — à pied — le voyage de Paris à Buda-Pesth. Mettre en scène Rakoczy et lui faire chanter sa marche, a donc paru une trouvaille aux auteurs et ce qu'on est convenu d'appeler un clou. Voici dans quelle intrigue se meut le héros hongrois. Au premier acte, nous apprenons que Rakoczy a été expulsé du territoire autrichien. Il revient sous le costume d'un musicien tzigane pour revoir la belle Nadgy et lui expliquer les motifs de sa disparition. Il la retrouve au moment où celle-ci

va épouser, par ordre de l'empereur, le comte de Rosenberg. Ce mariage, d'après une convention entre les deux fiancés, doit être une simple formalité: un moyen pour la femme de s'émanciper, un moyen pour le jeune homme de contenter son oncle et de se faire payer ses dettes. Le lendemain du mariage on divorcera par consentement mutuel: Nadgy pourra être toute à son maggyar, et Rosenberg à la capiteuse Mimosa, première ballerine du théâtre de Vienne. Le lendemain du mariage... car la loi veut que l'épouse ait passé au moins une nuit sous le toit conjugal. Mais ce toit abrite plusieurs chambres, il n'y a donc pas péril en la demeure. On découvre, au second acte, que Nadgy est l'héritière du trône de Hongrie. La cour d'Autriche l'avait enlevée, alors qu'elle était encore enfant. Elle se sauve alors avec Rakoczy pour regagner sa patrie. Tous deux arrivent à Pesth... au troisième acte. Déguisés tout d'abord en marchands de verre de Bohême, ils se démasquent bientôt à leurs concitoyens, qui les acclament après avoir repoussé les troupes autrichiennes envoyées contre Pesth soulevé. Sur ce livret M. Chassaigne a écrit vingt morceaux... et Berlioz un. Ce n'est pas le plus mauvais, c'est la fameuse marche. Quant à l'auteur du *Droit d'aînesse*, il n'a pas encore trouvé à dégager sa personnalité. Sa musique ne manque ni de charme, ni de force, ni de couleur, mais ces qualités sont mises au service d'idées qui ne sont pas encore tout à fait originales. Voilà pourquoi le succès est allé ce soir aux comédiens, aux diseurs : à Maugé et à Mlle Mily-Meyer.

Cette dernière surtout a obtenu un véritable triomphe. Il est impossible, d'ailleurs, d'avoir plus de fantaisie et de finesse, d'entrain et d'habileté que cette ravissante petite actrice. On lui a bissé son rondeau : *Nous sommes les reines folâtres*, ses couplets : *Que c'est beau l'homme de famille !* qu'elle dit, joue et chante à ravir. Maugé a, de son côté, très adroitement interprété les couplets : *Tenez, vous rencontrez sans cesse...* M. Alexandre était évidemment mal disposé. Nous lui avons vu tant d'entrain dans le *Grand Mogol*, que nous ne pouvons expliquer autrement sa tenue figée, son chant glacial de ce soir. Nous ne disions pas revanche à prendre, car dès le lendemain, il était maître de lui et faisait mieux apprécier au public sa voix aimable et son excellente méthode. Le rôle de Nadgy demande de la grâce, du charme ; Mlle Jeanne Thibault a apporté tout cela ; sa voix, sans être trop étendue, est fraîche et d'un timbre charmant. Elle a été également goûtée dans ses couplets et dans ses duos. Quand Mlle Tassilly n'a pas un rôle important, elle sourit et montre ses dents. C'est de cette façon qu'elle a tiré un excellent parti de son bout de rôle de gouvernante. Résumons : La marche de Rakoczy, un chant hongrois, paraphrase de ladite marche, une czarda, d'assez jolis duos d'amour... et Mlle Mily-Meyer, il y avait là de quoi passer une soirée agréable... en attendant mieux. Ce mieux sera la pièce qui, cinq semaines après, faisait son apparition sur la scène du passage Choiseul.

19 MARS. — Première représentation de *José-*

phine vendue par ses sœurs, opéra-bouffe en trois actes de MM. Paul Ferrier et Fabrice Carré, musique de M. Victor Roger [1]. Vous connaissez depuis votre enfance la naïve histoire de Joseph, le bien-aimé de Jacob, excitant contre lui la jalousie des autres fils du patriarche, qui le vendent à des marchands ismaélites, en faisant croire à leur père qu'il a été dévoré par une grosse bête. Vous savez comme Joseph fut ensuite revendu à Putiphar, et comme il répondit mal à l'amour de sa dame, qui, de dépit, fit jeter en prison le pudibond jeune homme ; vous n'ignorez pas enfin qu'il sut se tirer d'affaire en expliquant le songe de Pharaon, qui, flatté, en fit son premier ministre, à même de caser dans de bonnes places sa nombreuse famille. L'action de l'opérette jouée ce soir aux Bouffes-Parisiens ne se passe point en Mésopotamie, plusieurs siècles avant l'ère chrétienne, mais bien à Paris, en 1886. Joséphine, élève du Conservatoire et douée d'un joli mezzo, est la fille préférée de la mère Jacob, concierge rue du Château-d'Eau. Cette prédilection agace ses onze sœurs, au point que celles-ci saisissent au vol l'occasion de s'en débarrasser, en l'invitant à signer le bel engagement que lui propose le pacha Alfred Pharaon, — non s'en s'être arrangées pour faire jeter préalablement à la porte de la loge le jeune baryton Montosol, amoureux de Joséphine, sa

1. DISTRIBUTION : Alfred Pharaon, *M. Maugé*. — Montosol, *M. Piccaluga*. — Putiphar, *M. Lamy*. — Mourzouf, *M. Dequercy*. — Le facteur, *M. Guerchet*. — Mme Jacob, *Mme Macé-Montrouge*. — Benjamine, *Mlle Mily-Meyer*. — Joséphine, *Mlle Jeanne Thibault*.

camarade du Conservatoire. La mère Jacob ne rêve rien moins pour sa fille qu'un *exarewitch!* La farce de MM. Ferrier et Carré nous transporte au Caire, et c'est dans le sérail — où Pharaon-Maugé a installé Mlle Joséphine dans le but d'en faire la sultane favorite — que se passe le second acte de la folle opérette. Vous étonnerai-je beaucoup en vous annonçant le débarquement de Mme Jacob, de ses onze demoiselles et du baryton Montosol? — « Les enfants, c'est comme les femmes, dit la mère Jacob, qui est pétrie de gros bon sens, plus ça vous lâche, plus on y tient ! » Et Montosol, toujours épris de Fifine, a gaiement abandonné le brillant engagement qu'il était à la veille de signer avec le Nouveau-Lyrique, où il était recommandé par le syndic de l'ancien. Surpris en tête à tête intime avec la jeune odalisque, Montosol échappe, comme par miracle, au supplice du pal, heureux d'avoir affaire à un pacha « nouvelle Egypte », qui préfère l'inviter à dîner plutôt que de le donner en pâture aux caïmans du Nil. Ce Pharaon, plus bête que nature, pousse même la condescendance jusqu'à ramener à Paris toute la smala des Jacob, qu'il loge dans son propre hôtel, se résignant à passer par les conditions que lui impose Joséphine avant de devenir sa femme. — « Mariez d'abord toutes mes sœurs! » lui a dit la fine mouche, et le voilà dotant toutes les filles de l'ex-concierge, y compris Benjamine, qui s'est mis dans la tête de se faire épouser par le jeune descendant des Putiphar pris d'une belle haine pour ceux qui ont ridiculisé sa famille. Nous avons

dit la bêtise du Pharaon. Vous ne serez donc pas surpris d'apprendre qu'il consent au mariage de Joséphine et de Montosol, et reprend son sérail en train de « chahuter » aux Folies-Bergère. Soixante femmes qui obéissent, a dit Montesquieu, valent mieux qu'une seule femme qui n'obéit point. — Il se peut que, raconté de la sorte, le livret vous paraisse légèrement insignifiant; mais les auteurs ont su tirer de ce sujet, si simple en apparence, des situations si cocasses, et semer à travers leur œuvre tant de traits spirituels et gais, que le succès a été enlevé dès le premier acte, sans pour cela qu'on cessât de s'amuser aux deux autres. Il y a là des inventions d'une incontestable drôlerie, qui ont fait pâmer de joie toute la salle : tel « le Sequin à Allah » pour le « Denier à Dieu », promis par Pharaon, désireux de louer le *cintième* de la mère Jacob. Très parisien, du reste, le Pharaon en question, substituant l'appel téléphonique : « Allô ! allô ! » à l'invocation de ses ancêtres : « Allah ! allah ! » Mais laissez-moi vous rappeler le « coup du mouchoir » que les odalisques délaissées tentent vainement d'arracher au pacha épris de Joséphine. Ce n'est là qu'une scène muette, discrètement et délicatement esquissée, mais le tout était de la trouver. — Ce n'est pas tout non plus d'avoir, comme M. Victor Roger, l'instinct de la parodie ; l'essentiel est de savoir s'en servir. Le jeune musicien l'a fait avec beaucoup d'esprit et de gaieté, au cours de toute sa partition, et nous citerons plus particulièrement, dans ce genre fait pour divertir le public : le quatuor du premier acte, où sont si

ingénieusement harmonisés la vieille romance du Gondolier, que chante la portière, la chanson de café-concert « Où y a de l'hygiène, y a pas de plaisir » et le duo d'amour de Joséphine et de son baryton. Tel encore le pot-pourri du second acte, où, à l'instar de Paulus, qui en a fait l'un de ses triomphes de café-concert, Montosol et sa camarade du Conservatoire passent si drôlement en revue tous les airs des opéras qu'ils ont appris à l'école de la rue Bergère. Ce n'est pas d'ailleurs uniquement dans la parodie que consiste l'agrément de cette musiquette, et nous avons noté la jolie romance du premier acte : « Je ne vois que vous seule » que les auditeurs charmés ont redemandée à M. Piccaluga, et la sérénade que le jeune baryton chante dans la coulisse, à l'acte suivant et que le public n'a peut-être pas appréciée à sa valeur. MM. Piccaluga et Lamy sont deux chanteurs de goût ; Mlle Jeanne Thibault est une gracieuse Joséphine; Mme Macé-Montrouge est excellente dans son rôle de Mme Pipelet, mère d'actrice ; M. Maugé, très plaisant dans celui de Ganache-Pacha. Quant à Benjamine-Mily-Meyer, que nous avons tout exprès gardée ici pour la fin, elle a eu, dans ce rôle de gavroche, qui convient si bien à sa nature fantaisiste et gamine, le triomphe de la soirée. Depuis le premier acte, où nous la voyons en tablier d'écolière « manquer la laïque » et chanter son *Ugène*, jusqu'au troisième, où elle a dû trisser ses couplets : « Allez vous faire lanlaire, » dont elle accentue le dernier vers de façon si comique, elle n'a récolté que des rires et des bravos, s'adres-

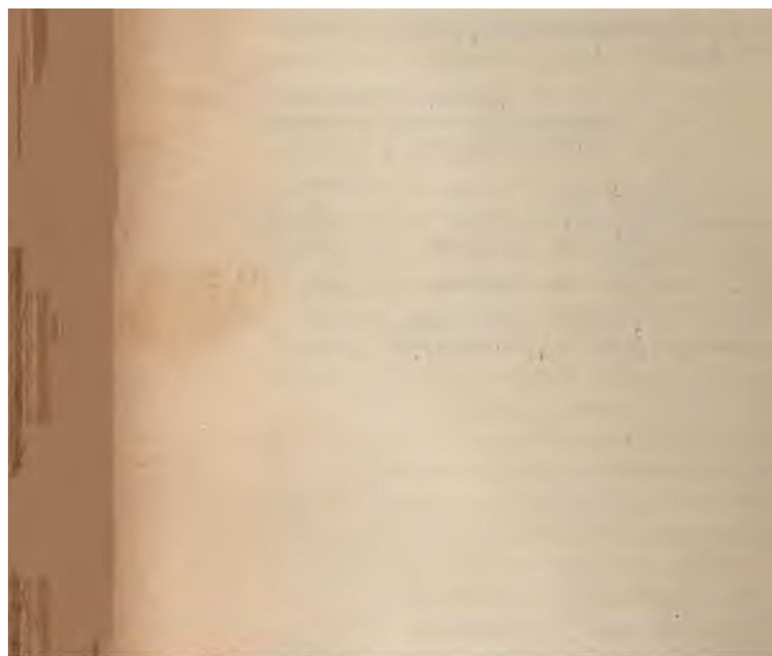
sant légitimement à une des comédiennes les plus adroites et les plus spirituelles de Paris. Grâce à elle surtout, le succès colossal du premier acte s'est perpétué jusqu'au dernier, qui gagnait à être allégé de quelques longueurs. Mme Ugalde peut désormais se reposer de ses fatigues de directrice et se rassurer pour l'avenir. Les recettes que produira Joséphine vaudront mieux que les fonds turcs de l'oncle Pharaon, si justement dédaignés par son neveu Putiphar.

Joséphine vendue par ses sœurs s'était jouée jusqu'au 6 juin, c'est-à-dire jusqu'à la clôture annuelle du théâtre du passage Choiseul. — Le 1er septembre, en dépit de la chaleur, et ne regardant que le calendrier, Mme Ugalde rouvrait son étuve. Nous sommes venus et nous avons cuit. La séance de ce nouveau Hammam s'ouvrait par la première représentation du *Singe d'une nuit d'été*, de « notre meilleur ami » Édouard Noël, mis en musique par M. Gaston Serpette. La piécette devait être jouée, il y a trois ans, au Casino de Trouville, par l'excellent Grivot, de l'Opéra-Comique, et par Mlle Ugalde. Il était naturel que la mère revendiquât le bien de sa fille et nous permît d'applaudir l'opérette jadis écrite pour Marguerite. Il n'y a, par malheur, aucune comparaison à faire entre ce qu'aurait pu être la future diva des Bouffes et ce qu'est une débutante, Mlle Julia Lentz, aussi lestement secondée que possible par M. H. Legrand (le fils de Paul Legrand), endossant, par cette jolie température de 35 degrés à l'ombre, une horrible peau de singe... Ainsi le veut l'intrigue de la

saynète : le dompteur Babylas a quitté sa femme Atala et « mangé » ses bêtes féroces dans une liaison extra-légitime. Il en est à son dernier jaguar, quand il apprend qu'Atala est toute disposée à le tromper. C'est pour l'en empêcher qu'il se décide à se fourrer dans la peau du singe savant Rigobert. Sa femme est avertie de la ruse, et après avoir fait quelque peu poser l'infidèle, elle reprend avec lui la chaine conjugale. Babylas a juré de ne plus tromper Atala : ce sont là serments qui n'engagent à rien. Les auteurs avaient composé cette opérette pour bains de mer, et elle a été jouée ce soir dans un bain de vapeur. M. Gaston Serpette a écrit de sa bonne plume la partitionnette, déjà éditée par Brandus. Le *Singe d'une nuit d'été* accompagnera gaiement *Joséphine vendue par ses sœurs*, qui, avant l'apparition du *Bonheur conjugal*, fut, avec le *Fiacre 117*, l'un des deux plus grands succès de la précédente saison. Ce succès s'est renouvelé ce soir et le premier acte, si moderne et si mouvementé, a produit un effet énorme. Mlle Mily-Meyer (Benjamine) est décidément à l'apogée de sa gloire. Ce petit bout de femme, ce chiffon merveilleux, ce brimborion radieux, est, on l'a dit, avec le grand Baron des Variétés, devenu le joujou favori des Parisiens de l'heure présente. Avouons qu'elle est charmante et sans précédent, avec ses grands gestes larges, ses hardiesses si fines, ses mines futées et son filet de voix, très juste, qui soulève des tonnerres d'applaudissements. Elle est à la fois très femme et très gamin ; aussi ce rôle de Gavroche lui allait-il comme un gant. Nous con-

naissons aujourd'hui peu d'artistes qui possèdent à un tel degré le sentiment de la fantaisie comique et de la verve parodique. Elle chantera *Ugène, tu m'fais languir* jusqu'au 31 décembre. — La 100e représentation avait eu lieu le 20 septembre. Ce jour-là, on distribuait soixante billets à soixante Joséphines parfaitement authentiques!... Le 22 décembre, la bienheureuse *Joséphine* est « vendue » pour la 200e fois.

	Nombre d'actes.	Date de la 1re représentation ou de la reprise.	Nombre de représentations pour l'année.
Nicaise, pièce.	1		88
La Béarnaise, opéra-comique.	3		44
Service d'ami, pièce.	1		56
* *Les Noces improvisées*, op.-c.	3	13 février.	35
* *Joséphine vendue par ses sœurs*, opéra-bouffe	3	19 mars.	201
* *Le Singe d'une nuit d'été*, opérette	1	1er septembre.	77
* *Rose Polka*, opérette. . . .	1	12 novembre.	53



THÉATRE DES NOUVEAUTÉS

A l'amusante revue de MM. Albert Volff, Ernest Blum et Raoul Toché, les *Nouveautés de Paris*, succède un opéra-comique en trois actes de MM. Maurice Ordonneau, pour les paroles, et Edmond Audran, pour la musique, *Serment d'amour*, dont la première représentation se donne le 19 février[1]. — Que nous parlait-on de tentative nouvelle, de résurrection, paroles et musique de l'ancien opéra-comique de la salle Favart, de pendant aux *Porcherons* — pourquoi les *Porcherons?* — de pièce sentimentale et de musique sérieuse?... Des idées d'auteurs, quoi! Et ne croyez pas, s'il vous plaît, un traître mot de tout cela. La vérité, c'est que, sauf le titre un peu rococo, *Serment d'amour* est une opérette comme une autre où la

1. Distribution : Gavaudan, *M. Berthelier*. — Le comte, *M. Morlet*. — Grivolin, *M. Albert Brasseur*. — Martial, *M. Charvet*.— Rosette, *Mlle Marguerite Ugalde*.— La marquise, *Mlle Darcourt*. — Marion, *Mlle Lantelme*. — Marcelin, *Mlle Bevalet*.

gaieté allant parfois jusqu'à la bouffonnerie, est souvent mêlée d'une pointe de tendresse, et dont la partitionnette nous rappelle absolument la manière de l'auteur de la *Mascotte*, de *Gillette de Narbonne* et du *Grand Mogol*. Jamais même M. Audran ne nous avait donné tant de couplets, tombant les uns par-dessus les autres, et c'est une chanson, une chanson campagnarde, admirablement dite par Marguerite Ugalde, qui a obtenu le gros succès de l'ouvrage : *Holà, vertinguette ! Holà, vertingué !* Revenant au château de ses pères, le Comte — le Comte tout court : mettez qu'il s'appelle Perdican et que nous l'avons déjà vu dans *On ne badine pas avec l'amour* — y trouve grandie, et faite pour être aimée, voire épousée, la gentille Rosette, qu'il avait connue petite fille chez son père le garde-chasse. Echange de serments : « Je te jure, Rosette, de ne pas prendre d'autre femme que toi... » — « Je vous jure, monsieur le comte, de n'être jamais qu'à vous... » Qu'à toi ! Qu'à vous ! Aussi, l'on devine comme le jeune homme enverra promener la noble union que lui propose sa tante, la Marquise, avec Mlle de la Rochepincée, louche et bossue ; comme Rosette sera disposée à se laisser marier avec une espèce de jocrisse du nom de Grivolin, qui guigne en dot l'auberge du Coq-d'Or, à Orléans. Un an s'écoule entre le premier et le second acte, qui nous transporte audit Coq-d'Or. Rosette, qui a paru céder assez vite, n'est pas mariée du tout. Elle a fait mine de consentir, et le paysan, qui ne voyait que la dot, s'est prêté de bonne grâce à la supercherie.

Comme Giralda, son aînée, Rosette n'est Mme Grivolin que de nom. Rien — *rien* — n'a été consommé, et quand le comte reviendra de l'armée de la guerre, où il a conquis le grade de colonel, il trouvera sa fiancée aussi pure que l'est Ivanowna, mariée au cocher Osip des *Danicheff*. Et plus que jamais les deux jeunes gens rediront le duo: « Je promets de rester fidèle à mon amour. » C'est bien inutilement que la Marquise, excitant Grivolin, tentera de le marier pour de bon, cette fois, à Rosette. Celle-ci cède sa mantille et sa place à Marion, une jolie fille qui en tient pour le jeune nicodème si peu digne d'avoir le Coq-d'Or pour enseigne de son auberge. Espérons que la Marion saura dégourdir son homme, et ne soyons pas en peine de l'autre côté: si M. le comte épouse sa bergère, ce n'est pas pour le vain plaisir de chanter avec lui : *Holà, vertinguette! Holà, vertingué!* Sur ce livret amusant et sans prétention, encore qu'un peu banal et un peu menu pour trois actes, M. Audran a écrit une musique aimable et facile. Ce n'est pas de l'Auber « tout simplement », comme le disait, paraît-il, l'auteur de la *Mascotte,* ce serait plutôt de l'Offenbach ou du Lecocq, qui, dans le genre de l'opérette, ne sont certes point à dédaigner. Beaucoup d'entrain, de franchise et de gaieté ; de l'esprit même et du sentiment. Telle, la pastorale : « Quand par les verts chemins » que chante M. Morlet au premier acte, le meilleur des trois de ce gentil ouvrage, si bien interprété par tous et très chaudement accueilli du public. Citons en tête Mlle Marguerite Ugalde,

comédienne des pieds à la tête; puis Mlle Darcourt, excellente actrice, elle aussi; Mlle Lantelme, dont la voix est chaude et charmante; Berthelier, qui a su faire quelque chose du rôle un peu usé de l'intendant Gavaudan; Morlet, chanteur de goût, et Albert Brasseur, toujours amusant dans les... Albert Brasseur.

C'est avec *Serment d'amour* que, le 9 mai, le théâtre avait fermé ses portes. C'est avec *Serment d'amour* qu'il les rouvrait le 24 septembre. A l'encontre de quelques-uns, nous n'avons jamais pensé que cet aimable ouvrage constituât une « rénovation », ou même une « résurrection » de l'ancien genre de l'Opéra-Comique. C'est une opérette, comme toutes les autres, qui, fort heureusement, a eu l'heur de plaire aux spectateurs de la première représentation, et qui n'a point déplu davantage à ceux de la reprise de ce soir. Sans chercher midi à quatorze heures, M. Maurice Ordonneau nous a donné un gentil poème demi-caractère. Sur une idée simple et sentimentale, il a semé quelques complications amusantes, qui pourtant ne nuisent nullement à la couleur poétique de la pièce. M. Edmond Audran a brodé là-dessus de la charmante musique, toute pleine de jolies choses. C'est au premier acte, la vieille chanson : « Holà, vertinguette! Holà, vertingué! » dont le timbre méritait de devenir rapidement populaire à l'égal de la ronde : « Ma mère aux vignes m'envoyit » d'Offenbach dans *Madame Favart*. Le duo du serment : « Je promets de rester fidèle à mon amour » et le trio-bouffe : « Il faut savoir

broyer son cœur » avaient, le soir de la première, allumé tout de suite un succès qui ne devait plus se démentir. Le rondeau-polka : « J'entre comme une reine; » le second duo d'amour du comte et de Rosette, se retrouvant dans l'auberge du *Coq-d'Or;* le rondeau: « Par les chemins ombreux » auquel répond la mélodie soupirée par l'amoureux « Sais-tu pourquoi dans ce charmant voyage », sont autant de morceaux de facture délicate et distinguée qui ont mérité et méritent encore aujourd'hui d'être applaudis. Mlle Juliette Darcourt, MM. Berthelier et Albert Brasseur, ont gardé leurs rôles. Mlle Juliette Darcourt est absolument charmante dans le rôle de la marquise : actrice très fine et chanteuse exquise. Qui jamais eût dit que cette jolie femme, qui semblait destinée à tenir toute sa vie, au théâtre, l'emploi des « grues » — c'est ainsi qu'il est désigné dans l'argot — deviendrait une artiste de tout premier ordre en son genre et fort capable de remplir un rôle véritable? Il est impossible de mieux jouer qu'elle ne le joue celui de la marquise de Flavignac, où elle sait rester élégante en étant fort amusante. Bien amusant aussi l'ami Berthelier; il dit avec toute sa verve les couplets du cuisinier: « Sur le feu, mettez ce que vous voudrez, » qui, naturellement, lui doivent toute leur valeur. Il est impayable encore quand, déguisé en seigneur espagnol, il essaye de se battre avec le comte, son maître. M. Albert Brasseur a dessiné fort drôlement le rôle de l'hôtelier Grivolin; qu'il prenne garde seulement de tomber dans les charges bouf-

fonnes qui lui sont familières. Nous mentirions si nous disions ici que les autres rôles ont gagné à changer de titulaires. Mlle Lantelme est peut-être une chanteuse, et nous avons été des premiers à louer sa voix sympathique; mais elle n'est rien moins que comédienne en un rôle qui fut établi par Marguerite Ugalde. Pour jouer Rosette et passer ainsi, brusquement, au premier plan, elle a dû céder le rôle de la belle Marion, où elle était d'ailleurs fort bien, à une débutante. Mlle Emma Félix vient de l'Opéra-Comique, où naguère elle se faisait applaudir dans le *Nouveau Seigneur* et dans Nicette du *Pré-aux-Clercs*. Elle paraît intelligente et dit non sans charme les couplets du premier et du second acte; mais les moyens sont exigus et la personne est menue. C'est aussi un début assez pâle que celui de M. Dechesne, qui vient de province et le laisse trop voir. Ce M. Dechesne est, au physique, la caricature de M. Morlet; malheureusement il ne rappelle en rien le talent de son prédécesseur, et n'a qu'une voix de baryton assez courte, dont le timbre nous a paru singulièrement commun.

6 octobre. — Première représentation d'*Adam et Ève*, opérette fantastique en quatre actes, paroles de MM. Ernest Blum et Raoul Toché, musique de M. Gaston Serpette [1]. — Si vous voulez

1. Distribution : Satan, *M. Brasseur*. — Adramalec, *M. Berthelier*. — Adam, *M. Albert Brasseur*. — Benoît, *M. Blanche*. — Corbulon, *M. Lauret*. — Marcellus, *M. Dubois*. — Galena, *M. Prosper*. — Eve, *Mme Théo*. — Asmodée, *Mlle Marie Lantelme*. — Suzanne, *Mlle Marguerite Deval*. — Cinthia, *Mlle Decrozat*. — Eloa, *Mlle Germaine*. — Un esclave, *Mlle Varennes*.

voir Mme Théo dans le costume d'Ève, ne manquez pas d'arriver à huit heures et demie précises, avait-on dit — et tout le monde était à son poste d'observation quand le rideau s'est levé ce soir sur le premier des quatre actes, c'est-à-dire sur le prologue d'*Adam et Ève*, où l'action se noue en plein paradis terrestre, au pied du fameux arbre. Adramalec, le bon génie de la chose, prétend empêcher la première femme de toucher au fruit défendu. Satan, au contraire, emploie sa malice à faire mordre la pomme par Ève tout d'abord, puis par Adam. Et tout se passe comme le désire le vieux serpent, qui partage le fruit en deux, et en lance d'un côté différent chacun des morceaux. Les coupables sont chassés du paradis et demeureront séparés l'un de l'autre, tant que ne seront pas recollés les morceaux disjoints. C'est la lutte de Satan, gouvernant le monde, et d'Adramalec, condamné, pour sa négligence, à une virginité tant soit peu gênante. L'un cherche à réunir les êtres que l'autre a séparés : nous avons vu ça dans quelques féeries... Celle-ci nous conduit d'abord à Rome, où le patricien Adamus épouse la belle Cinthia et la dédaigne aussitôt pour la jeune et jolie esclave Eva; puis en Espagne, où le brigand Adamos, sur le point d'enlever sa pupille au corégidor Satanos, est encore une fois vaincu par le diable au moment où sa ruse allait réussir; enfin, de nos jours, sur les bords de la Seine, à Caudebec, où Saint-Adam, le jeune peintre « sensationniste », qui fait partie d'une joyeuse bande de canotiers, enlève sa maîtresse au vieux baron Sataniel, et où l'on voit s'ac-

complir les prophéties : la jeune canotière — Eve du prologue — met sur la tête d'un gros serpent le talon de sa fine bottine. Ce serpent n'est autre que le diable, qui, du coup, devient le domestique de la femme et délivre Adramalec de sa continence forcée. Telle est — nous vous la donnons pour ce qu'elle vaut — la donnée de l'opérette fantastique des auteurs du *Château de Tire-Larigot*. Il nous a paru que l'idée, assez littéraire du reste, n'en était pas suffisamment claire et n'avait point été comprise par tous, et surtout que la pièce n'était pas, oh ! mais pas du tout au point. Il y a, notamment, un dernier acte qui n'existe pour ainsi dire pas. Ah ! messieurs les auteurs, il est bon de « faire des affaires » et d'avoir sur l'affiche « tant de pièces par an »; mais encore faut-il se donner le temps de les bâtir et la peine de les écrire. Votre esprit, qui ne fait pas doute, et la verve des artistes ne suppléent pas toujours au reste, quand le reste manque complètement. S'il est à peu près démontré que les librettistes ont parfois le tort de vouloir faire quelque chose avec rien, il nous a semblé que la direction affichait cette fois la prétention de donner une opérette sans chanteurs. Seule, Mlle Lantelme a une voix dont elle sait se servir. Aussi a-t-elle obtenu le grand succès de la soirée avec les couplets : « On prétend que Satan ne vaut pas le diable » où elle a su mettre tout son art de chanteuse, et qu'on a redemandés quatre fois au charmant Asmodée, travesti en jeune hidalgo. Depuis Ève jusqu'à la canotière, en passant par la Romaine et par l'Espagnole, Mme Théo porte à ravir de nom-

breux costumes, tous plus jolis les uns que les autres et qui lui ont valu un vrai succès de beauté. Elle a dit drôlement le refrain : « Auguste, Auguste, tu n'est pas juste, » qui s'enchaîne d'une façon fort inattendue au couplet sentimental de la Loi des vestales, et qui forme l'entraînant finale du second acte. En faisant vite, M. Serpette a fait de son mieux, et sa musique qui, parfois, n'est pas exempte de prétention, ne manque généralement ni de verve ni de bonne humeur. Nous voulons bien lui pardonner d'avoir refait la chanson de Libert : « Je me nomme Popaul, » que tout le monde connaît, mais nous le féliciterons pour son chœur du Mariage, qui est fort heureusement traité, et pour le motif du Divorce, très joliment rythmé. L'excellent Berthelier, cet artiste de ressources dans les parties les plus difficiles à gagner, a trouvé des effets nouveaux et qui ont, plus que jamais, admirablement porté sur le public. Il a dû bisser son *Schopenhauer* du prologue, et bisser encore son *Pauvre Benjamin* du dernier acte : deux succès bien à lui, et dans lesquels auteurs et compositeur ne pouvaient, croyons-nous, revendiquer grand'chose. M. Albert Brasseur est, dans le rôle d'Adam, Adamus, Adamos ou Saint-Adam, un fort gentil gommeux ; nous lui saurons gré de sa réserve : il s'est montré, cette fois, sobre de gestes, et s'est abstenu des cocasseries d'un goût douteux, qui lui étaient devenues familières. Si M. Brasseur père veut bien nous en croire, il se contentera de se voir revivre dans son fils Albert, et abdiquant comme artiste, — pour mieux régner comme directeur; il renoncera défi-

nitivement et en dépit qu'il en ait, à une carrière, Dieu merci! glorieusement remplie. — Il a, du reste, monté *Adam et Ève*, d'une façon irréprochable sous le rapport du luxe et du goût. Le 24 novembre, *Adam et Ève* était joué pour la 50e fois.

7 DÉCEMBRE. — Première représentation de la *Princesse Colombine*, opéra-comique en trois actes, d'après H.-B. Farnie, paroles de MM. Maurice Ordonneau et Émile André, musique de M. Robert Planquette [1]. — Diane de Mercœur est une jeune veuve en proie aux épigrammes de son neveu Bellegarde, qui, furieux de s'être vu légalement déshérité par elle, la déteste, sans la connaître. La princesse Diane, qui se souvient d'avoir joué la comédie (la princesse Colombine), jure de se faire aimer et épouser. Et vous pouvez croire qu'elle arrive à ses fins : ce que femme veut... Pour ce faire, elle se déguise en servante, puis en bohémienne, et se lance, accompagnée de son amie Clarisse, dans une foule d'aventures que nous ne vous donnons pas pour toutes nouvelles, mais qui ont l'avantage de n'être pas mal présentées, scéniquement parlant. Le second acte, notamment, ne manque point de drôlerie, et l'on s'est amusé de l'imbroglio qui consiste à faire passer Diane pour Jasmine, courtisée par le sergent Daniel, et Clarisse pour Zoé, que poursuit le Sénéchal. Car il y

1. DISTRIBUTION : Le sénéchal, *M. Berthelier*. — Le duc de Bellegarde, *M. Dechesne*. — Salomon, *M. Homerville*. — Nogared, *M. Guy*. — Daniel, *M. Delausnay*. — Un sergent, *M. Dubois*. — Un domestique, *M. Prosper*. — Diane, *Mlle Juliette Darcourt*. — Clarisse, *Mlle Savenay*. — Jasmine, *Mlle Blanche Marie*. — Zoé, *Mlle Bonnet*. — Michelette, *Mlle Varennes*.

a, dans la pièce, un Sénéchal grotesque et amusant (amusant au possible, puisqu'il est joué par Berthelier), qui court après sa première arrestation (vous goûtez, n'est-ce pas, le sel de l'allusion en un temps où l'on s'est plaint de l'inertie de la police) et qui cherche à compléter la liste alphabétique de ses prétendues conquêtes. Il vient d'obtenir l'Y ; mais il lui manque le Z, et ce Z est la première lettre du nom de Zoé, une soubrette adorablement jolie sous les traits de Mlle Emma Bonnet. Si, vous ou moi, nous avions une bonne aussi affriolante, nous serions sûrs de ne pas la garder deux jours... C'est au second acte (le meilleur des trois) que se trouve le plaisant épisode de la psyché sans glace, derrière laquelle vient se cacher le faux Sénéchal, juste au moment où le vrai a l'idée de s'y mirer pour réparer le désordre de sa toilette. Le Sosie s'en tire en reproduisant exactement les gestes du Sénéchal, qui se croit reflété dans le miroir. La scène est drôle et a fort diverti l'assistance, que n'a point trop refroidie le troisième acte. Le duo des Bergers, où triomphe encore l'ami Berthelier, est bien pour quelque chose dans cet heureux effet. Le public de première (dont la réserve est parfois aussi incompréhensible que l'engouement) ne nous a point paru, du reste, apprécier à sa valeur l'agréable livret tiré, par MM. Ordonneau et André, d'une pièce qui a eu du succès à Londres, sous le titre de *Nell Gwyn*, et la musique de M. Robert Planquette, qui, sans être toujours très originale, a de l'entrain et de la gaieté, parfois même une aimable pointe de sentiment.

C'est ainsi qu'à côté de la chanson en duo : « Nous sommes les deux servantes, » et du finale du premier acte (de M. Frédéric Barbier, dit-on), qui a été bissé, nous citerons les couplets de l'Horloge, très gentiment dits par Mlle Blanche Marie ; le duo d'amour : « Dieux ! qu'à vingt ans, la vie est belle ; » le charmant quartette des bohémiennes : « Ah ! ah ! ah ! » et le duetto de la vieillesse et de la jeunesse, où Mlle Juliette Darcourt s'est fait applaudir comme une fine cantatrice. Grâce à Mlle Darcourt et à M. Berthelier, la *Princesse Colombine* se tire d'affaire sans étoile, avec une troupe nouvelle et obscure. Nous citerons M. Guy, qui imite très drôlement l'excellent Berthelier ; mais nous avouerons que M. Duchesne ne nous rappelle toujours que de loin le baryton Morlet.

24 DÉCEMBRE. — Reprise du *Cœur et la Main*, opéra-comique en trois actes de MM. Nuitter et Beaumont, musique de M. Charles Lecocq. — Le *Cœur et la Main* date du 19 octobre 1882. Quelle ne fut pas la surprise des spectateurs de cette première soirée de retrouver, dans l'action comique qui se déroulait devant eux, les mêmes situations qui avaient déjà servi à l'ouvrage précédent de M. Lecocq. Mais il faut bien le reconnaître, il n'est au monde que quelques idées dramatiques, le théâtre est continuellement ramené vers elles, et il y a bien peu d'auteurs qui soient capables de les dépouiller de leur véritable couleur pour leur affecter un vernis réellement personnel. L'action imaginée par MM. Nuitter et Beaumont a défrayé nombre de pièces, et il est probable que ce n'est

pas encore le dernier travestissement qu'elle endosse. C'est, après tout, la comédie de Marivaux, le *Jeu de l'amour et du hasard*, accommodé au goût du jour et agrémenté d'une partition écrite à la vapeur. De tous nos « fabricants de musique », M. Lecocq est cependant celui qui nous a toujours semblé le mieux doué. La prodigieuse fécondité à laquelle il s'est condamné n'a pas tué chez lui l'instinct artistique, et on l'a vu apporter, même dans ses productions les plus hâtives, un soin et une correction qui montrent que, s'il avait suivi une autre voie, il aurait pu occuper un rang plus élevé dans la hiérarchie musicale. Ce n'est malheureusement que sur le tard, et avec un bien médiocre livret, celui de *Plutus*, que l'Opéra-Comique lui a ouvert ses portes. Encore qu'on ait applaudi, dans le finale, les couplets du prince : « Vous avez l'air d'un si brave homme solennel, mais pas fort... » que dit très bien M. Vauthier, le premier acte a toujours paru un peu terne. Le second lui est bien supérieur. C'est de la musique de demi-caractère, d'un tour aisé et facile, que ne désavoueraient pas les plus habiles compositeurs en ce genre. Le sextuor : « Il me regarde à peine » est d'un joli rythme, et les parties vocales en sont disposées par un musicien très expert en l'art d'écrire. La *Chacone* est un pastiche très spirituel et très réussi de la musique du dix-huitième siècle. Avec la chanson du *Casque*, le clou de l'ouvrage, nous rentrons dans le style pur de l'opérette. Citons encore les couplets de Micaëla, d'un sentiment très délicat « Au fond de l'alcôve blot-

tie, » dont le refrain : « Ah! que les hommes sont maladroits! » a été chanté avec une rare finesse par Mlle Nixau, et principalement le grand duo entre Gaëtan et Micaëla, qui termine l'acte. Il y a là une phrase de baryton, soutenue par les altos et les violoncelles, tandis que les violons font entendre dans les parties supérieures des accords harmonieux, d'un effet très pénétrant. Le boléro de la Gitana : « Un soir Perez le capitaine » tranche heureusement avec les banalités qui ont été faites si souvent sur un rythme trop connu. M. Vauthier a retrouvé le succès qui consacra son entrée aux Nouveautés. Il va sans dire qu'on lui a redemandé le « Ça va bien ». Berthelier avait trouvé le moyen d'être excessivement drôle dans le personnage assez piteux du roi. Il savait donner du relief aux moindres choses et détaillait ses chansonnettes en maître du genre. Avec M. Homerville, le rôle n'existe plus du tout. Mlle Nixau, qui n'avait fait que passer, il y a quelques années, dans *Boccace*, aux Folies-Dramatiques, se montrait pour la première fois aux Nouveautés dans le personnage de Micaëla, tour à tour princesse et fille des champs, créé par Mme Vaillant-Couturier. Elle est douée d'une voix sympathique et a du savoir. Elle est avec cela de fort agréable visage et joue avec intelligence. Il lui manque le « je ne sais quoi » qui peut en faire une étoile d'opérette, sur une scène aussi parisienne que celle du boulevard des Italiens. La débutante n'en a pas moins complètement réussi.

	Nombre d'actes.	Date de la 1re représentation ou de la reprise.	Nombre de représentations pour l'année.
Fin courant, comédie.	1		56
Les Nouveautés de Paris, revue.	3 a. 8 t.		56
Faute d'un point, comédie. . .	1		76
* *Serment d'amour*, opéra-com.	3	19 février.	104
Monsieur le Receveur, comédie.	1	20 avril.	19
L'Invité, comédie	1	7 octobre.	62
* *Adam et Ève*, opérette fantastique	4	6 octobre.	63
* *La Princesse Colombine*, op.-c.	3	7 décembre.	19
Au Grand Turc, comédie. . .	1		26
Le Cœur et la Main, opérette.	3	24 décembre.	8
Mon Passé, comédie-vaudeville.	1		10

THÉATRE DES FOLIES-DRAMATIQUES

L'année commence avec la *Fauvette du Temple* de MM. Burani, Humbert et Messager. La 100e représentation s'est donnée le 10 février; la 150e aura lieu le 24 mars.

4 MAI. — Reprise des *Mousquetaires au Couvent,* opéra-comique en trois actes, paroles de MM. Paul Ferrier et Jules Prével, musique de M. Louis Varney[1]. L'ouvrage fut assez mal jugé lors de son apparition et ne dut sa vogue qu'à l'entêtement de M. Cantin, qui le maintint quand même sur l'affiche des Bouffes. C'est ainsi qu'il parvint à sa centième représentation, et devint, par la suite, un des succès les plus populaires du théâtre contem-

1. DISTRIBUTION : Brissac, *M. Morlet.* — Bridaine, *M. Gobin,* — Gontran de Solanges, *M. Marcellin.* — Le gouverneur, *M. Speck.* — Pichard, *M. Duhamel.* — Rigobert, *M. Bellucci.* — Langlois, *M. Gildès.* — Farin, *M. Bay.* — 1er moine, *M. Van de Gend.* — Louise, *Mlle Clary.* — Marie, *Mlle Blanche Marie.* — Simonne, *Mlle Fanzi.* — Sœur Opportune, *Mlle Jeanne Becker.* — La Supérieure, *Mlle Blanc.*

porain. Rien qu'aux Folies, où ils furent donnés au mois de juin 1881, les *Mousquetaires au Couvent* ont été joués quatre-vingt-douze fois. Ils n'iront pas moins loin à cette nouvelle reprise sur la même scène des Folies-Dramatiques. Tout le monde connaît la pièce que MM. Paul Ferrier et Jules Prével ont tirée d'un ancien vaudeville de Saint-Hilaire et Paul Duport : *L'Habit ne fait pas le moine.* Il s'agit de deux jeunes gens qui, prenant les habits de deux moines, pénètrent dans un couvent d'ursulines pour se rapprocher de celles qu'ils aiment. On devine à quelles extravagances peuvent se livrer les loups dans la bergerie. L'affaire tournerait mal pour les deux mousquetaires, s'il n'était prouvé au cardinal de Richelieu que les moines dont les deux amoureux ont pris les habits n'étaient eux-mêmes que de faux moines, des conspirateurs déguisés, que les mousquetaires ont, par bonheur, fait garder à vue. Tout cela est plein de bonne humeur et mené rondement par M. Morlet, que sa « création » de Brissac, après Frédéric Achard, mit d'emblée, jadis, au rang des étoiles masculines d'opérette. La pièce est bien venue ; sans complications recherchées, elle se déroule simplement avec les allures bon enfant que le public a décidément trouvées fort de son goût. La musique est charmante, et dépasse de beaucoup la moyenne fantaisiste dont on entoure les vaudevilles à couplets qui constituent ce qu'on est convenu d'appeler une opérette. Sous une apparence d'agréable futilité, elle cache infiniment plus de ressources que la moyenne ordinaire des opérettes

courantes. Il faut mettre hors de comparaison les conversations musicales qui s'échangent pendant ces trois actes. Si la musique babille ainsi qu'il convient au sujet, du moins son langage musical signifie-t-il toujours quelque chose, et sa phrase n'est jamais coulée dans le moule vulgaire adopté uniformément — on ne sait trop pourquoi — par les théâtres de genre. Le souci de l'orchestration est très visible et tel dessin des violons pastiche avec beaucoup de bonheur l'ancienne manière italienne. La chanson des mousquetaires gris et rouges, les couplets genre bourrée du curé Bridaine, le trio des deux mousquetaires et du curé précité, la petite jacasserie chorale des demoiselles du couvent (imitée du chœur qui commence le troisième acte du *Domino noir*) la jolie chanson ajoutée tout exprès pour M. Morlet : « Quel déjeuner j'ai fait! » sont des morceaux qui dénotent une grande abondance mélodique et une expérience notoire de la scène. Après l'Arlequin de la *Surprise de l'amour*, — et jusqu'à ce qu'il lui soit permis de doubler Coquelin dans *Chamillac* et dans *Un Parisien*, où il serait peut-être fort bien, — M. Morlet (le Beppo de la *Mascotte*) n'a jamais rencontré de meilleur rôle que celui de Brissac dans les *Mousquetaires au Couvent*. Chanteur de goût et comédien intelligent, M. Morlet a été accueilli d'enthousiasme par le public des Folies. Sa voix sonne superbement dans les refrains cavaliers et les rondes égrillardes. On lui a redemandé le finale du second acte : « Aimons-nous donc, » qu'il

enlève vraiment avec beaucoup de verve. Avec M. Morlet, nous avons retrouvé M. Marcelin sous les traits de Gontran, Mlle Becker, toujours austère sous la coiffe de sœur Opportune, Mlle Clary toujours délurée sous la petite toque de sœur Louise, semblable à celle des enfants de chœur; mais nous avons perdu M. Hittemans, qui avait créé de la bonne façon le rôle de l'abbé Bridaine, où, s'il n'avait pas depuis lors délaissé l'opérette pour la comédie, M. Joly (du Vaudeville) serait certainement excellent. M. Gobin le joue en pitre dont la grimace est amusante pour ceux qui l'aiment : c'est l'homme des galeries supérieures. La jolie voix de Mlle Blanche Marie n'a pas plu seulement aux connaisseurs de l'orchestre; elle a ravi toute la salle. Il n'est que juste de noter ici son succès, comme aussi le bon accueil fait à Mlle Fanzi, l'accorte cabaretière. Les *Mousquetaires au Couvent*, qui seront joués pour la 600e fois le 23 juillet, traversent tout l'été — ce n'est, d'ailleurs, pas la première fois que cela leur arrive — et sont joués jusqu'au 3 octobre : le temps de faire place à une reprise des *Cloches de Corneville*, qui permettra de garder la pièce au répertoire des Folies-Dramatiques. La 1000e représentation des *Cloches de Corneville* avait eu lieu le 16 octobre.

19 octobre. — Première représentation de *Madame Cartouche*, opéra-comique en trois actes de MM. William Busnach et Pierre Decourcelle, musique de M. Léon Vasseur. — Cette *Madame Cartouche* n'a, disons-le tout de suite, aucune espèce

de ressemblance avec le drame de *Cartouche*[1], de MM. d'Ennery et Ferdinand Dugué, que nous avons revu à l'Ambigu, il y a quatre ans. Mais on insinue que l'opéra-bouffe représenté ce soir au boulevard serait tiré d'une ancienne pièce de Brunswick, de Leuven et de Forges, qui date d'une trentaine d'années Nous voulons bien le croire, mais nous n'avons pas le loisir d'y aller voir, et peu nous importe, d'ailleurs, que les librettistes des Folies aient plutôt arrangé qu'inventé. Leur opérette est-elle amusante? Tout est là. Il s'agit, en pareille matière de ne pas se montrer trop exigeant sous le rapport de la nouveauté et de vouloir bien s'intéresser — pourquoi ne nous y intéresserions-nous pas? — à l'aventure de Sylvine, l'étoile du théâtre de Montargis, brusquement enlevée par Labretèche, le premier lieutenant de Cartouche, pour être soi-disant marquise de Sainte-Croix et pour devenir en réalité la femme (si l'on veut) du fameux brigand qui finit si misérablement en place de Grève, le 28 novembre 1721. Nous sommes en plein dix-huitième siècle, à l'époque où les comédiennes épousaient parfois des grands seigneurs (on sait qu'il n'en est plus de même aujourd'hui) et où les voleurs pouvaient se promener impunément par la ville et y faire les quatre cents coups : tout cela a bien changé, et la police de M. Taylor, en l'an de grâce 1886, est trop bien faite pour

1. Distribution : Labretèche, *M. Vauthier*. — Grégoire, *M. Gobin*. — Gripardin, *M. Riga*. — Anicet, *M. Guy*. — Léveillé, *M. Duhamel*. — Un courrier, *M. Bellucci*. — Sylvine, *Mme Grisier Montbazon*. — Olympe, *Mlle Becker*.

autoriser de pareilles fredaines en l'heureux temps où nous vivons. Sylvine avait rêvé (le rêve était modeste) d'être la femme d'un violon de l'orchestre, Anicet... *bourgeois* de naissance, Pastille de son nom, — et voyez la destinée, elle devient baronne, sans le savoir, et riche de trois cent mille écus : la *pastille* est bonne à prendre pour une fille sans dot. Ce n'est que par dépit que Sylvine avait délaissé son petit amoureux. Nommée « cheffesse » des voleurs, elle s'emploie à lui rendre le portefeuille garni de billets de banque, qu'aurait bien voulu lui « chiper » maître Grippardin (le ciel vous garde des gens de robe!) et dont Labretèche avait promis de s'emparer pour le compte de l'honnête association à laquelle il appartient. Ce dernier nous paraît, en cette circonstance, le voleur volé : la belle Mme Grégoire, sur laquelle il avait bien voulu jeter son dévolu, lui échappe pour retourner au cabaretier son mari (fi! le vilain goût!) en même temps que, par une ruse de bonne guerre, la grosse fortune lui glisse des mains comme une anguille de Melun. Au lieu de faire faire la besogne par son indigne lieutenant, le grand Cartouche (qui ne paraît point dans la pièce) eût sans doute mieux fait d'opérer lui-même : Pierre Petit le lui eût conseillé. On regrettait que MM. Busnach et Decourcelle n'eussent pas un peu éclairci leur triple intrigue : c'est ainsi qu'ils n'expliquent pas assez bien comme quoi Sylvine se fait passer pour la Carmen de las Pampas devant épouser le procureur Grippardin, et motive ainsi la mascarade mexicaine, proche parente de l'am-

bassade espagnole des ***Brigands***, qui prend ses ébats en plein Paris, à l'hôtel de la rue de la Sourdière. L'épisode des Mexicains est, d'ailleurs, fort amusant, et c'est là de la bonne grosse bouffonnerie d'opérette, qu'il n'est aucunement besoin de comprendre pour applaudir. Le boléro en sextuor dansé par Mmes Grisier-Montbazon, Becker, MM. Gobin, Vauthier, Guy et Riga, a donc été bissé d'enthousiasme, et si cette charentonnade a mis la salle en joie, ça n'a pas été le seul bon moment de la soirée. M. Léon Vasseur a écrit pour ***Madame Cartouche*** plusieurs morceaux qui ne sont certes pas indignes de l'élégant compositeur de la ***Timbale d'argent***. Nous citerons, entre autres, le joli duo « Dis-moi comment t'a pris » fort bien chanté, au premier acte, par Mme Grisier-Montbazon et par le ténor Guy, et, au dernier acte, le duo du ***Rossignol***, délicieusement accompagné par la flûte et le basson, pour la même Mme Grisier-Montbazon, si charmante en Mexicaine, et pour le baryton Vauthier. Il y a aussi d'amusants couplets pour Gobin; un excellent duetto : « Je souffle Ménélas » pour ledit Gobin et pour Vauthier, et un bon chœur de bandits, dont le procédé rappelle le fameux chœur de ***Fanfreluche***, connu sous le nom du ***Crime du Pecq***, de MM. Toché et Serpette. Mme Grisier-Montbazon n'est pas seulement adorable sous son grand chapeau mexicain et n'a pas fait que gagner en beauté : son talent s'est également accru. Elle s'est acquittée du rôle de Sylvine en spirituelle diseuse et en cantatrice habile. Labretèche, c'est

Vauthier, accoutumé de longue date à jouer les brigands : tel nous l'avons vu dans le Mandrin de la *Camargo*, tel nous le retrouvons dans *Madame Cartouche*, plein de verve et d'entrain, disant avec finesse les couplets de *Pigeon vole* et dansant le pas du Mexicain avec le diable au corps qu'il mettait à jouer, l'an dernier, sur l'auguste scène de la Comédie-Française, s'il vous plaît, le muphti du *Bourgeois gentilhomme*, créé par Lulli. Gobin est un pitre, mais un pitre désopilant, dont le comique est réel, et dont les effets, surtout sur le gros public, sont absolument sûrs. Nous sommes apparemment du gros public, car nous aimons Gobin qui nous fait rire jusqu'aux larmes. M. Guy, remplaçant M. Max Simon, qui a renoncé à son cher théâtre des Folies-Dramatiques, M. Riga, l'artiste-régisseur sans doute fort aimé de tout son entourage puisque la claque lui fait une entrée comme à une étoile, et Mlle Jeanne Becker, une aimable cabaretière, qui paraît tout étonnée de rester honnête, complétaient le bon ensemble nécessaire pour assurer un succès, qui, pourtant, n'a pas répondu aux espérances de tous. *Madame Cartouche* ne tiendra guère l'affiche qu'une trentaine de fois, et sera remplacée, dès le 22 novembre, par les immortels *Mousquetaires au Couvent*, qui ne céderont la place qu'à l'apparition de la revue de fin d'année. La 700e représentation avait eu lieu le 16 décembre.

23 DÉCEMBRE. — *Paris en général*, revue en quatre actes et dix tableaux, de MM. Monréal, Blondeau et Grisier. — Les derniers seront les pre-

miers, dit l'Évangile. Pour arriver après beaucoup d'autres, la revue [1] des Folies-Dramatiques nous semblait la meilleure de toutes et la mieux venue. Elle est amusante et presque nouvelle — oui, nouvelle. Elle est, de plus, magnifiquement montée, se payant le luxe de deux compères au lieu d'un — Fusier, Fusier-Protée, et l'excellent Gobin, qui ont chacun leurs qualités propres, — nous offrant une action de vaudeville : Floridor voulant épouser Eglantine, la nièce de Pitanchois, promise à Saturnin — qui se poursuit d'une façon bien curieuse à travers les dix tableaux de la revue, — et nous présentant gentiment le galant escadron de ces jolies femmes, qui, paraît-il, ne sont pas aussi introuvables qu'on veut bien le dire : il ne s'agit que de se donner la peine de les chercher. Dix tableaux, répartis en

1. DISTRIBUTION : Floridor, *M. Fusier*. — Pitanchois, *M. Gobin*. — Le Commissaire, le père Fatma, *M. Riga*. — Karakoko, Copurchic, Succi, Vadé, *M. Marcellin*. — Le Bonneteur, Saturnin, Elie Drack, *M. Guyon fils*. — Coquelin aîné, Jacques Bonhomme, Ménélas, *M. Tervil*. — Un vieux vagabond, un Maçon, *M. Lauret*. — Le Rondeau, un Ingénieur, *M. Bellucci*. — Un Brigadier, *M. Duhamel*. — La mère Fatma, Ramponneau, *M. Speck*. — Premier Monsieur, un Spahi, un Domestique, *M. Maurice*. — Un Employé de chemin de fer, un Agent, *M. Van de Gend*. — Le Mot pour rire, la Cigale, *Mlle Chassaing*. — Pitou, Gotte, *Mlle J. Becker*. — Fatma, le Volapük, première Grisette, la belle Hélène, *Mlle Decroza*. — Le Calembour, l'Hôtel des Postes, premier Chat, *Mlle Fanzi*. — La France juive, la Butte Montmartre, première Cinghalaise, l'Exposition de 89, deuxième Grisette, *Mlle Riva*. — La Montre, Pandore, *Mlle Deval*. — Eglantine, *Mlle Pitter*. — Madame l'Amirale, *Mlle Nantier*. — La rue du Bouloi, première Carpe, Grabuge, Ève, *Mlle Norette*. — Petit Télégraphiste, le Fils de Porthos, *Petite Richard*. — Les petits Chevaux, deuxième Chat, *Mlle Hicks*. — La Maquette, la Feuille de recensement, troisième Chat, *Mlle Dubois*.

quatre actes, dont un seul, le second, ne durait pas moins de soixante-huit minutes : c'est dire qu'on pouvait couper, sans barguigner au lendemain de la première représentation. Il restait encore assez d'excellentes choses pour faire de la revue des Folies le gros succès de l'année, en ce genre adoré du public. Dans « Paris au bloc », il faut citer l'épisode de la montre et de la chaîne (la *chaîne à faire*) volées au grand critique, qui, la tête sur le billot, ne déclarerait pas bonne une pièce mauvaise, et celui du bonneteur, croqué d'après nature par M. Guyon. A « Paris dans la rue », en face de la gare Saint-Lazare, nous assistons aux merveilleuses transformations de Fusier, l'homme à tout faire, qui, de garçon de café, qu'il est, d'un côté de la scène, apparaît subitement, de l'autre, en laitière, et de laitière en chevrier. « Paris malade » est une désopilante parade qui nous représente Pitanchois-Gobin, passant, dans la « phormacie » de son filleul Saturnin, une terrible nuit, traversée par la venue de l'*enragé* Floridor. Ce sont de charmants tableaux que ceux de « Paris kermesse » et de « Paris guinguette ». Il fallait y entendre Gobin chanter, sur l'air « Dans un grenier qu'on est bien à vingt ans », les malheurs d'une carpe du château de Fontainebleau, qui a donné à un... camarade la bague en or qu'elle avait dans le nez : « Mon Dieu! mon Dieu! Quel siècle abominable!... Je ne vous demande pas le nom de ce poisson-là... » Délicieux le bataillon de petits chats chassés des casernes par ordre du général Boulanger, et tout à fait pittoresque le baisser

du rideau sur les Porcherons illuminés. « Paris théâtre » enfin, avec la magie de « Moitié de Polka » et les plaisantes imitations de Coquelin cadet et du grognement de Dumaine, par Fusier ; l'exquise photographie de Saint-Germain, par Guyon ; la parodie de Mme Marie Laurent, par Mlle Nantier et celle de Léonce et de Delaunay, par Tervil, « Paris théâtre » terminent dignement la joyeuse revue des trois auteurs d'*Au clair de la lune* et de *Pêle-Mêle-Gazette*. — Sapristi ! Que Mlle Decroza était donc jolie sous le costume noir du Volapük et dans sa ravissante toilette de grisette du siècle dernier ! Mlle Chassaing avait de l'entrain dans le mot pour rire, autrement dit la commère de la revue ; Mlle Pitter — une nouvelle venue — était charmante en jeune chevrier, et Mlle Deval bien gentille en montre à Sarcey et en gendarme Pandore ; Mme Riva montrait de la verve en Butte Montmartre, et la petite Richard nous faisait un petit Télégraphiste d'une rare précocité. Vous voyez que le sexe faible était le plus fortement représenté dans la revue, où, après MM. Fusier, Gobin et Guyon, que nous avons déjà cités, il fallait encore mentionner M. Marcelin, un maître en l'art de la Tyrolienne, M. Riga en père Fatma, et dire que *tous* avaient contribué au succès très vif et très mérité de *Paris en général*. Ce théâtre a donc bien fait de revenir à un genre qu'il avait abandonné depuis longtemps déjà : une bonne revue ne vaut-elle pas mieux qu'une opérette médiocre?

	Nombre d'actes.	Date de la 1re représentation ou de la reprise.	Nombre de représentations pour l'année.
Les Terreurs de Dominique, comédie	1		158
La Fauvette du Temple, op.-c.	3		141
Les Mousquetaires au Couvent, opéra-comique.	3	4 mai.	190
* *Le Receveur,* comédie . . .	1	21 mai.	258
Les Cloches de Corneville, op.-c.	3	4 octobre.	16
* *Madame Cartouche,* opérette.	3	19 octobre.	40
* *Paris en général,* revue . .	4 a. 10 t.	28 décembre.	11

THÉATRE CLUNY

Le Théâtre Cluny ne s'appellerait plus de ce nom s'il ne jouait encore *Trois Femmes pour un Mari*[1] : il a donc donné sa pièce à succès jusqu'aux derniers jours du mois de janvier 1886.

29 JANVIER. — Première représentation de *Doit-on le dire?* comédie en trois actes de MM. Eugène Labiche et Alfred Duru[2], précédée du *Livre bleu*, comédie en un acte de MM. Eugène Labiche et Ernest Blum[3]. — On surprend le secret d'une intrigue : doit-on le révéler au mari ? doit-on le

1. La joyeuse comédie de M. Grenet-Dancourt avait alors pour interprètes : *MM. Matrat* (prêté par l'Odéon), *Lureau*, *Dorgat*, *Sérard*, *Mmes Aciana*, *Billy*, *Aimée Martial*.

2. DISTRIBUTION : Muserolle, *M. Montcavrel.* — Papaguanos, *M. Mesmacker.* — Gargaret, *M. Dorgat.* — Le Barrois, *M. Lureau.* — Albert Fragil, *M. Sérard.* — Dupaillon, *M. René Dubos.* — Blanche, *Mlle Jane Debay.* — Lucie, *Mlle Aimée Martial.* — Juliette, *Mlle Godard.*

3. DISTRIBUTION : Beaufrisard, *M. P. Véret.* — Théobald, *M. René Dubos.* — Ducerceau, *M. Courty.* — Francisquine, *Mmes H. Billy.* — Clotilde, *Mlle Langlade.*

dire? Les deux auteurs ont jeté sur ce point d'interrogation mille folies qui sont d'une gaieté et d'une verve étourdissantes. Doit-on le dire? et réveiller en sursaut un époux ronflant dans sa félicité conjugale pour lui montrer, à son chevet le Minotaure de Balzac: « Son front jaune est armé de cornes menaçantes. » — « Non », répondra tout homme de bon sens: les infortunes de cette sorte n'existent pas quand on les ignore; un coup de canif au contrat ne vaut pas un coup d'épée qui tuera un homme. Il y a cent, d'ailleurs, à parier contre un, que la femme prouvera sa vertu farouche au mari, qui vous en voudra mal de mort. — « Et si je veux être *trompé*, moi! » pourra même vous répondre quelque Sganarelle de bonne volonté. — « Oui », réplique Muserolle, qui, averti jadis par son ami Gargaret des caravanes galantes, que courait sa femme, revient, au bruit de son mariage, du fond des Ardennes, lui rendre le même service et s'acquitter envers lui. L'ingénue qu'épouse Gargaret s'appelle Lucie de son petit nom; elle est nièce du marquis de Papaguanos, ambassadeur d'un tas de fumier ornithologique situé sous l'Équateur, et marchand de décorations exotiques. — « Tu n'avais pas l'ordre de la Pivoine Paf! tu l'as! C'est cinquante francs que tu me dois. » — Et le tour est fait. Mesmacker, après Brasseur, fait un fantoche fantastique de ce diplomate décrépit, chamarré de quincailleries, idiot, ahuri, affligé d'une voix de ventriloque asthmatique, et qui a l'air de se gargariser quand il parle. Cependant Muserolle, qui poursuit sa piste, dé-

couvre enfin avec enthousiasme qu'un jeune commis d'assurances a incendié le cœur de Mme Lucie Gargaret. Doit-il le dire ou doit-il se taire ? — Cela fait une consultation divagante pareille à celle du mariage de Panurge. Mais, au lieu d'un pot aux roses illicite, Muserolle en déniche deux. — Il en trouverait toute une armoire s'il continuait ce joli métier. — Le marquis de Papaguanos peut ajouter aux décorations dont il est criblé celle de l'ordre le plus répandu du monde, et c'est son propre chancelier qui le lui décerne. — Autre surprise : Muserolle reconnaît dans cette marquise délurée sa propre femme légitime qui, en courant des prétentaines tropicales, a épousé ce vieux Sachem à la mairie de la nature, sous les cocotiers de l'endroit. Il l'avait quittée plate comme une planche, il la retrouve grasse et ronde, cuite à point au soleil des Indes. Muserolle, alléché par tant de rondeurs, se sent repris d'une fringale amoureuse, et détache de son front l'ornement que sa femme y a déposé, pour en coiffer à son tour le front du marquis. Ce que voyant, ce sauvage plénipotentiaire court au séducteur légitime en faisant feu des six coups de son revolver. — Plus on est de morts, plus on rit. — Tout s'arrange au dénouement, et tout reste dans le *statu quo* le plus biscornu. La fausse marquise persuade au marquis que le mari galant est son oncle: Gargaret fait de son collègue conjugal son associé commercial, et Muserolle repart pour la forêt des Ardennes. Il y a là un tel feu d'invention comique, une si prodigieuse fertilité d'incidents tous impré-

vus et tous drôles, un si merveilleux pétillement de dialogue, une fantaisie si amusante de détails, que c'est d'un bout à l'autre de la pièce un invincible fou rire. Et des mots ! Il y en a partout à foison. On dit à un jeune marié de prendre garde à sa femme. — « Oh! s'écrie-t-il, sa figure respire l'honnêteté. » — « La mienne aussi, répond l'autre, sa figure respirait l'honnêteté. Seulement elle avait la respiration courte. » Le marquis surprend dans le buvard une lettre d'amour adressée à sa femme, et, furieux, il la lit juste devant l'amant, qui est un de ses amis. — « Quant au marquis, dit la lettre, c'est un singe... » Le marquis s'arrête suffoqué. — « Mais non, dit l'autre, il n'y a pas *singe*, il y a *songe*. Voyez plutôt le point sur l'*o*. » — « C'est juste reprend le marquis; il y a un point. Et d'ailleurs, ajoute-t-il par réflexion, *singe* ne voudrait rien dire. » C'est Gil Pérez, Brasseur, Hyacinthe et Priston, un quatuor grotesque des plus amusants, qui jouaient les principaux rôles de cette folie. Ils y étaient aussi fantasques qu'elle l'exigeait, et ce fut un grand succès pour le Palais-Royal, où la pièce n'avait, d'ailleurs, pas été donnée depuis cinq ans. MM. Léon Marx et Louis Derenbourg ont donc bien fait de la reprendre au Théâtre Cluny, où elle est gaiement enlevée par la jeune troupe du boulevard Saint-Germain. Nous avons dit la drôlerie de Mesmacker. M. Montcavrel, que nous avons applaudi aux Menus Plaisirs dans l'*Homme de paille* et dans le chef de la fanfare des Béni-Bouffe-Toujours, avait débité son premier récit d'une façon assez monotone;

mais il s'est rattrapé aux derniers actes où il a retrouvé sa verve de bon aloi. (Le 1er mars, il sera remplacé dans le rôle par M. Numès, du Gymnase.) Mlle Jane Debay s'est très adroitement tirée du rôle de Blanche. Le 10 mars, 50e représentation de *Doit-on le dire?*

25 MARS. — Première représentation de la ***Bénédiction des Poignards***, comédie-bouffe, en trois actes, de MM. Hippolyte Raymond et Maurice Rambert. — Un aliéné, bien connu dans l'arrondissement de Castel-Margaux, le nommé Passavant, est le grotesque inventeur d'une bizarre machine électro-musicale, jouant la *Brigue dondaine*, avec plusieurs coups de revolver à la clef. Il a trouvé également le truc des mélodies qui, *phrygiennes*, excitent l'amour chez ceux qui les écoutent, et *doriennes*, à la Richard Wagner, endorment leurs auditeurs. Mais il importe de ne pas se tromper d'air, par exemple, de ne pas soupirer sur la clarinette : « Laisse-moi contempler ton visage... » au couple destiné à entendre sur l'ophicléide le prélude de *Lohengrin :* Gounod est amoureux, Wagner est chaste. Et c'est précisément parce que les deux instrumentistes Mouillette et Loisillon ont fait juste le contraire de ce qu'on leur avait commandé, que le second acte de la

1. DISTRIBUTION : Adhémar, *M. Matrat.* — Passavant, *M. Mesmacker.* — Trébuchard, *M. Dorgat.* — Bouzigue, *M. Victor Gay.* — De Vaucornet, *M. Lureau.* — De Cardonville, *M. Sérard.* — Mouillette, *M. Véret.* — Baptiste, *M. Lagrange.* — Loisillon, *M. Paulet.* — Régina, *Mme H. Billy.* — Mme Bouzigue, *Mlle Fanny Génat.* — Lucienne, *Mlle Aimée Martial.* — Fanny, *Mlle Jeanne Evans.* — Aline, *Mlle Mosnier.*

grosse — très grosse — bouffonnerie représentée aujourd'hui au Théâtre Cluny se termine sur un appel à la vengeance : la *Bénédiction des Poignards*, des *Huguenots*, se changeant fort heureusement en quadrille échevelé sur l'air d'*Orphée aux Enfers*. Est-ce dans la toquade du vieux singe, répondant au nom de Passavant, que réside la pièce ? Est-elle plutôt — on n'a jamais pu le savoir — dans les efforts d'Adhémar Dubuisson, qui, s'étant fait nommer sous-préfet, dans le but d'épouser la fille du marchand de bois Trébuchard, cherche à réaliser la fameuse fusion des partis, afin de mériter les faveurs du gouvernement qui a l'œil sur lui, et d'obtenir, comme préfet, la jolie main de Mlle Lucienne, dans laquelle son père, le marchand de bois, a eu l'excellente pensée de mettre trois cents beaux billets de mille francs ? Nous nous garderons bien de blâmer les directeurs du Théâtre Cluny d'avoir reçu la *Bénédiction des Poignards*. MM. Léon Marx et Derenbourg devaient compter sur des effets qui n'ont pas porté aussi bien qu'on pouvait l'espérer. N'y avait-il pas une idée comique dans l'arrivée du sous-préfet reçu dans les bureaux de sa sous-préfecture « comme un chien dans un jeu de quilles », et résolu à appliquer la devise : « Soyons aimables et gais : les gouvernements moroses ne durent pas, c'est par la gaieté qu'ils réussissent. Ébouriffons ! Ébouriffons ! *Ohé ! Ohé !* » Le premier acte ne nous avait point déplu ; nous nous attendions, au second, à quelque étude de mœurs provinciales observée sur le vif et dans le charmant petit décor des jardins de la

préfecture illuminés *a giorno*, nous n'avons rencontré qu'un simple quiproquo de joueur de clarinette : les auteurs se sont alors jetés en aveugles dans une farce sans queue ni tête qui se termine par le pugilat des témoins discutant les conditions du duel Passavant-Dubuisson. Faut-il dire qu'Adhémar épouse Lucienne, et que cette invraisemblable insanité a fini par devenir trop embrouillée pour paraître réellement amusante? Nous nous contenterons de louer le zèle très appréciable de M. Matrat, qui a appris, en quelques jours, le rôle destiné à M. Numès, réclamé par le Gymnase, de MM. Victor Gay, Mesmacker et Dorgat, qui ont fait le possible et même l'impossible pour dérider un public assez rétif à l'hilarité. La *Bénédiction des Poignards* est jouée les trois soirs de rigueur: pas un de plus. On reprend *Doit-on le dire ?* et ensuite (3 avril) le *Cabinet Piperlin* [1], accompagné pour la première fois le 7 avril du *Misanthrope et l'Auvergnat*, de M. Eugène Labiche, joué par MM. Mesmacker, Lureau, Lagrange, M[lles] Jane Evans et Lurmont.

8 MAI. — Première représentation (à ce théâtre) des *Chemins de fer*, folie-vaudeville en cinq actes de MM. Labiche, Delacour et Choler [2]. — Ce n'est ni une satire, ni une peinture de mœurs, ni

1. DISTRIBUTION : Piperlin, *M. Victor Gay*. — Merlingard, *M. Dorgat*. — Dardinel, *M. Sérard*. — Vétiver, *M. Véret*. — Roussignac, *M. René Dubos*. — Léonard, *M. Gerbe*. — Colombe, *M[me] Billy*. — Zénaïde, *M[me] Aciana*. — Anita, *M[lle] Martial*. — Céline, *M[lle] Mosnier*. — Dorothée, *M[lle] Lurmont*.

2. Distribution : Ginginet, *M. Véret*. — Tapion, *M. Lureau*. — Bernadon, *M. V. Gay*. — Courtevoil, *M. Dorgat*. — Mésanges,

rien de sensé, de logiquement déduit et de correctement dénoué, que la pièce dont le Théâtre Cluny nous offre aujourd'hui le régal ; mais c'est tout de même bien amusant, et, quand la troupe de M. Marx pourra se passer du souffleur (le lendemain il n'y paraissait plus) le rire éclatera tout à l'aise dans la petite salle du boulevard Saint-Germain. Les *Chemins de fer* de MM. Labiche, Delacour et Choler sont une cocasserie de « haulte gresse », inénarrable, sans commencement ni fin et sans autre raison d'être, sans autre prétention que d'exciter le fou-rire. Il est bien certain que ces bouffonneries perdent beaucoup à être confiées à des acteurs de second plan ; mais telles quelles, rendues à la bonne franquette, elles font encore passer des quarts d'heure désopilants. Vous ne pouvez vous imaginer la gaieté charmante, naïve, sans arrière-pensée, sans cette saveur amère que nous trouvons aujourd'hui à toutes les pièces de nos jeunes auteurs ; vous ne pouvez vous figurer le *bon sang* — pour dire le mot tout net — qui circule dans ces cinq actes échevelés. Ce qui s'y passe, ce qui s'y dit, nous serions fort en peine de vous le conter. Il s'agit d'un bourgeois, Ginginet, qui, à l'instar de M. Perrichon, a rêvé de faire un voyage : au lieu d'aller en Suisse, il se rend à Givet avec sa femme, sa nièce et une bonne. Les mésaventures l'accompagnent. Toujours Ginginet se retrouve en face de Courtevoil, le ter-

M. Sérard. — Lucien, *M. R. Dubos.* — Clémence, *Mme Aciana.* — Colombe, *Mlle Jane Evans.* — Miss Jenny, *Mlle Spinoy.* — Pauline, *Mlle Gautier.* — Yolande *Mlle Lurmont.* — Ursule, *Mlle Cantin.* — Jacqueline, *Mlle Lambert.*

rible capitaine, un cousin de Ramollot, qui n'entend pas la plaisanterie, et en face aussi de Jules Mésanges, un jeune audacieux épris des charmes de Mme Ginginet. Tout ce monde se heurte, se bouscule, se querelle, se raccommode, partage la table et au besoin le logement, sans qu'on se demande le pourquoi de tout cela. Au premier acte, nous sommes dans la salle des Pas-Perdus d'une grande ligne ferrée : monde de rentiers, détacheurs de coupons. On fait connaissance. Au deuxième acte, des wagons. Entrées, sorties, rapports aigres-doux, propos et quiproquos. Au troisième acte, un buffet. Ce qui se passe dans ce buffet est inimaginable : un employé, chargé de retirer deux wagons de bestiaux à l'express de Givet, commet une erreur qui laisse nos personnages en gare, et voilà le capitaine affamé qui se retrouve avec Ginginet non moins affamé que Courtevoil. — « Ah çà ! combien de temps resterons-nous ici ? demande Courtevoil pour la seconde fois à un employé ahuri. — Trente-cinq minutes, — répond l'autre. — Trente-cinq minutes... ? Tout à l'heure, tu m'as dit vingt-cinq ! — Oui ; mais il y a dix minutes de cela, — réplique imperturbablement l'employé. — Ah ! c'est juste, dit Courtevoil : vingt-cinq et dix font trente-cinq ! » Cela ne se raconte pas, non plus que la folle nuit passée dans une auberge, toujours sur la route de Givet. Après avoir déclaré que ce qu'il faut à un homme pour dormir, c'est une planche avec des trous qui permettent à l'air de passer, Courtevoil, furieux de tous les édredons dont les lits sont garnis,

passe son temps à changer de couchette. Vous voyez d'ici ce que ce chassé-croisé peut amener. A la fin, ennuyé du vacarme, le capitaine s'endort un revolver à la main, en menaçant de brûler la cervelle au premier qui le réveillera. Et chacun de marcher à plat ventre, dans l'affre de gêner ce mauvais coucheur. Il y a là une histoire de sacoche oubliée par Ginginet sous le traversin de Courtevoil — qui est tout un poème. Ginginet et des Mésanges tremblent de tous leurs membres, et, se souvenant qu'auprès d'un ronfleur il n'y a rien de tel que de ronfler avec lui pour le maintenir endormi, les deux poltrons cherchent le ton dans lequel Courtevoil ronfle et font leur partie dans un trio qui atteint le sommet de la bouffonnerie. La pièce, très gaiement enlevée au bout de quelques soirs, par MM. Véret, Lureau, Dergat, Victor Gay et Sérard, Mmes Jane Evans et Aciana, attire pendant cinq mois « tout Paris » au Théâtre Cluny : son succès est tel que le théâtre reste ouvert tout l'été et que les *matinées* mêmes ne sont pas interrompues un seul dimanche. A l'occasion de la 100e représentation (30 juillet) deux cents employés des grandes Compagnies de chemins de fer, en uniforme, sont admis gratuitement à voir l'amusante pièce de Labiche.

3 SEPTEMBRE. — Première représentation (à ce théâtre) d'*Un Troupier qui suit les bonnes*, comédie-vaudeville en trois actes de Clairville, P. Mercier et L. Morand[1], précédée du *Misanthrope et l'Au-*

1. DISTRIBUTION : Le capitaine Caron, *M. Lureau.* — L'Écureuil, *M. Allart.* — Adolphe, *M. R. Dubos.* — Albinos, *M. Paulet.* —

vergnat, comédie en un acte de M. Eugène Labiche. — *Un Troupier qui suit les bonnes*, voilà un titre qui promet et qui tient. L'Écureuil est un Don Juan de caserne — il paraît qu'il y en a toujours — dont la liste de conquêtes doit être longue. Si l'on n'y compte pas beaucoup de marquises, — les marquises se font rares dans le temps où nous vivons — en revanche, les bonnes et les cuisinières y forment une interminable kyrielle. Il sait les moyens de charmer et d'attendrir les prêtresses des autels culinaires, et la Vénus Torchon lui sourit dès qu'il apparaît se dandinant avec grâce et faisant le salut de rigueur. Vous vous rappelez que l'action commence non loin de chez le bon M. Chevreul, au Jardin des Plantes, devant la fosse de l'ours Martin, un lieu propice aux rencontres. L'Écureuil sait d'instinct les traditions de l'ancien opéra-comique : il courtise la brune et la blonde avec une parfaite impartialité, sans négliger pour cela la bonne de couleur! En effet, un teint de café au lait qu'animent de grands yeux noirs, et que relève un madras à couleurs brillantes, n'est, paraît-il, pas à dédaigner. Pendant que l'Écureuil fait le galant — oh! ces militaires! — et maintient adroitement l'équilibre entre deux beautés rivales, le capitaine Caron se promène avec sa femme, et voit passer la belle-petite qu'il protège au bras d'un copurchic de la plus belle eau. Il saisit au vol le mot Moulin-

Flandrin, *M. Bernard.* — Colardeau, *M. Philippon.* — Bagatelle, *Mlle Jane Evans.* — Jeannette, *Mlle Aciana.* — Hortense, *Mlle Guérin.* — Palmyre, *Mlle Darall.* — Mère Rabat-Joie, *Mlle Sorel.* — Auguste, *la Petite Leroy.*

Rouge — c'était le temps où existait encore le Moulin-Rouge — et pour suivre la perfide, il refuse d'aller dîner chez son beau-frère, comme madame le lui propose. Il n'y a pas de beau-père qui tienne en pareille circonstance. Pendant ce temps, l'Écureuil, qui est en fonds, a acheté un pain de seigle, et l'a lancé, au bout d'une ficelle, sur la branche de l'arbre planté dans la fosse aux ours, pour allécher la gourmandise de Martin et le faire grimper à son mât de cocagne — spectacle éternellement récréatif. — Comme il se penche sur la balustrade, Jaguarita, la terrible bonne à face bistrée dont le sang africain exalte les passions vindicatives, le pousse et le fait tomber dans la fosse pour le punir de ses infidélités. Bagatelle, la blonde sentimentale, s'évanouit ; Jeannette, la brune piquante, supporte un peu mieux la chose, et bientôt l'on voit reparaître, au sommet de l'arbre, l'Écureuil, digne en ce moment de son surnom, qui donne des coups de plat de sabre sur la tête noire et velue de l'ours à sa poursuite. La toile baisse sur ce tableau, d'un intérêt palpitant, vous le voyez. A l'autre acte, nous sommes chez la belle-petite. L'Écureuil, sorti sain et sauf de la fosse aux ours, comme est sorti, dit-on, le nommé Daniel de la fosse aux lions, s'apprête à faire honneur à une délicate collation préparée par Bagatelle (crevettes du Havre, pâté de foie gras de Strasbourg, chaud-froid de perdreaux : Bagatelle fait bien les choses), lorsque la divinité du logis rentre, accompagnée de son chevalier à raie médiane. L'Écureuil, heureusement leste comme

l'indique son nom, n'a que le temps de se jeter dans une chambre, et Bagatelle explique ce festin à la Balthazar d'une façon si peu vraisemblable, que sa maîtresse veut lui donner son congé. — Oh! ces patronnes! — Les assiettes sont changées, et le couple va se mettre à table, lorsque, kling et klang, retentit un effroyable coup de sonnette, tiré d'une main furibonde, magistrale, et qui a le droit de se faire ouvrir : le gommeux, éperdu, se précipite vers une cachette quelconque, et le capitaine Caron, roulant des yeux torves, fait son entrée... Cette table servie lui semble suspecte; il rôde, il cherche; sa jalousie éveillée au Jardin des Plantes ne se paye pas des excuses banales. Il ouvre toutes les portes; sur le seuil apparaît l'Écureuil, affublé en vieille paysanne; il se donne pour la nourrice de Bagatelle. Vous voyez d'ici se tordre le public. Le gommeux s'est revêtu de l'uniforme de l'Écureuil, et il passe pour une recrue au régiment sous le nom de l'Albinos; ses cheveux blond-filasse se prêtent à cette allégation. Il vient pour Bagatelle, dont il est amoureux. Tout cela est assez plausible dans un vaudeville, et le farouche capitaine se calme, on change les assiettes une troisième fois, le troupier et le gommeux s'éclipsent, et le public de Cluny ne se tient toujours pas de rire... Le troisième acte de cette farce presque célèbre nous transporte dans la cuisine de Jeannette. L'Écureuil se pourlèche les moustaches au fumet d'un excellent bouillon prélevé sur la succulence du pot-au-feu. L'infortuné ne sait pas qu'il est chez le capitaine Caron, son propre supérieur, et, entendant la voix

du maître, éperdu d'épouvante, tout brave qu'il soit, il veut se cacher dans la fontaine; mais elle est pleine d'eau; la soute au charbon lui offre un asile momentané. Par malheur, son shako est resté dehors, et un damné moutard, du genre éternel des enfants terribles, s'en coiffe triomphalement jusqu'au sourcil L'Écureuil est débusqué de sa retraite. En l'apercevant, le gamin s'écrie: « Tiens! c'est le troupier qui m'a retiré du bassin où je m'allais noyer! » Vous concevez que le capitaine Caron ne tient pas rancune au brave soldat qui a sauvé son enfant; il lui retire les quinze jours de salle de police qu'il était en train de lui infliger, et, pour toute punition, il lui enjoint d'épouser Jeannette et de ne plus voltiger ainsi de belle en belle. Tout cela amuse beaucoup au théâtre, et semble froid quand on le raconte. Le mouvement de la scène, le jeu des acteurs ne peuvent se rendre. Il fallait voir Allart, Lureau et René Dubos vraiment très drôles dans leurs rôles respectifs, créés il y a vingt-six ans aux Variétés par Kopp, Alexandre Michel et Bazin. M[mes] Aciana et Jane Evans justifient les fredaines de l'Écureuil, et la direction du Théâtre Cluny est payée pour aimer les reprises: avec *Un Troupier qui suit les bonnes*, comme avec les *Chemins de fer*, elle tenait un succès durable.

21 SEPTEMBRE. — Reprise de *Ile de Tulipatan*, opérette-bouffe en un acte, de MM. Henri Chivot et Alfred Duru, musique d'Offenbach. — Entre le *Misanthrope et l'Auvergnat*, ce petit chef-d'œuvre de Labiche, et *Un troupier qui suit les bonnes*, l'amu-

sante pochade que nous venons de raconter, le Théâtre Cluny, fidèle à ce système de reprises qui lui réussit si bien, a eu l'excellente idée de nous rendre — légère incursion dans l'opérette — la célèbre bouffonnerie de l'*Ile de Tulipatan*. La pièce, représentée pour la première fois sur le théâtre des Bouffes-Parisiens le 30 septembre 1868, avait pour interprètes : MM. Berthelier (Cacatois XXII), Bonnet (Romboïdal), Victor (Hermosa) ; Mme Thierret (Théodorine) et Mlle Castello (Alexis), — et voici la façon dont nous en rendions compte, alors que nous débutions, il y a dix-huit ans, dans le métier de critique : « Deux petites pièces d'Offenbach inaugurent les nouveaux Bouffes. Le *Fifre enchanté* (qui avait été joué à Ems) et l'*Ile de Tulipatan* ont fait plaisir aux spectateurs bien disposés qui avaient été invités à la petite fête de famille de la première représentation. Est-il exact de dire que la musique de ces deux pièces est nouvelle ? N'a-t-on pas déjà entendu cela un peu partout dans le répertoire du maëstro ? Et serait-il si difficile de citer à chaque morceau le nom de l'opérette d'où il est tiré ?... Mais qu'importe ! si ce n'est pas tout à fait du neuf, ce n'est pas plus ennuyeux pour cela. Dans le *Fifre enchanté*, dont l'intrigue est plus qu'anodine, on a justement applaudi plusieurs polkas, plusieurs valses et un quintette exhilarant : *Ça sent la truffe !* *L'Ile de Tulipatan* de MM. Chivot et Duru — plus connus dans le monde des théâtres sous les noms de Chidur et Voru — est une farce un peu longue, mais si amusante. On a fait fête à l'excellente Mme Thierret, que le Palais-Royal a eu tort de lais-

ser partir et qui a montré qu'elle saurait se faire apprécier et aimer au passage Choiseul. On l'a applaudie à tout rompre ; on a *causé avec elle* pendant cinq minutes : histoire de renouer connaissance. Il est vrai qu'elle est bien drôlement et franchement comique : elle n'a qu'un geste à faire pour amener le rire. Le costume prussien de Berthelier, admirablement grimé en vieux duc Cacatois XXII, a eu beaucoup de succès. Sa chanson, pleine d'entrain et d'à-propos : *C'est un canard!* a été bissée. On a remarqué, dans la même pièce, un solo de violoncelle, rendu, non pas à l'orchestre, mais par la bouche d'un acteur en scène. C'est un jeune ténor fraîchement sorti du Conservatoire, muni de plusieurs accessits, qui imite à s'y méprendre le son du violoncelle. Lui a-t-on donc appris cela au Conservatoire? Est-ce une nouvelle manière de former des ténors à tout faire? J'incline plutôt à penser que c'est là un talent tout particulier, d'autant plus qu'il me souvient d'avoir entendu, dans un café-concert quelconque, le *Serpent de la paroisse*, « joué » de cette façon par un jeune homme qui s'appelle Victor de son nom de famille. A défaut du grand art, il n'est pas mauvais, en ce temps de bouffonnerie, d'avoir, comme ressource, quelque petit art d'agrément. C'est ce qu'on appelle « posséder plusieurs cordes à son arc ». Cela dit, et Victor y compris, je recommande aux amis de la gaieté la bouffonnerie de MM. Chivot et Duru. Je ne crois pas de ma vie avoir tant ri en une seule fois. — Le refrain de la barcarolle finale rappelle de trop près celui des *Pompiers de Nan-*

terre : tant pis pour Offenbach ! » Telle était notre appréciation sincère. Grâce à ses étonnants interprètes, *l'Ile de Tulipatan* obtint un énorme succès. Berthelier, le grand Cacatois d'autrefois, continue à faire notre joie dans chacune de ses créations, et Dieu sait s'il en a eu de nombreuses depuis lors. Bonnet est l'amusant paysan de *Nos députés en robe de chambre* à la Renaissance. Mais l'étonnante « mère Thierret », elle qui disait d'une façon épique son fameux monologue : « Est-ce que ça se voit? hein... est-ce que ça se voit?... » la pauvre mère Thierret est morte, et M. Victor, l'homme-orchestre, pas plus que Mlle Castello, à la jolie jambe et au fin maillot, ne font plus parler d'eux depuis longtemps. Victor et Castello, qu'êtes-vous devenus?... Le succès de ce soir a été pour leurs remplaçants : Mme Aciana est une belle femme et une aimable chanteuse. M. Philippon a de la verve. Quant à Mme H. Billy, à M. Hottinger et à M. Lureau (un peu faible, le nouveau Cacatois), ils ont beaucoup, oh ! mais beaucoup de bonne volonté. Nous recommandions au nouveau chef d'orchestre, M. Prestreau, que nous venions de voir opérer avec succès, durant l'été, au gentil casino Marie-Christine de Sainte-Adresse, de ne pas craindre de presser les mouvements : l'entraînante musique d'Offenbach veut un brio d'interprétation, que le maître savait donner à ses exécutants, mais qui par tradition ne s'attrape pas du premier coup. Cela viendra. — En tout cas, nos remerciements à la direction du Théâtre Cluny, qui, en reprenant *l'Ile de Tulipatan,* nous a rendu, fut-ce

l'espace d'un soir, plus jeune de dix-huit ans.

26 OCTOBRE. — Première représentation (à ce théâtre) des *Diables roses*, comédie-vaudeville en cinq actes de M. Eugène Grangé et de Lambert Thiboust [1]. — Tandis que les directeurs de la Renaissance, des Menus-Plaisirs et de Déjazet s'ingénient généralement à trouver des pièces nouvelles, MM. Marx et Derenbourg consacrent le Théâtre Cluny aux reprises. Hâtons-nous de dire que ces derniers n'ont pas lieu de se plus mal trouver d'un système absolument contraire à celui qu'emploient les premiers. Les maîtres du genre ont-ils dit leur dernier mot? C'est possible, mais le théâtre se renouvelle et certes, il y a dans la génération actuelle une poussée d'auteurs de talent destinés à devenir bientôt les dignes successeurs de ceux d'autrefois. Voyez plutôt les affiches du jour: le premier acte des *Trois Noces* est vraiment neuf et original; il y a bien de la gaieté dans le reste de la pièce, comme dans les *Petites Manœuvres*, qu'on joue non loin de là, boulevard de Strasbourg. Quant aux *Femmes collantes*, elles sont tout près d'être un chef-d'œuvre, — le chef-d'œuvre d'un jeune homme de vingt ans qui nous promet un véritable auteur comique. Oui, les maîtres peuvent briser leur plume: nous avons

1. DISTRIBUTION : Belzingue, *M. Dorgat*. — Antonin Boucart, *M. Allart*. — Pavillon, *M. Lureau*. — Trumeau, *M. Paulet*. — Rouget, *M. Lagrange*. — Mme Belzingue, *Mme H. Billy*. — Flora Moulin, *Mlle Jane Evans*. — Indiana, *Mlle Darall*. — Lolotte, *Mlle Henriot*. — Adeline Belzingue, *Mlle Guérin*. — Jeannette, *Mlle Lurmont*. — Rose, *Mlle Bertini*. — Nini, *Mlle Dumanoir*. — Tata, *Mlle L. Deligny*.

désormais la graine des Labiche, des Thiboust et des Grangé, pour ne parler que de ceux auxquels s'adressent plus particulièrement les directeurs de Cluny, reprenant les *Diables roses* après un *Troupier qui suit les Bonnes*, succédant lui-même aux *Chemins de fer* et à *Doit-on le dire?* Puisqu'une nouvelle reprise avait été décidée dans le cabinet directorial de MM. Marx et Derenbourg, il faut avouer que celle de ce soir est assez bien choisie, et que si les *Diables roses* ne sont pas une très bonne pièce — ne valant pas à beaucoup près les *Femmes collantes* — ils se soutiennent par un dialogue bon enfant, à la Thiboust, plein de traits, dont quelques-uns ont vieilli, mais dont nombre portent encore. Il y a surtout, dans cet imbroglio de situations sans nouveauté, une gaieté communicative absolument incontestable. On se rappelle l'étourdissante distribution des *Diables roses :* Lhéritier, Gil Pérez, Hyacinthe, Lassouche, Fizelier, Mme Thierret, Mlle Schneider, — remplacés eux-mêmes, il y a quelques années, au Palais-Royal, par Montbars, Daubray, Raimond, Calvin, Mmes Mathilde, Angèle, Lemercier, etc. Nous ne voulons pas lui comparer la distribution nouvelle. Il est clair que des artistes qui ressuscitent après plus de vingt ans une bouffonnerie ne peuvent égaler ceux pour qui elle a été faite. Il y a toujours un inconvénient à reprendre avec des acteurs nouveaux des pièces telles que les *Diables roses*, qui avaient eu dans leur temps un grand succès de cocasserie. Les rôles conçus et écrits en vue des aptitudes particulières, du jeu personnel, des tics mêmes et

des manies des premiers interprètes, sont devenus impossibles pour leurs successeurs. Nous citerons, pour nous faire bien comprendre, ce mot de Mme Belzingue parlant du mari qu'elle rêve pour sa fille: « Un jeune homme chaste, pur comme ces forêts qui deviennent de jour en jour plus rares en Amérique. » Cela ne signifie pas grand'chose assurément et n'a rien en soi de bien drôle; c'est même tout à fait saugrenu, mais cette excellente Mme Thierret, dont le comique consistait surtout dans sa façon de lancer d'un air langoureux des sentimentalités qui contrastaient étrangement avec ses formes de femme-colosse, excellait à dire ces phrases baroques que les auteurs imaginaient à son intention. Comment les redire après elle? Il en est de même pour la plupart des mots qui produisaient des effets de fou rire dans les pièces bouffonnes d'il y a vingt ou trente ans. Ce sont des mots d'acteurs, mais les acteurs ne sont plus là. Le fameux : « Tout est rompu, mon gendre! » n'est-il pas impossible sans Grassot? Il ne faut pas chercher ailleurs les causes de la froideur qui accueille souvent les vaudevilles célèbres : les *Saltimbanques*, le *Chapeau de paille d'Italie*, la *Mariée du mardi gras*, aussi bien que les *Diables roses*, ou d'autres pièces du même genre, lorsqu'on essaye de les reprendre sans les artistes de la première heure. C'est en fait de bouffonnerie surtout qu'il faut du nouveau, toujours du nouveau et du nouveau sans relâche. Les anciens rires sont tristes comme les anciennes modes; le vert-de-gris s'est mis à leurs grelots. Nous voudrions, si

nous parlons de la bonne humeur et du joli mezzo de Mlle Jane Evans, ne point être forcé de lui opposer la verve spirituelle et endiablée d'Hortense Schneider, et recourir aux jours passés. Nous pouvons regretter qu'Allart, Lureau et Dorgat n'aient point créé les rôles qu'ils jouent; mais oublier les créateurs, nous n'y arrivons point, malgré tous leurs mérites, et nous en voulons à cette reprise de nous rendre injuste pour eux et partial pour mes souvenirs. Que voulez-vous! Quand nous voyons cette pièce, créée jadis au Palais-Royal par d'incomparables farceurs, à présent interprétée par des acteurs nouveaux, sans doute pleins de bonne volonté, nous craignons d'être sévère pour ces derniers. Mais il nous semble qu'il manque à la troupe de Cluny la naïveté pour faire valoir ce dialogue étincelant de grosse gaieté qui n'a d'autre prétention que de faire rire. Les uns et les autres ont beaucoup trop souligné des effets qui, pour être complets, demandent à se produire simplement. Toutefois, les jeunes gens, qui n'ont pas vu les acteurs de la création, ont paru se divertir fort, et les anciens ont encore ri en retrouvant dans la bouche des comédiens de la rive gauche des phrases qui furent populaires sur les boulevards, après la création des *Diables roses*. Bref, si l'on ne nous demande pas de constater que tout a été pour le mieux dans le meilleur des théâtres, nous déclarons volontiers que le public de 1886 passait encore ce jour-là une soirée agréable à Cluny.

27 NOVEMBRE. — Première représentation de la

Belle Italie, comédie-vaudeville en trois actes de MM. Jules Prével et Alfred Erny[1]. — Voir Naples et mourir! C'était le vieux, le bien vieux dicton. Nous avons changé tout ça. Voir l'Italie n'est pas, à dire vrai, ce qui préoccupe notre ami Luzarches (chef-lieu de canton, Seine-et-Oise), et la traversée du Gothard lui est, parbleu! bien égale, pourvu qu'en chemin il arrive à triompher des dernières hésitations de Mme Balaroc, qu'il a enlevée en l'absence de son mari, momentanément en Amérique. C'est à Rome que doit définitivement « cascader » la vertu de Mme Balaroc; mais les deux complices paraissent si bien d'accord qu'ils donnent à de nouveaux mariés, faisant leur voyage de noces, l'illusion d'un mariage parfaitement légitime. Aussi quel scandale quand arrive le mari, le vrai mari, rappelé d'Amérique par une dépêche anonyme et volant de ville en ville à la recherche de sa femme! — « Monsieur et Mme Luzarches », telle est l'inscription que portent les registres d'hôtel. Balaroc, retrouvant sa femme, il faut absolument que Luzarches lui présente Mme Luzarches. La jeune Italienne Lucrezia se trouve là fort à propos pour remplir cet office. Balaroc les enferme tous les deux dans la même chambre, où ils passent la nuit, gardés à vue par un fidèle domestique. Il

1. Distribution : Balaroc, *M. Dorgat*. — Luzarches, *M. Regnard*. — Bellaggio, *M. Lureau*. — Corsini, *M. Allart*. — Pietro Pietrini, *M. Guffroy*. — Dardizon, *M. Dubos*. — Tambrino, *M. Veret*. — De Saint-Enogat, *M. Sérard*. — Beppo, *M. Lagrange*. — Carlo, *M. Paulet*. — Theobaldo, *M. Cotte*. — Ernesto, *M. Colson*. — Jenny, *Mlle Aciana*. — Lucrezia, *Mlle Henriot*. — Ernestine, *Mlle Aimée Martial*. — Amalia, *Mlle Guérin*.

faut, de force ou de gré, qu'ils soient unis ou qu'ils disent pourquoi ils ne le sont pas. Lucrezia a un père, gendarme pontifical, qui ne badine pas sur l'article, et qui, flanqué de deux brigands calabrais armés de fins stylets, oblige Luzarches à demander la main de celle qu'il a compromise. — Voilà qui vous apprendra, jeune homme, à courir les routes en compagnie d'une femme mariée! C'est alors que Luzarches a tout lieu de croire bien surfaite la réputation de « la belle Italie », où il a trouvé une union, qu'il ne cherchait point, et un duel, qu'il ne peut éviter quand même, car Balaroc n'est qu'à moitié dupe. Une rencontre au sabre a été décidée, et nous assistons à une poursuite à l'américaine, remplissant une bonne partie du troisième acte, le plus fou, mais non certes le moins drôle des trois qui composent cette amusante pochade signée Jules Prével et A. Erny, montée avec infiniment de soin par MM. Marx et Derenbourg, et enlevée avec une certaine verve par la troupe de Cluny. MM. Regnard, Dorgat, Dubos et Sérard ont du naturel. Mmes Aciana, Henriot et Aimée Martial sont de jolies femmes et des actrices sympathiques. M. Lureau est bien plaisant dans le rôle d'un chef de gare, qui passe son temps à « débiner » la Compagnie : n'est-ce pas ainsi que procède tout employé d'administration en notre beau pays de France, d'ailleurs si bien administré? Voilà, dans une pure bouffonnerie, un type observé d'après nature.

Les bouffonneries ont leur destin. — *Trois Femmes pour un Mari* s'est joué pendant plus d'un

an; la *Belle Italie* a obtenu en tout sept représentations : qui nous donnera jamais la véritable explication de ce sort si différent de deux farces qui se valent, ou à peu près. La direction du Théâtre Cluny avait-elle si grand intérêt à retirer sitôt de l'affiche la pièce nouvelle — la seconde de l'année — pour la remplacer soit par *Doit-on le dire?* et le *Cabinet Piperlin*, soit par les *Diables roses*, toutes reprises un peu usées?... N'insistons pas.

28 DÉCEMBRE. — Premières représentations (à ce théâtre) des *Jocrisses de l'amour*, comédie en trois actes, de Théodore Barrière et Lambert Thiboust[1], et de l'*Homme n'est pas parfait*, comédie-vaudeville en un acte, de Lambert Thiboust. — On a comparé quelquefois Théodore Barrière et Victorien Sardou : il n'y a pas de comparaison à faire entre ces deux auteurs d'un genre de talent aussi différent que leur nature personnelle, leurs habitudes et leur caractère. Sardou se distingue par une grande habileté et par beaucoup d'adresse, par une souplesse rare et une facilité manisfeste. Il possède un don d'assimilation merveilleux et c'est un arrangeur admirable. Moins lettré que son émule, Barrière était plus inventif et incomparablement plus créateur. Sardou ne manque pas de hardiesse ; mais c'est une hardiesse dans le genre

1. DISTRIBUTION : César Moulinier, *M. Guffroy*. — Bouvenot, *M. Dorgat*. — Armand Goulu, *M. Lerville*. — Théophile Goulu, *M. R. Dubos*. — Marocain, *M. Véret*. — Athalie, *Mlle Billy-Burger*. — Léontine Crochard *Mlle Aciana*. — Blanchette Copin, *Mlle Derville*. — Marthe, *Mlle O. Wohlbrück*. — Emmeline, *Mlle Dumanoir*. — Victoire, *Mlle Carlin*.

de Scribe; celle de Barrière était plus militante et plus originale, de même que son esprit était plus vif et plus mordant, mordant jusqu'à l'âpreté. Sa raillerie était brave sans être impertinente, elle était amère aussi: il possédait, comme tous les vrais artistes, un fond de mélancolie. Il avait de l'orgueil — une vertu! — et point de vanité, — un vice! Pour concevoir, il regardait au dedans de lui-même, et pour composer, il se martelait l'âme et l'esprit et forgeait son œuvre de toutes pièces. Il était moins artiste que Sardou — ne bondissez pas — il était plus auteur dramatique. Quand il tenait une idée, il la menait jusqu'au bout sans gauchir, sans transiger, et la forçait, par son énergique volonté et grâce à son sens droit, à sa logique, à ses instincts dramatiques, a sa loyauté professionnelle, à lui livrer sa conclusion vraie, son dénouement intrinsèque. Nous ne disons pas que ses procédés fussent les meilleurs et les plus faciles : nous croyons qu'un certain défaut d'ordre dans l'esprit, qu'un manque de méthode dû à l'insuffisance de son éducation première, lui faisaient faire plus de chemin qu'il n'aurait fallu et dépenser plus d'efforts qu'il n'était nécessaire ; mais l'imperfection même de son système de travail lui faisait aussi trouver parfois ce qu'il n'eût pas rencontré dans les voies ordinaires. Aussi, chez lui, pas de ces banalités courantes qu'on rencontre même chez certains écrivains de talent. Les expédients où « la poudre aux yeux » joue son rôle n'étaient pas son fait, et il n'a jamais tenté de « faire avaler » au public des faiblesses ou des énormités que sa sincérité

et sa probité d'auteur réprouvaient. Dans tout ce qu'il faisait, il y avait beaucoup de lui-même, cela se sent; de là une grande vitalité dans ses ouvrages et une portée plus grande aussi. Il était passionné; c'était sa plus grande force. En somme, l'œuvre de Barrière est remarquable et fait preuve de qualités rares et supérieures. Le vaudeville tient une vaste place dans cette œuvre. Son esprit n'était pas toujours chargé à mitraille, il le bourrait souvent de gros sel gaulois. Le Palais-Royal lui dut quelques-uns de ses plus francs et joyeux succès. Dans ces pièces gaies, montées parfois à la plus folle bouffonnerie, il eut longtemps Lambert Thiboust pour collaborateur habituel. Du contraste de leurs esprits si divers résultaient des pièces d'une saveur piquante, mêlées de belle humeur joviale et d' « humour » rageur. Tels sont les *Jocrisses de l'amour*. Au sortir de cette farce cruellement joyeuse, Roméo douterait de Juliette, et Paul croirait que Virginie le trompe avec un nabab de la colonie. On y voit deux coquins de neveux, Armand et Théophile Goulu, hébétés d'amour pour deux drôlesses du quartier Bréda. Armand, qui croit à la vertu de Léontine, vous représente un oison plumé par un ange. Théophile, qui n'a plus d'illusions sur sa maîtresse surnommée le « Caïman égyptien », ne se sent pas d'aise d'être grugé tout vif par ce joli monstre. L'oncle Moulinier lui-même tombe dans les panneaux cousus de fils blancs d'une soubrette grimée en grisette qui lui fait croire qu'elle l'adore « parce qu'il ressemble à sa mère! » Chatteries traîtresses,

larmes de crocodile, vocalises séraphiques, chantages au sentiment, grands airs de bravoure, poses à la Madeleine, toutes les fourberies et toutes les roueries de la volière féminine sont là prises sur le fait, calquées sur le vif, avec une imagination surprenante des ramages de l'amour vénal et de l'amour dupe. Il y a du rire et du ricanement, de la belle humeur et de l'amertume dans cette comédie à deux voix, où la gaieté franche, qui était le don de Lambert Thiboust, tempère l'ironie acide de Théodore Barrière. Jamais peut-être on n'a serré dans un plus étroit espace plus de situations plaisantes, de voltes-faces ingénieuses et rapides. C'est un feu ininterrompu de mots comiques, qui tous partent du fond même de la donnée: quel chef-d'œuvre ! L'interprétation actuelle est suffisante. Mme Aciana est même charmante dans le rôle de Léontine Crochard. M. Dorgat a du naturel, M. René Dubos du comique — un comique ahuri à la Priston — et M. Véret, de la verve dans les rôles de Bouvenot, de Théophile Goulu et de Marocain. M. Guffroy semble au physique la caricature de Geoffroy, dont il a presque le nom : un Geoffroy soufflé et grossi outre mesure. Quant à M. Lerville, un débutant, il a pour le moment... beaucoup de bonne volonté. Où es-tu, pauvre Gil Pérez ! — Très crânement enlevé par Mmes Jane Evans et Aimée Martial, MM. Lureau, Allart et Philippon, l'*Homme n'est pas parfait*, — signé Thiboust seul — a retrouvé à Cluny le vif succès qui l'avait accueilli, il y a vingt-deux ans, aux Variétés, où il fut créé par Alphonsine et Geor-

gette Ollivier, Christian, Grenier et Hittemans. Il y a bien de la philosophie dans ce tableau naturaliste, où l'on voit Madeleine, la marchande de la halle, qui, pour ramener à elle « son homme » coupable de l'avoir un instant lâchée en faveur de Nini Mouchette, une brunisseuse rencontrée à l'Élysée-Montmartre, propose à l'ami Boirot de la conduire au bal Robert. Et pourtant Boirot n'aime que les femmes du monde parce qu' « avec elles, quand on a fini de rire, — on peut causer ». Comme celle des *Jocrisses de l'amour*, la reprise de *l'Homme n'est pas parfait* a beaucoup réussi. Un de nos excellents confrères y est même allé de « sa larme ». Pourquoi pas ? — Ces deux pièces termineront fort heureusement l'année 1886 au Théâtre Cluny.

	Nombre d'actes.	Date de la 1re représentation ou de la reprise.	Nombre de représentations pour l'année.
Oscar Bourdoche, comédie . .	1		41
Trois Femmes pour un Mari, comédie-bouffe	3		33
Le Livre bleu, comédie . . .	1	29 janvier.	64
Doit-on le dire? comédie. . .	3	29 janvier.	91
* *La Bénédiction des Poignards,* comédie-bouffe	3	25 mars.	3
Un Homme de bronze, comédie-vaudeville	1	28 mars.	15
Le Cabinet Piperlin, com.-bouf.	3	3 avril.	39
Le Misanthrope et l'Auvergnat, comédie-vaudeville.	1	7 avril.	82
Madame est couchée, comédie.	1	4 mai.	74
Les Chemins de fer, com.-vau.	5	8 mai.	133
29 degrés à l'ombre, comédie.	1	5 juin.	56
Un Troupier qui suit les bonnes, vaudeville	5'	3 septembre.	61
Un Mari sur des charbons, com.	1	9 septembre.	12
L'Ile de Tulipatan, bouffonnerie musicale	1	21 septembre.	62
Les Forfaits de Pipermans, comédie	1	26 octobre.	43
Les Diables roses, coméd.-vau.	5	26 octobre.	41
* *La Belle Italie,* coméd.-vau.	3	27 novembre	8
Cavalier seul, comédie. . . .	1	5 décembre.	26
L'Homme n'est pas parfait, vaudeville	1	28 décembre.	4
Les Jocrisses de l'amour, com.	3	28 décembre.	4

MENUS-PLAISIRS

L'année s'ouvre avec le grand succès de ***Pêle-Mêle-Gazette***, qui ne date que de vingt-quatre heures. La 100e représentation en aura lieu le 26 mars, l'amusante revue se jouera encore pendant un mois, jusqu'au 29 avril.

1er MAI. — Première représentation de ***Il était une fois...***, opérette en trois actes de MM. Adolphe Jaime et Dozé-Simiane, musique de M. O. de Lagoanère[1]. Il était une fois... un théâtre qui venait d'obtenir de fort jolis succès en jouant une excellente comédie de M. Albin Valabrègue, l'***Homme de paille***, suivie d'une amusante revue, ***Pêle-Mêle-Gazette***, et qui, on ne sait pourquoi (ou plutôt, on sait trop bien pourquoi), avait la faiblesse de représenter ensuite, sans aucun espoir de succès, même d'es-

1. DISTRIBUTION : Le roi Alexandre, *MM. Dekernel.* — Gardeloi, *M. Montcavrel.* — Candi, *M Delausnay.* — Ernest, *M. Vertin.* — Le commissaire, *M. Antony.* — Alfred, *M. Stéphen.* — La Reine Virginie, *Mme Desclauzas.* — Azur, *Mlle Lardinois.* — Batifolle, *Mlle Bl. Miroir.* — La camerera mayor, *Mlle Ribell.*

time, une pièce de riches amateurs, bonne tout au plus à faire les beaux jours d'une scène provinciale. Donc il était une fois... une reine qui ne voulait pas... se décider à ouvrir à son royal époux la porte de la chambre nuptiale, et un roi qui, las de vouloir... sans pouvoir franchir ce seuil trop vertueux, trompait son attente, une perte de cinq belles années, en « batifolant » de droite et de gauche, à tel point que le grand livre — le livre *jaune* — avait, par *doit* et *avoir*, toutes ses pages remplies des conquêtes du bel Alexandre. Mais la reine Virginie (Virginie devait être le nom de cette personne d'une vertu surannée) possède une nièce dont la main est demandée par trois soupirants, et voilà qu'en voulant écarter, dans sa rage d'austérité, les amoureux de la petite Azur, et par suite d'une bévue du ministre des postes, la reine tombe dans les bras de son polisson de mari, qui.... Enfin Virginie peut faire fondre toutes ses médailles et brûler tous ses étendards de chasteté : son roi est vraiment roi ! Dispensez-nous de vous en dire plus long sur ce livret égrillard, affublé d'un titre parfaitement ridicule, où nous avons remarqué deux ou trois couplets assez bien troussés, mais que ne rachète certainement pas une musique aussi vide d'idées que sottement prétentieuse. C'est en vain que la claque — une claque de chauds amis armés de forts battoirs — avait essayé de faire partager son enthousiasme au public, qui resta froidement poli. Faut-il citer cette parodie, bien souvent faite, du quatuor de *Rigoletto* ; le trio de l'*Invocation à l'amour*, que nous dûmes,

grâce aux susdits romains, entendre trois fois; le quintette: « Passez, passez, mon pauvre Candi », et les couplets de la Fleur d'oranger que Mme Desclauzas détaillait aussi drôlement qu'elle le pouvait? Mme Desclauzas mettait deux actes pour perdre sa fleur, et employait tout un acte à le regretter: c'est beaucoup... Autant la charmante artiste est amusante dans un personnage épisodique, autant elle devient agaçante en un rôle de pièce, où elle n'a qu'une corde, qui n'est pas la bonne, et une suite de couplets fort mal écrits par le compositeur (c'est inconcevable de sa part), pour les restes d'une voix qui tombe. Mlle Lardinois est toujours jolie et chante adroitement. M. Montcavrel se tire le mieux possible d'un rôle de ministre idiot, qui consiste à répéter qu'il en a assez. « Et nous donc! » disait la critique.

1er JUIN. — Premières représentations, à ce théâtre, des *Petits Moyens*, comédie-vaudeville en un acte de MM. Labiche, Gustave Lemoine et Adrien Decourcelle et de *Cadet-Roussel, Dumollet, Gribouille et Cie*, bambochade en trois actes de Clairville et Jules Cordier [1]. — Ce spectacle d'été — qui vaut bien un spectacle d'hiver — débute par la reprise d'une aimable comédie, qui fut jouée au Gymnase pour la première fois le 6 novembre 1850, par Numa, Dupuis, Villars, Mmes Mélanie et

1. DISTRIBUTION : Cadet-Roussel, *M. Montcavrel.* — Le roi Dagobert, *M. Chambéry.* — Gribouille, *M. Ambroise.* — Dumollet, *M. Vertin.* — Guilleri, *M. Liesse.* — Fanfan la Tulipe, *M. Noé.* — Larissole, *M. Antony.* — Sans-Quartier, *M. Stéphen.* — La Mère Michel, *Mme Toudouze.* — La Chanson, *Mlle Dermancourt.* — Fanchon, *Mlle Joissant.* — Colinette, *Mlle Jagetti.*

Edile Riquier. Un jeune mari, non content des joies conjugales, veut se procurer les plaisirs de l'infidélité. Sa femme devine cette propension, et cherche à retenir le volage par les moyens vulgaires : le dépit, les bouderies, la colère, les larmes. — « Ce n'est pas cela! lui dit une tante, femme de tête et d'expérience, tu fais fausse route. Fais ce que j'ai fait avec ton oncle, mon mari, qui cherchait à s'affranchir du joug, emploie les *petits moyens.* » — « Quels sont-ils? » — « Tu vas voir. Ton mari veut sortir, il a rendez-vous avec une belle; il ne sortira pas... » En effet, le mari demande sa redingote : elle est décorée d'un magnifique accroc. — Ma jaquette, alors. — La voici, dit toujours la tante, et les boutons de la jaquette tombent à la moindre tentative pour les rapprocher de leur boutonnière. Un obligeant ami offre-t-il de prêter son paletot, le paletot est empoisonné par un sachet au musc. Cette partie du vaudeville ressemble peut-être un peu à une boutique de fripier... Enfin, d'habits en habits, de petits moyens en petits moyens, on arrive facilement au terme de l'acte, au désistement du mari, à sa réconciliation avec sa femme. Un rôle fort bien joué par M. Montcavrel, celui de l'oncle, jette de la gaieté dans cet ouvrage, un peu léger de fond, mais lestement et spirituellement écrit. Le public a fait, grâce à l'acteur, le meilleur accueil à la pièce, et, l'un portant l'autre, ils ont franchement réussi. MM. Larcher (le jeune mari), Chambéry père (le mari trompé), Mme Toudouze (la tante) et Mlle Jagetti (la jeune femme), en dépit d'un accent franc-com-

tois un peu trop prononcé, enlèvent joliment la gentille pièce de Gustave Lemoine, Adrien Decourcelle et Labiche — ce Labiche qu'on joue partout et qui porte bonheur aux directeurs en veine de reprises. — M. Blandin a eu l'idée de remonter ensuite une pochade beaucoup plus connue en province qu'à Paris : *Cadet-Roussel* et ses vieilles chansons. Nous avons ainsi entendu tous les timbres du Caveau et quantité d'airs populaires qui ont réjoui nos pères. Il n'est pas besoin de raconter l'intrigue d'une pièce — « bambochade », dit l'affiche — dont les principaux personnages ne sont autres que Cadet-Roussel et le roi Dagobert, Dumollet, Gribouille et compère Guilleri, la mère Michel et M. de la Palice, Mme Grégoire et Fanfan la Tulipe... Pour notre part, nous avons goûté un vif plaisir à entendre, très habilement arrangés et attachés ensemble, les airs d'autrefois, interprétés avec beaucoup de bonne volonté par la jeune troupe du boulevard de Strasbourg. Le brillant finale du premier acte sur l'air : « *On va lui percer le flan* », et l'aimable duo de *Fanfan la Tulipe*, fort gentiment chanté par Mlle Joissant et M. Noé, ont enlevé tous les bravos. Les personnes qui, comme nous, aimaient les vieilles chansons, qu'on a rarement l'occasion d'entendre aujourd'hui, pouvaient aller aux Menus-Plaisirs : le naïf pot-pourri qu'on y donnait était un ragoût qui n'était pas sans saveur. Avec une pincée de bon sel gaulois, c'eût été parfait.

Accompagné de *Ma femme et mon Parapluie* et des *Méli-Mélo de la rue Meslay*, — *Cadet-Roussel*

Dumollet, Gribouille et Cie sera joué jusqu'au 15 juillet.

4 SEPTEMBRE. — Réouverture : ***Fla-Fla***, comédie-vaudeville en trois actes de M. Gaston Hirsch, musique de M. Hervé. « Il fait chaud comme dans un *four!* » disaient en s'épongeant le front les spectateurs de ce soir : on se venge comme on peut. Peu importe, d'ailleurs, la température : quel que soit le chiffre de degrés centigrades que puisse marquer le thermomètre, les bonnes pièces seront toujours de bonnes pièces, — voyez plutôt le *Supplice de Tantale*, qui se jouait en lever de rideau, — et les autres resteront ce qu'elles étaient... Nous nous imaginons que M. Blandin n'a jamais compté outre mesure sur une comédie-vaudeville qu'il ne semblait donner qu'à regret et comme contraint et forcé. A dix heures du soir, le rideau n'était pas encore levé sur le premier acte de *Fla-Fla;* à minuit, tout était fini, bien fini. C'est dire que la pièce est courte : oserons-nous ajouter qu'elle a encore paru trop longue à quelques-uns d'entre nous qui se sont lâchement retirés après le second acte, déjà fixés, hélas! sur le résultat de cette soirée de réouverture? Quelques mots, assez heureux,

1. DISTRIBUTION : Scipion de Corempré, *M. Larcher.* — Van Stroup, *M. Chambéry.* — Agénor de Valdebrèze, *M. Antony.* — Frémens, *M. Ozanne.* — Narcisse, *M. Ambroise.* — Clamput, *M. Vavasseur.* — Inspecteur des jeux, *M. Vaslin.* — Premier monsieur, *M. Colleuille.* — Premier garçon, *M. Gelly.* — Fla-Fla, *Mme Harris.* — Saidé, *Mlle Berthier.* — Justine, *Mlle Marie Joyeux.* — Geneviève de Brébant, *Mlle Dharville.* — La Bique, *Mlle Blancheteau.* — Turbine, *Mlle Gauthier.* — Cabri, *Mlle Busson.* — Capsule, *Mlle Saint-Villars.*

à notre humble avis, ne pouvaient racheter la faiblesse d'une intrigue invraisemblable et insensée, et dès le joli cancan qui termine le deuxième acte, la partie était irrémédiablement perdue. — Pour être Belge, M. Van Stroup n'en est pas moins homme; à ce titre, il a le droit, tout comme un autre, d'être trompé. Mme Flavie Van Stroup a filé, un beau jour, pour vivre, sous le nom de Fla-Fla, avec le jeune Scipion de Corempré, et s'enrégimenter dans le bataillon de « grues » de la belle espèce, répondant au nom de La Bique, de Turbine, de Capsule, de Geneviève de Brébant, et commandées par l'intrépide Saïdé. De rivales qu'elles étaient, Fla-Fla et Saïdé, la femme du monde et la cocotte, sont devenues amies intimes, et en avant la noce!... C'est au milieu d'un quadrille échevelé — l'illustre auteur de l'*Œil crevé* a passé par là — que M. Van Stroup, flanqué de ses deux témoins aussi Belges que lui, vient relancer, le revolver à la main, le jeune Scipion de Corempré, faisant la fête malgré lui, et fuyant, éperdu, devant ce genre de duel à l'américaine. Le mari divorcé prétend que son ex-femme « se tienne » et ne fasse pas plus parler d'elle sous le surnom de Fla-Fla, qu'elle ne l'a ridiculisé sous son propre nom : on est Van Stroup, ou on ne l'est pas. — « Épousez-la, s'écrie-t-il, ou je vous tue comme un chien! » Scipion préfère épouser, — comme une bête qu'il est : car il aura bientôt assez de sa femme — qui n'est qu'une *fille*, et qui paraît disposée à lui en faire porter, tout comme à son premier mari. Fla-Fla elle est née : Fla-Fla elle vivra... Pas trop longtemps cependant... Aussi

bien défendue que possible par Mlle Harris, qui a de l'élégance et de la distinction, par Mlle Berthier, qui a de l'intelligence et de la physionomie, par MM. Larcher et Chambéry, qui se montrent bons comédiens dans les mauvais rôles de Scipion de Corempré et de Van Stroup, la pièce disparaîtra de l'affiche au bout de cinq représentations. M. Hervé avait cru devoir, pendant ses vacances, se faire naturaliser Anglais : chacun prend son plaisir où il le trouve, n'est-il pas vrai, et nous ne contestons pas au « compositeur toqué » le droit de changer de patrie. Mais il faut avouer que sa nouvelle nationalité ne lui a pas porté bonheur : jamais sa musique ne nous a paru plus terne et plus vide.

17 SEPTEMBRE. — Première représentation de *Le Sous-Préfet*[1], comédie en un acte de M. Albin Valabrègue, et reprise de l'*Homme de Paille*. — Dans son désir — un désir que nous comprenons — de nous faire perdre à tout jamais le mauvais souvenir de *Fla-Fla*, la direction des Menus-Plaisirs s'empressait de nous convier à la première représentation d'un acte signé Albin Valabrègue, et digne de lui, précédant la reprise de son plaisant *Homme de paille*. Le *Sous-Préfet* — tel est le titre de la petite comédie nouvelle — a réussi sans conteste. La pièce peut se raconter en quelques mots. Il s'agit de deux braves bourgeois de province — oh! ces provinciaux! — dont le gendre idéal est un fonctionnaire de l'ordre administratif, le pre-

1. Joué par *MM. Larcher, Chambéry, Dacheux, Mmes Toudouze, Joissant, Joyeux.*

mier de l'arrondissement. Marier Jeanne à M. le sous-préfet, tel est le rêve bizarre — après ça, tous les goûts sont dans la nature! — du bonhomme Mélinard. Vous jugez de sa joie quand, précisément, le sous-préfet vient, accompagné de son oncle, demander la main de Mlle Mélinard, et vous vous amusez du quiproquo, quand vous apprenez, avec les Mélinard, que le sous-préfet ne parlait pas pour lui, mais pour son oncle quinquagénaire. Le quiproquo se prolonge drôlement, et se termine enfin, quand le sous-préfet, devenant amoureux de la jeune fille, se décide à l'épouser... Mais paf! une dépêche : il est révoqué! — Touchez là, monsieur, ma fille n'est pas pour vous... — Nouvelle dépêche : le ministre — qui a réfléchi — le nomme préfet! Le préfet épouse, comme de juste, et la pièce, gentiment enlevée par MM. Larcher, Chambéry, Dacheux, Mmes Toudouze et Joissant, est applaudie, comme elle le mérite, par un public désormais fort sympathique à l'auteur du *Bonheur conjugal*. C'est avec un vif plaisir qu'on a retrouvé, ce jour-là, sur l'affiche l'*Homme de paille*, le premier grand succès de M. Valabrègue. N'est-ce point à partir de l'*Homme de paille* qu'on s'est aperçu que ce Valabrègue n'était décidément pas le premier venu? La suite, fort heureusement, n'a point fait mentir nos prévisions : le *Bonheur conjugal* a prouvé que le vaudevilliste avait décidément un vrai tempérament comique. Ses plaisanteries ne sont pas toujours de premier choix, et à côté de bonnes et franches saillies, on trouve, dans l'*Homme de paille*, des mots qui, depuis longtemps, ont couru les petits jour-

naux. Peu importe : le tout constitue un mélange qui a sa saveur, et la pièce vaut d'être vue, et même revue. Des trois actes de l'*Homme de paille*, c'est peut-être le premier que nous aimons le mieux. Il est bien fait, rapide, et joyeux en même temps; le dialogue en est gai, nourri et alerte. Les deux autres sont pleins d'amusantes balivernes, et l'on s'est encore fort diverti aujourd'hui aux Menus-Plaisirs. M. Montcavrel avait créé d'une façon remarquable le personnage du sous-Giboyer Lambrequin. Il le joue toujours avec beaucoup de verve, de tact et de justesse : il y est vraiment très « nature ». A M. Denizot, qui exagérait la lourdeur et la niaiserie de Bonibard, nous préférons de beaucoup M. Chambéry, une très satisfaisante ganache. Mme Toudouze rend avec sa rondeur habituelle le personnage de la belle-mère, qui porte les culottes dans la maison du *black-boulé*, et M. Larcher donne une fort bonne tournure au candidat soupirant.

11 OCTOBRE. — Première représentation des *Petites Manœuvres*, comédie en trois actes de feu Alfred Delacour et de M. Eugène Champvert [1]. — Nous avions déjà les *Petits Moyens* de Labiche. Voici les *Petites Manœuvres* — vu le style ordinaire de la pièce, on eût pu dire les *Petits Trucs*— de feu Delacour, de M. Eugène Champvert (lisez :

1. DISTRIBUTION : Piquoiseau, *M. Montcavrel.* — Batifol, *M. Chambéry.* — Georges Durey, *M. E. Larcher.* — Pédalinski, *M. Antony.* — Paul des Haudriettes, *M. Dacheux.* — Oscar, *M. Numas.* — Lionel de Pont-Audemer, *M. Dubreuil.* — Rosalba, *Mlle Blanche Ollivier.* — Dianne, *Mlle Jagetti.* — Ernestine, *Mlle Joissant.*

Gadot), et de M. William Busnach « qui désire garder l'anonyme ». Georges Durey fait la cour à la jolie Diane, qui résiste mollement et qui ne résistera plus du tout le jour où elle verra son mari Batifol « batifoler » en dehors de son ménage. La petite manœuvre de Georges consistera donc à mettre dans le paletot de son ami (inutile de dire que cela se passe entre amis) une lettre de Rosalba, la danseuse de l'Eden, et voilà Batifol courant après la Rosalba : le truc réussit. Piquoiseau, propriétaire des grands magasins de l'*Automne,* est très pressé de marier sa fille Ernestine (cela se comprend) afin de pouvoir mener librement la vie de garçon, qu'autorise sa situation de veuf (ou de chat échaudé, comme il dit). Pour la « caser » plus vite, il tend le piège inventé par son beau-père Villebrequin, et dans lequel il est tombé lui-même autrefois. Dès qu'il aperçoit un prétendu possible, M. Paul des Haudriettes par exemple, il s'écrie, parlant à sa fille : « Tu épouseras Gaston! » Évidemment, Gaston n'est là que pour la frime; mais cette scène, souvent répétée, peut entraîner un amateur. Paul des Haudriettes ne tombe pourtant pas dans le panneau et motive la réflexion d'Ernestine : « Ah! papa, au lieu d'employer ton bête de truc, si tu m'avais laissé lui faire de l'œil comme une fille bien élevée, il y a longtemps que je serais mariée!... » Ce fragment de dialogue vous donnera tout de suite l'idée du langage des personnages. Un peu bien naturaliste, n'est-ce pas, mais portant d'ailleurs le millésime de nos jours. Ajoutez à cela quelques calembours assez risqués,

quelques plaisanteries diablement salées et prouvant que la censure n'existe plus que de nom. Joignez à l'action principale des *Petites Manœuvres* un domestique-poète, cousin du Baptiste de la *Vie de Bohème*, et un pianiste polonais (que nous avons vu, lui aussi, dans bien des pièces), jouant avec son nez, avec son coude, avec ses pieds, et même avec ses mains, pour « épater la Russie », en la personne de son rival Ivan Kropotokoff... Tout cela est drôle sans être bien neuf et la vérité nous oblige à déclarer que le public a paru se contenter de la drôlerie, sans demander la nouveauté. M. Montcavrel est excellent dans Piquoiseau, qu'il joue avec son naturel ordinaire; M. Eugène Larcher a de l'entrain dans le rôle de Georges Durey; MM. Chambéry, Dacheux, Antony, Numas, Mlles B. Ollivier, une débutante intelligente, et Jagetti, forment un ensemble suffisant pour assurer pendant un mois le succès des *Petites Manœuvres*. La *Crevette*, comédie en un acte de M. William Busnach [1], accompagnait la grande pièce.

11 NOVEMBRE. — Premières représentations (à ce théâtre) des *Domestiques*, comédie en trois actes, mêlée de couplets, de MM. Eugène Grangé et Raymond Deslandes, et d'*Une Fille terrible*, vaudeville en un acte d'Eugène Deligny. — En attendant *Volapük-Revue*, de MM. Busnach et Vanloo, les Menus-Plaisirs nous ont donné un spectacle de transition.

1. Jouée par *MM. Dacheux, Antony, Mmes Lhery, Bonnal* et *Blancheteau.*

Dans *Une Fille terrible*, Mme Toudouze a repris, non sans succès, le rôle de Zénaïde, où Mlle Flore se montrait, il y a quarante ans, d'un sublime grotesque. Son embonpoint ajoutait encore à l'effet. « C'est de la graisse comique, comme la graisse de Mlle Georges est de la graisse tragique, » disait Théophile Gautier. En même temps que Mme Toudouze, le public de 1886 a paru goûter Mlle Lafourcade sous les traits d'Anaïs, — Anaïs, jadis créée par Mme Suzanne Lagier. Vous voyez que tout cela nous reporte assez loin. Les *Domestiques* ne datent que de 1861 — ce qui est déjà bien suffisant — et furent joués aux Variétés par Charles Potier, Kopp, Grenier, Mmes Dupuis et Aline Duval. Nous nous demandons pourquoi les auteurs ont cru rajeunir leur œuvre en y mettant, à côté des *gandins* d'autrefois, les *horizontales* d'aujourd'hui. A part ces disparates inutiles, le fond de la pièce est encore amusant, les situations sont drôles : il y a beaucoup de gaieté et même d'observation dans ce vaudeville qui conclut par un aphorisme absolument vrai : « Les domestiques seront toujours nos maîtres ! » Mlle B. Ollivier a de la verve et de la rondeur dans le rôle de la cuisinière Julie, M. Chambéry est un bon comédien; MM. Dacheux, Numas, Antony, méritent aussi des encouragements. Bref, le spectacle a tout ce qu'il faut pour amuser le public — à condition qu'il vienne. Il s'agit de le faire venir : tout est là !

11 DÉCEMBRE. — Première représentation de *Volapük-Revue*, revue en trois actes et neuf ta-

bleaux de MM. William Busnach et Albert Vanloo[1]. — Les directeurs sont changeants : M. Blandin avait eu deux succès, coup sur coup, avec MM. Blondeau, Montréal et Grisier ; il a craint de n'en avoir pas un troisième et a laissé partir vers les Folies-Dramatiques les auteurs d'*Au clair de la lune* et de *Pall Mall Gazette*. MM. Busnach et Vanloo ont donc été chargés d'écrire pour le théâtre du boulevard de Strasbourg la revue de cette année 1886, dont Paulus — Paulus lui-même — est le compère. L'ouvrage est joliment monté : le tableau des Porcherons est charmant ; celui du Concert-Tunisien, avec la belle Fatma, est amusant ; le retour des troupes du Tonkin chatouille comme il convient la fibre patriotique. Que manque-t-il donc à cette revue pour enlever le public, qui adore ce genre de spectacle ? Il lui manque, nous ne dirons pas l'esprit, mais la gaieté. Une ou deux idées ingénieuses — la fanfare des Beni-Bouffe-Toujours en était une — et des couplets lestement troussés :

1. Distribution : Gourgandin — Paulus, *M. Paulus.* — Michu — Mustapha — Flambart, *M. Montcavrel.* — Un régisseur — Homère — le recenseur, *M. Chambéry.* — Gontran — un inventeur, *M. Larcher.* — Saint-Médard — 1re victime — Ramponneau — Zaïdonna — maître Ambros, *M. Ambroise.* — Colé — Joseph — Soutchi — un notaire, *M. Antony.* — D'Artagnan — Vadé — Ali — Scapin, *M. Dacheux.* — Virgile — Jacques Bonhomme, *M. Numas.* — Un facteur — 2e victime — Merlanfri, *M. Vavasseur.* — La Fête des Fleurs, *Mme H. Bepoix.* — Toinon — la Fête du Soleil — une cantinière — Oreste, *Mlle Lardinois.* — Félicité — Oggera, *Mme Toudouze.* — Mme Romulus — Gervais — la Cigale, *Mlle Bonnal.* — Victoire — Mme Cartouche, *Mlle Ollivier.* — Exposition de 1889, *Mlle Darti.* — Francine — Mélie — Ève, *Mlle Irma Bury.* — Fatma, *Mlle Brunay.* — Une dame, *Mlle Jagetti.* — Polyte — Krao, *Mlle Lavainne.* — La Dubarry — le Cercle militaire, *Mlle Léry.*

il n'en faut guère plus pour faire la vogue de tout l'hiver. Comment MM. Busnach et Vanloo, qui sont d'habiles gens, connaissant à fond leur métier, ont-ils pu se laisser aller à écrire, au gré de quelques-unes de leurs chanteuses, de grands airs qui n'en finissent plus et ne servent qu'à refroidir l'assistance, en ralentissant un défilé qui doit être rapide et rondement mené. Des coupures, beaucoup de coupures et encore des coupures : tel est le conseil que leur donnaient les critiques du lendemain : car il devait rester à *Volapük-Revue* assez de choses plaisantes pour divertir les Parisiens, qui ne sont pas fort exigeants sur la la matière et ne demandent qu'à s'amuser de peu. Voici donc — quelques scènes nous ont même paru assez nouvelles — le nouvel Hôtel des postes, où « le service ne fonctionne pas encore »; les petites femmes qui nous disent de leur voix la plus fausse : « Nous sommes les grands bâteaux transatlantiques ; » le reporter qui se fait poignarder en pleine rue, afin d'avoir l'article à sensation qui lui manque (la scène a été très finement jouée par M. Larcher); le paysan de Coulibœuf, qui vient faire la noce à Paris, sous prétexte qu'il a besoin de voir M. Pasteur, ayant été mordu par sa belle-mère; la mulâtresse bon teint, dont la danse « des hanches » a été bissée; le nouveau programme de l'Université (gymnastique et hydrothérapie), dont Homère et Virgile ont été impitoyablement rayés comme deux raseurs; le monsieur qui vient chanter : « Je suis la pastille Géraudel, » et qui, ne se lassant pas d'être expulsé, promet de revenir;

le tableau des Porcherons, qui se termine par un refrain du vieux temps fort bien dit par Paulus, et par une « fricassée » qu'on a redemandée; la scène fort drôle dudit Paulus et de Mme Toudouze, deux nouveaux mariés, dont la chambre à coucher est traversée par le Métropolitain (le chemin de fer de Jenny l'ouvrière !); le duo italien des deux Jeûneurs; le tableau du retour du Tonkin, avec les petits enfants de troupe tout barbus; la traditionnelle lettre du compositeur au chef d'orchestre, qui a mené l'ouvrage à la... troisième représentation; une bonne parodie de M. Mounet-Sully dans *Hamlet* et de Mme Marie Laurent dans *Jacques Bonhomme*, etc. Bref il restait, nous l'avons dit, à cette Revue considérablement allégée, assez de scènes amusantes pour en établir le succès... Mlle H. Bépoix est une aimable commère, et M. Montcavrel a toutes les qualités requises pour faire un excellent compère. M. Paulus y est terne, mais comme il se rattrape avec ses chansons! Là, dans son répertoire, il est vraiment original et inimitable, et mérite d'être applaudi pour sa verve et pour son entrain.

	Nombre d'actes.	Date de la 1re représentation.	Nombre de représentations pour l'année.
Pêle-Mêle Gazette, revue. . .	4 a. 7 t.		122
Le Roman d'un Notaire, com.	1		165
* *Il était une fois*, opérette. .	3	1er mai.	31
Le Merle, comédie.	1	6 mai.	47
Les Petits Moyens, comédie. .	1	1er juin.	31
Cadet-Roussel, Gribouille et Cie, bambochade.	3	1er juin.	52
Les Hommes qui ne fument pas, comédie-vaudeville.	1	24 juin.	11
Les Méli-Mélo de la rue Meslay, comédie-vaudeville. . .	1	4 juillet.	30
Poste-restante, comédie-vaud.	1	5 juillet.	35
Ma Femme et mon Parapluie, comédie-vaudeville	1	8 juillet.	8
* *Fla-Fla*, comédie-vaudeville.	3	4 septembre.	5
Le Supplice de Tantale, com.	1	4 septembre.	14
* *Le Sous-Préfet*, comédie . .	1	18 septembre.	32
L'Homme de paille, com.-vau.	3	18 septembre.	23
La Crevette, comédie.	1	11 octobre.	35
Les Petites Manœuvres, com.	3	11 octobre.	45
Les Domestiques, vaudeville. .	3	11 novembre.	27
Une Fille terrible, comédie. .	1	11 novembre.	17
* *Volapük-Revue*, revue . . .	3 a. 9. t.	11 décembre.	24



THÉATRE DU CHATEAU-D'EAU

C'est au compte de M. Ulysse Bessac, devenu le seul maître du théâtre de la rue de Malte, qu'il faut mettre l'abondante consommation de « mélos » débités sur cette scène en l'an de grâce 1886. Enregistrons tout d'abord, à la date du 24 janvier [1], la première représentation d'un drame en cinq actes et neuf tableaux de MM. Gaston Marot et Clairian, intitulé la *Casquette au père Bugeaud.* Pourquoi le drame s'appelle-t-il ainsi? On n'a jamais pu savoir. La casquette, ou plutôt le bonnet de coton légendaire, apparaît bien au second tableau ; mais le général Bugeaud lui-même ne joue dans la pièce qu'un rôle épisodique... Enfin, ne chicanons pas un titre. La sœur du sergent Pierre Meunier a été déshonorée par le lieutenant William Durosel, fils

1. On a joué jusque-là le *Marchand d'habits*, de M. Auguste Générès, repris par le triumvirat Bessac, Péricaud et Gravier, le 14 décembre de l'année précédente.

d'un vieux brisquard qui est resté sergent. Pierre Meunier surprend le secret de la faute de sa sœur. et il veut la venger. Un engagement avec les Bédouins, en lui fournissant l'occasion de gagner ses épaulettes, lui permet de souffleter Durosel. Un duel est décidé. Or, Durosel, un brave à tous crins, mais une canaille, profite de ce moment pour passer à l'ennemi, chez lequel nous le retrouvons, un instant après, exhalant contre ses compatriotes une haine qu'on ne s'explique guère, tant elle est subite. Le vieux Durosel, le père du traître, a appris la conduite de son fils, et jure qu'il le tuera de sa propre main, ce qu'il accomplit au dernier tableau, au moment où lui-même est frappé à mort dans un combat avec les Arabes. Rose, l'intéressante victime du traître William, se fait religieuse au huitième tableau. Ajoutez à cela l'amour caché d'une Arabe pour le commandant Yousouf, qu'elle sauve au péril de sa vie, des défilés militaires et..., dans les montagnes, une chasse au lion dans laquelle nous assistons aux débuts du célèbre Jules Gérard ; des coups de fusil et de yatagan, et vous aurez la pièce, vieux jeu sans doute, mais intéressante et de nature à plaire au public spécial de ce théâtre. Nous demandons toutefois la permission de nous étonner de la scène où l'on nous représente Lamoricière et Cavaignac se livrant à des tirades patriotiques et républicaines à propos de la démission de ce dernier. Que diable viennent-ils faire dans cette action ? Nous aurions carrément supprimé cette scène, qui ne tient à rien, et qui ne sert qu'à détourner l'attention sur des per-

sonnages tellement épisodiques, qu'on ne les aperçoit plus ensuite. Les décors sont soignés et l'interprétation est fort convenable. Gravier (le vieux sergent), Dalmy (Yousouf), Meillet (Pierre Meunier), et M[mes] Verteuil, Gravier-Magnier et Désirée sont particulièrement dignes d'une mention spéciale. Tous les rôles épisodiques, et ils sont nombreux, sont tenus en conscience. La figuration marche bien et les fusils partent tout seuls. Le 14 mars aura lieu la 50e représentation de la *Casquette au père Bugeaud:* voilà, certes, un joli succès pour le théâtre qui nous occupe.

2 AVRIL.—Première représentation de *Paris qui pleure*, drame en cinq actes et six tableaux, dont un prologue, par M. Xavier Bertrand[1]. Pour les représentations de M. Gravier, dont le nom s'étale en vedette sur les affiches du Château-d'Eau, le théâtre de la rue de Malte nous offre aujourd'hui un drame inédit, signé Xavier Bertrand. Mais M. Gravier est, depuis longtemps déjà, fort avantageusement connu dans le quartier. Quant à Xavier Bertrand, nous parierions volontiers qu'il s'agit là

1. DISTRIBUTION : La Ronçay, Gérôme, *M. Gravier.* — Ricard, *M. Dalmy.* — Duhamel, *M. Albert.* — Henri Pernelle, *M. Meillet.* — Etienne Boulotot, *M. Gatinais.* — Commissaire de police, *M. Malet.* — Auguste, *M. Mantel.* — Juge d'instruction, *M. Darles.* — Baptiste, *M. Dervet.* — Un passant, *M. Dannequin.* — Le Rouquin, *M. Arsène.* — Louise Duhamel, *M[me] Blanche Verteuil.* — La Goupillaud, M[lle] *Sézanne.* — Fernande, *M[lle] Adèle Nantier.* — Lucile, *M[lle] Raymonde.* — Séraphine, *M[me] Gravier-Magnier.* — La Flemmarde, *M[lle] d'Elbée.* — La mère Pacaud, *M[me] Chevalier.* — Marie, *M[lle] Malet.* — Une mendiante, M[lle] *Malet.* — Un gamin, *M[lle] Henriette.* — Une femme, *M[lle] Desroche.* — Le petit Henri, *La petite P. Breton.*

d'un pseudonyme, dissimulant, assez mal du reste, le nom d'un des auteurs attitrés de l'endroit, et bien que le dramaturge ait cru pouvoir s'autoriser de la Mi-Carême pour s'affubler d'un faux nez, nous avons sans peine reconnu la marque d'un des fournisseurs habituels de la maison Bessac et Cie. Peut-être M. Gaston Marot, par exemple, a-t-il craint de voir ses confrères jaloux s'insurger contre son monopole et le traiter d'accapareur. Le scrupule est louable, en tout cas, et puisque l'affiche nomme Xavier Bertrand, c'est à Xavier Bertrand que nous adresserons nos éloges : le mélodrame joué ce soir renferme, comme on dit, toutes les herbes de la Saint-Jean, mais il se tient debout, et n'est certes pas plus mauvais que bien d'autres qui ont eu, sur la même scène, un honnête succès. *Paris qui pleure* est un titre général s'appliquant, au particulier, à la lamentable histoire d'un banquier, M. La Ronçay, volé par son caissier et contraint de se faire commissionnaire du coin, sous le nom de Gérôme. Pauvre Gérôme ! Infortuné La Ronçay ! On n'a pas fait que lui voler son argent, on lui a pris encore sa fille, qu'il croit morte, et qui, changée en nourrice, est devenue la fille de Fernande — la femme pour qui le caissier a jadis volé — et d'un souteneur de la pire espèce appelé Ricard. Les cinq actes de la pièce sont remplis par les émouvantes péripéties qui amènent, avec la découverte de la vérité, le châtiment des coupables. Mais il faut arriver au quatrième pour rencontrer l'une des meilleures scènes du drame : une mère forcée d'avouer à son fils que, pour sauver l'hon-

neur de son nom, elle a tué son père. Le caissier, bon pour le bagne, s'était, en effet, déclaré trop lâche pour se faire justice lui-même. La situation est évidemment dramatique, et la scène a été jouée dans une note très juste par Mme Blanche Verteuil et par M. Meillet. M. Gravier a rendu avec un réel talent le rôle de Gérôme-La Ronçay, et M. Dalmy n'a pas craint d'ajouter une nouvelle création à la série des personnages ultra-antipathiques dont l'ont gratifié les auteurs. Cette fois, il va de pair avec Mme Sézanne, jouant avec beaucoup de naturel le rôle de la Goupillaud, la nourrice sans conscience qui s'est prêtée, pour de l'argent, à la substitution d'enfants dont nous avons parlé. Citons, enfin, dans les rôles épisodiques, la gracieuse Mme Gravier-Magnier, et M. Gatinais, qui ne manque pas de gaieté dans le rôle d'Étienne Boulotot. *Paris qui pleure* est remplacé, le 6 mai, par la *Casquette au père Bugeaud*, qui terminera la saison dramatique.

La musique prend alors possession du théâtre. Glissons sur les quelques concerts donnés sans aucune espèce de succès, et arrivons au *Trouvère*, représenté le 11 juin sous la direction Milliaud. Certes, nous avons déjà vu rue de Malte, bien des entreprises d'Opéra populaire d'été et de Théâtre lyrique de toutes les saisons. Jamais, nous le disons en toute sincérité, nous n'y avions assisté à une représentation aussi parfaitement bonne du *Trouvère*. Cela n'est pas seulement propre et tout à fait convenable ; cela est excellent à tous les points de vue. Résultat d'autant plus extraordinaire, que la direction Milliaud a monté en six jours l'ouvrage

de Verdi, destiné à remplacer *Si j'étais roi*, que M. Dennery lui a interdit comme appartenant, disait-il, au théâtre de l'Opéra-Comique, où nous le verrons reparaître un jour ou l'autre. Vous pensez bien que si le *Trouvère* a été prêt en si peu de temps, c'est qu'il est interprété au Château-d'Eau par des artistes qui l'ont déjà chanté, non pas, comme on l'a dit, au théâtre des Batignolles, mais sur de grandes scènes de province. La Falcon, Mlle de Garden, qui vient de Nîmes, est douée d'une très jolie voix, de soprano dont elle se sert avec infiniment d'adresse et de talent. Elle a dit d'une façon charmante les différents airs de Léonore et a joué et chanté sa partie du *Miserere*, de manière à émouvoir toute la salle, qui l'a très justement applaudie et chaleureusement rappelée. M. Gallois est ce fort ténor qui, pris d'un invincible accès de peur ou surmené par la fatigue de répétitions hâtives, lâcha son rôle au beau milieu d'une représentation du *Trouvère*, donnée par la direction Verdhurt au théâtre de la Monnaie de Bruxelles. M. Furst se trouvait fort heureusement dans la coulisse, tout prêt à remplacer son camarade indisposé. M. Gallois disparut, et oncques ne le revit jamais... à Bruxelles du moins. Au Château-d'Eau, il a vaillamment dit le rôle de Manrique, en dépit d'un organe un peu nasal et rappelant celui de Gayarré. Mais peu importe, l'action du *Trouvère* se passe en Espagne : il est permis de nasiller un brin. Nous ne savons exactement d'où viennent M. Max Chauvreau (d'Algérie peut-être) et Mme d'Harno, héritant des rôles du comte et de la

zingara, créés jadis aux Italiens et à l'Opéra par Graziani, Bonnehée et M[me] Borghi-Mamo. Mais le premier avait une puissante voix de basse élevée, et la seconde faisait applaudir, en même temps que de belles notes graves, de louables élans dramatiques ; c'était là une intéressante Azucena. Après avoir mentionné la très jolie voix de M. Stephan, chargé du bout de rôle de Fernand, et fait l'éloge des chœurs, marchant avec ensemble, comme de l'orchestre, fort bien conduit par M. de la Chaussée, nous aurons rendu pleine et entière justice à la direction qui nous a donné une reprise fort artistique de l'opéra de Verdi. — En attendant le *Voyage en Chine* pour varier les plaisirs.

16 JUIN.—Première représentation (à ce théâtre) du *Voyage en Chine*, opéra-comique en trois actes, de MM. Labiche et Delacour, musique de François Bazin. Avec son invraisemblance patriarcale et la petite couleur réaliste qu'affecte la pièce, le *Voyage en Chine* nous a amusés ce soir, comme les *Rendez-Vous bourgeois* amusaient les fidèles de 1810 ; rien de ce que racontent les auteurs « n'est arrivé », et ils n'ont pas songé un seul instant à chercher concurrence au « fait divers ». Il faut leur savoir gré de s'être tenus dans les régions imaginaires et d'avoir organisé, il y a une ving-

1. DISTRIBUTION : Henri de Kernoisan, *M. Dousse*.— Pompery, *M. Gustave David*. — Alidor de Rossenville, *M. Gautheil*. — Maurice Freval, *M. Speck*. — Bonneteau, *M. Dumouthier*. — Martial, *M. Dumont*. — Madame Pompery, *M[me] Desnoyers*. — Marie, *M[lle] Rousseau*. — M[lle] Berthe, *M[lle] Noelly*.

taine d'années, ce train de plaisir en trois actes, en rétablissant, pendant ce laps de temps, la salubrité du rire. Se moque qui voudra de cette gaiété pot-au-feu : nous souhaitons aux grands seigneurs de la plaisanterie parisienne à la mode de 1886 autant de finesse et de bonne grâce. A propos d'une pièce aussi connue que le *Voyage en Chine*, le lecteur nous tiendra quitte d'une analyse dans laquelle nous serons, d'ailleurs, incapables de faire passer l'entrain, la bonne humeur, l'esprit honnête et sain que l'auteur a répandus dans cette œuvre amusante. Cet opéra-comique est du Labiche du meilleur cru : partout une gaieté facile et de bon aloi; par-ci par-là de vrais traits de comédie; une donnée aimablement originale : voilà en bloc les mérites de cet heureux ouvrage, qui fut représenté à la fin de l'année 1865 et fit rapidement son tour de France. Le terrible, pour le compositeur, c'est qu'on pourrait le plus facilement du monde jouer cette pièce sans musique aucune, et encore obtenir un succès complet. Le *Voyage en Chine*, « paroles de Labiche, musique de Delacour, » dit-on jadis en manière de raillerie. Le poème est, en effet, si plantureux, qu'il étouffe la musique ; on supprimerait la partition sans qu'on y prît garde. François Bazin se tira de cette difficulté en musicien habile et en ayant donné trop de preuves pour se croire le besoin de montrer encore qu'il savait, quand il le fallait, écrire de longs morceaux, et faire tout ce qui concerne son état de compositeur instruit et de première force sur le contrepoint. N'oublions pas que Bazin succéda plus tard à

M. Ambroise Thomas, comme professeur de composition au Conservatoire, et à Carafa, comme membre de l'Institut. Dans le *Voyage en Chine,* il s'étudia à être court, léger, amusant, comme la comédie qu'il était chargé d'illustrer. Ne croyez pas que ce soit mince mérite que d'y avoir réussi ; c'est surtout en musique que le vers de Boileau est une vraie vérité : « Qui ne sut se borner ne sut jamais écrire. » Le compositeur mit cependant à profit les rares moments où on lui laissait la parole ; son chœur de matelots chantant le cidre de Normandie (bissé encore au Château-d'Eau) est un morceau d'orphéon d'une heureuse facture, mais il aurait fallu la verve d'Offenbach ou d'Adolphe Adam, pour lutter avec la verve de Labiche. La pièce, amusante comme une gageure, était autrefois jouée à ravir. Nous nous souvenons encore de Couderc, exquis dans le rôle de Pompéry ; de Sainte-Foy, qui avait rajeuni le comique du mal de mer ; de Montaubry, qui personnifiait avec beaucoup de désinvolture l'intrépide Kermoisan ; de Prilleux, en parfait notaire ; de Mlle Révilly, si amusante dans Mme Pompéry ; de Mlle Cico, qui chantait à merveille et de sa meilleure voix le rôle de Marie ; de Mlle Camille Gontié, une Berthe fort jolie. Sauf peut-être cette dernière, et à l'exception de Montaubry, tous, hélas ! sont morts aujourd'hui. Comme cela nous rajeunit !... Il y a dans la troupe du Château-d'Eau une évidente bonne volonté, et c'est avec plaisir que nous nommerons ici ces illustres inconnus qui se nomment MM. Dousse (Kermoisan), Gaultheil (de Rosen-

ville), Dumouthier (le notaire), Mlle Rousseau (Marie) et qui ne rappellent pourtant que de très loin les créateurs de la pièce. Mais que diable! signifiait l'introduction des *Rameaux* de Faure, chantés par les frères Feitlinger (dont l'un jouait le rôle de Pompéry), et le « dérangement » en trio de cet adorable duo de Lacombe, qui s'appelle l'*Estudiantina ?* La soirée avait commencé par la première représentation d'*Un Amour de Florian*, aimable monologue *chanté* par une fort gentille artiste, Mlle Théol. Auteurs : MM. Émile Max et Leclerc.

23 JUIN. — *Lucie de Lammermoor*. — On ne saurait accuser de *far niente* la direction de l'Opéra populaire du Château-d'Eau. Après le *Trouvère* et le *Voyage en Chine*, et en attendant les *Porcherons* et *Jérusalem*, elle nous conviait à *Lucie de Lammermoor*, aussi bien montée que possible en un théâtre qui n'a pas, comme l'Opéra, 800,000 francs de subvention. Mlle Rafaella Franchino (qui a passé par l'Opéra-Comique, où elle a débuté dans la *Fille du Régiment*) faisait Lucie. La voix est d'un timbre charmant, et son duo avec la flûte, dans la célèbre scène de la folie, lui a valu les bravos de toute la salle. Le rôle d'Edgard était confié à un jeune ténor, M. Bonijolly, qui n'a pas une très grande voix (l'émotion lui en ôtait une partie), mais qui chante juste et mérite d'être encouragé. M. André David est un Asthon à la voix bien timbrée, et il n'est pas jusqu'aux petits rôles, ceux de sir Arthur, de Raymond et de Gilbert, qui ne soient très convenablement tenus par MM. Speck,

Dornan et Lerou. Gros succès pour le fameux sextuor. Ensembles excellents, chœurs et orchestre marchant parfaitement sous la direction de M. de la Chaussée. C'était là une bonne soirée à l'actif du Théâtre-Lyrique de la rue de Malte. Le 6 juillet, début dans le *Trouvère* de Mme Verellen-Corva.

7 JUILLET. — Comme on lui interdisait tous les ouvrages qu'il avait l'idée de remonter, M. Milliaud se rejetait sur *Martha*. Nous ne connaissons guère de plus heureuse destinée que celle de l'œuvre de Flotow. Après s'être primitivement dansée à l'Opéra sous le nom de *Lady Henriette*, *Martha* fut traduite en allemand, de là en italien, et aujourd'hui l'ancien ballet est devenu un opéra français. Partout *Martha* a eu la même faveur ; ce poème aimable, cette musique charmante n'ont pas rencontré un contradicteur ; les difficiles se sont laissé désarmer ; le public ordinaire n'a eu qu'à être ravi. Cette gentille voyageuse est de si bonne composition et de si belle humeur, son sourire est à la fois si bien parisien, viennois et napolitain ! Si vous êtes tenté de trouver que cette musique cosmopolite tourne çà et là un peu au vaudeville et à la rengaine mélodique, cherchez dans les partitions solennelles quelque chose de plus fin et de plus savant que le quatuor du *Rouet*. Mlle Marguerite Mineur est très distinguée dans le rôle de Martha ; on lui reprochait seulement un peu trop de langueur vocale ; elle laisse mourir les notes comme on laisse mourir la vibration d'un cristal ; c'est un murmure qui vaut peut-être le chant, mais la musique de *Martha* est trop précise pour cette

façon toute poétique de poser le son : il faudrait un accompagnement de harpe éolienne, et le directeur de l'Opéra-Populaire, qui a pourtant su réunir de bons instrumentistes, n'en possède pas dans l'excellent orchestre que dirige si habilement M. de la Chaussée. Après Mlle Mineur, qui a été des plus fêtées, les honneurs de la soirée ont été pour le ténor, M. Chevalier, qui a su faire applaudir la célèbre romance de la *Rose*. La soirée avait commencé par un acte de M. Victor Kervani, intitulé les *Bottes du Lieutenant*.

20 JUILLET. — *Don Pasquale*. — Cela n'est pas une nouveauté. Il y a plus de quarante ans que ce chef-d'œuvre est populaire, et que les motifs gracieux qu'il renferme sont fredonnés sur tous les tons. Mais comme il n'a pas été donné à Paris en français depuis le Théâtre-Lyrique de la place du Châtelet, il n'est peut-être pas hors de propos de rappeler en quelques mots l'histoire de cet opéra. Cette tâche sera d'ailleurs moins ingrate que de répéter ici ce qui a été écrit jadis sur cette partition. *Don Pasquale* fut représenté en 1843 au Théâtre-Italien, où il obtint un immense succès. Il resta, depuis lors, attaché exclusivement au répertoire de ce théâtre. Mais, dès 1843, Donizetti avait songé à l'arranger en opéra français pour les scènes de province. Il se fit aider dans son œuvre par ses amis Alphonse Royer et Gustave Vaëz, qui avaient écrit les paroles de la *Favorite* et préparé la traduction de *Lucie*. Le *Don Pasquale*, joué en 1864 au Théâtre-Lyrique par Ismaël, Troy, Gilland et Mlle Léontine de Maë-

sen, et repris aujourd'hui à l'Opéra-Populaire du Château-d'Eau, diffère un peu de la pièce italienne. Les récitatifs ont été écrits par Donizetti. Il faut également signaler quelques changements dans le plan de la pièce. Ainsi le dialogue de la traduction se rapproche davantage de l'ancienne comédie italienne du dix-huitième siècle, à laquelle le sujet est emprunté. Le bal, formant la première scène du troisième acte, a remplacé le chœur des marchandes à la toilette du libretto italien, ce qui a permis de mettre en action un délicieux motif de valse. Enfin, pour en finir avec ces diverses modifications, nous devons faire observer que *Don Pasquale* a été joué, ainsi qu'il aurait dû l'être toujours, en poudre et en costume Louis XV. Lablache, qui, par droit de talent, faisait un peu ce qu'il voulait, avait préféré s'affubler d'un habit noir et y attacher un immense camélia qui devint une tradition. Donizetti s'inclina devant cette fantaisie d'un artiste qui, par son jeu et sa voix mer veilleuse, savait triompher dans tous les rôles qu'il acceptait. La reprise de *Don Pasquale* fait le plus grand honneur à M. Milliaud, un chercheur intelligent qui sait dénicher des artistes et qui a commencé par placer à la tête de l'orchestre un chef de premier ordre, M. de la Chaussée. Bien que *Don Pasquale* ne soit pas, à proprement parler, la pièce du Château-d'Eau, les mélodies originales, fraîches et lumineuses qui se pressent dans la charmante partition de Donizetti ont obtenu le succès qu'elles méritent. Le public a chaleureusement applaudi deux duos pleins de verve, le dé-

licieux quatuor et la fameuse sérénade, depuis longtemps devenue populaire. Mlle Marguerite Mineur a joué et chanté avec beaucoup d'intelligence le rôle de Louise. Le baryton M. Breton est doué d'une très jolie voix, dont il sait déjà tirer un excellent parti. M. Breton ne vient pas plus du Conservatoire que n'en venaient, par exemple, MM. Fugère et Bouvet, sortis du café-concert: il n'en fera pas moins un charmant chanteur, s'il travaille à se défaire du fâcheux grasseyement qui gâte son émission. M. G. David est ce Feitlinger dont nous avions déjà remarqué, dans le Pompery du *Voyage en Chine*, le nez étonnant. Il n'a pas, dans le rôle de Don Pasquale, la gaieté d'un bouffe italien ; mais il montre qu'il sait chanter et prononce admirablement: c'est, en somme, un artiste de réelle valeur. Reste le ténor M. Henri Leroy, dont la voix fort agréable a ravi l'auditoire à l'instant de la sérénade.

2 AOUT.—Première représentation, à ce théâtre, de la *Petite Fadette*, opéra-comique en trois actes et cinq tableaux, de George Sand, musique de M. Th. Semet. —On raconte qu'en l'an 1850, Anicet Bourgeois, célèbre dramaturge, obtint de Mme Sand l'autorisation de découper un vaudeville dans le roman de la *Petite Fadette*. Ce vaudeville, joué aux Variétés, eut beaucoup de succès ; c'était un vaudeville à musique, avec des rondes, des chan-

1. DISTRIBUTION : Landry, *M. André David*. — Barbeau, *M. Boué*. — Cadet-Caillaux, *M. Speck*. — Fadette, *Mlle Noelly*. — Madelon, *Mlle Rousseau*. — Mère Fadet, *Mme Ismaël*. — Sylvinet, *Mlle Maurelli*.

sons, des ballades et des couplets. Et comme tous ces airs étaient charmants, très mélodieux, bien rythmés et faciles à retenir, un éditeur se présenta pour acheter au jeune musicien sa partition. Il la paya CINQUANTE FRANCS. Quelle bonne aubaine! quelle surprise et quelle joie pour le jeune compositeur, lui qui n'avait rien à voir, ni à toucher dans les droits de la pièce, et qui se trouvait d'ailleurs suffisamment récompensé par l'honneur de figurer sur l'affiche des Variétés, à côté d'un dramaturge célèbre! En même temps que la gloire, la fortune lui souriait; il entrait dans la carrière sous des auspices tellement favorables, qu'on s'en étonna autour de lui. D'où venait ce héros, et comment avait-il eu le triple bonheur de collaborer de la façon la plus désintéressée avec un dramaturge célèbre, d'être exécuté par l'orchestre des Variétés et de vendre sa partition 50 francs, en espèces sonnantes, à l'éditeur Grus? Ce héros avait à peine vingt ans, il venait de Lille, et se nommait Théophile Semet. Vingt ans plus tard, il devait traiter le même sujet, oublier sa première partition, et en écrire une nouvelle, mais beaucoup plus importante et dans des conditions bien meilleures. Entre les deux *Petite Fadette* se placent plusieurs ouvrages : les *Nuits d'Espagne*, la *Demoiselle d'honneur*, *Gil Blas* et *Ondine*, que M. Semet fit représenter au Théâtre-Lyrique, sous la direction de M. Carvalho et sous celle de M. Charles Réty. Mme Ugalde aida considérablement au succès de *Gil Blas*. *Gil Blas* n'est peut-être pas la meilleure partition de M. Semet, mais

c'est celle qui, le poème aidant, a le mieux réussi. La complainte de *Gil Blas* est demeurée populaire. On l'a beaucoup chantée ; aussi ne la chante-t-on plus guère aujourd'hui. Ceux qui ont cru que c'était un thème espagnol ont sans doute été trompés par l'étonnante couleur locale de ce morceau. Mme Ugalde la disait avec une désinvolture et des inflexions de voix dont on se souvient... Pourtant s'il est une chose triste, c'est de penser qu'un compositeur qui a écrit une demi-douzaine de partitions, et qui a mis deux fois en musique la *Petite Fadette*, ne peut être joué, à l'âge de soixante ans, qu'en été, au Théâtre-Lyrique éphémère du Château-d'Eau, là-bas, bien loin, derrière les ex-Magasins-Réunis ! Quel beau métier que celui de musicien !... Tout le monde a lu le roman de Mme Sand, une œuvre exquise, une touchante histoire, une merveille de style. C'est du consentement de l'auteur, que Michel Carré, avec ce tact et cette habileté qu'on reconnaît généralement à celui qui fut le vaillant collaborateur de M. Jules Barbier, fit pour la *Petite Fadette* les changements nécessités par la transformation de l'œuvre première. Des pages entières du roman, textuellement reproduites, se retrouvent dans le livre ; la chanson de Fadette y est aussi :

Fadet, Fadet, petit Fadet,
Prends ta chandelle et ton cornet :
J'ai pris ma cape et mon capet,
Toute follette a son folet.

A part le finale du premier acte et les deux duos

entre Fadette et Landry, qui sont vigoureusement touchés, la partition de M. Semet est écrite dans un style sobre, dont la simplicité a çà et là une pointe d'archaïsme qui ne lui messied pas. On voit que le compositeur a voulu rester dans les limites que lui imposait la nature même du sujet. La ronde berrichonne : « Ah ! le joli bois, mesdames ! » par la franchise du rythme et de la mélodie, l'intervention du chœur, les dessins de l'accompagnement et le *toc-toc* du tambour de basque, est un morceau parfaitement réussi. Le finale est traité magistralement, très bien développé et d'un accent tout à fait dramatique. Nous avons remarqué, au second acte, le charmant coloris que l'ingénieux musicien a donné à l'ariette chantée par la mère Fadet :

Ce soir, oublie en dormant
Ton tourment,

le trio entre Landry, Sylvinet et Fadette, le chœur original qui se chante devant l'église et dans lequel les cors imitent le carillon des cloches, le couplet de Cadet-Caillaux et le duo final. Citons encore, au troisième acte, l'air de Barbeau : *Pour noyer le chagrin*... un joli terzetto, et la romance de Landry, dont il faut louer le charme mélodique et le délicieux accompagnement. Le duo de Fadette et Landry, les couplets de la mère Fadet et le chœur rustique, où le compositeur a mis toutes les herbes de la Saint-Jean :

Fêtons la Saint-Jean d'été,

ont été applaudis, comme le reste, ou à peu près. Il est bien évident que le succès de la *Petite Fadette* au Château-d'Eau ne peut dépasser le mois d'août (en septembre recommence le drame); mais il faut féliciter M. Milliaud d'avoir songé à cet ouvrage et de nous avoir ainsi donné l'occasion de réentendre une partition qui méritait d'être tirée de l'oubli. La direction de l'Opéra-Populaire de la rue de Malte n'a pu donner à la *Petite Fadette* la belle interprétation qu'elle avait eue, lors de la création de l'Opéra Comique, en 1869. Mme Galli-Marié (on pouvait s'en fier à cette femme de talent) tirait alors le meilleur parti qu'elle pouvait du rôle de Fadette; le *grelet* de Mme Sand. C'était Rose Friquet des *Dragons de Villars* sous une forme un peu différente. Les romances de M. Semet étaient bien dans la voix de Barré, dont le baryton sympathique les *ténorisait* avec charme. Le brave Potel se taillait lui-même un succès de virtuose avec les couplets de Cadet-Caillaux à sa fiancée, Mlle Madelon. Celle-ci était fort aimablement représentée par Mlle Bélia. Mme Révilly était une excellente mère Fadet; Mlle Guillot un aimable Sylvinet. Gailhard, enfin, Gailhard, à ses débuts, faisait Barbeau. Le « jeune artiste », doué d'une voix superbement timbrée, faisait valoir d'une façon très habile les oppositions de couleur qui se trouvent dans les couplets où le père de Landry, indigné de la conduite de ce jeune homme, exhale son désespoir et cherche à le noyer dans quelques verres de vin. Peu de chose à dire des interprètes actuels. La jolie Mlle Noelly a, du

moins, rendu avec grâce et naïveté le rôle de la Petite Fadette. La voix est un peu courte, mais il y a là une comédienne intelligente et remplie des meilleures intentions. Mme Ismaël est une artiste d'expérience et qui montre qu'elle a su chanter. On lui a fait bisser ses couplets, et c'est elle qui a obtenu fort légitimement un des meilleurs succès de la soirée. L'ouverture de la *Petite Fadette*, qui est fort habilement écrite, a été bien rendue par l'orchestre de M. de la Chaussée. La *Petite Fadette,* alternant avec le *Voyage en Chine* et avec *Martha*, terminera, à la fin du mois d'août, la saison lyrique du Château-d'Eau. Le 13 août, avaient lieu les premières représentations de *Torquemada,* opéra-comique en un acte, paroles de M. Desnar, musique de M. Porcher, joué par MM. Speck, Dumontier, Méran et Mlle Suzanne d'Orange, et de la *Servante de Ramponneau*, opéra-comique en deux actes, paroles de M. Rodembourg, musique de M. Carman, joué par Mlle Noelly, MM. Bonijolly, A. David, Dumonthier, Méran, Pilleyre. — La *Poupée de Nuremberg*, d'Adolphe Adam, complète le spectacle.

24 AOUT. — Reprise de *Jaguarita l'Indienne*, d'Halévy, interprétée par MM. Bonijolly, Freiche, Labarre, Dumonthier, Kennès, Mmes Henriette Levasseur, Élieze. — Dans les derniers jours du mois d'août, débuts de Mlle Paveria dans le *Trouvère*.

Le drame rentrait en scène le 2 septembre avec la *Gueuse*, en cinq actes et huit tableaux, de M. Georges Japy. — « Si vous voulez bien me faire l'honneur d'aller voir la *Gueuse*, au Château-

d'Eau [1] — nous écrivait alors l'auteur, permettez moi de vous demander beaucoup d'indulgence, au moins pour cette fois? » M. Georges Japy n'avait nullement besoin de faire appel à nos sentiments de bonne confraternité : son œuvre se défendait elle-même. Elle ne méritait pas seulement la bienveillance de la critique, elle valait en partie ses louanges et toutes sa sympathie. La « Gueuse » — ne pas se méprendre sur le vocable — est une jeune fille flamande que pousse le patriotisme le plus ardent, et comme dans *Patrie*, de Sardou — terrible comparaison — la scène se passe dans les Flandres, en 1560, pendant la durée de la domination du duc d'Albe, le redoutable ennemi des Gueux, les représentants des plus vieilles familles du pays. Les *Gueux*, tel est aussi le titre d'un drame de M. Jules Claretie, qui fut jadis représenté à l'Ambigu. Il y a, dans l'œuvre de M. Japy, une action qui ne manque pas d'ampleur et plus d'une situation pathétique. Et, ceci est à noter, le style est correct et digne d'éloges. C'est une débutante, Mlle Delphine Murat, qui remplit, non sans talent, le rôle de Jeanne de Nijen. Elle nous a paru fort bien secondée par MM. Dalmy, Meillet et Mme Courbois-Guyon. — La *Gueuse* est remplacée, le 15 sep-

1. DISTRIBUTION : Louis de Laloo, *M. Dalmy*. — François Platen, *M. Albert*. — Marquis de Menténa, *M. Meillet*. — Comte de Nijen, *M. Alteirac*. — Père Bocs, *M. Landrin*. — Benoist, *M. Gatinais*. — Le Bourgmestre, *M. Daleu*. — Le Tavernier, *M. Dervet*. — Le geôlier, *M. Montel*. — Jeanne de Nijen, *Mme Delphine Murat*. — Dona Prisca, *Mme Mary Norton*. — Lise, *Mme Courbois-Guyon*. — Numo, *Mme Mathilde Tessier*. — Une bourgeoise, *Mme Palmyre*.

tembre, par les *Champairol*, de M. Auguste Fraisse.

5 OCTOBRE. — Première représentation de *Juarez* ou la *Guerre du Mexique*, drame en cinq actes et neuf tableaux, de M. Alfred Gassier. — *Juarez* avait été reçu, six ans auparavant, par la direction du Château-d'Eau. Son interdiction par la censure ministérielle fit alors du bruit dans le monde théâtral. *Juarez* ne fut pas joué, mais tout le monde put lire la pièce, qui fut d'abord publiée par un journal quotidien, et parut ensuite en un volume. Nous avions donc lu *Juarez* alors, et nous avions trouvé que M. Alfred Gassier était doué pour le théâtre ; il y a des parties excellentes dans son drame et un bien remarquable sentiment du pittoresque dramatique. Le tort de M. Alfred Gassier, c'est d'avoir mis en scène deux personnages encore vivants : Bazaine et l'impératrice Charlotte. Il les a réalisés avec talent et les a fait vivre théâtralement : c'est possible. C'est une grave question que celle des limites prescrites à la fiction et du droit qu'ont les écrivains d' « aristophaner » leurs contemporains. Quoi qu'on en pense, M. Alfred Gassier a usé de ce droit avec mesure ; son

1. DISTRIBUTION : Juarez, *M. Régnier.* — Maximilien, *M. Brunet.* — Bazaine, *M. U. Bessac.* — Augustin, Cazal, *M. Ed. Martin.* — Le Père Sanchez, *M. Albert.* — De Vauxbelles, *M. Meillet.* — Téjada, *M. Alteirac.* — Phalempin, *M. Landrin.* — Castagne, *M. Gatinais.* — L'archevêque, *M. Dalleu.* — Jecker, *M. Dervet* — Witolde, *M. Montel.* — Marquez, *M. Grand.* — La princesse Charlotte, *Mme Delphine Murat.* — Lorenza Hermandez, *Mme Mary-Morton* — Wilhelmine, *Mlle Pauline Moreau.* — Huberte, *Mme Courbois-Guyon.* — Manuela, *Mme Bayen.*

Bazaine — on ne pouvait penser à faire jouer le rôle par le personnage lui-même — est moins odieux que nature, assurément. Il n'en a pas moins été hué, sifflé, accueilli par les apostrophes les plus violentes et les plus insultantes : « Tais-toi, ou je m'en vas ! » — « Traître ! canaille ! salaud ! » — « Ote au moins tes croix, sale mufle ! » Et M. Bessac, l'artiste-directeur, qui avait dû prendre lui-même le rôle de Bazaine, successivement refusé par tous ses pensionnaires, tenait «bravement» tête à l'orage, se bornant à faire disparaître sa décoration pour jouer la dernière scène. Ouf ! il devait bien lui tarder vraiment de voir finir son rôle : les pommes cuites ou crues ne cessaient de pleuvoir à ses pieds. — Des spectateurs du parquet ont même reçu quelques horions sous la forme de marrons d'Inde grêlant du poulailler. — A l'exception du Père Sanchez, salué de formidables « Coins-Coins », les autres personnages ont été beaucoup mieux accueillis : Juarez a même été acclamé en la personne de M. Régnier ; Maximilien, dont M. Brunet nous a donné un portrait fort exact, et la princesse Charlotte, énergiquement interprétée par Mme Delphine Murat, ont récolté les sympathies générales. On a fort applaudi un joli divertissement Watteau, donné chez l'empereur, à Mexico, et l'on a fait fête à une demi-douzaine de Peaux-Rouges, qu'on a immédiatement qualifiés de Cynghalais. Ne faut-il pas que la blague parisienne ait son cours ? Il n'en est pas moins vrai que la tâche de la critique était rendue bien difficile, pour ne pas dire impossible, et qu'on se

fût exposé à mal juger une pièce représentée au milieu d'un tel tumulte — un tumulte sans caractère, du reste, et sans grandeur. M. Alfred Gassier a cru devoir refuser à la censure les modifications qu'elle lui demandait. La censure a voulu prouver son inutilité en donnant quand même le visa sollicité par le dramaturge. L'auteur, qui est un homme de véritable talent, a-t-il gagné à la représentation de sa pièce dans les conditions où elle s'est donnée ce soir ? Nous ne le croyons pas. M. Alfred Gassier a écrit des drames remarquables, d'une forme exquise : *Nicolas Flamel* et le *Comte Julien*, dont le succès fera sans doute oublier cette néfaste soirée de *Juarez*, de tapageuse mémoire.

19 NOVEMBRE. — Première représentation du *Père Chasselas*, drame en cinq actes de MM. Jean Athis et Louis Péricaud. — Avec des sous-titres comme ceux-ci : *Brelan de canailles* (1er acte); *Nid d'amour* (2e acte) ; *Ivre-Mort* (3e acte) ; *Les Deux Gaspards* (4e acte) et *l'Outrage* (5e acte), on voyait tout de suite, à la simple lecture de l'affiche, à quel genre de pièce on avait affaire. C'est le mélodrame « vieux jeu », tel qu'on l'affectionne au Château-d'Eau : déjà connu, sans doute, mais point mal fait du tout et pas ennuyeux le moins du monde. On y sent la « patte » de gens du métier.

1. DISTRIBUTION : Étienne Bertrand, *M. Brunet*. — Montbarray, *M. Dalmy*. — Loriot, *M. Albert*. — Laverdac, *M. Meillet*. — Guillaume Moustier, *M. Landrin*. — Limousin, *M. Gatinais*. — Joseph, *M. Dervet*. — Chanteur des rues, *M. Francis*. — Yvonne Leoudec, *Mme Guyon-Courbois*. — Benoîte, *Mme Vallière*. — La mère Radis, *Mme Palmyre*. — Françoise, *Mme Brunet*.

Un « théâtre » vulgaire ; mais, en somme, du « théâtre ». Le père Guillaume Moustier, que l'on connaît au chantier et chez les mastroquets, sous le nom de père Chasselas, pour son penchant à lever le coude, est maçon de son métier comme le Coupeau de l'*Assommoir* était zingueur. Mais s'il aime la dive bouteille, il aime aussi sa fille adoptive Yvonne Leoudec, et si un jour de « forte cuite » il se la laisse enlever par des chenapans qui en veulent à l'héritage de la petite, ne doutez pas qu'aidé d'Étienne, le fiancé d'Yvonne, et de Limousin, un vrai « zig », celui-là, il ne parvienne à reprendre la jeune fille et la forte somme que voulaient subtiliser du même coup les trois coquins, définitivement arrêtés sans le secours de M. Taylor. Tel est le « gros » de l'intrigue. J'ai dit que la pièce était amusante, et je le répète, en ajoutant qu'elle est fort bien mise en scène et qu'elle contient plus d'une heureuse trouvaille, comme celle de la « rue barrée » et de la lanterne mise sur le ventre du pochard couché sur le pavé; c'est, comme on sait, l'une des excellentes farces de feu Romieu, qui en fit de bonnes. Bonne interprétation. Citons tout particulièrement, côté des femmes : Mme Guyon-Courbois, fort touchante dans le rôle d'Yvonne, et Mme Vallière, qui se tire adroitement d'un rôle à transformations. M. Landrin (le père Chasselas) et M. Gatinais (Limousin), parmi les hommes, ont le pompon.

4 DÉCEMBRE. — Première représentation d'*Augereau, ou les Volontaires de la République*, drame militaire en cinq actes et dix tableaux de M. Gas-

ton Marot [1]. — La pièce, qui en prend à son aise avec l'histoire, ressemble à toutes les pièces militaires qu'on a déjà données sur ces mêmes planches du Château-d'Eau. Il n'y a guère de changé que le nom du héros — un héros moins digne que les autres d'être mis au théâtre. Le drame commence dans la boutique de la mère Augereau, où se réfugie Mlle Émilie, l'ex-fiancée de Pierre Augereau, séduite par le comte de Brinoy — une canaille, s'il en fût jamais — et séparée de son enfant qu'elle retrouve sur un champ de bataille sous les traits de la petite Breton, et qui, recueilli par un brave sergent, grandit pendant l'entr'acte et devient (c'est alors Mme Courbois-Guyon) soldat de l'armée d'Italie. Nous assistons, une fois de plus, au Départ des Volontaires à l'appel de la Patrie en danger et aux sons du *Chant du départ*, musique de Méhul. Nous voyons Kellermann gagner — grâce à Augereau, qui n'y songeait guère — la bataille de Valmy, antérieure (n'en déplaise à M. Gaston Marot!) à la proclamation de la République. L'auteur du drame ne dit rien de Castiglione qu'Augereau enleva aux Autrichiens et

1. Distribution. — Augereau, *M. Brunet.* — Le comte de Brinoy, *M. Dalmy.* — Bouvel, *M. Albert.* — Bouvel, *M. Meillet.* — André *Mme Courbois-Guyon.* — André, *La petite Breton.* — Barnabé, *M. Landrin.* — Ganivet, *M. Gatinais.* — Davoust, *M. Dervel.* — Bonaparte, *M. Grand.* — Victor, *M. Marcy.* — Kellermann, *M. Mendez.* — Oudinot, *M. Ador.* — Masséna, *M. Blaess.* — Un officier autrichien, *M. Housset.* — Un aide de camp, *M. Montbrison.* — Foy, *M. Francis.* — Un capitaine, *M. Charles.* — Emilie, Mme *Delphine Murat.* — Mme Augereau, *Mme Mary-Norton.* — Mariotte, *Mme Préaux.* — Mme Trillard, Mme *Palmyre.* — Jeanneton, Mme *Brunet.*

défendit ensuite contre des forces bien supérieures, arrêtant avec un faible corps de troupes une armée nombreuse. En revanche, nous assistons (la mise en scène nous a paru ici assez grotesque) au fameux épisode du pont d'Arcole, où Augereau rappela la victoire en s'élançant imprudemment, sous une pluie de mitraille, à la suite de Bonaparte, un drapeau dans les mains. La pièce est convenablement jouée. Sans plus. MM. Dalmy et Albert sont des traîtres *di primo cartello*. M. Brunet fait un Augereau trop pleurnichard et M. Grand est terne en Bonaparte. M. Landrin, le « père Chasselas » d'hier, devenu le sergent Barnabé, traîne un peu la jambe; mais la petite Breton, que nous avons déjà applaudie dans le *Roi de l'argent*, de notre ami Paul Milliet, est si gentille, avec ses petites mines apprises et sa diction apprêtée qui annoncent déjà le « naturel » des élèves du Conservatoire !

	Nombre d'actes.	Date de la 1re représentation ou de la reprise.	Nombre de représentations pour l'année.
Le Marchand d'habits, drame.	5		20
* *La Casquette du père Bugeaud*, drame.	5 a. 9 t.	24 janvier.	78
* *Paris qui pleure*, drame. . .	5 a. 6 t.	2 avril.	33
Le Trouvère, opéra.		10 juin.	27
* *Un amour de Florian*, opéra-comique.	1	16 juin.	8
Le Voyage en Chine, opéra-comique	3	16 juin.	18
Lucie de Lammermoor, opéra .	4	23 juin.	15
Les Bottes du Lieutenant, vaudeville	1	5 juillet.	33
Martha, opéra-comique . . .	4	7 juillet.	20
Don Pasquale, opéra-bouffe. .	3	20 juillet.	9
La Petite Fadette, opéra-comique	3 a. 5 t.	2 août.	8
* *Torquemada*, opéra-comique.	1	13 août.	1
* *La Servante de Ramponneau*, opéra-comique, ...	2	13 août.	2
La Poupée de Nuremberg, opéra comique	1	13 août.	6
Jaguarita, opéra-comique . .	3 a. 5 t.	24 août.	8
* *La Gueuse*, drame. . . .	5 a. 8 t.	2 septembre.	13
Les Champairol, drame en vers	5	15 septembre.	19
* *Juarez*, drame.	5 a. 9 t.	5 octobre.	50
* *Le Père Chasselas*, drame. .	5	19 novembre.	13
* *Augereau*, drame.	5 a. 10 t.	4 décembre.	30

THÉATRE DÉJAZET

Après *Mon Oncle*, de MM. Burani et Ordonneau, M. Maurice Simon empruntait encore à son ancien théâtre *Trois Femmes pour un Mari*, c'est-à-dire la pièce qui avait fait sa fortune sur la rive gauche ; puis, il passait la main à son ancien artiste et secrétaire, M. Boscher, qui devenait, à partir du 15 février, directeur du théâtre Déjazet. La 600e représentation de *Trois Femmes pour un Mari* s'était donnée le 6 mars. Le 12, on reprenait, à ce théâtre, les *Maris inquiets*, primitivement représentés eux aussi à Cluny[1]. — Le Baumard de M. Valabrègue a son système. Ce négociant en denrées coloniales s'est coiffé d'une étrange invention : pour écarter de sa femme, qu'il considérait comme

1. Distribution : Barbinet, *M. Moch.* — Baumard, *M. Bartel.* — Cassinois, *M. Lacombe.* — Aristippe, *M. Dacheux.* — Marascot, *M. Loberty.* — Mme Baumard, *Mme Aubrys.* — Charlotte, *Mme Paul Deshayes.* — Georgette, *Mlle Luceuille.* — Adelinde, *Mlle Lavainne.* — Thérèse, *Mlle Josépha.*

éminemment sujette à caution, les autres galants, il retient près d'elle son cousin Aristippe. Seulement, il a fait présent à ce dernier du cor d'Hernani, et chaque fois que la matrone toquée fait mine de se laisser aller à sa manie érotique, Aristippe doit sonner comme un conducteur de tramway, pour appeler le mari à la rescousse. Arrêtons-nous ici : elle est folle cette idée du cornet à bouquin, mais une fois que le public l'a acceptée, la pièce marche comme sur des roulettes. Quand nous disons « la pièce », c'est une façon de parler, car c'est là plutôt une succession de scènes sans queue ni tête ; elles ont l'avantage d'être écrites avec une verve qui n'est pas toujours d'un goût irréprochable, mais qui désarme le public. Ce M. Valabrègue, qui, on l'a dit, a une idée de pièce par jour, comme Emile de Girardin avait une idée politique toutes les vingt-quatre heures, ce M. Valabrègue a l'instinct du théâtre, c'est incontestable. Le jour où il parviendra à mettre un peu d'ordre dans ses ouvrages — il l'a déjà fait dans l'*Homme de paille*, et nous attendions de lui au Gymnase, le *Bonheur conjugal*, voir plus haut, — il sera certainement un vaudevilliste très apprécié. M. Valabrègue, ainsi qu'on l'a fort bien remarqué, n'a pas précisément ce qu'on appelle de l'esprit, car cette qualité impose avant tout un certain goût du dialogue ; mais peut-être a-t-il une qualité plus précieuse, plus rare : la gaieté. Il y a des scènes franchement amusantes dans cette pochade, vivement conduite à la diable, et le public de Déjazet lui a fait un succès de fou rire. Les mots plaisants remplissent

cette excellente farce ; il y en a d'infiniment heureux, d'une drôlerie achevée. A un moment de la pièce, M. Barbinet, le vénérable professeur de philosophie, surprend entre Aristippe et sa femme un dialogue d'où il appert que son infortune conjugale est certaine. Il est furieux d'abord ; mais il se rappelle qu'il est philosophe, et, s'avançant à la rampe : — « Socrate, mon vieux Socrate, dis-moi ce que tu aurais fait en pareille circonstance ? » Au dénouement, Aristippe — en dépit de sa cousine amoureuse et de Mme Barbinet, qui l'aime aussi et qui lui en a donné des gages — Aristippe épouse Georgette. La nuit de noces est bien agitée ; ce n'est qu'à sept heures du matin que le marié réussit à se débarrasser de ces deux femmes opiniâtres, et, allant enfin trouver la sienne, il se console en s'écriant : « Eh bien ! ce sera une matinée ! » MM. Moch, Bartel et Lacombe, avec Mmes Irma Aubrys et Paul Deshayes, mènent tout cela gaiement. M. Dacheux, dans le rôle d'Aristippe, a montré des qualités de naturel et de bonne humeur. — La 100e et dernière représentation des *Maris inquiets* se donnera le 8 avril. — C'est encore de Cluny — mais des cartons de la direction où elle reposait tranquillement depuis plusieurs années — que vient l'aimable comédie de mon collaborateur et ami Édouard Noël, — l'un des signataires de ce livre. Ce *Coup double*[1] nous a rajeuni de seize ans : notre ami Noël en avait bien dix-huit

1. Distribution : André de Breil, *M. Loberty*. — Georges, *M. Dacheux*. — Le baron, *M. Parizot*. — Valentin, *M. Fauvre*. — Amélie de Chatenay, *Mlle Lavainne*.

quand il nous a lu, pour la première fois, dans sa chambre d'étudiant, la bluette que, sur notre conseil, il remit à Larochelle. Larochelle la légua à Talien, qui la laissa à M. Maurice Simon. Celui-ci l'emporta à Déjazet, où vient enfin de la monter, du mieux qu'il a pu, son successeur, M. Boscher. Elle a été très favorablement accueillie du public. Ce résultat ne peut que nous ravir en nous prouvant que nous n'étions pas si mauvais juge... il y a seize ans.

10 AVRIL. — Première représentation (à ce théâtre) des *Trois Chapeaux* [1]. — Les *Trois Chapeaux* sont l'une des premières pièces de M. Hennequin. Elle fut primitivement donnée au théâtre des Galeries-Saint-Hubert, à Bruxelles, au mois de mars 1871, et jouée ensuite au Vaudeville, où elle eut pour interprètes : Delannoy, Parade et Saint-Germain, dans les rôles de Dupraillon, Sylvestre et Baptiste, repris à Déjazet par MM. Bartel, Moch et Dubreuil, qui ne manquent ni de verve, ni d'entrain. On les a beaucoup applaudis, et l'on s'est vraiment amusé du continuel quiproquo qui forme le fond de la pièce et en fait parfois ressembler les personnages aux pensionnaires d'une maison d'aliénés. « Ah ! dit à l'avant-dernière scène du troisième acte, Paul d'Hervey, subitement illuminé, je comprends tout ! — Vous êtes bien heureux, vous ! répond Dupraillon ; moi, je ne comprends rien ! » Nous n'affirmons pas avoir saisi tous les détails de cet

1. DISTRIBUTION : Titan, *M. Lacombe*. — Hippolyte, *M. Dacheux*. — Le Coutelier, *M. Chéret*. — Olympe, *Mme Aubrys*. — Louise, *Mlle Lunéville*. — Félicie, *Mlle Lavainne*.

imbroglio en trois actes; mais qu'importe! On se laisse entraîner dans le mouvement général, et l'on rit, malgré qu'on en ait. Les *Trois Chapeaux* étaient précédés d'une bluette intitulée les *Poches des autres*, de M. Maurice Hennequin. Souhaitons au fils de marcher sur les traces du père.

5 MAI. — Première représentation de l'*Héritage de Perdrivol*, comédie en trois actes de M. William Busnach [1]. — L'*Héritage de Perdrivol* est une pièce d'une rare extravagance et tout à fait dans les anciennes traditions du joyeux théâtre du Palais-Royal, où elle fut représentée pour la première fois, il y a sept ans (voir notre volume des *Annales* de 1879, p. 317) sous le titre de *Bas de laine*. Nous n'établirons pas ici de comparaison entre les artistes de la création et ceux de M. Boscher. Qu'il nous suffise de rappeler que MM. Bartel, Lacombe, Dacheux, Dubreuil, Loberty, Fauvre, Mmes Fanny Génat, Lunéville et Lavainne ont fait de leur mieux, et joué très convenablement le désopilant vaudeville de M. Busnach, qui termine gaiement la saison.

9 SEPTEMBRE. — Réouverture : reprise de la *Bamboche*, vaudeville en quatre actes de MM. Vast-Ricouard et Christian de Trogoff [2]. — La *Bamboche*

1. DISTRIBUTION : Chambourdin, *M. Bartel.* — Grosmoineau, *M. Lacombe.* — O. d'Orezza, *M. Dacheux.* — Narcisse, *M. Dubreuil.* — Colombo, *M. Loberty.* — Anatole, *M. Fauvre.* — Mme Chambourdin, *Mme Fanny Génat.* — Amédine, *Mlle Lunéville.* — Juliette, *Mlle Lavainne.* — Zélia, *Mlle Luceuille.* — Victoire, *Mlle Worms.*

2. DISTRIBUTION : Balandard, *M. Chameroy.* — Verduret, *M. Lacombe.* — Manicamp, *M. Chamonin.* — Adolphe, *M. Lévy.* —

n'est rien moins qu'une nouveauté. On l'a jouée un peu partout : au théâtre des Arts (Menus-Plaisirs), sous le titre de *Coups de canif*, au Théâtre Cluny, et même à Déjazet, où on la reprend aujourd'hui. Effarements, quiproquos, fuites, effets de cache-cache : le tout saupoudré de mots drôles assez nombreux, de lestes égrillardises au besoin, et aussi de quelques chansons bouffonnes... Les auteurs ont en cela suivi la bonne vieille tradition d'autrefois. Quand ils n'ont plus rien à dire, ils font chanter une ronde avec chœurs, et ces choses-là réussissent toujours. En voilà plus qu'il n'en faut pour mettre en belle humeur le public de Déjazet. Donc, en jugeant le vaudeville d'après ces visées, qui sont modestes, et en tenant compte du milieu où il se produit, on peut sans réserves constater, avec cette nouvelle reprise, un succès de bonne grosse gaieté. Par exemple, ces sortes de pièces qui touchent presque à la pantomime, ont besoin d'une troupe qui brûle le plancher. Cela doit être enlevé sans qu'on ait le temps de réfléchir à l'ahurissement qu'on éprouve. Or, ce n'est pas tout à fait le cas des artistes de M. Boscher, parmi lesquels nous n'avons pas retrouvé les équivalents de M. Noblet et de Mme Daynes-Grassot, qui créèrent, il y a quelques années, les rôles de Balandard et de Mme Manicamp. A l'exception d'un

Saragosse, *M. Prévost*. — Balthazar, *M. Chéret*. — Théodore, *M. Stebler*. — Mme Manicamp, *Mme Paget* (*début*). — Bernardine, *Mlle Lunéville*. — Amanda, *Mlle Malclerc* (*début*). — Edmée, *Mlle Gery*. — Valentine, *Mlle d'Elbée*. — Berthe, *Mlle Laville*. — Lucie, *Mlle Jolly*.

M. Lévy, qui rend d'une façon assez comique le rôle du commis Adolphe, l'interprétation actuelle de la *Bamboche* nous a paru un peu bien terne. — Le 27 septembre avait lieu la 150e représentation de la *Bamboche*, et le 6 octobre la première représentation d'une comédie en un acte de MM. Ludovic Denis de Lagarde, intitulée *Dans une Loge*.

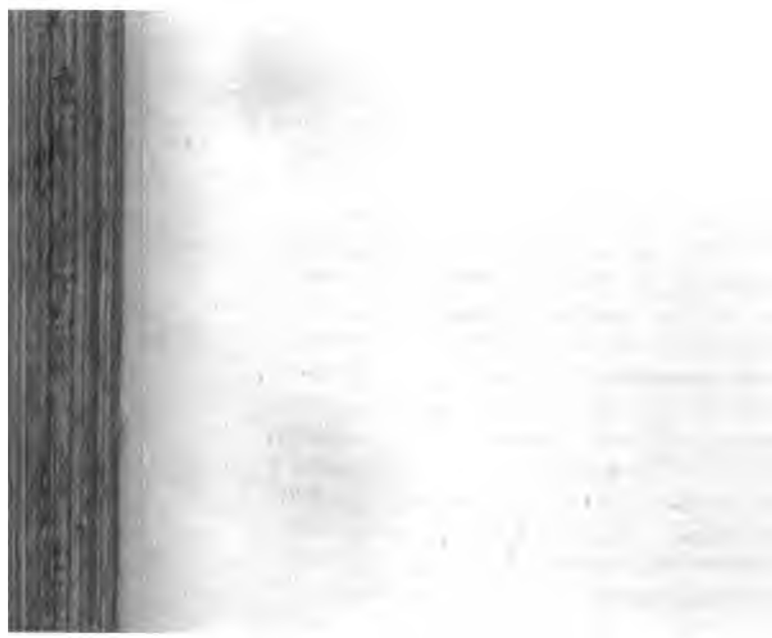
16 OCTOBRE. — Première représentation des *Femmes collantes*, comédie-bouffe en cinq actes de M. Léon Gandillot [1]. — En trois mots comme en cinquante lignes, nous vous dirons que la pièce d'un inconnu jouée ce soir à Déjazet vaut telle bouffonnerie dite d'un maître du genre — oui, cher lecteur, de ce que nous sommes convenus d'appeler un *maître* — représentée, comme il convient sur une scène d'ordre. Elle est, de plus, très gaiement interprétée par la troupe de M. Boscher, et voilà ce petit théâtre pourvu d'un grand succès, qui se poursuivra par delà le 31 décembre de cette année. Le premier acte, qui pourrait s'appeler la *Journée d'un notaire*, d'un notaire amoureux et fantaisiste, est original et bien venu : il n'y a là pas une scène à retrancher. Le dernier acte, le *Mariage à la mairie*, gagnerait, au contraire, à être fortement allégé, et ne paraîtrait que plus comique, étant plus court. M. Gandillot a gardé l'ancienne coupe

1. DISTRIBUTION : Camplucbard, *M. Lacombe*. — Mourillon, *M. Fournier*. — Badinois, *M. Barlet*. — Hippolyte, *M. Lévy*. — Dumont, *M. Prévost*. — Rodolphe, *M. Stebler*. — Le maire, *M. Cheret*. — Edgard, *M. Emilien*. — Octave, *M. Bresolle*. — Mme Mourillon, *Mme Paget*. — Irma, *Mlle Lunéville*. — Héloïse, *Mlle Didier*. — Marguerite, *Mlle Laville*. — Rose, *Mlle d'Elbee*. — Céleste, *Mlle Roche*.

de cinq actes : c'était pour lui une difficulté de plus à vaincre. Amuser pendant cinq actes, la tâche n'est certes pas aisée. Et bien ! répétons-le, on s'est beaucoup, mais beaucoup diverti de ce jeune notaire enflammable qui s'éprend de toutes les femmes qui viennent le consulter, et qui, après avoir conclu à son compte et d'une façon très pratique, un mariage projeté par un de ses clients, a bien de la peine à se débarrasser de la cocotte, de la jeune veuve et de la femme de chambre à tout faire , auxquelles il a donné plus que des promesses. Heureusement pour lui se présente un jobard de province qui vient précisément d'hériter et auquel il « colle » habilement ses trois femmes « collantes ». Campluchard aura sur les bras une femme légitime, une maîtresse et une femme de chambre : ce n'est pas trop pour un gaillard qui vient précisément d'hériter de trois millions. M. Gandillot a le trait comique et ses cinq actes sont remplis de drôleries les plus réjouissantes du monde. M. Barlet a joué avec beaucoup d'entrain le rôle du notaire Badinois; M. Lacombe est un vieux routier blanchi sous le harnois de l'Athénée et que le Palais-Royal eût dû s'attacher depuis vingt ans ; il fait l'homme à l'héritage, qui court après son notaire et que Mme Mourillon prend un instant pour le domestique qu'elle attend. M. Albert Lévy, que guigne le Gymnase, a d'amusantes grimaces dans le rôle du jeune clerc qui fait des vers pour son patron et la cour à sa maîtresse ; M. Fournier nous a rappelé de loin — de très loin — le regretté Geoffroy Mme Paget est une bonne duègne et Mlle Luné-

ville — pourquoi ce nom de sous-préfecture ? — est une belle cocotte. — On a beaucoup ri, ce soir au Théâtre Déjazet, et on y rira longtemps encore avec ces *Femmes collantes*. Le 23 décembre, la 79e représentation avait été donnée devant une salle exclusivement composée d'élèves de l'École centrale, anciens camarades du jeune auteur, M. Gandillot.

	Nombre d'actes.	Date de la 1re représentation ou de la reprise.	Nombre de représentations pour l'année.
Mon Oncle, comédie-bouffe . .	3		30
Le Terrible Bonnivet, comédie-vaudeville	1		30
Oscar Bourdoche, comédie. . .	1	27 janvier.	50
Trois Femmes pour un Mari, comédie-bouffe	3	27 janvier.	50
Les Maris inquiets, comédie . .	3	12 mars.	33
* *Coup double*, comédie . . .	1	12 mars.	33
Les Trois Chapeaux, comédie.	3	10 avril.	28
* *Les Poches des autres*, comédie	1	10 avril.	28
Tante Anaïs, comédie.	1	15 avril.	22
L'Héritage de Perdrivol, comédie	3	5 mai.	9
Eulalie, comédie	1	9 septembre.	30
La Bamboche, vaudeville . . .	4	9 septembre.	39
* *Dans une Loge*, comédie . .	1	6 octobre.	89
* *Les Femmes collantes*, comédie-bouffe	5	16 octobre.	90
* *Le Petit Canuchon*, comédie.	1	24 décembre.	10



THÉATRE BEAUMARCHAIS

A la revue de MM. Henri Buguet et Bertol-Graivil l'*Assiette au beurre*, succède, le 7 janvier, une comédie-bouffe en trois actes de M. Eugène Damien, intitulée *Louloup!* [1] Les débuts comme auteur dramatique de M. Damien remontent à une demi-douzaine d'années. M. Talien, alors directeur du Théâtre Cluny, avait vaillamment fondé les Matinées des Jeunes. C'est à l'une de ces représentations, précédée d'un brillant discours de notre éloquent confrère H. de Lapommeraye, que nous vîmes un vaudeville fort bien fait, intitulé *La Peur d'être grand'mère*. L'auteur de cette joyeuse comédie a, depuis lors, attendu jusqu'à présent pour se faire jouer... à Beaumarchais. Deux jeunes gens,

1. Distribution : Montengraine, *M. Bartel*. — Aristide, *M. H. Carpentier*. — Henri Valmorel, *M. Pricka*. — Jean, *M. Fonet*. — Mélanie, *Mme Marie Blanc*. — Berthe, *Mlle Nerstonn*. — Lucile, *Mlle Dargental*. — Olympe, *Mlle Bl. Quérette*. — Clémence *Mlle A. Koller*.

Valmorel et Duplanquet, qui viennent de rompre la chaîne qui les attachait : l'un à la plantureuse Olympe, et l'autre à la vaporeuse Clémence, s'installent à Chatou, dans le pavillon que leur loue M. Montengraine, père de deux charmantes filles, agrémentées chacune d'une dot de 200,000 francs. A Beaumarchais, on ne saurait demander davantage... Les deux amis sont vus d'un œil favorable par ces deux demoiselles, et la double demande en mariage a les meilleures chances d'être accueillie, lorsque, dans le peintre Duplanquet, papa Montengraine retrouve l'artiste qui l'a déjà portraituré dans la position ridicule d'un cavalier désarçonné et... déculotté ; tandis que dans l'avocat Valmorel, Mme Montengraine reconnaît l'avocat qui l'a, un jour, traitée en plein prétoire de « vieille patraque ». Vieille patraque ! Mme Montengraine n'a pas encore digéré l'injure. Vous pensez que, devant la découverte de pareils gendres, les deux mariages sont cassés du même coup. Vous devinez aussi qu'ils se raccommoderont à l'acte suivant, qui est le dernier de cette aimable bouffonnerie. Le dialogue ne manque pas de bonne humeur, et M. Damien a certainement l'instinct de la scène. Il l'a prouvé dans un troisième acte amusant et mouvementé qui a enlevé le succès de la pièce de Beaumarchais. Olympe et Clémence, qui ne doutent de rien, débarquent à Chatou, près Paris, et viennent relancer leurs anciens amants jusque dans le petit pavillon de M. Montengraine. Elles s'y trouvent face à face avec le propriétaire, venu — le brave ! — pour demander raison à ses locataires. Or, il

est temps d'expliquer le titre de la pièce : Montengraine est un vieux galantin, faisant ses farces hors de son ménage sous le pseudonyme de Louloup — le Louloup d'Olympe et le Louloup de Clémence. Tremblant pour ses yeux — Mélanie, sa légitime, ne se gênerait pas pour les lui arracher! — Montengraine ne songe plus guère à son duel. Il s'agit de cacher les belles petites et de leur donner ensuite le moyen de s'échapper au nez de Mme Montengraine qui ne saura rien. La manœuvre est si adroitement conduite qu'elle réussit à merveille. Heureux d'en être quitte pour la peur, M. Montengraine pardonne à son caricaturiste; rassurée sur le compte de son mari, qu'elle se plaît à croire innocent, Mme Montengraine jure d'oublier l'épithète, que lui a décochée l'avocat impoli, — et les deux jeunes gens épousent les deux demoiselles. Quant aux belles petites, elles ne reviendront plus : Louloup leur a promis la forte somme... Pauvre, très pauvre interprétation. M. Bartel, que nous avons vu aux Folies-Dramatiques, dans les Maugé, et à la Renaissance, où il créa le rôle du mari dans la *Parisienne* de M. Becque, M. Bartel seul est à citer : il a du naturel et de l'adresse. Mais les autres!...

Louloup aura été la seule nouveauté de l'année au petit théâtre Beaumarchais. Infortuné théâtre, plus souvent fermé qu'ouvert. Au mois de février, M. Abel Ballet en prend la direction conjointement avec celle des Bouffes du Nord, et fait défiler sur cette modeste scène une suite de pièces dont nous nous bornerons à donner la liste : *Nana*, la *Grâce*

de Dieu, *Roger le Mécanicien*, de MM. René de Cuers et Raphaël Lightone (primitivement joué aux Bouffes du Nord), le *Bossu*, les *Quatre sergents de la Rochelle*, l'*Amour qué qu'c'est qu'ça*, *Héloïse et Abeilard*, *Jean la Poste*, les *Pirates de la Savane*, *Il y a seize ans*, la *Petite Fée*, *François les Bas Bleus*, la *Closerie des Genêts*, *La* *** etc. Ce théâtre a encore changé de maître et se trouvait, à partir du 25 septembre, dirigé par M. Pascal Delagarde.

EDEN-THÉATRE

Renonçant aux grandes épopées d'*Excelsior* et de *Siéba*, de *Messalina* et de *Spéranza* — qui, entre parenthèses, méritait mieux qu'un succès d'estime — la direction de l'Éden-Théâtre, essayant du spectacle coupé, nous donnait, le 18 février [1], une gaie (ou qui voulait l'être) pantomime en quatre tableaux et un ballet sérieux en deux actes. La pantomime d'Agoust est bien nommée

1. Notons pour mémoire les trois grands concerts donnés les 3, 6 et 9 février par Mme Adelina Patti. La Patti, en Amérique, coûtait naguère à son impresario, M. Abbey, la bagatelle de 25,000 francs par soirée. Nous n'avons pas eu sous les yeux les termes de l'arrangement conclu entre M. Plunkett, le directeur de l'Eden-Théâtre, et M. Schurmann, le barnum actuel de la diva, et nous souhaitions de grand cœur à ces deux messieurs de « faire leurs frais », comme on dit, et même un joli bénéfice, avec les trois concerts — organisés rue Boudreau. Il s'agissait de trouver dans la population cosmopolite de Paris, la grand'ville, des amateurs, à raison de deux louis la place satisfaits d'entendre la Patti chanter trois airs de son répertoire un peu connu, et assez nombreux pour remplir plusieurs fois de suite la salle de l'Eden. Les places vides étaient déjà nom-

Folie parisienne. Sous prétexte de faire courir un beau-père et toute sa noce — voir le *Chapeau de paille d'Italie* et la *Mariée du mardi gras* — à la poursuite d'un gendre récalcitrant au conjungo et follement amoureux d'une danseuse, on nous mène à l'enceinte du pesage, le jour du Grand-Prix, et nous voyons le public enfiévré grimper sur les chaises au passage des chevaux. — Du reste, pas le moindre pur sang, mais un joli ballet de jockeys en maillot blanc aussi admirablement moulé que le seraient les jambes d'une statue de plâtre. De l'hippodrome de Longchamp, nous passons... dans la salle même de l'Eden — c'est là un tableau qui n'a pas dû coûter cher — et nous assistons à une « scène dans la salle » aussi parfaitement ennuyeuse qu'absolument inutile. La toile se lève enfin sur le décor de Séville, à la porte de la *Plaza de Toros,* où manœuvre l'espada tout entière, et où, relevant voluptueusement sa jupe de gaze, déjà si courte, la provocante Carmen

breuses le second soir, malgré les efforts des marchands de billets, qui offraient couramment, à la porte, des fauteuils à un louis. Mme Patti a pourtant, comme d'habitude, charmé son auditoire. L'air de *Sémiramis*, l'*Echo* d'Eckert, bissé à l'unanimité, la fameuse romance de Mme de Rothschild, qui a fait avec elle le tour des deux mondes, et dont elle a dû redire le dernier couplet, redemandé par acclamation, ont enthousiasmé la majorité. La *Sérénade* de Schubert et l'*Ave Maria* de Gounod ont satisfait les dilettantes. L'illustre cantatrice a prouvé ainsi qu'elle savait détailler et styler autre chose que la musique italienne. Théodore Ritter et Mme Roger-Miclos, la charmante pianiste, la jolie Mlle Jeanne Raunay, qui est douée d'une bien belle voix de mezzo-soprano, le baryton Auguez, Mlle Magdeleine Godard, l'excellente violoniste, et l'orchestre dirigé par M. Benjamin Godard ont recueilli leur part d'applaudissements.

nous prodigue ses tours de reins les plus lascifs et ses baisers les plus alléchants. On a applaudi du bout des doigts la mignonne Rivolta, qui avait pourtant très gentiment enlevé sa gigue, mais on a fait fête à la plantureuse Espagnole et à ses pas incandescents. *Djemmah* est une histoire d'amour qui se passe au fin fond de la Perse, au sixième siècle : vous en seriez-vous jamais douté? Haroum-Amonasro a juré la mort d'Arish, fils de Sarbazas, et c'est en vain que Djemmah, sa sœur, intercède en faveur du prince qu'elle aime et qui l'adore. Et comme elle empêche le jeune homme de boire la coupe ou de respirer la fleur empoisonnée, Haroum se précipite sur Arish, le poignard à la main : c'est Djemmah qui reçoit le coup fatal : « Je meurs pour toi, je suis heureuse! » lui dit-elle en souriant avec tristesse. Et la toile tombe sur la mort sans phrases de la Cornalba. Voilà qui n'est point folâtre, et les horizontales de dernière marque, habituées du pourtour, s'en sont allées, péniblement impressionnées. La partition de *Djemmah* (éditée par Lemoine et fils) était, sur un livret de M. Léonce Détroyat, le début au théâtre de M. Francis Thomé. Sans y affirmer sa personnalité, le musicien a prouvé qu'il était un compositeur sérieux et connaissant son métier. Nous y avons noté le motif de la marche triomphale, agréablement rythmée, où les accompagnements glissés de la harpe sont d'un effet très poétique, et la danse des derviches-tourneurs, fort bien traitée par le musicien — même après les *Ruines d'Athènes* de Beethoven — et qui, à notre étonnement, n'a

pas obtenu le succès auquel on avait le droit de s'attendre. Nous citerons, au second acte, la danse des Mauresques, fort bien réglée par M. Pluque, et la scène de la Fleur, une page très délicate et très finement interprétée par la Cornalba. La Cornalba (c'est une redite de l'affirmer ici) demeure la plus gracieuse et la plus adorable ballerine que l'on puisse applaudir en ce moment à Paris. Tous les connaisseurs en chorégraphie nous citeront ses admirables pirouettes sur les pointes et ses entrechats *sept* de volée, ses battements sur le cou-de-pied et ses pirouettes renversées à la seconde, ses petits pas de bourrée sur les pointes, ses grands pas de bourrée fouettée et sautée, ses pas de bourrée cabrioles et gargouillades, et enfin ses pas de bourrée grands jetés en tournant... Pour les simples amateurs de danse, nous mentionnerons une fois de plus le succès de l'artiste si chaste et si décente qui prête à chacune de ses créations un charme toujours nouveau. Le 11 mars, on reprend *Spéranza;* le 17, la *Cour d'amour*, précédée d'une pantomime en un acte l'*Ane de Pierrot;* le 22, on donne pour la première fois, la *Phalène*, ballet en un acte (débuts de Miss Ænéa) ; le 4 mai, première représentation d'*Une soirée de muets*, pantomime en un acte.

31 MAI. — Première représentation de *Brahma*[1], ballet en trois actes et neuf tableaux, de Mon-

1. DISTRIBUTION : Brahma, *M. Monti.* — Le chef des Thugs, *M. Saracco.* — Le gouverneur, *M. de Gaspari.* — Le grand-prêtre, *M. Marchetti.* — Padmana, *Mme Adelina Rossi.* — La Mandarine, *Mlle Rivolta.* — La fille de l'aubergiste, *Mlle Ferrero.* — La fille du vice-roi, *Mlle L. Rossi.*

plaisir, musique de Dall'Argine. — Rappelons en quelques lignes le sujet de ce *Brahma*, célèbre en Italie. Chassé du Paradis par les dieux de l'Hindoustan, Brahma lit dans les nuages, écrites en lettres de feu, ces paroles textuelles : « Brahma, tu ne rentreras dans le Paradis que lorsque tu auras rencontré un amour pur et désintéressé. » Voilà qui n'est pas facile à trouver, — surtout à l'Eden! Pourtant Brahma, qui ne connaît pas d'obstacles, se met bravement en campagne, et finit par éprouver la constance et le dévouement — désintéressé — de la belle esclave Padmana, qui l'aime au point de le suivre au supplice. On comprend que les dieux se décident alors à pardonner et permettent à Brahma de reprendre sa place au paradis hindou. Il avait été expulsé comme un simple prince de sang royal; il est réintégré avec tous les honneurs dus à son rang. Tel est le libretto sur lequel un de nos compatriotes, le chorégraphe Monplaisir, mort il y a quelques années, a brodé une infinité de développements qui prêtent à la mise en scène. M. Plunkett n'avait rien épargné pour qu'elle fût brillante et réjouît les yeux. Sous le rapport des décors et des costumes, le premier acte de *Brahma* nous a surtout ravis. Le second nous a semblé moins réussi, et comme clou, le Bûcher nous paraissait un clou funèbre : ce n'est pas là ce qui convenait au public de l'Eden. La musique — bien italienne — était charmante, trop charmante même les promeneurs du pourtour, qui demandai marches bien sonnantes, étant peu dis

apprécier les finesses d'une partition. Ajoutons que si le ballet, bien réglé du reste, n'avait pas été suffisamment répété, le chef d'orchestre nous faisait l'effet d'un ancien forçat, traînant son boulet : les figures manquaient d'ensemble, et les musiciens avaient juré d'arriver... les uns après les autres. Une nouvelle ballerine, remplaçant provisoirement la gracieuse Cornalba, Mme Adelina Rossi, nous arrive en droite ligne de Bruxelles, où elle a débuté sous l'intelligente direction Stoumon et Calabresi, et fait, avec leur infortuné successeur, M. Verdhurt, la dernière saison de la Monnaie. Mme Rossi est forte, même un peu massive, mais l'œil est superbe et la tête vraiment expressive. Elle mime avec talent et nous a fait applaudir des pointes irréprochables. Pour notre part, nous avons plus particulièrement savouré la délicieuse Mandarine, représentée par la toute mignonne Rivolta. Chacun a son goût, n'est-ce pas? Vous aimez l'orange, je préfère la mandarine. Après avoir noté le succès des étoiles féminines, il serait injuste de ne pas célébrer M. Saracco, le nouvel homme en caoutchouc, succédant à M. Bonesi. Ce sauteur bipède — pour le distinguer des fameux sauteurs de Saumur qui viennent d'avoir tant de succès au carrousel du Champ-de-Mars — a conquis tous les suffrages. Mais peut-être avait-on un peu trop parlé à l'avance de la charge de cavalerie du premier acte, qui ne rappelle en rien la charge en fourrageurs de nos spahis, audit carrousel. Mentionnons ici la vogue énorme des merveilleux tours de passe-passe de

l'illusionniste Buatier de Kolta. On se ruait à l'Eden pour y voir ce Buatier escamoter sa femme. « C'est stupéfiant! » comme dirait Baron des Variétés, avec l'organe enchanteur que vous savez. Le 13 juin, Mlle Élisa Piron (de l'Opéra), débute à l'Eden, dans *Brahma*. Le 4 août, début, dans le même ouvrage, de Mlle Bella (de la Scala de Milan). Le 23 août, M. Natta prend le rôle du Thug.

18 SEPTEMBRE. — Premières représentations : *Il n'y a plus d'enfants*, ballet pantomime en un acte de miss Bridges, musique de M. Mariotti[1] ; la *Fille mal gardée*, ballet pantomime en quatre tableaux, danses réglées par M. Balbiani, musique de M. Heurtel[2] ; *La Brasserie*, ballet en un acte de M. Charles Narrey, musique de M. Léon Vasseur[3]. — Il y avait naguère le « genre Eden », qui comportait les grands ballets, les marches éclatantes et les ensembles merveilleux ; *Excelsior* en a été le type idéal, et *Brahma* le dernier spécimen. La direction paraît devoir entrer dans une voie nouvelle et vouloir changer tout cela. En donnant un spectacle coupé, nous pensons qu'elle fait fausse route. Quand bien même chacun des ouvrages qui le composent serait exquis — et tel n'est pas le

1. Joué par MM. Agoust, Pastorini, Velardi, Bridges, Coccia, Laurentini, Philippi; Mlles Laugé, Georgette, Veter, Knœpper, Broyard, Till, Lebrun, Anton, Blanche et Antoinette.

2. DISTRIBUTION : Colin, *M. Natta*. — Le père Mathieu, *M. Agoust*. — Janot, *M. de Gaspari*. — Le notaire, *M. Pastorini*. — Lisette, *Mlle Laus*. — La mère Simonne, *Mlle Foriani*.

3. DISTRIBUTION : M. Muller, *M. Agoust*. — Le pion, *M. Pastorini*. — Alphonsino, *M. Bridges*. — Blanche, *Mlle Rivolta*. — Un étudiant, *Mlle Bava*. — Un étudiant, *Mlle Mosconi*.

cas de celui de ce soir — ce n'est point avec un pareil salmis qu'on attirera rue Boudreau les spectateurs des fauteuils et la foule ambiante du promenoir. Les détails se perdent dans la vaste salle au milieu du bruit : qu'on nous rende les fanfares sonnant à toute volée et les immenses balabilles évoluant sous les rayons de la lumière électrique. A l'Eden, plus que partout ailleurs, pour faire de grosses recettes, il faut dépenser beaucoup d'argent, et savoir ne pas reculer devant les frais de costumes, de décors et de figuration. Des trois pantomimes qu'on nous a offertes aujourd'hui, la première consiste à nous montrer, dans un prétendu pensionnat de filles et de garçons, Mlle Laugé jouant du clairon, de la mandoline et du cor de chasse en ses échos les plus lointains, si lointains même qu'on ne percevait plus rien ; puis Mlle Georgette (douze à quatorze ans), dans le pas de la bénédiction des poignards de *Brahma* et dans l'imitation de la Cornalba, si réussie d'ailleurs que la Cornalba elle-même se tordait de rire à l'orchestre. Quand on vous dit qu'*Il n'y a plus d'enfants!* — La *Fille mal gardée*, qui, dans le menu en question, paraissait être le plat de résistance, n'a, bien entendu, aucun rapport avec le vaudeville de Labiche et Marc Michel, la *Fille bien gardée*, où débuta Céline Montaland, il y a une trentaine d'années sur la scène du Palais-Royal, pas plus qu'avec le ballet d'Hérold, la *Fille mal gardée*, qui fut joué à l'Opéra en l'an 1828. L'intrigue n'existe pas, la musique est au-dessous de tout, et Mlle Laus — la Laus si vous voulez — est une superbe femme,

un peu bien marquée déjà pour se permettre les espiègleries d'une petite fille. Entre nous, elle a, comme on dit, passé l'âge où l'on joue au cerceau. Du reste, aucune espèce de talent chorégraphique. Cela ne l'a pas empêchée de recevoir force bouquets et corbeilles..., jusqu'à des fleurs lumineuses. L'ovation était si peu préparée, qu'on avait jugé à propos de faire marcher l'électricité... Notre soirée se terminait à l'Eden dans une brasserie tenue par Agoust et servie par des femmes. Mlle Rivolta est toujours bien mignonne, et la musique de M. Vasseur est au moins de la vraie musique : il y a même, dans sa petite partition, quelques recherches archaïques qui ne sont pas sans saveur. Nous pensions que ladite *Brasserie* nous réservait, en guise d'apothéose, une descente de police. — L'acte a finit sur un motif de « chahut » : c'est plus vulgaire !

28 OCTOBRE. — Première représentation de *Viviane*, ballet-féerie en cinq actes et six tableaux, de M. Edmond Gondinet, musique de MM. Raoul Pugno et Clément Lippacher. — *Merlin l'Enchanteur*, d'Edgard Quinet, et les *Romans de la Table ronde*, réunis par Hersart de Villemarqué, ont fourni à M. Edmond Gondinet le sujet de ce ballet poétique et féerique. C'est, en peu de mots, l'histoire de Viviane, la dernière fille des eaux, la der-

1. DISTRIBUTION : Kalogrenant, *M. Espinosa.* — Ken-le-Long, *M. Agoust.* — Tristan, *M. Bergher.* — Dinadam-le-Large, *M. Pastorini.* — Un seigneur, *M. Natta.* — Viviane, *Mlle Cornalba.* — La reine Genièvre, *Mlle Laus.* — Macl, *Mlle de Sovino.* — La comtesse Evrock, *Mlle Foriani.* — Lunette, *Mlle Colombo.*

nière des druidesses. — Il était temps de la cueillir pour la mener à l'Eden. — Viviane, en aimant et en se sentant aimée, devient enchanteresse. Quand elle n'est pas aimée, elle ne peut rien. Il s'agit donc pour elle de conquérir le cœur du jeune Maël, que la comtesse Evrock, sa mère, envoie à la cour du roi Arthur, et qui ne trouve rien de mieux que d'enlever la reine Genièvre : pauvre Arthur, infortunée Viviane ! Celle-ci a fort à faire pour disputer Maël, un être faible par excellence, à la reine Genièvre, une femme collante s'il en fût jamais. Elle y arrive pourtant, à force de dévouement et à coups de talismans. Ah ! sans les talismans nous ne savons pas si Maël pourrait jamais rompre sa chaîne et faire l'éternel bonheur de la fée du printemps. Nous avons passé les péripéties de l'action, mais il y avait plaisir à lire l'intéressant scénario de M. Gondinet, comme à feuilleter l'élégante partition de MM. Raoul Pugno et Clément Lippacher, éditée par M. Heugel. Livret et musique sont incontestablement supérieurs à tout ce qu'on a l'habitude de représenter à l'Eden, et nous féliciterons les auteurs d'avoir mis un grain de poésie dans un ouvrage admirablement approprié aux exigences de la grande scène et de la vaste salle de la rue Boudreau. Si *Viviane* comprend des marches bien sonnantes et puissamment cuivrées, elle est bourrée de motifs délicats et piquants, de mélodies gracieuses et distinguées, qui en rendent la lecture au piano aussi agréable que l'audition même, devant un spectacle fait pour charmer les yeux. Nous citerons, au premier acte, la valse de

Viviane, et, à la cour du roi Arthur, ensommeillée et subitement réveillée à l'apparition de la fée des eaux, nous signalerons le grand divertissement, la *Valse lente* de la Séduction et l'épisode comique des Ceintures, toutes scènes fort habilement traitées. Le tableau de la Neige et le scherzetto du Printemps sont d'heureuses trouvailles symphoniques, comme la grande scène du Tournoi est un beau souvenir du finale du premier acte de *Lohengrin*, que nous entendrons l'an prochain à l'Eden.

Viviane, c'est la Cornalba, c'est-à-dire la fée de la danse, l'incomparable ballerine, la première de Paris, qui réunit en elle la légèreté, la force, la précision, la grâce et la distinction, inimitable sous le rapport de l'élévation et infatigable sur ses pointes. Elle est vraiment extraordinaire et c'est une merveille de la voir, une joie de l'applaudir. Mlle Laus, fort jolie sous ses bizarres accoutrements, met au rôle de la reine Genièvre la passion séductrice qui convient. Il serait cruel d'oublier dans cette nomenclature le danseur Natta, qui soutenait si solidement la Cornalba au pas de deux du second acte, et fort injuste de ne pas accorder à la mise en scène de *Viviane* les éloges qu'elle méritait. L'effet du tableau de la neige transformé en tableau du printemps, et réciproquement, était ravissant. Le décor final, avec toutes ses Vivianes costumées de jaune, était vraiment joli.

Les revues sont à la mode en 1886 : l'Eden-Théâtre a voulu avoir la sienne le 23 décembre. Mais celle-ci est une revue où l'on ne parle pas ; elle ne comporte ni compère, ni commère, ni pro-

logue obligé, ni traditionnelle scène dans la salle, ni même l'inévitable imitation des principaux comiques de Paris. Il ne s'agit pas le moins du monde d'une revue des événements de l'année, traduits par des danses symboliques ou par une pantomime vive et animée. C'est tout simplement une revue des scènes principales des grands ballets de l'Eden, la réunion des clous du répertoire et le défilé des costumes employés dans les divers ouvrages représentés dans le superbe et coûteux établissement de la rue Boudreau. « Ça sent la liquidation! » disait-on autour de nous. — Que jouera-t-on jusqu'à ce que M. Lamoureux s'empare de la scène pour y donner *Lohengrin?*... Que jouera-t-on après?... Qui sait? L'Eden n'existera peut-être plus quand paraîtra notre volume des *Annales* de 1887 (ça sera dommage), et nous verrons s'élever, à la place où se meuvent aujourd'hui les masses chorégraphiques, d'immenses maisons qui n'auront d'autre *rapport* que leurs loyers avec les jolies pensionnaires de M. Plunkett. Espérons encore que tout s'arrangera d'ici quelques mois, et que, pour la bagatelle de quatre ou cinq millions — qu'est-ce que cela? — une nouvelle société prendra possession de l'Eden. Puis, après avoir fermé tout l'été, on rouvrira en septembre prochain pour nous donner des spectacles tout neufs et destinés, comme on dit, à faire courir tout Paris. En attendant, dans le pot-pourri d'attractions qu'on nous offrait ce jour-là, nous avons assisté au défilé de pas déjà vus, mais toujours agréables à revoir. Après la forge de *Siéba*, les postillons

d'*Excelsior* et le grand finale de la *Cour d'amour*. Puis, le joli pas des matelots de *Siéba*, la scène des clowns, la valse de la Lune et le grand ballabile espagnol de *Speranza*; le ballet égyptien d'*Excelsior*, la scène des poignards de *Brahma*, et, pour couronner le tout, une apothéose des nations saluant la tour Eiffel de l'Exposition de 1889. — Ah! si seulement l'Eden-Théâtre pouvait atteindre cette bienheureuse époque de l'Exposition universelle. Vous voyez, en tout cas, que si son affiche n'a pas aujourd'hui les avantages de la nouveauté, elle a du moins tous les attraits de la variété. Que les fragments de ces œuvres connues nous aient été rendus dans des décors plus ou moins appropriés aux situations, peu importe! L'important est que nous ayons revu les trois danseuses aimées des habitués de l'Eden,— nous mettons le mot au masculin, car les *habituées* de l'endroit, nous voulons dire les marcheuses du promenoir, se moquent autant du spectacle que du nommé Colin-Tampon. — La petite Rivolta est toujours mignonne au possible en son galant costume bain de mer et sous le béret bleu placé sur son blond chignon. Mlle Laus a retrouvé, en ses diverses et nombreuses incarnations, et particulièrement dans la fameuse danse de l'Almée d'*Excelsior*, tous ses admirateurs qui l'ont beaucoup applaudie. Mais le grand, le très grand succès a été, comme de juste, pour la Cornalba, qui n'a jamais dansé avec plus de grâce et de légèreté. Les auteurs des revues de fin d'année ont fort à faire pour que les pointes de leurs couplets puissent rivaliser avec celles de l'adorable

ballerine. L'Opéra, nous l'espérons bien, ne manquerait point de l'engager, si l'Eden cessait jamais son exploitation, ou abandonnait définitivement le genre chorégraphique pour se livrer au drame et à la féerie. La place de la Cornalba est à notre Académie nationale de musique et de danse.

	Nombre d'actes.	Date de la 1re représentation ou de la reprise.	Nombre de représentations pend. l'année.
Un Théâtre au Japon. . . .			62
Spéranza, ballet.	4 a. 12 t.	11 mars.	53
Une Folie parisienne, ballet. .	1	18 février.	16
* *Djemnah,* ballet	2	18 février.	21
La Caserne, pantomime. . . .	1	5 mars.	6
La Belle de Séville, ballet. .	1	5 mars.	73
* *L'Ane à Pierrot,* pantomime.	1	17 mars.	65
La Cour d'amour, ballet. . .	3 a. 4 t.	17 mars.	55
* *La Phalène,* ballet.	1	22 mars.	40
* *Une Soirée de muets,* pantomime.	1	4 mai.	26
Les Rendez-vous, pantomime. .	1	31 mai.	103
* *Brahma,* ballet	3 a. 9 t	31 mai.	103
* *Il n'y a plus d'enfants,* pantomime.		18 septembre.	94
* *La Fille mal gardée,* ballet.	4 t.	18 septembre.	38
* *La Brasserie,* ballet. . . .	1	18 septembre.	38
* *Viviane,* ballet-féerie. . . .	5 a. 6 t.	28 octobre.	66
* *Eden-Revue,* ballet.	4	23 décembre.	9

CONCERTS DU CHATELET

Très nombreuse et très brillante assemblée, le 10 janvier, au concert du Châtelet, où Mme Gabrielle Krauss s'est fait entendre trois fois, à la grande satisfaction d'un public véritablement enthousiasmé. Mais si l'accueil fait à l'éminente cantatrice a été des plus chaleureux, on peut dire qu'elle y a répondu en se surpassant elle-même. Elle a dit d'abord avec un sentiment exquis l'*Aria di Camera* de Hasse, célèbre compositeur du siècle dernier. Peu d'artistes ont eu autant de succès et une plus brillante renommée que Hasse ; il en est peu qui soient plus oubliés maintenant. Pour expliquer ces vicissitudes, il faut se souvenir de l'époque où il fit entendre ses premiers ouvrages. Alexandre Scarlatti, ce grand homme dont le génie avait autrefois dominé la scène italienne, était vieux alors ; les opéras de Hændel étaient en quelque sorte réservés à l'Angleterre ; Porpora, admirable dans ses cantates, manquait de nerf au théâtre ; Pergolèse n'avait pas encore écrit sa *Serva padrona* et son *Olympiade*. Une première place était donc à prendre dans la composition dramatique, et l'occasion fut favorable pour Hasse, qui plaisait en Italie par un goût pur de mélodie qu'il avait emprunté aux Italiens eux-mêmes. L'expression juste des paroles était le caractère de son talent. Ses chants suaves ont aussi le mérite d'une coupe périodique

44.

toujours complète et bien développée. Dans l'expression des sentiments tendres, sa musique avait un charme irrésistible ; mais en général il manquait d'effet dans les sentiments énergiques, et ses formes étaient peu variées. Son harmonie moins forte, moins riche de modulations que celle des compositeurs allemands de son temps, parut faible plus tard lorsque Mozart et Haydn eurent jeté dans la musique l'éclat de la leur. Telles sont les causes qui ont fait les succès de Hasse au théâtre et qui, depuis lors, l'ont fait oublier. Après l'air de Hasse, un peu froid, bien qu'il ait été spécialement orchestré pour la circonstance par M. Gounod, Mme Krauss nous a dit l'air d'*Alceste :* « Divinités du Styx. » Il est impossible de mieux phraser cette admirable page de Gluck, écueil de tant de chanteuses. Mme Krauss l'a bissé avec beaucoup de bonne grâce. Mais où, ce jour-là, son triomphe a été peut-être encore plus éclatant, c'est dans la ballade du *Roi des Aulnes*, de Schubert, qu'on entendait pour la première fois avec l'orchestration de Berlioz. On ne peut rendre avec plus d'énergie, de douceur et de charme à la fois, les contrastes et les nuances saisissants de ce morceau d'une facture si originale. Mme Krauss a trouvé des accents tellement dramatiques que la salle entière l'a acclamée.

Le dimanche suivant 17 janvier, le célèbre Joachim a fait résonner son admirable violon aux concerts Colonne. Tous ceux qui s'occupent de musique connaissent le nom de Joachim et savent qu'il est considéré en Allemagne comme le premier violoniste de ce pays. Néanmoins, peu de personnes l'ont entendu : Joachim avait été depuis longtemps à la cour du roi de Hanovre comme maître de chapelle, et ce souverain, jaloux de ce trésor, ne permettait qu'à de très rares exceptions à l'artiste de se faire entendre ailleurs que dans sa résidence. Joachim semblait un de ces tableaux précieux que les couvents et les musées d'Espagne gardent « enchaînés » dans leurs galeries et qu'ils ne peuvent aliéner sans encourir des peines terribles. Quand il n'y eut plus de roi Georges, ni de cour de Hanovre, Joachim, renonçant aux avantages comme aux inconvénients de sa charge, put parcourir librement le monde et recueillir les lauriers qu'il

fallait auparavant aller lui porter chez lui. Joachim, qui, dès l'âge de quatorze ans, avait obtenu de superbes ovations à Londres, où Mendelssohn l'avait emmené, ne se vit pas accueillir avec moins de succès à Paris, lorsqu'il y vint en 1886 et qu'il se fit entendre à l'Athénée, aux concerts populaires de M. Pasdeloup et au Conservatoire. Sa renommée, d'ailleurs, était depuis longtemps européenne ; mais nulle part elle n'était mieux établie qu'en Angleterre. Engagé comme directeur de l'Académie de musique de Berlin, Joachim s'était réservé chaque année, du nouvel an à Pâques, un congé qu'il allait passer régulièrement à Londres, où l'entrepreneur de concerts lui assurait mille livres sterling, soit 25,000 francs, pour chaque voyage. Cet illustre virtuose est assurément l'un des plus grands violonistes dont l'histoire de l'art puisse enregistrer le nom. Enfant prodige, il a vu toujours grandir son talent jusqu'au moment où il a atteint le plus magnifique développement. Avec cela, chef d'orchestre habile, compositeur distingué, Joachim ne se borne pas à être ce qu'on appelle un virtuose de premier ordre : pourvu d'une instruction solide, familier avec les œuvres des grands maîtres, connaissant la musique de Bach et de Corelli aussi bien que celle des violonistes modernes, il est un des plus admirables quartettistes que l'on puisse entendre. Joachim possède au plus haut degré le don de la pureté et de la simplicité ; son jeu est d'une netteté, d'une précision extraordinaires ; point de ces notes douteuses qui échappent aux plus habiles ; point de ces tours de force aussi pénibles à l'œil qu'à l'oreille ; il a atteint ce qui est le *summum* de l'art pour l'exécutant, c'est-à-dire que, dans les morceaux les plus hérissés d'écueils pour tout le monde, il circule avec une apparente aisance et avec une sécurité qui semble ignorer le danger, tant elle le redoute peu. Aussi le classique concerto de Beethoven, qu'il a joué merveilleusement, sans aucune recherche de l'effet avec un style incomparable, a-t-il été pour lui l'occasion d'un véritable triomphe, et les bravos réitérés et persistants des deux mille auditeurs du Châtelet ont-ils dû le toucher et l'émouvoir profondément. Nous l'entendions le dimanche suivant dans le concerto de Mendelssohn où

il obtenait un succès plus grand encore devant le tout-Paris dilettante, et nous remercions M. Colonne de nous avoir donné l'occasion d'applaudir un artiste de cette valeur.

Et pourtant en se produisant quelques semaines après Joachim (le 14 mars), Sarasate a trouvé le moyen de faire oublier le grand artiste et de triompher après lui sur l'estrade du Châtelet : on peut même dire que le jeune Navarrais a vaincu le célèbre virtuose berlinois. M. Joachim a la pureté, mais aussi la sécheresse du style classique; M. Sarasate a moins de son que Joachim, mais il a, comme lui, la justesse, la précision, et la netteté dans le trait, et en plus, la légèreté, la grâce, le charme, l'élégance et la chaleur communicative qui l'ont fait rappeler quatre ou cinq fois par toute la salle après sa délicieuse exécution du *Rondo capriccioso* que lui a dédié M. Saint-Saëns.

Le 28 février, M. Colonne nous a fait entendre *Rubezahl*, de M. Georges Hüe, qui a obtenu le second prix au concours musical de la Ville de Paris ouvert en 1885. Voici, d'ailleurs, sur les opérations de ce jury, quelques renseignements exacts qui peuvent intéresser le lecteur. Les quatre premiers tours de scrutin n'avaient donné pour résultat que de dégager le terrain, en ne laissant en présence que *Rubezahl* et le *Chant de la cloche*. Au cinquième tour, les partitions de la *Cloche*, de M. Vincent d'Indy, et de *Rubezahl*, de M. Georges Hüe, avaient toutes deux neuf voix. Un bulletin blanc. Au sixième et au septième tour, même résultat... Enfin, le bulletin blanc se décidant à avoir une opinion, le résultat final a été : la *Cloche*, dix voix; *Rubezahl*, neuf voix. Après quoi, une mention a été votée par quatorze suffrages à *Rubezahl*. M. Lamoureux vota, naturellement, pour M. d'Indy, pendant que M. Colonne votait pour M. Hüe. C'est en 1879 que M. Georges Hüe, élève d'Henri Reber, obtenait le prix de Rome avec la cantate de *Médée* (sur un poème de M. Guinand), œuvre faite et absolument digne de cette haute récompense. Sans parler de ses « envois de Rome », nous noterons de M. Hüe un petit ouvrage issu du concours Crescent et intitulé les *Pantins*, qui fut représenté à l'Opéra-Comique à la fin de 1881 et dont la musique, très joliment écrite, dans la ma-

nière de Poise, nous avait infiniment plu. M. Hüe a bien étonné, paraît-il, ses camarades de collège quand ils ont appris ses succès de compositeur. Il paraît que cette vocation l'a pris très tard. Au lycée, c'était un élève distingué, très fort en rhétorique, en philosophie, en grec et en latin mais pas musicien du tout. C'est en sortant du lycée seulement qu'il s'est mis à travailler l'harmonie. Par exemple il a été vite, très vite. Nous croyons qu'il y a là un compositeur d'avenir. Voici, en quelques lignes, le livret de *Rubezahl*, mis en musique par M. Hüe, partition éditée par Alphonse Leduc. Rubezahl, roi des Gnômes, forgerons du Hartz, a résolu d'associer à sa divinité une jeune mortelle. Celle qui paraît à ses émissaires la plus digne de son amour est Hedwige, fille du roi de Bohême; mais elle est fiancée, et le dieu n'a aucun pouvoir sur la Bohême, située hors de son domaine. Il ne pourrait se rendre maître de la princesse que si elle se hasardait dans son empire, dont la frontière est marquée au pied du mont des Géants, par un lac que forment les eaux descendues des glaciers. Rodolphe, fiancé d'Hedwige, est de retour, et le spectacle du bonheur des deux jeunes gens irrite encore le génie redoutable. Suivant un antique usage, Rodolphe et Hedwige vont invoquer, au bord du lac, l'Ondine bienfaisante qui protège les fiancés; la déesse leur promet son appui. Hedwige, laissée seule, est attirée par la fraîcheur des eaux du lac et s'y baigne un instant. Rubezahl, la voyant enfin en son pouvoir, appelle les génies des vents et des ondes, et enlève la princesse au milieu de la tempête. Il emporte Hedwige évanouie dans la caverne qui lui sert de repaire, et qu'il transforme en un superbe palais. Mais Hedwige lui résiste. Rubezahl s'irrite; las de prier, il va se laisser emporter par sa colère et son amour, lorsque Rodolphe pénètre dans le palais. Grâce au glaive enchanté que lui a remis l'Ondine, il est vainqueur du roi des Gnômes. Le palais disparaît et les fiancés, se retrouvant au bord du lac, remercient la déesse bienfaisante dont l'intervention les a sauvés. Sans s'inspirer trop visiblement de Wagner, M. Georges Hüe a écrit une œuvre sincère, manquant encore d'expérience, mais toute pleine d'intérêt. La partie

symphonique nous a paru trop bruyamment traitée, et l'orchestration de M. Hüe ne vaut certainement pas celle de M. d'Indy, l'auteur du *Chant de la Cloche*. Mais l'auteur de *Rubezahl* a la note tendre, qui manque au compositeur de la *Cloche* : le duo d'amour, à l'unisson, de Rodolphe et d'Hedwige, qui a eu les honneurs du *bis*, est là pour corroborer notre assertion. Le charmant chœur des Ondines; le joli duo : « O déesse des eaux » et la belle mélodie de Rubezahl, au début de la troisième partie, nous semblent les pages maîtresses de l'ouvrage, fort bien interprété par Mme Salla, par le baryton Auguez, le ténor Jourdain et Mlle Salambiani. Il fallait remercier M. Colonne de nous avoir fait connaître *Rubezahl* et de l'avoir aussi dignement monté.

C'est en 1857 que Georges Bizet, élève d'Halévy, obtint le prix de Rome. Jacques Offenbach, alors directeur du petit théâtre des Bouffes-Parisiens, venait précisément d'ouvrir un concours d'un autre genre — pour la musique d'une opérette. Le vainqueur de ce concours devait voir représenter son œuvre sur cette scène minuscule. Soixante-dix-huit compositeurs se présentèrent, parmi lesquels, à la suite d'une épreuve préparatoire, six furent jugés dignes d'entrer en lice. Ces six concurrents étaient, par ordre de mérite : MM. Bizet, Demerssemann, Erlanger, Charles Lecocq, Limagne et Maniquet. — Demerssemann, devint un flûtiste distingué ; mais Erlanger, Limagne et Maniquet ?... — Tous furent chargés de mettre en musique un livre intitulé le *Docteur Miracle*, de Léon Battu et Ludovic Halévy, et au bout de quelques semaines, le jury chargé de l'examen des partitions proclama vainqueurs, *ex æquo*, MM. Charles Lecocq et Georges Bizet. L'un devait écrire la *Fille de Mme Angot* ; l'autre devait être l'auteur de *Carmen*. Le *Docteur Miracle* fut joué aux Bouffes à partir du 8 avril 1857, alternativement avec la musique de l'un et de l'autre des deux lauréats. Nous ne connaissons pas la partition de cette première pièce de Bizet ; mais, au dire des personnes qui l'entendirent, elle renfermait les germes des brillantes qualités qu'on trouve dans les œuvres plus importantes qu'il écrivit par la suite. Ce premier essai attira l'at-

tention sur le jeune musicien, et M. Carvalho, qui avait deviné en lui un tempérament de compositeur dramatique, n'hésita pas à lui confier le poème d'un opéra en trois actes, les *Pêcheurs de Perles.* Ce fut un grand bonheur pour Bizet et un grand honneur pour M. Carvalho, que cette hardie tentative. Si l'ouvrage n'obtint pas un succès d'argent — ce qui était à peu près impossible pour les débutants au Théâtre-Lyrique — il fut du moins très apprécié des connaisseurs, et plaça Bizet à la tête de la jeune école française. Dans cette partition (éditée chez Choudens), on reconnaissait tout d'abord un grand souffle, une ampleur de formes, une solidité de facture très rares chez les commençants. Sans prendre souci du public vulgaire, sans se préoccuper des concessions nécessaires à la réussite de son œuvre, Bizet, en abordant pour la première fois le théâtre dans des conditions sérieuses, accusait des tendances non équivoques vers le style de la nouvelle Ecole allemande, tout en conservant la clarté et la concision qui caractérisent le génie français. C'est Bizet qui, le premier, eut le courage d'embrasser les doctrines nouvelles, et cela à une époque où, bien plus qu'aujourd'hui, il risquait de demeurer isolé et incompris. Son audace fraya la route aux musiciens de sa génération, qui, excités par son exemple, le suivirent dans la voie où il s'était avancé si résolument. M. Faure avait bien voulu se charger d'interpréter le bel air de Zurga, — jadis créé au Théâtre-Lyrique par M. Ismaël — et qui se trouve au troisième acte des *Pêcheurs de perles.* Un jeune ténor, M. Maury, qui remplaçait inopinément M. Bosquin, indisposé, a chanté la très jolie romance de Nadir. Et tous deux, l'éminent baryton et ce jeune amateur, stylé en vingt-quatre heures par M. Faure, ont délicieusement dit le duo du premier acte de l'opéra de Bizet, dont l'accompagnement est une merveille. Grand succès pour ces fragments du charmant compositeur, qui donnent l'envie de connaître l'ouvrage tout entier. Ni M. Colonne, ni M. Faure n'auront à se repentir de les avoir mis au jour. M. Faure remportait, d'ailleurs, un nouveau triomphe avec une remarquable mélodie de M. Paladilhe, sur le *Purgatoire* de M. Coppée, qui lui a permis de faire valoir ses qualités

incomparables de chanteur. La brillante exécution du troisième poème symphonique de Liszt — sur les *Préludes* de Lamartine — a servi de prétexte à une ovation qui n'était nullement préparée. Liszt occupait, avec Mme Viardot, une loge de face, et le public réclamant sa présence sur la scène, M. Colonne est allé chercher l'illustre maître, qui a été, comme on le pense, salué d'innombrables bravos [1]. Jamais peut-être, dans sa glorieuse carrière, Faure n'avait obtenu un plus grand succès que celui du 28 mars. Ni plus grand, ni mieux mérité, ajoutons-nous. Admirablement en voix, l'éminent baryton a dit d'une façon incomparable les délicieux fragments des *Pêcheurs de perles*, composés à vingt-cinq ans par Bizet; puis, il a dû bisser, à la demande générale, le *Purgatoire*, de M. Paladilhe, et *Plaisir d'amour*, de Martini, orchestré par Berlioz.

L'attrait du concert spirituel du vendredi saint portait,

1. L'engouement pour Liszt dépassait tout ce qu'on pouvait imaginer. On racontait que le valet de chambre du célèbre artiste était en train de se faire des rentes en vendant à ses admiratrices l'eau de savon dans laquelle le maître avait daigné laver ses augustes mains, et nous avons entendu, de nos propres oreilles, les lamentations de deux dames qui, au sortir de Saint-Eustache, regrettaient de n'avoir pas eu l'audace de prendre sur l'épaule de Liszt deux cheveux qui s'y étaient égarés... Cela dit, on comprendra quelle devait être l'affluence, à Saint-Eustache, à l'exécution, le 25 mars, de la *Messe de Gran*, présidée par Liszt, asssis dans un fauteuil d'honneur, au milieu de l'orchestre, en face de M. Colonne et tournant le dos au maître-autel. Les *soli* étaient très bien chantés par MM. Escalaïs et Veyret — ce dernier doué d'une voix de haute-contre fort estimée. — Le *Kyrie* a paru d'une belle sonorité et d'une ampleur remarquable : la phrase *Christe eleison*, dite par les enfants de chœur, est ravissante. Mais la page capitale de l'œuvre était, sans contredit, le superbe *Credo*, avec son admirable fugue et son très original accompagnement confié aux cuivres. Dans le finale du *Sanctus*, nous avons noté la délicieuse phrase *Hosannah in excelsis*, où la voix de M. Veyret a fait merveille. M. Colonne était parvenu à faire marcher avec ensemble ce petit monde d'enfants de chœur, peu habitué certainement à interpréter des œuvres aussi difficiles et aussi importantes.

le 25 avril, sur une première audition des fragments de l'opéra de M. Saint-Saëns, *Samson et Dalila* (édité chez Durand et Schœnewerk, à Paris), qui n'a encore été joué qu'à l'étranger : à Weimar et à Bruxelles. Après un récitatif, qui a servi à faire valoir les belles notes graves de la voix de Mme Rosine Bloch, vient le duo entre Samson et Dalila, œuvre vraiment magistrale, dont la première partie est empreinte d'une mélodie douce et originale, et dont la seconde est superbe de passions dramatiques. Le duo a été redemandé à l'unanimité et a valu plusieurs rappels à ses deux interprètes : Mme Rosine Bloch et le ténor Maury.

Le 24 octobre, M. Colonne consacrait son concert de réouverture à la mémoire de Berlioz. « Berlioz est à son zénith aujourd'hui, — écrivait quelques jours auparavant dans l'*Art*, notre confrère Adolphe Jullien, — mais il faut ajouter qu'il a conquis cette position inexpugnable au moyen d'une seule œuvre : il est l'auteur de la *Damnation de Faust*, rien de plus pour le gros public. Et tous les ouvrages de lui, dont on a essayé par la suite, ont bien intéressé un temps les amateurs, les mélomanes, mais ils n'ont pas mordu, passez-moi le mot, sur le commun des auditeurs. Ni *Roméo et Juliette*, ni l'*Enfance du Christ*, ni le *Requiem*, n'ont pu s'établir d'une façon définitive dans les concerts. Chose singulière : c'est une œuvre orchestrale, c'est la *Symphonie fantastique* qui occupe le second rang dans l'estime du public pris en masse. Et cela se comprend à la rigueur ; ces deux œuvres donnent, en effet, la quintessence du génie de Berlioz : ce sont les deux pôles sur lesquels pivote sa riche imagination. Dans l'une, on trouve toute l'exubérance romantique de la jeunesse, la fougue d'un talent rebelle à toute discipline et cependant très maître de lui-même, une richesse d'instrumentation surprenante, un coloris poétique et délicieux ; dans l'autre, éclatent une passion, une ironie, une chaleur extraordinaires, une prodigieuse intuition des effets de foule en mouvement, un déchaînement fantastique, une puissance d'expression dramatique hors de pair. » On ne saurait mieux apprécier la *Damnation de Faust* et la *Symphonie fantastique* que ne le fait, en peu de mots, M. Adolphe Jullien ; mais notre

confrère se trompe en disant que ces deux seuls ouvrages de Berlioz ont mordu sur le public. La preuve en est dans l'enthousiasme que provoquait, au Châtelet, la première partie de l'excellent programme de M. Colonne, où l'on ne s'est pas fait faute d'applaudir : l'ouverture de *Benvenuto Cellini* — après laquelle une superbe couronne d'or a été remise à l'habile et vaillant chef d'orchestre ; — la belle oraison funèbre de la *Symphonie funèbre et triomphale*, composée jadis, sur la demande de M. de Rémusat, pour célébrer le dixième anniversaire de la Révolution de 1830 ; et enfin, les ravissants airs de ballet des *Troyens*, où la *Danse nubienne* en *mineur* est empreinte d'une si vive originalité. En guise d'intermède, M. Sarasate nous a joué le délicieux *Concertstück* de M. Saint-Saëns et un morceau composé par lui-même sur des motifs bohémiens. Est-il besoin de dire que le brillant violoniste a, une fois de plus, charmé son assistance par la sûreté, la justesse et la maestria de son jeu si élégant et si pur. La *Symphonie fantastique* de Berlioz, écrite sous le coup d'une passion violente, et que son auteur regardait comme son chef-d'œuvre, a été merveilleusement rendue par l'orchestre de l'Association artistique, et, comme interprétation, nous ne savons quelle partie nous devons louer le plus. Le *Bal* a été exécuté avec une distinction qui a sauvé la vulgarité du rythme ternaire, et la *Scène aux champs* a été l'objet d'une ovation pour tout le monde. Berlioz en dépeignant un orage, après le tableau grandiose de la *Pastorale* de Beethoven, s'est placé à un point de vue très particulier et il a certainement égalé son prédécesseur. C'est après l'exécution de cette « Suite » composée dans une période de « délire sans frein », que Paganini enthousiasmé se précipita dans les bras de Berlioz inconnu, en lui disant : — « Monsieur, vous commencez par où les autres finissent ! » — La *Marche au supplice*, si caractéristique, et le *Songe d'une nuit de sabbat*, où le *Dies iræ* gronde si étrangement, ont clos ce premier concert qui n'était que le prélude de la splendide saison musicale que nous promettait M. Colonne.

Le 21 novembre, M. Colonne nous faisait entendre un violoniste de marque. M. Emile Sauret est Français. Après

avoir passé par la classe d'Alard, au Conservatoire, il est parti pour l'étranger, où il est resté seize ans, et nous revient aujourd'hui avec un talent de premiér ordre. C'est dans la romance en *fa*, de Beethoven, et dans le concerto de Max Bruch, dont il a merveilleusement dit l'andante, c'est surtout dans les airs hongrois d'Ernst, qu'il a joués en virtuose *di primo cartello*, que M. Sauret s'est fait applaudir et rappeler par toute la salle. Un excellent *staccato*, un son superbe et une délicieuse manière de chanter : telles sont les principales qualités de M. Sauret, qui n'a certes pas le style de Joachim, mais qui est, après lui, un éminent violoniste. Grand succès aussi le même jour pour la suite du *Roi s'amuse*, de M. Léo Delibes, c'est-à-dire pour les airs de danse dans le style ancien écrit pour le drame de Victor Hugo par le charmant compositeur de *Coppélia*. Le *passe-pied* a été bissé à l'unanimité.

Enfin, à la date du 19 décembre, nous avons à enregistrer un événement musical qui, pour n'avoir pas été précédé des réclames habituelles, n'en est pas moins réel et mérite d'être signalé aux lecteurs. Il s'agit de la première audition à Paris d'une symphonie pour orchestre avec soli de soprano, contralto, baryton et chœurs de femmes, que M. Faure est allé chanter à Genève, il y a quelques semaines, avec Mlle Rosine Bloch, et sous la direction de l'auteur, M. Benjamin Godard. M. Colonne, qui nous a fait autrefois entendre le *Tasse*, a tenu à nous donner la primeur de la *Symphonie légendaire ;* il s'est assuré le concours de l'éminent baryton M. Faure, il a donné à Mme Durand-Ulbach la partie de contralto, et a stylé son orchestre et ses chœurs de façon à nous offrir une exécution parfaite en tout point de la belle œuvre de M. Benjamin Godard. Sur de charmantes poésies de Charles Grandmougin, Emile Souvestre, Prosper Blanchemain, Leconte de Lisle, et de Benjamin Godard lui-même, le compositeur a écrit une partition, à la Berlioz, des plus attachantes et des plus variées. Elle a paru, pour chant et piano, chez l'éditeur Choudens. Elle débute par un morceau purement symphonique, intitulé *Au Manoir*, qui exprime bien la tranquillité du soir en pleine campagne, et dont les sonorités harmo-

niques sont de toute beauté. Vient ensuite une très originale *Ballade*, dont les alternatives d'amour et d'effroi sont curieusement rendues par l'orchestre, accompagnant le solo de la cantatrice. Après le scherzo de la *Mare aux fées*, nous arrivons à la dramatique scène *Dans la cathédrale*, où la riche instrumentation de M. Benjamin Godard atteint une véritable puissance. La *Prière*, avec sa note persistante dans l'orchestre, forme, par son calme profond, un délicieux contraste avec le morceau précédent. Admirablement dite par M. Faure, elle a été redemandée à l'unanimité. Les chœurs de M. Colonne ont fait merveille dans le morceau qui suit, la *Tentation*, et en ont chanté avec une rare justesse toute la première partie, qui est sans accompagnement. Cette composition, qui dénote chez le musicien une inspiration réelle, a été traitée par lui avec une finesse et une délicatesse de touche dont on ne saurait trop le louer. C'est notamment un bijou que le chœur des Esprits : « Par les bois, par les champs, » qui a été bissé d'enthousiasme. La troisième partie est toute fantastique : ce sont les *Feux follets* et les *Elfes*, qui entourent le chevalier et l'empêchent d'aller rejoindre sa fiancée : c'est l'histoire du *Roi des Aulnes*, joliment développée par M. B. Godard. La phrase du chœur :

Couronnés de thym et de marjolaine,
Des Elfes joyeux dansent dans la plaine.

qui revient constamment, par opposition au galop entraîné du cavalier, est d'une fraîcheur exquise... Nous aurons plus d'une fois dans nos prochains volumes, l'occasion de revenir sur cette œuvre qui, selon nous, est destinée à obtenir un long succès dans les concerts ; mais nous devons dire, dès aujourd'hui, qu'elle fait le plus grand honneur à M. Benjamin Godard et ne contribuera pas peu à augmenter la réputation du jeune maître.

CONCERTS LAMOUREUX

D'enthousiastes acclamations saluaient le 14 février, au concert de l'Eden-Théâtre, le superbe premier acte de la *Walkyrie* de Richard Wagner, donné à Paris pour la première fois. Aucune protestation n'a été risquée, et l'on a rappelé tout d'une voix M. Lamoureux pour lui bien témoigner le gré qu'on lui sait de son énergie et des services qu'il rend à la musique. Des quatre ouvrages qui composent l'*Anneau du Nibelung*, la *Walkyrie* est celui dans lequel Wagner s'est élevé le plus haut. L'arrivée de Siegmound, sa première entrevue avec Sieglinde, l'amour, d'abord inconscient, qui naît et se développe dans le cœur de ces deux êtres, l'entrée de Hounding, le mari de Sieglinde, qui vient interrompre l'entretien, tout cela est très bien : nous en parlons d'après la partition nouvellement éditée par Schott sur la version française de notre habile confrère Wilder. Après avoir traversé quelques longueurs, nous arrivons au grand duo d'amour. C'est là la page capitale de toute la tétralogie. Le morceau est superbe, et, malgré les dimensions colossales que lui a données Wagner, l'intérêt va croissant jusqu'à la fin. Le dieu Wotan est descendu dans le sein de la terre pour arracher à la prophétesse Erda ses secrets sur l'origine et la fin des choses. Vaincu par le dieu, aimée de lui, elle lui donne neuf filles, les Walkyries, les vierges guerrières, dont l'aînée, Brunehilde, sera l'exécutrice de ses plus chères pensées. Mais, de sa descendance terrestre seulement, Erda le lui a dit, naîtra un héros qui pourra faire ce qui lui est interdit à lui-même : libérer le monde de la malédiction dont il est chargé par la faute même des dieux. Wotan descend sur la terre sous le nom de Velse, et engendre un

couple de jumeaux : Siegmound et Sieglinde. Au moment où commence l'action de la *Walkyrie*, Sieglinde est devenue la femme d'Hounding, et Siegmound est l'hôte de tous deux. Dans la nuit, pendant le sommeil d'Hounding, Sieglinde se glisse auprès de son frère, et lui montre, planté au milieu d'une pièce rustique, un arbre dans le tronc duquel une épée est enfoncée jusqu'à la garde. Cette épée doit assurer la victoire à qui saura l'arracher. Tout à coup, la porte du fond s'ouvre, et laisse voir un paysage enchanteur, éclairé par la lune. Siegmound et Sieglinde se regardent avec ravissement. Le malheur les unit, le printemps les fiance... Siegmound arrache l'épée... et, saisissant avec transport sa *sœur fiancée* pour l'enlever, il s'écrie : « Fleurisse donc le sang des Velsoungs ! » Tel est le sujet de ce premier acte, évidemment fait pour la représentation, mais que néanmoins la parfaite exécution de M. Lamoureux a rendu simple et clair et, en dépit de ses difficultés, admirablement limpide et compréhensible pour tout le monde. Le frais et adorable *lied* du printemps a ravi le public, dont l'enthousiasme est allé *crescendo*, comme la musique elle-même, avec le duo d'amour, qui est certainement l'une des plus belles inspirations de Wagner. Une remarque en passant. On dirait, à entendre les Wagnériens, que Wagner a trouvé l'art emmailloté dans des langes, que personne avant lui n'avait osé déchirer. Nous sommes les premiers à reconnaître que de grands musiciens ont trop souvent enfermé leur pensée dans un moule qui servait à tous les opéras. Mais ces formes surannées sont abandonnées depuis longtemps, même en Italie où elles sont nées. N'y a-t-il pas de magnifiques exemples de morceaux conçus sans autre préoccupation que celle de suivre l'action et de la refléter musicalement ? Où est donc la forme conventionnelle du finale de *Don Juan*, de la fonte des balles de *Freyschütz* — dont M. Lamoureux nous donnait, ce jour-là, l'admirable ouverture — de la conjuration de *Guillaume Tell*, de la bénédiction des poignards et du duo des *Huguenots* ? Ces scènes sublimes, et bien d'autres qu'il serait trop long d'énumérer ici, n'avaient-elles pas rompu, bien avant Wagner, avec l'ancienne forme, dite italienne ? Où trouvera-

t-on plus de fantaisie dans la facture, plus de vérité dans l'expression et plus de liberté d'allure dans la forme? Qu'a donc fait de plus Wagner! On nous objectera qu'il a supprimé dans ses partitions ce qu'on appelle les morceaux de musique. Le duo de la *Walkyrie*, que nous applaudissions ce jour-là, celui de *Siegfried*, que M. Lamoureux nous fera également entendre un jour ou l'autre, sont parfaitement des morceaux, tout comme le duo des *Huguenots* en est un. Qu'est-ce encore que le prélude de la *Walkyrie*, ou la marche funèbre du *Gotterdammerung*, sinon de magnifiques morceaux d'orchestre! Disons donc que Wagner a cela de commun avec tous les musiciens, qu'il ne trouve le complet épanouissement de ses facultés que lorsqu'il traite un véritable morceau de musique. Le rôle de Sieglinde est interprété par Mme Brunet-Lafleur avec un art exquis. Il faut louer la pureté de son timbre et le charme de sa diction, tout en regrettant que, dans les passages de force, l'organe soit parfois un peu faible et ne couvre pas l'orchestre — le formidable orchestre de Wagner! — comme la voix de son partenaire, le ténor Van Dyck, qui, lui, a triomphé sur toute la ligne du redoutable rôle de Siegmound.

Le 25 février avait lieu, donnée par les soins de la Ville de Paris, la première audition du *Chant de la Cloche*, légende dramatique en un prologue et sept tableaux, poème et musique de M. Vincent d'Indy. — Quelques mots d'abord sur le lauréat municipal du concours de 1884-85, M. Vincent d'Indy, que nous avons eu le plaisir de rencontrer, il y a quelques années, sur le chemin de Bayreuth, où il était venu, comme nous, assister aux premières représentations de *Parsifal*, de Richard Wagner. Dès l'âge de huit ans, Vincent d'Indy faisait preuve, comme le jeune Mozart, de dispositions musicales étonnantes. Possesseur d'une petite fortune, il pouvait, comme tant d'autres, se soustraire au travail ou — puisque la musique le tentait — en faire en amateur, se contentant de quelques succès de salon, d'auditions intimes devant un public complaisant. Mais M. d'Indy tenait à devenir un compositeur sérieux, et il entra au Conservatoire, où il fut un des meilleurs élèves

de César Franck. Cela ne lui suffisait même pas. Jouant fort bien de divers instruments, l'auteur du *Chant de la Cloche* — pianiste des plus remarquables — poussa l'amour de la musique jusqu'à s'enregimenter dans un orchestre. Comme jadis Ernest Guiraud à l'Opéra-Comique, M. Vincent d'Indy remplit les fonctions de timbalier aux concerts du Châtelet, où fut plus tard exécutée sa *Chevauchée du Cid*, scène descriptive d'un rythme entraînant, dont l'orchestration attestait déjà un musicien d'une valeur incontestable. De M. d'Indy nous connaissons également un petit acte représenté à l'Opéra-Comique, sous le titre de la comédie de Regnard, *Attendez-moi sous l'orme*, et sur des paroles de MM. Jules Prével et Robert de Bonnières, ainsi qu'une légende pour orchestre intitulée *Sauge fleurie*, remplie de grâce mélodique. C'était là, à dire vrai, un bagage des plus minces, et M. d'Indy n'avait donné, jusqu'à présent, rien d'aussi important que l'ouvrage musical que répétaient, depuis plusieurs mois, les chœurs et l'orchestre de M. Lamoureux et dont l'exécution merveilleuse a enlevé les applaudissements d'un public officiel, généralement assez froid. A l'instar de Wagner, M. d'Indy a composé lui-même son poème, dont il a emprunté le sujet au fameux *Chant de la Cloche*, de Schiller. La scène se passe dans une ville libre du nord de la Suisse, à la fin du quatorzième siècle et au commencement du quinzième. Les ouvriers viennent de terminer la cloche colossale, dernière œuvre de Wilhelm, le maître fondeur. Celui-ci, arrivé au déclin de sa vie, souhaite de revoir les principaux événements de son existence où les cloches ont joué un rôle Le poème de M. d'Indy est ainsi une sorte de drame symbolique sur les luttes et les triomphes de l'artiste qui a plus d'un point de ressemblance avec Hans Sachs des *Maîtres chanteurs*. C'est d'abord le Baptême, puis l'Amour, la Fête, la Vision, l'Incendie, la Mort, et enfin le Triomphe. La place nous manque pour apprécier ici comme il conviendrait la partition du *Chant de la Cloche* (éditée par J. Hamelle); mais nous pouvons affirmer, dès à présent, que c'est l'œuvre d'un musicien connaissant admirablement son métier, auquel il ne manque que peu de chose pour qu'on puisse l'appeler maître. Si le duo

d'amour nous a paru dépourvu d'émotion, le tableau de la Fête, en revanche, et celui de l'Incendie, sont des pages de premier ordre, dont l'instrumentation, chaude et vibrante, a le pittoresque de celle de Berlioz, et dénote chez le jeune compositeur un sentiment de la couleur absolument remarquable. Nous avons nommé Berlioz; nous pouvons nommer également Wagner, qu'adore M. d'Indy à un tel point qu'il s'identifie avec son modèle, et que, malgré lui, les plus célèbres motifs de ses ouvrages arrivent tout naturellement sous sa plume. Tel, le dernier chœur : « Gloire à Wilhelm » qui rappelle exactement l'ensemble du premier acte de *Lohengrin* : « Gloire à ton nom, gloire à ta race. » Cela dit, nous sommes certain que M. d'Indy, qui n'est encore qu'un débutant, saura dégager sa personnalité, et nous ne craignons pas d'avancer ici que, depuis longtemps, nous n'avions entendu au concert un ouvrage de cette haute valeur. Nous avons dit que l'exécution des masses chorales et instrumentales, sous la direction de M. Lamoureux, était parfaite. Il ne nous reste plus qu'à adresser ici nos complimentsré trospectifs à M. Van Dyck et à Mme Brunet-Lafleur, qui devaient retrouver trois jours après, dans le public plus initié du dimanche, les fervents admirateurs de leur sérieux talent, plus enthousiastes en leurs applaudissements que les profanes invités de la municipalité.

La saison incohérente dont nous jouissions alors avait failli compromettre le 21 mars le succès de la quatrième et dernière audition de la *Walkyrie*. Mme Brunet-Lafleur, atteinte d'un rhume opiniâtre, s'était fait remplacer par Mme Boidin-Puisais, qui, le matin même, avait été prise, à son tour, d'un enrouement subit et avait dû faire réclamer l'indulgence du public par l'intermédiaire de M. Ulysse Bessac, administrateur des concerts Lamoureux. Nous avions entendu parler d'une cantatrice hongroise, Mme Behr, douée d'une voix superbe et connaissant à merveille le rôle de Sieglinde, qu'elle avait chanté à Pesth avec le plus vif succès, et appris en français avec M. Wilder lui-même. Nous sommes surpris que M. Lamoureux n'ait point songé à elle en cette circonstance ; car, de fait, c'est en dissimulant, avec un courage digne de l'intérêt des auditeurs, la

fatigue évidente qu'elle ressentait, que Mme Boidin-Puisais a pu achever sa partie : elle a, du moins, été récompensée de son extrême bonne volonté par l'attitude sympathique du public. Dans cette situation, on ne s'étonnera pas que le succès ait été pour le ténor Van Dyck, dont la voix solide avait résisté à cette épidémie de rhumes. C'est surtout dans la troisième scène que M. Van Dyck a enlevé la salle. Il a, comme précédemment, chanté avec grâce les soucis amoureux de Siegmound, l'hymne au printemps, et avec une énergie sauvage l'invocation à l'épée qui termine cette scène. Le succès le plus complet a accueilli, cette fois encore, ces pages *mélodiques* de Wagner, et M. Lamoureux a eu sa large part de bravos bien mérités. Ce succès l'a suivi, lui et son orchestre, dans l'exécution de la *Chevauchée*, qu'on jouait pour la première fois à l'Eden. Les qualités de netteté et de vigueur qui caractérisent l'excellent orchestre de M. Lamoureux ont été ici, comme partout, appréciées à leur valeur. La fougue, l'emportement, les cris sauvages de cette chevauchée de filles de Wotan, tout cela a été admirablement rendu,et je ne vois pas où la critique aurait à prendre ici : on a fait bisser ce superbe morceau, et c'était justice, comme on dit au Palais. — Le dimanche suivant, pour son vingtième et dernier concert de la saison, M. Lamoureux nous faisait entendre le pianiste Francis Planté.

Le 21 novembre, la première audition de l'ouverture de *Gwendoline*, de M. E. Chabrier, a été accueillie par les applaudissements des uns et quelques protestations des autres: satisfaits et mécontents se sont noyés dans la foule des abstentionnistes. C'est une justice à rendre aux auditeurs de l'Eden: ils réservent leur jugement, nous avons pu le constater en plusieurs circonstances. Il est certain qu'ils n'ont pas été conquis du premier coup, mais on devine qu'ils ne demandent pas mieux que de l'être. Il nous semble que le public, en général, quand il se trouve en présence d'une œuvre de la nouvelle école, cherche midi à quatorze heures: c'est ce qui l'empêche de comprendre. Le grand reproche que nous avons entendu faire à l'ouverture de M. Chabrier, c'est la confusion. Nous avouons ne pas saisir cette obser-

vation, tant l'œuvre nous a paru claire. Trois parties, trois tableaux y sont nettement dessinés : la bataille, l'épithalame, l'apothéose finale. Cette triple division saute aux oreilles. Est-ce dans la description de la bataille que le public trouve de la confusion ? Mais qui ne sent que cette *mêlée* d'instruments est précisément *voulue* ? M. Chabrier a apporté dans le beau tableau du combat un souci de vérité, de naturalisme bien curieux, bien hardi, et qui l'a amené à traiter cette partie avec une supériorité étonnante : ce n'est plus ici une bataille de convention, c'est bien la mêlée dans toute sa réalité, avec ses bruits multiples et étranges, ses appels de clairons et de trompettes, ses cris et ses hurlements ; cela est vrai et sincère. Le motif de l'épithalame, qui vient, au milieu de l'ouverture, calmer et rafraichir les sens, est repris dans le finale par les cuivres, qui donnent à ce chant d'amour un caractère d'apothéose. Les deux héros de l'opéra meurent au milieu d'une lutte sanglante : leur chant d'amour devient leur chant de délivrance. Pour nous, répétons-le, ce morceau symphonique est d'une clarté limpide. Le public y viendra, comme il est venu aujourd'hui à Wagner, dont on exécutait ensuite *Siegfried-Idyll*, applaudie de tous.

Les gens qui n'aiment pas le monologue ont de quoi se plaindre : le voilà qui s'introduit dans la musique. M. Lamoureux avait inscrit le 26 décembre à son programme un monologue dramatique et musical, d'allure classique par surcroît : le *Songe d'Andromaque*. Le poème de M. Bertin prêtait à des développements lyriques, je l'accorde ; mais il est d'un médiocre intérêt. Andromaque rêve qu'elle voit apparaître l'ombre de son mari Hector ; elle proteste de sa fidélité, lui rappelle le temps de leurs amours heureuses et lui jure d'élever Astyanax pour la vengeance. Voilà, en deux mots, le sujet de ce poème, fort court d'ailleurs. M. Coquard s'est attaché à en suivre scrupuleusement les vers ; il en est résulté un long récitatif simplement coupé par deux couplets dans lesquels le compositeur a fait preuve d'intentions mélodiques. C'est le meilleur passage de ce monologue, qui se termine d'une façon un peu plus colorée lorsque le musicien veut annoncer la vengeance future promise par Andromaque. Ces quelques mesures prouvent que M. Coquard peut *faire*

grand à l'occasion. Les auteurs avaient la bonne fortune d'être interprétés par Mme Brunet-Lafleur, dont le succès a été complet.

CONCERTS POPULAIRES

Le 23 avril, M. Pasdeloup, *redivivus*, reparaissait pour une fois sur l'estrade du Cirque d'hiver, entouré de la phalange de musiciens qu'il avait laissés à M. Benjamin Godard. Le principal attrait de ce concert spirituel du vendredi-saint était la première audition, à Paris, d'importants fragments du premier acte de *Noé* d'Halévy et Bizet. *Noé* a une histoire. Cet opéra devait être joué à l'ancien Théâtre-Lyrique du boulevard du Temple, sous la direction de M. Charles Réty, quand mourut Halévy. Georges Bizet, qui avait épousé sa fille, trouva l'ouvrage dans les cartons de son maître et beau-père. Le chant était complètement terminé ; l'orchestration seule restait à faire, et il la fit tout entière. M Pasdeloup avait eu l'idée de monter l'ouvrage ainsi achevé, alors qu'il était directeur du Théâtre-Lyrique de la place du Châtelet. C'est sur le théâtre de Carlsruhe qu'il fut réprésenté pour la première fois, le 5 avril 1885, avec un tel succès que, lorsque l'empereur d'Allemagne vint, dans le grand-duché, passer la grande revue des troupes, *Noé* fut donné devant le souverain en représentation de gala. Les fragments que nous avons entendus au Cirque, chantés par Faure et par Mme Rose Caron, font bien présager de l'ouvrage et donnent à l'auditeur l'envie de le connaître en entier. La partition a paru chez Choudens, et quoiqu'il soit difficile de la bien juger au piano, nous sommes assurés que le lecteur y retrouvera les grandes pages de l'auteur de la *Juive*, pittoresquement et dramatiquement traitées. A quand la représentation sur un vrai théâtre?

M. Lamoureux ayant émigré du Château-d'Eau à l'Eden-Théâtre, et le quartier se trouvant privé de musique, M. Jules Pasdeloup a cru que le moment était favorable pour reprendre le bâton, et recommencer, au Cirque d'Hiver, une nouvelle série de concerts, qui ont lieu le dernier dimanche de chaque mois. Étant de ceux qui restent fidèles à leurs vieilles affections, nous avons tenu à assister, le 31 octobre, à la première de ces dix séances et à porter ainsi notre carte de visite au vaillant fondateur des Concerts populaires, se remettant bravement sur la brèche. La salle était très suffisamment remplie, surtout aux secondes (à deux francs) et aux troisièmes, et nous voudrions ne pas douter du succès de la résurrection des fameux Concerts Pasdeloup. La musique classique formait la base du premier programme et les symphonies en *ut mineur*, de Beethoven, et en *ré majeur*, de Mozart, ont été fort bien rendues par les anciens instrumentistes (à commencer par le premier violon de la fondation, M. Lancien), qui avaient retrouvé leur vigueur d'autrefois. Deux fragments des *Maîtres chanteurs*, un bel andante de Tschaïkowski et une tarentelle de Mlle Chaminade représentaient la musique nouvelle, et le virtuose du jour était M. Blumer, qui s'est fait vivement applaudir dans la brillante exécution de la rapsodie pour piano et orchestre de Liszt. — Bonne chance, encore une fois, à l'entreprise tentée par M. Pasdeloup. Qu'il nous donne de l'inédit : les jeunes — et des jeunes de talent — espèrent qu'il leur fera place sur ses programmes, et nous l'engageons à la leur faire la plus large possible.

Le 28 novembre, M. Pasdeloup renouvelait sa tentative et donnait au Cirque sa seconde séance. Il nous a semblé que la salle était déjà mieux remplie qu'à la fin du mois précédent. Il serait curieux que les Concerts populaires obtinssent, dans un quartier désormais privé des grandes auditions instrumentales, un réel regain de leur énorme succès d'autrefois. Après la symphonie en *si bémol* d'Haydn, dont l'exécution, nous devons le dire, a beaucoup trop laissé à désirer, M. Pasdeloup avait eu l'excellente idée de nous faire entendre une ballade pour orchestre, l'*Hiver*, de M. Marty, détachée d'une suite d'orchestre du lauréat du

concours de composition musicale de 1882, qui comprend les quatre saisons. *L'Hiver* est, comme l'indique le titre, un morceau descriptif des plus intéressants, dont le principal motif est une superbe phrase d'alto, reprise ensuite par les trombones, qui l'ont fort bien dite. Le public a fait bon accueil à l'œuvre de M. Marty. Nous l'aurions voulu plus chaleureux encore, car nous sommes de ceux qui ont foi dans l'avenir du jeune musicien. L'auditoire du Cirque réservait ses bravos pour l'*Invocation*, de Théodore Ritter, écrite sur des vers de Baudelaire. Le regretté pianiste n'était, à l'orchestre du moins, qu'un médiocre compositeur. On a pourtant fait fête à ce morceau un peu vulgaire et voulu entendre deux fois le solo de hautbois qu'il contient. M. Marsick exécutait ensuite le concerto en *ré mineur*, de Wienawski. Le violoniste est connu depuis longtemps, et nous n'avons rien à apprendre au lecteur sur le talent de ce virtuose.

CONCERTS DU TROCADÉRO

Grande et belle exécution, le 22 mai, de *Mors et Vita* de Charles Gounod, au Trocadéro, au bénéfice des ateliers d'aveugles. Le maître dirigeait l'orchestre et les chœurs. Le nouvel oratorio de M. Gounod est, à notre avis, de beaucoup supérieur à ce que l'auteur de *Faust* avait écrit en ce genre, et notamment à *Rédemption*. D'abord, l'aspiration religieuse y est plus élevée et plus sévère — surtout dans la première partie. Ensuite chaque morceau a plus de développement et d'ampleur. Ce n'est pas que toutes les idées se dérobent au caractère de grâce voluptueuse qui est la pente de M. Gounod : ainsi la seconde et la troisième partie se marquent par endroits d'un sceau de trop caressantes élégances; mais l'ensemble de l'ouvrage est relativement austère et traité avec une extrême simplicité. M. Gounod a établi sa partition sur trois idées fondamentales, qui se transforment

et se représentent sans cesse. La première, consistant en une succession descendante de secondes majeures d'*ut* à *sol* bémol, exprime, dans la pensée du maître, la justice de Dieu. Les deux autres caractérisent la mansuétude, tempérant la justice, et le bonheur des élus dans la céleste Jérusalem. Ces trois thèmes sont exploités, est-il besoin de le dire ? avec une rare habileté de main. Peut-être les épisodes instrumentaux de la seconde partie sont-ils plus dramatiques que symphoniques. Le Jugement dernier, l'arrivée du souverain Juge, l'effroi des peuples au son des trompettes sacrées, sont présentés en forme de pièces scéniques destinées à accompagner une action. La troisième partie, *Vita*, est celle, assurément, qui impressionne le plus favorablement le public. Il s'y rencontre tout un courant de mélodies du genre agréable, à travers lesquelles éclate encore, par intervalles, le thème austère de la justice, mais que domine particulièrement le thème tendre de la mansuétude et de l'amour divin. M. Gounod a visiblement cherché à exprimer la sérénité. C'est malgré lui qu'il a peint cette sérénité quelque peu voluptueuse; mais on l'a dit, un artiste aussi personnel obéit toujours à sa nature. L'œuvre débute par un *Requiem* qui forme à lui seul les deux tiers de la partition, se poursuit par les grands épisodes du Jugement dernier et se conclut par un tableau lyrique du calme bonheur des élus. S'il faut louer l'élévation des tendances du *Requiem*, on doit reconnaître, toutefois, que les pages nombreuses ne s'en déroulent pas sans monotonie. On voudrait aussi que l'orchestre, contenu dans une constante sobriété, rayonnât davantage autour des voix. Il y a là, de la part du compositeur, ainsi qu'on l'a fort bien remarqué, comme un parti pris de décoloration excessif. Ajoutons que l'élément vocal est admirablement disposé. L'exécution a été très remarquable, et comment en eût-il été autrement puisque les solistes étaient Mme Gabrielle Krauss, la grande artiste, Mme Conneau, musicienne achevée qui se sert on ne peut mieux de sa belle voix de mezzo; M. Lloyd, le ténor acclamé en Angleterre, dans tous les oratorios, et Faure. Faure, c'est tout dire! Quelle joie d'entendre l'éminent baryton déclamer les récits de *Mors et*

Vita! Quel succès pour la Krauss dans le *Quid sum miser*, dans le *Felix culpa* et dans la délicieuse phrase mélodique — peut-être même un peu trop gracieuse pour le sujet: *Beati qui lavant stolas suas in Sanguine Agni!* Ajoutons, que la superbe phrase orchestrale de *Judex* a été bissée d'acclamation, sur la demande de notre ami Massenet, très justement enthousiaste de cette belle œuvre, bien digne de l'auteur de *Faust*.

Les amours d'Élisabeth et du margrave, le célèbre miracle des roses, la mort du duc de Thuringe, l'abandon de la pauvre mère délaissée, sa fin chrétienne et superbe, telles sont les scènes principales de l'œuvre de Liszt, que le public parisien entendait pour la première fois le 8 mai et qu'il a accueillies avec des applaudissements enthousiastes. La partition de sa *Sainte-Elisabeth* a résisté à l'exécution de la salle du Trocadéro. Nous en étions heureux, et pour le maître que les Parisiens acclamaient une fois de plus avant sa mort et pour les artistes qui prêtaient leur concours à cette œuvre désintéressée de l'Orphelinat des Arts. Mais il nous sera permis de dire que l'ouvrage n'a été ni suffisamment compris, ni, par conséquent, suffisamment apprécié. De cette œuvre, profondément pensée et superbement exprimée, dont il suffirait de citer la sereine introduction, le tendre duo d'amour, la merveilleuse conception de l'orage, la vision céleste de la martyre résignée, le public, et même la critique, n'a saisi qu'un écho lointain et confus. Aussi ne voulons-nous retenir de l'exécution imparfaite de ce jour-là que l'ovation faite à Liszt, le succès de MM. Faure et Auguez, la maëstria de M. Vianesi, l'habile et courageux chef d'orchestre qui a su en quelques heures former un orchestre digne de tous les éloges.

CONCERTS DIVERS

Notre nomenclature des concerts serait incomplète si nous ne notions ici les concerts historiques d'Antoine Rubinstein à la salle Erard. C'est le 5 avril que l'illustre virtuose donnait la première des sept séances qu'il avait promises. Il était salué à son entrée par des bravos qui n'ont fait que croître à mesure qu'on entendait le grand artiste — le génie du piano — interpréter d'une façon absolument étonnante les divers morceaux de ses sept programmes, répétés deux fois pour deux séries différentes de fidèles auditeurs.

INSTITUT

Quatre partitions, composées sur un médiocre sujet biblique de M. Jules Adenis, la *Vision de Saül*, étaient exécutées, le 25 juin, dans la salle du Conservatoire et le 26 à l'Institut. Les concurrents étaient : M. Kaiser et Savard, élèves de M. Massenet; MM. Bachelet et Gédalge, élèves de M. Guiraud.

Le premier grand prix était décerné à M. Savard dont la cantate était interprétée par Mlle Hamann, MM. Cossira et Auguez. Second prix : M. Kaiser, dont la cantate était chantée par Mlle Mézeray, MM. Vergnet et Manoury. Deuxième second prix : M. Gédalge, dont la composition avait eu pour interprètes Mme Yveling Ram-Baud, MM. Séran et Giraudet.

La *Vision de Saül*, de M. Jules Adenis, était paraît-il, le meilleur des livrets proposés au jury chargé de choisir au concours le sujet de la cantate du prix de Rome. Le meilleur! Jugez un peu de ce que devaient être les autres!... Et qu'y a-t-il d'étonnant qu'un scenario aussi sombre et aussi monotone n'ait que médiocrement inspiré M. Savard, dont la composition exécutée le 30 octobre à l'orchestre, à la séance publique annuelle de l'Académie des Beaux-Arts, présidée par M. Charles Garnier, a paru, éditée chez Hartmann. C'est au piano, d'ailleurs, que nous avons le mieux

apprécié les qualités du jeune élève de M. Massenet, qui sont réelles, et auquel il ne manque, hélas! que des idées: peut-être en aura-t-il plus tard... et si son excellent maître n'a pu lui en donner, il lui a du moins appris tout ce qu'il pouvait lui apprendre. Dans cette œuvre bourrée de récitatifs, nous avons particulièrement remarqué le premier récit de Saül bien chanté par M. Auguez, la cantilène « Un jour, avec un doux sourire », que Mlle Leroux n'avait pas suffisamment fait valoir à l'audition publique, et surtout l'Hymne de David « Être éternel qui fis le monde », qui a valu à cette même séance une juste salve d'applaudissements au ténor Vergnet, et qui reste évidemment la meilleure chose de la cantate.

CONSERVATOIRE

DE MUSIQUE ET DE DÉCLAMATION

CHANT

Concours des élèves hommes.

Premier prix, à l'unanimité : M. Delmas, élève de M. Bussine.

Second prix : MM. Cazeneuve, élève de M. Bax; et Gibert, élève de M. Crosti.

Premier accessit : MM. Tricot, élève de M. Boulanger; Jacquin, élève de M. Bussine; et Bernaert, élève de M. Bax.

Second accessit : MM. Beyle et Duzas, élèves de M. Bussine; et Daraux, élève de M. Archainbaud.

Concours des élèves femmes.

Premier prix : Mlles Ribeyre, élève de M. Archainbaud; et Cremer, élève de M. Masset.

Second prix : Mlles Levasseur et Durand, toutes deux élèves de M. Barbot.

Premier accessit : Mlles Leclercq, élève de M. Boulanger; Agussol, élève de M. Warot ; et Boyer, élève de M. Masset.

Second accessit : Mlles Samé, élève de M. Bax; Maret, élève de M. Warot; Cabot et Serignac, toutes deux élèves de M Archainbaud.

OPÉRA

Professeur : M. Obin.

Hommes.

Premier prix, à l'unanimité : M. Delmas.
Second prix : M. Soum.
Premier accessit : MM. Duzas et Cazeneuve.
Second accessit : M. Beyle.

Femmes.

Pas de premier prix.
Second prix : Mlle Tanésy.
Premier accessit : Mme Balleroy.
Second accessit : Mlle Leclercq.

OPÉRA-COMIQUE

Hommes.

Pas de premier prix.

Second prix, à l'unanimité : M. Bernaert, élève de M. Ponchard.

Premier accessit : MM. Badiali, élève de M. Mocker; et Rouhier, élève de M. Ponchard.

Second accessit : M. Cornubert, élève de M. Ponchard.

Femmes.

Premier prix : Mlles Ribeyre, élève de M. Mocker; et Cabot, élève de M. Ponchard.

Pas de second prix.

Premier accessit : Mlles Agussol, élève de M. Mocker; et Auguez, élève de M. Ponchard.
Second accessit : Mlle Dalcy, élève de M. Ponchard.

TRAGÉDIE

Hommes.

Pas de premier prix.
Second prix : M. Degeorge, élève de M. Got.
Premier accessit : MM. Leitner et Darmont, élèves de M. Worms.
Second accessit : M. Desjardins, élève de M. Delaunay.

Femmes.

Pas de premier prix.
Second prix : Mlle du Minil, élève de M. Delaunay.
Second accessit : Mlle Forgue, élève de M. Worms.

COMÉDIE

Hommes.

Premier prix : M. Berr, élève de M. Got.
Second prix : MM. Barretta et Leitner, élèves de M. Worms.
Premier accessit : MM. Deneubourg, élève de M. Maubant; et Laroche, élève de M. Worms.
Second accessit : MM. Calmettes, élève de M. Got; et Darras, élève de M. Maubant.

Femmes.

Premier prix : Mlle du Minil, élève de M. Delaunay.
Second prix : Mlles Lhéritier, élève de M. Maubant; Panot, élève de M. Got; Leturc et Suzanne Bertrand, élèves de M. Worms.
Premier accessit : Mlles Ludwig et Lemière, élèves de M. Delaunay; Cogé, élève de M. Got; et Dheurs, élève de M. Worms.

Second accessit : Mlles Schaeffer, élève de M. Got; et Saulaville, élève de M. Worms.

PIANO

Concours des élèves femmes.

Premier prix : Mlles Soupe, élève de Mme Massart; Texte, élève de M. Delaborde; Naumbourg, élève de Mme Massart; Gruyé, élève de M. Le Couppey; Domenech, élève de Mme Massart.

Second prix, à l'unanimité : Mlles Leféburé et Benech, élèves de Mme Massart; Mlle Querrion, élève de M. Delaborde.

Premier accessit : Mlles Morhange, Jetot, Maret et Seeliger, élèves de Mme Massart; et Jaeger, élève de M. Le Couppey.

Second accessit : Mlles Jusseaume et Demouveaux, élèves de Mme Massart; Mlle Dieudonné, élève de M. Le Couppey; Mlles Berlin et Hutin, élèves de M. Delaborde.

Concours des élèves hommes.

Premier prix, à l'unanimité : MM. Reitlinger, élève de M. Marmontel; et Hirsch, élève de M. Mathias.

Second prix : M. Libert, élève de M. Marmontel.

Premier accessit : MM. Berny et Delafosse, élèves de M. Marmontel, et Pinchback, élève de M. Mathias.

Deuxième accessit : M. Noël, élève de M. Mathias; et Cuignache, élève de M. Marmontel.

HARPE

Professeur : M. Hasselmans.

Premier prix : Mlle Spencer.

Second prix : M. Merloo et Mlle Renié.

VIOLON

Premier prix : MM. Rieu, élève de M. Maurin; Guarniori,

élève de M. Dancla; Laforge, élève de M. Sauzay; et Sicard, élève de M. Massart.

Second prix : M[lle] Dantin, élève de M. Dancla; M[lle] Gauthier, élève de M. Massart; MM. Rimiccini et Wolff, élèves de M. Massart.

Premier accessit : M. Besnier et M[lle] Riwinach, élèves de M. Dancla; MM. Pellenc et Spoor, élèves de M. Massart.

Second accessit : MM. Leplat et Requin, élèves de M. Maurin; Gaspard, élève de M. Sauzay; et M[lle] Dupont, élève de M. Massart.

VIOLONCELLE

Premier prix : MM. Amato, élève de M. Delsart; et Von Einbrodt, élève de M. Rabaud.

Second prix : MM. Cognier, élève de M. Rabaud; et Albiate, élève de M. Delsart.

Premier accessit : MM. Huck et Fillastre, élèves de M. Delsart.

Second accessit : MM. Bourgeois, Giort et Charpentier, élèves de M. Rabaud.

FLUTE

Professeur : M. Henry Altès.

Premier prix : M. Richaud.
Second prix : M. Jules Roux.
Premier accessit : M. Davenne.

HAUTBOIS

Professeur : M. Gillet.

Premier prix : MM. Longy et Hurel.
Premier accessit : M. Alfred Robert.
Second accessit : M. Mabille.

CLARINETTE

Professeur : M. Rose.

Premier prix : M. Terrier.

... prix : M. Henri Lefebvre.
Premier accessit : M. Ginchemerre.
Second accessit : M. Aubrespy.

BASSON

Professeur : M. Jancourt.

Premier prix : M. Vialet.
Second accessit : MM. Debuchy et Leruste.
Premier accessit : M. Garaudet.

COR

Professeur : M. Mohr.

Pas de premier prix.
Second prix : MM. Cornu et Lussier.
Premier accessit : M. Beyls.

CORNET A PISTONS

Professeur : M. Arban.

Premier prix : M. Bonnet.
Second prix : M. Lalanne.
Premier accessit : M. Malet.

TROMPETTE

Professeur : M. Cerclier.

Premier prix, à l'unanimité : M. Bruguière.
Second prix : M. Joseph.
Premier accessit : MM. Wattel et Leuliet.

TROMBONE

Professeur : M. Delisse.

Premier prix : M. Bailly.
Second prix : M. Massot.
Premier accessit : M. Vandevelde.

La distribution des prix du Conservatoire a eu lieu le 6 août, dans la salle de la rue Bergère.

M. Kaempfen, directeur des Beaux-Arts, qui présidait la séance, a prononcé l'allocution d'usage. Il a parlé aux élèves en fort bons termes. Il les a félicités de leurs succès, en les engageant à se méfier des flatteurs et à ne pas se croire autorisés à affronter avec une dangereuse assurance un public qui n'est pas toujours débonnaire. « Vous le savez aussi bien que moi, a dit M Kaempfen, ce que vous avez appris n'est presque rien auprès de ce qui vous reste à apprendre. » Pour quelques-uns des lauréats, il aurait pu supprimer le « presque ».

Le directeur des Beaux-Arts a parlé ensuite des œuvres musicales représentées dans l'année : du *Cid*, dont la mention a été fort applaudie; de la reprise du *Songe d'une nuit d'été*, dont le rappel a valu une longue ovation au directeur du Conservatoire. Puis il a énuméré les pertes récentes faites par le personnel de l'Ecole : Emile Perrin, Jacquard, Bonnehée, Bressant, Chouquet, en accompagnant chaque nom de quelques phrases de regret dont l'accent ému a impressionné tous les assistants.

Après avoir adressé de nouveau de sages conseils aux élèves, les exhortant à préférer à des succès faciles, mais éphémères, la voie des études sévères qui conduisent au beau et au bien, il a terminé ainsi :

« Vous qui allez quitter cette maison pour un peu de temps seulement, reprenez-en joyeusement le chemin quand l'heure sera venue; vous savez quel paternel empressement vous y accueillera; et vous qui allez lui dire adieu pour toujours, gardez d'elle un souvenir fidèle et reconnaissant; tous, préparez-vous à lui faire honneur et à faire honneur à la France. »

A la suite de ce discours, M. le directeur des Beaux-Arts a donné connaissance d'un décret qui nomme chevaliers de la Légion d'honneur : M. Mouzin, professeur de solfège dans l'école, autrefois directeur du Conservatoire de Metz, et M. Duprato, compositeur de musique, professeur d'harmonie au Conservatoire.

Ces nominations ont été saluées de chaleureux applaudissements.

M. Kaempfen a annoncé aussi la promotion, au grade d'officier, de M. Antoine Rubinstein, qui n'a pas été moins bien accueillie.

NÉCROLOGIE

Hommes de lettres et auteurs dramatiques.

MM. Alfred Assolant, Jean-Etienne Aubry, Charles Cabot, Gustave Chouquet, Ernest Dubreuil, H. Dumont, B. Jouvin, Albert de Lasalle, Marcaille.

Compositeurs et artistes musiciens.

MM. Battmann, Luigi Bordèse, M[lle] Cotta, A. Croisez, Jacquard, l'abbé Liszt, Marchot, Mauget, Nicou-Choron, Emile Pichoz, Amilian Ponchielli, Théodore Ritter.

Artistes dramatiques et lyriques.

M[lle] Augé, Bonnehée, Marguerite Bellanger, Bressant (de la Comédie-Française), M[me] Georges Dagrollet (Octave Waldteufel), Henriette Dor, Francioli fils, M[lle] Gougibus, Hamburger, Frédéric Hanlon, M[lle] Iweins, Marie Heilbronn, d'Hennin, Kœnig, Lefebvre (Faivre), Louis Le Bel, Lenfant, Eugène Luguet, Machanette, Adèle Mayeur, veuve Mélingue (née Théodorine), Menu, Paravicini, Panot, Gabrielle Péra, Péchéna, Roucoux (Burani), Rouvière (ténor), Emile Scaria, M[lle] Singelée, Léonie Tonel (pianiste), Blanche Verteuil.

Divers.

MM. Bousquet, Cazaubon, docteur Coqueret, Delvil, Jarett, Lemercier, Lemonnier, Lemoigne, Louis (de la Gaîté), Meynadier.

LA CRITIQUE DRAMATIQUE ET MUSICALE

EN L'AN 1886 [1]

Action. — M. IZOUARD [2].

Annales politiques et littéraires. — M. JULES FAVRE, critique dramatique ; M. ELY EDMOND-GRIMARD, critique musical.

L'Art et la Mode. — M. EDMOND STOULLIG (Vert-vert).

Charivari. — M. PIERRE VÉRON.

Constitutionnel. — M. PAUL GINISTY, critique dramatique ; M. FRANCIS THOMÉ, critique musical ; M. LÉON BRÉSIL, courrier des théâtres.

Correspondant. — M. VICTOR FOURNEL.

Courrier de l'Art. — M. ARTHUR HEULHARD, critique dramatique ; M. LOUIS GALLET, critique musical.

Courrier d'État. — M. EDMOND STOULLIG.

Courrier du soir. — M. DE BASSIDAN, critique dramatique ; M. GOULET (Gutello), critique musical.

Cri du Peuple. — M. PAUL ALEXIS (Trublot).

Défense. — M. CHASSAIGNE DE NÉRONDE.

Daily Telegraph. — M. CAMPBELL CLARKE.

XIXe Siècle. — M. HENRY FOUQUIER ; M. EMILE MENDEL (Yorick), soirée parisienne et courrier des théâtres.

1. Situation de la critique dramatique et musicale au 31 décembre 1886 dans les journaux parisiens.

2. Les écrivains dont le nom n'est suivi d'aucune mention sont en même temps chargés du compte rendu dramatique et du compte rendu musical.

Echo de Paris. — M. Henry Bauer ; M. Gauthier-Villars (Willi), soirée parisienne; M. H. Rosati, courrier des théâtres.

Estafette. — M. O. Crouzet.

Evénement. — M. Louis Besson (Panserose), critique et courriériste des théâtres.

Figaro. — M. Auguste Vitu; M. Emile Blavet (un Monsieur de l'orchestre) et M. Georges Boyer, soirée parisienne; M. Jules Prével, courrier des théâtres.

Français. — MM. Louis Moland et Jules Guillemot, critiques dramatiques; M. Adolphe Jullien, critique musical.

France. — M. Emile Faguet, critique dramatique; M. Victor Roger, critique musical et courriériste des théâtres.

France Libre. — M. Léopold Lacour, critique dramatique; M. Albert Dayrolles, critique musical; M. Emile Max, courrier des théâtres.

Gaulois. — M. H. de Pène, critique dramatique ; M. Fourcaud, critique musical ; M. Raoul Toché (Frimousse), soirée parisienne ; MM. Edouard Noel et Lionel Meyer, courrier des spectacles.

Gazette de France. — M. Adolphe Racot, critique dramatique ; M. Simon Boubée, critique musical.

Gil Blas . — M. Léon Bernard-Derosne, critique dramatique ; M. Victor Wilder, critique musical; M. Fernand Bourgeat (Lazarille) soirée parisienne et courrier des théâtres.

Illustration. — M. Henri Lavoix (Savigny).

Indépendance belge. — M. Frédériks, critique dramatique ; M. Fétis, critique musical ; M. Gaston Bérardi, correspondant théâtral de Paris.

Intransigeant. — M. Gramont (Fauchery).

Journal des Débats. — M. Jules Lemaitre, critique dramatique; M. Ernest Reyer, critique musical ; M. Edmond Frisch, courrier des théâtres.

Journal illustré. — M. Charles Réty (Charles Darcours).

Justice. — M. EDOUARD DURRANC ; M. CHARLES MARTEL, soirée parisienne et courrier des théâtres.

Lanterne. — M. MAURICE DRACK.

Liberté. — M. PAUL PERRET, critique dramatique; M. VICTORIN JONCIÈRES, critique musical et courriériste des théâtres ; M. DE MOLÈNES (Rigoletto), soirée parisienne.

Ligue. — M. FABERT.

Matin. — M. FRANÇOIS OSWALD, critique dramatique ; M. GEORGES STREET, critique musical ; M. MAURICE ORDONNEAU, tablettes théâtrales.

Messager de Paris. — M. JULES GUILLEMOT.

Ménestrel. — MM. HENRI HEUGEL (Moreno) et CHEVALLIER.

Monde artiste. — MM. JULES RUELLE et EUGÈNE MATHIEU D'AURIAC.

Monde illustré. — M. CHARLES MONSELET, critique dramatique ; M. AUGUSTE BOISARD, critique musical.

Moniteur universel. — M. EDOUARD THIERRY ; M. EMILE DESBEAUX (l'Amateur de spectacle), soirée parisienne et courrier des théâtres.

Mot d'ordre. — M. ALBERT DUBRUJEAUD.

Musée des familles. — M. H. DE BORNIER, critique dramatique; M. JULIEN TORCHET, critique musical.

Nation. — M. ADRIEN BERNHEIM, critique dramatique; M. EDMOND THÉRY, critique musical.

National. — M. EDMOND STOULLIG (Fracasse), critique et courriériste des théâtres.

Nouvelle Revue. — M. LÉOPOLD LACOUR, critique dramatique; M. LOUIS GALLET, critique musical.

Paix. — M. JOSEPH MONTET, critique dramatique; M. MÉLIOT, critique musical et courriériste des théâtres.

Paris. — M. HENRI DE LAPOMMERAYE ; M. GEORGES ROLLE, courrier des théâtres.

Parti national. — M. ADOLPHE BRISSON, critique dramatique; M. ALBERT DAYROLLES (Gros-René), critique musical et courriériste des théâtres.

Patrie. — M. A. CLAVEAU, critique dramatique; M. LAUZIÈRES DE THÉMINES, critique musical ; M. GEORGES GRISIER (Dorante), courrier des théâtres.

Petit Journal. — M. Léon Kerst.
Petit Moniteur. — M. Emile Desbeaux.
Petit National. — M. Edmond Stoullig (J. Loret).
Petit Parisien. — M. Paul Ginisty.
Petite Presse. — M. Gustave Claudin.
Radical. — M. Henry Maret; M. Biguet, courrier des théâtres.
Rappel. — M. Armand Gouzien.
République française. — M. Louis Denayrouse, critique dramatique; M. Alphonse Duvernoy, critique musical; M. Eugène Fraumont, soirée théâtrale.
République illustrée. — M. Edgard Pourcelle.
Revue d'art dramatique. — M. Emile Morlot, critique dramatique; M. Albert Soubies, critique musical.
Revue bleue. — M. Hugues le Roux, critique dramatique; M. Léon Pillaut, critique musical.
Revue théâtrale illustrée. — M. Edmond Benjamin.
Siècle. — M. Charles Bigot, critique dramatique; M. Oscar Comettant, critique musical.
Soleil. — M. Niel (le Maréchal).
Soir. — MM. Alphonse Duchemin et Paul Demeny, critiques dramatiques; M. Albert Soubies (B. de Lomagne), critique musical; M. Eugène Fraumont, courrier des théâtres.
Télégraphe. — M. Camille le Senne.
Temps. — M. Francisque Sarcey, critique dramatique; M. J. Weber, critique musical: M. Adolphe Aderer, courrier des théâtres.
Times. — M. de Bloowitz.
Tintamarre. — M. Léon Bienvenu.
Voltaire. — M. Serizier, critique dramatique; M. Léon Kerst, critique musical; M. Alfred Delilia (Scapin), soirée parisienne; M. Edouard Philippe, courrier des théâtres.
Vie parisienne. — M. du Tillet.

TABLE DES MATIÈRES

Paris. — Imprimerie G. Rougier et Cie, 1, rue Cassette.

Extrait du Catalogue de la BIBLIOTHÈQUE CHARPENTIER

11, RUE DE GRENELLE, 11, PARIS

à 3 fr. 50 le volume

ANDRÉ DANIEL

L'ANNÉE POLITIQUE

1re à 13e année — 1874 à 1886

13 volumes

NOTA. — La première année (1874) de cette série est épuisée.

ÉDOUARD NOËL & EDMOND STOULLIG

LES ANNALES DU THÉATRE ET DE LA MUSIQUE

1re à 12e année — 1875 à 1886

12 volumes

NOTA. — La huitième année (1882) de cette série est épuisée.

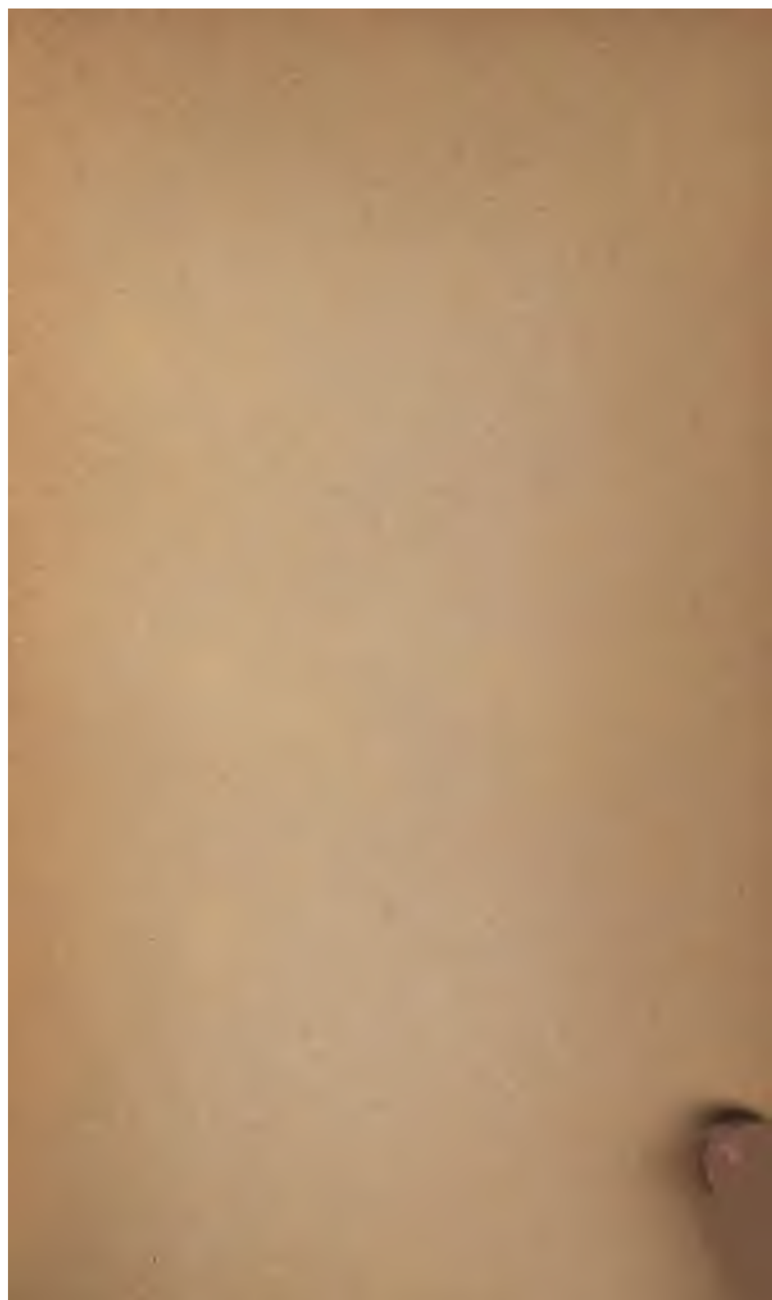
PAUL GINISTY

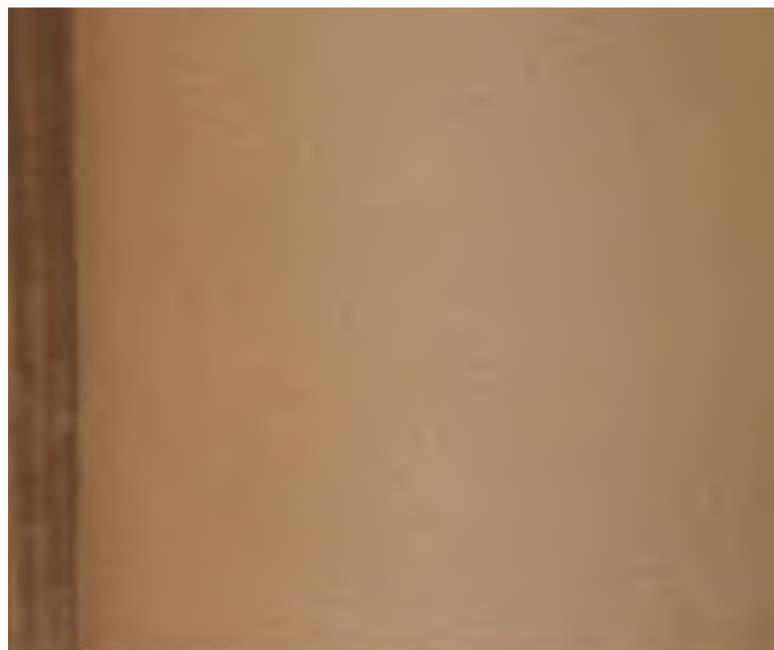
L'ANNÉE LITTÉRAIRE

1re et 2e années — 1885 et 1886

2 volumes

BOURLOTON. — Imprimeries réunies, A, rue Mignon, 2, Paris





STANFORD UNIVERSITY LIBRARY

To avoid fine, this book should be returned on
or before the date last stamped below.

NON-CIRCULATING

02143